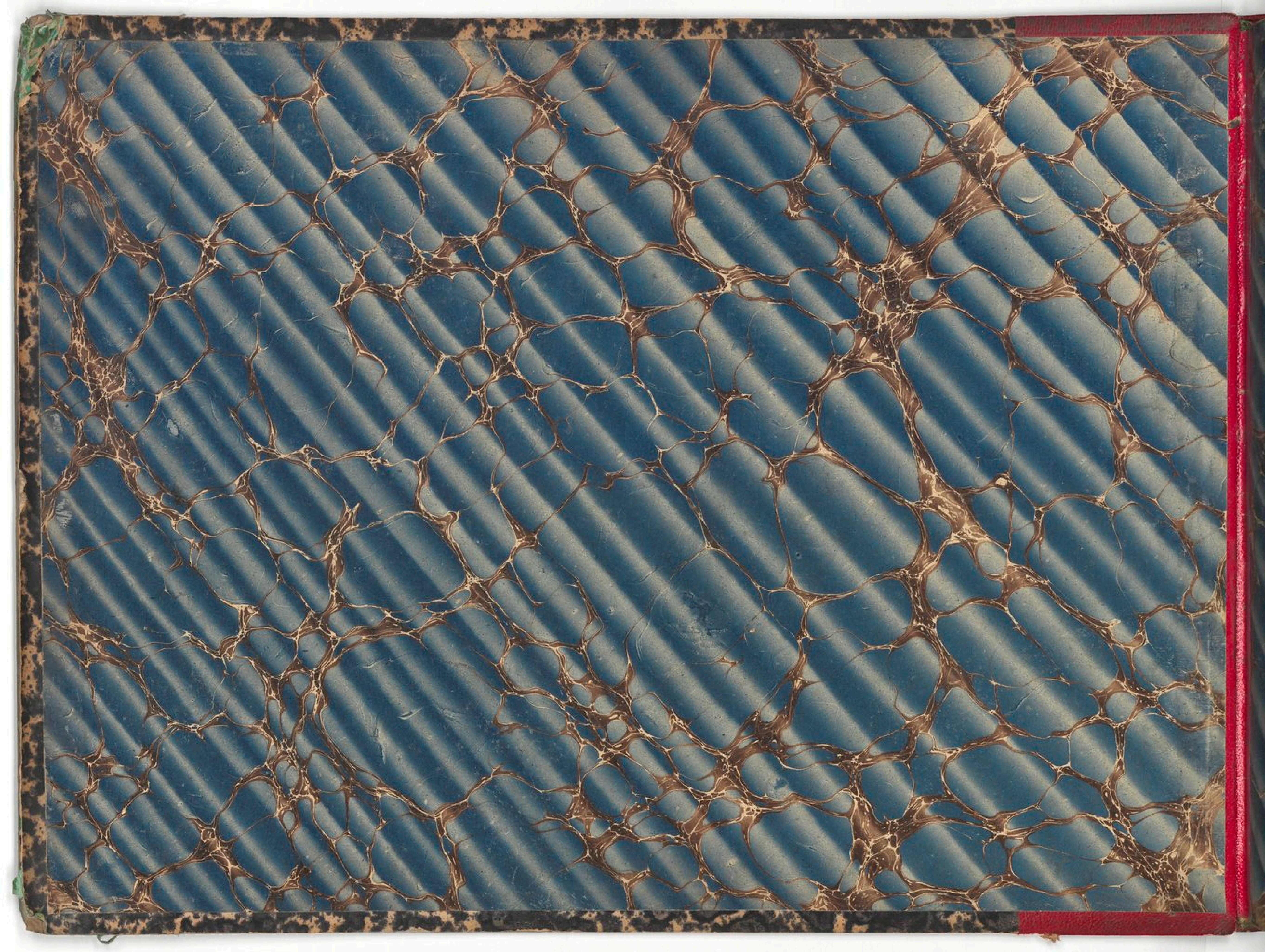
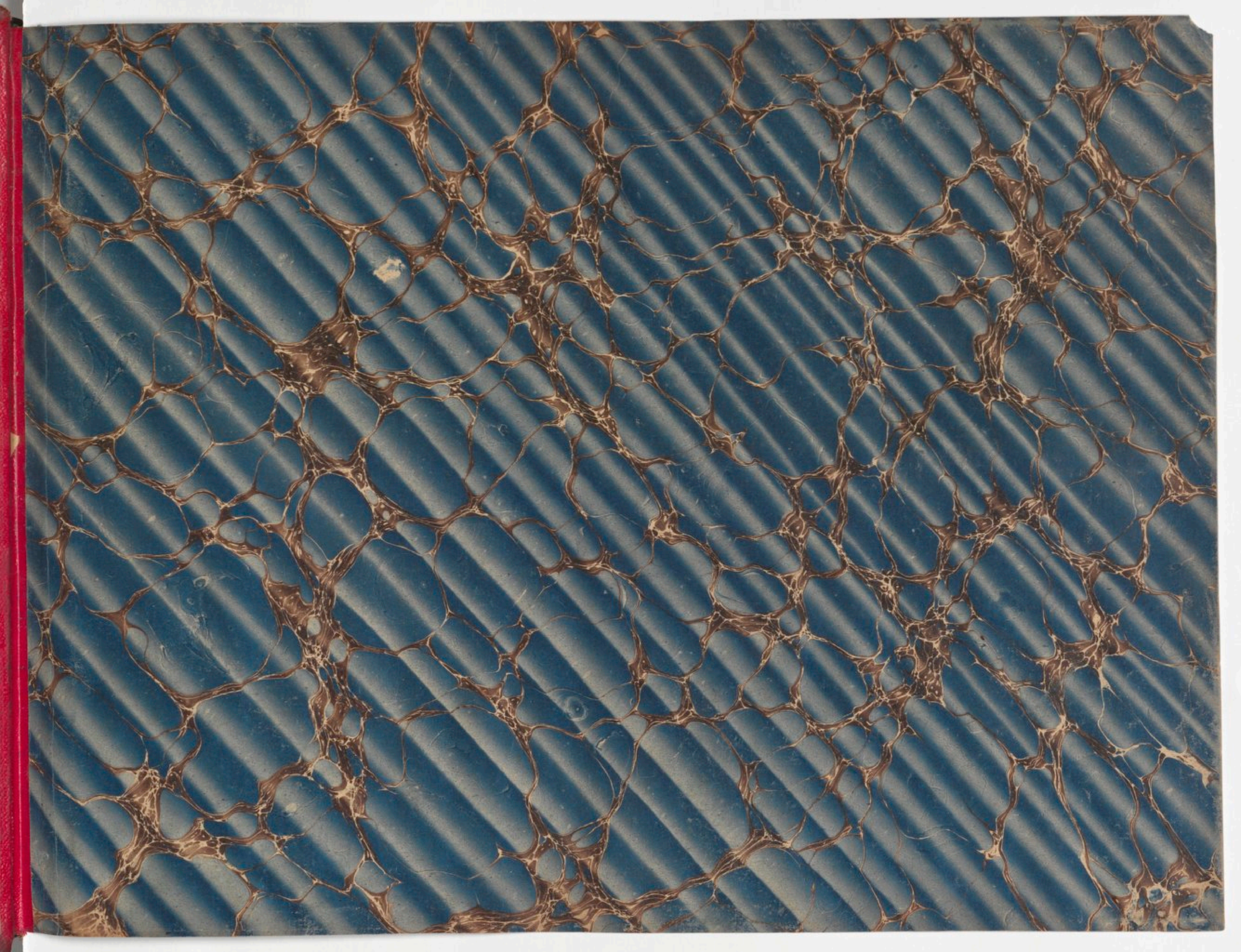
Histoire de l'Arménie, par le R. P. Jacques Dr Issaverdens,... enrichie de nombreuses figures exécutées aux frais de Mr [...]









HISTOIRE DE L'ARMÉNIE

HISTOIRE DE L'ARMÉNIE

PAR

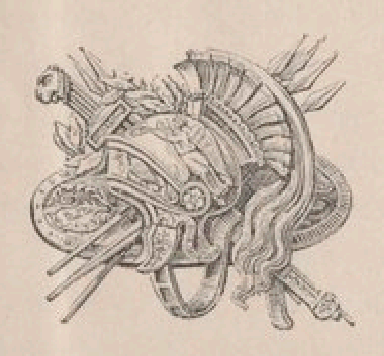
LE R. P. JACQUES D.r ISSAVERDENS

MÉKHITHARISTE DE VENISE

ENRICHIE DE NOMBREUSES FIGURES

EXÉCUTÉES AUX FRAIS


DE M.r JEAN ARATHOON DE BATAVIA



VENISE

IMPRIMERIE DE S. LAZARE

1888

AVANT-PROPOS

Par un généreux esprit de patriotisme, M.ʳ Jean Arathoon, m'a chargé de rechercher et de recueillir les principaux faits, — soit légendaires, soit authentiques, — de l'histoire de notre chère Arménie; de ce peuple énergique dont les origines remontent à la plus haute antiquité, et qui a survécu malgré les vicissitudes de sa destinée, malgré ses bouleversements sans nombre, et qui est encore debout malgré les mille événements qui ont failli amener la fin de son existence.

J'ai donc entrepris d'ecrire ce livre qui n'est, à bien dire, qu'un vaste texte qui accompagne les nombreuses FIGURES aux frais de l' exécution desquelles M.ʳ J. Arathoon a voulu subvenir. Ces faits et ces légendes, je les ai puisés dans nos poésies ou chants populaires, dans l'histoire de l'Arménie de Moïse de Khorène, et principalement dans l'histoire d'Arménie du P. Tchamtchian.

L'intérêt qu'on prend, le charme qu'on éprouve, de nos jours, à étudier l'histoire et les origines des peuples m'ont aussi beaucoup encouragé à publier cette histoire. Je n'ai pas la prétention, on le pense bien, d'avoir fait une œuvre parfaite. Je laisse à d'autres, — plus savants ou plus studieux, qui ont tous les loisir et tous les moyens de rechercher des documents, — le soin d'ecrir une plus complète histoire de l'Arménie.

Je termine en remerciant vivement M.ʳ J. Arathoon qui, comme je viens de le dire, a voulu se charger de tous les frais de l'exécution des FIGURES de ce livre. Je tiens à lui témoigner ici toute ma reconnaissance pour sa générosité et son patriotisme.

SUR L'ORIGINE

DE

L'HISTOIRE D'ARMÉNIE

Au commencement de son livre, Moïse de Khorène, le premier des historiens de l'Arménie, dissertant sur l'origine de l'histoire de l'Arménie, s'exprime ainsi:

« Archagh, roi des Perses et des Parthes, Parthe lui même de nationalité, après avoir secoué le joug des Macédoniens, après avoir assuré son autorité sur l'Assyrie et la plus grande partie de l'orient, après avoir fait périr Antiochus, roi de Ninive, vint placer son jeune frère Vagharchagh sur le trône d'Árménie ».

Vagharchagh exerçait dignement sa puissance. Son royaume était organisé. Il voulut alor savoir quels étaient et ce qu'étaient les souverains du pays des Arméniens jusqu'à l'époque où il en avait pris le trône. Il rencontra un Syrien du nom da Mar-Apas-Gadina, qui possédait une ample connaissance des littératures chaldéenne et grecque. Il l'adressa à son frère aîné Archagh, en le priant de lui ouvrir ses archives royales.

Le grand Archagh, flatté de l'idée qu'avait eue son frère, ordonna de laisser pleine liberté de consulter les archives de Ninive, à Mar-Apas-Gadina. Celui-ci, en compulsant tous les livres qu'on lui avait mis sous la main, en remarqua un, écrit en grec, sur lequel, dit-il, se trouvait cette sorte d'inscription:

« Ce livre a été, par ordre d'Alexandre de Macédoine, traduit de chaldéen en grec, et contient l'histoire des Anciens et des Ancêtres ».

De ce livre, Mar-Apas-Gadina ne prit que l'histoire authentique des Arméniens. Cet extrait était en grec et en syrien. Il le présenta au roi Vagharchagh, qui le considéra comme l'objet le plus précieux de son trésor, et le fit placer dans son palais pour y être conservé avec le plus grand soin.

C'est de ce texte que Moïse de Khorène a principalement tiré son histoire de l'Arménie; et tous les historiens Arméniens qui l'ont suivi, se sont inspirés de son livre.

C'est Moïse de Khorène, que l'on regarde comme le plus grand historien de l'Arménie, qui va nous fournir à nous aussi nos documents jusq'au V.e siècle de JC., époque à laquelle il vivait.

HAÏGH

Voici comment Mar-Apas-Gadina entame ses récits.

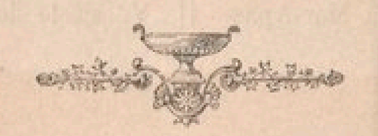
« Les premiers dieux étaient puissants et terribles. Ils avaient fait tout ce qu'il y avait de grand dans l'univers, dont ils étaient le principe. C'était à eux que la race des hommes devait sa grandeur et son accroissement. Les Géants, êtres monstrueux, doués d'une force invincible et d'une stature colossale, se révoltèrent contre ces dieux. Dans leur orgueil, il conçurent le projet impie d'élever une tour haute aussi que le ciel. A peine mettaient-ils leur projet à exécution qu'un vent terrible, dirigé par la colère céleste, vint renverser leur édifice. Puis, les dieux firent parler à chacun d'eux un langage différent. Il leur fut dès lors impossible de s'entendre, et cette confusion des langues les contraignit à se disperser. L'un d'eux était Haïgh, fils de Japhet. C'était un prince renommé, fort habile au maniement de l'arc et dont la bravoure égalait sa puissance ».

Haïgh!.. Voilà le héros de notre histoire. C'est autour de lui qu'est venue se grouper cette portion de l'humanité qui deviendra la nation arménienne.

Haïgh, ce prince cité pour sa beauté, sa force et son courage; ce prince aux cheveux bouclés, aux yeux gris, aux membres vigoureux; ce prince brave et renommé parmi tous les Géants, s' opposa sans cesse à toute idée de domination de la part de l'un ou de l'autre de Géants. Haïgh, par son intrepidité, arrêta l' envahissement et la tyrannie de Bel ou Nemrod, quand le genre humain se répandit sur la surface de la terre, au milieu d'autres populations de Géants d' une force plus immense; à l'époque où chacun, ne connaissant plus de frein, massacrait son compagnon pour dominer à son tour. La fortune favorisait Bel, mais Haïgh ne voulut point se soumettre à lui. A Babylone, il avait eu plusieurs fils dont l'aîne était Arménagh. Il s'enfuit avec lui, et gagna la terre d'Ararat, une des contrées du nord. Il avait emmené toute sa famille. Ses fils, ses filles et les fils de ses fils, au nombre de 300, l'avaient suivi, ainsi que les enfants de ses serviteurs et les étrangers attachés à sa personne. Il s'établit au pied d'une montagne où d'autres hommes, précédemment dispersés, s'étaient arrêtés. Haïgh soumit ces derniers à ces lois. Puis il fonda des établissements, il construisit des cités sur cette terre d'Ararat et la donna en héritage à Gatmos, fils d'Arménagh.

Et puis, Haïgh s'en va, est-il-dit, avec le reste de sa suite, au Nord-Ouest de la contrée. Il se fixe sur un haut plateau qu'il nomme Hark (pères), car c'est de là que sortirent les enfants de la maison de Thorgom. et bâtit un village auquel il donna son propre nom, Haïgachène. L'historien ajoute que « Au sud de cette plaine, près d' une montagne à large base, s'étaient aussi fixés antérieurement quelques hommes qui, d'eux-mêmes, se soumirent au héros ».

C'est ainsi que Haïgh commença à se délivrer de l' oppression de Bel.





LE COMBAT ENTRE HAÏGH ETBEL

COMBAT DE HAÏGH CONTRE BEL

(A.-JC. 2343)

Le Titanien Bel, dont la souveraineté était acceptée par tous, envoya l'un de ses fils et quelques personnages dévoués vers Haïgh pour engager celui-ci à lui faire sa soumission et à vivre en paix avec lui. Il lui fit dire: « Tu as pris ta demeure au milieu des glaciers. Réchauffe, tempère le froid de tes mœurs hautaines et, soumis à moi, vis en paix là où il te fera plaisir, sur la terre où j'habite ». Mais Haïgh ne répondit qu'avec dédain à l'envoyé de Bel, qui dut s'en retourner aussitôt à Babylone.

Alors, Bel le Titanien, froissé de l'accueil qui avait été fait à son fils, rassembla ses forces et, à la tête d'une armée, se mit en marche contre Haïgh. Il arriva au nord de l'Ararat, devant la maison de Gatmos, qui s'enfuit auprès de Haïgh en se faisant précéder des meilleurs coureurs. « Apprends, s'écria Gatmos, ô toi le plus grand des héros! que Bel vient fondre sur toi avec ses redoutables guerriers, avec tous ses géants. Des que j'ai su qu'il s'approchait de ma maison, je suis accouru, me voici! hâte-toi de songer à ce que tu dois faire ».

Gatmos était arrivé à la tête de toute sa maison.

Bel s'avançait avec son armée formidable sur les terres de Haïgh. Il comptait sur la force de ses guérriers. Haïgh, le géant, sage e réfléchi, le géant aux cheveux bouclés et aux yeux gris, tint conseil avec ses fils et ses petit fils, hommes intrépides mais peu nombreux. Il s'entoura de toute la population qu'il avait sous sa dépendance. Il réunit tout son monde au bord d'un lac, sur les confins de Van. Il leur parla ainsi: « Courons au-devant de Bel! Unissons nos efforts pour surprendre au milieu de ses soldats. Une fois là, ou nous mourrons et tout ce que nous possédons tombera en son pouvoir, ou notre courage et notre adresse nous donneront la vietoire et nous le mettrons en fuite ».

Aussitôt cette vaillante petite armée se met en route. Elle est bientôt arrivée dans une plaine, resserrée entre des montagnes, et va se retrancher sur une hauteur à la droite d' un torrent. Elle put voir alors combien étaient nombreux les farouches guerriers qu' elle aurait à combattre. Les troupes de Bel couvraient tout le pays. Leur chef était tranquille et semblait plein de confiance dans la force de ses soldats. Il était entouré de sa garde et se tenait en observation à la gauche du torrent. Haïgh reconnut sa présence et put constater qu' un long espace de terrain le séparait du gros de ses troupes. Il vit que Bel portait un casque de fer et une armure d'airain d'une grande beauté, qu'il était armé d'une épée à deux tranchants qui pendait à son ceinturon, d'une lance qu'il tenait de la main droite et d'un bouclier solide. Bel avait auprès de lui ses soldats d'élite.

Sans perdre son sang-froid, Haïgh place à sa droite Arménagh et ses deux fréres, et met à sa gauche deux autres de ses fils et Gatmos, tous habiles à manier l'arc et le glaive. Il prend la téte de sa petite armée de braves, qu'il fait avancer tranquillement et par rangs formant triangle.

Le choc fut terrible. C'était de part et d'autre un bruit de glaives effroyable. Dans la mêlée, bien des géant roulèrent à terre pour ne plus se relever. Mais on ne savait pas encore de quel côté serait la victoire. Le Titanien, tout surpris, voulut se rallier au restant de son armée et reformer son front de bataille. Haïgh le comprit. L'arc en main, il s'élance vers lui. Il lui envoie une flèche à trois ailes qui lui traverse la poitrine. Bel tombe frappé mortellement et ses soldats épouvantés prennent aussitôt la fuite.

Après avoir dépoullé les morts, Haïgh fit construire des maisons à l'endroit où avait eu lieu ce combat terrible et le fit appeler Haïk en souvenir de sa victoire. Plus tard on donna à tout le canton le nom de Haïotz-Tzor, *vallée des Haïks,* et la colline où fut tué Bel avec ses guerriers, Haïgh la nomma Kérezmank, *les Tombeaux*. Le corps de Bel fut embaumé. Haïgh le fit porter à Hark et enterrer sur une hauteur en présence de ses femmes et de tous ses enfants, en témoignage de sa valeur.

Gatmos reçut une grande partie du butin de l'ennemi et fut renvoyé dans son pays. Haïgh s'établit à Hark, où il installa son gouvernement et régna sur cette nation qui porta depuis le nom de Haïk. Il vécut encore un grand nombre d'années. A sa mort, il confia le gouvernement de son pays à son fils Arménagh.

ARMÉNAGH ET SES SUCCESSEURS

(A.-JC. 2269)

En succédant à Haïgh son père, comme souverain de l'Arménie, Arménagh laissa deux de ses frères, Khor et Manavaz, ainsi que le fils de ce dernier nommé Paz, dans le pays qu'on appelait Hark. Puis, suivi de toute la multitude de ses gens, il se dirigea vers le nord-est de cette contrée, Il y a, de ce côté, une longue vallée, entourée de monts escarpés et sillonnée de cours d'eau descendant de l'occident. De ces montagnes qui lui font une ceinture, on voit sourdre des fontaines d'eaux limpides, qui vont se réunir plus loin et former de grandes rivières. L'un des monts de la chaîne, au pic aigu, a son sommet toujours couvert de neige. Il faut à un homme trois jours pour le gravir. Ce vieux mont est d'un aspect admirable. A côté des montagnes qui le rejoignent, on pourrait le comparer à un vieillard qui contemple des jeunes adolescents. C'est dans cette vallée, cette plaine, si l'on veut, que vint se fixer Arménagh. Il en couvrit la partie septentrionale d'habitations. Il donna son nom au pied du versant de la montagne qui regarde ce côté et l'appela Arakadz, de même qu'il appela le côté où il venait de construire: le Pied d'Arakadz.

Il vécut encore longtemps après. Il avait eu entre autres, un fils nommé Armaïs.

Armaïs succéda à son père. Il fixa sa résidence sur une colline que borde une rivière, et qu'il appela de son nom Armavir, et il donna le nom de son petit-fils Arasd à la rivière qu'il appela Eraskh. Il envoya son fils Chara, qui avait beaucoup d'enfants, et qui avait aussi la réputation d'un grand mangeur, avec sa famille et toute sa suite, se fixer dans une vallé voisine traversée de nombreux cours d'eau et très fertile, qui se trove au nord de la montagne Arakadz. Cette contrée est appelée Chiragh, et l'on croit qu'elle tire son non de Chara. Cette croyance semble confirmée par ce dicton populaire: « Si tu as l'appétit de Chara, nous n'avons pas les greniers de Chirag ».

Armaïs mourut quelques années après la naissance de son fils Amassia, qui lui succéda.

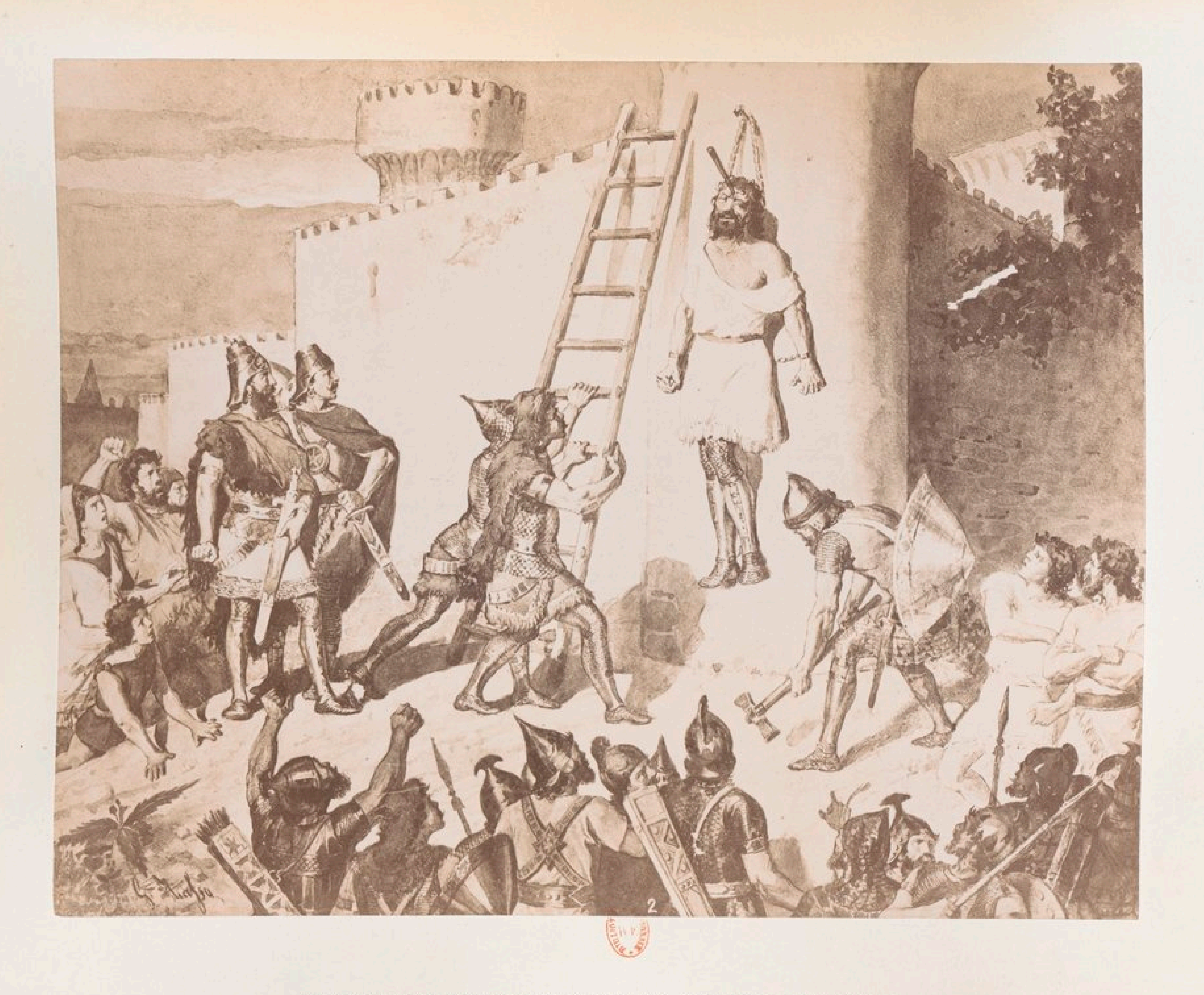
Amassia résida d'abord à Armavir, où naquirent ses fils Kégham, le vaillant Parokh, et Tzolagh. Puis il passa le fleuve, et s'en vint près de la montagne située au sud, au pied de laquelle il bâtit, à grand frais, deux palais: l'un, au levant, près des fontaines qui jaillissent au bas de cette montagne; l'autre, au couchant, distant du premier d'une demi-journée de marche. Il donna ces palais à ses deux fils qui s'y fixèrent et les appelèrent de leurs propres noms: Parakhod et Tzolaguerd. Amassia donna son nom à la montagne qui s'appela alors Massis, puis il retourna à Armavir où il mourut peu de temps après laissant son gouvernement à Kégham son fils.

A Armavir aussi, Kégham eut un fils: Armen, qu'il y laissa avec les siens, et s'en alla habiter au delà de la montagne qui se trouve au nord-est, au bord d'un lac, où il laissa des habitants. Il donna son nom à la montagne Kègh et aux villages Kégharcouni. Il donna encore son nom à la mer de Kégham, qui, plus tard, s'appela mer de Sévan.

Après quelque temps de résidence dans cet endroit, Kégham en confia le gouvernement à Sissagh, qu'on citait pour sa beauté, sa force, son intelligence et son adresse. Il lui abandonna une grande partie de ses biens et un grand nombre d'esclaves. Il lui fit don du territoire qui va du lac à la grande plaine à l'est, où le fleuve Eraskh, après avoir coupé les cavernes des montagnes, traversé des vallée boisées, descendu des gorges étroites, se jette avec un bruit terrible dans la plaine. C'est là que Sissagh construisit sa demeure. C'est de Sissagk que ce pays tira son nom de Siounik, bien que les Perses l'aient, depuis, appelé Sissagan.

Kégham s'en vint après bâtir un village dans un vallon qu'il appela de son nom Kéghami, et qui, plus tard, fut nommé Karni, du nom de son petit-fils Karnigh. Kégham eut encore un fils du nom de Harma et d'autres enfants. Il mourut en enjoignant à Harma d'abiter Armavir.

Harma eut un fils, Aram, dont on raconte une foule de haut-faits, dont on cite la valeur et les action d'éclat. C'est Aram qui agrandit le territoire de l'Arménie. C'est son nom qui a fait, par tous les peuples, appeler notre pays: Arménie, et notre nation: la Nation Arménienne.



LE PRINCE ARAM FAIT CLOUER NUCAR-MATÈS À LA MURAILLE D'ARMAVIR

LE PRINCE ARAM ET NUKAR MATÈS

(A.-JC. 1831)

Aram, fils de Harma, s'est couvert de gloire. Ses nombreux exploits, nous dit Moïse de Khorène, sont partout racontés. On cite surtout sa valeur dans les combats. C'est lui qui agrandit le territoire de l'Arménie. Son nom sert à désigner toutes les peuplades de notre pays que les Grecs, en effet, appellent Armène, et les Pèrses et les Syriens, Arméni. C'est donc un bonheur pour nous de rapporter ici l'histoire de ce prince illustre, de ce valeureux guerrier qui aima tant son pays, qu'il préféra mourir plutôt que de voir l'Étranger l'envahir, et imposer des lois à ses frères, à ses compatriotes.

Quelque temps avant la fondation de l'empire de Ninus en Syrie, Aram avait eu à lutter contre les nations voisines qui venaient l'inquiéter. Il avait dû rassembler la belle et intrépide jeunesse de son peuple, soldats si vaillants qu'on les redoutait comme s'ils avaient été cinquante mille.

Déjà Nukar dit Matès, homme belliqueux et altier, avait, comme les Kouchans, envahi l'Arménie, et lui avait fait subir deux années d'eslavage. Il revenait encore sur ses frontières à la tête de la jeunesse guerrière des Mèdes. Mais Aram fondit sur lui avant le lever du soleil et écrasa son armée. Il fit Matès prisonnier, et, l'ayant amené à Armavir, il le fit, en présence de la multitude, clouer au mur de la ville, en lui faisant enfoncer un grand clou de fer dans le front. Dès lors, tout le pays soumis à Matès devint tributaire d'Aram jusqu'à l'avénement du règne de Ninus.

Ce Ninus, devenu roi de Ninive, avait gardé dans son cœur un profond ressentiment contre les Arméniens. La tradition l'avait instruit du sort de Bel, son ancêtre, et, depuis longtemps, il méditait d'en tirer vengeance. Il n'attendait qu'une occasion propice pour se jeter sur les enfants du brave Haïgh et en anéantir toute la race. Mais la crainte de ne pas remporter la victoire dans le combat qu'il leur livrerait et d'être alors dépouillé de son royaume, l'avait retenu. Il usa donc de prudence. Il dit à Aram qu'il pouvait conserver et gouverner ses Etats sans craindre d'être inquiété désormais, il lui conféra le droit de porter le bandeau de perles et le nomma même son second.

Aram venait de terminer sa guerre contre l'occident et s'avançait, avec son armée, sur l'Assyrie. Il y trouva un certain Parcham, de la race des Géants, qui ruinait sa patrie. Parcham, à force de tyrannie et d'exactions, avait fait un désert de cette contrée. Assitôt Aram lui livra combat; le contraignit à fuir et à se réfugier dans le pays des Gortouks, en Assyrie; il extermina une partie de ses soldats et, finalement, Parcham périt sous les coups des guerriers d'Aram. Presque toute la Syrie devint ainsi, pendant bien des années, tributaire d' Aram, qui fut déifié pour ses brillants exploits et longtemps considéré comme un dieu par les Syriens.

Ensuite, Aram retourna vers l'occident avec quarante mille cavaliers et deux mille fantassins. Il arriva en Cappadoce, en un lieu appelé plus tard Césarée. Il avait, alors, entièrement soumis à sa puissance l'Est et le Sud, et il en avait confié la régence à deux familles: La famille des Sissagans gouvernait l'Orient, celle de Gatmos gouvernait l'Assyrie. Aram pouvait maintenant régner en toute quiétude.

Il fit un long séjour en Occident. Le Titanien Baïabis-Kaghia y vint lui déclarer la guerre. Baïabis avait envahi toute la contrée qui s'étend du Pont-Euxin à la Méditerranée. Aram le défit et le força de se sauver dans une île de la mer d'Asie. Après cette nouvelle victoire, Aram confia la garde de ce pays à l'un de ses proches, nommé Mechagh, qu'il y laissa avec dix mille hommes de ses troupes, et s'en revint en Arménie.

En même temps qu'il avait installé Mechagh comme gouverneur de ce pays, il en avait contraint les populations à parler la langue arménienne. C'est dès lors que cette contrée, située sur les confins de la Grande-Arménie, reçut le nom de Proti-Arménia, c'est-à-dire: Première Arménie. Mechagh y

bâtit une cité qu'il entoura de murailles et à laquelle il donna son nom. Mais les habitants ne pouvant prononcer exactement ce nom, l'appelèrent par corruption Mazak. Cette cité s'agrandit par la suite et devint Césarée. Peu à peu tout ce vaste territoire qui allait de Césarée jusqu'au propre empire d'Aram, tout ce pays inculte et inhabité auparavant, se couvrit d'habitants, et c'est de la sorte qu'on le désigna sous les noms de Deuxième, Troisième et même Quatrième Arménies. Enfin, le nom d'Aram était devenu si célèbre que toutes les nations qui entouraient notre pays, commencèrent à l'appeler: Arménia.

Moïse de Khorène termine l'histoire d'Aram en disant: « Aram accomplit encore bien d'autres brillants exploits, mais il nous suffit d'avoir cité ceux-ci ». Il ajoute: « Pouquoi ces faits n'ont-ils pas été consignés dans les annales des Roi et des Temples?... Que personne, pourtant, ne conçoive de doute à ce sujet, car, avant le règne de Ninus, nul ne se chargeait de ce soin. Ensuite, c'est qu'il n'y avait pour les peuples d'alors, ni intérêt, ni besoin bien grand de s'occuper des nations étrangères, des pays éloignés; de réunir les anciennes traditions, de retracer les récits des premier âges dans les livres de leurs rois ou de leurs temples; c'est qu'enfin, il n'y avait vraiment pour eux matière à aucun sujet qui pût flatter leur orgueil ou leur vanité dans l'histoire des hauts-faits des nations étrangères. Mais quoique ces hauts-faits ne soient pas consignés dans les livres des peuples, on les retrouve, — comme le dit Mar-Apas-Gadina, — recueillis dans des ballades et des chants populaires, d'où les ont extrait quelques historiens obscurs, qui les ont transcrits dans les Archives Royales. Il existe encore une autre raison de cette lacune, dit le même historien: c'est que, — comme je l'ai appris plus tard, — l'altier, l'égoïste Ninus, voulant se donner comme le premier de tous les conquérants, comme le seul être en qui se confondaient toute dignité, toute excellence, toute perfection, comme le principe de toute grandeur, avait fait brûler les livres, les annales des premiers temps, parce que ces livres, ces annales, éparpillés en différents lieux, relataient les actions d'éclat de tels et tels grands personnages qui l'avaient précédé. Il avait également fait supprimer les annales qui rappelaient les hauts-faits de ses contemporains, car il voulait que l'histoire ne parlât que de lui et de lui seul ».

Aram, après avoir régné pendant cinquante huit ans, mourut en laissant le gouvernement de son empire à son fils Ara.





LE CORPS D'ARA-LE-BEL EST MIS SOUS LES YEUX DE SÉMIRAMIS

ARA-LE-BEL

(A.-JC. 1769)

Ara, fils d'Aram, fut surnommé *le Bel* à cause de son joli visage. En succédant à son père, il sut gagner les faveurs de Ninus qui le combla d'honneurs. C'est de lui que la province, dont la capitale était Armavir, a tiré son nom d'Ararat. Ara eut de son épouse Nouart un fils qu'il appela Gartos.

Sémiramis entendait parler, depuis longtemps, de la beauté d'Ara et s'était éprise de lui. Elle n'avait pu donner cours à cette passion ni osé la faire paraître tant qu'avait vécu Ninus; mais après la mort de celui-ci, ne se sentant plus de frein, elle avait envoyé de riches présents au bel Ara en le priant avec instances de venir lui rendre visite à Ninive. Elle lui avait fait les plus magnifiques promesses pour l'y décider. Elle lui avait promis de le prendre pour époux et de lui donner le sceptre de son empire. Elle lui avait même promis ses faveurs en le laissant libre, après cela, de retourner en Arménie. Mais Ara se refusait toujours à se rendre auprès d'elle. C'était députation sur députation qui venaient le supplier de la part de Sémiramis, mais Ara restait inflexible, malgré toutes les belles promesses qui lui étaient faites et tous les riches présents qui lui étaient offerts. Sémiramis en fut irritée. Elle réunit ses nombreuses armées et vint en hâte en Arménie pour fondre sur Ara. Ce n'était pourtant point pour le mettre en déroute, encore moins pour le faire périr qu'elle accourait dans les États d'Ara. Elle ne voulait qu'en faire son prisonnier et donner ainsi satisfaction aux désirs brûlants qu'elle éprouvait pour lui. Sa passion la mettait en délire. Et pourtant elle n'avait jamais vu Ara. C'était en entendant seulement parler de lui qu'elle s'était enflammée de la sorte.

Avant de commencer le combat, elle avait eu grand soin d'ordonner à ses capitaines d'épargner les jours d'Ara; mais les soldats d'Ara furent tout d'abord mis en pièces et Ara lui-même périt dans l'action. Après la victoire, Sémiramis le fit chercher parmi les morts. On le trouva au milieu de ses braves tombés comme lui; elle le fit transporter dans son palais.

Les Arméniens avaient repris courage; ils voulaient venger la mort d'Ara. Sémiramis avait dit: « J'ai ordonné à mes dieux de lécher les blessures d'Ara et Ara sera sauvé! ». Elle espérait peut-être que la puissance de ses enchantements magiques ranimerait Ara. La passion lui faisait perdre l'esprit. Quand elle vit en putréfaction le cadavre de l'infortuné fils d'Aram, elle le fit jeter dans une fosse profonde pour en cacher l'aspect à tous. Puis, elle fit publier que les dieux avaient léché les blessures d'Ara, l'avaient rendu à la vie et avaient ainsi exaucé ses prières ardentes. « Que les dieux, disait-elle, soient donc maintenant pour vous l'objet d'un culte plus immense et qu'on les glorifie comme les auteurs de notre bonheur! » Elle avait consacré un nouveau monument à ces dieux, elle avait ordonné des sacrifices en leur honneur, comme si, en réalité, ils avaient ramené Ara à la vie. Et, par ce stratagème honteux, Sémiramis avait tourné tous les esprits et fait cesser la guerre, car les Arméniens eux-mêmes, avaient fini par ajouter foi à ce qu'elle avait fait dire.



GARTOS

(A. JC. - 1743)

Gartos, ce fils bien-aimé qu'Ara avait eu de sa chère Nouart, succéda à son père. Il n'était âgé que de douze ans. Sémiramis avait toute confiance en ce jeune prince qu'elle-même avait désigné pour souverain des Arméniens, et auquel elle avait donné aussi le nom d'Ara, en souvenir de l'amour qu'elle avait eu pour son père. Dans une guerre qu'elle eut plus tard à soutenir contre son propre fils Ninyas, cet Ara aussi périt en défendant la cause de cette Reine; après avoir gouverné son pays pendant dix-huit ans.

Il peut être intéressant de rapporter ici de quelle façon Sémiramis traita l'Arménie après la mort d'Ara. Voici ce que dit à ce sujet Moïse de Khorène.

« Après ses succès, Sémiramis était restée quelques jours dans la plaine appelée Ararat. C'était en été. La beauté du pays, ses vallons en fleurs, la pureté de l'air qu'on y respirait, les sources d'eau saine et limpide qui jaillissaient de ses collines, le cours majestueux de ses grandes rivières, l'avaient charmée. Il faut, disait-elle, ériger une ville, bâtir une résidence royale dans ce pays où l'air est si doux et les eaux si pures, pour y passer la saisons d'été. Nous resterons à Ninive pendant les saisons froides ».

Elle avait parcouru une partie de cette contrée. Elle était arrivée à l'est au bord du grand lac salé; de là elle avait remarqué une colline allongée, exposée au couchant dans toute sa longueur et se dirigeant vers le nord. Au sud une autre colline semblait darder le ciel. A quelque distance, plus au sud, une longue vallée arrivait large et superbe, jusqu'au lac. Cette vallée était arrosée par des cours d'eaux délicieuses, qui descendaient de la montagne et venaient se réunir à la base du mont pour former de véritables fleuves. A gauche et à droite de ces cours d'eau se trouvaient de nombreux villages. Au levant de ce lieu charmant, une petite montagne se trouvait là comme pour l'abriter. C'est là que cette Reine voluptueuse mit à exécution son projet. Elle fit venir, d'Assyrie et de toutes les parties de son empire, douze mille artisans et six mille ouvriers-maîtres, tous habiles, les uns dans les travaux du bois, les autres dans ceux de la pierre, les autres dans ceux du fer, du cuivre, etc. Tout devait être exécuté selon ses ordres. D'abord elle fit border le fleuve d'une chaussée. Elle employa pour cela des quartier de rochers qu'elle scellait avec du ciment. Cette chaussée était d'une largeur et d'une hauteur qui la font encore admirer. Les fentes de ces rochers servent à présent de repaire, — on nous l'a conté, — à tous les vagabonds, à tous les malfaiteurs de la région, qui s'y trouvent plus en sûreté que dans les montagnes. Ces constructions étaient si solides qu'il serait impossible de les désagréger et d'en tirer un éclat pour armer la fronde, quelque effort qu'on empoloyât pour cela. Cette chaussée, longue de plusieurs stades, venait jusqu'à la ville.

Sémiramis avait divisé son peuple d'ouvriers en plusieurs catégories, à la tête de chacune d'elles elle avait placé un ouvrier-maître d'élite. Elle n'avait, du reste, rien épargné pour mener à bout sa merveilleuse entreprise. En peu d'années, tout fut achevé. Elle entoura la splendide cité qu'elle venait de construire, de fortes murailles dont les portes étaient en airain. La ville contenait de magnifiques palais bâtit de pierres de diverses couleurs et élevés de deux et trois étages. La façade de chacun de ces palais était exposée au soleil. La ville était partagée en plusieurs quartiers que l'on distinguait par des couleurs éclatantes. Les rues en étaient larges, les places vastes. Des égouts la sillonnaient. Des acqueducs amenaient l'eau des fleuves pour arroser les jardins, d'autres acqueducs l'eau nécessaire aux besoins des habitants.

Toutes les parties de la cité étaient embellies par de somptueux édifices, par des jardins de toute beauté, ombragés par des arbres des plus belles essences, où les vignes mêmes étaient plantées pour fournir le vin à l'immense population que Sémiramis y avait fait venir.

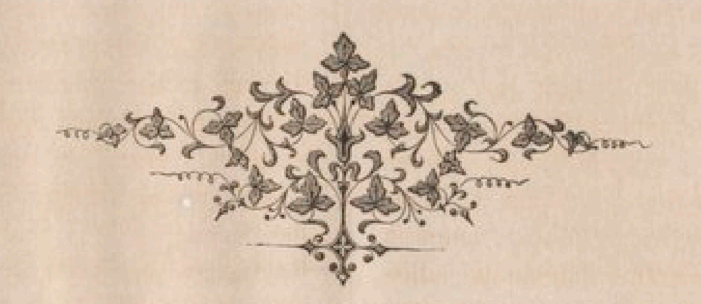
Il est impossible d'énumérer toutes les merveilles qui se trouvaient, parait-il, à l'extrémité de la ville. Le palais royal était entouré de hautes murailles; les entrées en étaient cachées et inaccessibles; il était rempli d'allées secrètes, de salles mystérieuses. Personne n'en a pu donner le plan véritable. Nous ne pouvons donc pas en parler dans cette histoire. Nous nous bornerons à dire que tout cela était grandiose, splendide, merveilleux.

On a pratiqué des temples, des chambres, de longs corridors dans la partie orientale d'une grotte dont le silex, qui a servi à la construire, est devenu si dur qu'il est impossible de l'entamer et d'y tracer une ligne avec le fer. Personne ne saura jamais le nombre des édifices merveilleux qu'on avait élevés là. Sur toutes le pierres on voit des inscriptions qui semblent comme tracées sur la cire par le burin.

Tout ceci a tenu le monde émerveillé.

En outre Sémiramis a fait, dans d'autres endroits de l'Arménie, élever des colonnes sur lesquelles on a tracé l'histoire, le souvenir de quelque fait, et des bornes-termes couvertes aussi d'inscriptions.

Sémiramis venait, chaque été, dans sa résidence royale d'Arménie.



ANOUCHAVAN

(A. - JC. 1725)

Nous avons dit qu'Ara le Bel, tué dans un combat contre Sémiramis, avait laissé pour lui succéder son fils, du nom de Gartos, que Sémiramis, en souvenir de son amour pour Ara le Bel, avait fait appeler également Ara.

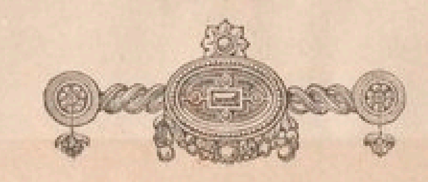
De cet autre Ara, naquit Anouchavan, qui, dès son enfance, donnait des preuves de sa grande intelligence. On l'avait surnommé Sos (platane), à cause que son père, obéisssant aux superstitions de cette époque, l'avait voué aux *vertus sacrées* des forêts de platanes d'Aramaniagh, à Armavir. Ces platanes se trouvaient vis-à-vis des portes de la résidence royale. C'était là que les Arméniens accouraient pour offrir des sacrifices aux Divinités qu'ils supposaient y avoir fait leurs demeures. On faisait à ces Divinités des offrandes de toute sorte, et, pendant le sacrifice, on leur vouait quelqu'un, dont la personne devenait sacrée par ce fait et qui était dès lors considéré comme un héros. Anouchavan avait alors pris le nom de Sos ou Sossanouère, c'est-à-dire: *voué aux platanes*. — L'agitement des feuilles de ces platanes, selon le souffle violent ou léger de l'air, faisait et fit longtemps l'objet d'une science magique en Arménie.

Gartos ou Ara avait combattu contre Ninyas après avoir pris la cause et la défense de Sémiramis; mais celle-ci avait été vaincue et tuée, et Gartos, victime de son dévouement, avait aussi trouvé la mort dans le combat. Anouchavan, son fils, âgé seulement de quatorze ans, était alors tombé au pouvoir de Ninyas et avait été conduit à Ninive. A la cour royale, on ne le traita pas comme le prince des Arméniens, mais comme le fils d'un prince vaincu et fait prisonnier. Pendant de longues années, il eut à subir les outrages et le mépris de Ninyas. Il souffrait et languissait à cette cour. Devenu plus âgé, aidé par ses amis, il put cependant obtenir le gouvernement d'une partie de l'Arménie, puis de l'Arménie toute entière, moyennant tribut. Il devint célèbre et puissant alors, car il sut gouverner avec intelligence et sagesse l'Arménie, qui prospéra sous ses lois.

Anouchavan vécut soixante-trois ans après la mort de son père. Il mourut l'an 1661 av. JC.

Il n'y avait aucun prince de sa Maison pour lui succéder. Cependant, quelques princes, descendant de Haïgh, s'emparèrent du pouvoir et gouvernèrent l'Arménie successivement pendant quelque temps. Nous ne connaissons que leurs noms, nos historiens ayant omis de nous transmettre les faits les plus saillants de leurs règnes.

Voici donc les noms de ces princes: (av. JC. 1663) Bared, Arpagh, Zavan, Parnas, Sour, Havanagh, Vachdagh, Haïgagh, Ambagh, Arnagh, Chavarche, Noraïr, Vesdam, Gar, Koragh, Hrand, Entzagh, Kéghagh, Horo, Zarmaïr.





ANOUCHAVAN VOUÉ AUX FONCTIONS SACRÉES DU CULTE DES PLATANES D'ARMÉNAGH, À ARMAVIR



ZARMAÏR MEURT BLESSÉ PAR ACHILLE

ZARMAÏR

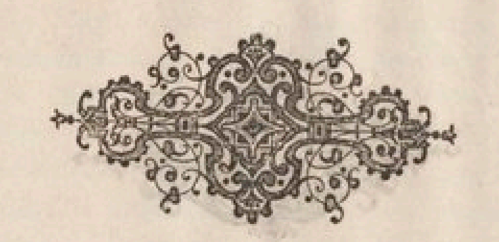
(A. JC. - 1419)

Zarmaïr fut l'un de ces princes qui descendaient de Haïgh et qui gouvernèrent l'Arménie pendant plusieurs aunées. Il était doué d'une grande force et s'était signalé dans mainte circonstance.

C'est pendant le cours de son gouvernement qu'éclata la guerre d'Ilion. Il était dépendant de Teutamus, roi des Assyriens, qui l'envoya au secours de Priam. Il avait sous son commandement une faible armée et marchait avec le troupes des Ethiopiens. On sait que la courageuse résistance de Priam et de ses alliés n'aboutit qu'à une défaite. Pourtant nos historiens nous laissent croire que notre prince Zarmaïr s'est particulièrement signalé dans cette guerre si célèbre.

On nous raconte encore que Zarmaïr, présent au combat d'Achille et d'Hector, en voyant ce dernier tomber frappé par la lance d'Achille, n'aurait pu maîtriser sa colère et se serait, dans un élan généreux, précipité sur Achille pour venger la mort d'Hector son allié, et que le héros grec, plus fort que lui, lui aurait fait alors une blessure dont il est mort, après avoir gouverné l'Arménie pendant douze ans.

Après Zarmaïr, parmi les princes descendants de Haïgh, qui gouvernèrent l'Arménie, figurent un autre Chavarch, puis Berdj, Arpoun, Berdj II, Pazough, Kho, Houssagh, Ambag II, Gaïbagh, Parnavaz I, Parnagh II, Sgaïorti, Barouïr.

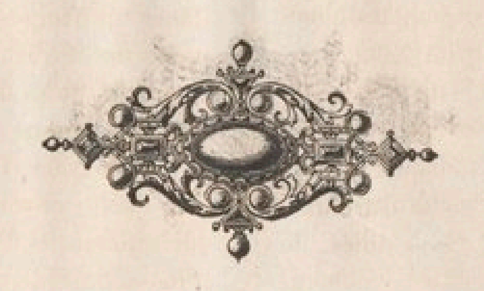


BAROUÏR LE PREMIER ROI COURONNÉ EN ARMÉNIE

Il nous semble utile de dire par suite de quelles circonstances les princes, qui gouvernaient l'Arménie, furent élevés au rang de Roi.

Sardanapale, roi de Ninive, avait irrité tous ses princes par sa vie de débauches. Ils conspirèrent contre lui. Varbace, le Mède, homme astucieux et adroit, se mit à leur tête. Par ses libéralités surtout il se fit beaucoup d'amis parmi les princes braves et puissants. Il avait sû gagner l'amitié de notre brave ancêtre Barouïr qui gouvernait alors l'Arménie, en lui promettant la couronne et tout l'éclat de la royauté. Varbace avec l'aide de tous ces braves princes, s'était emparé des Etats de Sardanapale. Il tint la parole qu'il avait donné à Barouïr, et il le couronna premier Roi des Arméniens. Ceci avait lieu en l' an 743 av. JC.

Moïse de Khorène, pour donner une preuve que nos princes avaient bien revêtu la dignité royale depuis cette époque, cite les paroles du prophète Jérémie appelant aux armes contre Babylone: « Donne ordre au Royaume d'Ararat et à la troupe d'Ascanaz.... » Il est donc attesté que le royaume d'Arménie était fondé de ce temps-là. Barouïr régna quarante-trois ans. Son successeur fut son fils Hratchia. Après ce dernier, on compte une succession de six roi avant d'arriver au célèbre Tigran I.er Les noms de ces rois sont: Parnouas, Badjouïdj, Gornagh, Pavas, un autre Haïgagh, Erouant qui vécut peu et fut le père de Tigran I.er



TIGRAN I.er

(A.-JC. 565)

Tigran I.er est donc le neuvième roi de l'Arménie. Ce fut un prince vaillant et un conquérant valeureux. Moïse de Khorène, dans son admiration pour ce grand roi, s'exprime ainsi:

« C'est de tous nos Rois le plus puissant et le plus sage. Il fut brave entre tous les princes et l'on pourrait dire entre tous les vaillants guerriers de l'époque. Il aida Cyrus à renverser l'empire des Mèdes; il tint longtemps les Grecs sous son pouvoir. Il étendit notre territoire jusqu'à nos anciennes limites. Objet de l'envie de tous ses contemporains, il fut encore, lui et son siècle, envié de la postérité.

« Quel est donc celui des grands capitaines, quel est donc l'homme qui se sente épris de la sagesse et de la gloire, et qui ne tressaille au souvenir de Tigran, qui ne rêve de devenir aussi grand que lui! Chef et modèle des guerriers, se signalant partout par ses exploits, il éleva bien haut notre nation. Elle subissait le joug et il la mit en état d'imposer le joug, de faire payer tribut à d'autres nations. Le pays ragorgeait de richesses. On n'y voyait partout que monceaux d'or et d'argent et de pierres précieuses, que monceaux d'habits de toutes les couleurs, de toutes les formes, pour les hommes et pour les femmes. La laideur comme la beauté y prenait un éclat merveilleux, et la beauté, selon l'esprit du temps, y était déifiée. On voyait les fantassins portés par des chevaux; les frondeurs étaient devenus des archers; les soldats, seulement armés de pieux auparavant, maniaient le glaive et la lance; les hommes, autrefois sans armes, étaient couverts d'armures de fer et munis de boucliers. La vue seule de ces soldats rassemblés, le feu, l'éclat qui jaillissaient de leurs armes, suffisaient pour mettre l'ennemi en fuite.... Tigran apporta la paix, multiplia les édifices, féconda tout le pays par des flots d'huile ed de miel.

« Tels sont les bienfaits, et combien d'autres encore! de Tigran dans notre pays! de Tigran fils d'Erouant, de Tigran, prince aux cheveux blonds et argentés à leur extrémité, au teint coloré, aux yeux gris, aux membres robustes, aux épaules larges, aux jambes alertes, aux pied bien faits! de Tigran, toujours sobre dans le boire et dans le manger, toujours réglé dans ses plaisirs!... On disait de lui, chez nos anciens qui chantaient au son des cymbales, qu'il était prudent, mesuré dans les désirs de la chair, plein de sagesse, éloquent, utile à toute l' humanité. Quoi de plus agréable pour moi que de prolonger des récits qui, à son égard, sont des éloges et des vérités historiques! Toujours plein de justice en ses jugements, il pesait avec impartialité la conduite de chacun dans des balances égales pour tous. Il ne portait point envie aux grands, il ne méprisait point les petits; il ne voulait que couvrir tout le monde de son manteau paternel.... »

Tigran, déjà lié d'amitié avec Cyrus, roi des Perses, conclut un traité d'alliance avec lui. Astyage, qui régnait sur les Mèdes, vit dans cette alliance un danger pour sa couronne, car il redoutait déjà le projets entreprenants de Cyrus. Sa frayeur en était telle qu'il ne pouvait plus se livrer au sommeil. Moïse de Khorène d'après Mar-Apas-Gadina, raconte ainsi les troubles d'Astyage:

« Astyage faisait sans cesse à ses conseillers des questions à ce sujet. Par quels moyens, disait-il, parviendrons-nous à rompre les liens d'amitié qui unissent le Perse et le fils de Haïgh, dont le peuple est si nombreux? » L'inquiétude de son esprit lui donnait de telles appréhensions qu'il en fit un songe, ainsi raconté:

SONGE MERVEILLEUX D'ASTYAGE

L'alliance de Cyrus et de Tigran constituait un grand danger pour le Mède Astyage. Il en fut tourmenté. Ses idées s'en troublèrent. Pendant la nuit, il eut un songe qui lui révéla ce qu'éveillé, il n'aurait jamais vu ni entendu. Il se réveilla en sursaut et, sans attendre l'heure où son conseil avait coutume de se réunir, il fit appeler ses conseillers. La nuit avait encore bien des heures à parcourir. Triste, les yeux baissés, il pousse des gémissements. D'où vien cette tristesse?... qui cause cette immense douleur? demandent les conseillers. Astyage reste plusieurs heures sans répondre. Enfin il se décide à parler, mais non sans peine. Il leur dit ses tourments secrets, les appréhensions, et de plus, les détails de son horrible vision.

« Il advint, — dit-il, — ô mes amis! que j'étais sur une terre inconnue, près d'une haute montagne dont le sommet était couvert de glaces. On disait que c'était le pays des fils de Haïgh. En tournant les yeux vers la montagne, je vis, assise sur le plus haut pic du mont, une femme revêtue d'une robe pourpre et portant un voile bleu comme l'azur du ciel. Elle avait des yeux d'une grande beauté, son teint était vermeil et sa taille élevée. Elle était dans les douleurs de l'enfantement. Comme je ne cessais de contempler ce spectacle étrange, je vis cette femme accoucher soudain de trois héros accomplis pour la taille et pour la force. Le premier, porté par un lion, prit son essor vers l'occident; le second, monté sur un léopard, s'élança vers le nord; le troisième, à cheval sur un dragon énorme, vint fondre, se ruer sur notre empire.

A travers ces images confuses, il me semblait que je me tenais debout sur la terrasse de mon palais. Le fond me paraissait rempli d'une quantité de tentes superbes. Nos dieux, à qui je dois mon sceptre et ma couronne, je les voyais là enveloppés dans leur majesté radieuse, et nous leur offrions, vous et moi, des sacrifices et de l'encens. Tout à coup je levai les yeux et je revis le héros qui montait le dragon, prendre sa volée. Il avait des aîles d'aigle. Il s'élançait pour exterminer nos dieux. C'est alors que moi, Astyage, me portant devant eux, je soutins le choc terrible de ce héros merveilleux contre lequel je combattis longtemps. D'abord nos lances nous firent d'horribles blessures, d'où s'échappèrent des flots de sang. Le palais, resplendissant du reflet des rayons du soleil, fut submergé dans une mer de sang. Puis, nous prîmes d' autres armes et nous combattîmes encore des heures entières.

Mais à quoi bon prolonger ce récit, puisque la fin de tout cela était ma ruine? L'impression du danger que je courais me couvrit le corps d'une sueur froide, le sommeil s'enfuit loin de moi, et, depuis ce jour, je compte à peine parmi les vivants. Que signifie cette effrayante vision, si ce n'est que la guerre et l'invasion doivent nous venir de Tigran, le fils de Haïgh? Après le secours de nos dieux, quel homme viendra me donner son appui, ses conseils, sans exiger de partager le trône avec moi? »

Astyage écouta tous ses conseillers; il en reçut plusieurs avis sages et utiles. Il les remercia vivement, puis il dit encore:

« J'ai accepté vos sages conseils, ô mes amis! Je vais vous dire, moi, ce qui, après le secours de nos dieux, me paraît le plus raisonnable en cette occurrence. Contre un ennemi, rien ne vaut la ruse. Cela est même plus avantageux que d'être averti de ses projets. Il est donc utile de placer auprès de lui quelqu'un qui, sous des semblants d'amitié, lui dressera des embûches. Ce n'est point avec des paroles, ce n'est point avec des trésors que nous arriverons à le tromper. Ce n'est qu'en agissant comme je l'exige. Quel est donc le moyen à employer? le guet-apens. Qui doit préparer ce guet-apens? la sœur même de Tigran, la belle et sage Tigranouhi. Car ses liens de parenté, ici comme ailleurs, lui donnent toutes les facilités pour pouvoir, sans qu'on le soupçonne, dresser les embûches dont nous profiterons, ou bien, à force de promesses et de cadeaux, pour décider quelqu'un des amis de Tigran à le poignarder ou à l'empoisonner, ou encore, pour détacher, avec de l'or, ses partisans, les gouverneurs de ses provinces. Alors, seulement, nous pourrons nous saisir de Tigran aussi facilement que d'un enfant. »

Les amis d'Astyage considérèrent ce projet comme réalisable. Ils en complotèrent l'exécution. Astyage envoya alors un de ses conseillers à Tigran avec de nombreux présents, et la lettre qu'on va lire.



SONGE D'ASTYAGE



DICRANOUHI, SŒUR DE DICRAN I.ER, SE REND PRÈS D'ASTYAGE, ROI DES MÈDES, QUI DOIT L'ÉPOUSER

LETTRE D' ASTYAGE

« Mon bien-aimé frère, les dieux ne nous ont donné, dans cette vie, rien de meilleur ni de plus beau qu'un grand nombre d'amis; je parle d'amis dévoués, sages et puissants. Avec eux nous n'avons pas à redouter d'inquiétudes au dehors, et, chez nous, la perfidie ne peut nous atteindre. Tout désordre, tout trouble est prévenu, est réprimé. C'est en réfléchissant aux avantages de l'amitié que j'ai résolu de rendre durable et profonde celle qui nous unit. De cette façon, nous serons gardés de toutes parts et nous maintiendrons notre empire. Tu peux faire cela en me donnant la main de ta sœur Tigranouhi. Plaise aux dieux que tu considères mon parti comme fort avantageux pour elle et que Tigranouhi devienne la Reine des Reines! Que les dieux te gardent, mon bien-aimé frère! »

En même temps qu'Astyage envoyait cette lettre à Tigran, il se hâtait de rassembler des troupes de différentes nations et se préparait ainsi à la guerre contre Cyrus.

Le porteur de la lettre mena à bien la négociation dont il était chargé. Tigran ignorant les perfides projets d'Astyage, consentit à lui donner sa sœur Tigranouhi pour épouse. Il envoya donc sa sœur avec une belle et nombreuse escorte, selon la coutume des Rois. Astyage, reçut cette princesse avec tous les honneurs qui lui étaient dus, non seulement pour dissimuler sa perfidie, mais encore parce qu'elle était d'une grande beauté. Il en fit sa première épouse. Mais il ne perdit point de vue pour cela ce qu'il avait résolu de faire.

Après l'avoir installée sur son trône, il fit mine de ne vouloir rien exécuter sans avoir reçu l'avis de Tigranouhi. Il voulut que tout fût réglé par elle, il voulut que tout fléchît devant elle. Après cela, il commença à lui parler de ce qu'il attendait d'elle. « Tu ne sais pas, lui insinua-t-il, que ton frère Tigran, excité par sa femme Zarouhi, est jaloux de te voir commander aux Perses. Il en adviendra que, lorsque je mourrai, Zarouhi régnera sur les Perses et occupera la place des déesses. Il te faut don choisir dès à présent: Ou, par affection pour ton frère, tu accepteras, aux yeux des Perses, la ruine et l'infamie; ou bien, consultant ton propre intérêt, tu prendras une détermination pour parer à ce qui peut arriver. »

Mais ces détours cachaient l'intention arrêtée d'Astyage de faire périr Tigranouhi elle-même, si elle ne se prêtait pas à ce qu'il exigeait. La prudente et belle princesse le vit bien. Elle fit une réponse pleine de tendresse à son époux, mais, en même temps, elle fit prévenir son frère par des confidents dévoués.

Dès ce moment Astyage ne chercha plus que l'occasion d'agir. Il envoya des ambassadeurs auprès de Tigran pour le prier de lui accorder une entrevue aux frontières de leurs royaumes, sous le préteste d'une affaire importante qu'il était impossible de traiter et de conclure par écrit ou par des tiers, et qui exigeait impérieusement leur présence. Mais Tigran qui savait où voulait en venir Astyage et qui était au courant de tout, reprocha à celui-ci sa noire perfidie. Une fois le complot d'Astyage découvert, une guerre devenait inévitable entre lui et Tigran.

Le roi d'Arménie réunit ses armées de la Cappadoce, de l'Ibérie et de l'Aghouank, toutes composées de troupes d'élite, ainsi que les armées de la Grande et de la Petite Arménie, et se mit en marche contre les Mèdes. Astyage ne pouvait songer à combattre le fils de Haïgh sans avoir avec lui une armée immense. La lutte dura cependant cinq mois entiers. Car Tigran sentait son courage abattu lorsqu'il réfléchissait sur le sort de sa sœur bien-aimée. Il cherchait à combiner les choses de manière à sauver les jours de Tigranouhi. Il voulait aussi laisser à Cyrus, qu'il avait mis au courant de la perfidie d'Astyage, le temps d'arriver. Mais Tigranouhi avait pris ses mesures pour être en sûreté.

Cyrus étant enfin arrivé et le combat définitivement engagé, le héros arménien fendit l'épaisse armure de fer d'Astyage d'un coup de lance. En

retirant son arme, il avait arraché les poumons d'Astyage. Ce fut une lutte terrible. On se battait braves contre braves. Personne ne voulait fuir. L'action dura plusieurs heures. Mais la mort d'Astyage mit fin au combat. Ce haut-fait, ajouté à tous les grands exploits de Tigran, augmenta encore sa gloire et sa renommée.

On rapporte qu'après l'issue glorieuse de cet événement, Tigran, d'une façon toute royale, envoya une puissante escorte pour ramener sa sœur Tigranouhi en Arménie, au bourg qu'il appela à cause d'elle Tigranaguérd. Il ordonna à tout ce canton d'obéir aux ordres de cette princesse. L'historien Mar-Apas-Gadina prétend que la noble famille du nom d'Osdan, descend de Tigranouhi et est ainsi de race royale.

Quant à Anouïche, la première des femmes d'Astyage, ainsi qu'aux nombreuses princesses, ses filles, aux jeunes garçons et à tous les autres captifs, au nombre de dix mille qu'il avait faits, il les établit dans le pays situé entre le versant oriental de la grande montagne et les régions de Koghten. Ce pays comprend Dampad, Osguiogh, Tajkouink. Il leur concéda aussi d'autres villages, qui se trouvent sur les bords du fleuve et dont l'un est Vrandchounik, jusqu'en face du fort de Nakhdjavan; les trois bourgs qu'on appelle Khram, Dchougha et Khochagounik, et, de l'autre côté du fleuve, toute la plaine qui commence à Ajtanagan et qui aboutit à ce même fort de Nakhdjavan. Tigran installa la princesse Anouïche avec ses filles sur le territoire qui s'étend au pied des éboulements de la Grande Montagne, éboulements qui se saraient produits à la suite d'un tremblement de terre, comme le prétendent du moins les voyageurs qui furent envoyés par Ptolémée pour mesurer non seulement les pays habités, mais aussi les mers et les contrées inhabitées, depuis la zône torride jusqu'à Cimmérium.

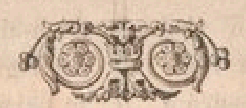
Tigran avait donné à la princesse Anouïche pour serviteurs de gens pris parmi les Mèdes, qui s'étaient établis au pied de la montagne.

Moïse de Khorène, afin de prouver l'authenticité de ce qu'il dit de Tigran et d'Astyage, cite les chants ou chroniques conservés par les populations de la partie vignoble du canton de Koghten. Dans ces chants, qui ont surtout rapport au roi Ardachès et à ses fils, il est parlé, par allégorie, des descendants d'Astyage qui y sont désignés sous le nom de descendants du Dragon. Astyage, dans notre langue, signifie Dragon.

Moïse de Khorène, dans son admiration pour le grand roi Tigran, voulant nommer les familles issues de lui, continue son récit comme suit:

« Peindre exactement un héros national, rapporter tous ses faits et gestes, est pour moi, historien, une tâche qui m'est bien chère, mais tout ce que je dis sur Tigran, fils d'Erouant, aura bien du charme aussi pour toi, lecteur, qui veut t'instruire. De même que nous sommes fiers du héros et de ses hauts-faits, de même son histoire nous est précieuse. C'est pourquoi j'aime tant à citer Haïgh, Aram et Tigran, et à parler de leur valeur. Car, selon moi, les fils des braves sont des braves aussi. Pour les autres, qu'on les traite comme on jugera à propos. D'après les idées reçues sur les héros notre assertion est certaine. Il n'a pas existé d'Aramazt, mais il y a des gens qui veulent absolument qu'il en ait eu plusieurs. Ils citent quatre personnages qui se seraient appelés Aramazt, dont l'un est simplement un certain Gount-Aramazt [1]. Aiusi bien des princes se sont nommés Tigran; un seul fut le descendant de Haïgh; celui qui tua Astyage et emmena toute sa maison en captivité ainsi qu'Anouïche, la mère des Dragons; celui enfin, qui, avec l'assentiment et l'appui de Cyrus, s'empara de l'Empire des Mèdes et des Perses ».

1) C'est-à-dire Jupiter, nommé par les perses: Armazda ou Hurmuzd, et par les grecs: Zeus: — Gount, au persan, signifie *vaillant*.





VAHAKN, SELON LES CHANTS POPULAIRES DE L'ARMÉNIE

VAHAKN ET SES SUCCESSEURS

(A.-JC. 524)

« Les fils de Tigran, dit Moïse de Khorène, furent Pap, Diran et Vahakn. A propos de ce dernier, la légende dit: « Le ciel et la terre enfantaient; la mer de pourpre enfantait. Dans la mer il poussa au roseau rouge. De sa tige il sortait du feu et de la fumée, de la flamme du feu s'élança un jeune homme. Ce jeune homme avait une chevelure de feu, une barbe de flamme et ses petits yeux étaient des soleils ».

« On chantait ses louanges au son des cymbales, nous les entendîmes de nos propres oreilles; puis on répétait, dans les chants, ses combats, ses victoires contre les Dragons, ses exploits égalant ceux d'Hercule; on le mettait même au rang des dieux. Dans le pays des Ibériens, on lui éleva une statue à laquelle on offrit des sacrifices. De lui descendaient les Vahnouni, dont plusieurs se vouèrent au sacerdoce et offraient des sacrifices à ce même Vahakn, leur ancêtre [1].

Vahakn régna vingt-sept ans. A sa mort, son fils, tout jeune encore, Aravan lui succéda.

Le rois qui succédèrent à Vahakn sur le trône d'Arménie furent au nombre de sept; parmi ces derniers, il en faut citer un surtout qui avait le nom de Vahé (av. JC. 359), qui fit alliance avec Darius, roi des Perses, et engagea une guerre contre Alexandre de Macédoine. Vahé avait prés de lui une armée forte de 40,000 hommes d'infanterie et 7000 homme de cavalerie. Mais Darius fut vaincu par Alexandre et périt dans le combat. Vahé voulut alors venger la défaite et la mort de son allié; il réunit une nombreuse armée et s'avança contre Alexandre. Il fut vaincu aussi et tous ses soldats furent tués, mis en fuite ou faits prisonniers.

La dynastie de Haïgh perdit alors la couronne d'Arménie et ce royaume fit désormais partie de l'Empire d'Alexandre qui y plaça ses gouverneurs.

C'est à cette époque qu'Antiochus, roi des Séleucides, divisa l'Arménie en deux gouvernements: le premier contenait l'Arménie Majeure ou Grande Arménie, et le second, la petite Arménie.

Cet état de choses se maintint jusqu'à l'époque, où Annibal de Carthage vint chercher asile auprés d'Ardachès, gouverneur de la Grande Arménie. Celui-ci, sur les avis et plans du grand général, fonda la cité d'Ardachad, située sur les bords de l'Arax. C'est là qu'il plaça le siège de son gouvernement.

1) A propos de la voie lactée, voici ce que dit Ananie de Chirag: " Quelques vieux arméniens prétendent que pendant un hiver très rigoureux, Vahakn, un de leurs ancêtres, déroba la paille de Barchame, grand ancêtre des Assyriens. C'est de là que nous est venu, en parlant couramment, d'appeler la voie lactée, la voie du voleur de paille. „ Comme si, selon la légende arménienne, en emportant cette paille volée, il en avait laissé tomber en chemin, une quantité de fétus qui aurait donné naissance à la voie lactée.

FIN DE LA DYNASTIE DE HAIGH

AVIS

Je crois, ici, devoir répéter une fois pour toutes, que j'ai puisé tous les faits de l'histoire d'Arménie, jusqu'au cinquième siècle, dans le livre de Moïse de Khorène et que je les rapporte tels qu'il nous les a donnés, sans même vouloir me permettre aucune espèce de commentaire.

HISTOIRE D'ARMÉNIE

DYNASTIE DES ROIS ARSACIDES

VAGHARCHAGH

PREMIER ROI ARCHAGOUNI

(A-JC. 50)

Pendant l'onzième année du règne d'Antiochus, dit Theus, les Parthes secouèrent le joug des Macédoniens, et par suite, la couronne advint au vaillant Archag, qui était de la lignée céturienne et descendait ainsi d'Abraham. Archagh fixa sa résidence dans la ville appelée Pahl-Aravadine, dans le pays des Kouchans. Après une guerre terrible, il s'empara de tout l'Orient. Il chassa les Macédoniens de Babylone. Il apprit que les Romains étaient maîtres de tout l'Occident et de la mer, il leur manda aussitôt des ambassadeurs pour conclure avec eux un traité d'alliance où il serait stipulé que tout secours serait refusé de leur part aux Macédoniens. Il ne serait pas forcé pour cela de payer tribut aux Romains, il leur donnerait seulement, chaque année, à titre de présent, une somme de cent talents.

Archag régna pendant trente et un ans. Son fils Ardachès régna vingt-six ans. Après lui vint le fils d'Ardachès, du nom aussi d'Archagh, qu'on a surnommé le Grand. C'est celui-ci qui fut le vainqueur de Démétrius, ainsi que de son fils Antigonus qu'il emmena en captivité chez les Parthes. Mais Antiochus Sidétès, frère d'Antigone, averti de la marche d'Archagh, qu'on a surnommé le Grand, s'empara de la Syrie. Celui-ci revint lui livrer combat avec cent mille hommes. Antiochus, souffrant des rigueurs de l'hiver, arrêté dans les défilés, fut obligé pourtant d'accepter le combat. Il périt, et ses troupes furent anéanties. Archagh devint alors le maître tout-puissant et imposa sa puissance à toute l'Asie.

Pour que son empire devînt inattaquable, il plaça son frère Vagharchagh sur le thrône d'Arménie, en affectant Medzpine pour sa capitale et lui donnant pour États une partie de la Syrie occidentale, la Palestine, l'Asie-Mineure, toutes le côtes de la Méditerranée, et la Tidalie, depuis le Pont-Euxin jusqu'au point où le Caucase aboutit à la mer occidentale, en y ajoutant l'Aderbadagan et tout territoire « aussi immense que peut le rêver ton imagination et le donner ta vaillance, — dit-il à Vagharchagh, — car qui peut tracer des limites aux empires des braves? leur armes seules, et, plus elles leur font de conquêtes, plus leur empires s'étendent et s'agrandissent. »

Vagharchagh le Parthe était un prince aussi prudent que vaillant. Voulant affermir sa puissance et reculer les limites de ses États, dès qu'il fut sur le trône d'Arménie, il s'empressa de lever de nombreuse armées, composées des plus intrépides soldats, dans l'Aderbadagan et dans l'Arménie centrale. Il avait rangé sous son étendard Pacarad le Juif, alors gouverneur de l'Aderbadagan, et ses vaillants guerriers, toute la valeureuse jeunesse des frontières, les descendants de Kégham, des Chananéens, des hommes de Chara, de Couchar, de Sissagh, de Gathmos, et leurs alliés; en un mot, la majeure partie du pays. Il avait placé son camp au-dessus des sources du Grand Marais, sur les rives du fleuve Eraskh ou Arax, tout près de la colline d'Armavir. Il passa bien des jours à exercer ses troupes, car il avait reconnu qu'elles n'étaient pas encore dressées aux combats.



ARCHAGH-LE-PARTHE COURONNE VAGHARCHAGH, SON FRÈRE, ROI D'ARMÉNIE

Là aussi, il leva encore de formidables armées, puis il se replia en Chaldée. Car Laziga, le Pont, la Phrygie, Majagh et d'autres provinces circonvoisines, n'avaient point eu nouvelle de la guerre entreprise par Archagh, et étaient restées fidèles à leurs traités d'alliance avec les Macédoniens, dont ils subissaient la domination. C'est en raison de ces traités d'alliance qu'un certain Morphylig souleva ces contrées et se mit en marche contre Vagharchagh. Les deux armées se rencontrèrent non loin d'une colline de rocher, elles s'approchèrent de plusieurs stades l'une de l'autre, et pendant quelques jours, elles se fortifièrent de part et d'autre.

Après ce laps de temps, Vagharchagh engagea le combat. Bon gré, mal gré, Morphyligh fit ranger son armée en bataille, puis il se précipita avec impétuosité sur Vagharchagh. Car Morphylig était un courageux guerrier. Doué d'une force extraordinaire et d'une haute stature, cuirassé de fer et d'airain, entouré de ses soldats d'élite, en petit nombre pourtant, il abattait les meilleurs guerriers de Vagharchagh. Il s'efforçait d'arriver jusqu'au roi d'Arménie, qui se tenait au milieu d'une légion de soldats bien armés. Quand il fut en face de lui, il éleva sa longue et terrible lance. Mais les braves enfants de Haïgh et de Sennéchérim l'Assirien, se jetèrent à sa rencontre. Ils abattirent Morphylig et mirent ses troupes en fuite. Ce fut une lutte terrible; des flots de sang coulaient sur la terre, semblabes à des torrents. Mais depuis, le pays fut en paix; il se soumit à Vagharchagh et ne fut plus jamais en butte aux attaques des Macédoniens.

Après cela, Vagharchagh réorganisa le pays de Majagh, du Pont, des Ekératzi ou Circassiens. Puis il s'en vint au pied du Barkha, dans la province des Daïk, en des lieux humides et brumeux, couverts de sapins et de mousse. Il donna à cette contrée une forme pour ainsi dire nouvelle; il en applanit les terrains montagneux, il en exhaussa les bas-fonds. Tous ces travaux en changèrent le climat, en adoucissant la température, et ce pays devint un endroit délicieux, le plus agréable de tout le royaume. Vagharchagh avait eu soin d'y ménager des ombrages pour la saison d'été, quand il reviendrait de ce côté. Il y avait fait des parcs, des forêts qui s'étendaient à la suite des montagnes, pour se livrer aux plaisirs de la chasse. Il réserva pour les vergers et les vignes les contrées chaudes de Gogh. « Je voudrais ici, dit Moïse de Khorène, tant ce prince m'est cher, énumérer tous ses bienfaits dans ces pays. Je n'ai fait qu'indiquer les lieux où tout cela fut exécuté, sans m'occuper de la forme de mon style, ne voulant pas que l'on puisse taxer d'exagération, l'admiration que je ressens pour ce remarquable prince. »

C'est à cet endroit que Vagharchagh convoqua les peuplades sauvages du nord de la plaine, ainsi que celles fixées au pied des grandes montagnes du Caucase, celles des vallons et des gorges des monts, qui sont au sud de la grande plaine; il fit renoncer toutes ces peuplades à leurs brigandages, à leurs habitudes perfides, à leurs mœurs barbares, et les soumit à ses lois et les rendit ses tributaires. Pour leur imposer des chefs, des princes, un gouvernement, il les renvoya dans leur pays sous la conduite d'inspecteurs de son choix. Cela accompli, il descendit dans les prairies voisines des possessions de Chara, que les anciens ont appelées la Passène supérieure et sans bois. Par la suite, à cause de la colonie qui y avait amenée Vaghentour-Poulgar de Vount, ce pays reçut le nom de Vanant, et les cités furent appelées des noms des frères et des descendants de ce Vaghentour-Poulgar de Vount.

De là, Vagharchagh, redoutant le vent glacial du nord, vint établir son camp dans l'immense plaine, qui borde le grand marais. Il campa à l'endroit, où le grand fleuve sortant du lac septentrional, descend se mêler au grand marais. Il organisa les milices du pays, lui laissa des inspecteurs, et prenant avec lui tous les notables, s'en alla à Medzpine.

Après la déroute des Macédoniens, il mit fin aux combats incessants qu'il avait à soutenir; il agrandit son empire, lui donna des lois équitables et le pourvut d'un système d'institutions civiles. C'est alors aussi qu'il voulut connaître: quels étaient les princes, qui avaient exercé l'autorité sur le pays des Arméniens avant son avénement au pouvoir; il voulut savoir si c'était à des princes dignes d'admiration ou à des princes sans valeur et sans vertu qu'il succédait. Ayant fait la rencontre d'un Syrien du nom de Mar-Apas-Gadina, d'un grand savoir et très versé dans les lettres chaldéennes et grecques, il le manda avec de riches présents près de son frère aîné Archah, en priant celui-ci de lui ouvrir ses archives royales. La lettre que Vagharchagh envoya à son frère Archagh était ainsi conçue:

« Archagh, souverain de la terre et de la mer; Toi de qui la personne et l'image sont sacrées comme celles de nos dieux, dont la fortune et la destinée sont au-dessus de celles de tous les rois; l'étendue des conceptions aussi vaste que l'étendue du ciel sur la terre; Vagharchagh, ton frère puîné et ton compagnon d'armes, par ta grâce, roi des Arméniens, te salue et te souhaite gloire, victoire et bonheur!

« La recommandation que tu m'as faite d'allier les maximes de la sagesse avec les vertus guerrières, je ne l'ai jamais retirée de ma mémoire. Surtout

j'ai porté ma sollicitude autant que me l'ont permis mes talents et ma capacité. A présent que ce royaume est constitué sur une base solide par tes conseils et tes soins, j'ai eu la pensée de m'enquérir de ce qu'ont été les princes, qui ont gouverné le pays des Arméniens avant moi. Car nous n'avons point de Codes qu'on puisse consulter, nous n'avons point de fonctions déterminées dans nos temples. Nul ne saurait dire quel est celui qui doit être au premier rang du royaume, ou quel est celui qui appartient au dernier échelon des gens du peuple. Rien n'a été réglé selon les lois, tout est confus et à l'état barbare.

« C'est pourquoi, j'en supplie ta Majesté, fais ouvrir tes Archives royales, à celui que je t'adresse. Après avoir recueilli ce que désire tant ton frère, ton fils, cet envoyé s'empressera de lui apporter les documents authentiques, qu'il recherche. Notre succès dans notre désir nous comblera de satisfaction et sera pour toi-même un sujet de joie. Salut, héros, qui te tiens au milieu des Immortels! »

Le Grand Archagh reçut cette lettre des mains mêmes de Mar-Apas-Gadina, il souscrivit immédiatement à la demande de Vagharchagh et donna ordre d'ouvrir les Archives de Ninive à celui qui, lui avait été envoyé par lui. Il était, d'ailleurs, bien heureux qu'une aussi noble inspiration fût venue à son frère, à qui il avait confié le gouvernement de la moitié de son Empire.

Mar-Apas-Gadina, en consultant tous les livres qu'on lui avait présentés, en remarqua un écrit en grec, sur lequel il lut, dit-il, cette espèce d'inscription: « Ce livre a été, par ordre d'Alexandre de Macédoine, traduit de chaldéen en grec, et contient l'histoire des Aïeux ».

De ce livre Mar-Apas-Gadina ne retint que la partie relative à l'histoire authentique de notre nation. Il porta cet extrait, en caractères grecs et syriens, au roi Vagharchagh, à Medzpine. Vagharchagh, ce prince spirituel, éloquent, bel homme, habile au tir de l'arc, – selon les expressions de Moïse de Khorène –, considéra cette histoire comme l'objet le plus précieux de son trésor et le fit placer avec soin dans son palais. Il en fit même graver quelques passages sur une colonne. Assuré par cela même de l'authenticité des faits qui y sont relatés, Moïse de Khorène les inséra dans son livre, en rappelant que Mar-Apas-Gadina a écrit l'histoire des satrapes du pays jusqu'à Sardanapale de Chaldée, et même jusqu'à quelque uns de ses successeurs.

Vagharchagh, édifié dès lors sur les origines des Arméniens et sur leur histoire, poursuivit sa carrière de généreuses et brillantes actions. Il s'occupa d'abord de l'organisation de son royaume. Dans son palais, il régla les heures des entrées, des conseils, des festins, des fêtes. Il établit des classes dans ses milices. Il s'adjoignit deux secrétaires chargés de signaler, par écrit, au roi, les bonnes œuvres qu'il avait à accomplir; l'autre, les vengeances à exercer. Il prescrivit à celui qui avait à signaler le bien à faire, de rappeler le roi à la raison et à la justice, si, dans un moment de colère, il se laissait aller à donner des ordres injustes ou cruels. Il plaça des justiciers à la cour, dans les villes, dans les bourgs. Il voulut que les gens des villes fussent d'un rang plus élevé que les gens des campagnes. Il ordonna donc à ceux-ci d'avoir pour les premiers le respect dû aux supérieurs, mais il défendit aux gens des villes de se montrer hautains et dédaigneux envers les paysans. Il leur recommanda de les considérer comme des frères.

Il régla ensuite l'étiquette de sa cour. Voulant récompenser les services d'un guerrier aussi valeureux que sage, du juif Champa-Pakarad, qui s'était montré si dévoué, si fidèle, il lui conféra, à lui et à toute sa descendance, le titre de seigneur et prince, l'honneur de poser la couronne sur la tête du roi, et de porter, par conséquent, le nom de *takatir* (qui pose la couronne), le rang de chevalier, le droit de ceindre le petit bandeau à trois rangs de perles, sans or ni pierreries, qu'il aurait à porter pour se rendre à la Porte et vaquer dans le palais royal. A tous ses descendants, il accorda le droit de prendre le nom de Pakradouni. Cette satrapie considérable donna par la suite des souverains à l'Arménie. Ce Pakarad s'était mis volontairement au service de Vagharchag, avant la guerre d'Archagh contre les Macédoniens. L'ardeur et le dévouement, dont il avait fait preuve, lui avaient mérité tous ces honneurs. Il fut gouverneur d'une partie de l'Arménie et le chef de onze mille hommes d'occident.

Vagharchagh avait bâti un temple à Armavir, où il avait fait placer les statues du Soleil et de la Lune ainsi que celles de ses ancêtres; il engagea alors Champa-Pakarad, Juif de nationalité, il le pressa même d'abandonner le culte judaïque et d'adorer les idoles. Pakarad ne voulut pas y consentir et le roi Vagharchagh le laissa libre. On rapporte que, par la suite, quelques uns de ses descendants furent, à cause de leur religion, persécutés et martyrisés par nos rois idolâtres.

C'est parmi les Chananéens que Vagharchag choisit les officiers, qui étaient chargés de lui présenter ses gants. Les familles de ces officiers en reçurent le nom de Kentouni. Il prit ses gardes du corps et ses gens d'ar-



MAR-APAS-GADINA PRÉSENTE AU ROI VAGHARCHAGH LE LIVRE DE L'HISTOIRE D'ARMÉNIE

mes dans la Maison de Khor, descendant de Haïgh. C'étaient des guerriers d'élite, habiles dans le maniement des armes. Il leur donna pour chef Maghkhaz, homme vertueux et brave. Les membres de cette milice du palais conservèrent le nom de Khorkhorouni, à cause de leur race. Le préposé à la Vénerie royale fut le prince Tad, de la Maison de Karnigh, issue de Kégham. Le prince Kapagh fut désigné pour l'inspection des haras, et Apel fut nommé Majordome et Chambellan du roi. Vagharchagh donna, en outre, à ces deux dignitaires des villages qui prirent leurs noms. Ce sont ces deux personnages qui ont formé les familles Apéghène et Kapéghène. La maison d'Atramèle, fils de Sennéchérim, fut choisie pour porter les aigles du roi dans ses cortèges, c'est de là que tire son origine la satrapie des Ardzrouni, dont le nom veut dire: porteurs d'aigles. Comme ils étaient nombreux, Vagharchagh leur attribua la province de Vasbouragan.

C'est aussi dans la Maison de Sennéchérim que Vagharchagh prit son échanson. « Voici, dit Moïse de Khorène, un fait curieux relatif à cette fonction: Celui qui devait choisir les vins, les meilleurs, pour les donner au roi s'appelait Kine, (Kini, vin). Vagharchagh fut ravi de cette coïncidence et c'est pour cela qu'il éleva Kine au rang des grands satrapes.

On comptait encore d'autres satrapies. Il y avait, par exemple, les Sbantouni, qui étaient les Sacrificateurs; les Havnouni, qui étaient les fauconniers et qui habitaient les sapinières; les Tzunagan, qui avaient la garde des palais d'été et d'hiver du roi. Les services qu'ils ont rendus comme gens de la maison du roi les firent anoblir.

Vagharchagh créa ensuite quatre compagnies de gardes du palais. Il en recruta le personnel parmi les anciennes familles des rois qui avaient succédé à Haïgh, et qui, à des époques différentes, avaient hérité de leurs ascendants des villages et des établissements. Mais, par la suite et sous la domination des Perses, ces compagnies furent composées d'autres hommes, qu'on appela Osdan.

Vagharchagh ordonna aussi de faire des eunuques parmi les descendants de ces familles, et leur donna pour chef Haïr. Ce prince commandait à tout le pays qui s'étend depuis l'Aderbadagan jusqu'à Djouvach et Nakhdjavan.

Une fois que la Maison royale eut été bien organisée et réglementée, Vagharchagh s'adjoignit un second grand dignitaire du royaume. Il le prit parmi les descendants d'Astyage, l'ancien roi des Mèdes. Cette famille qui s'appelait Mouratzan, avait pour chef un prince, qu'on désignait sous le nom de Mouratzanatz Dér (seigneur des Mèdes). C'est à ce prince que Vagharchagh avait abandonné tous les villages pris sur les Mèdes. En Orient, sur les confins du pays, où la langue arménienne était en usage, il établit comme gouverneurs les chefs de deux grandes familles, qui descendaient des deux maisons dynastiques de Sissagh et de Gathmos.

C'est à Aran, homme remarquable par sa grande sagesse et son intelligence, qu'il confia le gouvernement de la grande contrée Nord-est si fertile et célèbre, située non loin du fleuve Gour, qui traverse la grande plaine.

Kouchar, qui descendait de Chara, eut, de son côté, la montagne toujours couverte de brouillards avec Gankar, la moitié du pays de Dchavakh, Goghp, Dzop, Tzor, jusqu'au Château-fort qui porta le nom de Henaragued, Quant aux Etats d'Achotz, aux principautés de Dachir, Vagharchagh en investit la postérité de Kouchar, descendant de Haïg. Pour gouverneur de la partie Nord, qui regarde le Caucase, il choisit le prince des Koukaratzi, chef d'une célèbre et puissante Maison, issue de Mithridate, satrape de Darius, qu'Alexandre avait emmené et laissé là pour commander aux captifs faits par Nabucodonosor en Ibérie.

Dans une immense vallée de la Passène, Vagharchagh institua une satrapie nommée Ouortouni. Cette famille descendait de Haïgh.

Dork, que Vagharchagh désigna pour gouverner l'Occident, était un homme d'une stature et d'une force colossales, au visage repoussant par son nez camus, son œil caverneux et surtout par son air féroce. Sa taille était élevée, mais il était difforme. Il était de la Maison de Baskam, petit-fils de Haïghagh, que sa laideur avait fait surnommer Ankéghin (le laid). C'est aussi à cause de sa laideur que sa descendance avait prit le nom de Ankegh. La force extraordinaire de Dork faisait raconter par le peuple mille légendes sur son compte. Moïse de Khorène dit même que des chants absolument absurdes ont été composés pour célébrer cette force tellement colossale, qu'on ne pourrait en attribuer une du même degré ni à Samson, ni à Hercule, non plus qu'à Sakjigh-Rosdom de Perse, qui, disait-on, possédait la force de cent vingt éléphants ensemble. Dans ces chants, par exemple, on prétendait que Dork prenait dans ses mains des blocs de rocher sans la moindre fissure, qu'il les taillait à sa guise, en parties grandes ou petites, qu'il les polissait avec ses ongles, qu'il en formait des espèces de tablettes sur lesquelles il gravait, également avec ses ongles, des figures d'aigles et autres. Des vaisseaux ennemis étant venus sur les côtes de la mer du Pont, Dork courut sus. Mais ces vaisseaux s'étaient reculés de huit stades dans la haute mer et il n'avait pu les atteindre. Il prit alors des pierres grosses comme des collines et les lança sur l'ennemi et, par suite des déchirements des eaux produits par la chute de ces rochers, un grand nombre de ces vaisseaux

sombra, puis le soulèvement des flots qui en fut la conséquence, rejeta le reste à plusieurs milles au loin. « Oh! s'écrie Moïse de Khorène, ce récit est vraiment étrange, c'est bien là une légende dans toute l'acception du mot! mais qu'importe? » Quoi qu'il en soit, Dork était vraiment d'une force surprenante et il est naturel que cette force ait inspiré de pareils récits.

Vagharchagh établit encore la grande satrapie dynastique de Dzop, dans la quatrième Arménie, en même temps que les satrapies Abahouni, Manavazian, Peznounian, toutes issues des descendances de Haïgh. Des principaux habitants il fit les seigneurs des villages et des cantons et leur en donna les noms.

Il y avait un homme intrépide et brave du nom de Slak, sur l'origine duquel Moïse de Khorène ne possède rien de précis. Il n'est pas bien sûr qu'il descende de Haïgh ou de l'un des personnages venus dans le pays à une époque antérieure. Vagharchagh le préposa, avec quelques autres individus, à la garde des montagnes de Daron et à la chasse des chamois. Ses descendants furent appelés Selgouni. Un autre personnage, du nom de Miantagh l'invincible, remplit aussi les mêmes fonctions. C'est de lui que descendaient les Mantagouni.

On confia les fonctions sacrées aux membres de la famille de Vahakn, dont quelques uns en avaient même sollicité la faveur. Aussi Vagharchagh les combla-t-il d'honneurs. Il voulut que le sacerdoce les mit au rang des premiers satrapes, qu'il nomma Vahnouni. Les familles Aravanian et Zaréhavanian, issues des premiers rois, eurent les mêmes distinctions, et eurent en outre la propriété des bourgs, qui portaient leurs noms.

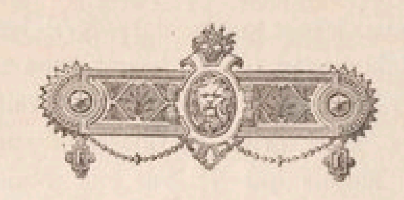
Charachan, de la famille de Sannassar, fut créé Grand-Prince et gouverneur de la contrée sud-ouest, sur les frontières d'Assyrie, aux bords du Tigre. Il reçut en don le canton d'Artzen, le pays qui l'environnait, le mont Taurus, le Sim et toute la Koklé-Syrie.

Vagharchagh forma la satrapie des Mogatzi, d'un homme du canton de Mogh, qui était le chef d'une bande de brigands. Il fit encore les satrapies des Gortouatzi, des Antzévatzi, des Aguéatzi, habitant les mêmes cantons. Les Rechdouni et les Koghtnétzi étaient des branches sorties de la famille Sissaghian.

Vagharchagh fit bâtir de grands bourgs près des villes et reconstruisit la ville de Sémiramis.

Enfin, Vagharchagh prit soin de régler le droit à lui succéder sur le trône. Il avait plusieurs enfants; il jugea prudent de ne point les garder tous près de lui, à Medzpine. En conséquence, il leur assigna la résidence dans le canton des Hachdiank et dans la vallée qui l'entoure, au delà de Daron, leur abandonnant tous les villages outre leurs revenus particuliers et des traitements pris dans le trésor royal. Il ne voulut garder auprès de lui que son fils aîné, Archagh, comme son héritier présomptif à la couronne, et son petit-fils Ardachès, qu'il aimait tendrement; parce que c'était un enfant fort beau et fort intelligent, qui donnait les plus belles espérances. Ce fut dès lors une loi chez les Archagouni, qu'il ne demeurât près du roi que son seul fils, qui était appelé à lui succéder et que ses autres enfants allassent résider dans le pays des Hachdiank, apanage de leur rang.

Après avoir accompli toutes ces grandes œuvres, après avoir régné vingt-deux années, Vagharchagh mourut à Medzpine (av. J-C. 131). Les rois qui lui succédèrent sur le trône d'Arménie, et qui sont ses fils et petits-fils, furent nommés Archagouni ou Arsacides. Cette dénomination leur vient d'Archagh-le-Parthe. C'est aussi pour cela que tout l'empire et la nation arménienne, ainsi que les Perses, furent appelés Parthes. Et c'est ce nom qui resta en usage chez les écrivains et historiens étrangers.





ARCHAGH Ier ENFONCE SA LANCE DANS UNE COLONNE DE PIERRE

ARCHAGH I.er

(A.-JC. 565)

A la mort de Vagharchagh, Archagh I.er, son fils, qu'il avait gardé près de lui, monta sur le trône d'Arménie. Jaloux de marcher sur les traces de son père, il accomplit aussi de grandes œuvres et créa de sages institutions.

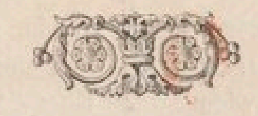
Les habitants du Pont s'étaient mis en révolte contre lui; Archagh les vainquit et les soumit de nouveau à son joug. Pour rappeler cette victoire, il fit dresser au bord de la mer une colonne de pierre. Un jour qu'il se promenait à pied par là, il prit par un bout la lance, dont il s'était servi dans cette guerre et d'un bras vigoureux l'enfonça profondément dans cette colonne. Le peuple, dans son admiration pour un fait aussi prodigieux, adora longtemps cette colonne, comme une œuvre des dieux. Ardachès, fils de Vagharchagh, étant venu plus tard combattre contre les habitants du Pont, elle fut, par vengeance, précipitée dans les flots.

Archagh était d'une grande dévotion envers les idoles. Les enfants de Pakarad avaient gardé le culte de leur père. Archagh voulut les contraindre à l'abandonner et à sacrifier à ses idoles. Il leur fit subir mille tourments pour les y amener. Deux d'entre eux périrent même en vaillants martyrs de la foi de leurs ancêtres. Les autres fils de Pakarad avaient pourtant consenti seulement à monter à cheval le samedi pour aller à la chasse ou à la guerre, et à laisser incirconcis leurs enfants à naître. Il n'avaient point encore de femmes, Archagh ordonna, dans toutes le satrapies, de leur refuser des épouses, s'ils ne s'engageaient point par serment à abandonner l'usage de la circoncision. Forcés de se soumettre à cette condition, ils refusèrent pourtant d'adorer des idoles.

A cette époque, il y eut de grands troubles dans la chaîne du mont Caucase, au pays des Boulghares. Un grand nombre des habitants de ce pays quittèrent leurs foyers et vinrent se réfugier dans notre pays, au-dessus de Gogh, dans des plaines fertiles, et y restèrent longtemps.

Archagh régna treize années. Il eut pour successeur son fils Ardachès I.er

A ce point de son histoire, Moïse de Khorène déclare qu'il termine ici le récit du vieux et respectable Mas-Apas-Gadina. Il dit qu'il a recueilli les événements qui viennent ensuite dans le cinquième livre d'Africanus le chronologiste, dont le témoignage d'authenticité nous est confirmé par Josèphe, Hyppolite et d'autres historiens grecs. De son côté, Africanus avait tiré des cartulaires et des Archives d'Edesse, tout ce qui concerne l'histoire de nos rois. Ces livres avaient été apportés de Medzpine. Africanus compila également des histoires des Temples de Sinope du Pont. En garantie de la véracité des faits qu'il raconte, Moïse de Khorène cite encore l'Histoire Ecclésiastique d'Eusèbe de Césarée.



ARDACHÈS I.er

(A.-JC. 118)

Disons quelques mots sur ce grand roi, qui monta sur le trône d'Arménie à l'époque où Archagan régnait en Perse.

Dès sa plus tendre jeunesse, comme nous l'avons dit, il fut entouré d'une affection extrême par son grand-père Vagharchagh, qui avait conçu les plus grandes espérances sur cet enfant, qu'il sentait doué d'une si grande intelligence; il croyait pressentir les grandes actions qui devaient le rendre célèbre.

Ardachès venait à peine de monter sur le trône de son père Archagh, que sa puissance était déjà reconnue partout, et qu'il contraignit Archagan à se courber devant lui et à lui rendre le premier rang. Jusqu'alors le roi d'Arménie n'avait occupé que le deuxième trône après celui de la Perse, qui avait la préséance. Ardachès était un guerrier superbe, grand amateur de combats. Ce ne fut point encore assez pour lui d'occuper le premier trône, il s'empara de toute la Perse, et y bâtit un palais; il fit frapper monnaie à son effigie, et tint Archagan sous sa domination.

Voulant que Dicran, son propre fils, fût le roi d'Arménie, il en confia l'éducation à un jeune homme du nom de Varaj, qui était fils de Tad, de la famille de Carnigh et issu de la maison de Kégham. Ce Varaj était cité pour sa force et son adresse au tir de l'arc. Il fut nommé intendant des chasses royales et reçut, en outre, des villages situés près du fleuve Hratzan. C'est de lui que sa famille tire son nom de Varajnouni.

Ardachès, enorgueilli par ses succès, se mit en tête de conquérir le monde entier. Il fit lever, à l'est et au nord, une si grande masse de troupes qu'il ne savait pas le nombre de ses guerriers. C'est pourquoi il ordonna que chacun de ceux-ci laissât, en passant, une pierre à l'endroit de la halte. Les pierres, ainsi déposées, devaient finir par former un monceau, qui attesterait la multitude de ses soldats, - comme le rapporte Moïse de Khorène -.

Evagrus en parlant de ce roi fameux, dit: La poussière soulevée par la marche des armées d'Alexandre et de Darius obscurcissait la clarté du jour, mais Ardachès cacha le soleil par la multitude des flèches tirées et produisit les ténèbres. Les mains de l'homme faisaient de cette façon la nuit au milieu du jour.

C'est avec ces masses de guerriers qu'Ardachès s'avança sur l'occident. Il soumit toute l'Asie Mineure. Pour asservir tout l'ouest, il jeta sur la mer une multitude de voiles. Il s'en vint jusqu'à l'Hellespont, se rendit maître de la Thrace et de l'Hellade, saccagea des cités célèbres où sa rénommée l'avait devancé, jeta tout le littoral de la Méditerranée dans l'épouvante, et, toujours vainqueur, revint triomphalement en Arménie. Il y mit sur le trône son fils Dicran, et retourna en Perse. Nulle part on n'avait osé lui faire résistance, car à cette époque Rome était en pleine anarchie.

Et pourtant, comme il revenait dans ces contrées qu'il avait ravagées, le désordre et la révolte se mirent dans ses armées; ses innombrables troupes se firent la guerre entre elles et s'exterminèrent. Ardachès fut forcé de se sauver avec quelques soldats d'élite, mais il n'avait pas encore gagné l'Arménie, qu'il fut massacré par ceux-mêmes qui l'avaient suivi dans sa défaite. Il avait régné vingt-cinq ans.

En Hellade, il s'était emparé des statues de Jupiter, d'Artémise, d'Athena, d'Epheste, d'Aphrodite, et il les avait fait transporter en Arménie. Ces statues n'étaient pas encore arrivées, que déjà tout le pays avait appris la mort d'Ardachès. Les gens qui les transportaient, les jetèrent dans le fort d'Ani et s'enfuirent. Seuls, les prêtres qui les accompagnaient, s'étant attachés à ces idoles, restèrent et en prirent soin.



DICRAN II, FAIT ENLEVER DE LA VILLE DE DICRANAGUÉRD SES TRÉSORS ET SES FEMMES

DICRAN II.

(A. JC. - 93)

Après la mort d'Ardachès I.er, Dicran II, son fils, régna seul en Arménie. Archagan, régnait déjà depuis dix-neuf ans en Perse.

Le premier soin de Dicran fut de rétablir l'ordre et la paix dans les pays troublés depuis la défaite et la mort d'Ardachès. Les Grecs, par une marche lente, y étaient entrés. Il rassembla ses armées, se mit à leur tête et vint à la rencontre des Grecs, qu'il arrêta et força de se retirer. Il avait avec lui son beau-frère Mithridate, dont il avait fait son lieutenant, et qu'il laissa comme gouverneur de Majagh et des provinces méditerranéennes avec un grand nombre de troupes et qu'ensuite, il le fit roi du Pont.

Après cela, Dicran s'empara d'autres pays. Il fit prisonniers quelques princes, mit sous son joug plusieurs nations et remplit le monde de terreur. Il en fut tellement gonflé d'orgueil, qu'il s'imagina que tout ce qu'un homme peut désirer, tout ce qu'un mortel peut obtenir, il était en son pouvoir de le posséder et que tout devait être à son ordre. D'après les récits que font à ce sujet des auteurs latins, beaucoup de rois qu'il avait faits prisonniers, devaient se tenir devant lui debout et les mains jointes, et étaient astreints à le servir comme des esclaves. Il en avait principalement choisi quatre, qu'il avait constamment auprès de lui pour son service particulier, afin, pensait-il, de faire éclater l'immensité de sa puissance. Quand il allait à cheval, ces quatre rois, vêtus de leurs robes royales, marchaient à pied à la tête du cheval. Ou bien encore, quand il était sur son trône, soit pour tenir un discours, soit pour transmettre ses ordres aux peuples qui lui étaient soumis, ou même à ses propres sujets, ces quatre rois étaient tenus de rester debout devant lui, comme pour faire voir qu'ils étaient ses serviteurs. Tout ceci se trouve raconté dans la vie de Lucullus par Plutarque.

Après quelques exploits, Dicran se mit à bâtir des temples. Les Vahnouni avaient, sans l'ordre du roi, porté à Achdichad la statue d'Hercule prise par Ardachès. Dicran en fut irrité; il les dégrada du sacerdoce et confisqua, au bénéfice de la couronne, le bourg où l'on avait dressé cette statue. Mais les prêtres, venus de la Grèce, craignant de se voir relégués au fond de l'Arménie, prétextèrent que leurs idoles voulaient se fixer en ce lieu. Dicran tenant compte de ce vœu, fit placer la statue de Jupiter Olympien dans la forteresse d'Ani, la statue d'Athena à Til, statue d'Artémise à Eriza, et celle d'Epheste à Pacaïarindch. Quant à la statue d'Aphrodite, comme étant l'amante d'Hercule, il la fit dresser à Achdichad.

Quand les temples eurent été bâtis et les statues placées dedans, le roi donna l'ordre à tous les satrapes d'offrir des sacrifices aux dieux et de les adorer. Mais la famille des Pacradouni, d'origine juive, s'y refusa. Un de ses membres, nommé Assaut, eut même la langue arrachée pour avoir méprisé les idoles. On ne le tortura pas davantage, car les Pacradouni finirent par consentir à manger de la chair des victimes et de la chair de porc, quoiqu'ils ne sacrifiassent point eux-mêmes, et n'adorassent point les idoles. A cause de cela, Dicran leur retira tout commandement des armées, mais il leur laissa cependant leur chevalerie, qui leur donnait le droit de mettre la couronne sur la tête des rois.

Pendant ce temps, Mithridate, beau-frère de Dicran et roi du Pont, se rendait célèbre par ses guerres contre les Romains. Dicran lui prêtait toujours l'aide de ses armées, qui se sont signalées dans bien des combats. Les Romains voulant résister aux envahissements de Mithridate, envoyèrent contre lui Cornélius Sylla qui, après bien des luttes de toutes sortes, finit par signer la paix avec lui.

Sur ces entrefaites, la guerre et les troubles intérieurs avaient causé l'anarchie dans le royaume des Séleucides. Plusieurs princes, ayant chacun des troupes à leur dévotion, intriguaient pour obtenir la couronne. Le peuple, las de souffrir et dégoûté de tous ces prétendants, prit le parti de choisir pour leur roi un prince étranger. Les uns réclamaient Mithridate, mais le plus grand nombre préféraient Dicran, dont la renommée grandissait de jour en jour et dont on vantait partout la gloire. Dicran, donc, se rendit en Méso-

potamie à la tête de son armée. Il en chassa Antiochus et se fit couronner roi des Séleucides. C'est en Mésopotamie qu'il trouva la statue de Barchamine, faite d'ivoire, de cristal et d'argent. Il la fit transporter et dresser au village de Tortan. Ce Barchamine était un brigand fameux, qui vivait au temps de notre prince Aram. Ayant envahi et dévasté notre pays, Aram s'était porté à sa rencontre et l'avait tué dans une bataille. Barchamine avait été déifié à cause de ses nombreuses actions d'éclat, et les Syriens l'adorèrent longtemps.

Quand il eut pacifié ce pays, Dicran y laissa pour le gouverner un de ses grands dignitaires, nommé Maztade. De là, il s'avança sur la Palestine, où il fit prisonniers un grand nombre de Juifs, et retourna à Medzpine. Il fit reléguer tous ces captifs à Armavir et au bourg de Vartkés, sur le fleuve Kassagh.

Après la mort de Cornélius Sylla, Mithridate engagea Dicran à fondre sur la Cappadoce et à s'en rendre maître. Dicran s'y rendit avec son armée et conquit tout le pays, dont il détacha une trentaine de mille habitants, qu'il envoya en Arménie et à qui il destina des villages, où ils auraient à élire leurs demeures. De même il envoya à Dicranagherd un grand nombre de Grecs, qu'il avait fait prisonniers. De leur côté tous les habitants de Mazag furent envoyés en Mésopotamie.

Mithridate était de nouveau en guerre contre les Romains. Dicran, de retour en Arménie, dut envoyer à son secours une armée formidable. Mais Lucullus, à la tête des légions romaines, lui opposa sa tactique admirable. Par ses manières douces et polies, par sa politique adroite, Lucullus se gagna l'affection des populations et sut bientôt se rendre maître d'une partie de l'Asie Mineure. Les soldats, avides de butin, se récriaient contre lui, parce qu'il ne livrait pas d'assauts, et qu'il cherchait à se rendre maître des cités, en les réduisant par la famine. Lucullus n'agissait pourtant ainsi, qu'afin de laisser croire à Mithridate, qu'il n'osait pas l'attaquer, et que lui seul, Mithridate, avec son armée propre aurait pu tenir tête aux Romains, sans avoir recours aux forces que lui avait envoyées Dicran. C'est Plutarque même qui nous le rapporte, quand il prête à Lucullus le langage suivant.... « De Cabiri à l'Arménie, il n'y a qu'une seule route, qu'on peut faire en peu de jours, et c'est en Arménie que Dicran, roi des rois, a sa résidence. Dicran est si puissant, qu'il enlève l'Asie aux Parthes, qu'il transplante des cités grecques en Médie, qu'il tient sous son joug la Syrie et la Palestine, qu'il tue les rois successeurs de Séleucus et qu'il arrache des palais royaux leurs filles et leurs épouses. Dicran donc, qui est l'ami et le gendre de Mithridate, ne alissera certainement pas son beau-père sans le secourir, s'il arrive que ce dernier aille le prier; il remontera donc son courage, et pour le défendre se battra contre nous. C'est donc pourquoi, en nous dépêchant de chasser Mithridate, nous risquons de voir tomber sur nous Dicran qui, depuis longtemps, en cherche l'occasion et le prétexte. Il ne serait ni généreux ni digne de son rang, s'il ne courait pas prêter aide à un prince, qui est son allié, et à un roi, qui est forcé d'implorer son appui. Pourquoi donc alors nous causerions-nous un pareil embarras, et montrerions-nous à Mithridate avec quelles armées il doit se liguer pour nous faire la guerre? Quel avantage aurions-nous à le repousser jusqu'auprès de Dicran, quand lui-même refuse de recourir à lui, et considère la demande de son aide comme indigne et flétrissante? Ne vaut-il pas mieux lui laisser le champ libre, afin qu'il revienne et nous livre combat avec ses propres soldats et que nous ayons pour adversaires les Colches, les Tibariens et les Cappadociens, qui ont été si souvent défaits par nous, plutôt que les Mèdes et les Arméniens?[1] »

Mithridate, vaincu par Lucullus, fut contraint de se réfugier en Arménie auprès de Dicran, qui, irrité de sa défaite, ne voulut pas le voir et, pendant près de deux années, le tint éloigné de sa cour. Sur ces entrefaites, la reine Cléopâtre Ptolémaïde, épouse d'Antiochus Pius, qui régnait en Ptolémaïde, avait soulevé toute la Syrie et le royaume des Séleucides contre Dicran, ainsi que quelques villes de la Phénicie. Dicran accourut avec son armée, soumit encore une fois la Syrie, s'empara de la Ptolémaïde, prit le fort dans lequel s'était réfugiée la reine, la fit prisonnière et la mit à mort.

La nouvelle de cette victoire de Dicran se répandit en Palestine, où elle remplit d'effroi les populations, qui craignaient qu'il ne vînt encore faire irruption dans leur pays. C'est alors que la reine des Juifs, Alexandra, ou plutôt Messaline, femme d'Alexandre, fils de Jean, fils de Simon, frère de Juda Machabée, — Alexandra, disons-nous, envoya par l'entremise des Pacradouni, des présents, des trésors à Dicran, qui tenait Ptolémaïde investie, et elle put de cette façon gagner son amitié et obtenir de lui la promesse, qu'il ne viendrait pas nuire aux Juifs.

Comme il se trouvait en Palestine, Dicran reçut la nouvelle qu'un nommé Vaïgoun, à la tête d'une troupe de brigands, désolait l'Arménie et s'était emparé d'une montagne, qui, de son nom, fut appelée Vaïgounik. Il accourut vite en Arménie, fondit sur ces brigands et les chassa de cette montagne.

1. *Plutarque:* Vie de Lucullus.



DICRAN II, SE FAIT SUIVRE PAR QUATRE ROIS QU'IL A FAITS PRISONNIERS

LUCULLUS ENVOIE APPIUS CLAUDIUS MESSAGER A DICRAN

Lucullus croyant que Dicran était devenu l'ennemi de Mithridate, lui députa Claudius Appius, frère de sa femme, avec une lettre, pour lui demander de lui livrer Mithridate, l'ennemi acharné des Romains. Claudius Appius, arriva à Antioche, capitale des Séleucides, pensant y rencontrer Dicran qui avait fait de cette ville la deuxième capitale de son royaume; mais Dicran était en Arménie en train de donner la chasse aux brigands, dont nous avons parlé. Pendant qu'il attendait l'arrivée du roi à Antioche, Appius mit tout en œuvre pour gagner les habitants à la cause des Romains. Ceux-ci lui promirent de se soumettre à leur autorité, en échange de la protection et des bienfaits qu'il leur promettait au nom de Rome. Bien des villes même qui voulaient secouer le joug du roi d'Arménie, lui envoyèrent des députations secrètes.

Dicran étant arrivé à Antioche, Appius lui présenta la lettre de Lucullus et lui dit avec arrogance: « Je suis envoyé par Lucullus, général des Romains, pour te signifier d'avoir à livrer Mithridate entre ses mains; si tu te refuses à le faire, Lucullus te fera la guerre ». Dicran n'était point accoutumé à ce langage, mais il contint sa colère et répondit à Appius: « Ma parenté avec Mithridate ne me permet pas de le trahir, même si je sois son ennemi. Je suis donc prêt à combattre si cela plaît aux Romains »; et afin de lui prouver sa magnanimité, il combla Appius de riches présents et le renvoya avec une lettre à Lucullus. En même temps, il fit appeler Mithridate, se réconcilia avec lui et le renvoya au Pont avec dix mille hommes de cavalerie.

De son côté, Lucullus s'avança avec ses légions sur l'Arménie et s'en vint mettre le siège devant Dicranagherd, où Dicran tenait tous ses trésors enfermés. Il fit tous ses efforts pour prendre la ville, mais ce fut en vain. Les soldats, qu'y avait laissés Dicran, ainsi que les habitants, se défendirent avec acharnement, non - seulement par les armes, mais encore ils jetaient sur les assiégeants, par-dessus les murs une espèce de bitume enflammé qui, brûlait tout ce qu'il touchait sans qu'on pût arriver à l'éteindre.

Dicran, tout d'abord, ignorait que Lucullus a assiégé Dicranagherd et restait fort tranquille, lorsqu'un de ses serviteurs vint l'avertir de ce qu'il se passait. Mais ce serviteur avait mal choisi le moment pour apporter cette nouvelle et Dicran, dans sa colère, le fit pendre comme rebelle. Mais après, lorsqu'il eut la certitude que cela était bien exact, il se hâta de rassembler ses troupes pour marcher contre Lucullus. En premier lieu, il envoya dix mille hommes au secours de Dicranagherd, qui fondirent à l'improviste sur les Romains, s'ouvrirent un passage et entrèrent dans la ville assiégée. A la nuit, ils prirent les trésors et les concubines du roi et sortirent de la ville, en franchissant les lignes des légions ennemies qui, suprises d'une pareille audace, ne purent s'opposer à leur passage, et furent forcées de les laisser retourner auprès du roi.

En même temps, Dicran marchait contre les Romains avec une armée formidable. Lucullus, alors, laissa une partie de ses troupes pour continuer le siège et avec les autres alla au devant du roi de l'Arménie, qui, en voyant leur petit nombre, s'écria dans son orgueil: « Si ce ne sont que des envoyés chargés d'un message, ils sont trop nombreux, mais si ce sont des guerriers, leur nombre est bien faible! » Et plein de mépris pour ses ennemis, il resta dans l'inaction. Lucullus en profita pour exciter le courage de ses soldats et, fondant sur les Arméniens, mit le désordre dans leurs rangs. Dicran perdit alors son sang froid et sa présence d'esprit. Au lieu de replier ses troupes et de repousser l'ennemi, il donna l'ordre de battre en retraite. A cet ordre inattendu, la confusion devint à son comble, chacun chercha son salut comme il put et Dicran lui-même s'enfuit et se réfugia dans une forteresse.

Lucullus, vainqueur, revint sur ses pas; il pressa le siège de Dicranagherd le plus qu'il pût et finit par se rendre maître de la place par trahison. Il en recueillit un butin immense qui récompensa ses soldats de leurs peines. Dicran, avec sa cavalerie, fit beaucoup de mal aux Romains, mais il ne put pourtant empêcher Lucullus de s'avancer jusque sur la ca-

pitale Medzpine. Lucullus avait fait, sans résultats, pendant tout l'été, le siège de Medzpine. Au commencement de l'hiver, il parvint à surprendre les gardes qui, croyant que les Romains, désespérant de la prendre jamais, en abandonneraient le siège et s'en iraient, étaient allés se reposer tranquillement dans leurs familles. Les habitants furent pris de terreur et ne purent opposer aucune résistence quand ils virent tout-à-coup leurs murailles au pouvoir des Romains. Le prince Kor, frère du roi Dicran, et plusieurs grands personnages de la ville, se hâtèrent de se réfugier dans la citadelle. Mais Lucullus les ayant assurés qu'aucun mal ne leur serait fait, ils quittèrent leur refuge et vinrent même auprès de lui. Il prit donc possession de Dicranagherd et y demeura tranquillement pendant toute la saison froide.

Dans le même temps, le prince Maghtad, dont Dicran avait fait son lieutenant et qu'il avait placé comme régent du royaume des Séleucides, passa aux Romains, affranchissant ainsi les Séleucides de la domination du roi d'Arménie. Il y avait quatorze ans qu'il régnait sur eux.

Dicran II, voyant les envahissements des Romains et irrité des défaites qu'ils lui avaient fait éprouver, voulut réunir toutes ses forces pour tenter de les exterminer. Il rassembla ses armées et en donna le commandement à Mithridate qu'il envoya en Asie Mineure. Mithridate, excité par la haine qu'il nourrissait contre les Romains, les écrasa partout où il les rencontra. Quoique blessé traitreusement, il fut victorieux dans tous les combats et réussit enfin à chasser les Romains et à leur reprendre les pays, dont ils s'étaient emparés.

De son côté, Dicran harcelait sans cesse Lucullus. Il le poursuivit et lui livra plusieurs batailles, qui lui firent subir des pertes considérables. Les Romains en étaient découragés; ils ne songeaient plus qu'à échapper à leurs deux ennemis acharnés, qui les battaient partout. Bien des légions désertèrent le camp et il ne resta plus que peu de monde auprès de Lucullus, qui ne se sentait plus de force pour résister à Dicran qui avait envahi la Cappadoce, ravagé et soumis tout le pays. Dicran, alors, en donna le gouvernement à Mithridate et s'en revint en Arménie.





DICRAN II, HONORE POMPÉE

POMPÉE SUCCÈDE À LUCULLUS DANS LE COMMANDEMENT DE L'ARMÉE

MARCHANT CONTRE MITHRIDATE ET DICRAN

Les victoires de Dicran et de Mithridate rendirent perplexe le Sénat romain. Cicero Tullius conseilla aux sénateurs de rappeler Lucullus et de donner le commandement de son armée à Pompée, qui se trouvait alors en Cilicie.

Pompée, dans la guerre qu'il entreprit contre Mithridate, se trouva en face d'une résistance terrible. Dans maint combat, il courut de grands dangers. Mais il parvint pourtant à mettre son ennemi en fuite. Il le contraignit à courir implorer le secours de Dicran. Le roi Arménien, qui soupçonnait Mithridate de le trahir, ne consentit pas à le recevoir. Alors Pompée, n'ayant plus rien à redouter de ce côté, marcha en avant et s'empara de quelques pays qui étaient sous l'autorité de Mithridate. Il fit même prisonnier Mithridate le jeune, fils de Mithridate, ainsi que son parent Archam, qu'il retint près de lui. Enfin, il prit Majagh et y tint garnison.

Mais la fortune semblait abandonner Dicran. Son fils Diran, que les historiens romains ont désigné par erreur sous le nom de Dicran, se révolta contre lui et se rendit auprès d'Archez, roi des Perses, pour l'engager à déclarer la guerre à son père. Archez entra en Arménie à la tête de ses troupes; il s'empara de quelques villes et vint mettre le siège devant la ville d'Ardachad, dans la province d'Ararat. Il ne put s'en emparer. Il laissa Diran en continuer le siège et retourna dans son pays.

Dicran apprit enfin la révolte de son fils et la guerre qu'il lui faisait; il accourut avec ses soldats et le mit en déroute. C'est alors que celui-ci, ne sachant quel parti prendre, passa du côté des Romains et se rendit auprès de Pompée, qui prit pour guide ce prince rebelle, et put ainsi pénétrer en Arménie. Ceci eut pour conséquence de forcer Dicran à faire la paix avec les Romains, et leur restituant cette partie de la Syrie et de la Phénicie qui va de l'Euphrate jusqu'à la mer et que lui, Dicran, avait prise aux Séleucides. Il dut leur rendre encore une partie de la Cappadoce et de la Cilicie.

Plus tard, il se prit d'admiration pour la sage politique de Pompée; il lui reconnut de si grands mérites, qu'il se lia d'amitié avec lui. Il lui prouva sa munificence en le comblant de présents. Il fit même des largesses à tous les guerriers de l'armée romaine.

Pompée quitta l'Arménie et se rendit en Judée par la Syrie. C'est là qu'il reçut la nouvelle de la mort de Mithridate. Voyant que le plus terrible ennemi des romains était enfin disparu de la scène du monde, il prit congé de ses armées et s'en revint à Rome, emmenant avec lui captifs les fils de Mithridate, excepté le jeune Mithridate qu'il laissa auprès des généraux romains.

Dicran, au contraire, fut très affligé de la mort de son beau-frère Mithridate; il en prit le deuil et en sentit sa haine renaître contre les Romains. Il se promit d'en tirer vengeance, mais il en attendit l'occasion. En l'an 55 av.-JC., il établit son fils Ardavazt, roi de la province d'Ararat. Il avait fixé sa résidence en Mésopotamie.

Gabinius avait été nommé par les Romains gouverneur de la Syrie. Dicran saisissant cette occasion pour se venger, fit irruption dans cette contrée. Gabinius ne pouvait résister à Dicran et voyant qu'une grande partie du pays était de nouveau retombée au pouvoir de Dicran, il se hâta de passer en Egypte, sous le prétexte d'aller au secours de Ptolémée, qui l'avait prié de venir à son aide contre les Alexandrins révoltés et lui promettait de grandes récompenses s'il parvenait à les réduire. Par un traité secret avec Dicran, Gabinius rendit à celui-ci le fils captif de sa sœur, le jeune Mithridate, et prétendit que son prisonnier s'était échappé, les soldats ayant

protégé son évasion. Les Romains irrités de cela, lui retirèrent son autorité et son gouvernement.

Dicran se méfiait du jeune Mithridate; il ne le croyait pas réellement l'enfant de sa sœur mais plutôt celui de quelque concubine de Mithridate, aussi il ne lui donna la souveraineté d'aucun pays; il lui refusa même de lui rendre ses propres états d'Ibérie. Mithridate, accablé des mépris de son oncle Dicran, se révolta. Il se retira auprès de César, dont il reçut la principauté de Pergamon. Il se mit d'accord avec Antipater, père d'Hérode, et aida puissamment César dans ses combats contre Ptolémée le jeune et contre les Alexandrins. Après quelque temps, il revint à Majagh, il rebâtit cette ville et la fit plus grande et plus forte. Il la nomma Césarée en souvenir et en l'honneur de César, et cette ville s'affranchit et pour toujours de la domination de l'Arménie.

Les Romains envoyèrent Crassus à la place de Gabinius, qu'ils avaient révoqué. Le nouveau général se rendit d'abord à Jérusalem, où il s'empara de tous les trésors qu'il trouva dans le temple de Dieu. Ensuite il fit jeter plusieurs ponts sur l'Euphrate, franchit ce fleuve par ce moyen, entra en Mésopotamie et fondit sur les Parthes, qu'il trouva dans la plus parfaite quiétude. Il lui fut donc bien aisé de les surprendre et de leur enlever plusieurs provinces. Mais quand l'hiver fut revenu, Crassus retourna en Syrie pour y passer la saison froide. Il y fit tout ses préparatifs et au printemps, il revint en Mésopotamie. Mais les Parthes, c'est-à-dire les Perses et les Arméniens avaient fait aussi de leur côté tous leurs préparatifs pour s'opposer à l'invasion romaine. Après plusieurs combats où la ruse égalait l'acharnement, les Romains, toujours battus, ne cherchèrent plus leur salut que dans la retraite. Mais il était trop tard. Crassus, forcé par ses soldats de se rendre auprès du général ennemi pour signer la paix, fut massacré, et bientôt un carnage épouventable dispersa ou anéantit son armée.

On prétend que la tête de Crassus fut portée en Arménie, où s'était rendu le roi des Perses, qu'on fit fondre de l'or dont on remplit cette tête en le laissant couler par la bouche, et puis qu'on donna des représentations théatrales, où l'on chanta la défaite du général romain. C'est Plutarque qui a répété cela d'après des historiens romains qui, donnent à croire qu'ils étaient présents à ces fêtes monstrueuses et qu'ils en ont été les témoins oculaires.

Les Romains, indignés de cet outrage, envoyèrent Cassius avec d'innombrables armées, qui, à peine arrivé, soumit la Syrie déjà en révolte et opposa une vigoureuse résistance à l'invasion des troupes arméniennes et perses, ne leur laissant même pas la possibilité de repasser l'Euphrate. Mais Cassius fut remplacé dans son commandement, et les Parthes réunis firent subir aux Romains des pertes considérables. Dicran, roi d'Arménie, était alors bien vieux; il tomba malade. Ses princes et ses généraux qui s'inspiraient de ses conseils, se voyant privés de leur guide, perdirent leur courage. Les Romains venaient de s'emparer en même temps de la partie de la Syrie qui dépendait du roi d'Arménie. Dicran, apprit même qu'ils se préparaient à envahir tout l'orient et à venger ainsi la défaite de Crassus. Il craignit qu'il ne vinssent l'attaquer jusque dans ses propres États. Afin donc de les en empêcher, il crut devoir engager une franche amitié avec le roi des Perses, Archez. Cela ne lui était possible qu'en faisant le sacrifice de la suprématie de sa couronne, dont les Perses avaient été dépouillés par l'orgueil de son père. Archez même n'attendait que la mort de Dicran pour rentrer, par la force, dans ses droits de suprématie. Dicran alors, bien certain que son fils Ardavaz serait incapable de conserver cette suprématie, reprit volontairement le second rang et restitua le premier à Archez. Et pour rendre irrévocable et sceller cet acte de sacrifice, il donna sa fille en mariage à Pagour, fils d'Archez. Cicéron relate ce fait dans ses lettres.

L'amitié conclue, Archez envoya à Dicran une armée auxiliaire, dont il avait donné le commandement à son fils Pagour ou Pacarus. Dicran, de son côté, choisit Parzapran, chef de la satrapie des Rechdouni, pour généralissime de l'armée des Arméniens et des Perses, et l'envoya, en compagnie de Pacarus, contre les Romains.

Parzapran marcha sur la Mésopotamie et la Phénicie et se rendit maître de la Syrie. Antigone, fils d'Aristobule, vint trouver Parzapran et Pacarus, et par l'entremise de Lissan, fils du roi de la Syrie, et son ami, leur promit cinq cents femmes d'une grande beauté et mille talents d'or, si Parzapran voulait l'aider à renverser Hyrcanus du trône de Judée et l'y placer lui-même, et faire en outre mourir Hérode, fils d'Antipater, avec tous ses partisans. Parzapran accepta l'offre et consentit à exécuter ce qui lui avait demandé. Il divisa donc son armée, en donna le commandement d'une partie à Pacarus, en lui recommandant de pénétrer en Judée, en côtoyant la mer. Pour lui, il traversa le pays et chassa les Romains devant lui jusqu'à Icone, après quoi il revint en Syrie pour passer plus tard en Judée. Pacarus envahit la Judée et vint mettre le siège devant Jérusalem. Il avait Antigone avec lui. Mais Hérode et son frère aîné Phasaël, se portèrent au secours d'Hyrcanus Grand-Prêtre et roi des Juifs, et purent résister à Pacarus et prolonger ainsi la guerre jusqu'à la Pentecôte.



GABINIUS REND À DICRAN II LE PRINCE MITHRIDATE QUE POMPÉE A FAIT PRISONNIER

Hyrcanus et Phasaël, ayant appris que Parzapran, après avoir mis en déroute l'armée des Romains, en avoir précipité une partie dans la mer et mis l'autre en fuite, traversait librement le pays pour envahir à son tour la Judée, lui envoyèrent des émissaires pour conclure un traité de paix. Parzapran feignit d'y consentir et sembla honorer les gens qui lui avaient été envoyés. Il manda aussitôt Knel, de la famille des Kenouni, et sommelier du roi d'Arménie avec de la cavalerie à Jérusalem, comme pour traiter de la paix, mais en réalité pour secourir secrètement Antigone. Hyrcanus eut des craintes à la vue de l'armée qui accompagnait Knel et il ne voulut pas le recevoir avec toutes ses troupes à Jérusalem; il lui permit d'entrer seulement avec cinq cents hommes de cavalerie. Knel, par ruse, conseilla à Hyrcanus d'aller trouver Parzapran pour s'entendre avec lui. Il lui promit même sa médiation, Hyrcanus envoya donc de nouveaux émissaires à Parzapran et n'exigea de sa part qu'un serment. Parzapran jura par le soleil, par toutes ses divinités, par la vie même de Dicran et d'Archez. Hyrcanus rassuré par ce serment, laissa Hérode à Jérusalem, et, prenant avec lui Phasaël, frère aîné d'Hérode, malgré les conseils contraires de ce dernier, s'en alla trouver Parzapran au bord de la mer, en un village appelé Ecdippon.

Parzapran fit mine de recevoir Hyrcanus et Phasaël avec tous les honneurs qui étaient dus à leur rang, puis disparaissant tout-à-coup, il donna l'ordre aux soldats qui étaient là de se saisir d'eux et de les livrer à Antigone. Aussitôt que celui-ci eût aperçu Hyrcanus, il se rua sur lui et lui arracha une oreille avec ses dents, afin, qu'en cas de changement de fortune, il lui fut pour jamais impossible de rentrer dans ses fonctions de Grand-prêtre, car les lois ne permettaient d'admettre comme prêtres que des hommes ayant tous leurs membres. Phasaël, frère d'Hérode, avait vu commettre cet acte sauvage. Il en fut indigné et, comme on lui avait lié les mains, il se frappa lui-même le front contre la pierre et se blessa grièvement. Un médecin, envoyé par Antigone pour donner censément des soins à cet infortuné, pansa la plaie avec une substance vénéneuse et fit ainsi périr Phasaël.

Parzapran ordonna ensuite à Knel d'aller se saisir d'Hérode à Jérusalem. Knel s'avança jusque sous les murs de la ville, essayant de mille ruses pour surprendre Hérode, mais celui-ci avait été prévenu par des messages de la manière dont on avait fait prisonnier son frère; il ne donna dans aucun piège. N'osant pas non plus rester dans Jérusalem, tant Antigone lui causait de terreur, il s'enfuit secrètement, pendant la nuit, chez les Iduméens avec toute sa maison, qu'il mit à l'abri dans le fort Mazandan. Hérode ignorait encore la triste fin de son frère; il se hâta donc de recueillir trois mille talents pour les donner à Parzapran afin de délivrer Phasaël. Il reçut enfin la nouvelle de sa mort; il quitta tout alors et se rendit à Rome.

Les troupes arméniennes avec celles d'Antigone entrèrent dans Jérusalem, mais elles ne firent aucun mal aux habitants et ne leur portèrent aucun dommage. Elles se contentèrent de prendre les biens d'Hyrcanus dont la richesse s'élevait à plus de trois cents talents. Ensuite, Antigone fut nommé roi des Juifs. L'armée alors s'enfonça dans tout le pays, elle mit tout à sac, pillant surtout les domaines des partisans d'Hyrcanus.

Parzapran laissa un grand nombre de soldats en Syrie et sur les frontières de la Cilicie. Pacarus et Knel restèrent en Mésopotamie à la tête de la cavalerie arménienne et perse. Puis, Parzapran revint en Arménie, emmenant avec lui Hyrcanus, chargé de fers, qu'il présenta à Dicran avec les autres captifs qu'il avait faits dans la ville des Mariciens. Le roi d'Arménie lui ordonna de faire conduire dans la ville de Sémiramis tous ces captifs juifs mariciens.

Dicran mourut à quatre-vint-cinq ans. Il en avait régné cinquante-quatre. Il laissa le trône à son fils Ardavazt Ier, qu'il avait déjà fait roi de la province d'Ararat.

Hérode s'était rendu à Rome; il se présenta devant Octavianus, Antoine et le Sénat. On le rétablit sur son trône. Des milices romaines, sous le commandement de Ventidius, lui furent données pour lui prêter secours. Il s'en revint en Syrie, où il dispersa les Arméniens. Ventidius laissa Silon dans ce pays pour tenir tête à ces derniers et se mit en marche sur Jérusalem contre Antigone. Mais les Arméniens reçurent de nouvelles troupes de renfort des Perses; ils fondirent sur Silon qu'ils battirent et repoussèrent sur Ventidius.

Antoine, furieux de cette défaite, accourut en personne avec toute l'armée romaine. Arrivé à Samosate, il apprit la mort de Dicran; il s'empara de la ville et, laissant Socius pour secourir Hérode et combattre Antigone à Jérusalem, il alla prendre ses quartiers d'hiver en Egypte auprès de Cléopâtre, reine de ce pays et amie d'Hérode. Antoine avait recommandé bien vivement la cause d'Hérode à Socius. Socius prit Jérusalem, fit périr Antigone et rétablit Hérode roi de toute la Judée.

ARDAVAZT I.er

(A - JC. 39)

Aussitôt après la mort de son père, Ardavazt I.er fut proclamé roi absolu des Arméniens. Il ne voulut pas aller en Mésopotamie, où Dicran s'était fixé et il continua de résider dans la province d'Ararat. Son premier soin fut d'envoyer ses frères et sœurs dans les cantons d'Aghiovide et d'Arpéran. Il leur abandonna une partie des droits perçus sur les villages de ces cantons et leur fit des revenus et traitements particuliers, comme il avait été fait pour ses parents dans la province de Hachdiank, pour rehausser l'éclat de leur rang et leur permettre de faire voir qu'ils étaient de la race royale. Mais il leur imposa en même temps l'obligation de ne jamais venir habiter en Ararat, où se trouvait la résidence du roi.

Ardavazt, ayant ainsi éloigné ses frères et ses sœurs, ne fit plus rien après. Sa vie ne fut remarquable par aucune action d'éclat, par rien d'extraordinaire. Il s'abandonna aux plaisirs de la table et resta plongé dans la mollesse. On le voyait errer dans les champs, dans les bois, sur les montagnes, occupé à chasser des ânes sauvages ou des sangliers. Il resta indifférent à tout ce qui est sagesse, valeur et vertu. Véritable esclave de son ventre, il prenait à tâche d'en augmenter sans cesse le volume. Ses soldats le prirent en mépris. Ses ennemis reprirent courage, envahirent la Mésopotamie et s'en emparèrent.

A la fin, Ardavazt, pour apaiser le mécontentement général de son peuple, secoua sa torpeur. Malgré l'extrême frayeur de voir Antoine fondre sur son royaume, il fit rassembler des troupes de la province d'Aderbadagan, il fit prendre les armes aux habitants du Caucase, aux Aghouanks et aux Ibériens et marcha sur la Mésopotamie et reconquit tous les pays que ses ennemis lui avaient arrachés.

Il était encore en Mésopotamie qu'Antoine se jetait sur l'orient à la tête d'une armée formidable et se signalait partout par ses victoires. Il voulait même envahir le royaume des Perses, car, cette année-là, Archez, leur roi, venait de mourir en laissant Archavir pour lui succéder.

Ardavazt voulut l'arrêter dans sa marche, mais il craignait la vengeance qu'il en pourrait tirer. Il crut plus prudent de lui envoyer une ambassade pour lui demander la paix et de l'accepter comme l'allié des Romains. Octavianus apprit le projet d'alliance du roi d'Arménie. Quoiqu'il en fut satisfait, comme il avait pris Antoine en antipathie, il écrivit en secret à Ardavazt de ne pas lui fournir des troupes auxiliaires. Mais ce roi ne voulait pas avoir l'air de se déclarer l'ennemi d'Antoine, et quand celui-ci lui demanda de se liguer avec lui contre les Perses, il accourut à la tête d'une armée de fantassins et de cavaliers. Antoine qui ne le soupçonnait pas de mauvaise foi, le choisit pour le guider lui octroya le commandement des combats. Ardavazt qui ne voulait pas le suivre dans sa marche contre les Perses, imagina un prétexte pour s'écarter et emmener ses soldats avec lui, tout en lui donnant l'assurance qu'il les lui ramènerait.

Antoine s'avança contre les Perses qui lui opposèrent une vive résistance et lui firent subir de grandes pertes. C'est en vain qu'il comptait sur le secours d'Ardavazt qui, plutôt, soutenait les Perses contre lui. Après bien des efforts de vaillance, Antoine fut contraint de rebrousser chemin toujours poursuivi par les Perses. Il fut assez heureux de pouvoir parvenir, avec le reste de son armée, aux bords de l'Arax qu'il passa. Il put alors rentrer en Arménie et se félicita d'avoir échappé à la mort, comme s'il se fût agi pour lui d'une grande victoire. Antoine, dans cette guerre, avait perdu vingt mille hommes d'infanterie et quatre mille cavaliers. Plutarque dit que les Romains n'auraient pas éprouvé cette défaite et subi toutes ces pertes si les Arméniens étaient restés avec eux et s'ils n'étaient passés à l'ennemi, car les Arméniens connaissaient parfaitement la manière de combattre les Perses.

C'est pour cela que les Romains furent si irrités contre Ardavazt et qu'ils commencèrent à exciter Antoine à se venger du roi d'Arménie et à lui demander de lui faire supporter les conséquences de leur défaite. Mais Antoine n'osait pas encore se déclarer son ennemi, car il se trouvait dans ses États et il avait besoin de lui. Il se mit donc en route pour regagner la Syrie en se hâtant d'arriver auprès de Cléopâtre. Mais la rigueur de la saison, les maladies et les fatigues supportées par son armée, l'obligèrent à demander à Ardavazt de rester encore l'hiver dans ses États. Ce qu'il obtint. Après les grands froids, il passa en Syrie et vint à Antioche, chantant la gloire comme s'il eût vaincu les Parthes. Cléopâtre accourut au devant de lui. Elle lui apporta de nombreux et de riches présents, elle distribua des trésors à ses soldats, et l'emmena enfin avec elle en Égypte.

C'est en Égypte qu'Antoine médita la perte du roi d'Arménie, qu'il chercha par quels moyens il se rendrait maître de sa personne, de quelle façon il se vengerait de lui. D'abord, il lui écrivit en l'invitant amicalement à venir le rejoindre en Égypte. Mais Ardavazt soupçonna le piège qui lui était tendu et ne se rendit pas à son invitation. Puis, Antoine lui fit demander sa fille pour son propre fils, mais le roi d'Arménie s'excusa et ne voulut point y consentir. Enfin, Antoine vint dans la petite Arménie avec toute son armée et pria Ardavazt de venir le voir, comme s'il eût eu un conseil à lui demander. Mais celui-ci comprit encore la perfidie de cette nouvelle invitation et, au lieu de se rendre auprès d'Antoine, il se retira dans le fond de l'Arménie. Antoine, alors, entra, avec son armée, dans la grande Arménie, sous prétexte qu'il voulait marcher ensuite contre les Perses, et envoya de nouveau inviter Ardavazt à venir le voir. Le roi d'Arménie trouva encore une autre raison pour ne pas s'y rendre et alla se retirer dans la ville d'Ardachad.

Alors Antoine s'enfonça de plus en plus dans l'Arménie et employa tous les moyens, même l'intimidation, pour décider Ardavazt à venir le trouver dans son camp. Comme, dans toutes ses lettres, il se disait l'ami d'Ardavazt, comme tous ses actes le laissaient croire, comme il lui faisait les plus belles promesses, il finit cependant par l'attirer près de lui. Aussitôt, il le fit son prisonnier. Il voulait s'emparer de tous les forts où le roi d'Arménie renfermait ses trésors et, pour cela, il l'emmenait partout avec lui. Il le laissait aller devant tous comme s'il eût été libre pour faire supposer, qu'il n'en avait pas fait son prisonnier. Peut-être était-ce plutôt pour s'en faire donner des trésors que pour lui rendre la liberté et lui restituer sa couronne. Mais aucun des princes ni des gouverneurs des citadelles ne se laissa tromper et il ne lui fut rien donné. Alors, on chargea Ardavazt de chaînes d'or, car, pour un roi si grand, on ne crut pas bienséant de l'enchaîner de fer. Puis on le contraignit à avouer où se trouvaient ses trésors. Il désigna un château où il avait renfermé ce qu'il avait de plus précieux. Antoine s'empara de ce château et prit toutes les richesses qui s'y trouvaient. En même temps il fit prisonniers les fils d'Ardavazt et les chargea de fers.

Les armées arméniennes, voyant leur roi et ses fils prisonniers, se remirent sous l'ordre d'Archavir roi des Perses, et se donnèrent pour roi Archam, fils d'Ardachès et frère de Dicran. Archam était déjà âgé de soixante ans. Il avait certainement autant de courage que son frère Dicran, mais il était pris au dépourvu pour résister aux légions des Romains et il pensa qu'il serait plus sage de négocier la paix. Les Arméniens, pourtant, ne voulaient pas entendre parler de conclusion de paix et Archam fut alors forcé de livrer bataille à Antoine. Tout d'abord, il remporta quelques victoires, mais il fut vaincu ensuite et se sauva chez les Perses.

Antoine n'avait plus personne à craindre, il se rendit maître de la plus grande partie de l'Arménie et finit, soit pacifiquement, soit par les armes, à conquérir le pays entier. Son fils Alexandre prit le trône de l'Arménie-Inférieure qui s'étend jusqu'à l'Arax. La souveraineté de l'Arménie-Supérieure fut donnée au roi des Mèdes dont la fille était devenue l'épouse d'Alexandre.

Antoine laissa des troupes pour garder l'Arménie-Inférieure, puis il retourna à Alexandrie, emmenant avec lui Ardavazt et ses fils, toujours enchaînés, qu'il présenta à Cléopâtre, en même temps qu'il lui montra le butin pris sur l'ennemi. On raconte que lorsque ces princes captifs furent en présence de la reine d'Égypte, on chercha par tous les moyens à les contraindre à se prosterner devant elle, mais que ces augustes infortunés ne cédèrent à rien.

Plus tard, quand Octavianus eut vaincu Antoine dans la guerre qu'il lui avait déclarée, celui-ci, mis en fuite, s'en revint à Alexandrie. Dans la rage qu'il ressentit de sa défaite, il fit décapiter le roi d'Arménie ainsi que quelques uns des plus illustres personnages, qu'il avait emmenés en captivité avec lui. Il envoya leurs têtes aux souverains qui s'étaient ligués contre lui avec le roi d'Arménie et leur réclama de nouveaux subsides en hommes.

ARCHAM

(A.-JC. 30)

Pendant qu'Antoine et Octavianus se faisaient la guerre entre eux, le roi des Perses Archavir et le roi d'Arménie Archam, qui se trouvait alors en Perse, profitèrent de cette occasion fortuite. Ils levèrent des troupes et fondirent sur les Mèdes, qui s'étaient unis aux Romains. Ils les battirent et les retinrent sous leur joug. Puis Archam marcha sur l'Arménie, où il écrasa partout les Romains laissés par Antoine dans ce pays. Il remit ainsi sous son autorité toute l'Arménie-Inférieure et la petite Arménie jusque près de Césarée. Il avait eu toujours les Perses pour auxiliaires. Archavir, de son côté, avait repris aux Mèdes toute l'Arménie-Supérieure et y avait placé Ardachias comme vice-roi. Cette partie de l'Arménie resta au pouvoir des étrangers jusqu'au règne du roi Érouant.

Archam ayant appris qu'Antoine était mort et qu'Octavianus était devenu maître de l'Égypte, envoya demander à celui-ci de lui rendre les fils d'Ardavazt son neveu. Mais Octavianus refusa de leur rendre la liberté et les envoya à Rome, parce qu'Archam avait fait mettre à mort tous les Romains qui se trouvaient en Arménie. Comme Archam craignait de voir Octavianus lui déclarer la guerre, il envoya près de lui pour traiter de la paix. Il promettait de payer aux Romains un tribut annuel qu'il verserait dans les mains d'Hérode, sans pourtant s'obliger à fournir des troupes auxiliaires aux Romains, non plus qu'à pourvoir à la subsistance de leurs légions. Octavianus accepta ces propositions et signa la paix. Archam put alors se rendre en Mésopotamie et reprendre possession de son trône à Medzpine. C'est là l'origine du tribut que devait payer aux Romains une partie de l'Arménie.

Octavianus étant venu en Syrie, les satrapes de l'Arménie-Supérieure lui envoyèrent une ambassade pour se plaindre de la tyrannie que les Perses leur faisaient endurer. En même temps, ils le prièrent de leur donner pour roi Dicran-le-Jeune, fils d'Ardavazt, qui était retenu à Rome comme otage, en l'assurant de leur soumission aux Romains. Octavianus qui ne pouvait espérer une occasion plus favorable, consentit à tout et confia l'exécution de cet arrangement à Tibérius, qui ramena le jeune Dicran dans l'Arménie-Supérieure, lui posa la couronne royale sur la tête en présence de tous les satrapes et des Grands du royaume, et le proclama roi à la place d'Ardachias le persan. Le roi des Perses ne put pas s'y opposer, car il était lié déjà par un traité de paix avec Octavianus. Archam, qui régnait sur la plus grande partie de l'Arménie, c'est-à-dire sur la contrée qui va de l'Arax jusqu'à la Mésopotamie, ne put pas non plus trouver à redire à ce que Dicran fût nommé roi de l'Arménie-Supérieure, car il ne pouvait que se réjouir de voir le fils de son neveu remplacer un étranger sur le trône.

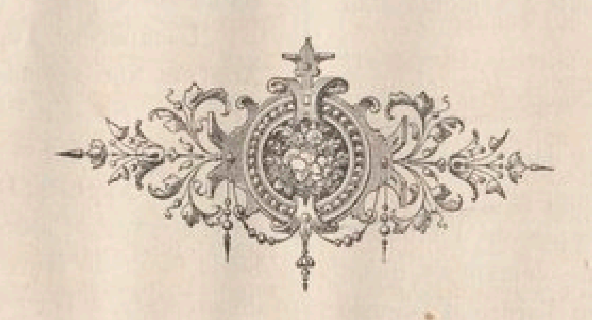
Vers cette époque, Archam se prit de colère contre Énanus chevalier, qui jouissait du privilège de poser la couronne sur la tête des rois. Énanus avait mis en liberté Hyrcanus, Grand-Prêtre des Juifs, emmené captif par Parzapran Rechdouni, sous le règne de Dicran. Il s'en excusa auprès d'Archam en alléguant que Hyrcanus avait promis cent talents comme prix de sa délivrance et que lui, Hyrcanus, comptant bien les recevoir, s'engageait dans tous les cas à les donner au roi. Archam alors fixa un délai pour cela à Énanus. Celui-ci dépêcha l'un de ses frères, nommé Sénéchias, auprès de Hyrcanus pour lui demander le prix de sa rançon. Lorsque Sénéchias arriva, Hérode venait de faire mettre à mort Hyrcanus, pour ne plus le voir attenter à sa couronne. Le délai fixé par Archam arriva à son terme et Énanus ne put donner la somme promise. Archam en fut tellement irrité, qu'il lui retira tous ses titres et privilèges et le fit jeter en prison.

En même temps, Zora, d'origine chananéenne, comme Énanus était d'origine juive, Zora, chef de la famille des Kentouni, vint accuser Énanus devant le roi : « O roi! dit-il, sache qu'Énanus a voulu se révolter contre toi. Il

m'a proposé de demander à Hérode, roi de Judée, de s'engager par serment à nous accueillir et à nous donner des provinces dans les pays de nos ancêtres, parce que nous avions trop à souffrir dans celui-ci. Mais j'ai refusé d'adhérer à ses propositions. Je lui ai dit: « Pourquoi nous laisser abuser par d'antiques traditions, par des légendes qui n'ont plus de valeur, en nous figurant que nous sommes originaires de la Palestine? » Énanus n'espérant plus me convaincre, a renvoyé le Grand-Prêtre Hyrcanus. Il n'espère plus rien du côté d'Hérode. Mais il n'a pas renoncé à ses projets félons. Hâte-toi donc, ô roi! de l'empêcher de mettre rien à exécution ». Archam crut ce délateur. Il ordonna d'épuiser toutes les tortures sur la personne d'Énanus. On voulut par là le forcer à abandonner entièrement l'observance des lois judaïques, à adorer le soleil, à rendre un culte aux idoles du roi. Ce n'était même qu'à ces conditions que le roi lui rendrait ses titres de dignité. Sans quoi, Énanus devait être pendu au poteau et toute sa famille anéantie. Un de ses parents, nommé Saria, fut même mis à mort devant ses yeux, et ses fils Saphadia et Azaria furent amenés sur le lieu du supplice. Alors, Énanus, dans la crainte de voir périr ses enfants, ému par les supplications de ses femmes, se soumit, ainsi que toute sa famille, aux volontés du roi, et ses honneurs et dignités lui furent rendus. Cependant le roi, qui n'avait plus une grande confiance en lui, crut devoir l'envoyer en Arménie, dont il lui confia le gouvernement à seule fin de l'éloigner de la Mésopotamie.

Après ces incidents, il y eut des dissensions entre Hérode, roi de Judée, et Archam. Hérode faisait élever des constructions dans la plupart des cités; il avait demandé à Archam un grand nombre d'ouvriers pour faire paver les places publiques d'Antioche, en Syrie, qui étaient impraticables à cause de leurs amas de boue. Archam, au lieu de lui envoyer ces ouvriers, leva des troupes pour lui résister. Il manda même une ambassade à Rome pour prier Octavianus de ne point le laisser, lui, Archam, dépendant d'Hérode. Mais Octavianus ne voulut point non-seulement lui accorder son indépendance, mais il donna encore au roi de Judée le gouvernement d'autres provinces. Archam, ne pouvant plus faire autrement, se résigna à envoyer à Hérode les ouvriers que celui-ci lui avait demandés. Hérode les employa à combler les rues d'Antioche sur une longueur de vingt stades et à les paver de marbre blanc, pour que les eaux puissent s'écouler sur ces dalles sans causer aucun dégât dans la ville.

Archam mourut après avoir régné vingt-neuf ans. Il laissa la couronne à son fils Abgar.



ABGAR

(Av. JC. 5)

Archavir était depuis vingt ans roi des Perses, quand Abgar monta sur le trône d'Arménie à Medzpine. Bien doué par la nature, il était aussi d'une grande sagesse. Il dut à ses grandes vertus autant qu'à sa haute taille d'être surnommé Avak-aïr, grand homme. Les Grecs et les Syriens, qui ne pouvaient pas bien prononcer son nom, l'appelèrent Abgar. Les Arabes l'appelaient Akbar, ce qui signifie *Grand*. Tout le monde l'ayant désigné ainsi, son véritable nom nous est resté inconnu et il n'est mentionné dans aucune histoire. Procope, Eusèbe et bien d'autres écrivains font l'éloge de ce roi. Ils disent qu'il fut sage et intelligent plus qu'aucun souverain de son temps.

La deuxième année de son règne, Octavianus ou plutôt l'empereur Auguste, ordonna le dénombrement dans tout son empire et dans tous les royaumes qui lui étaient tributaires, afin de connaître le nombre des sujets sur lesquels il régnait. A cet effet, des commissaires romains furent envoyés en Arménie. Ces commissaires avaient apporté avec eux la statue de l'empereur Auguste, qu'ils placèrent dans tous les temples. Toute l'Arménie était donc alors tributaire des Romains.

C'est à cette époque que le fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, vint au monde.

C'est aussi à cette même époque qu'Abgar eut des démêlés avec Hérode; car celui-ci avait envoyé sa statue au roi d'Arménie, exigeant qu'elle fût placée à côté de la statue de l'empereur dans les temples de l'Arménie. Abgar se refusa à cette prétention. D'ailleurs, Hérode ne demandait qu'un prétexte pour venir attaquer Abgar. Comme il avait reçu l'ordre d'Auguste d'envoyer en Perse une armée de Thraces et de Germains, il voulut faire passer cette armée sur le territoire d'Abgar pour saccager tout le pays. Mais Abgar ne le lui permit pas et défendit à ces barbares de mettre le pied dans ses États, puisque l'Empereur avait donné l'ordre de faire passer cette armée par le désert. Hérode en fut irrité, mais ne pouvant agir par lui-même, tant il était tourmenté par les remords qui l'accablaient depuis son massacre des innocents enfants de Bethléem, il envoya son neveu Joseph avec une forte armée contre Abgar. Joseph arriva en hâte en Mésopotamie et se rencontra avec Abgar qui l'attendait aussi, à la tête de son armée, dans la province de Pouknan Le combat s'engagea et Joseph y trouva la mort. Ses troupes furent culbutées et mises en fuite. Hérode mourut aussi bientôt après, laissant le pouvoir à son fils Archélaüs.

C'est durant la quatrième année du règne d'Abgar, que mourut Dicran-le-Jeune, roi de l'Arménie-Supérieure. Les Arméniens de cette contrée voulurent alors secouer le joug des Romains. Mais l'empereur Auguste envoya son frère Érouaz prendre possession du trône, en le faisant accompagner par de fortes légions romaines. Les Arméniens, décidés à s'opposer aux Romains, les attaquèrent. Comme ils avaient l'aide des Perses et des Mèdes, ils en exterminèrent un grand nombre et contraignirent Érouaz à prendre la fuite. Affranchis de l'oppression romaine, ils prirent alors pour roi un autre prince, nommé aussi Dicran-le-Jeune.

L'empereur Auguste voulut se venger de cette défaite; il envoya en Arménie une seconde armée plus forte et plus nombreuse que la première. Archavir, roi des Perses, en eut peur. Il se sépara des Arméniens de l'Arménie-Supérieure et il envoya bien vite des ambassadeurs pour conclure la paix avec Auguste. Dicran, abandonné à lui-même, fut obligé, pour être sûr de conserver sa couronne, de rechercher l'amitié des Romains avant de subir la force de leurs armes. Lui aussi, il envoya des ambassadeurs, chargés de présents, à l'empereur Auguste qui consentit à le laisser régner tranquillement sur cette partie de l'Arménie, dont il était le souverain. Mais trois années après, les Arméniens se révoltèrent contre lui, le déposèrent et le chassèrent de leur pays. Les Romains accoururent et remirent le calme dans ce royaume, où ils nommèrent pour roi Abersam, de la maison des Ardzrouni, que les satrapes reconnurent et l'acceptèrent.

I.ère ANNÉE DE L'ÈRE VULGAIRE

L'empereur Auguste restait fidèle au traité de paix qu'il avait conclu avec Abgar et lui continuait son amitié. Mais des gens de mauvaise volonté avaient réussi à exciter sa méfiance contre le roi d'Arménie. Abgar, pour rassurer l'Empereur et pour mettre fin à tout ce qu'on répandait sur son compte à ce propos, résolut de se rendre à Rome. Il fut présenté à l'Empereur et reçu avec honneur. Charmé par ses manières et rempli d'admiration pour sa sagesse, Auguste l'entoura de son intimité. Il le retenait sans cesse à sa cour et le faisait asseoir à sa table. Il l'avait pris en si grande affection qu'il voulait toujours l'avoir à ses côtés. Abgar éprouvait le besoin de retourner dans son royaume et de revoir sa famille. Bien des fois il avait conjuré l'Empereur de le laisser partir, mais ce ne fut qu'après bien des instances qu'il obtint enfin de pouvoir revenir en Arménie et Auguste ne lui céda que bien malgré soi. En prenant congé de lui, il lui dit: « Il serait glorieux pour moi de vous voir me demander quelque faveur ». Abgar ne pensait avoir besoin de rien, il le remercia et le pria seulement de l'autoriser à faire construire dans sa capitale un théâtre public dans le genre de ceux qu'on voyait à Rome.

De retour dans son royaume, Abgar ne songea qu'à le doter de nombreuses fondations et à l'embellir par la construction d'édifices.

Peu de temps après, Auguste vint à mourir et Tibère lui succéda. Abgar voulut renouveler son traité de paix et envoya des ambassadeurs à Tibère. Ceux-ci, à peine arrivés à Rome, ne furent accueillis qu'avec mépris par Germanicus, devenu césar. Abgar fut irrité de cet outrage et se prit à méditer des projets de révolte. A cet effet, il fit tous ses préparatifs pour la guerre. D'abord, il fortifia la ville d'Édesse, qui était la résidence d'un des plus grands satrapes. Il la rebâtit presque entièrement et l'entoura de murailles. Il l'approvisionna de munitions de guerre et y transporta sa cour, qui se tenait auparavant à Medzpine. Il y fit porter aussi tous ses dieux: Naboc, Bel, Patrichagh et Taratu, ainsi que les livres des écoles qui dépendaient des temples et même les archives royales.

Après quoi, Abgar, ayant remarqué une grande intelligence chez Sanadrough, fils de sa sœur, il le fit prince des princes et régent de la nation arménienne. Il lui fit part de ses projets de révolte et l'envoya dans la province de Chavarchan qui, depuis, reçut le nom d'Ardaz, lui recommandant d'y faire sa résidence et d'y préparer ses soldats pour la guerre qu'il méditait.

Sur ces entrefaites, Abersam, roi de l'Arménie-Supérieure, vint à mourir. Un prince persan, nommé Vonon, tenta de prendre ce trône par la force, mais les Arméniens le chassèrent et demandèrent à l'empereur Tibère de leur donner pour roi le prince Zénon, fils de Polémon, roi du Pont. Tibère chargea Germanicus du soin de cette affaire. Celui-ci chassa d'abord Archez, fils du roi des Perses, qui, après Vonon, avait essayé de régner sur cette partie de l'Arménie et puis il mit la couronne royale sur la tête du prince Zénon, qui prit le nom d'Ardachès en montant sur le trône de l'Arménie-Supérieure.

Archavir, roi des Perses, mourut à cette époque (A. D. 21). Aussitôt chacun de ses fils voulut s'emparer de la couronne. Mais malgré l'opposition et les intrigues de ses frères, ce fut Ardachès qui, selon son droit, succéda à Archavir. Les troubles continuaient en Perse et Abgar, oubliant alors ses projets de révolte contre les Romains, ne songea plus qu'à apaiser les discordes et faire cesser les luttes qui avaient lieu entre ses parents de la Perse. Il se rendit avec son armée à la cour de ce royaume. Il y trouva Ardachès qui voulait régner sur ses frères et continuer la dynastie, et ses frères qui s'y opposaient de toutes leurs forces. Il les cerna et les menaça de les mettre à mort, car la mutinerie et la rébellion s'étaient mises parmi les soldats de l'un et de l'autre. Archavir, le roi décédé, avait eu trois fils et une fille. Le premier de ces fils était le roi Ardachès, le second était Garène, le troisième Sourène; leur sœur nommée Gochm, était l'épouse du chef de toutes les armées de la Perse. C'était Archavir qui l'avait lui-même placé à ce poste.

Abgar conseilla la paix aux fils d'Archavir, il en régla les conditions: Ardachès régnerait et ses frères seraient appelés Bahlav, du nom de leur ville et de leur vaste pays, et leurs satrapies seraient les premières de toutes les satrapies de la Perse, parce qu'ils étaient de la famille royale. Des serments furent prêtés, des traités furent conclus qui stipulaient que, en cas où Ardachès n'aurait point d'enfants mâles, ses frères monteraient sur le trône. Après l'extinction de la dynastie d'Ardachès, ses frères formeraient trois branches qu'on distinguerait ainsi: la branche de Garène-Bahlav, la branche de Sourène-Bahlav et la branche de leur sœur qui s'appellerait Asbahabied-Bahlav, du nom de la seigneurie de son mari.

Tout fut terminé de cette manière et la paix fut rétablie parmi les princes royaux de la Perse. Abgar tomba malade; il avait la lèpre et souffrait cruellement. Il prit le texte des traités et retourna à Édesse, la capitale de ses États.

De retour dans son royaume, il apprit que les Romains le soupçonnaient d'y être revenu pour lever des armées. Il informa donc aussitôt les commissaires romains du motif qui l'avait fait aller en Perse, et leur fit part du traité qu'il avait fait conclure entre Ardachès et ses frères, mais on ne voulut pas tout d'abord croire à ce qu'il disait, car Pilate, Hérode le tétrarque, Lysanias et Philippe, ses ennemis, l'accablaient. A la fin, pourtant, il parvint à se disculper et à conjurer les soupçons de Tibère et du Sénat romain.

Malgré cela, Abgar se ligua avec Arète, roi de Pétra, et lui fournit des troupes auxiliaires sous la conduite de Khosrov Ardzrouni, pour faire la guerre à Hérode. Hérode avait, en premier lieu, épousé la fille d'Arète, qu'il avait répudiée pour prendre Hérodiade du vivant même de son époux. C'est ce qui avait été la cause qu'il avait fait périr Jean-Baptiste. Ainsi donc la guerre entre Hérode et Arète avait pour raison l'outrage fait à la fille de ce dernier. Grâce aux braves Arméniens, les troupes de Hérode essuyèrent une défaite complète.

Hérode, ayant appris qu'Abgar s'était uni à Arète, son ennemi, et avait été cause du massacre de ses soldats, envoya, par vengeance, une nouvelle lettre à Tibère, dans laquelle il lui disait qu'Abgar avait de nouveau levé des troupes, tant de l'Arménie que de la Perse, et qu'il se préparait à la révolte contre l'autorité romaine. Abgar, craignant que cette calomnie eût pour conséquence une guerre entre les Romains et lui, se dépêcha d'envoyer deux de ses principaux officiers, Mar-Hap, prince d'Aghtznik, et Chamchacram, chef de la maison des Abahouni, ainsi qu'Anan, son confident dévoué, à Marinus, fils de Storoge, à qui l'empereur avait, à cette époque, donné le commandement de la Phénicie, de la Palestine, de la Syrie, et de la Mésopotamie. Ces envoyés se rendirent dans la ville de Petkoupine pour faire connaître à Marinus les raisons qui avaient forcé Abgar d'aller en Perse, en lui montrant le traité conclu entre Ardachès et ses frères; et, en même temps, pour invoquer l'appui et l'aide de Marinus. Ce fut à Éleuthéropol qu'ils virent le gouverneur romain, qui les reçut avec sympathie et distinction. Il fit cette réponse à Abgar: « Ne crains rien pour cela de la part de l'empereur, pourvu que tu aies bien soin de payer entièrement le tribut que tu lui dois ».

En revenant, les ambassadeurs arméniens, attirés par le bruit des miracles que Notre-Seigneur Jésus-Christ opérait, se rendirent à Jérusalem pour le voir. Devenus eux-mêmes les témoins oculaires des prodiges qu'il accomplissait, ils les rapportèrent à Abgar. Ce prince, saisi d'admiration, crut véritablement que Jésus était bien le fils de Dieu et s'écria: « Ces prodiges ne sont pas d'un homme mais d'un Dieu. Non, il n'est personne d'entre les hommes qui puisse ressusciter les morts; Dieu seul a ce pouvoir! » Abgar était tourmenté par la lèpre qu'il avait gagnée en Perse plus de sept années auparavant; il en éprouvait, par tout le corps, des douleurs aiguës. Des hommes il n'avait reçu aucun remède à ses souffrances, il écrivit donc une lettre de supplication à Jésus et la lui fit porter par des gens dévoués en compagnie de son fidèle Anané. Dans cette lettre, il suppliait notre Sauveur de venir le guérir. Voici cette lettre:

Lettre d'Abgar au Sauveur Jésus-Christ.

« Abgar fils d'Archam, prince de la terre, à Jésus, sauveur et bienfaiteur des hommes, qui es apparu dans la contrée de Jérusalem, salut:

« J'ai ouï parler de toi et des cures opérées par tes mains, sans remèdes, sans plantes; car, comme il est dit, tu fais que les aveugles voient, que les boiteux marchent, que les lépreux sont guéris; tu chasses les esprits immondes, tu guéris les malheureux affligés des maladies longues et incurables; tu ressuscites même les morts. Comme j'ai ouï parler de tous ces prodiges opérés par toi, j'en ai conclu ou que tu es Dieu, descendu du ciel pour faire de si grandes choses, ou que tu es fils de Dieu, toi, qui produis ces miracles. En conséquence, je t'ai donc écrit, te priant de daigner venir vers moi et de me guérir des maux qui m'affligent. J'ai ouï dire aussi que les Juifs murmurent contre toi et veulent te livrer aux tourments: j'ai une ville, petite mais agréable, elle peut nous suffire à tous deux ».

Abgar avait, en outre, ordonné à ses envoyés d'offrir pour lui des sacrifices à Dieu dans le temple à Jérusalem. On dit même qu'il les fit accompagner par un peintre, nommé Jean; mais les Grecs prétendent que ce fut simplement Anané lui-même qui connaissait l'art de la peinture, car il voulait qu'au cas où Jésus refuserait de venir, il lui fût au moins donné d'avoir son image pour contempler celui qui opérait tant de miracles et qui ne pouvait être que le fils de Dieu.

Les envoyés d'Abgar se rendirent à Jérusalem et rencontrèrent Jésus le jour même où il faisait son entrée triomphale dans cette ville. Ils désiraient ardemment de le voir, mais ils n'osaient pas l'approcher. Ils s'en furent donc trouver l'apôtre Philippe et lui dirent qu'ils voulaient voir Jésus et lui remettre une lettre. Philippe conta la chose à André et tous les deux prévinrent Jésus. Ce fait est rapporté dans l'Évangile: « Quelques uns d'entre les payens vinrent trouver Jésus, mais ceux qui les entendirent, n'osant rapporter à Jésus ce qu'ils ont entendu, le disent à Philippe et à André qui le répètent à leur maître ». Le Sauveur se réjouit de ce fait, mais il n'accepta point l'invitation qui lui était faite. Il voulut bien cependant honorer Abgar d'une réponse qu'il fit écrire par l'apôtre Thomas. Cette réponse était ainsi conçue:

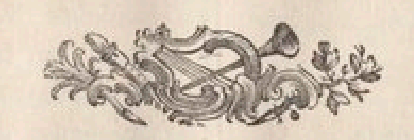
Réponse à la lettre d'Abgar,

réponse que l'apôtre Thomas écrivit à ce prince par ordre du Sauveur.

« Heureux celui qui croit en moi sans m'avoir vu! Car il est écrit de moi: « Ceux qui me voient, ne croiront point en moi, et ceux qui ne me voient point, croiront et vivront ». Quant à ce que tu m'as écrit, de venir près de toi, il me faut accomplir ici tout ce pourquoi j'ai été envoyé, et lorsque j'aurai tout accompli, je monterai vers celui qui m'a envoyé; et quand je m'en irai, j'enverrai un de mes disciples, qui guérira tes maux, te donnera la vie à toi et à tous ceux qui sont avec toi ».

Le peintre qui avait suivi les envoyés d'Abgar, profitant d'un moment où Jésus parlait au peuple, essayait, assis à l'écart, de reproduire les traits de Notre-Seigneur, mais tous ses efforts restaient vains, il ne pouvait y parvenir. Jésus le vit et, dans sa bonté, il le fit venir auprès de lui. Puis, prenant un linge qu'il approcha de son visage, il voulut que son image y fut empreinte miraculeusement et il donna ce linge au peintre, en lui disant de le porter à son roi en récompense de sa foi.

Anané et les autres envoyés retournèrent auprès d'Abgar et lui présentèrent la lettre et l'image miraculeuse, en lui racontant tout ce qu'ils avaient vu. Le roi, en recevant le précieux présent, tomba à genoux et se prosterna devant la sainte image. On rapporte qu'aussitôt il éprouva un grand soulagement à ses souffrances et qu'il attendit, avec beaucoup de patience, l'accomplissement de la promesse de Notre-Seigneur. Moïse de Khorène assure qu'à l'époque où il vivait, on conservait encore cette image miraculeuse de Jésus dans la ville d'Édesse.



S.T THADÉE ET LE CHRISTIANISME EN ARMÉNIE

(Ap. JC. 33)

Après l'ascension de Notre-Sauveur, l'apôtre Thomas et l'un des douze, envoya Thadée, l'un des soixante-dix disciples de Jésus, à Édesse, pour guérir Abgar et évangéliser le pays, selon la parole du Seigneur. Thadée s'arrêta dans la maison de Tobie, prince juif qu'on dit être de la famille des Pacradouni. Tobie, quoique pressé par Archam, n'avait point abjuré le judaïsme avec ses parents. Il en suivit les lois jusqu'au jour où il crut au Christ.

Bientôt le nom de Thadée se répandit dans toute la ville. Abgar, en apprenant son arrivée, s'écria: « C'est bien celui au sujet duquel Jésus m'a écrit »; et aussitôt il fit appeler l'apôtre. Lorsque Thadée entra, Abgar crut voir son visage rayonner merveilleusement. Le roi descendit de son trône et se prosterna, la face contre terre, devant Thadée. Cela surprit étrangement les princes et tous ceux qui étaient présents, car ils ignoraient la vision qu'avait eue le roi. « Es-tu vraiment, dit Abgar à Thadée, es-tu disciple de Jésus à jamais béni? Es-tu celui qu'il m'a promis de m'envoyer et peux-tu guérir mon mal? — Oui! répondit Thadée. Si tu crois en Jésus-Christ, fils de Dieu, les vœux de ton cœur seront exaucés. — J'ai cru en Jésus, dit Abgar, j'ai cru en son Père; c'est pourquoi je voulais aller à la tête de mes armées, exterminer les Juifs qui ont crucifié Jésus, mais j'en ai été empêché à cause de la puissance des Romains ».

Dès lors Thadée se mit à évangéliser le roi et les habitants de sa ville. Il posa ses mains sur Abgar et le guérit; il guérit aussi un podagre, Abdiou, prince de la ville, qui était très honoré à la cour du roi. Il guérit encore tous les malades et les infirmes de la ville et tous crurent en Jésus-Christ. Abgar fut baptisé et toute la cité avec lui. Les temples des faux-dieux furent fermés; toutes les statues des idoles, placées sur les autels et sur des piédestaux et des colonnes, furent cachées par des roseaux. Abgar ne contraignit personne à embrasser la foi chrétienne, mais, de jour en jour, le nombre de ceux qui croyaient en Jésus, fils de Dieu, se multipliait.

Thadée baptisa un fabricant de coiffures de soie, appelé Atté, le consacra évêque à Édesse et le laissa près du roi pour le remplacer. Après avoir reçu des lettres patentes d'Abgar qui voulait que tout le monde écoutât l'Évangile du Christ, il s'en alla trouver Sanadrough, fils de la sœur d'Abgar, dont ce roi avait fait le chef du pays et de l'armée. Il le rencontra dans la province de Chavarchan, c'est là qu'il lui prêcha l'Évangile. Sanadrough crut en Jésus-Christ et se fit baptiser. Un grand nombre de peuple, de princes et la fille même de Sanadrough reçut aussi le baptême. Celle-ci, à cause de la fermeté de sa foi chrétienne, devait un peu plus tard être martyrisée par son propre père qui apostasia. Thadée consacra un autre évêque du nom de Zacharie, qu'il laissa dans cette province et partit pour prêcher dans l'Arménie-Supérieure, où, malheureusement, on résista à sa doctrine.

Or, sur la porte principale d'Édesse il y avait, niché dans le haut du mur, un simulacre de la statue d'une divinité grecque, placée là depuis longtemps, et tous ceux qui entraient par cette porte dans la ville, devaient un salut à cette idole. Abgar ordonna d'enlever cette idole et de la remplacer par l'image de Notre-Seigneur, miraculeusement imprimée sur le linge de l'envoyé du roi. Il l'avait fait préalablement enchâsser dans un coffre et encadrer d'or. Au-dessous, il fit graver cette inscription: « Christ-Dieu, celui qui met sa confiance en toi, n'est jamais déçu! » Il exigea que tous ceux qui rentraient dans la ville par cette entrée fissent un acte d'adoration devant cette sainte image du Sauveur.

Après le départ de l'apôtre Thadée, Abgar écrivit une lettre à l'empereur Tibère dont il reçut la réponse. Qu'il me soit permis de transcrire ici ces lettres, ainsi que quelques autres que ce pieux roi adressa à des princes pour les exhorter à croire en Jésus-Christ.

LETTRE D'ABGAR À TIBÈRE.

« Abgar, roi d'Arménie, à mon seigneur Tibère, empereur des Romains, salut!

« Je sais que rien n'est ignoré de Ta Majesté, mais c'est en ami que je t'écris et je pense que ma lettre te fera mieux connaître et apprécier les faits dont je veux te parler.

« Les Juifs qui habitent les provinces de la Palestine, ont crucifié Jésus sans qu'il l'ait mérité, Jésus sans pêché, Jésus qui a répandu tant de bienfaits, Jésus qui, en leur faveur, a accompli tant de prodiges et de miracles, Jésus, enfin, qui a ressuscité leurs morts!...

« Crois bien que ces prodiges et ces miracles ne sont pas du pouvoir d'un simple mortel mais de la puissance de Dieu seul. C'est pour cela qu'à l'heure où ils ont crucifié Jésus, le soleil s'obscurcit et la terre s'ébranla.

« Sache que, toujours après sa mort, Jésus est ressuscité d'entre les morts et qu'il est apparu à plusieurs personnes. Aujourd'hui, ses disciples accomplissent les plus grands miracles en invoquant son nom seul. Ce qui m'est arrivé t'en fournit une preuve manifeste.

« Ta Majesté doit savoir après ce que je viens de lui dire, ce qu'il lui reste à faire à l'égard de ce peuple Juif qui a commis ce forfait, et qu'elle doit faire publier par tout l'univers que Jésus doit être adoré comme vrai Dieu.

« Santé et salut! »

RÉPONSE DE TIBÈRE À LA LETTRE D'ABGAR.

« Tibère, empereur des Romains, à Abgar, roi d'Arménie, salut!

« Nous t'envoyons nos remerciements pour ta gracieuse lettre que nous avons fait lire en notre présence.

« Nous avons déjà entendu raconter par mainte personnes les faits dont tu me parles et Pilate nous a informé officiellement des miracles de Jésus. Il nous a certifié qu'après sa résurrection, Jésus est réellement apparu à beaucoup de personnes qui l'ont reconnu et adoré comme Dieu. J'ai donc voulu, de mon côté, faire ce que tu me proposais. Mais c'est la coutume des Romains de ne point admettre un dieu sur l'ordre seul du souverain. Il faut que l'admission d'un dieu ait été d'abord examinée, discutée et votée par le Sénat. J'ai donc remis l'affaire au Sénat et le Sénat l'a rejetée avec mépris, sans doute parce que ma proposition n'émanait pas de lui.

« Mais nous avons décrété que tous ceux qui veulent considérer Jésus comme Dieu, seront libres de l'adorer comme tel et nous avons menacé de mort quiconque parlera mal des chrétiens.

« Quant aux Juifs qui ont osé crucifier Jésus qui, comme je l'ai entendu dire, loin de mériter la croix et la mort, était digne de l'adoration des hommes; dès que je serai débarrassé de la guerre contre l'Hispanie qui s'est mise en révolte, j'examinerai comment je dois les traiter et je les traiterai comme ils l'auront mérité ».

ABGAR ÉCRIT ENCORE UNE LETTRE À TIBÈRE.

« Abgar roi des Arméniens, à mon seigneur Tibère, empereur des Romains, salut!

« J'ai reçu la lettre que Ta Majesté m'a fait écrire et j'applaudis aux ordres que ta sagesse t'a inspirés.

« Si Tu veux bien me le permettre, je t'avouerai que je trouve la conduite du Sénat tout-à-fait absurde. Pour les Sénateurs, c'est après l'examen et par le suffrage des hommes que doit être conférée la divinité. Ainsi donc, si Dieu ne convient point à l'homme, il ne peut être Dieu, puisqu'il faut, selon le Sénat, qu'il soit jugé et justifié par l'homme.

« Mais Ta Majesté estimera, dans tous les cas, qu'il est de toute justice d'envoyer un autre gouverneur à Jérusalem pour remplacer Pilate, qui doit être ignominieusement chassé du poste puissant où tu l'as mis, pour s'être soumis à la volonté, au bon plaisir des Juifs et avoir crucifié le Christ injustement et sans ton ordre.

« Porte-toi-bien, je le désire ».

En ce même temps, Nerseh, jeune roi d'Assyrie, fils d'Ardachès roi des Perses, qui avait son palais à Babylone, ayant entendu parler de la guérison d'Abgar, obtenue miraculeusement par S.[t] Thadée, écrivit au roi arménien pour le prier de lui envoyer l'apôtre, et le pria, par la même occasion, de rendre la liberté au prince Béroz, que lui, Abgar, tenait enchaîné dans une prison. Abgar pardonna aussitôt à Béroz et le laissa libre. Voici la réponse qu'il fit à Nerseh.

LETTRE D'ABGAR À NERSEH.

« Abgar roi des Arméniens, à mon fils Nerseh, salut!

« J'ai reçu ta lettre et j'en ai pris connaissance.

« J'ai pardonné à Béroz et je lui ai rendu la liberté. S'il te plaît d'en faire le Gouverneur de Ninive, agis comme tu l'entends.

« Quant au médecin que tu m'écris de t'envoyer, qui fait des miracles et proclame un autre Dieu au-dessus du feu et de l'eau, que tu voudrais voir et entendre, je dois te dire que ce n'est pas un médecin selon la science humaine, qu'il est un disciple du fils de Dieu créateur du feu et de l'eau et qu'il a été envoyé en Arménie pour y prêcher l'Évangile. Mais un autre disciple du fils de Dieu, du nom de Simon, a été envoyé en Perse. Fais-le appeler et, toi et ton père Ardachès, écoutez ce qu'il vous dira. Il vous guérira de tous vos maux et vous aménera sur le chemin de la vie ».

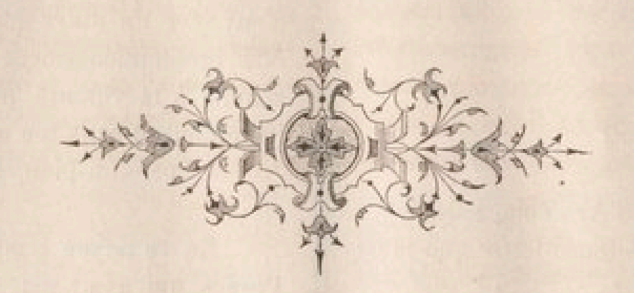
Abgar adressa aussi une lettre à Ardachès, roi des Perses, pour l'exhorter à croire en Jésus-Christ. Sa lettre était ainsi conçue:

Lettre d'Abgar à Ardachès.

« Abgar roi des Arméniens, à mon frère Ardachès, roi des Perses, salut!

« Je sais que tu as déjà entendu parler de Jésus-Christ, fils de Dieu, qui a été crucifié par les Juifs, qui est ressuscité d'entre les morts et a envoyé des disciples prêcher l'Évangile à tous les peuples de l'Univers. L'un de ses principaux disciples, appelé Simon, est actuellement dans tes États. Fais-le chercher et tu le trouveras. Il vous guérira tous de vos infirmités et vous mettra sur le chemin de la vérité et de la vie, si, Toi, tes fils et tes sujets, vous croyez à ce qu'il proclame. Il me sera bien doux alors de voir, que mes parents selon la nature sont devenus mes parents, mes frères selon l'Esprit de Dieu ».

Mais il n'eut pas le bonheur de recevoir la réponse à ses dernières lettres; la mort le surprit. Il avait régné trente huit ans et trois ans après sa conversion au christianisme. On l'inhuma dans sa ville d'Édesse et, bientôt après, la naissante Église le rangea au nombre des saints. L'Église arménienne le fête chaque année.



ANANÉ ET SANADROUGH

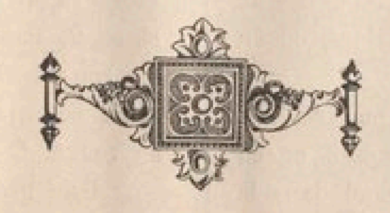
(Ap. JC. 34)

Aussitôt après la mort d'Abgar, la tranquillité du royaume fut troublée, au grand préjudice même de l'Eglise du Christ nouvellement fondée. Anané, fils d'Abgar, se fit couronner roi en Edesse, et Sanadrough, fils de la sœur d'Abgar, voulant s'emparer de la couronne, se proclama roi dans la province de Chavarchan. Les satrapes arméniens qui, par crainte d'Abgar ou pour le flatter, avaient accepté le christianisme, retournèrent à l'idolâtrie et firent tant, qu'ils rendirent Sanadrough apostat.

Anané ou Ananoun fit encore pis; non seulement il abandonna la religion chrétienne, mais il rouvrit les temples et replaça les idoles sur les autels. Comme il voyait le peuple honorer l'image du Sauveur qu'Abgar avait placé au faîte de la principale porte d'Edesse, il médita de l'enlever et de remettre à sa place l'idole qu'on avait retirée. Mais l'évêque Atté apprit son intention, et, pendant la nuit, il se rendit en secret à l'endroit, où la sainte image se trouvait, suivi d'une multitude de fidèles. Comme cette image avait été mise au fond d'une niche, il mit dans cette niche une lampe allumée et la fit murer. On ne voyait plus la trace de cette sainte relique. La haine du roi se calma en même temps que disparaissait l'image, à laquelle personne ne pensa plus. Mais après un laps de temps l'image fut retrouvée, transportée à Constantinople, d'où elle passa en Italie. Elle est aujourd'hui à Gênes, dans l'Eglise de S. Bartholomée.

Le roi Anané s'était tout à fait redonné à l'idolâtrie; il envoya dire à l'évêque Atté: « Fais-moi un bonnet en toile tissée d'or dans le genre de ceux que tu faisais autrefois pour mon père ». Atté répondit à son envoyé: « Mes mains ne feront point de bonnet pour un prince indigne, qui n'adore pas le Christ Dieu vivant ». Le roi, fou de colère à cette réponse d'Atté, ordonna à un de ses soldats de lui couper les pieds. Le soldat obéit; il trouva le saint évêque, assis dans la chaire doctorale, en train d'instruire le peuple pressé autour de lui. Il leva son glaive et lui trancha les jambes. Atté expira aussitôt.

Mais Dieu ne devait pas tarder à venger la mort du saint évêque; Anané faisait restaurer son palais en Edesse. Il faisait poser à l'étage supérieur une lourde colonne de marbre, et se tenait au-dessous pour diriger le travail. La colonne s'échappa soudain des mains des ouvriers, elle tomba sur lui et lui écrasa les pieds. Il en mourut après avoir régné quatre ans.



SANADROUGH

(Ap. JC. 37)

Sanadrough qui, avec l'aide des satrapies des Pacradouni et des Ardzrouni, s'était proclamé roi en Arménie, assembla des troupes pour aller faire la guerre aux enfants d'Abgar, afin de régner seul sur tout le pays. Pendant qu'il se préparait, on vint lui apprendre la mort d'Anané. Il s'en réjouit et se hâta de se porter en Mésopotamie. Les habitants d'Edesse, pris d'effroi, parce que la plus grande partie d'entre eux étaient chrétiens, lui députèrent des envoyés pour lui demander un traité, par lequel il s'engagerait à ne les troubler jamais dans l'exercice de leur religion, moyennant quoi ils lui livreraient la ville et les trésors du roi. Sanadrough jura de ne nuire à personne, mais aussitôt maître de la ville, il viola son serment et passa au fil de l'épée tous les enfants de la maison d'Abgar, à l'exception des filles, qu'il fit sortir de la ville et fit diriger sur le canton de Hachdiank. Quant à la première des femmes d'Abgar, appelée Hélène, il l'envoya dans sa ville, à Kharan, et lui laissa la souveraineté de toute la Mésopotamie, en reconnaissance des bienfaits qu'il avait reçus d'Abgar, grâce à elle et par son entremise.

Hélène, cette femme pieuse autant qu'Abgar son époux, ne voulut pas consentir à aller vivre au milieu des idolâtres. Elle s'enfuit à Jérusalem, à l'époque de Claude, durant la famine qu'Agabus avait prédite. Elle acheta en Egypte, avec tous ses trésors, une immense quantité de blé qu'elle distribua aux indigents. Joseph rend témoignage de ce fait. A sa mort, elle eut de magnifiques funérailles. On l'enterra devant la porte de Jérusalem, où on lui éleva un splendide mausolée.

L'apôtre Thadée qui, du pays des Aghouank était rentré en Arménie, y prêchait l'Evangile. Il y apprit l'apostasie du roi Sanadrough et en fut grandement affligé. Ayant entendu dire que le roi était revenu dans la province de Chavarchan, il se rendit à Césarée de Cappadoce pour prêcher et encourager les fidèles. Il consacra évêque un nommé Théophile, qu'il établit dans cette ville. Il passa ensuite en Mésopotamie pour se rendre à Edesse et y prêcher de nouveau l'Evangile. Sur les frontières de cette province, il fit la rencontre de grands personnages, que les Romains députaient au roi Sanadrough. Ils étaient au nombre de cinq et tous appartenaient à de nobles familles. Leur chef portait le nom de Khrussi ou Osgui. S. Thadée leur prêcha l'Evangile, qu'ils acceptèrent et ils se firent baptiser. Leur chef Osgui fut ordonné prêtre par l'apôtre. Ils vendirent tous leurs biens et suivirent partout Thadée en prêchant la religion du Christ. A cause du nom de leur chef Osgui ils furent appelés Osguiank.

Le roi Sanadrough, ayant appris tout cela, fit appeler Thadée à Chavarchan et le fit mettre à mort. Un de ses disciples, l'évêque Zacharie, se chargea de la direction de la nouvelle Eglise.

Santoukhd, la fille de Sanadrough, qui avait été instruite dans la nouvelle religion par l'apôtre lui-même, s'était convertie au christianisme. Son père employa tous les moyens pour la faire apostasier, mais elle resta inébranlable, et il ne réussit qu'à la raffermir encore dans sa croyance à la nouvelle doctrine. Rendu furieux par sa résistance à sa volonté, oubliant toute tendresse paternelle, il la condamna à mort. Elle reçut la couronne du martyre et monta au ciel première princesse royale, comme pour ajouter au lustre de l'Eglise d'Arménie, qui la fête chaque année.

Des éclatants miracles eurent lieu à la mort de la sainte fille. Un des plus grands satrapes, témoin de ces miracles, crut aussitôt en Jésus-Christ et se fit baptiser avec toute sa famille. Il prit alors le nom de Samuel. Le roi fut tellement irrité de cette nouvelle conversion, qu'il ordonna de saisir ce satrape et de le clouer par les épaules avec des clous chauffés au rouge. C'est ainsi qu'il le fit périr.

Une grande dame crut aussi en Jésus-Christ, ainsi que toute sa maison où l'on comptait deux cents personnes; elle s'appelait Zarmantoukhd. Sanadrough lui fit trancher la tête.

Quant aux Osguiank, ils se retirèrent sur une montagne près des sources de l'Euphrate et consacrèrent leur vie à la pénitence.



MARTYRE DE S.TE SANTOUKHD



SANADROUGH, ENFANT, ENSEVELI SOUS LA NEIGE, EST RETROUVÉ PAR UN CHIEN BLANC

L'apôtre Barthélemy vint ensuite en Arménie. Il apportait ensemble l'image de la Sainte Vierge, que la tradition prétend avoir été peinte par Saint Jean l'Evangéliste sur bois de cyprès. Il bâtit une église et y plaça la sainte image. Ses prédications convertirent beaucoup de monde. La sœur même du roi embrassa la religion chrétienne. Sanadrough, que cette conversion avait rendu furieux, la fit mettre à mort. Quant à l'Apôtre Barthélemy, il ordonna de l'écorcher et de le crucifier après. Le saint périt de cette façon dans la ville d'Arépan.

Sanadrough, qui régna sur toute l'Arménie Inférieure, exécuta pourtant des œuvres d'utilité, mais de tout ce qu'il a accompli nous ne jugeons digne d'être rappelé que la construction de la ville de Medzpine. Cette ville avait été presque détruite par un tremblement de terre, Sanadrough la reconstruisit entièrement et la fit plus magnifique. Il l'entoura de doubles murailles et de remparts. Au milieu de la ville, il fit élever sa propre statue. Cette statue tenait dans sa main une seule pièce de monnaie. Ce qui voulait dire : « Tous mes trésors ont été employés à la construction de Medzpine, il ne m'est plus resté que cette seule pièce de monnaie. »

Nous croyons devoir relater ici l'aventure, qui valut à ce prince le nom de Sanadrough. Lorsque le roi Abgar monta sur le trône, à Medzpine, il envoya sa sœur Otée en Arménie avec Sanadrough, encore au maillot, et avec un grand nombre de serviteurs. La caravane fut assaillie par les bourrasques de neige sur les monts Gortouk. La tempête dispersa tout le monde, à ce point que ceux qui marchaient l'un contre l'autre ne purent plus se retrouver. La nourrice du jeune prince, qui s'appelait Sanod, et qui était la sœur de Piourad Pacradouni et la femme de Khosran Ardzrouni, tint le royal enfant sur son sein et resta avec lui sous les averses de neige pendant trois jours et trois nuits. Des hommes furent envoyés à leur recherche ; ils avaient pris avec eux un chien blanc, qui trouva la nourrice et l'enfant. C'est alors que le nom de Sanadrough fut donné au jeune prince, du nom même de sa nourrice et du mot arménien *dourk ;* Sanadrough veut dire *don de Sanod.* La légende amplifia le fait : on raconta qu'un animal d'une espèce nouvelle et particulière, à la robe d'une blancheur éclatante et envoyé par les dieux, avait sauvegardé l'enfant. Le fait tel que nous l'avons rapporté est exact.

Sanadrough régna trente-quatre ans sans avoir fait la guerre. Quatre années de son règne se passèrent en même temps qu'Anané était souverain à Edesse. C'est un accident qui termina sa carrière. Il était un jour à la chasse, il ordonna à ses serviteurs de prendre les devants et de rabattre le gibier. L'un d'eux lança une flèche, le trait dévia et vint frapper le roi qui en eut l'abdomen transpercé. Il en mourut. Peut-être que le ciel voulut le punir des tortures qu'il avait fait souffrir à sa sainte fille.



DES ÉVÉNEMENTS QUI EURENT LIEU DANS L'ARMÉNIE SUPÉRIEURE

(Ap. JC. 35)

A cette époque, l'Arménie Supérieure devint l'objet de contestations entre les Perses et les Romains. Tout d'abord, le roi des Perses y plaça pour roi son fils Archagh, à la place de Zénon, que les Romains avaient désigné pour occuper le trône et qui venait de mourir. Tibère, afin de réduire la puissance du roi des Perses, écrivit au vaillant Mithridate, frère de Parsman, roi d'Ibérie, de s'emparer de la souveraineté de l'Arménie Supérieure. Mithridate commença par mettre à mort Archagh, fils du roi des Perses. Les Perses essayèrent de lui reprendre l'Arménie, mais ils n'y parvinrent que lorsque Mithridate eut inspiré quelque méfiance relativement à sa fidélité aux Romains. L'empereur Caïus l'avait fait appeler et l'avait fait emprisonner. Les Perses voyant alors le trône sans roi, reprirent la possession de l'Arménie Supérieure. Mais Mithridate réussit, peu de temps après, à revenir en Arménie et en reprit la souveraineté. Il fut tué quelques années après son retour, par Hramizd, fils du roi d'Ibérie, qui s'empara de sa couronne. Il ne la porta pas longtemps, car le roi des Perses le chassa du pays et mit à sa place son propre frère Dirit ou Tiridates, que les Arméniens acceptèrent volontiers, parce qu'il appartenait à la famille des Archagouni.

Néron était empereur à Rome à cette époque. Quand il apprit que les Perses s'étaient rendus maîtres de l'Arménie Supérieure, il ordonna à Corboulon d'aller leur livrer combat. Corboulon avait Dirit en face de lui. Ce ne fut qu'après bien des batailles qu'il parvint à s'emparer de la ville d'Ardachad. Mais il ne put s'en maintenir le maître, et, de dépit, il la fit brûler. Cette sorte de victoire causa une grande joie à Rome. Le roi Dirit lutta tant qu'il put contre les forces romaines, mais, à la fin, il fut contraint de chercher refuge auprès de son frère, le roi des Perses. Une fois qu'il fut hors du pays, les Romains y mirent pour roi un prince étranger du nom de Dicran. Le roi des Perses revint alors contre les Romains, il remit Dirit sur le trône d'Arménie et vainquit les Romains dans plusieurs combats. Enfin les Romains et les Perses convinrent mutuellement de se retirer de l'Arménie Supérieure, et de laisser les gens du pays libres de se gouverner à leur manière, jusqu'à ce que la paix fut conclue entre les Perses et l'empereur Néron.

Mais Néron qui n'ignorait pas que ses légions avaient été défaites par les troupes des Perses, et qui voyait que les envoyés à Rome de ceux-ci soi-disant pour demander à conclure la paix et à mettre Dirit sur le trône de l'Arménie Supérieure, — Dirit était d'origine Archagouni et avait été accepté par les Arméniens, — ne venaient que pour obtenir ce qu'ils possédaient déjà, après avoir forcés les Romains à se retirer; Néron, disons-nous, qu'il trouvait qu'il n'était point digne des Romains de faire un traité dans de pareilles conditions, chargea Corboulon, qui avait une parfaite connaissance du pays et des peuples qui l'habitaient, de marcher sur l'Arménie et d'en chasser Dirit et les armées des Perses.

Corboulon savait qu'il serait malaisé de mener la chose à bien; il agit donc lentement et si bien que, finalement, le roi des Perses et Dirit lui-même lui firent dire qu'ils étaient prêts à signer la paix, Dirit serait même parti pour Rome pour demander et recevoir la couronne royale des mains de l'empereur. Corboulon ayant consenti à cesser les hostilités, permit à Dirit d'aller à Rome avec sa famille et ses princes, ayant pour escorte trois mille cavaliers arméniens et perses ainsi que quelques grands person-

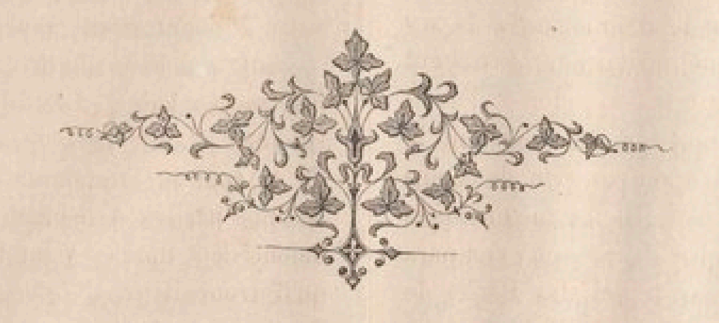
nages romains. Il fit ce voyage par terre, et, par ordre de l'Empereur Néron, dans chaque ville qu'il traversait, il était reçu et fêté avec éclat. Son voyage fut long et ce n'est qu'après un laps de neuf mois, qu'il arriva à Rome. Néron vint à sa rencontre et le reçut dignement. Dirit se présenta à l'empereur avec un grand respect, mais il ne voulut pas se dessaisir de son épée, bien qu'on lui eût fait comprendre que ce n'était pas l'usage de se présenter avec ses armes devant l'empereur. La cour du roi des Perses avait donné bien des conseils à cet égard à Dirit; on lui avait bien recommandé de garder toujours sa dignité d'Archagouni et de ne s'abaisser devant personne, encore moins de s'avilir.

Néron ordonna de préparer le couronnement de Dirit. Le peuple, les patriciens se rassemblèrent; le trône de l'empereur fut dressé en place. Dirit arriva, il s'entretint avec Néron, qui le fit asseoir sur un trône qu'on avait placé là à cette occasion et lui mit la couronne royale sur la tête et le proclama roi de l'Arménie Supérieure. Tout le peuple l'acclama.

Après toutes les fêtes qui furent données à l'occasion de son couronnement, Dirit, chargé de présents, prit congé de l'empereur et retourna dans son royaume. Il rebâtit Ardachad que Corboulon avait brûlée et la nomma Néronia en l'honneur de Néron. C'est là qu'il établit sa cour.

Tout ceci eut lieu l'an de grâce soixante-six, dans la même année que les Apôtres Pierre et Paul reçurent la couronne du martyre.

C'est alors aussi que fut reconnu le droit des Romains de nommer le roi de la Haute-Arménie, pourvu que ce roi fut choisi de la Maison des Archagouni. Cependant cette séparation des deux Arménies ne dura que peu de temps, car aussitôt après la mort du roi Dirit, Erouant successeur de Sanadrough et roi de la Petite-Arménie, réunit de nouveau les deux Arménies.



EROUANT II.

(Ap. JC. 68)

A la mort de Sanadrough, le royaume fut encore troublé. Un prince du nom d'Erouant, qui était né d'une femme Archagouni, réussit à usurper le trône et régna sous le nom de Erouant II. Voici ce que Moïse de Khorène nous dit sur l'origine de ce personnage.

« Une femme de la famille des Archagouni, d'une stature colossale et d'une figure repoussante, que personne n'avait consenti à prendre en mariage, mit au monde deux jumaux, fruit d'un odieux commerce. Ces enfants en grandissant prirent le nom d'Erouant et d'Erouaz. Arrivé en âge, Erouant devint un homme fort intrépide. Dans plusieurs affaires, Sanadrough lui en confia le commandement et il s'acquit tant de gloire, qu'il devint bientôt le premier des satrapes arméniens. Par sa douceur et ses libéralités, il se gagna tous les cœurs. A la mort de Sanadrough, tous, d'un commun accord, le proclamèrent roi, sans même la présence d'aucun Pacradouni pour le couronner.

« On prétend qu'Erouant avait un regard, qui portait malheur, de sorte que tous, malgré leur courage incontestable, avaient peur de rencontrer son regard. C'est pourquoi, dès l'aurore, les gens du palais avaient coutume de mettre des pierres très-dures devant Erouant, qui, par la seule malignité de son regard, les fendait, disait-on. Mais on prétendait qu'après cela, toute personne pouvait se présenter devant lui sans crainte d'aucun malheur.

S'étant ainsi emparé du trône, Erouant conçut des craintes de la part des enfants de Sanadrough; en conséquence, il les fit tous massacrer. Un seul de ces enfants, nommé Ardachès, échappa pourtant à la mort. Sa nourrice s'était enfuie, et l'avait emmené au pays de Her, dans les bergeries de Maghkhazan. Elle le fit savoir à Sempad, fils de Piourad Pacradouni, qui se trouvait dans la province de Her, au village de Sempadavan. Aussitôt que Sempad reçut la terrible nouvelle de la fin de Sanadrough et de l'extermination de ses enfants, il installa et mit à l'abri, à Païpert, ses deux filles Sempadanouïch et Sempadouhi, et laissa pour les garder dans la forteresse de braves et fidèles soldats; puis il partit, accompagné de son épouse et de quelques personnages de sa suite, pour la province de Her et courut à la recherche du jeune Ardachès. Le roi Erouant en fut informé et il envoya bien vite des espions, avec ordre de tuer le jeune prince et même Sempad. C'est pourquoi Sempad fut obligé, pendant longtemps, d'errer sous différents déguisements à travers les monts et les plaines. Ardachès fut élevé au milieu des troupeaux et des pâtres, jusqu'à ce qu'ayant trouvé enfin une occasion favorable, il put passer près de Darius, roi des Perses. Celui-ci connaissait Sempad depuis longtemps comme un homme d'honneur et de bravoure, il l'accueillit avec distinction parmi les capitaines des Perses, et il admit le jeune prince parmi ses propres enfants.

Erouant, ayant appris tout ce que le roi des Perses avait fait, et supposant que l'ennemi de sa royauté était élevé en Médie, Erouant, dis-je, était dévoré de haine et de fureur et ne pouvait plus goûter un instant de repos. Eveillé, il était sans cesse agité par cette pensée et, pendant son sommeil, il en était encore poursuivi par des songes affreux. Ne trouvant aucun autre moyen, il envoya des ambassadeurs, chargés de présents, pour faire consentir le roi des Perses à lui livrer le jeune Ardachès. Il lui écrivit: « Toi, qui es du même sang que moi, Toi, qui es mon proche parent, comment peux-tu élever le Mède Ardachès, cet ennemi de ma personne et de ma royauté, sur la foi des paroles du brigand Sempad, qui prétend qu'Ardachès est le fils de Sanadrough? De l'enfant d'un pâtre, d'un gardeur de troupeaux, il cherche, ce Sempad! à faire un Archagouni et publie partout que c'est ton sang, ton proche parent! Non, ce n'est pas le fils de Sanadrough! Sempad, malgré l'astuce et la ruse d'une nourrice, n'a trouvé qu'un simple jeune Mède; Sempad n'est qu'un imposteur! »

A plusieurs reprises, Erouant écrivit à Sempad; il lui disait: « Pourquoi te donner inutilement toute cette peine? Tu as été trompé par une nourrice et tu élèves le fils d'un simple Mède contre moi. » Les réponses qu'il reçut

à toutes ses lettres, lui étaient faites sur un ton non équivoque et dur. Furieux de voir qu'on ne voulait point céder à ses instances, irrité du ton avec lequel on lui répondait, il envoya massacrer les quelques braves soldats, qui gardaient la forteresse de Païpert et emmener en captivité les deux filles de Sempad, sans cependant leur causer aucun mal, sans même les faire traiter avec dureté. Il les fit seulement enfermer dans la forteresse d'Ani et il ordonna d'avoir pour elles de grands égards.

C'est à cette époque (Ap. J.C. 79), que mourut Dirit, le roi de l'Arménie Supérieure. Erouant, pour se rendre plus fort contre Ardachès, par qui il craignait d'être attaqué enfin un jour, envoya une ambassade à l'empereur Vespasien, pour le prier de lui mettre sous son sceptre tout le pays de l'Arménie Supérieure, moyennant la cession de la Mésopotamie qu'il ferait aux Romains. L'empereur y consentit et de ce jour fut perdue l'autorité de l'Arménie sur cette contrée. Aussi Erouant tirait, pour satisfaire les Romains, des impôts sur les Arméniens encore plus lourds qu'auparavant.

Avec l'aide des satrapes de l'Arménie Supérieure, qu'il avait su gagner à sa cause, il se rendit maître de toute l'Arménie et transporta sa cour à Armavir, dans la province d'Ararat. Mais comme il se sentait un peu de tranquillité, il eut l'idée d'édifier une ville nouvelle et d'y transférer sa cour, D'ailleurs, il ne trouvait pas qu'Armavir fût une ville assez forte et l'eau y manquait. Le fleuve Eraskh, au bord duquel Armavir avait été bâtie, avait, avec le temps, détourné peu à peu son cours et se trouvait alors à une certaine distance de la ville, ce qui faisait que les habitants ne pouvaient plus y puiser l'eau aussi facilement. Comme l'hiver était long dans ce pays, et que le froid très-vif gelait l'eau du canal, l'eau manquait pour le service de la résidence royale.

Erouant, frappé de ces inconvénients, chercha et finit par trouver une position plus forte, sur une colline que contournait le fleuve Eraskh et vis-à-vis du fleuve Akhourian. Il fit entourer cette colline de murailles et, à une profondeur plus basse que celle des fondations de ces murailles, il fit tailler le roc, en maints endroits, jusqu'à la base de la colline, au niveau du fleuve, de manière à laisser entrer les eaux dans des conduits, qui les livreraient à la consommation. Au milieu il fit construire un fort avec de hautes murailles, garnies de portes d'airain et d'escaliers en fer jusqu'au-dessus de ces portes. Ces escaliers étaient en outre munis de pièges cachés entre les marches pour saisir quiconque voudrait, en montant furtivement, attenter à la personne du roi. Ces escaliers, dit-on, étaient doubles. Un côté était réservé aux officiers de la cour, qui allaient et venaient pendant le jour et il était fermé la nuit; l'autre côté était l'escalier de nuit, celui des espions et des traîtres. Il était fermé pendant le jour. Si quelqu'un eût voulu monter en secret pendant la nuit par ce côté, pour surprendre le roi, il fût tombé dans les pièges dont l'escalier était pourvu.

Il fit transporter dans cette ville tout ce qui était à Armavir, excepté toutefois les idoles, qu'il ne crut pas de son intérêt d'y faire placer. Il craignait que le grand concours de peuple, qui viendrait de toute part offrir des sacrifices aux dieux, n'empêchât la cité d'être bien gardée. Cette ville fut appelée du nom de son fondateur Erouantachad, et le fort qui se trouvait au milieu fut appelé pour la même raison Erouantakar. A une distance de quarante stades au nord, Erouant édifia encore une petite ville dans le genre de celle-là, sur le fleuve Akhourian. Il y fit bâtir plusieurs temples et c'est là qu'il fit apporter les idoles d'Armavir. Il désigna son frère Erouaz pour être le grand-prêtre et nomma cette deuxième cité Pacaran, c'est-à-dire: Ville des Autels.

Erouant planta aussi une grande forêt au nord du fleuve Akhourian, il l'entoura de murailles et la peupla de plusieurs espèces de bêtes de chasse, daims, cerfs, ânes sauvages, sangliers, etc. Bientôt ces animaux pullulèrent dans la forêt, au grand plaisir du roi dans les jours de chasse. Ils étaient devenus si nombreux, qu'Erouant nomma cette forêt la *Forêt de la Multiplication.*

Il bâtit encore une ville, vis-à-vis d'Erouantachad, dans une grande vallée; il lui donna le nom d'Erouantaguèrd. Cette ville possédait des édifices magnifiques et une population nombreuse. Autour de chaque habitation on avait ménagé des jardins, dont les plantes embaumaient la ville et où l'on avait aussi planté des vignes. C'était un lieu splendide que, selon Moïse de Khorène, semblait darder la hauteur où s'élevait le palais du roi.

Il y avait parmi les familiers d'Erouant un certain Dour, qui faisait savoir à Sempad, le père adoptif d'Ardachès, tout ce que le roi faisait. Celui-ci l'apprit et le fit mettre à mort.

Pendant qu'Erouant s'occupait à édifier des villes, la population du Canton d'Oudi, dans l'Arménie Supérieure, se mit en révolte contre lui. Il leva immédiatement une armée et en confia le commandement à Arcam. Arcam était le chef de la Maison Mouratzan, issue de la postérité de Astyage; il apaisa cette révolte et remit le pays sous l'autorité d'Erouant. Pour le récompenser du service, qu'il venait de lui rendre, Erouant restitua à Arcam le second trône, que Dicran avait retiré à sa famille pour le donner au mari de sa sœur, à Mithridate. Depuis la mort de Mithridate ce trône était resté vacant jusqu'au moment, où Erouant y fit asseoir Arcam.

COMBAT D'ARDACHÈS CONTRE EROUANT

(Ap. JC. 88)

Le jeune Ardachès était devenu grand et Sempad, son père adoptif, s'était fait remarquer par de nombreux hauts-faits pendant son séjour en Perse. Il s'était surtout signalé dans plusieurs combats, que le roi des Perses avait eu à soutenir contre différentes nations. Les satrapes de la Perse admiraient sa vaillance et l'entouraient du plus grand respect. Comme ils connaissaient son intention et ses projets, ils parlèrent souvent de lui au roi; ils louaient sa fidélité et suppliaient le roi de lui accorder ce qu'il demanderait. Le roi dit alors aux satrapes: « Voyez ce que peut vouloir ce brave guerrier ». Les satrapes lui répondirent: « Que ta générosité soit reconnue et proclamée dans l'avenir! Sempad ne désire qu'une seule chose, c'est que tu remettes sur son trône ton parent, ton propre sang, Ardachès, le fils de Sanadrough, qu'on a chassé de son royaume ».

Le roi accueillit favorablement cette requête, et confia à Sempad une partie de ses troupes de l'Assyrie et celles de l'Aderbadagan, pour l'aider à remettre Ardachès sur le trône de ses ancêtres.

Erouant se trouvait alors dans la province d'Oudi, en train d'apaiser la révolte, qui, s'était élevée contre lui, il apprit que Sempad amenait Ardachès pour le remettre sur son trône et qu'il arrivait avec une armée formidable. Aussitôt il laissa quelques satrapes pour garder le pays, et vola dans sa ville d'Erouantachad. Il y appela les troupes d'Arménie, les troupes de l'Ibérie, celles des provinces de la Cappadoce et même celles de la Mésopotamie. Comme c'était à la saison du printemps, cette armée fut promptement rassemblée. Arcam, arriva aussi à la tête d'une troupe de fantassins. Erouant distribua à toute cette milice et à tous les satrapes des trésors et des présents nombreux, pour les encourager au combat et leur faire gagner la victoire. Erouant fit, en outre, demander aux généraux et aux préfets romains de lui envoyer des troupes de renfort, mais les Romains ne se décidèrent pas tout de suite et n'arrivèrent pas à temps.

Sempad supposait qu'Erouant était toujours dans la province d'Oudi, et se dépêchait d'arriver pour le surprendre. Les satrapes et les troupes, qu'Erouant y avait laissés, apprenant que Sempad ramenait Ardachès en Arménie, allèrent au-devant de lui et firent cause commune avec Ardachès. Aussitôt qu'ils le surent, les autres satrapes de l'Arménie perdirent le courage et ne pensèrent plus qu'à se retirer du parti d'Erouant; d'autant plus qu'ils voyaient que les Romains ne venaient nullement à son secours. D'un autre côté, ils connaissaient très-bien la valeur guerrière de l'intrépide Sempad et de tous les satrapes qui s'étaient unis à lui.

Erouant qui voulait arriver à faire combattre tout ce monde pour sa propre cause, prodiguait les présents, distribuant encore à chacun des trésors, mais plus il se montrait libéral, plus il devenait odieux, car tous savaient bien qu'il ne donnait rien par générosité, mais qu'il livrait tout par crainte. Cependant il put en gagner quelques uns à sa cause, surtout parmi ceux des troupes auxiliaires étrangères, et c'est alors qu'il se décida à livrer combat contre Ardachès.

Il mit ses troupes en ligne, s'avança vers le nord, passa le fleuve Akhourian et vint camper dans une grande plaine à trois cents stades de distance de sa ville d'Erouantachad. Là, il fortifia son camp, groupa ses soldats, fit aposter des sentinelles et attendit l'attaque de Sempad et de Ardachès.

Sempad et le jeune Ardachès suivirent les côtes de la mer de Kégham, par derrière la montagne appelée Arakadz, et précipitèrent leur arrivée au camp d'Erouant. Ils virent bien la multitude de ses soldats, mais, sans pourtant la compter pour rien, ils ne redoutaient en réalité que le Mouratzan Arcam, qu'ils reconnaissaient comme un guerrier intrépide et qui commandait là une légion de hallebardiers. Sempad conseilla à Ardachès d'envoyer un message secret à Arcam. Ardachès fit dire alors à Arcam qu'il s'engageait par mille serments à lui laisser tout ce qu'il avait reçu d'Erouant, à augmenter même tout ce que celui-ci lui avait concédé, mais pourvu que lui, Arcam, abandonnât la cause d'Erouant.



ARDACHÈS II EST SAUVÉ PAR KISSAGH DANS UNE BATAILLE

Avant qu'Ardachès n'eut reçu une réponse, Erouant déploya ses troupes et les fit avancer sur trois lignes. Sempad aussitôt mit en mouvement les siennes, il forma le front de son armée, fit avancer ses étendards, dont les hampes étaient surmontées d'aigles, de colombes et de dragons, il ordonna de faire retentir l'air des éclats de ses trompettes d'airain et jeta son armée contre celle d'Erouant.

En même temps, le brave Arcam passait avec son infanterie du côté d'Ardachès; Sempad poussa ses soldats en avant et les précipita sur ses ennemis. Les satrapes de l'Arménie qui se tenaient à l'aile droite et à l'aile gauche, se réunirent et se rallièrent à Sempad. C'est alors que la tuerie commença. On se massacrait d'un côté et de l'autre, on se disputait le terrain pied à pied. Le bruit des armes retentissait dans les airs; les cris des blessés et des mourants augmentaient l'horreur de la scène. Les soldats d'Ardachès, animés par l'espoir de la victoire, se faisaient hacher plutôt que de lâcher pied. La rage et le désespoir seuls excitaient les soldats d'Erouant. La plaine était jonchée de cadavres, et ni d'un côté ni de l'autre, on ne voulait pas se donner pour vaincu. Les troupes de l'Ibérie, avec leur roi Parsman, furent bien vite mises en fuite, malgré l'impétuosité de leur choc. Les soldats de Sempad, enhardis, s'élancèrent sur les masses de guerriers d'Erouant. L'armée de celui-ci, ainsi que les troupes de la Mésopotamie, furent exterminées. On n'entendait plus que des cris de rage, de terreur et d'agonie.

Pendant le combat, Ardachès faillit être tué. Il fut surpris par les intrépides habitants du Taurus, qui avaient promis à Erouant de tuer Ardachès au péril de leur propre existence. Ils l'entouraient et s'apprêtaient à le massacrer, quand Kissagh, le fils de la nourrice d'Ardachès, se jeta entre lui et ces furibonds, les mit en pièces et sauva le jeune prince. Malheureusement ce vaillant homme eut la moitié de sa figure emportée, en accomplissant cette belle action. Il en mourut, mais assuré de la victoire.

La nuit approchait et le combat, le carnage ne finissait pas. Mais l'armée d'Erouant perdait toujours du terrain et, découragée, elle prit la fuite. Erouant la voyant en déroute, se mit à fuir aussi et se hâta d'accourir dans sa ville, pour être en sûreté. De poste en poste, il montait un cheval nouveau pour arriver plus vite à son palais. Arrivé enfin dans sa ville, il en fit garder les portes par ses plus braves soldats. Mais le vaillant Sempad, accompagné d'une petite armée, le poursuivit de près et, à la nuit, il avait poussé jusque près des murs de la ville, dont il garda aussi les portes jusqu'à l'arrivée d'Ardachès et de toute son armée.

Les troupes des Mèdes, en passant alors sur le champ de la bataille, qui avait eu lieu, campèrent sur les cadavres. Ardachès passa la nuit dans la propre tente d'Erouant, tente faite de peau et de toile. Dès l'aube, Ardachès fit enterrer les morts pour que l'air ne fut pas empesté. Il appela vallée des Mèdes, la vallée, où l'on avait campé sur les cadavres, le lieu même où le combat avait été engagé, il l'appela Erouantavan, parce que c'était là qu'il avait vaincu Erouant.

Le jour suivant, Ardachès partit pour la ville d'Erouant et se trouva auprès de Sempad avant midi. Là, pour tirer vengeance de l'insulte qui lui avait été faite par Erouant, qui l'avait appelé Ardachès le Mède en s'adressant au roi de Perse et à Sempad, il ordonna à ses soldats de crier ensemble: *Mar amad!* qu'on traduit: Le Mède est arrivé! C'est pour cela que l'endroit fut appelé *Marmed,* car Ardachès voulut lui retirer le nom d'Erouant.

Aussitôt après, la ville fut prise à l'assaut et le combat fut engagé contre la forteresse. Les hommes qui la gardaient se rendirent et en ouvrirent les portes. Erouant voyant que tous les pièges qu'il avait fait dresser dans son palais, devenaient désormais inutiles, considéra avec terreur le danger qui le menaçait et se blottit dans un coin de son palais. Un des soldats d'Ardachès, pénétrant aussitôt et découvrant sa cachette, d'un coup de sabre lui fendit la tête et la cervelle rejaillit sur le parquet. Ainsi mourut Erouant, après avoir occupé le trône pendant vingt ans.

Ardachès se rappelant qu'Erouant était né d'une mère d'origine Archagouni, ordonna d'enterrer son corps et de lui ériger un mausolée.

ARDACHÈS II.

(Ap. JC. 88)

Sempad, après la mort d'Erouant, se mit à fouiller son palais pour y découvrir les trésors qui devaient y être déposés. Il trouva la couronne du roi Sanadrough, père d'Ardachès, sur la tête duquel il la plaça en le proclamant roi de toute l'Arménie. Il y avait alors trente neuf ans que Darius était le roi des Perses. Ardachès, ayant reconquis son royaume, fit des présents aux troupes des Mèdes et des Perses et les renvoya dans leurs pays. Puis, voulant récompenser tous ceux qui l'avaient aidé à reprendre ses droits, il commença par le brave Sempad, son père adoptif. Il lui confia le commandement de toutes les troupes arméniennes, l'inspection de tous les fonctionnaires du pays, l'intendance de la Maison du roi, outre la chevalerie héréditaire avec l'honneur de poser la couronne sur la tête du souverain. Au valeureux Arcam, il donna le second trône et lui permit de porter la couronne de pierres précieuses, les deux pendants d'oreille, la chaussure rouge à un pied seulement. Il lui conféra encore le droit de se servir de cuillères et de fourchettes d'or et de boire dans des coupes d'or.

Quant à Nersès, fils de Kissagh, fils de la nourrice d'Ardachès, ce prince lui donna à lui et à sa famille le nom de Timaksian (Balafré), en souvenir de la belle action de son père qui, comme nous l'avons dit plus haut, avait eu la moitié du visage emportée en voulant sauver les jours d'Ardachès.

Ardachès récompensa aussi les fils de Dour, qui étaient au nombre de quinze, en les constituant en famille sous le nom de Drouni. Non pas à cause des hauts-faits de Dour leur père, mais parce que Dour, étant attaché à la Maison d'Erouant, avait tenu Ardachès au courant de tout ce qui se faisait ou disait à la cour d'Erouant. Ce qui avait été la raison pour laquelle ce dernier l'avait fait mettre à mort pour crime de trahison.

Ensuite, Ardachès ordonna à Sempad de se rendre à la forteresse de Pacaran, située près de la ville d'Erouant, sur la rivière d'Akhourian, pour tuer Erouaz, frère d'Erouant. Sempad, donc, se saisit d'Erouaz, lui fit attacher une grosse pierre au cou et jeter dans la rivière. Pour veiller au culte des dieux, il mit à sa place un officier de la Maison d'Ardachès, qui avait d'abord été disciple d'un mage interprète des songes et qu'on appelait à cause de cela, Mocbachdé (serviteur de mage). Sempad confisqua ensuite les trésors d'Erouaz, ses serviteurs au nombre de cinq cents, ainsi que les objets les plus précieux des trésors des temples et envoya tout à Ardachès. Celui-ci donna à Sempad tous les serviteurs d'Erouaz. Il envoya les trésors augmentés encore de bien d'autres, par Sempad, à Darius roi des Perses, pour lui montrer sa reconnaissance pour tous les bienfaits qu'il avait reçus de lui.

Tous les serviteurs d'Erouaz qu'il avait pris à Pakaran, Sempad les amena au pied du mont Massis, où il les installa. Il appela aussi cet endroit du même nom de Pacaran. Puis, il se rendit en Perse pour remettre les présents offerts à Darius.

Ardachès, se voyant la possession assurée de son trône, ne pensa plus aux Romains et ne s'occupa pas du paiement du tribut qu'il leur devait. Pendant que Sempad était absent, les collecteurs de l'empereur s'en vinrent en Arménie avec de grosses troupes. Ardachès épouvanté et ne se sentant pas assez fort pour leur résister, usa des prières et moyennant qu'il leur payât un double tribut, parvint à les fléchir et à les faire repartir.

Ardachès, lui aussi, se mit à bâtir. Il restaura et agrandit la ville d'Ardachad, bâtie au bord du fleuve Eraskh; il l'embellit et l'entoura de fortes murailles. Comme, pendant le règne de Dirit, cette ville avait reçu le nom de Néronia; Ardachès voulut qu'elle reprit son nom primitif d'Ardachad. Il y fit élever des temples et transporter de Pacaran la statue d'Artémise et toutes les idoles de ses aïeux, qu'il plaça dans ces temples. Il fit placer sur la voie publique, en dehors de la ville, la statue d'Apollon. Tout ce qu'Erouant avait fait apporter d'Armavir dans sa ville, tout ce qu'il avait fait exécuter lui-même pour embellir Erouantachad, Ardachès le fit transporter à Ardachad. Les Juifs eux-mêmes emmenés en captivité et qu'Erouant les avait amenés d'Armavir dans sa ville, Ardachès ordonna de les faire venir à Ardachad. C'est ainsi qu'Ardachès, ajoutant encore à la magnificence d'Ardachad, en fit une ville véritablement digne d'être la résidence royale.



SEMPAD MET SUR LA TÊTE D'ARDACHÈS LA COURONNE DE SANADROUGH



SATHINIGH ET ARDACHÈS II

INVASION DES ALANS EN ARMÉNIE

(Ap. JC. 35)

En ce temps-là, les Alans, ligués avec tous les montagnards et coalisés avec une partie de l'Ibérie, vinrent en forces considérables se répandre en Arménie. Ardachès vint aussitôt à leur rencontre. L'action s'engagea sur les frontières des deux nations, toutes deux intrépides et exercées aux armes. Le combat fut terrible et meurtrier et les ennemis laissèrent bien de leurs soldats sur le champ de bataille; le fils même du roi des Alans fut fait prisonnier par les Arméniens. Les Alans, forcés de céder la place, se replièrent et traversèrent le fleuve Gour pour camper aux bords nord de ce fleuve. Les Arméniens les y poursuivirent et campèrent aux bords sud; de sorte que le fleuve se trouvait entre les deux parties.

Le roi des Alans, désespéré de voir son fils prisonnier, fit demander la paix à Ardachès, lui promettant de lui accorder tout ce qu'il demanderait, pourvu qu'il lui rendît son fils. Il proposait aussi d'établir des traités perpétuels, sous la foi des serments, par lesquels les Alans s'engageaient à ne plus faire irruption sur les terres des Arméniens. Mais Ardachès ne voulait consentir à rien et refusait de rendre le jeune prince. Alors la sœur de celui-ci vint sur la rive du fleuve et se plaçant sur un haut tertre et, par la bouche des interprètes, elle cria au camp d'Ardachès: « Je te dis, valeureux Ardachès, vainqueur des braves Alans; consens à donner à leur belle fille le jeune prisonnier mon frère, car il n'appartient pas aux héros de priver de la vie, pour se venger, les autres héros, ni de les réduire à la servitude, et de les mettre au rang des vils esclaves, et de faire naître ainsi une inimitié qui restera éternelle entre deux vaillantes nations! »

Ardachès, ayant entendu ces belles paroles, accourut aux bords du fleuve; il vit la jeune et belle princesse, il écouta ses sages propositions, il se prit d'amour pour elle et résolut de la prendre pour femme. Il fit appeler son père adoptif Sempad et lui fit part de son intention d'épouser la jeune princesse, d'établir un traité d'alliance et d'amitié avec les Alans et de mettre en liberté le fils de leur roi. Sempad jugeant cette intention convenable, s'offrit d'aller en personne trouver le roi des Alans et de le prier d'accorder pour épouse à Ardachès la jeune princesse Sathinigh. Le roi, tout heureux de cette proposition, s'écria: « Eh! comment me donnera-t-il, ce vaillant Ardachès! mille fois mille et dix mille fois dix mille pour cette noble jeune fille des Alans!... » voulant exprimer par là qu'on aurait beau chercher parmi les mille ou dix mille jeunes filles de différentes nations, on n'en pourrait trouver aucune qui égalât la beauté de la princesse Sathinigh, et par conséquent, Ardachès aurait à donner quelque chose de bien grand et bien beau pour obtenir la jeune princesse.

A la fin, le roi des Alans consentit à souscrire à la demande d' Ardachès, qui rendit la liberté à Satén, le fils de ce roi et le frère de Sathinigh. La paix fut donc conclue. Ardachès épousa Sathinigh et retourna à Ardachad, où furent célébrées les épousailles. Sathinigh prit le premier rang parmi les femmes d'Ardachès et devint alors la reine des reines.

Les poètes firent de cet événement un récit à leur façon et, dans leurs chants, ils disaient: « Le valeureux roi Ardachès monté sur un beau cheval noir, tirant une longe de peau rouge garnie d'anneaux d'or, franchit la rivière comme un aigle fend l'air; il lança cette longe de peau rouge garnie d'anneaux d'or sur la jeune princesse des Alans, l'enlaça doucement par le milieu du corps et l'entraîna dans son camp. »

Selon Moïse de Khorène, ceci signifie que la peau rouge était alors fort estimée chez les Alans, et qu'Ardachès eut à donner une grande quantité de peaux de cette couleur ainsi que beaucoup d'or pour obtenir Sathinigh. C'est simplement ce qu'on a voulu exprimer par cette longe de peau rouge garnie d'anneaux d'or. De même, à propos des noces, les poètes chantaient allégoriquement: « Une pluie d'or tombait en abondance lors du mariage d'Ardachès, une pluie de perles tombait en abondance lors du mariage de Sathinigh ». Or, c'était une coutume d'aller jeter, à la manière des consuls romains, des pièces d'argent devant la porte du palais des rois arméniens quand ils se

mariaient; c'était aussi une coutume de jeter des perles dans les chambres nuptiales des reines. C'est là de l'histoire exacte.

Ardachès eut de Sathinigh beaucoup d'enfants: Ardavazt, Vrouir, Diran, Majan, Zaréh et quelques autres. Le dernier fut Dicran III.

Plusieurs grands personnages vinrent en Arménie avec Sathinigh, ainsi que beaucoup de ses proches parents; ils se fixèrent en Arménie et le roi Ardachès en forma des satrapies.

Le père de Sathinigh vint à mourir l'an de grâce 92. Aussitôt un satrape usurpa son trône, en chassant le frère de Sathinigh, qui eut recours à Ardachès. Le roi d'Arménie envoya immédiatement Sempad à la tête d'une armée pour défendre et venger Satén. Sempad fit à l'usurpateur une guerre acharnée, le chassa du royaume et remit sur le trône le frère de Sathinigh. Il mit au pillage les terres et les biens du tyran et fit un grand nombre de prisonniers, qu'il traîna en captivité à Ardachad. Ardachès lui ordonna de conduire ces prisonniers dans la province de Chavarchan et, comme leur pays natal s'appelait Ardaz ou Ardoz, la province de Chavarchan fut appelée aussi Ardaz et Ardazagué. Cette province est à la partie sud-est du Massis.

Moïse de Khorène, dans son admiration pour le brave Sempad, en parle en ces termes:

« Il m'est doux de parler du brave Sempad, car la légende ne s'éloigne pas trop de la vérité. Sa haute taille égalait sa vaillance; sa vertu lui gagnait les cœurs; sa beauté se trouvait rehaussée par l'éclat de ses cheveux blonds; il avait une légère tache de sang dans les yeux, comme le dragon qui se fait souvent remarquer sur l'or ou au milieu d'une perle; très-agile de son corps et adroit de sa personne; fin et prudent en toutes choses, il obtenait plus de succès dans les combats que tout autre guerrier. »

Après bien des hauts-faits, après bien des institutions sages, Ardachès voulut augmenter l'éclat de notre pays. Il en augmenta considérablement la population en y amenant un grand nombre d'étrangers, qu'il installa dans les montagnes, dans les vallées et dans les plaines. Il divisa le pays en différentes parties; il traça des limites pour les bourgs et les villages; ces limites furent marquées par des bornes en pierre carrée, qu'il fit creuser en ordre et planter en terre. Sur ces bornes, un peu au-dessus du niveau du sol, il fit poser des termes à quatre-faces. Il fit jeter des ponts sur les rivières et naviguer des bateaux sur ces rivières et les lacs. Les gens du pays se vouèrent tellement au travail, qu'il n'y eut plus personne d'inoccupé. Sous le règne d'Ardachès, on ne trouvait, dans toute l'Arménie, aucun terrain inculte. Les montagnes et les plaines étaient en culture; le pays était dans une grande prospérité.

Les sciences et les arts intéressèrent aussi ce roi. Il fonda des écoles d'arts et de métiers, des écoles d'arts-libéraux, des écoles de sciences, afin que la jeunesse arménienne pût s'instruire dans toutes ces branches. Tous les faits par lesquels il se distingua, lui donnèrent une renommée parmi toutes les nations voisines et en firent un des rois les plus célèbres. Tous les peuples enviaient la prospérité et le bonheur de l'Arménie et bien des étrangers y furent attirés par cela et se fixèrent dans notre pays.



MEURTRE D'ARCAM ET DE SES ENFANTS

Ardavazt, fils d'Ardachès, étant devenu grand, se montra plein d'intrépidité, mais aussi plein d'orgueil et de présomption. Il fut jaloux de voir que le vieux Arcam possédait le titre de second après le roi. Voulant lui arracher ce titre pour le porter lui-même, il imagina de calomnier ce vénérable vieillard. Il dit à son père qu'Arcam méditait de régner sur tous et l'engagea à sévir contre lui. Mais il ne fit que se rendre odieux aux yeux de son père et de ses frères.

Quelque temps après, Ardachès alla dîner avec ses enfants chez Arcam. Ardavazt fit croire à son père et à ses frères qu'un guet-apens leur était dressé par Arcam et ses fils. Un tumulte s'en suivit et les enfants du roi se jetèrent sur Arcam, au milieu du festin, l'insultèrent et lui arrachèrent les poils de sa barbe blanche. Ardachès en fut épouvanté et s'en revint à Ardachad. Puis il dépouilla Arcam de ses titres et dignités et en investit Ardavazt. Mais celui-ci, malgré cela, ne cessa pas d'inventer des calomnies sur le compte d'Arcam et, finalement, Ardachès envoya son fils Majan avec de nombreux soldats et lui ordonna de faire périr un grand nombre de ses vassaux. Majan mit cet ordre à exécution. Il surprit Arcam qui ne s'attendait à rien, massacra un grand nombre des siens, lui brûla son palais, prit ses trésors et ravit sa concubine Mantou, femme citée pour sa remarquable beauté et sa grâce majestueuse, et l'amena à Ardachès.

Deux ans après, Arcam se réconcilia avec Ardachès, qui lui rendit tous ses biens, excepté pourtant sa concubine. Ardavazt en ressentit une irritation plus grande; il dépouilla Arcam de la principauté de Nakhdjavan et de tous les villages au nord de l'Eraskh, dont il s'attribua les revenus. Il y bâtit pour lui-même des palais et des forteresses. Mais Ardavazt voulut se faire construire un palais pour en faire sa résidence et y installer sa cour; il édifia donc un magnifique bourg dans la plaine appelée Charoura, du Canton d'Ararat et lui assigna le nom de Maraguerd, parce qu'il avait réduit les fils d'Arcam et qu'il s'était servi de leurs trésors pour édifier ce bourg. Les fils d'Arcam ne purent supporter cet affront et lui déclarèrent la guerre. Ardavazt, après un combat acharné, extermina tous les enfants d'Arcam et tua lui-même ce dernier, ainsi que les principaux personnages de la Maison des Mouratzan, dont il s'appropria les villages et tous les biens. Quelques individus sans importance, quelques puînés seuls de la famille eurent la vie sauve; ils s'enfuirent auprès d'Ardachès et vécurent à sa cour.

C'est à cette époque (Ap. JC. 110,) que mourut Archagh IV, roi des Perses. Des troubles éclatèrent alors dans tout le royaume et notre Ardachès, pour rétablir la paix dans ce pays, se hâta d'y mettre sur le trône son homonyme, Ardachès III, fils d'Archagh. Mais quelques provinces refusèrent de reconnaître le nouveau roi. Les Caspiens mêmes, se mirent en révolte contre notre roi Ardachès. Ardachès envoya pour les soumettre toute l'armée arménienne, dont il donna le commandement à Sempad, et l'accompagna en personne pendant sept jours. Sempad courut d'abord en Perse, où il remit les rebelles sous l'autorité du nouveau roi, puis il fondit sur le territoire des Caspiens. Il y porta la ruine partout et ramena en Arménie plus de captifs qu'il n'en avait conduits auparavant à Ardaz. Parmi eux, se trouvait le roi Zartman. Ardachès, glorieux des exploits de Sempad, tint à le récompenser avec éclat et lui donna un apanage de la couronne, situé dans les villages de Koghten et lui abandonna, en outre, tout le butin. Ardavazt en fut jaloux et médita de faire périr Sempad. Mais son perfide projet vint à être découvert et la plus vive indignation s'empara d'Ardachès. Sempad, néanmoins, abandonna volontairement le commandement des armées arméniennes que, lui enviait si fort Ardavazt et demanda au roi de lui permettre de s'éloigner et d'aller demeurer dans la province de Demorik, près de l'Assyrie. Avant de partir, il installa la multitude des captifs qu'il avait faits, dans le bourg d'Algui, du côté du pays des Mogg. Sempad, quoique déjà vieux, se maria dans ces contrées de l'Assyrie, où il se fixa; car il avait pris sa femme en grande affection.

Après le départ de Sempad, Ardavazt obtint de son père le commandement de l'armée, qu'il convoitait depuis si longtemps. Mais bientôt ses frères, excités par leurs épouses, firent éclater leur jalousie contre lui. Ardachès, voulant les calmer et les contenter tous, investit chacun d'eux des plus hautes charges de son royaume. A Vrouir, homme d'une grande sagesse, d'un grand savoir et poète en même temps, il confia la direction de toutes les affaires de sa cour. Majan, il le fit Grand-Prêtre du dieu Aramazt, à Ani. Ensuite, il partagea son armée en quatre corps. Il laissa le corps d'armée de l'Orient sous le commandement d'Ardavazt; il donna le commandement du corps d'armée d'Occident à Diran; le commandement du corps d'armée du Sud fut confié à Sempad et celui du corps d'armée du Nord à Zaréh. Zaréh était un jeune homme hautain, passionné pour la chasse des fauves, mais peu brave et incapable dans les combats. Aussi, Cartzam, roi des Ibériens, qui connaissait par expérience cette incapacité notoire de Zaréh, souleva tout le pays, fondit sur Zaréh, le fit prisonnier, le chargea de chaînes et le fit emprisonner dans le Caucase. La nouvelle en parvint à Ardavazt, qui réunit ses troupes à celles de Diran et tous deux se jetèrent sur le roi Cartzam. Sempad arriva en même temps, et tous ensemble ils écrasèrent l'armée de Cartzam et délivrèrent Zaréh. Dès lors, ce dernier reprit le commandement de son corps, mais il resta sous la dépendance et l'autorité de son frère Ardavazt.

Ardachès, voyant que ses fils étaient des hommes d'action, qu'ils étaient puissants et que les affaires du royaume allaient au mieux, résolut de résister aux Romains et de ne plus leur payer le tribut convenu et accoutumé. L'empereur Trajan s'en indigna et mit des légions en marche contre Ardachès. Les Romains, arrivés dans les contrées qu'entourent Césarée, fondirent sur Diran et le repoussèrent: jusqu'à l'immense vallée de Passène. Ardavazt et Zaréh accoururent avec leurs corps d'armée de l'Orient et du Nord, et combattirent vigoureusement. Mais, malgré tous leurs efforts de vaillance, ils ne purent tenir contre les forces et la tactique romaines. Sempad arriva enfin avec son armée du midi, et, se faisant jour à travers les ennemis, il put sauver les fils du roi et remporta une victoire complète, qui mit fin aux combats. Quoique vieux, Sempad, avec toute l'énergie d'un jeune homme, disposa son armée et dirigea la guerre. Il poursuivit les Romains et les repoussa jusque sur le territoire de Césarée.

Cette victoire avait enhardi les troupes arméniennes et remonté leur courage. Elles se réunirent aux troupes des Perses et poussèrent des incursions en Grèce. Elles mirent au pillage quelques contrées et portèrent partout la dévastation. A leur exemple, les Egyptiens et les populations de la Palestine refusèrent d'acquitter le tribut aux Romains.

Trajan, outré de tout ce qui se passait en Orient, leva une armée considérable et vint se précipiter sur les Egyptiens et les habitants de la Palestine. Il les réduisit tous. Puis, il grossit encore son armée et marcha contre les Arméniens et les Perses. Alors Ardachès, averti des forces de l'empereur et de sa résolution de fondre sur son royaume, voyant aussi que désormais il ne pouvait plus guère compter sur l'appui de Sempad à cause de son grand âge, Ardachès, disons-nous, appréhenda la guerre et préféra demander la paix. Il accourut au devant de Trajan avec de riches présents et assuma sur lui toute la responsabilité de la faute commise par ses enfants. Il se présenta devant l'empereur muni de la somme de tous les tributs des années précédentes. Il réussit à obtenir la paix et retourna dans sa capitale.

Trajan passa en Perse, il réduisit ce royaume et y accomplit tout ce qu'il voulut. A cause de ses victoires, il fut surnommé *Particus* et *Armeniacus*. Comme il revenait par la Syrie, Majan, le Grand-Prêtre, alla au devant de lui avec l'intention de trahir et de perdre ses deux frères Ardavazt et Diran. C'était par haine contre eux qu'il agissait de la sorte. Il en voulait à Ardavazt, qui avait voulu nuire à Sempad qui l'avait élevé. Son intention était de lui faire retirer le commandement des armées arméniennes, et de faire donner ce commandement à son frère Zaréh qu'il affectionnait. Il voulait de même faire retirer à Diran le commandement du corps d'armée de l'occident, parce qu'il savait que celui-ci était du parti d'Ardavazt. Il voulait enfin rester lui-même Grand-Prêtre et être à la tête en même temps des troupes de Diran. Il vint donc trouver Trajan et lui dit: « Sache, ô roi, que si tu ne chasses pas Ardavazt et Diran, si tu ne donnes pas le commandement des forces arméniennes à Zaréh, les tributs qui te sont dus ne rentreront que difficilement dans ton trésor! » Mais Trajan ne s'inquiéta nullement de ce qu'il lui disait et il le renvoya tout confus. Ardavazt et Diran ayant eu connaissance de ce que Majan avait fait pour les perdre, lui tendirent un guet-apens dans une partie de chasse et le tuèrent. Ils allèrent l'enterrer au bourg des Idoles, dans la province de Pacrevant, parce qu'il était Grand-Prêtre.

Après la mort de Trajan, Ardachès renouvela son traité de paix avec Adrien, successeur de Trajan, et continua de payer le tribut aux Romains.

En ce temps-là, Ardachès IV, roi des Perses, se révolta contre les Romains. Adrien alors envoya contre lui des forces considérables. Il ordonna



FUNÉRAILLES D'ARDACHÈS II

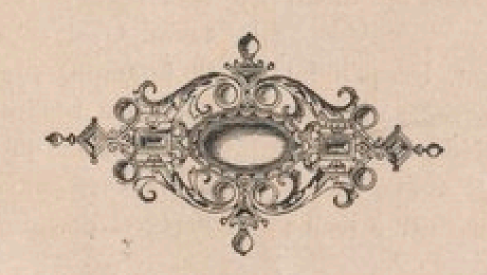
même à notre roi Ardachès de marcher aussi contre les Perses avec les troupes arméniennes.

Notre roi ne voulant pas mécontenter l'empereur, exécuta ses ordres et se mit en marche vers la Médie. Mais après quelque temps, il y tomba malade et, pour se guérir, il vint dans la province de Marant et s'arrêta au bourg de Pagouraguerd. Il y avait là un certain Apégho, chef de la Maison Apéghian, homme actif, plein d'astuce et plat adulateur. Il demanda au roi de l'autoriser à aller à la ville d'Eriza, dans la province d'Eguéghiatz, afin de demander à la déesse Artémise, qui y avait un temple, la guérison du roi et de longs jours de vie encore. Ardachès le lui permit, mais avant même le retour d'Apégho, il n'existait plus. Sa mort fut un deuil immense pour la nation et surtout pour l'armée, et on lui fit de magnifiques funérailles.

Parmi les personnages qui furent présents à la mort et aux obsèques d'Ardachès, il se trouvait Aristan de Pella. Etant l'un des témoins oculaires, c'est lui qui a raconté les derniers moments de la vie du roi, qui a dit quel deuil cette mort fut pour toute la nation arménienne et qui a décrit enfin la cérémonie des funérailles, qui furent faites à Ardachès. Moïse de Khorène, qui a recueilli ce récit, termine ainsi l'histoire de ce roi:

« Quelle multitude de personnes, écrit-il, sont passées de vie à trépas à la mort d'Ardachès avec ses femmes bien-aimées, ses concubines et ses fidèles esclaves! Avec quelle pompe on rendit les derniers honneurs à sa dépouille mortelle! Tout fut ordonné selon la coutume des cités les plus policées et non pas selon la manière des Barbares. Le brancard funéraire était en or; le trône soutenait un lit de toile fine. On avait enveloppé le corps avec un manteau tissé de fils d'or; la couronne royale avait été posée sur la tête d'Ardachès et son épée d'or était devant lui sur un coussin. Autour du trône se tenaient les fils du roi défunt et toute la multitude de ses parents et alliés. Près d'eux, étaient rangés les chefs militaires, les chefs des satrapies, les classes des satrapes; les corps d'armée sous les armes comme s'ils marchaient au combat. Le cortège était précédé des hommes, qui faisaient retentir leur trompettes d'airain et suivi de jeunes filles vêtues de noir, de femmes éplorées et de la foule du peuple. C'est ainsi que le roi fut mené à la tombe où, comme nous l'avons dit plus haut, tant de monde fut sacrifié volontairement. C'est ainsi que finit ce prince chéri de tous ses sujets, après un règne de quarante et un ans. »

Son père adoptif, le vaillant Sempad de Piourad, fils de Piourad Pacradouni, était mort avant lui. Les Arméniens, que ce brave guerrier avait jetés dans l'admiration par ses hautes actions, en firent un de leurs héros et des chants, des poésies populaires nous ont transmis sa renommée.



ARDAVAZT II.

(Ap. JC. 129)

A la mort d'Ardachès, ce fut son fils Ardavazt II, qui monta sur le trône d'Arménie. Ardachès, roi des Perses, était dans la dernière année de son règne.

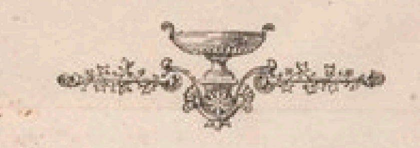
Le premier acte d'Ardavazt fut de bannir de l'Ararat tous ses frères et de les reléguer dans les provinces d'Aghiovid et d'Arpéran, afin de les éloigner des domains du roi. Cependant, comme il n'avait pas de fils, il garda près de lui Diran, qu'il désigna comme son futur successeur au trône.

Toute sa vie, Ardavazt eut des mœurs dissolues, indignes de sa race et de son rang. C'est ce qui fit que les Arméniens disaient entre eux, que les femmes de la descendance d'Astyage avaient jeté, dès son enfance, un maléfice sur le prince et lui avaient apporté tous les vices. Les chants du peuple disaient de même: « Les descendants du Dragon ont enlevé le jeune Ardavazt et ont mis un démon à sa place ». Moïse de Khorène commente ainsi la chose: « Dès sa naissance et jusqu'à sa mort, Ardavazt fut atteint de folie. C'est ce qui explique tout ce qu'on disait. »

Il n'était encore sur le trône que depuis peu seulement, lorsqu'il lui prit l'idée d'aller à la chasse aux sangliers et aux ânes sauvages dans les forêts du mont Massis. Il venait de passer la rivière de Médzamor sur le pont d'Ardachad, quand, soudain, il eut un accès de folie. Il était à cheval et se mit à errer sans but et sans faire attention où il se trouvait; il tomba dans une fondrière, où il disparut. Son règne, bien court, ne fut que de deux années.

La mort servit de thème aux légendes et aux poésies; voici, par exemple, ce que disent les chants de Koghten: « A la mort d'Ardachès, suivant l'usage des payens, il y eut beaucoup de monde sacrifié, beaucoup de sang répandu. Ardavazt, le considérant avec douleur, interpella le cadavre de son père et lui dit: « En partant, tu emportes avec toi tout le pays, je n'aurai plus à régner que sur des ruines! » Mais Ardachès, le maudissant, lui répondit: « Si tu iras à cheval chasser sur le noble mont Massis, tu y resteras et tu ne verras plus la lumière. »

On racontait parmi les vieilles femmes que, Ardavazt était dans quelque caverne tenu prisonnier et chargé de chaînes que des chiens rongeaient incessamment, qu'Ardavatz cherchait toujours à échapper pour amener la fin du monde, que les forgerons faisaient retentir sous leurs coups de marteau les fers du captif et que ses fers reprenaient alors une nouvelle résistance. C'est cette légende qui a fait que, dans les temps anciens, beaucoup de forgerons superstitieux battaient l'enclume trois ou quatre fois le dimanche pour rendre plus solides, disaient-ils, les chaînes d'Ardavazt. Car ils s'imaginaient que, le bruit des enclumes cessant les jours de fêtes, les fers d'Ardavazt pouvaient s'user et se rompre, lui permettre de recouvrer la liberté et détruire ainsi le monde.





MORT D'ARDAVAZT I.ER



DIRAN I.er

(Ap. JC. 131)

Ardavazt ainsi disparut de la scène du monde sans avoir laissé de fils, ce fut son frère Diran qui lui succéda. Béroz I.er régnait en Perse depuis trois ans. Ce prince passa sa vie en paix et sans aucun souci. Il ne s'occupait que de chasses et de plaisirs. Ses chevaux, disait-on, plus légers et plus rapides que le célèbre Pégaze, ne foulaient pas la terre, mais ils fendaient l'air. Un jour donc, Takadé, prince des Peznouni, voulant blâmer indirectement le roi sur sa conduite et sa seule passion pour les plaisirs, le pria de lui permettre de monter l'un de ses chevaux. Aussitôt dessus, il s'écria: « Si j'avais le bonheur de me promener à cheval sur ces magnifiques bêtes, je me glorifierais d'être plus grand que le roi. »

Antoninus Pius était empereur à Rome; Diran lui manda une ambassade pour renouveler son traité de paix et pour lui remettre le tribut que lui devait l'Arménie. De son côté, l'empereur, pour faire voir à Diran à quel degré il le tenait en estime, lui envoya une couronne royale et un manteau de pourpre. Béroz, roi des Perses, en fut irrité et jaloux, voulut déclarer la guerre à Diran et le chasser de son trône. Celui-ci, ne se sentant pas le courage d'opposer quelque résistance au roi de Perse, s'adressa à l'empereur et lui demanda secours et protection. Antoninus, par ses menaces et ses remontrances, força le roi de Perse à rester tranquille. Dès ce moment, Diran servit les Romains avec une grande fidélité et paya ponctuellement, chaque année, le tribut qui lui était imposé.

C'est à cette époque que les hommes de la famille des Archagouni, qui habitaient la province des Hachdiank, trouvant que le pays était trop resserré pour eux, s'en vinrent vers Diran et lui dirent: « Agrandis, étends nos possessions qui ne peuvent plus nous contenir, car notre population a multiplié. » Le roi dirigea une partie d'entre eux sur les cantons d'Aghiovid et d'Arpérani. Mais ceux-ci, après quelque temps, adressèrent à Diran de nouvelles et plus instantes réclamations et lui dirent: « Nous sommes encore plus à l'étroit qu'auparavant. » Alors le roi ne voulut plus les écouter. Il prit le parti de ne plus leur donner d'autres possessions et de partager seulement entre eux, en parties égales, le territoire qui leur avait été assigné. Mais ce partage fait, le pays des Hachdiank fut jugé véritablement insuffisant pour le nombre d'habitants qu'il aurait eus. Aussi, un grand nombre d'entre eux s'en alla-t-il de nouveau dans les cantons d'Aghiovid et d'Arpérani.

Au temps de Diran, il y avait un jeune homme, nommé Erakhavou, qui était de la famille des Antzévatzi. C'était un jeune homme plein de mérites et en même temps d'une grande modestie. Le roi Diran l'avait pris en amitié et lui fit épouser la dernière des femmes d'Ardavazt, que celui-ci avait amenée de la Grèce. Comme Ardavazt était mort sans enfants, le roi donna à Eraskhavou toute sa maison. Il l'investit même de la seconde dignité de l'état. Il lui confia le commandement du corps d'armée de l'Orient et laissa près de lui son favori, le Perse Trouasb, qui était allié aux satrapes de Vasbouragan. Enfin, après avoir remis le gouvernement du pays à Eraskhavou, Diran s'enfonça dans la Haute-Arménie, dans la province de Eguéghiatz et fixa sa cour dans le bourg de Tchermès, où il mena une existence très-calme.



DERTAD PACRADOUNI

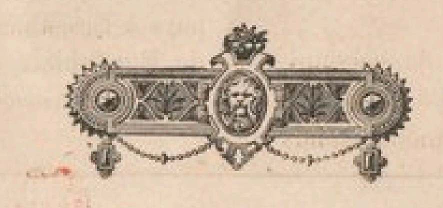
(Ap. JC. 149)

A Tchermès, le roi Diran fit épouser sa fille Eraniagh par le prince Dertad Pacradouni, qui était fils de Sempadouhi, fille du brave Sempad, celui qui avait mis sur le trône Ardachès II, en tuant Erouant l'usurpateur.

Quoique petit de taille et d'apparence chétive, Dertad était doué d'une force extraordinaire. La princesse, se regardant comme sacrifiée, avait pris son époux en haine. Elle se lamentait d'être forcée, elle si belle, d'habiter avec un homme aussi laid; elle se plaignait d'être, elle qui descendait d'une si illustre Maison, la femme d'un homme d'aussi basse extraction. Un jour, Dertad fut tellement irrité de toutes les plaintes d'Eraniagh, que, dans sa colère, il la frappa brutalement, lui arracha sa belle chevelure blonde et, finalement, ordonna de l'éloigner de sa présence et de la jeter hors de la salle. Après l'outrage qu'il venait de faire à la fille de Diran, il comprit que celui-ci ne lui pardonnerait jamais; il se mit en révolte et se réfugia dans le pays des Siouni, où il resta jusqu'à la mort de Diran.

Diran se trouvait un jour en partie de plaisir au pied d'une montagne, lorsqu'une avalanche vint l'écraser. C'est ainsi que périt le second fils d'Ardachès II. Son règne avait été paisible et avait duré vingt et un ans.

Le prince Pagour, chef de la famille des Siouni, avait convié Dertad à un festin. Au milieu du festin, celui-ci, à travers les fumées du vin, remarqua une fort jolie femme, qui chantait en s'accompagnant d'un instrument; elle s'appelait Nazinigh. Dertad, pris subitement de passion violente pour cette femme, et oubliant toute convenance, toute réserve, dit au prince Pagour: « Donne-moi cette femme qui chante. » Pagour lui répondit: « Non, je ne te la donne pas, car c'est ma concubine. » Dertad, se fiant à sa force, la saisit soudain et l'attira à lui. Pagour, fou de rage et de jalousie, se précipita sur Dertad pour la lui arracher des bras; mais celui-ci, ne trouvant pas d'autre arme sous ses mains, s'empara d'un plateau chargé de fleurs, et chassa de la salle du festin Pagour avec tous ceux qui y avaient pris part. Puis il sortit du palais, emmenant la jeune femme, et s'en revint chez lui. Aussitôt il monta à cheval et s'enfonça avec la belle Nazinigh dans la Haute-Arménie à Sber, de la province des Pacradouni.





DERTAD PACRADOUNI À LA TABLE DE PAGOUR, PRINCE DES SUNI

DICRAN III

(Ap. JC. 152)

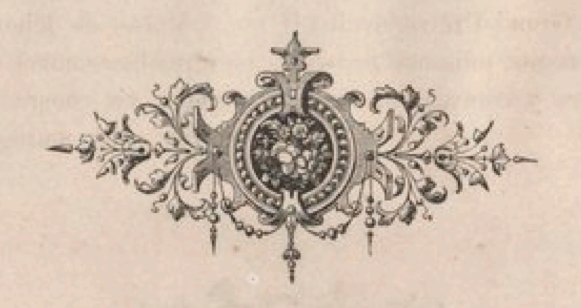
A la mort de Diran, le trône d'Arménie fut occupé par son frère Dicran III, le dernier de ce nom et le dernier fils aussi du roi Ardachès II. Béroz, roi de Perse, était dans la vingt-quatrième année de son règne.

Ce Béroz, ayant trouvé le moment favorable, s'était jeté, avec les troupes arméniennes, sur les Romains. Il avait gagné bien des victoires et c'est pour cela qu'il avait pris le nom de Béroz, qui veut dire: *vainqueur*. Il était connu auparavant sous le nom de Vologèze.

L'empereur Aurelius, à la nouvelle des victoires remportées par les Perses et les Arméniens, envoya contre eux Lucius Verus. Mais, avant son arrivée, Dicran, roi d'Arménie, avait déjà fait une incursion dans les pays méditerranéens, avec l'intention de se rendre maître de la Petite-Arménie. Mais son entreprise échoua. Trahi par une jeune princesse, qui gouvernait la région, il fut pris et emmené chargé de chaînes en captivité. Verus Lucius était arrivé, sur ces entrefaites, avec de nombreuses légions, et avait subjugué tous les peuples. Il rencontra le roi d'Arménie chargé de ses chaînes, il en eut compassion et lui rendit la liberté. Bien plus, il le prit en amitié, lui conféra de nouveau la couronne, et le proclama roi de l'Arménie sous l'autorité romaine. Il lui fit alors épouser une de ses jeunes parentes du nom de Roufa, et le renvoya dans sa capitale Ardachad.

Dicran eut de Roufa quatre enfants. Il la laissa au bout de quelque temps et s'éprit d'une autre femme. Il forma une satrapie de ces quatre enfants, qu'il avait eus d'elle et lui donna le nom de *Roupsian*, pour qu'ils ne prissent pas le nom d'Archagouni.

Dicran III, régna quarante-deux ans et mourut en l'an 193. Il laissa son sceptre à son fils Vagharch, qu'il avait eu de sa première femme Mempar.



VAGHARCH

(Ap. JC. 193)

Vagharch monta sur le trône d'Arménie pendant la trente-deuxième année du règne de son homonyme Vagharch, en Perse. On raconte que Mempar sa mère, voulant aller passer la saison d'hiver dans la province d'Ararat et étant arrivée à l'endroit où, les deux fleuves Mourzt et Eraskh font jonction dans la province de Passène, se trouva tout-à-coup prise des douleurs de l'enfantement et fut accouchée à cet endroit même. C'est pour cela que Vagharch y éleva une cité, à laquelle il donna son nom Vagharchavan ou bourg de Vagharch.

Vagharch fortifia le bourg de Vartkès, situé sur le fleuve Kassagh, et le nomma Vagharchabad. Ce bourg fut appelé aussi *la nouvelle ville.* Il y transféra sa cour.

Après avoir accompli bien des hauts-faits, après avoir fait élever bien des monuments et construit des cités, il institua la célébration d'une fête générale au commencement de l'année arménienne, à l'entrée du mois de Navassart. Cette fête avait lieu dans le bourg des Idoles, situé dans la province de Pacrevant. C'est à ce bourg que Dicran, dernier roi d'Arménie de ce nom, voulant qu'on honorât le tombeau de son frère Majan, le Grand-Prêtre, avait fait élever sur ce tombeau un autel, afin que tous les passants puissent profiter du bénéfice des sacrifices, et que tous les étrangers y trouvassent un abri le soir.

Aussitôt que Vagharch, le roi des Perses, fut mort, les populations du Nord, les Khazirs et les Passils, qui étaient Sarmates de nationalité, et qui avaient pour chef le roi Venasseb Sourhab, s'avancèrent au delà de la porte de Djora, et passèrent le fleuve Gour avec l'intention d'envahir l'Arménie et la Perse.

Dès que Vagharch en reçut la nouvelle, il se précipita avec son armée sur ces brigands. Il couvrit le sol de leurs cadavres et força, ce qui restait de leurs bandes, à se retirer au delà du défilé de Djora. Encouragé par ses succès, il les poursuivit; car ils avaient pu se rallier, un peu après leur défaite, et reformer leur front de bataille. Mais Vagharch continua de les poursuivre avec ses braves soldats, les harcelant et les forçant de fuir encore. Il était maître du champ de bataille, quand il tomba sous la flèche d'un archer.

Les enfants de Haïgh, voulant venger la mort de leur roi, se ruèrent sur l'ennemi, dont ils massacrèrent une grande partie et rentrèrent enfin, chargés de ses dépouilles, dans l'Arménie en deuil de la perte de Vagharch.

Moïse de Khorène fait ainsi l'éloge du roi Vagharch: « Les autres (ses prédécesseurs) ont seulement vécu, dit-il, mais lui, je puis le dire, vit toujours, vit encore après sa mort. Sa renommée l'élève bien au-dessus de ces rois sans courage auprès de lui. »





KOSROV I.ER, VAINQUEUR DES PEUPLES DU NORD, PREND DES OTAGES

KHOSROV Ier

(Ap. JC. 214)

Après la mort malencontreuse de Vagharch, le trône d'Arménie fut occupé par son fils Khosrov le Grand. Son premier acte fut de marcher contre ceux qui avaient causé la mort de son père, qu'il tenait à venger. Il passa donc le défilé de Djora, franchit la grande montagne, fit une guerre acharnée à ces peuples intrépides, qu'il réduisit et mit sous son autorité. Il prit un sur cent de leurs nobles comme otages, leur confisqua des biens précieux et, pour laisser dans le pays un signe de sa domination, il fit élever une colonne, sur laquelle était tracée une inscription en grec, qui rappelait la défaite des habitants de ces contrées.

Khosrov revint donc victorieux en Arménie et se mit à élever de superbes édifices dans les villes et les bourgs. Tout ceci lui demanda plusieurs années.

En ce temps-là, il y avait en Arménie beaucoup de chrétiens disséminés de tout côté. Khosrov les assujettit aux plus rudes et aux plus grossiers travaux et fit subir le martyre à un certain nombre d'entre eux.

L'empereur Antoninus Caracalla ayant entrepris de faire la guerre en Orient et ayant, en conséquence, fait de grands préparatifs pour cela, s'avança sur l'Arménie. Khosrov l'apprit et se hâta d'accourir au-devant de lui pour essayer de gagner ses bonnes grâces. Il resta quelques jours à la cour de l'empereur; mais, quand il voulut prendre congé de lui, Antoninus Caracalla ne le lui permit pas, car il avait conçu l'idée de mettre l'Arménie sous son joug.

La nouvelle en parcourut toute l'Arménie, le royaume en fut ému et tout Arménien prit les armes pour aller combattre l'empereur, délivrer Khosrov et défendre la liberté du pays. Ce que fit prendre à Antoninus Caracalla le sage parti de laisser libre le roi d'Arménie, et d'assurer ses sujets de ses bonnes intentions à leur égard. Cependant, au bout de peu de temps, il envoya contre eux une armée formidable pour les combattre. Les soldats de Khosrov marchèrent hardiment contre les Romains, leur livrèrent combat, en tuèrent un grand nombre et mirent le reste en fuite.

Ceci se passait à l'époque où Ardavan, fils de Vagharch, régnait en Perse. Après trente et un ans de règne, il fut tué par Ardachès de Sdahr, fils de Sassan, qui s'empara du royaume des Parthes. Une fois Ardachir proclamé roi des Perses, deux branches de la famille Bahlav, appelées Asbahabied et Sourène-Bahlav, dont nous avons fait mention dans l'histoire d'Abgar, animées de jalousie contre la dynastie régnante d'Ardachès, qui était une autre branche de leur famille, acceptèrent volontiers Ardachir comme roi. Seule, la famille de Garène-Bahlav resta fidèle à la dynastie régnante et s'opposa, les armes à la main, à l'usurpation du trône par Ardachir. Mais ce fut en vain, ils ne purent l'empêcher de prendre la couronne. C'est dès lors que les rois Parthes cessèrent de régner sur les Perses, après avoir été leurs souverains pendant 475 années, et que les rois Sassanides tinrent le sceptre de leur royaume.

Khosrov, informé de ce qui se passait en Perse, se hâta d'accourir au secours d'Ardavan; mais, à peine avait-il mis le pied dans l'Assyrie, qu'il apprit la mort d'Ardavan et l'alliance qu'avaient faite les armées de la Perse et les Maisons de la famille d'Ardavan, moins celle de Garène. Triste et indigné, il envoya des députés aux Bahlav, afin de les décider à unir leurs efforts aux siens pour chasser l'usurpateur Ardachir, et mettre sur le trône un des fils d'Ardavan, afin de conserver ainsi le droit à la couronne à la dynastie parthe, mais ce fut inutile; ses démarches n'eurent aucun succès et il dut s'en revenir en Arménie.

Décidé pourtant à venger la mort du roi Ardavan, son parent, il leva de nouveau une armée nombreuse et marcha contre Ardachir qui, à la tête aussi d'une armée formidable, vint à sa rencontre. Khosrov livra combat à celui-ci, mit son armée en fuite et lui enleva l'Assyrie ainsi que d'autres provinces de ses Etats. Ensuite il adressa encore des envoyés à tous ses parents et alliés de la Maison parthe et Bahlav, pour les engager à venir tirer vengeance d'Ardachir et leur promettant de faire roi le plus digne d'entre

eux, afin d'empêcher que la couronne ne leur soit enlevée. Mais les deux branches de la famille, appelées Asbahabied et Sourène, s'y refusèrent absolument. Il dut donc encore retourner en Arménie, « moins satisfait de sa victoire, dit Moïse de Khorène, qu'affligé de l'abandon de ses parents et alliés. »

A peine, de retour dans ses Etats, il vit revenir aussi ses envoyés, qui étaient voir la famille Garène-Bahlav à Pahl même et qui lui dirent: « Ton parent Vehsadjan-Bahlav, avec toute sa Maison de la branche de Garène-Bahlav, n'a point voulu subir les lois d'Ardachir, il répond à ton appel et vient près de toi. »

Khosrov fut très-satisfait en entendant cela, mais sa joie ne fut point de longue durée, car il reçut bientôt cette nouvelle, qu'Ardachir lui-même, à la tête de ses milices, s'était mis à la poursuite de ses ennemis et qu'il avait taillé en pièces toute la Maison de Garène-Bahlav, dont il avait fait périr tous les enfants mâles, depuis les jeunes gens jusqu'aux enfants à la mamelle, à l'exception pourtant d'un seul, qu'un ami fidèle et dévoué, appelé Pourz, avait pu sauver du massacre, en s'enfuyant avec lui dans le pays des Kouchans, et qu'il avait remis entre les mains de ses parents. Ardachir, malgré tout ce qu'il avait pu faire pour reprendre cet enfant, ne put l'obtenir de ses parents que, lorsqu'il eut fait le serment, bien malgré lui, de ne point attenter aux jours de ce tout jeune prince.

Quand il connut l'anéantissement de la Maison de Garène-Bahlav, Khosrov poursuivit sa vengeance avec acharnement. Il se mit à la tête de ses troupes et avec l'aide des hommes restés fidèles, avec l'aide aussi des populations du Nord, il vainquit Ardachir dans plusieurs rencontres et poursuivit ses soldats jusqu'aux Indes. Il porta la ruine dans le royaume des Perses. Il rentra ensuite dans l'Aderbadagan, victorieux et chargé de butin, offrant aux Divinités, en reconnaissance de la protection qu'elles avaient accordée à ses armes, la cinquième partie de ce butin, y ajoutant encore beaucoup d'or, d'argent, de pierres précieuses, d'ornements de toutes sortes, ainsi que des bœufs, des chevaux et des mulets blancs.

Les historiens arméniens rapportent que, Khosrov, en souvenir de sa victoire contre Ardachir, bâtit une ville dans la province d'Aderbadagan, qu'il la fortifia et l'appela Tavrèj, ce qui signifie qu'elle a été bâtie *par vengeance* contre Ardachir.

Or, Ardachir, continuellement battu pendant plus de dix ans par Khosrov et poursuivi par lui jusque dans les Indes, pensa qu'il n'y avait pas d'autre moyen pour obtenir la tranquillité que de le faire périr. Il fit donc de belles promesses à ses satrapes pour que l'un ou l'autre d'entre eux l'en délivrât, soit par le fer, soit par le poison. Il comptait surtout sur les Parthes et leur disait: « C'est à vous qu'il serait facile, sous les dehors de l'amitié, de surprendre Khosrov. Votre qualité de parents lui donnerait aisément le change, d'autant plus qu'il a toute confiance en vous. » Ardachir leur promettait de leur rendre leur ancien domaine de Bahlav, la ville royale de Pahl et tout le pays des Kouchans. Il leur promettait aussi tous les insignes et l'éclat de la Royauté. Il leur promettait même la moitié du pays des Perses et le titre de seconds sous son autorité.

Séduit par ses promesses, Anagh, de la famille Sourène-Bahlav, s'engagea à donner la mort à Khosrov. Il imagina un motif de rupture et s'enfuit de la cour d'Ardachir. Une troupe de Perses se mit à sa poursuite, le fit fuir en Assyrie et le poussa jusqu'aux frontières de l'Aderbadagan, parmi les Gortouks.

Khosrov était dans le canton d'Oudi, lorsqu'il apprit cela. Supposant que cette émigration avait peut-être la même cause que celle de Garène, il envoya un détachement de troupes au secours d'Anagh, qu'il prit sous sa protection et qu'il conduisit dans le canton appelé Ardaz. Il resta quelques jours dans un lieu où était le tombeau de l'apôtre S. Thadée. La tradition rapporte qu'à cette même place, où étaient les restes du saint apôtre, la femme d'Anagh, Okohé, conçut l'enfant qui plus tard devait convertir l'Arménie au christianisme et être appelé l'Illuminateur S. Grégoire. « C'est cela, dit Moïse de Khorène, que recevant aussi la grâce du saint apôtre, celui qui fut conçu près de son tombeau, acheva l'œuvre de culture spirituelle commencée par Thadée. »

Anagh fut reçu avec de grands honneurs par le roi Khosrov, et se fixa dans la ville royale de Vagharchabad. C'est dans cette ville qu'Okohé, sa femme, mit au monde, en 257, l'enfant qui fut S. Grégoire. Anagh ne cherchait que l'occasion, qui lui permettrait de tuer Khosrov. Un jour, le roi se rendit à une partie de chasse; au plein de l'action, Anagh et son frère, le prirent à l'écart comme pour lui parler d'une chose très-importante. Ils étaient armés et prêts à perpétrer l'assassinat. Ils frappèrent Khosrov de leurs épées et le jetèrent sur le sol. Puis, ils montèrent aussitôt à cheval et prirent la fuite.

Les satrapes et les soldats qui vinrent à savoir immédiatement cette perfide trahison, s'élancèrent à leur poursuite et interceptèrent les chemins et les ponts, par lesquels il devaient passer. Anagh et son frère étant arrivés sur les bords du fleuve Eraskh, les soldats du roi les y entourèrent et les



MORT D'ANAGH-LE-TRAÎTRE

précipitèrent dans le fleuve, qui les engloutit aussitôt. Avant de mourir, le roi ordonna de passer au fil de l'épée toute la maison d'Anagh et toute sa race, et il expira. Il avait régné quarante-huit ans.

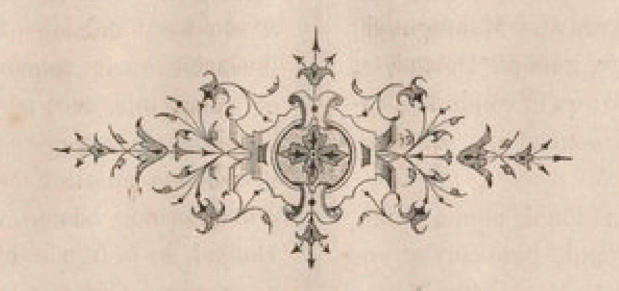
La divine providence voulut que deux des enfants d'Anagh échappassent à l'extermination de toute sa famille; ils furent sauvés par leurs nourrices. Le premier, appelé Sourène, fut mené à son oncle, en Perse; le second, qui devait devenir l'Illuminateur, fut amené en Césarée.

Avant de poursuivre nos récits historiques, nous croyons devoir dire ici quelques mots sur l'homme, qui devait prendre une place si importante dans l'histoire de l'Arménie.

Un certain Pourtar, persan de nation et noble de condition, était venu en Arménie à cette époque, et de l'Arménie il était allé à Césarée. Là, il prit parmi les croyants à la Religion chrétienne une femme appelée Sophie, qui était la sœur d'un grand personnage du pays; cet homme s'appelait Euthalius. Une année après, Pourtar se mit en route avec l'intention de retourner en Perse; son beau-frère Euthalius le rejoignit et, en passant par l'Arménie, l'empêcha de continuer son voyage. Ils s'arrêtèrent à la ville de Vagharchabad. L'Illuminateur venait de naître, on avait besoin d'une nourrice pour lui; Sophie se présenta et l'enfant fut confié à ses soins.

Quand le massacre de la maison d'Anagh fut ordonné, Euthalius prit l'enfant et sa sœur Sophie et les fit cacher dans un endroit sûr. Puis, quand il jugea le moment favorable, il s'enfuit avec eux et son beau-frère Pourtar et retourna à Césarée. L'enfant y fut élevé dans la foi du Christ.

Quand le jeune Bahlav fut devenu grand, sa nourrice lui fit épouser la fille d'un chrétien nommé David. C'était une jeune fille d'une grande piété; elle s'appelait Marie. Les deux époux eurent deux fils, qu'ils nommèrent Vertanès et Arisdaguès, et, d'un commun accord, ils se séparèrent après trois ans de mariage. Marie, avec Arisdaguès, le plus jeune de ses fils, se retira dans un couvent, s'y fit religieuse et y demeura jusqu'à sa mort. Arisdaguès, devenu jeune homme, s'attacha à un cénobite du nom de Nicomachus. Il se fit religieux et, le cénobite lui en ayant donné l'ordre, il se retira dans le désert. Son frère aîné, Vertanès, était resté auprès de sa nourrice jusqu'à l'âge d'homme; suivant la coutûme, il se maria et eut deux enfants, qu'il nomma Grégoris et Houssigh. Nous dirons tout-à-l'heure ce que Grégoire, le père de Vertanès et d'Arisdaguès, devint et où il alla après s'être séparé de son épouse. Mais nous devons revenir sur nos pas, et continuer notre histoire et dire ce qu'il advint en Arménie après l'assassinat de Khosrov.



ARDACHIR SASSANITE EN ARMÉNIE

(Ap. JC. 259)

Après la mort du roi Khosrov, l'Arménie s'agita. Les princes et les satrapes de ce pays, prévoyant qu'Ardachir allait leur envahir le royaume, prirent, d'un commun accord, le parti d'appeler à leur aide les légions romaines, qui se trouvaient en Phrygie, afin de pouvoir résister aux Perses. Ils informèrent aussi l'empereur Valère du danger qui les menaçait, et le prièrent de venir en hâte à leur secours. Mais Valère éprouvait alors lui-même des embarras sur son trône et ne put rien faire.

Ardachir, ne trouvant plus de force assez puissante pour lui élever une barrière, envahit l'Arménie, mit les Romains en fuite, saccagea et ravagea toutes les contrées où il put faire passer ses soldats, et fit périr tous ceux qui voulurent lui faire résistance. Il fit massacrer les malheureux fils de Khosrov tombés dans ses mains, et conduire en Perse les nombreux prisonniers, qu'il avait pris. Les satrapes arméniens, qui ne pouvaient s'accorder entre eux, furent chassés de leur pays et contraints de chercher un refuge dans la Petite-Arménie et chez les Grecs. La Maison des Archagouni les suivit dans leur exil. L'un de ces satrapes était Ardavazt Mantagouni; il put sauver du massacre un des fils du roi Khosrov, nommé Dertad, et s'enfuir avec lui à Césarée, où il éleva ce jeune prince; qu'il conduisit, ensuite, à Rome, pour le présenter à l'empereur, qui le confia aux soins du patricien Licianus.

De même, un autre satrape de la Maison des Amadouni, nommé Oda, qui était lié par la parenté avec la famille des Selgouni, put sauver une des filles du roi Khosrov, qui s'appelait Khosrovitoukhd. Il se réfugia avec elle dans le fort d'Ani, dont il prit la garde et l'éleva avec une grande sollicitude.

Une fois maître de l'Arménie, Ardachir fit la paix avec les Romains; il rappela tous les satrapes qui s'étaient enfuis et avaient cherché un refuge dans d'autres pays, il leur restitua leurs propriétés et les rétablit dans leur rang. Les Archagouni eux-mêmes, qu'il avait renversés de leur trône et chassés de l'Ararat, purent rentrer dans leur province et Ardachir leur rendit leurs biens et apanages. Il rétablit l'ordre dans le pays, en organisa le gouvernement et le replaça au premier rang. Il favorisa les fonctions sacrées; il voulut que le feu d'Ormizt, qu'on allumait sur l'autel du temple de Pacaran, fut sans cesse alimenté et ne s'éteignit jamais. Mais les statues que Vagharchagh avait fait élever en l'honneur de ses ancêtres, ainsi que celles du Soleil et de la Lune, placées d'abord à Armavir, puis transportées à Pacaran et de là à Ardachad, Ardachès les fit briser.

Il contraignit le pays à lui payer tribut et imposa partout l'autorité de son nom. C'est ainsi que les bornes ou termes qu'Ardachès II avait fait planter dans le sol, Ardachir, après quelques années, les fit changer et appeler *Ardachiriens*, exigeant ainsi que même ces bornes portassent et rappelassent son nom.

Pendant vingt-six années, il tint notre pays sous son pouvoir. Il faisait exécuter ses ordres par des commissaires perses. Il prit le titre de Roi des Arméniens et ordonna à tous les princes de l'Arménie d'être soumis et d'obéir à son fils Chabouh; Chabouh signifie *Enfant du Roi*.

Ardachir avait appris qu'un satrape avait sauvé l'un des fils de Khosrov et s'était mis avec ce prince sous la protection des Romains; il avait appris aussi que ce satrape n'était autre qu'Ardavazt, de la famille des Mantagouni; il ordonna aussitôt de mettre à mort tous les Mantagouni. Une jeune fille d'une grande beauté, une des sœurs d'Ardavazt, fut enlevée par un certain Dadjad, de la lignée de Kouchar, qui descendait de Haïgh. Ce Dadjad s'enfuit avec elle à Césarée, où il la tint en sûreté. Plus tard, il l'épousa à cause de sa remarquable beauté.

Ardachès, glorieux et enhardi par tous ses succès, crut pouvoir déclarer la guerre aux Romains. L'empereur Claude-Tacite envoya aussitôt contre lui des légions nombreuses, mais Ardachir les défit sur le territoire du Pont et les repoussa jusqu'en Chaldée. Quand Probus monta sur le trône, la paix fut rétablie entre les Romains et les Perses.

DERTAD

(Ap. JC. 276)

Pendant son séjour à Rome, Dertad s'était adonné à tous les exercices du corps. Tout jeune encore, il maniait les armes avec habileté, il savait monter et guider les chevaux avec art. Il montrait une ardeur extrême pour tous les jeux et pour les exercices de la guerre. Il y avait acquis une force et une agilité surprenantes et l'on disait qu'il surpassait Achille et bien d'autres héros.

Un jour il conduisait un char aux courses du grand hippodrôme; il fut renversé par un rival plus adroit que lui et roula à terre. Fou de rage, il se relève aussitôt et s'élance contre le char de ce rival. Ce char était tiré par quatre chevaux; il s'y cramponna et l'arrêta. Tout le monde, qui était présent, en fut saisi d'étonnement et d'admiration et se mit à l'applaudir.

Dertad avait pris part à un combat de taureaux sauvages, d'une seule main il en empoigna deux par une de leurs cornes, qu'il arracha en les tordant.

Plus loin, Dertad nous fournira l'occasion de parler encore des faits de ce genre.

Pendant que Dertad, âgé de vingt-trois ans, se trouvait à Rome; Grégoire le Bahlav, celui qui, par la suite, devint notre Illuminateur, s'enquit de lui et demeura convaincu qu'il était bien le fils du malheureux roi Khosrov, qu'Anagh, son père, avait assassiné. Il se rendit alors auprès de Dertad, au service duquel il se mit pour expier le crime de son propre père. Par sa fidélité, par son zèle, par sa dévotion, il sut gagner le cœur et les bonnes grâces du jeune prince, qui l'avait distingué parmi tous ses serviteurs. Mais il ne lui révéla pas qui il était, ni quelle était son origine, ni qui était son père.

L'empereur Probus étant en guerre contre les Goths, une grande famine se déclara dans son camp. Les soldats, ne trouvant plus de vivres nulle part, se révoltèrent et égorgèrent l'empereur lui-même. Il se jetèrent de même sur tous leurs chefs et commandants dans le but de les dépouiller. Arrivés devant la tente de Licianus, près de qui était Dertad, celui-ci, seul contre toute la soldatesque, les empêcha d'entrer et les força de se retirer.

Carus, avec ses fils Carinus et Numérianus, étant monté sur le trône de Rome, vint livrer combat, en Mésopotamie, à Ardachir, et remporta une grande victoire sur les Perses. Celui-ci, sans perdre courage, leva une nouvelle armée, en appelant à lui toutes les peuplades de son entourage, et ordonnant aux troupes arméniennes de venir se joindre à lui. Les Arméniens avaient à leur tête le brave Gornagh, jadis l'un des officiers du roi Khosrov. Après avoir fait tous les préparatifs nécessaires, Ardachir se mit en marche contre les Romains et les attaqua des deux côtés de l'Euphrate.

L'empereur Carus avait pris en personne le commandement de ses armées; Licianus assistait au combat avec notre prince Dertad. La bataille fut vive et la victoire semblait contestable, pourtant les forces romaines eurent le dessous. Carus fut tué et les Romains furent mis en fuite. Carinus, succédant à son père, continua la guerre contre Ardachir. Il eut justement affaire avec les soldats que commandait Gornagh. Il fut défait et tomba lui-même dans la mêlée. Les Romains durent encore prendre la fuite et Licianus, ainsi que notre prince Dertad, se trouvaient parmi eux. Or, le cheval de Dertad ayant été blessé ne put prendre le galop et suivre les fuyards. Dertad prenant alors ses armes et les harnais de sa monture, franchit à la nage l'Euphrate large et profond, pour rejoindre les Romains et retrouver Licianus.

L'an 284, Dioclétien fut proclamé empereur; Hirtché, roi des Goths, lui déclara la guerre. Dioclétien fit rassembler les forces romaines des différents pays. Ces forces se rendirent en hâte à l'endroit qu'avait assigné l'empereur, comme lieu de leur réunion, et Licianus s'y était aussi rendu avec sa légion. C'était la nuit et l'on fit halte en dehors des murs de la ville. Les foins manquaient pour les chevaux, lorsque Dertad s'aperçut que, de l'autre côté des murailles, il y avait une grande quantité de foin entassé, qui formait

comme une petite montagne. Aussitôt, il se mit à escalader le mur et passa de l'autre côté. Il envoya ce foin à ses camarades, en le jetant par brassées énormes. Comme des chiens avaient fait leur niche dans cette meule de fourrage, il les jeta avec le foin en même temps.

Hirtché, s'étant avancé dans les pays des Romains, envoya dire à Dioclétien: « Pourquoi faire s'égorger entre eux nos soldats pour mettre fin à notre contestation. Battons-nous plutôt tous les deux dans un duel. Si je suis vainqueur, votre peuple subira mon joug; si c'est le contraire qui arrive, moi et mon peuple, nous serons vos esclaves ». Il ne parlait ainsi que parce qu'il se fiait à sa grande force et à son habileté dans le jeu des armes.

Dioclétien, en recevant ce défi, fut alarmé; car il ne se sentait pas de force à répondre à un pareil adversaire. Il fit venir les chefs des légions romaines, parmi lesquels se trouvait Licianus, et leur demanda leur avis sur la réponse qu'il pouvait donner. Licianus lui dit: « Il est aisé d'en faire une à ce sujet, car il y a ici un homme, nommé Dertad, qui peut se battre avec Hirtché pour l'empereur et le vaincre. » Alors il se mit à faire le récit de tous les traits de courage et de force de Dertad et il le présenta à Dioclétien. Dertad accepta d'aller se mesurer avec le Goth.

Hirtché ayant renouvelé son défi, l'empereur lui fit dire: « Demain nous nous rencontrerons sur le terrain et nous viderons l'affaire par un duel. » Le jour suivant Dioclétien ordonna de faire revêtir à Dertad les habits impériaux et se tint caché.

Les trompettes des deux armées ayant annoncé l'heure du combat, les deux adversaires s'avancèrent l'un contre l'autre, en présence des guerriers des deux camps. L'action commença vigoureusement, mais elle ne dura pas longtemps, car Dertad désarma aussitôt Hirtché; il le prit par le corps et le porta à l'Empereur. Ce fait décida de l'issue de la guerre. Dioclétien en fut si charmé, qu'il combla Dertad d'honneurs et de présents, en présence même de tous ses grands dignitaires. Il voulait faire de lui un de ses généraux, lorsqu'on lui apprit comment Dertad, fils de Khosrov, roi d'Arménie, avait pu échapper au massacre de sa famille et s'était réfugié à Rome, où il attendait le jour, où il pourrait prendre sa revanche.





LE PRINCE ODA PRÉSENTE AU ROI DERTAD KHOSROVITOUKHD, SŒUR DU ROI MÊME

DERTAD ROI D'ARMÉNIE

(Ap. JC. 286)

L'empereur Dioclétien, donc, en récompense de ce que Dertad avait accompli pour lui, lui décerna la couronne royale et le proclama roi d'Arménie. C'était en l'an 286, pendant la troisième année de son règne.

Dertad arriva à Césarée, escorté de nombreuses légions romaines. Il avait avec lui son fidèle Grégoire, dont l'origine, comme nous l'avons dit, lui était inconnue; mais qui lui était bien cher, à cause des services dévoués qu'il lui rendait. A Césarée, Dertad envoya tout d'abord des émissaires à tous les satrapes arméniens, auxquels Ardachir et Chabouh avaient confié le gouvernement du pays. Ces satrapes furent tous très-contents de voir leur prince couronné arriver avec une aussi puissante armée, et s'en vinrent en grand nombre au-devant de lui. Parmi eux se trouvait Mamcoun, chef de la Maison des Mamigonian, qui lui offrit de riches et nombreux présents.

Les satrapes réunis à Césarée, couronnèrent une deuxième fois Dertad roi d'Arménie, et, cette fois, la couronne royale fut placée sur sa tête par le prince Sempad Pacradouni, selon son droit héréditaire.

Dertad, ayant à sa suite tous les satrapes arméniens, pénétra dans notre pays et vint directement à la forteresse d'Ani, où le satrape Oda tenait sa sœur Khosrovitoukhd en sûreté et conservait tous ses trésors. Pour le récompenser de sa fidélité, Dertad éleva Oda à la dignité de chef suprême des affaires de l'Arménie, et le combla des plus grands honneurs. Il fit encore plus pour Ardavazt Mantagouni; car Ardavazt l'avait sauvé du massacre de sa famille, et était alors la cause de son avénement au trône de ses pères. Dertad lui donna donc le commandement des armées de l'Arménie, et fit prince du canton d'Achotz son beau-frère Dadjad, qui avait sauvé la sœur d'Ardavazt des mains d'Ardachir.

Après, le roi Dertad cantonna quelques uns des principaux satrapes avec leurs troupes dans différentes places de la province d'Ararat, afin de garder le pays.

Dertad alla, avec son armée, dans le canton d'Eguéghiatz, au bourg d'Eriza, où se trouvait la statue de la déesse Anahid ou Artémise, que les Arméniens vénéraient et regardaient comme la protectrice de leur pays. Il lui offrit des sacrifices en reconnaissance de tous les bienfaits, qu'il croyait avoir reçus d'elle. Les sacrifices offerts, Dertad vint camper sur les bords du fleuve Caïl et, sous sa propre tente, donna un festin aux grands personnages de son royaume. Excité par les boissons et ne pouvant contenir sa joie, il voulut encore manifester davantage sa reconnaissance envers la déesse Artémise. Alors il donna l'ordre à Grégoire le Bahlav d'aller, de sa part, offrir à la déesse des couronnes, des rameaux et des fleurs. Mais Grégoire s'excusa en disant au roi, qu'il n'adorait que le vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, et qu'il ne pourrait pas aller porter des offrandes à des idoles faites par la main des hommes. Dertad resta stupéfait; car il n'avait jamais entendu Grégoire proférer un refus à ses ordres. Il lui dit: « Que signifie ceci, Grégoire? N'étais-tu point un étranger sans patrie quand tu es venu te mettre parmi mes familiers? Comment oses-tu adorer un Dieu que nous ne connaissons pas? » En même temps, il le fit jeter en prison.

Le jour d'après, le roi fit appeler Grégoire et voulut savoir en quoi consistait sa religion, et quelle était sa croyance. Il fit tous ses efforts pour le ramener à l'idolâtrie, et lui promit bien des honneurs, bien des récompenses pour cela. Enfin, il en vint aux menaces et lui dit qu'il lui réservait des tortures terribles, s'il ne voulait pas lui obéir. Mais Grégoire fut inflexible. Alors Dertad lui fit subir les plus cruels supplices. Grégoire, par une grâce toute spéciale de Dieu, eut le courage et la force de tout supporter. Dertad en fut plus que surpris. Il ne pouvait s'expliquer comment un être humain pouvait endurer des tortures pareilles, lorsque Dadjad, prince d'Achotz, apprit à Ardavazt Mantagouni, ce qu'était Grégoire le Bahlav. C'était à Césarée que Dadjad s'était renseigné sur son compte. Ardavazt

s'empressa d'aller dire au roi, que Grégoire était le fils d'Anagh, qui avait tué son père Khosrov et avait ainsi causé la ruine de l'Arménie. Il lui représenta que Grégoire ne méritait que la mort.

A cette nouvelle, le roi fut enflammé de colère, il s'assura de l'exactitude des assertions d'Ardavazt et, enfin, fit conduire Grégoire dans le fort d'Ardachad, lui fit lier les pieds et les mains, et ordonna de le descendre dans un puits profond, où l'on jetait quelquefois les condamnés à mort. C'était en l'an 286. Grégoire séjourna dans ce puits l'espace de quatorze années; il n'y avait d'autre compagnie que celle des reptiles venimeux.

Revenons à Dertad. Après avoir fait subir à Grégoire les tortures que nous avons dites, il se mit à rassembler des soldats parmi les Arméniens, et les incorpora dans les légions romaines; puis il marcha vers les différentes parties de l'Arménie, qui étaient gouvernées par les Perses. Il s'en rendit maître aisément; car toutes les villes ouvraient leurs portes à son approche. Tous les habitants des villes qui voulaient lui résister étaient passés, sans merci, au fil de l'épée. Il envahit aussi l'Assyrie qui, à cette époque, était sous l'autorité des Perses; il en occupa une grande partie et s'avança même jusqu'à Dizpon. Dans les combats, on le voyait parcourir le champ de bataille, protégeant les blessés de sa lance, et la force de son bras décidait de la victoire.

Chabouh, roi des Perses, voyant tout ce qu'accomplissait Dertad, leva des soldats et vint le chercher jusque dans l'Arménie même. Dertad vint à sa rencontre avec son armée, tomba sur lui comme un lion tombe sur sa proie, le mit en pièces, et le força de chercher un refuge d'une place forte dans une autre, loin des troupes arméniennes. Dertad le poursuivit et le contraignit encore à combattre. La victoire était contestée quand Dertad, avec son arme terrible, se jeta au milieu des Perses. Rien ne put résister à ses coups; un grand nombre de ses ennemis mordirent la poussière. Il marcha sur les cadavres, et mit les Perses en fuite. Après une victoire complète, il s'en revint passer l'hiver en Arménie, à Marant.

Au printemps d'après, Chabouh leva une nouvelle et nombreuse armée, et se prépara à revenir faire la guerre en Arménie. Dertad, alors, se hâta de passer en Perse avec ses soldats, qu'il mit en ligne de bataille. Le combat engagé, il se vit tout d'un coup entouré par une troupe de ses ennemis, qui vinrent l'assaillir. Mais ces courageux guerriers Perses éprouvèrent toute la force de ce géant et la solidité de sa pesante armure. Le cheval de Dertad, couvert de blessures, tomba sous une grêle de traits. L'animal, en s'abattant, jeta le roi à terre, mais celui-ci, se relevant aussitôt et combattant à pied, abattit un grand nombre de ses ennemis. Puis, il sauta hardiment sur le cheval de l'un d'entre eux, et repoussa tous ceux qui lui contestaient le terrain, et leur fit prendre la fuite.

Chabouh n'avait pas perdu l'espoir de parvenir à le vaincre et, l'année d'après, il leva de nouveau une puissante armée. Il s'allia avec tous les peuples circonvoisins et même avec quelques autres de pays éloignés, dont il fit ses auxiliaires. Un grand troupeau d'éléphants accompagnait son armée. De son côté, Dertad s'avança à la tête de ses troupes d'Arménie et des armées d'Ibérie et des Aghouank. Quand il vit ce troupeau d'éléphants, que les Perses avaient rangés en face de lui, il descendit de cheval et, le glaive à la main, fondit sur les ennemis. Les éléphants effrayés se débandèrent bien vite, d'autant plus qu'il en abattit un grand nombre, et les soldats Perses, effrayés aussi, prirent la fuite en même temps. Il se rendit maître de quelques villes fortifiées, puis retourna victorieux en Arménie. A partir de ce moment, les Perses cessèrent de lui faire la guerre.

Dertad alors s'occupa de mettre de l'ordre dans le pays, dont il était souverain. Il établit d'abord des préfets ou gouverneurs dans toutes les provinces de l'Arménie. Ces provinces étaient au nombre de quinze; car il faut en excepter tous les pays, qu'il avait mis sous sa domination. La province d'Aderbadagan resta au pouvoir des Perses, ainsi que la Mésopotamie au pouvoir des Romains.

Puis, voulant manifester sa reconnaissance envers les divinités qui, selon sa croyance, lui avaient donné la victoire tant de fois, il ordonna de leur offrir partout de grands sacrifices. Il apprit alors qu'il se trouvait dans son royaume un grand nombre de chrétiens, qui se refusaient à adorer les idoles. Il ordonna à tous les préfets de les chercher partout, de s'en saisir et de les envoyer, pieds et mains liés, à la porte royale, après leur avoir confisqué tous leurs biens. Il périt alors un grand nombre de ceux qui avaient embrassé le christianisme.

Sur ces entrefaites, Dertad voulut prendre femme. Il envoya Sempad Pacradouni en ambassade auprès d'Achkhatar, roi des Alans, pour lui demander de lui donner en mariage sa fille, la jeune Achkhène. Cette princesse n'était pas moins grande de taille que le roi Dertad. Elle arriva avec toute sa suite, et Dertad la fit aussitôt mettre au rang des Archagouni. Il lui fit revêtir la pourpre et ceindre la couronne. Il l'épousa et la proclama reine des Arméniens. De leur union naquit un fils, qui reçut le nom de Khosrov, et dont la taille n'égala pas celle de ses parents.

LES VIERGES RIPSIMÉENNES

(Ap. JC. 300)

A cette époque, il y avait dans la province de Rome un couvent de religieuses chrétiennes, où un certain nombre de jeunes filles venaient se vouer à la vie du cloître. Parmi elles, il s'en trouvait une d'une remarquable beauté, dont le nom était Ripsimé. L'abbesse de ce couvent s'appelait Kaïané.

L'empereur Dioclétien se prit de l'idée de faire rechercher une jeune fille, pour la prendre comme épouse. Il envoya des gens partout, qu'il fit accompagner par des peintres pour reproduire les traits de toutes les jeunes filles, qu'ils jugeraient assez belles, afin de pouvoir choisir celle qui lui plairait le plus. Cela pourtant, bien que l'Impératrice, sa femme, fut encore existante.

Ces envoyés étaient parvenus à découvrir le couvent, dont nous venons de parler; il s'y rendirent et en forcèrent l'entrée. A l'aspect de Ripsimé, ils furent éblouis par sa beauté. Ils firent immédiatement son portrait et l'envoyèrent à l'empereur. En voyant son portrait, Dioclétien s'éprit si ardemment de cette jeune fille, qu'il fit sans retard préparer de grandes fêtes, et ordonna de la lui amener en grande pompe.

Les saintes religieuses furent alarmées à cette nouvelle, elles s'abandonnèrent à la prière; mais ne trouvant aucun autre moyen pour échapper aux mains des païens, elles résolurent de prendre la fuite. Une petite compagnie de fugitifs se forma donc. Les religieuses étaient au nombre de soixante-dix, parmi elles se trouvaient quelques pieux prêtres. Cette petite troupe prit le chemin de l'Orient, s'éparpillant de côté et d'autre. Les uns se fixèrent sur les montagnes, les autres dans les plaines désertes; d'autres aussi dans les villes et dans les villages, mais se vouant tous à la vie de prière et de mortification. Une des religieuses, nommée Mané, se rendit dans la Haute-Arménie et se retira sur le mont Sébouh, dans la province de Taranaghi, où elle mena une vie austère. Une autre, nommé Nouné, s'en vint en Ibérie.

L'abbesse Kaïané, Ripsimé et trente-cinq autres religieuses, cherchèrent une retraite dans la province d'Ararat et arrivèrent tout près de la ville de Vagharchabad. Elles s'arrêtèrent là et se réfugièrent dans une vigne, dont l'aire où était le pressoir, leur servit de demeure.

Quand Dioclétien connut l'évasion de ces pieuses filles, il entra dans une grande fureur et ne pensa plus qu'à trouver un moyen pour les faire tomber sous ses mains. Ayant donc appris, qu'elles s'étaient réfugiées en Arménie, il écrivit au roi Dertad, pour qu'il les fit rechercher et renvoyer Ripsimé à Rome. « Mais si, lui disait-il, elle vous plaît, gardez-la auprès de vous et faites-en votre femme. »

Dertad ordonna les recherches et finit par apprendre le lieu de retraite des religieuses. Il envoya immédiatement des soldats, qui cernèrent la vigne, afin qu'aucune d'elles ne pût s'échapper. Bientôt la nouvelle de la beauté de Ripsimé se répandit partout, et tout le monde accourait pour la voir. On rapporta la chose au roi, qui donna l'ordre de lui amener Ripsimé avec pompe. Les ministres de Dertad apportèrent alors à la jeune fille des vêtements magnifiques et de riches ornements de toilette pour qu'elle pût faire en triomphe son entrée dans la ville royale.

Tout cela mit dans les alarmes les pauvres saintes filles, qui se recommandèrent à la protection divine. Kaïané vint remonter le courage de Ripsimé par ses conseils, et l'exhorta à tenir en mépris toutes les grandeurs de ce monde et n'avoir en vue que Dieu seul, à qui elle avait voué sa vie et de ne pas l'abandonner pour un temps de gloire passagère. Ripsimé se sentit l'âme réconfortée, elle pria et ne se laissa point toucher par les paroles et les promesses des envoyés du roi. Dertad, voyant qu'elle faisait ainsi résistance à sa volonté, ordonna de la lui amener de force, décidé qu'il était de la prendre pour femme malgré elle. La sainte fille fut arrachée des bras de ses compagnes et conduite au pala du roi. On l'enferma dans la chambre nuptiale, et Dertad fit faire de grandes réjouissances pour fêter son mariage avec Ripsimé. Il entra dans la chambre où on l'avait enfermée, et la trouva

en train de prier, se recommandant à la protection céleste. Il s'approcha d'elle, lui ouvrit les bras, mais elle était fortifiée par la grâce divine, et elle lui résista. Pendant plusieurs heures, une lutte s'engagea entre la faible jeune fille et le roi géant. Malgré sa force herculéenne, Dertad fut vaincu et Ripsimé resta victorieuse.

Dertad, tout honteux, sortit de la chambre et fit amener Kaïané. Il ordonna de la faire rester en dehors de l'entrée, et de l'obliger à dire à Ripsimé d'obéir et de se rendre à la volonté du roi. L'abbesse agit tout contrairement. Elle supplia la jeune fille de ne pas oublier Dieu, et de ne pas perdre le bonheur éternel pour une couronne, qui n'avait qu'un temps. Les serviteurs du roi qui comprenaient la langue des Romains, voyant que Kaïané faisait tout le contraire de ce qu'exigeait Dertad, la frappèrent sur la bouche. Mais elle, sans y faire attention, parla encore plus fort, et supplia Ripsimé de résister jusqu'à la fin. Plus elle parlait, plus les gens du roi redoublaient leurs coups. Ils en étaient arrivés à lui avoir déformé la bouche, et à lui avoir fait tomber les dents.

Le roi étant rentré dans la chambre, essaya encore de venir à bout de Ripsimé par la force; mais tous ses efforts furent vains. Le soir était survenu; Dertad, découragé, s'était arraché les habits et avait jeté par terre sa couronne royale, puis, désespéré, épuisé, il restait comme anéanti au milieu du désordre de la chambre. Ripsimé, elle aussi, avait ses modestes habits lacérés, mais elle avait pu résister et garder sa première pureté.

Laissant le roi abattu, brisé, elle courut à la porte de la chambre, l'ouvrit bien vite et, quoiqu'il fît nuit, elle se précipita dehors, traversa les files des serviteurs du roi, sortit du palais et, courant à travers les rues de la ville, elle en eut bientôt franchi la grande porte. Elle courut à la vigne, où se trouvaient ses compagnes, elle les appela à haute voix, leur raconta la victoire, et leur prédit sa mort. Puis les quittant elle se dirigea vers une hauteur de la route de Vagharchabad. Là, elle se jeta à genoux, et remercia Dieu de la protection qu'il lui avait accordée.

Dertad était resté honteux de sa déconfiture, mais, revenu de son engourdissement, fou de rage, il donna ordre, dans cette même nuit, de faire périr la belle Ripsimé, après lui avoir fait subir les plus cruelles tortures. Les gens du roi trouvèrent la sainte à l'endroit où elle était allée se mettre en prière; elle priait encore. D'abord, on lui coupa la langue, puis on la garrotta et on la coucha à terre. On lui promena le long du corps des torches enflammées, qui la faisaient souffrir atrocement; on lui creva les yeux et, enfin, on la coupa en morceaux.... Et sa belle âme s'envola au ciel.

Ses compagnes, apprenant la fin de Ripsimé, vinrent toutes ensemble pour recueillir ses restes; mais les gens du roi s'aperçurent de ce qu'elles faisaient et, se jetant sur elles, les passèrent au fil de l'épée. Elles étaient au nombre de trente-deux. Une seule d'entre elles, étant souffrante, était restée à l'endroit de leur demeure, les bourreaux s'y rendirent et la massacrèrent. Puis, prenant les corps de toutes ces saintes, ils les jetèrent à travers champs, pour servir de pâture aux bêtes féroces et aux vautours.

Dertad, après avoir donné l'ordre de tuer Ripsimé, tomba dans une profonde et noire mélancolie. Ce n'était pas la honte d'avoir essuyé une pareille défaite de la part d'une jeune fille, qui le dévorait, mais il était nâvré de la douleur, d'avoir perdu pour toujours une jeune fille d'une aussi remarquable beauté. Un jour après, on vint lui demander ce qu'il ordonnait de faire de Kaïané, retenue prisonnière dans le palais avec deux de ses compagnes. Il crut tout d'abord, que c'était de Ripsimé qu'on lui parlait, et une lueur d'espérance lui passa par l'esprit; mais il s'aperçut aussitôt de sa méprise, et il ordonna d'arracher la langue à Kaïané, pour avoir conseillé à Ripsimé de lui désobéir et lui résister et ensuite de la mettre à mort. Kaïané et ses deux compagnes, après de longues et cruelles tortures, eurent la tête tranchée. Telle fut la fin horrible de cette petite réunion de jeunes religieuses, dont l'héroïne fut Ripsimé. L'Eglise arménienne célèbre chaque année l'anniversaire du martyre de ces trente sept saintes. C'est en l'an 301 qu'elles furent mises à mort.



DERTAD VAINCU PAR RIPSIMÉ



DERTAD AUX PIEDS DE S.T GRÉGOIRE-ILLUMINATEUR

S. GRÉGOIRE L'ILLUMINATEUR ET LA RENAISSANCE DU CHRISTIANISME

(Ap. JC. 301)

Le martyre ou plutôt la perte de Ripsimé plongea le roi Dertad dans la désolation. Pendant six jours il resta enseveli dans l'accablement d'une tristesse profonde. Le souvenir de la belle jeune fille ne le quittait jamais. Il voulut essayer de trouver quelque distraction à la chasse; il monta sur son char et prit le chemin de la campagne. A peine eut-il franchi la porte de la ville de Vagharchabad, suivi de toute la multitude de ses serviteurs, que sa raison s'obscurcit soudain. Il sauta de son char et, sans se rendre compte de ce qu'il faisait, il courut dans les champs et se sauva dans les lieux inhabités, malgré tout ce que firent ses gens pour le faire rentrer dans la ville. Puis, le roi, quelques uns des principaux personnages de son royaume et beaucoup de gens du peuple eurent à supporter toutes sortes de calamités comme une punition infligée par une puissance invisible.

La consternation régnait dans la ville de Vagharchabad, lorsque la sœur du roi, Khosrovitoukhd, eut une vision. Un ange lui apparut et lui dit que personne ne pourrait faire cesser les maux, qui affligeaient le roi et son peuple, si ce n'était Grégoire le Bahlav, qui était toujours vivant dans le puits profond d'Ardachad. Khosrovitoukhd raconta sa vision aux principaux personnages du pays; mais tout le monde se moqua d'elle. Après tant d'années que Grégoire avait été jeté dans ce puits, nul ne pouvait croire qu'il fût encore existant. Mais Khosrovitoukhd, ayant vu, le jour après, se répéter cinq fois cette vision, on se décida pourtant à envoyer le satrape Oda à Ardachad, pour vérifier si réellement Grégoire n'était point mort, et, dans ce cas, de l'amener dans la ville royale.

Oda se rendit, sans perdre de temps, à Ardachad. Il arriva au puits et, faisant glisser des cordages au fond, il demanda, en criant, à Grégoire de lui dire, s'il vivait encore. Grégoire saisit immédiatement les cordages et fit comprendre, qu'il était toujours vivant. Aussitôt on le hissa en haut, on lui mit des habits, et on l'amena à Vagharchabad, au milieu des acclamations du peuple étonné. Le roi et les grands personnages du royaume qui l'attendaient en dehors de la ville, se jetèrent à ses pieds et lui demandèrent pardon pour tout ce qu'ils lui avaient fait souffrir. Grégoire les releva, leur prêcha l'Evangile et les exhorta à reconnaître le vrai Dieu. Ensuite il leur demanda, ce qu'ils avaient fait des corps des saintes martyres. Il furent surpris, en voyant que Grégoire connaissait déjà la mort des pieuses religieuses, et toutes les tortures qu'ils leur avaient fait subir, et lui montrèrent les endroits où leurs restes avaient été jetés. Malgré que neuf jours et neuf nuits se fussent écoulés depuis leur mort, les corps des saintes furent retrouvés intacts. On lui apporta des robes fort belles, et S. Grégoire en enveloppa séparément les cadavres des religieuses; puis il les fit transporter dans la vigne, et sous le toit du hangar où, pendant leur vie, elles avaient trouvé un refuge.

Dans ce même endroit et pendant soixante jours consécutifs, S. Grégoire prêcha la religion du Christ au roi et à tout le peuple, et les prépara à recevoir le baptême. C'est là aussi qu'il fit construire une chapelle, où l'on enterra les restes des saintes, après les avoir enfermés dans des cercueils. Puis S. Grégoire, avec l'autorisation et l'appui du roi, commença à renverser les idoles et détruire les temples. Partout où il allait, le peuple accourait entendre sa parole et se convertissait à la religion du Christ.

Conséquemment, il devint par nécessité pour l'Arménie de se choisir un Chef religieux, un pontife qui dirigeât la nouvelle Eglise nationale, qui en pût administrer le baptême et les autres sacrements aux nouveaux convertis. Dertad et les grands du royaume se réunirent à cet effet dans la ville royale de Vagharchabad, et élurent pontife S. Grégoire, qui dut, contre son gré, accepter de se rendre à Césarée, avec un nombreux cortège, pour être sacré archevêque des Arméniens par S. Léonce. S. Léonce, après avoir reçu la lettre du roi Dertad, réunit ses évêques et, devant une nombreuse assistance, proclama et consacra S. Grégoire pontife de l'Arménie.

S. Grégoire s'en revint en Arménie, suivi d'un grand nombre d'évêques

et d'autres prêtres, qu'il pria de l'aider dans la tâche, qui lui incombait, de prendre une part de la responsabilité dont il était chargé, et de répandre promptement partout les lumières de la religion du Christ. Le roi Dertad, la reine Achkhène et Khosrovitoukhd, la sœur du roi, accompagnés de tous les nobles et les grands du royaume, allèrent à sa rencontre. S. Grégoire prêcha encore, pendant plusieurs semaines, la doctrine de l'Evangile au roi et au peuple, et, quand il les eut instruits sur les vérités de notre sainte religion, il les baptisa. En baptisant le roi Dertad, il lui donna le nom de Jean, parce qu'il avait rapporté de Césarée les reliques de S. Jean Baptiste.

Aussitôt aprés le retour de Dertad et de Grégoire à Vagharchabad, on commença la construction de l'Eglise d'Etchmiadzine, à l'endroit désigné par Grégoire même. Cette place lui avait été indiquée par Dieu dans une vision, qu'il avait eue. C'est cette église qui, depuis, est restée le siège pontifical de l'Arménie, autour duquel s'est groupée la nation, après la chûte du royaume.

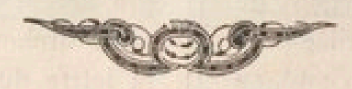
Les efforts de S. Grégoire et du roi Dertad furent couronnés du plus grand succès; toute l'Arménie se convertit au christianisme, excepté pourtant quelques villages des frontières, où étrangers et arméniens demeuraient ensemble. Les couvents des religieux se multiplièrent, le nombre des églises s'accrut partout; une foule de personnes se vouaient au sacerdoce, les sièges épiscopaux florissaient, la bénédiction divine semblait s'étendre et planer sur notre pays.

S. Grégoire, voyant la prospérité religieuse du pays, s'éloignait de temps en temps et s'en allait dans le désert pour y trouver la solitude et se livrer à la vie contemplative. C'est dans un séjour, qu'il fit au désert, qu'il découvrit, sur le mont Sébouh, la grotte où s'était retirée S.te Mané, l'une des anciennes compagnes de Ripsimé. Mais trois jours après avoir retrouvé la sainte, il la vit passer de vie à trépas. S. Grégoire l'enterra et, depuis cette époque, il allait, dans cette même grotte, passer le temps qu'il réservait à la vie de mortification.

Le roi Dertad ne pouvait supporter l'absence de Grégoire; il le conjurait sans cesse de ne pas l'abandonner ainsi lui et son peuple. Il apprit enfin que le saint avait deux fils, comme nous avons dit plus haut: Verthanès et Arisdaguès. Il les fit rechercher et venir à Vagharchabad. Puis il alla trouver S. Grégoire, et le pria de sacrer évêque son fils Arisdaguès, qui le remplacerait, quand il serait absent. De cette façon, le peuple n'aurait plus à rester sans chef religieux. S. Grégoire y consentit et, l'an 318, il prit Arisdaguès pour son vicaire.

A cette même époque, les Romains entraînés par la conversion de leur empereur Constantin, se convertissaient aussi au Christianisme. Quand Dertad apprit ce grand événement, il résolut d'aller à Rome pour en féliciter l'Empereur romain avec qui il était lié par l'amitié. Il se fit accompagner par S. Grégoire, et se mit en route avec une magnifique escorte. Mais à peine arrivé dans la province de Daron, un envoyé de Mihran, roi des Ibériens, vint lui apporter la terrible nouvelle que Kétréhon, roi des peuplades du Nord, c'est-à-dire du pays des Huns et des Passils, dans les régions sarmates, avait, à la tête d'une grande armée envahi l'Ibérie, mis en fuite le roi Mihran, et, dévasté tout le pays et fait un grand nombre de prisonniers.
Dertad s'arrêta alors quelque temps dans la province de Daron, et envoya bien vite le prince des Abahouni avec trente mille hommes en Ibérie. Celui-ci fondit sur l'envahisseur; le repoussa et le battit; lui fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels trois de ses princes; puis, après avoir pacifié le royaume, il y laissa une petite armée pour garder le pays, et retourna auprès de Dertad, qui l'attendait.

Dertad mit alors pour gouverneur de la province de Daron, le prince des Selgouni; puis, accompagné de S. Grégoire, d'Arisdaguès, d'Abbianus, évêque de Hark, et de douze grands princes du royaume avec toute leur suite et leur multitude de serviteurs, il reprit le chemin de Rome, où il fut reçu avec les plus grands honneurs par l'Empereur et par le pape S. Silvestre. Il y resta un mois avec tout le monde qu'il avait emmené. Une alliance entre les Romains et les Arméniens fut signée, et S. Silvestre sacra S. Grégoire grand-pontife de tous les Arméniens. Dertad et S. Grégoire prirent congé de l'Empereur et du Pape pour revenir en Arménie.



EVÉNENENTS QUI SUIVIRENT LE RETOUR DE DERTAD

(Ap. JC. 319)

Pendant que Dertad allait à Rome trouver le pieux empereur Constantin, Chabouh, roi des Perses, trouvant le moment favorable, méditait la ruine de notre pays. Sachant que les peuplades du Nord, qui, naguère, avaient essuyé une défaite complète, ne pouvaient aspirer qu'à se venger de leur vainqueur; il leur envoya des émissaires, pour les exciter à envahir l'Arménie d'un côté, pendant que lui-même l'envahirait de l'autre. Il en envoya même à Selough, chef de la Maison des Selgouni, pour lui faire les plus belles promesses, afin de le décider à allumer la rébellion dans le royaume d'Arménie. Selough, séduit par ses promesses, tua son propre gendre, le vieux prince Oda, de la famille des Amadouni; qui avait élevé Khosrovitoukhd, la sœur du roi, et se mit en révolte.

En même temps, Kétréhon, roi des Huns et des Passils, réussit à gagner le prince des Aghtzenik, que Dertad avait placé pour garder le pays des Ibériens. Ce prince abandonna l'Ibérie et s'en alla dans le pays des Abahouni, où il prêta main forte au rebelle et brigand Selough. Alors Kétréhon, libre de ce côté, se dépêcha d'entrer en Arménie avec sa multitude de soldats.

Dertad arrivait de l'occident, et quand il vit son royaume bouleversé par la rébellion de ses princes, il fut profondément affligé. Il ne se découragea point pourtant et réunit ses troupes pour défendre ses Etats. Ses préparatifs n'étaient point encore effectués complètement que Kétréhon franchissait les frontières de l'Arménie et gagnait la province de Daron.

Dertad, se voyant alors acculé, prit avec lui le peu de troupes qu'il avait, les divisa en plusieurs corps, qu'il envoya contre l'ennemi en leur faisant prendre des directions différentes, et, à la tête de seize mille hommes, se jeta, lui, sur le front de bataille de Kétréhon. Le choc fut terrible et rien ne lui résista. L'ennemi fut rejeté dans la forêt, où il perdit une grande partie de ses hommes. Les fuyards voulurent tomber sur les villages, mais ils furent rencontrés par les soldats de Dertad qui les exterminèrent. Dans ce seul jour, plus de quatre mille ennemis trouvèrent la mort.

Cette défaite rendit fou de rage le superbe Kétréhon, qui n'en perdit pas courage néanmoins. Il rallia ses troupes, s'enfonça dans la campagne, et fit dire à Dertad qu'il allait saccager le pays et qu'il l'empêcherait de retourner chez lui, s'il ne lui rendait pas les prisonniers qu'il lui avait faits et ne lui payait pas une certaine somme. Dertad ne répondit pas à cette menace. Il tomba encore avec ses troupes sur l'armée de Kétréhon, dont il fit un grand carnage et mit le reste en fuite. La nuit étant survenue, les Arméniens s'arrêtèrent auprès d'une rivière, laissant l'ennemi se rallier tranquillement de l'autre côté. Au matin, Kétréhon repassa la rivière et tomba à l'improviste sur les Arméniens, qui restaient inactifs. L'alarme fut donnée, tout le monde prit les armes et bientôt l'ennemi dut reculer encore. Mais le commandant des Huns ranima le courage de ses soldats et les poussa contre la tente du roi Dertad. Tous étaient décidés à périr ou à tuer le roi d'Arménie, dont le bras vigoureux leur avait causé tant de dommage. Leur projet réussit en partie; ils arrivèrent auprès de la tente, où se tenait Dertad, ils en tuèrent les gardes et ils allaient y pénétrer, lorsque, comme un coup de foudre, Dertad lui-même sortit et abattit les audacieux qui s'en étaient approchés. Il extermina les autres mais en même temps il reçut une blessure à l'épaule gauche, de la main même du chef des Huns. Furieux de cette blessure, il leva son bras et, par un coup bien porté, il coupa en deux le téméraire général. Puis, avec ses braves, il mit en déroute toute l'armée de Kétréhon, qui laissa, dans ces différents combats, plus de seize mille hommes sur le champ de bataille.

Délivré de l'ennemi de ce côté, il voulut arrêter la révolte du prince Selough. Il savait qu'il s'était fait l'allié de Chabouh, roi des Perses, qui l'avait excité, ainsi que le roi Kétréhon, à prendre les armes contre lui, Dertad, en leur promettant son secours et en les assurant que lui-même envahirait l'Arménie d'un autre côté. Chabouh ne se montrait pas encore et ce n'était pas sans satisfaction que Dertad voyait que Chabouh ne tenait nullement

ses promesses. Cependant il prenait ses précautions et exerçait ses soldats pour les opposer aux forces du roi des Perses. Sur ces entrefaites, on vint le prévenir que les peuples du nord formaient leurs légions du côté des Aghouank, pour lui faire encore une fois la guerre. On l'informa aussi que Chabouh ne remuait pas. Alors il prit le parti de ne pas les attendre et de marcher contre eux, d'essayer de les surprendre et de les battre comme autrefois avait fait son père Khosrov. Mais le prince Selough lui donnait à réfléchir. Selough avait fortifié sa ville appelée Oghagan. Il assurait un refuge à ses soldats chez les habitants de la montagne nommée Sim. Il avait troublé tout le pays, il résistait au roi et, près de la montagne, il mettait tout le monde dans l'inquiétude.

Alors le roi, s'adressant à toutes les Maisons satrapales de l'Arménie, leur dit: « Si quelqu'un m'amène le chef des Selgouni, je lui donnerai en toute et perpétuelle souveraineté les villages, les établissements et toute la puissance et l'autorité de la Maison des Selgouni. »

Le prince Mamcoun, de la famille des Djène, se présenta. Il se fit accompagner de toute sa suite et s'en alla sur les limites de la province de Daron, comme s'il s'était mis en état de révolte contre le roi. Aussitôt après, il envoya des hommes à pied prévenir le chef de la Maison des Selgouni que Dertad s'était enfoncé dans le pays des Aghouank. « Le roi Dertad est en grand péril, lui fit-il dire, c'est ce qui l'a fait gagner le pays des Aghouank pour faire la guerre aux habitants du pied de la montagne. Nous devons tous deux songer à ce qu'il nous faut faire et mettre en exécution ce que nous aurons décidé. J'ai pensé que je devais faire alliance avec toi pour tirer vengeance des injures que m'a faites le roi. » Le chef des Selgouni fut ravi de cet événement; il accueillit Mamcoun et reçut son serment d'alliance. Il ne voulut pas cependant le garder dans la ville avant d'avoir vu comment il tiendrait son serment et comment il remplirait les conventions faites. Mais Mamcoun, à force d'habileté, finit par inspirer la plus grande confiance à Selough, qui le considéra dès lors comme un fidèle auxiliaire et lui donna pleine liberté d'entrer dans le fort et d'en sortir à sa volonté.

En même temps, Dertad, avec toutes ses forces armées, se dirigea du côté des Aghouank. Il trouva les légions des peuples du Nord réunies dans la vallée des Carcaratzi. Il tomba sur elles à l'improviste. Les deux parties en vinrent aux mains. « Dertad, dit Moïse de Khorène, combat en géant, et fait un massacre des ennemis. Je ne trouve pas de termes pour dire à quel point il a le bras agile. Je ne puis dire combien il abat d'ennemis qui roulent à terre, tels les poissons retirés du filet par le pêcheur chanceux sont jetés à terre et rebondissent sur le sol. »

Mais les ennemis qui voyaient tomber tous les leurs, ne perdirent point courage pour cela. La rage leur monta au cœur et, plutôt que de fuir, on les vit tenir ferme et combattre en désespérés, comme des êtres qui ne se souciaient plus de la vie et méprisaient la mort. Les Arméniens perdirent aussi bien des braves et bien des vaillants personnages d'un rang élevé. Ardavazt, quoique bien avancé en âge, se battit lui-même comme un jeune homme. Lui aussi fit connaître aux ennemis autant que le roi Dertad la force de son bras. On le trouva partout où le danger était plus violent. Il fut blessé et succomba sur le champ de bataille.

A la vue de tous les braves tombés autour de lui, Dertad s'enflamma. Il leva son glaive terrible, frappa de tous les côtés et joncha le sol de cadavres. Rien ne résista à ses coups furieux. Il allait partout, devancé par la terreur et la mort. Kétréhon, le roi des Passils, lui aussi de haute taille et d'une force extraordinaire, portait une armure que les traits ne faisaient qu'effleurer. Il vit le carnage que faisait Dertad et poussa son cheval contre lui. Il prit à l'arçon de la selle de son cheval une corde en nerf garnie de peau de mouton et la lança sur le roi, qu'il saisit aussi par les épaules, d'autant plus facilement que Dertad venait de lever le bras pour frapper quelque ennemi. Celui-ci était d'ailleurs couvert aussi d'une solide armure et de cottes de mailles, sur lesquelles les traits ne laissaient pas même de traces. Mais le roi des Passils ne put ébranler le Géant avec les mains. Il s'attaqua au poitrail du cheval. Dertad ne chercha point à éperonner son cheval, il saisit la corde avec la main gauche et se dégagea. Et soudain, frappant Kétréhon d'un coup de son glaive à deux tranchants, il le coupa en deux et, du même coup, il abattit la tête de son cheval.

Les soldats de Kétréhon en voyant leur roi et chef frappé de cette façon par un bras si terrible, furent pris de terreur et prirent la fuite. Dertad les poursuivit, il en tua encore un grand nombre et repoussa ce qu' il en restait jusqu'au pays même des Huns. A la fin, l'ennemi demanda la paix. Dertad consentit à la leur accorder; mais, selon les lois et coutumes de ses aïeux, il leur prit des otages. Il retourna en Arménie moins glorieux de sa grande victoire qu'affligé des pertes énormes qu'avaient faites ses troupes, et affligé surtout d'avoir vu périr la foule de ses vaillants officiers, parmi lesquels se trouvait Ardavazt Mantagouni.

Pendant que Dertad faisait ainsi la guerre, le prince Mamcoun, entré désormais dans les bonnes grâces du chef des Selgouni, le décida un jour



DERTAD COUPE EN DEUX KÉTRÉHON, ROI DES PASSILS

à sortir de sa forteresse et à aller à la chasse des fauves. Au milieu de la chasse, Mamcoun arma son arc et lança une flèche sur le chef des Selgouni, qui le perça de part en part et l'étendit roide par terre. Aussitôt après, il se dirigea avec tous ses gens vers la porte de la forteresse, l'occupa et chargea de fers tous ceux qui s'y trouvaient. Mamcoun fit périr tous les Selgouni pour anéantir toute cette Maison. Deux d'entre eux purent cependant échapper au massacre et s'enfuirent dans la province de Dzop. Mamcoun, alors, informa le roi de l'issue de son entreprise. Dertad en éprouva une grande joie et lui expédia sur-le-champ les lettres et titres de souveraineté. Mamcoun fut fait satrape au lieu et à la place du rebelle Selough, et la satrapie de Mamcoun fut appelée satrapie des Mamcounian. Dertad ordonna pourtant qu'on ne fît plus aucun mal et qu'on ne causât plus aucun dommage aux Selgouni qui avaient survécu.

Dertad avait soumis les peuples du Nord; il voulait maintenant déclarer la guerre à Chabouh, roi des Perses. Il fit pour cela les préparatifs nécessaires; il leva des troupes nombreuses et pour remplacer Ardavazt, tombé dans la dernière bataille, il choisit quatre autres chefs d'armées. Il prit d'abord Mihran, le roi d'Ibérie, devenu chrétien et pour cela même jouissant de toute sa confiance, à qui il donna le commandement de l'armée de l'Ouest. Il confia celui de l'armée du Sud à Manadjihr, chef de la Maison des Rechdouni, et celui de l'armée de l'Est à Vahan, chef de la Maison des Amadouni.

Dertad avait été victorieux partout; il était prêt à soutenir la guerre contre Chabouh. Il hésitait cependant à l'entreprendre ou plutôt il n'osait pas la déclarer avec ses seules forces. Son armée, du reste, avait subi des pertes considérables tant en soldats qu'en satrapes. Mais les Romains avaient pris les armes contre les Perses, et ils marchaient avec une innombrable armée contre Chabouh, par la Syrie.

Dertad en profita. Il fondit sur les provinces septentrionales des Perses et se rendit maître de toutes les places qui avaient été, auparavant, sous la domination du roi d'Arménie et dont le roi des Perses s'était emparé. Il entra aussi dans l'Aderbadagan, prit la ville de Tavréj, qu'il fit rebâtir et fortifia.

Mais les Romains, après leur victoire sur les Perses, après le saccage de leur pays, finirent par faire la paix avec eux. Dertad jugea, de son côté, qu'il valait mieux pour lui de ne pas continuer la guerre et il conclut aussi la paix avec Chabouh. Il plaça des gouverneurs dans tous les pays qu'il avait conquis, et s'en retourna en Arménie.

C'est à cette époque qu'apparut Arius. Il prêchait son hérésie; il niait la divinité du Christ. L'empereur Constantin lança alors un édit qui enjoignait à tous les évêques de se réunir à Nicée, dans la Bithynie. Il adressa également une missive à notre roi Dertad pour l'inviter à se rendre avec S. Grégoire à ce Concile. Mais Dertad ne répondit pas à cette invitation, car il craignait que Chabouh, profitant de son absence, ne vînt, selon l'habitude des payens, à violer les traités. Il ne voulut donc pas quitter le pays. S. Grégoire lui-même ne voulut pas non plus se rendre au Concile, de peur de s'y voir rendre de trop grands honneurs à cause de sa réputation de glorieux confesseur. On l'y appelait pourtant avec instance, car on avait le plus vif désir de l'y voir. Dertad, donc, et Grégoire envoyèrent Resdaguès pour les représenter et remettre leur profession de foi. Resdaguès fut reçu à Nicée avec magnificence. Ce saint prélat revint en Arménie après qu'Arius eût été anathématisé et envoyé en exil; il rapporta avec lui la profession orthodoxe et vingt chapitres ou canons émanés du Concile. Grégoire en fut au comble de la satisfaction; il ajouta de lui-même quelques courts articles à ceux du Concile pour le bonordre de sa diocèse.

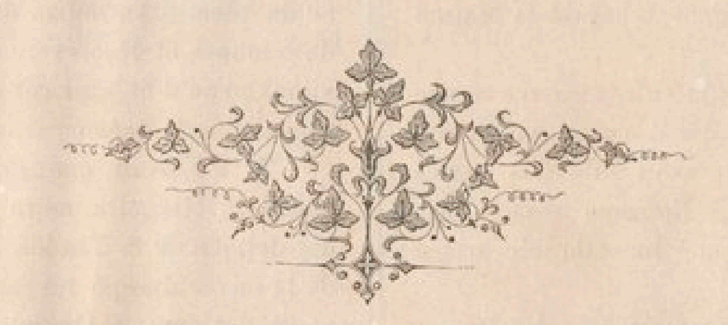
En ce même temps, Dertad acheva la construction du fort de Karin. Il employa pour cela des pierres de taille très-dures qu'il scella avec du fer et du plomb. Au milieu de cette forteresse, il bâtit une résidence d'été, ornée de colonnes et décorée de magnifiques bas-reliefs. C'est pour sa sœur Khosrovitoukhd qu'il fit bâtir cet édifice, où l'on traça une inscription en grec pour la rappeler à la mémoire de tous.

Il n'y avait que dix-sept ans que Dertad était roi de l'Arménie, quand S. Grégoire, notre père selon l'Evangile, vint s'asseoir sur le siège apostolique de S. Thadée. Après avoir éclairé toute l'Arménie des lumières de la foi et dissipé les ténèbres de l'idolâtrie, pourvu tout le pays d'évêques et de docteurs, S. Grégoire, qui aimait la solitude et qui voulait vivre avec la plus parfaite tranquillité d'esprit pour n'être point troublé dans ses entretiens avec Dieu, vint se fixer dans le canton de Taranaghi. Il se retira sur le mont Sébouh, comme déjà nous l'avons dit, et prit la grotte de Mané pour demeure. Mané était une des compagnes des saintes Ripsiméennes, comme nous l'avons déjà dit. Quand ces pieuses filles vinrent en fugitives demander un asile dans notre pays, elle ne les avait pas suivies; elle s'était réfugiée dans la grotte d'un roc du mont Sébouh qui, depuis, prit à cause d'elle le nom de grotte de Mané. C'est donc dans cette grotte que S. Grégoire vint chercher le calme d'esprit auquel il aspirait. Il descendait de temps

en temps de la montagne et parcourait le pays pour maintenir son peuple dans la foi chrétienne. Mais il ne se montra plus que rarement quand son fils Resdaguès fut nommé évêque et devint son vicaire. Lorsque celui-ci fut revenu du Concile de Nicée, S. Grégoire ne quitta plus la grotte de Mané. On ne le revit plus et personne ne soupçonna sa fin dernière. Après plusieurs années de cette vie de recueillement qu'il menait là, il s'endormit dans le sein de Dieu. Des pâtres le trouvèrent un jour sans vie et l'enterrèrent à l'endroit même sans savoir qui il était. Les restes de S. Grégoire, qu'on a surnommé l'Illuminateur des Arméniens, demeurèrent ignorés pendant un grand nombre d'années. Ce n'est que longtemps après que le lieu, qui les gardait, fut révélé à un anachorète, nommé Carnigh, et c'est alors qu'ils furent transférés au village de Tortan.

S. Grégoire l'Illuminateur occupa le trône patriarcal pendant trente ans. Le roi Dertad, après une vie exemplaire, après une vie d'austérité et de vrai chrétien, affligé de voir que ses princes ne suivaient pas les exemples de ses pasteurs ni ses propres exemples de chrétien sincère, et ne tenaient nul compte de ses exhortations; las de vivre dans un monde de corruption et de mensonge, se retira, lui aussi, dans la grotte qui avait servi de retraite au saint patriarche, S. Grégoire l'Illuminateur, bien décidé à ne vivre plus que pour Dieu. Les grands du royaume se réunirent, se consultèrent et envoyèrent dire au roi que c'était la volonté du peuple qu'il quittât la montagne, s'il voulait conserver la couronne. Le pieux roi refusa formellement de quitter sa retraite et des conseillers perfides lui firent prendre un breuvage, qui l'empoisonna. Ainsi mourut ce souverain dont la vie avait été consacrée toute entière à Dieu. Il était alors âgé de quatre-vingt-cinq ans; il avait régné cinquante-six ans.

La reine Achkhène et Khosrovitoukhd terminèrent leur existence en odeur de sainteté dans leur résidence de Karni.





LE CORPS DE S.T GRÉGOIRE-ILLUMINATEUR EST DÉCOUVERT PAR DES BERGERS

KHOSROV II.

(Ap. JC. 342)

Quand Dertad fut mort, le pays resta un moment plongé dans l'anarchie. S. Grégoris, fils de Vertanès fils aîné lui-même de S. Grégoire, fut massacré par des révoltés du pays des Aghouank et de la province de Païdagaran. Ce S. Grégoris avait été nommé évêque de ces contrées. Pendant toute la durée de son pastorat, il fut par sa conduite un exemple pour les gens du pays et montra qu'il avait hérité toutes les vertus de son père et de son aïeul. Mais aussitôt que Dertad eut disparu de la scène du monde, les gens perfides et faux de ces pays, n'eurent plus aucune crainte ni aucun besoin de dissimuler. Irrités contre le saint prélat qui les avait réprimandés bien des fois à cause de leur mauvaise conduite, ils résolurent de se défaire de lui et le firent périr.

Grégoire n'était plus. Sanadrough, prince issu de la famille des Archagouni, s'empara aussitôt de la souveraineté. Il occupa la ville de Païdagaran et voulut régner sur toute l'Arménie. De même, Pagour, prince des Aghtznik, crut qu'il pourrait être au moins un prince indépendant. N'étant pas de la famille des Archagouni, il ne songeait nullement à devenir roi. Pour réussir dans son entreprise, il fit alliance avec Ormizt, roi des Perses.

A cette époque, Vertanès, fils aîné de S. Grégoire, occupait le siège patriarcal de l'Arménie; car Arisdaguès avait été tué par des méchants, qui ne pouvaient voir ses vertus ni supporter ses réprimandes.

Les satrapes et tous les nobles du royaume voyant les dangers que courait la patrie, se réunirent auprès du patriarche Vertanès et, après s'être consultés, décidèrent de nommer roi d'Arménie Khosrov, le fils du roi Dertad. Pour que ce roi fût reconnu et pour n'avoir rien à redouter ni des factieux du pays, ni du roi des Perses, ils demandèrent la protection de l'Empereur Constance, fils de Constantin. Ils mandèrent en conséquence auprès de cet empereur, deux des personnages les plus considérables de la nation avec de riches présents et porteurs d'une lettre ainsi conçue:

« Vertanès, primat des évêques, les évêques qui relèvent de lui et tous les satrapes de la noble Arménie, à notre empereur et maître Constance, Salut!

« Souviens-toi du traité d'alliance conclu entre ton père Constantin et notre roi Dertad, et n'abandonne pas au pouvoir des Perses infidèles notre pays qui t'appartient. Que tes armées nous donnent leur aide et leur appui pour mettre Khosrov, fils de Dertad, sur le trône! Dieu a fait des Romains, non seulement les maîtres souverains de l'Europe, mais aussi de tous les pays qui bordent la Méditerranée. La crainte et le respect qu'inspirent leur puissance se sont répandus jusqu'aux extrémités de la terre. Nous demandons à Dieu d'étendre de plus en plus leur domination. Nos vœux vous accompagnent. »

Constance fit bon accueil à cette lettre et envoya Antiochus, son préfet du palais, à la tête d'une puissante armée, porter la lettre qui suit. Antiochus était en même temps chargé de remettre le manteau de pourpre et la couronne royale au fils de Dertad.

« Constance-Auguste, empereur, au grand Vertanès et à tous ses compatriotes, Salut!

« J'envoie des légions à votre aide et je donne l'ordre de proclamer roi de votre pays Khosrov, fils de votre dernier roi Dertad. Je veux que votre royaume soit administré sagement et que vous nous serviez avec fidélité et loyauté. Soyez heureux! »

Dès son arrivée, Antiochus mit la couronne royale sur la tête de Khosrov et le proclama roi d'Arménie. Il plaça à la tête des armées les quatre chefs qu'avait lui-même désignés Dertad, de son vivant, après la mort de son père adoptif Ardavazt Mantagouni, qui avait été jusqu'alors le seul chef de toutes les armées de l'Arménie. Les quatre chefs d'armées, nommés par Dertad, étaient, comme nous l'avons dit plus haut, Mihran, gouverneur et roi d'Ibérie, Vahan, chef de la famille des Amadouni, Manadjihr, chef de la

famille des Rechdouni et Pacarad, qui commandait le corps d'armée de l'occident. Antiochus leur partagea de cette façon leurs commandements. Il envoya Manadjihr avec l'armée du sud et celle de la Cilicie, dans les régions de l'Assyrie et de la Mésopotamie; Vahan, chef de la famille des Amadouni, avec l'armée de l'orient et les légions galates, dans les régions de l'Aderbadagan pour protéger cette province contre les attaques du roi des Perses.

Ensuite Antiochus amena Khosrov dans la ville d'Ardachad, qui devait être la capitale du royaume. Puis, se faisant suivre de Mihran et de Pacarad à la tête de leurs armées, il marcha avec toutes les légions grecques contre Sanadrough. Celui-ci avait rempli la ville de Païdagaran des troupes perses et était accouru se réfugier auprès de Chabouh avec les satrapes des Aghouank. Antiochus, voyant Sanadrough fuir devant lui, arrêta sa marche, puis, laissant des troupes dans le pays pour pacifier toutes ces contrées, il revint sur ses pas, perçut les tributs et retourna près de l'empereur.

Manadjihr était parti en Assyrie avec l'armée du Sud et les légions de la Cilicie, comme nous l'avons rapporté. Il livra bataille au prince Pagour, le défit complètement et mit en fuite les Perses qui étaient venus à son aide. Il adressa à Khosrov le fils de Pagour lui-même, Hécha, chargé de chaînes, qu'il avait fait prisonnier, ainsi qu'une jeune fille, la sœur de Hécha. Il fut sans pitié pour les gens de la province qu'il venait de soumettre, et fit passer au fil de l'épée non-seulement ceux qui avaient pris les armes, mais encore les simples paysans qui étaient restés à leurs champs. Manadjihr envahit de même la province de Medzpine. Il saccagea tout le pays et fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvaient huit diacres du grand évêque Jacques de Medzpine. Aussitôt le pieux évêque accourut auprès de Manadjihr; il le pria, le supplia de délivrer cette foule de prisonniers innocents de tout crime. Mais Manadjihr demeura sourd aux prières du saint évêque, il allégua qu'il exécutait les ordres du roi.

Jacques s'en fut alors implorer le roi Khosrov et lui demanda la liberté des captifs. Manadjihr, encore plus irrité de voir le saint évêque recourir au roi et excité aussi par les habitants du pays, fit jeter dans la mer les huit infortunés diacres qu'il avait chargés de fer. Quand Jacques connut cet acte barbare, il fut au comble de l'indignation et s'en retourna. Il gravit la montagne, d'où l'on découvrait le pays des Rechdouni, et il maudit Manadjihr et son canton.

« La justice de Dieu, dit Moïse de Khorène, ne tarda pas à se faire sentir. Comme Hérode, Manadjihr fut accablé de maladies et de chagrins. Le sol du canton, si fertile auparavant, à cause de l'abondance des eaux qui l'arrosaient, se changea en un terrain tout imprégné de sels. Son ciel, selon l'Ecriture, devint un ciel de plomb et la mer, toujours en fureur, envahit et occupa toute sa campagne. A l'aspect de ces fléaux, le grand Vertanès et le roi Khosrov ressentirent un grand courroux et ordonnèrent de délivrer les captifs, de faire pénitence et d'implorer l'évêque de détourner la colère de Dieu. Jacques sortit de ce monde, et le fils et successeur de Manadjihr par son repentir réel, par ses larmes, par l'intercession du saint évêque, put obtenir miséricorde pour lui et son pays et les fléaux cessèrent. »

Khosrov était petit de taille et n'avait point l'esprit actif. Il ne faisait aucun cas de la valeur militaire et ne se rendit point célèbre, comme son père Dertad, par ses actions d'éclat. Il n'essaya point de reconquérir les pays soustraits à son pouvoir par Chabouh, roi des Perses. Il préféra jouir d'un repos absolu et fit la paix avec lui. Il le laissa maître souverain de toutes ses provinces et même il lui paya tribut. Il ne trouvait de plaisir que dans la chasse. C'est pour cela qu'il planta, près du fleuve Eleuthère, une forêt qui, depuis, porta son nom. Elle s'appelait forêt de Khosrov ou Khosrovaguèrd. Le site lui plut tellement qu'il bâtit une cité sur une hauteur tout près de cette forêt. Il s'y fit construire un palais entouré d'ombrages et y transporta sa cour. Cette ville fut appelée, en langue persane, Touine, c'est-à-dire Colline. Il abandonna alors Ardachad, parce que l'air y était malsain et tout plein d'exhalaisons fétides qui le rendaient malade. Les habitants d'Ardachad se prêtèrent fort volontiers à ce changement de résidence.

Pendant que Khosrov s'occupait à construire cette ville, Chabouh, roi des Perses, à l'instigation du prince Sanadrough, envoya secrètement des émissaires parmi les populations du Nord du Caucase, et les poussa à envahir l'Arménie. Ces populations barbares qui connaissaient l'apathie de Khosrov, accoururent et entrèrent au nombre de vingt mille dans l'Arménie. Elles avaient à leur tête une espèce de géant, un homme d'une taille extraordinaire armé de toute pièce et recouvert d'une cuirasse de feutre épais.

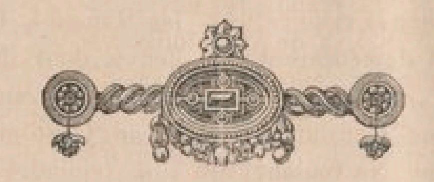
La nouvelle de cette invasion alarma extraordinairement Khosrov qui donna immédiatement l'ordre à tous ses chefs d'armées de se préparer à la guerre. Lui-même se mit en même temps à la tête de son corps d'armée du midi. Manadjihr, qui avait le commandement, venait de mourir. Mihran, avec le corps d'armée du Nord, passa l'Arax et se porta vers l'Occident. Pacarad et Vahan, avec les corps d'armée de l'Est et de l'Ouest, se dirigèrent vers le Nord, afin de surprendre l'ennemi du côté qu'il prendrait pour venir contre eux. Mais les ennemis furent informés de l'endroit où se trouvait



MANADJIHR FAIT PRISONNIERS HUIT DIACRES DE S.T JACQUES DE MEDZPINE

le roi, ils se jetèrent soudain sur lui, taillèrent en pièces l'armée du Sud et tuèrent Mihran. Ils mirent en déroute les troupes qui voulaient leur opposer quelque résistance et forcèrent ainsi le roi à chercher son salut dans la fuite. Khosrov, se réfugia dans le pays de Dzop. Les bandes du Caucase, après leur victoire, s'avancèrent dans l'intérieur de l'Arménie et vinrent mettre le siège devant Vagharchabad. Ils allaient commencer l'assaut de la ville, lorsqu'à l'instant, Pacarad et Vahan, arrivant avec leurs soldats, les prirent par derrière et, sans perdre le temps, tombèrent sur eux et les repoussèrent contre la position difficile d'Ochagan, sans même leur laisser tirer leurs flèches selon l'habitude de leur tactique. Le lieu était hérissé de difficultés, plein de pierres et de rocailles; le péril était bien grand pour l'ennemi. Ne pouvant éviter le combat, ils s'y préparèrent avec rage et firent des efforts acharnés pour repousser les Arméniens. Leur chef, le géant, se fiant à sa force et, fort de la solidité de son armure, faisait mordre la poussière à un grand nombre des nôtres. Nul ne pouvait résister aux coups qu'il portait. Et pourtant les braves Arméniens, attentifs au moindre de ses mouvements, cherchaient le moment pour se précipiter sur lui et le terrasser, mais ils ne pouvaient lui faire aucun mal. C'est alors que le courageux Vahan Amadouni, jetant ses regards sur la grande église d'Etchmiadzine, bâtie par S. Grégoire, s'écria: « Aide-moi, Grand Dieu!... Toi, qui as fait arriver droit au front du superbe Goliath la pierre lancée par David, dirige aussi mes traits contre l'œil de mon terrible ennemi! » Le Ciel entendit sa prière. Il lança aussitôt sa lance contre le nouveau Goliath et le renversa de son cheval. Les Arméniens reprirent courage, ils se précipitèrent sur les ennemis, en massacrèrent un grand nombre et mirent le reste en fuite. Enfin victorieux, ils entrèrent dans le pays de Dzop et se rendirent auprès du roi. Sans esprit de jalousie ou de rivalité, Pacarad rendit un fidèle témoignage à Kosrov de l'action d'éclat que Vahan avait accomplie. Aussi le roi donna-t-il à Vahan, le lieu qui avait servi de champ de bataille, et le fort d'Ochagan où Vahan avait fait preuve d'une intrépidité si grande. Ensuite Khosrov plaça Cardchouïl Makhazouni au poste de Mihran, qui avait trouvé la mort en combattant. Ce prince Cardchouïl était le chef de la Maison des Khorkhorouni. C'est le prince Zoura, fils de Manadjihr et chef de la Maison des Rechdouni, qui fut désigné pour prendre le commandement de l'armée du Sud.

Après ces événements, Khosrov, ayant la persuasion que Chabouh roi des Perses donnait la main à ses ennemis, les peuples du Nord, rompit la paix avec lui et refusa de lui payer le tribut particulier qu'il lui servait. Il donna ce même tribut à César et en reçut par contre des légions pour se défendre contre Chabouh. Mais il mourut peu de temps après. Il avait régné neuf ans. On l'inhuma dans le fort d'Ani, près de son père. C'était là que les rois avaient leurs tombeaux.



DICRAN II.

(Ap. JC. 353)

Après la mort de Khosrov II, S. Vertanès, le patriarche, réunit en assemblée tous les satrapes du pays et tous les chefs d'armée pour délibérer de faire, par l'entremise de l'empereur des Grecs, couronner roi d'Arménie, Diran, fils de Khosrov. Avec l'assentiment de tous, il confia la régence du royaume à Ardachir Gamsaragan, comme en étant le personnage le plus considérable et comme en ayant le rang le plus élevé après le roi. Ensuite il se rendit auprès de l'Empereur pour le prier de mettre Diran, qu'il accompagnait, sur le trône de l'Arménie.

Aussitôt que Chabouh fut instruit de la mort de Khosrov et de la démarche de Diran près de l'empereur, il leva un grand nombre de troupes et les mit sous le commandement de son frère Nersèh, qu'il avait l'intention de faire roi de l'Arménie. Il croyait trouver le pays sans chef et dans l'anarchie. Mais Archavir Gamsaragan, qui savait que les Perses venaient envahir le royaume, marcha à la rencontre de Nersèh avec les satrapes et toutes les forces arméniennes. Il le rencontra dans la plaine de Mérough où il lui livra une bataille acharnée. Un grand nombre de satrapes trouvèrent la mort dans ce combat terrible. On ne savait pas de quel côté allait pencher la victoire, quand, à la fin, les Arméniens mirent les Perses en fuite et demeurèrent les vainqueurs.

Diran ayant été couronné roi d'Arménie par l'Empereur Constance, fils de Constantin, revint de Constantinople dans son royaume. Ne voulant plus être inquiété par le roi Chabouh, il conclut un traité de paix avec lui et s'engagea à lui payer un tribut particulier, en même temps qu'il payait aussi un tribut aux Grecs. Diran passa sa vie dans la mollesse et ne se rendit point célèbre par aucune grande action. Loin d'imiter les vertus de ses aïeux, il s'écarta même de toute piété. Comme il redoutait d'être repris par le patriarche Vertanès, c'est en secret, hypocritement, qu'il se livra à tous les vices de la débauche.

Diran eut trois fils; Ardachès, qui eut un fils qu'il nomma Dirit; Archagh, qui fut roi depuis; et Dertad, dont est né Knèl, et qu'on mit à mort à Constantinople.

Le patriarche Vertanès était alors arrivé à la fin de sa carrière. Après avoir occupé le siège patriarcal pendant quinze années, il rendit son âme à Dieu. Ses restes furent portés et déposés au village de Tortan. C'était pendant la troisième année du règne de Diran. Houssigh, fils de Vertanès, remplaça son père sur le siège patriarcal et suivit fidèlement les préceptes de vertu de ses aïeux.

Les peuplades du Nord envahirent de nouveau l'Arménie. Diran, qui ne se sentait pas assez fort pour les repousser, invoqua le secours de Chabouh, roi des Perses, qui, voulant établir des liens d'amitié avec notre roi, lui accorda le secours de ses armées et le délivra ainsi de l'invasion des barbares.

L'impie Julien avait succédé à Constance. Il déclara la guerre aux Perses. Il se trouvait en Mésopotamie avec ses légions. Il voulut passer l'Euphrate sur le pont de bateaux, qui y avaient jeté les Perses. Ceux-ci rompirent aussitôt les cordes et les amarres qui retenaient ce pont et arrêtèrent les Romains. De plus, ils fortifièrent leurs retranchements de l'autre côté du fleuve, dont ils défendirent le passage. Julien, voyant qu'il lui serait bien difficile de franchir l'Euphrate, envoya demander des secoursnéces saires à Diran. Celui-ci, sans respect pour le traité qu'il avait conclu avec Chabouh, vint rejoindre Julien, fondit sur les Perses qui gardaient le passage du fleuve, les délogea de leurs retranchements et rétablissant le pont, y fit passer les Romains.

Pour récompenser Diran du service qu'il venait de lui rendre, Julien le combla de grands honneurs, mais en même temps il lui demanda de le suivre en Perse. Diran s'excusa de ne pouvoir le faire en prétextant qu'il se sentait trop affaibli pour monter à cheval. Julien n'insista pas, mais il commença à se méfier de Diran et il exigea de lui des troupes et des otages. Diran lui donna l'armée du Sud que commandait Zoura, chef de la

Maison des Rechdouni. Quant aux otages, comme il chérissait particulièrement son second fils Archagh, il livra à Julien son troisième fils Dertad, avec sa femme et ses enfants, ainsi que son petit fils Dirit, enfant de son fils aîné Ardachès, déjà décédé. Julien envoya tous ces otages à Constantinople, à l'exception de Dirit, qu'il fit retourner en Arménie. Il lui remit un tableau où l'on avait peint son portrait, c'est-à-dire plutôt l'image de l'empereur avec celles de quelques démons, en lui enjoignant d'exposer ce tableau dans l'église, du côté de l'Orient. Il lui ajouta en même temps: « Tous les peuples soumis aux Romains en agissent ainsi. » Diran accepta ce tableau sans prendre garde que c'était un artifice de Julien pour faire adorer l'image des démons.

Arrivé au canton de Dzop, Diran voulut placer dans son église royale le tableau que Julien lui avait consigné, mais le saint patriarche Houssigh accourut et le supplia de ne pas donner suite à cette folle idée. Le roi insista et S. Houssigh, ne pouvant plus se contenir, lui arracha le tableau des mains, le jeta à terre et le brisa sous ses pieds. Diran, qui redoutait la colère de Julien, s'imagina que la mort lui était réservée, sans doute, pour cet acte qu'il considérait comme un attentat à la personne de l'Empereur. Il avait une haine implacable contre S. Houssigh à cause des reproches continuels sur sa coupable conduite que lui adressait toujours le patriarche. Ses transes et cette haine lui inspirèrent de faire battre à coups de fouet S. Houssigh jusqu'à ce qu'il en mourut. Houssigh avait occupé pendant six ans le siège patriarcal. Ses diacres placèrent sa dépouille mortelle au village de Tortan près de celle de son père.

Daniel, avancé en âge, d'origine syrienne, ancien disciple de S. Houssigh, fut élu patriarche à la mort de ce dernier. Mais, se trouvant en présence du roi, il lui reprocha sa cruauté et le chargea de malédictions à cause de la dureté de son cœur. Le roi, fou de colère le fit tout de suite étrangler. Alors les Arméniens élurent un des prêtres du Monastère de S. Jean-Garabied, de la ville d'Achdichad. On l'appelait Parnersèh ou Paren.

La nouvelle des atrocités du roi et des murmures qu'elles provoquaient chez tous les satrapes, parvint à l'oreille du chef de la famille des Rechdouni, à Zoura, qui commandait alors l'armée arménienne du Sud et qui, avec cette armée avait, sur l'ordre de Diran, suivi Julien. Zoura dit à ses soldats: « N'obéissons plus aux ordres d'un roi qui met le scandale et jette l'épouvante au milieu de tous les adorateurs du Christ et qui égorge ses saints. Ne marchons pas avec ce roi impie! » Ses paroles furent approuvées par ses troupes. Zoura quitta alors le camp de l'Empereur, revint sur ses pas et se retrancha à Demoris. Il attendit là pour voir ce que les autres satrapes décideraient de faire. Julien, irrité de se voir abandonner par les troupes arméniennes, envoya une lettre de menaces à Diran. Il lui disait: « Si Zoura n'a pas agi ainsi d'après ta volonté, tu l'extermineras lui et toute sa famille; si, au contraire, tout s'est fait par tes ordres, je jure qu'à notre retour, nous viendrons t'exterminer toi et tout ton peuple. »

Diran, effrayé par cette lettre et par les menaces qu'elle lui apportait sur la foi du serment, manda Zoura près de lui. Zoura était seul à présent; ses soldats s'étaient dispersés. C'est donc à contre-cœur qu'il se rendit auprès du roi qui le fit périr avec toute sa famille. Un certain Saghamout seigneur d'Andzid, fut désigné par Diran pour remplacer Zoura dans son commandement de l'armée du Sud.

Julien mourut pendant la guerre qu'il avait entreprise contre les Perses; son successeur Valentinien fit des offres de paix à Chabouh, mais celui-ci ne fut pas satisfait des termes du traité de paix et poursuivit l'armée romaine. Arrivé aux frontières de l'Arménie, il se ressouvint de l'outrage que Diran lui avait fait en livrant des secours aux Romains, et il résolut d'en tirer vengeance. Il employa la ruse pour le décider à venir le voir, il lui écrivit qu'il avait à conférer avec lui. Diran, la tête égarée par cette lettre, se rendit auprès de Chabouh, qui lui adressa les plus vifs reproches en présence même de son armée et finit par lui faire crever les yeux.



ARCHAGH II.

(Ap. JC. 363)

Après cette action perfide et cruelle, Chabouh pour calmer l'irritation des satrapes arméniens, qu'il craignait de voir venir venger leur roi, mit sur le trône d'Arménie Archagh II, fils de Diran. Il croyait faire ainsi un acte de magnanimité, et espérait gagner de cette façon l'affection des Arméniens et s'assurer en même temps la possession de notre pays. Il redoutait pourtant les satrapes, mais il sut les maintenir en exigeant d'eux qu'ils lui livrassent des otages.

Il donna le commandement de l'armée arménienne de l'Est à son favori Vaghinagh Suni et lui confia la régence de toute l'Arménie, puis il partit pour poursuivre les troupes grecques.

Archagh II régnait depuis deux ans, quand le patriarche Parnersèh vint à mourir après quatre années de pontificat. Les satrapes arméniens s'assemblèrent encore auprès du roi pour le prier de mettre à sa place un homme digne de l'épiscopat. On choisit le jeune Nersès, petit fils du patriarche Houssigh, qui se trouvait à Constantinople. On lui envoya des gens qui l'amenèrent à Césarée et on le fit sacrer patriarche de l'Arménie, où il revint et occupa le siège patriarcal. Son zèle était grand et il commença par doter le royaume d'institutions utiles. Il voulut établir dans l'Arménie tout ce qu'il avait vu de bon dans le pays des Grecs. Il avait remarqué que les lépreux, les gens atteints d'éléphantiasis, les malades incurables, et ceux dont les maladies étaient contagieuses, se voyaient chassés de partout parce qu'on avait peur de gagner leur mal, et que ces malheureux ne trouvaient de refuge que dans les déserts et les solitudes, sans la moindre consolation dans leurs souffrances, sans le moindre soin dans leurs terribles maux; et qu'ils mourraient là privés enfin de tous ce que l'existence réclame. Il fit bâtir de nombreux hôpitaux pour recueillir et abriter tous ces malheureux. Il assigna à ces établissements des bourgs, de métairies riches en productions de toutes sortes pour l'entretien complet de ces infortunés, afin qu'ils n'aient aucun besoin de s'en aller au dehors. Nersès confia la surveillance de ces maladreries et de leurs dépendances à son diacre Khat, et lui recommanda de construire dans tous les bourgs et villages des hôtelleries pour loger les étrangers et donner la subsistance aux orphelins, aux vieillards et aux indigents. Nersès fit aussi bâtir, dans les plaines désertes et inhabitées, des monastères et des couvents pour les moines et les cénobites. Pour pères ou supérieurs de ces religieux il nomma des personnages recommandables par vertus et sainteté.

Nersès se distingua par son zèle et sa charité et devint véritablement le bienfaiteur de toute la nation. Aussi l'appela-t-on Nersès-le-Grand. Archagh, reconnaissant les mérites de ce saint homme et plein d'admiration pour toutes ses œuvres pieuses, convoqua une grande assemblée et fit nommer Nersès Grand-Pontife de toute l'Arménie. Les patriarches arméniens cessèrent dès lors d'aller se faire sacrer à Césarée et la cérémonie de la consécration se fit désormais toujours par des évêques arméniens, qui faisaient de cette façon usage du droit conféré à S. Grégoire l'Illuminateur par le Pape S. Sylvestre, lors de sa visite à Rome en compagnie du roi Dertad.

L'empereur Valentinien, après avoir chassé de son empire les troupes du roi des Perses Chabouh, envoya une lettre à notre roi Archagh pour lui avertir qu'il fallait qu'il se tînt à l'écart de ces infidèles et qu'il se rapprochât des Grecs. En même temps, il réclamait le tribut du pays. Non seulement Archagh ne répondit pas à cette lettre, mais il se prit de dédain et de mépris pour les Romains. Cependant il ne s'attacha pas au roi Chabouh; loin de là, il s'en éloigna. Il ne suivit que ses goûts et ses penchants pour la mollesse; il aima les plaisirs des festins et son grand bonheur était d'entendre les chanteuses.

Valentinien était d'un tempérament violent et d'un caractère susceptible. Quand ses envoyés lui apprirent comme ils avaient été mal reçus par Archagh, quels discours insolents il leur avait tenus et avec quel mépris il les avait renvoyés, il fut indigné et, ne pouvant retenir sa colère il mit

à mort Dertad, frère d'Archagh et père du jeune Knèl. On se rappelle que Dertad avait été emmené en otage à Constantinople sous le règne de l'empereur Julien. En outre, Valentinien fit prendre les armes à Théodose, son général, et l'envoya faire la guerre aux Arméniens, pour tirer vengeance de l'affront qu'il avait reçu de leur roi.

Théodose, à la tête d'une armée formidable, était aux frontières de notre pays. Archagh, tout effrayé, n'osant pas se mesurer avec les forces de l'empereur, eut recours au patriarche Nersès et le supplia de trouver un moyen pour apaiser Valentinien. Nersès alla au devant de Théodose, il était accompagné de quelques personnages distingués, et le conjura d'user de clémence et de ne pas poursuivre les hostilités. Puis, il se rendit à Constantinople et se fit présenter à l'empereur; il invoqua sa bonté et sa générosité et fit si bien qu'il le disposa à lui accorder la paix. Valentinien fut surpris et charmé par la sagesse du patriarche arménien et le combla d'honneurs. Il lui rendit les otages; la famille de Dertad, frère du roi Archagh, le prince Dirit, petit-fils de l'ex-roi Diran et toutes les personnes que Julien avait fait conduire à Constantinople. Il fit plus; Archagh avait perdu sa première femme, il lui envoya pour épouse une jeune princesse, nommée Olympiade, qui était sa propre parente. Voulant se montrer généreux envers le jeune Knèl, à cause de la mort injuste qu'il avait infligée à son père Dertad, il lui donna la dignité du Consulat et de grands trésors. Dirit, jaloux de Knèl, à cause de cette faveur impériale, ne pensa plus qu'à lui nuire et n'attendit plus qu'une occasion favorable pour mettre à exécution un projet que sa perfidie lui avait inspiré.

Knèl alla un jour dans la province d'Ararat, trouver son aïeul Diran qui, après avoir eu les yeux crevés, s'était retiré dans le bourg de Gouache, où il passait encore la vie; ce bourg était situé au pied du mont Arakadz. Il lui raconta tout ce qui s'était passé avec lui et comment son père Dertad avait été mis à mort. Diran se mit à pleurer amèrement la perte de son fils Dertad. « C'est moi, dit-il à Knèl, qui suis la seule cause de la mort de ton père, car c'est moi qui l'ai donné en otage à Julien et j'en subis le châtiment en vivant ici avec les yeux crevés. » Puis, il fit don à Knèl de tous ses biens et de la propriété de ses villages et de ses métairies, en exigeant qu'il se fixât dans ce bourg de Gouache.

Knèl s'y établit et prit pour femme Parantzèm, fille d'Antogh, chef de la Maison des Sunis. Il célébra son mariage avec une magnificence toute royale et, selon l'usage du temps, combla de présents tous les satrapes et tous ses invités. Il gagna bientôt l'affection de tous. C'était une coutume à cette époque, pour tous les grands personnages du royaume, d'envoyer à la cour l'un de leurs enfants et de le mettre au service du roi. Les satrapes, honorés par Knèl et reconnaissants envers lui, lui envoyèrent leurs enfants. Knèl revêtit ces jeunes gens d'habits magnifiques, leur donna des parures brillantes et des armes superbes. On l'en aima davantage.

Dirit trouva là un prétexte à calomnier. Il courut chez le roi en compagnie de son ami Vartan Mamigonian, écuyer du roi, et lui dit: « Tu ne sais pas que Knèl a formé le projet de t'assassiner pour régner à ta place! C'est pour cela qu'il s'est fixé à Ararat, sur les propres domaines des rois. Il a su gagner le cœur de tous les satrapes. De plus, l'empereur, pour lui fournir les moyens de conspirer, lui a conféré la dignité du consulat et lui a fait don d'immenses trésors, avec lesquels il a pu corrompre les satrapes. » Vartan ajouta en jurant sur la vie du roi: « Oui! de mes propres oreilles, j'ai entendu Knèl dire: Je ne laisserai pas sans vengeance, je ne pardonnerai pas à mon oncle la mort de mon père arrivée à cause de lui et par sa faute! »

Archagh crut à ces paroles; il envoya même Vartan dire à Knèl: « Pourquoi t'es-tu fixé dans l'Ararat, as-tu ainsi transigé, rompu l'ordre adopté par nos aïeux? La coutume voulait que le roi seul habitât dans l'Ararat, avec un seul fils, comme successeur au trône, tandis que les autres Archagouni résidaient dans les cantons des Hachdiank, d'Aghiovid et d'Arpérani, avec des pensions et des revenus sur le trésor royal. Tu as à choisir aujourd'hui. Ou tu recevras la mort, ou tu quitteras l'Ararat et tu renverras dans leurs familles les fils des satrapes. »

Knèl obéit au roi et s'en alla dans la province d'Aghiovid; il se fixa dans la ville royale de Zarichad. Sa mère l'avait cependant laissé l'héritier d'une forêt giboyeuse située sur le mont Chahabivan, dans la province de Dzaghgoden. C'était cette forêt qui excitait l'envie de Dirit. Il voulait la posséder et ne savait quel moyen employer pour cela.

Diran, l'aveugle, le père du roi Archagh, adressa à ce dernier de vives remontrances pour sa manière d'agir envers Knèl. Archagh, irrité contre son père, le fit étrangler secrètement. Diran fut enterré au bourg même de Gouache.

Un jour, Archagh s'en alla chasser sur le versant du Massis, à Gacaïovid. La chasse fut brillante et jamais aucun roi, avant lui, n'avait abattu autant de gibier dans l'espace d'une heure. Il en était joyeux et glorieux. Dirit et Vartan en profitèrent pour l'exciter de nouveau contre Knèl. « Knèl, lui dirent-ils, possède sur la montagne Chahabivan, une forêt encore bien plus giboyeuse. Il en a hérité de son aïeul maternel, Knèl Knouni. » Ces paroles ne manquèrent pas de produire l'effet qu'ils en attendaient; Archagh envoya à Knèl la lettre qui suit et nous la transcrivons ici telle que Moïse de Khorène nous l'a rapportée.

LETTRE D'ARCHAGH A KNÈL

« Archagh, roi de la noble Arménie, à Knèl, mon fils; Salut!

Tu examineras quels sont les points les plus giboyeux de ta montagne Dzaghgatz, au bord de l'eau, et tu y feras tous les préparatifs nécessaires afin qu'à notre arrivée, nous trouvions une chasse vraiment digne d'un roi. »

Presque aussitôt après avoir envoyé cette lettre, Archagh se mit en route. Il pensait bien que Knèl n'aurait pas eu le temps de tout préparer selon les ordres du roi et qu'alors il pourrait lui adresser ses reproches et trouver même quelque prétexte pour le faire charger de fers. Mais il fut trompé dans ses suppositions. A son arrivée, il trouva, au contraire, tous les préparatifs effectués selon ses ordres. Il en fut dépité. Alors il ordonna à Vartan de tuer Knèl pendant le cours de la chasse, en imaginant un accident qui surviendrait par une feinte maladresse de sa part; le trait qui atteindrait Knèl aurait été censément destiné à quelque gibier. Vartan s'empressa de mettre cet ordre à exécution, non point tant pour montrer son obéissance à Archag que pour être agréable à son ami Dirit. Aussitôt Knèl frappé, le roi, Vartan et Dirit, pour se faire croire innocents de sa mort, se répandirent en lamentations et en gémissements. Le roi lui fit même faire de magnifiques funérailles. Son corps fut porté dans la plaine d'Aghiovid et on l'inhuma dans la ville royale de Zarichad.

Faustus de Byzance raconte cependant la mort de Knèl d'une toute autre manière. Qu'on me permette de retracer le récit qu'il en fait.

« Dirit, dit-il, convoitait la possession de la femme de Knèl; elle s'appelait Parantzèm. Il cherchait donc pour cela tous les moyens de le faire périr. Il accumula les accusations contre lui auprès du roi et finit par décider Archagh à le mettre à mort. Pendant le mois de Navassart, Archagh étant allé à Chahabivan, manda, de là, Vartan le Mamigonian auprès de Knèl, pour prier celui-ci de venir passer les fêtes avec lui. Knèl, sans méfiance, se mit en voyage de nuit, accompagné de sa femme et de ses serviteurs, pour venir rejoindre le roi. C'était, ce jour-là, la grande fête de S. Jean-Baptiste, fête que S. Grégoire l'Illuminateur avait instituée à Pacavan. Un grand nombre d'évêques et une multitude de peuple étaient venus à Pacavan. S. Nersès qui était resté à Chahabivan avec le roi, y avait envoyé l'évêque Khat en compagnie de son archidiacre Mourigh.

« Le matin d'après, Knèl approchait du camp royal et c'est alors qu'Archagh le fit saisir et mettre à mort. Des soldats, armés de lances et d'épées, vinrent à sa rencontre, le jetèrent à bas de son cheval, lui lièrent les mains derrière le dos et l'emmenèrent. Voyant cela, sa femme Parantzèm courut trouver S. Nersès, qui, à cette heure matinale, était en train de réciter l'office du jour. Elle le supplia de venir au secours de son mari. S. Nersès, laissant l'office, vint en hâte à la tente du roi. Archagh, soupçonnant bien que le saint homme ne venait à lui que pour implorer la grâce de Knèl, se couvrit pour faire croire qu'il dormait. S. Nersès le secoua et le supplia d'avoir compassion de Knèl et de ne pas le laisser exécuter. Mais Archagh faisait toujours semblant de dormir, et ne répondait rien.

S. Nersès répétait ses supplications, lorsque le chef des bourreaux entra dans la tente et vint dire au roi que ses ordres avaient été exécutés, et que Knèl avait été enterré à l'endroit même où il avait subi le supplice. »

Tel est le récit que fait de la mort de Knèl, Faustus de Byzance qui vivait à cette époque et se trouvait en Arménie au moment où cela se passait. De cette manière ou de l'autre, il est donc avéré qu'Archagh fit mettre Knèl à mort. Archagh avait toujours cru que rien ne révélerait son crime. Mais tout le monde sut ce qui était arrivé. S. Nersès l'apprit aussi, et dans l'indignation qu'il ressentit pour ce crime et pour tant d'autres commis par Archagh, il maudit le roi ainsi que Vartan et Dirit, les instigateurs du meurtre de Knèl. Il s'éloigna et resta dans le deuil plusieurs jours, non point tant pour la douleur que lui causait la mort de Knèl que pour l'horreur que lui inspiraient les crimes d'Archagh. Celui-ci, loin d'éprouver des remords de son action, s'empara, sans pudeur, des trésors et



KNÈL CONDAMNÉ À MORT PAR SON ONCLE, LE ROI ARCHAGH II

de l'héritage de sa victime. Il fit plus; du vivant même de sa propre épouse Olympiade, il prit Parantzèm la femme de Knèl. Il eut d'elle un fils, qui fut appelé Bab.

Parantzèm, avait le cœur aussi méchant que sa beauté était grande. Par jalousie et par ambition, elle fit périr la reine Olympiade d'une façon horrible afin de pouvoir régner seule avec le roi Archagh qui, pour lui complaire, fit mettre à mort Vaghinagh Suni, commandant de l'armée de l'Est, afin de le faire remplacer par son père Antiochus. Nersès-le-Grand, ne pouvant plus supporter d'être le témoin de pareils crimes, s'éloigna, le cœur nâvré, de la ville de Vagharchabad et chercha la tranquillité de son âme dans l'isolement des cloîtres.

Chabouh, roi des Perses, voulait toujours se venger d'Archagh. Il lui en voulait d'avoir entamé des rapports d'amitié avec les Grecs, auxquels il payait, en outre, un tribut que prétendait Chabouh lui être dû. Mais il était en guerre continuelle avec les peuplades du Nord et n'avait pu trouver l'occasion, le moment favorable pour accomplir sa vengeance. Il venait de conclure la paix avec eux. C'est alors qu'il put manifester toute sa haine contre Archagh. Celui-ci, sans forces suffisantes à lui opposer une résistance, envoya Dirit et Vartan lui porter de riches présents et lui demander la paix et l'amitié. Chabouh accorda ce qu'on lui demandait, mais, comme il allait entreprendre une guerre contre les Grecs, pour se venger des défaites qu'il en avait subies, il fit dire à Archagh, par Dirit et Vartan, de le suivre avec toutes les forces de l'Arménie. Archagh, qui redoutait de se mettre ouvertement en guerre contre les Grecs, ne voulut pas marcher personnellement à la suite de Chabouh. Il allégua plusieurs prétextes pour ne pas se montrer en personne et envoya seulement une faible armée au roi des Perses. Cela seul suffit cependant à le tenir dans les transes et il attendait avec impatience et terreur l'issue de la guerre.

Mais Dirit, qui était ennemi juré des Grecs, loin de lui conseiller de se tenir en paix avec eux, l'excitait continuellement contre les Grecs. Archagh, alors, soupçonna Dirit et Vartan d'avoir peut-être intrigué auprès de Chabouh, pour que celui-ci le forçât à envoyer des troupes contre les Grecs. Son irritation fut d'autant plus grande contre eux qu'il était excité par son écuyer Vassagh, le frère de Vartan, qui avait pris son frère Dirit en haine. Il conseillait au roi de leur retirer leur charge, dans les fonctions de laquelle ils se rendaient coupables de tant de crimes. Archagh les fit alors venir devant lui, les accabla d'injures, leur enleva leur charge et les dégrada de leurs dignités. Dirit et Vartan ne pouvant supporter un tel affront, quittèrent le pays avec l'intention de se retirer auprès de Chabouh. Lorsque Archagh apprit cela, sa fureur n'eut plus de bornes et il ordonna à Vassagh de courir après eux avec des troupes et de les tuer partout où il les trouverait. Vassagh n'hésita pas à mettre cet ordre à exécution, quoique Vartan fût, comme nous l'avons dit, son frère. Il les rejoignit et les mit à mort tous les deux. Ainsi fut vengé l'infortuné prince Knèl.

Chabouh, dans sa marche contre les Grecs, passa près de la ville arménienne de Dicranaguèrd. Il voulut entrer dans cette ville en ami et pour approvisionner son armée. Mais Antiochus, chef de la famille des Suni, beau-père d'Archagh, commandant de l'armée de l'Est et gouverneur de la ville, ordonna inconsidérément d'en fermer les portes. Il excita même la population contre Chabouh en l'engageant à lui résister. Chabouh envoya dire à Antiochus que lui, Chabouh, était l'ami des Arméniens et qu'il ne devait pas lui fermer les portes. Antiochus ne voulut même recevoir pas les envoyés du roi des Perses et les renvoya avec dédain. Un combat acharné s'en suivit, dans lequel un grand nombre de Perses trouvèrent la mort et l'armée de Chabouh, en pleine déroute, se replia sur Medzpine. Après un court temps de repos, Chabouh, ayant reformé ses troupes, voulut revenir sur ses pas et recommencer le combat, mais il reçut des informations relatives aux Grecs et crut qu'il devait d'abord marcher contre ces derniers et remettre la vengeance de sa défaite à l'époque de son retour. Il écrivit donc une lettre aux habitants de Dicranaguèrd, dans laquelle il leur disait qu'il avait toujours pensé pouvoir entrer tranquillement et en paix dans chacune des villes qu'il trouverait sur son passage, mais que si la population de Dicranaguèrd lui en avait fermé les portes, ce serait un encouragement pour les autres cités à en faire autant. Il les menaçait donc de les exterminer à son retour, afin de donner un double exemple à ceux qui seraient assez téméraires pour agir de cette manière.

Chabouh gagna la victoire sur les Grecs et revint devant les murs de Dicranaguèrd. Les habitants de cette ville, enhardis par le premier succès, lui refusèrent, comme la première fois, l'entrée dans leur cité, lui fermèrent les portes et se préparèrent à lui résister. Du haut de leurs murailles, ils s'écriaient: « Retire-toi, Chabouh, retire-toi! de peur que, cette deuxième fois, nous ne te fassions éprouver dans le combat plus de mal que la première. »

Chabouh leur répondit: « O valeureux Arméniens, vous voulez vous faire passer pour des braves, mais vous n'agissez point comme tels! Car les braves ne se tiennent pas cachés derrière les murailles et ne menacent pas quand ils sont en sûreté dans leurs retraites. Le fait des braves, c'est

de combattre en rase campagne. Il n'y a que les femmes seules qui se tiennent à l'abri et cachées et qui profèrent des menaces derrière les murailles. »

Il avait emmené avec lui un grand nombre de captifs grecs; il les fit venir devant lui et leur dit: « Si je prends Dicranaguèrd avec l'aide de vos armes, je vous rendrai à tous la liberté. » L'espoir de recouvrir leur liberté anima le courage de tous ces malheureux. Ils voulurent aussitôt courir à l'assaut de la ville, mais Chabouh commanda aux soldats perses d'aller au loin pour investir la ville et d'envoyer des flèches à tous ceux qu'ils verraient sur les murailles. Il rangea devant les murs les Grecs, qu'il avait armés d'armes de toute espèce et d'engins incendiaires, en les faisant précéder par des machines de destruction. Quand tout son monde fut prêt, il commanda l'assaut.

Les Grecs se mirent avec ardeur à appliquer contre les murs des béliers, machines roulantes que poussaient trois hommes, garnies en dessous de hâches, de socs à deux tranchants, de piquets à bec pour miner les fondations.

Les Arméniens, voyant les efforts des assaillants, se défendirent en leur envoyant des flèches et en jetant sur eux des grosses pierres, mais ils ne les atteignirent pas, car ceux-ci étaient abrités par les machines que nous venons de dire et sous lesquelles ils se tenaient. Les coups portés aux Arméniens les frappèrent toujours et, quand ils virent une brèche faite à leur murailles, ils reculèrent épouvantés et couverts de blessures. Chabouh s'en aperçut; il donna l'ordre de faire sonner les trompettes. A ce signal, toute la soldatesque ennemie se rua dans la ville et mit au fil de l'épée tout ce qui se montra devant elle. La main des Perses ne se fatiguait pas à frapper; leurs fers ruisselaient du sang des malheureux Arméniens, et le sol en était inondé. Pourtant les Arméniens ne se laissaient pas facilement égorger. Ne voyant plus devant eux qu'une mort certaine, ils disputaient le terrain pied à pied et les rues de la ville étaient jonchées aussi des cadavres des assaillants.

Les prisonniers grecs, dont le courage était exalté par l'espoir d'une délivrance prochaine de la captivité, se répandaient partout et, les torches aux mains, incendiaient toutes les constructions en bois. Ce fut alors une chose bien horrible que d'entendre les cris et les gémissements des femmes et des enfants. Ceux qui fuyaient le feu tombaient sous le fer de l'ennemi et ceux qui, fuyant l'ennemi, se réfugiaient dans les maisons, se trouvaient ensevelis sous leurs décombres en feu. Antiochus, le gouverneur de la ville, périt de cette façon.

Quand Chabouh vit Dicranaguèrd presque entièrement détruite, quand il vit le petit nombre de ses habitants qui avaient pu échapper à la mort, il ordonna à ses soldats de cesser le massacre. Il emmena les survivants en captivité et s'en revint en Perse. Il poussa plus loin la vengeance, il donna l'ordre aux troupes, qui étaient encore en Arménie, d'exterminer toute la famille des Sunis, dont le chef était Antiochus.



ARCHAGAVAN

(Ap. JC. 370)

Archagh, en l'année 370 de l'ère vulgaire, bâtit une ville sur le versant du mont Massis, dans la province de Gocaïovid, et la nomma Archagavan. Afin de la peupler le plus vite possible, il rendit l'édit que les droits de justice ne pourraient s'exercer sur quiconque viendrait s'y fixer. Une telle franchise fut joyeusement accueillie par certaines sortes de gens mauvaises et presque aussitôt la ville se trouva peuplée d'une multitude innombrable de malfaiteurs. Les dépositaires infidèles, les débiteurs de mauvaise foi, les esclaves évadés, les voleurs, les assassins, les débauchés, les maris éhontés, qui avaient abandonné leurs épouses, les bandits, tout ce qu'il y avait de pire en un mot, venaient s'y réfugier. Ils ne craignaient plus d'être poursuivis, ils n'avaient plus rien à redouter. Les satrapes arméniens qui ne pouvaient supporter aisément cet amas d'êtres indignes, qui voyaient aussi que leurs serviteurs les quittaient pour courir dans cette cité privilégiée d'Archagavan, avaient souvent murmuré et protesté auprès du roi, mais Archagh ne les écoutait pas. A la fin, les satrapes arméniens ayant appris que Chabouh, après avoir vaincu les Grecs, avait établi son camp près de Dicranaguèrd et, ignorant les horreurs qu'il avait fait subir à cette ville, lui envoyèrent des députés pour lui porter leurs plaintes. Ils le prièrent de les aider à détruire la ville d'Archagavan et à tirer vengeance d'Archagh.

Ces députés, en arrivant à Dicranaguèrd pour se rendre auprès de Chabouh, furent surpris de voir que la ville était détruite. Le roi des Perses se réjouit de voir les Arméniens qui avaient recours à lui. Il envoya un de ses généraux avec des troupes persanes et l'armée des Arméniens qui l'avait suivi lorsqu'il était allé combattre les Grecs, en lui ordonnant de détruire la ville nouvellement bâtie d'Archagavan; et de se saisir de la personne d'Archagh, et il s'en revint dans son royaume.

Archagh, informé de l'arrivée des Perses, se réfugia dans le fort d'Ani, situé dans la Haute-Arménie. Le général persan, aidé par les satrapes arméniens, alla mettre le siège devant le fort d'Ani et se rendit maître de toute la ville. Archagh s'enfuit alors dans le Caucase et se réfugia chez les Ibériens. Le général persan s'empara aussi du fort d'Ani, il prit les trésors royaux qui s'y trouvaient et même les ossements des rois. « Je ne sais, dit Moïse de Khorène, si ce fut pour porter outrage à Archagh ou par superstition pour quelque sortilège païen. » Mais les satrapes arméniens parvinrent à reprendre ces ossements et les enterrèrent pêle-mêle et l'un sur l'autre dans le bourg d'Aghtz, situé au pied de la montagne appelée Arakadz. Ils ne surent pas distinguer les ossements des païens des ossements des chrétiens parce que les restes des uns et des autres avaient été mêlés et confondus par les mains des spoliateurs.

Les satrapes arméniens, à la nouvelle qu'Archagh s'était enfui en Ibérie, se réunirent et fondirent sur la ville d'Archagavan. Ils passèrent au fil de l'épée tous ses habitants, hommes et femmes; ils n'épargnèrent que les enfants encore à la mamelle. Chacun s'acharnait avec la dernière rigueur contre ses esclaves évadés et contre tout ce peuple de criminels. Enfin ils détruisirent entièrement cette ville et en effacèrent même tout ce qui pouvait en retracer le souvenir.

S. Nersès, quoique bien vite averti, n'arriva sur le lieu que lorsque tout était consommé. Il trouva les petits enfants des victimes mis à part pour être emmenés en captivité. Il les délivra aussitôt, les fit placer dans des paniers et transporter dans une étable, leur prodigua les soins qui leur étaient nécessaires et leur donna des nourrices. Par la suite, ces enfants furent appelés Ouortk (paniers), à cause des paniers dans lesquels on les avait mis et transportés. L'endroit où on les installa étant devenu plus tard une bourgade, prit le même nom.

Quand Archagh apprit la destruction d'Archagavan et le sort qu'on avait fait subir à ses habitants, il en fut profondément irrité et il jura de s'en venger. Il revint en Arménie, emmenant avec lui les troupes de l'Ibérie. Pendant une année, il se prépara à la guerre et ne songea qu'à se

faire des partisans qu'il réunit autour de lui. Enfin, il se mit en marche contre les satrapes arméniens devenus ses ennemis. Mais Nersèh, fils de Gamsar, frère d'Archavir, chef de la Maison des Gamsar, réunit, de son côté, tous les satrapes et alla avec eux à la rencontre d'Archagh. Le combat fut entrepris avec acharnement. Des deux côtés, un grand nombre de guerriers resta sur le champ de bataille. Des deux côtés, l'on se battait braves contre braves. Des deux côtés, nul ne voulait céder à l'autre et s'avouer vaincu. Des deux côtés, on ne lâcha pied que pour reprendre haleine et revenir avec plus de véhémence.

Les choses en étaient là quand arrivèrent les légions des Grecs qui, elles aussi, s'avançaient contre Archagh. L'empereur Valens avait appris que les Arméniens s'étaient alliés aux Perses et que, lorsque Chabouh marchait contre les Grecs, Archagh lui avait fourni des troupes auxiliaires. Il en avait ressenti une grande colère et avait ordonné à Théodose d'aller combattre les Arméniens et de saccager le pays.

Quand Archagh se vit entouré de tant d'ennemis, de Chabouh et de ses satrapes d'une part, de l'empereur Valens de l'autre; quand il se sentit abandonné de tout le monde et qu'il vit les dangers qu'il courait, le désespoir le prit et il fit, à plusieurs reprises, supplier S. Nersès de venir à son secours en allant réclamer la paix à ses satrapes et en détournant l'empereur Théodose de lui faire la guerre.

S. Nersès ne voulait pas l'écouter. « S'il a la paix, disait-il, il répandra le malheur dans notre pays. » Le roi ne cessait pas, pourtant, de lui adresser suppliques sur suppliques. Il lui promettait de se soumettre dorénavant à ses volontés, d'abandonner ses vices, de faire pénitence avec le cilice et la cendre, pourvu seulement que S. Nersès lui fit accorder la paix et le soustraire aux coups dont les Grecs le menaçaient. Il écrivit aussi aux évêques arméniens, les conjurant de ne point laisser anéantir le pays.

S. Nersès finit par céder et se rendit auprès d'Archagh. Il fit appeler Nersèh le Gamsaragan ainsi que les autres satrapes qu'il réconcilia avec Archagh, qui promit alors de changer de conduite. Deux seuls parmi les satrapes, Méroujan, chef de la Maison des Ardzrouni, et le mari de sa sœur, Vahan Mamigonian, restèrent sourds aux instances de S. Nersès. Il ne voulurent point se soumettre à l'autorité d'Archagh; ils se maintinrent en rébellion, quittèrent le pays et se rendirent auprès de Chabouh, se mirent à son service et devinrent rénégats en acceptant la religion des Mages.

Après la réconciliation du roi et des satrapes, S. Nersès se rendit au camp des Grecs et se présenta à Théodose. Il lui demanda de ne porter aucun dommage à l'Arménie, de se contenter d'en exiger les tributs, de prendre comme otages le fils d'Archagh, nommé Bab, et les fils de tous les satrapes et de retourner près de l'empereur. Le généreux Théodose accueillit S. Nersès avec bienveillance, il accepta ses propositions, prit les tributs et les otages, avec la lettre écrite par Archagh à l'empereur Valens et se mit en route pour son retour. Mais il pria S. Nersès de l'accompagner jusqu'à Constantinople et le saint évêque y consentit.

A Constantinople, Théodose rendit compte à l'empereur de tout ce qu'il avait fait en Arménie et lui remit la lettre que lui adressait Archagh. Cette lettre disait:

« Archagh, roi d'Arménie, et tous les satrapes du royaume arménien, à notre Souverain, l'Empereur Valens-Auguste et son fils Gratien. Salut!

« Que Votre Majesté ne suppose pas que ce soit par esprit de haine que nous nous sommes mis en révolte, non plus que par trop de confiance en leurs forces que nous avons lancé nos armées sur le territoire des Grecs. Nous avions seulement été avertis que des séditions avaient éclaté contre votre autorité et nous nous sommes dit, dans l'appréhension de quelque attaque de Chabouh, que si personne n'était plus là pour nous protéger contre lui, nous devions pour ne pas l'exciter contre nous, lui donner comme auxiliaire une petite armée, puisqu'il l'exigeait. Mais moi, Archagh, je n'ai point voulu marcher avec lui contre vous, je vous suis au contraire resté fidèle. Il en est arrivé que Chabouh est venu dévaster notre royaume, dont il a réduit les habitants à l'esclavage et qu'il est allé jusqu'à arracher de leurs tombes les mânes de nos pères. Accordez toute votre confiance à ceux que nous députons auprès de Votre Majesté. Ils vous demandent de me rendre vos bonnes grâces et votre amitié. Que cette amitié soit dorénavant solide et durable et nous vous en serons toujours sincèrement reconnaissants. »

Mais l'empereur Valens ne voulut ni prendre connaissance de cette lettre, ni consentir à la paix promise, ni même recevoir S. Nersès. Il ordonna de l'exiler et de passer par les armes les otages qu'il avait amenés avec lui. Pourtant, grâce à Théodose, il voulut bien ne pas mettre à mort les otages, mais il n'accorda aucune grâce à S. Nersès et il donna des ordres formels pour qu'on le conduisît en un pays très-lointain. S. Nersès avait été suivi par deux de ses diacres et quelques prêtres.

Il fut embarqué sur un navire et, comme c'était en plein hiver, le bâteau qui le transportait fut assailli par un vent terrible et vint échouer, en se brisant,

sur une île inhabitée. Les marins se trouvèrent alors dans la plus noire détresse. Ils en vinrent à être obligés de se nourrir avec les racines des arbres de la forêt. On raconte que, par un effet de la divine providence, les marins et les autres exilés, furent, pendant l'espace de huit mois, nourris exclusivement du poisson que la mer rejetait sur le rivage.

Archagh apprit un jour que S. Nersès avait été relégué. Il se sentit alors maître d'agir comme il l'entendrait. Il viola les engagements qu'il avait prit avec ses satrapes, ne tint plus aucun compte des serments qu'il avait faits et ne se ressouvint plus que des humiliations qu'il avait eu à endurer. Il n'eut plus alors à l'esprit que l'idée de se venger de ceux qui étaient cause qu'on avait détruit sa ville d'Archagavan. Sous différents vains prétextes, il commença par faire mettre à mort quelques satrapes. Ce fut surtout contre Nersèh Gamsaragan qu'il manifesta une haine particulière. Nersèh s'était mis à la tête, on le sait, des satrapes qui avaient pris part au combat contre Archagh. Il eut donc la pensée d'anéantir toute la famille de ce Nersèh. La cupidité le poussait aussi. Il voulait s'emparer de la forteresse d'Ardakers et de la ville libre d'Erouantachad qui appartenait à cette famille.

Comme il avait résolu d'exterminer complètement cette maison, un jour, il fit venir dans son palais d'Armavir tous les infortunés Gamsaragan en se targuant d'être leur ami et allié et, sous prétexte de les gratifier d'honneurs, il les fit tous massacrer sans pitié, hommes, femmes, vieillards et enfants. Un seul, Sbantarad, fils d'Archavir, qui avait fixé sa résidence dans les provinces de Daron et de Hachdiank, put échapper à l'extermination. Il avait épousé une femme Archagouni du nom d'Anouïch, et s'était toujours tenu éloigné des autres Gamsaragan, parce qu'il avait à se plaindre de Nersèh, son oncle paternel. Ce n'est qu'à cause de cet éloignement qu'il put échapper au massacre. Quand il put avoir connaissance de cet acte épouvantable, il s'enfuit en Grèce avec ses fils Chavarche et Cazavon et tous les siens. La rage cruelle du roi fut telle qu'il parvint jusqu' à ordonner de laisser les corps des malheureux Gamsaragan sans sépulture et sur la voie pour servir de pâture aux chiens errants. Satisfait de son crime comme d'une victoire qu'il aurait remportée, Archagh se mit à passer ses jours dans tous les plaisirs et toutes les jouissances de l'existence.

Il fit entasser à Armavir toutes les richesses des Gamsaragan. A cet effet, il avait fait creuser, près de Nakhdjavan, deux fosses larges et profondes; c'est dans ces fosses qu'il voulut enfouir toutes ces richesses qu'il avait fait transporter sur des chariots. Les hommes qui conduisaient ces chariots virent des ossements humains dispersés çà et là et apprirent qu'ils étaient les restes de leurs maîtres. Ils les recueillirent dans leurs chariots et allèrent les déposer dans les fosses au lieu d'y mettre, selon l'ordre du roi, les richesses qu'ils avaient apportées. Archagh en fut informé et il ordonna de pendre ces hommes compatissants à des poteaux plantés au-dessus des fosses.

Khat, sacré évêque de Pacravant par S. Nersès, remplaçait ce dernier, en son absence, dans l'administration religieuse du pays. Cet homme égalait S. Nersès en vertus. Dans ses remontrances au roi, il se montrait sans crainte et d'une sévérité terrible. On ne reprochait à Khat que de se parer d'habits magnifiques et d'aimer les chevaux. Il en était vivement blâmé par toutes les personnes qu'il avait à reprendre. Afin de faire cesser les blâmes, il ne porta plus de beaux vêtements, il se couvrit d'un cilice et, jusqu'à la fin de sa vie, il n'eut plus qu'un âne pour monture.

Khat était absent lors du massacre des Gamsaragan. Quand il fut de retour, il adressa au roi les reproches les plus véhéments. Archagh, furieux, le fit saisir pour être lapidé. Mais les beaux-frères de la fille de Khat, princes de grandes satrapies de la puissante Maison des Abahouni, tirèrent leurs épées et se jetèrent sur les gens venus pour appréhender le saint évêque, des mains desquels ils l'arrachèrent et revinrent dans leurs provinces. Archagh n'osa rien dire ni rien faire, car il craignit une révolte générale de la part de tous les satrapes.

L'empereur Valens avait péri au milieu des flammes dans une incendie à Adrianople, et Théodose avait été proclamé empereur à Constantinople. Son premier acte de justice fut de rappeler notre saint patriarche Nersès, qui fut surnommé le Grand. Théodose le combla d'honneurs et le retint près de lui à Byzance où devait avoir lieu une assemblée pour réfuter les hérésies de l'impie Macédonius.

FIN DU RÈGNE D'ARCHAGH II.

(Ap. JC. 379)

Chabouh, qui, depuis longtemps, méditait la ruine d'Archagh et de son royaume, excité aussi par différents personnages et, peut-être même, par quelques satrapes arméniens, envoya contre Archagh le Bahlav Alanozan avec des forces considérables. Archag, se voyant sans aide et abandonné de tous ses satrapes, prit la fuite et se réfugia dans un endroit caché. Les satrapes arméniens en avaient assez d'Archagh. Ses débordements et ses cruautés les avaient irrités et mis à bout. Ils allèrent au-devant d' Alanozan, lui annoncèrent qu'ils ne voulaient plus leur roi et promirent soumission et dévouement à Chabouh. Celui-ci les trompa sur ses véritables intentions; il les combla d'honneurs et les laissa retourner en Arménie. Il écrivit même à Alanozan de laisser en paix les satrapes et de ne chercher qu'à s'emparer de la personne d'Archagh.

Dans ce dernier but, Alanozan employa la ruse. Il fit occuper tous les chemins pour empêcher Archagh de s'enfuir. Les satrapes eux mêmes, se prêtèrent à la chose ne sachant pas où Alanozan voulait en venir. Archagh se vit alors cerné de toute part et tomba dans une immense anxiété. Il pensa pourtant pouvoir gagner les bonnes grâces d'Alanozan. Il se hasarda lui écrire qu'il était du même sang que lui, étant Bahlav aussi, et par conséquent un frère, et qu'il ne devait plus le poursuivre avec tant d'acharnement. Il le priait enfin de le laisser se sauver dans le pays des Grecs et lui faisait de belles promesses en récompense de cela.

Alanozan repoussa toutes ses offres; il lui rappela ses atrocités et, en dernier lieu, l'extermination des Gamsaragan, ses alliés. Il lui disait enfin qu'il ne voulait pas risquer les faveurs que lui accordait Chabouh, son roi, pour les faveurs incertaines qu'il lui promettait.

Archagh, réduit à la dernière extrémité, se voyant abandonné de tous et n'ayant plus espoir d'échapper au sort qui l'attendait, se décida, à contre-cœur pourtant, à se rendre auprès d'Alanozan, pour aller ensuite trouver Chabouh. Ayant obtenu du général persan le serment qu'il ne lui ferait aucun mal, il s'en vint à lui. Quelques satrapes, qui lui étaient restés fidèles, l'accompagnèrent. Au nombre de ceux-ci se trouvaient Vassagh le Mamigonian et Trastamaden son majordome et chambellan. Alanozan emmena tout ce monde en Perse au roi Chabouh qui fit enfermer Archagh, mais il donna pourtant des ordres pour qu'il fut gardé avec égards et respect. Il contraignit Archagh à écrire à sa femme Parantzèm de venir à la Porte royale et il ordonna à tous les grands personnages et aux satrapes de venir avec Parantzèm. Et, pour les forcer à obéir à ses ordres, il fit porter ses ordres aux Arméniens par un petit détachement de son armée.

Les satrapes arméniens, qui avaient cependant prêté la main à Chabouh contre leur propre roi, voyant que le tyran de Perse n'avait d'autres intentions que de se saisir d'eux et de leurs épouses, comme il avait fait pour les satrapes restés fidèles à Archagh, se réunirent et prirent conseil ensemble. Craignant que s'ils n'obtempéraient pas à l'injonction de Chabouh, il leur ferait la guerre, et, d'un autre côté, se trouvant sans roi et sans chef légal, ils prirent la détermination de lui envoyer une députation qui lui porterait de riches présents et le prierait de leur permettre de rester tranquilles dans leur pays. Mais Chabouh qui méditait de mettre l'Arménie sous son sceptre et d'en extirper le christianisme pour se rendre plus fort contre l'empire grec, ne se rendit pas à leur prière. Les satrapes exaspérés, voyant qu'Alanozan était parti et que les troupes envoyées par Chabouh étaient peu nombreuses, se liguèrent ensemble et fondirent sur les soldats persans qu'il repoussèrent, et se dispersèrent ensuite dans le pays, en se mettant à l'abri dans des places inexpugnables. Quelques uns d'entre eux prirent leurs femmes et leurs familles et se réfugièrent en Grèce. Parmi ces derniers, il se trouvait aussi un jeune homme, nommé Varaztad, qui se rendit à Constantinople. Il entra au service de l'empereur et se distingua si bien qu'il devint roi d'Arménie, comme nous le verrons plus tard.

La reine Parantzèm, au lieu de se rendre à l'appel de son mari, prit

ses trésors, et, en compagnie de Mouchégh le Mamigonien, s'en alla à Eraskhatzor et se réfugia dans la forteresse d'Ardakers qu'Archagh avait restaurée. De là, elle écrivit à son fils Bab qui se trouvait à Constantinople, lui dépeignit la position et le pria de faire tout son possible, avec l'entremise de S. Nersès et des princes grecs, pour reprendre, avec le concours des Grecs, leur royaume perdu ou, sinon, de trouver un moyen pour l'arracher, elle, des mains de Chabouh.

Le roi des Perses, mis au courant des agissements des satrapes et de la reine Parantzèm, entra dans une fureur telle qu'immédiatement il ordonna de mettre les fers aux pieds d'Archagh, de le conduire dans la province de Khousistan et de le renfermer dans la forteresse d'Anhouch. Ensuite, il rassembla des troupes qu'il mit sous les ordres de Méroujan Ardzrouni et de Vahan le Mamigonien, les apostats de la foi du Christ, et jeta cette armée sur l'Arménie. A peine arrivé, les deux rénégats, trouvant l'Arménie sans chef et sans guide, investirent le fort d'Ardakérs, où s'était réfugiée la reine Parantzèm. A plusieurs reprises, ils avaient tenté l'assaut de cette place, mais en vain, car ses fortifications la rendaient imprenable.

Mais les habitants de la ville, voyant qu'il n'y avait plus à compter pour eux sur Bab auquel la reine avait écrit, ne voulurent plus soutenir le siège. Ils se rendirent à l'ennemi volontairement et, il faut le dire, sans que cela fût nécessaire. Méroujan et Vahan entrèrent alors dans la ville et firent prisonniers tous les habitants et la reine Parantzèm elle-même. Ils prirent tous les trésors qui s'y trouvaient, pillèrent et saccagèrent la cité et emmenèrent en Assyrie les prisonniers dont une partie furent empalés. Les autres, forcés de renier leur foi, préférèrent mourir et furent tous massacrés.

A peine avaient-ils consommé ces horribles cruautés, qu'ils reçurent de Chabouh l'ordre de retourner en Arménie, d'y raser les fortifications de toutes les villes et d'amener en captivité dans la Perse tous les Juifs qu'à différentes reprises, les soldats arméniens avaient fait prisonniers et emmenés de la Palestine. Ces Juifs se trouvaient à Van, ville du canton de Dosb, à Ardachad et à Vagharchabad. Tous ces ordres furent ponctuellement exécutés, car il n'y avait personne pour défendre le pays.

Chabouh interna tous ces Juifs à Asbahan. Les uns avaient persévéré dans l'observance des lois du judaïsme, les autres, sous S. Grégoire et S. Dertad, s'étaient convertis au christianisme. Parmi ceux-ci se trouvait un certain Zouita, prêtre d'Ardachad. Méroujan et Vahan prétendirent auprès de Chabouh que Zouita n'avait suivi les captifs que pour les exhorter à garder fermement la foi chrétienne. Alors le roi de Perse ordonna de soumettre Zouita aux plus cruelles tortures pour le contraindre à renier sa foi; mais Zouita demeura inébranlable dans sa croyance et subit le martyre.

Tous ces faits épouvantables parvinrent aux oreilles d'Archagh, dans la prison de son exil; il en fut touché ou plutôt il se sentit pris de remords et s'enfonça un poignard dans le cœur.

Faustus de Byzance raconte autrement la mort d'Archagh. Voici ce qu'il dit:

« Le roi des Kouchans avait déclaré la guerre à Chabouh. Celui-ci marcha contre lui non-seulement avec sa propre armée, mais encore avec l'armée arménienne, dans laquelle se trouvait Trastamaden, l'eunuque et chambellan du roi Archagh. Les Kouchans furent victorieux dans le combat qui se livra; ils tuèrent un grand nombre de soldats perses, en firent aussi un grand nombre prisonniers et mirent les autres en fuite. Dans l'action, Chabouh fut surpris et l'on allait le massacrer, quand Trastamaden se jeta soudain entre lui et ses ennemis, tailla en pièces les soldats qui l'entouraient et lui sauva la vie.

De retour en Assyrie, Chabouh témoigna sa reconnaissance à Trastamaden. Il lui dit: « Demande-moi ce que tu veux, je ne saurais rien te refuser. » — « Je n'exige rien, lui répondit Trastamaden, si ce n'est pourtant, que tu me permettes d'aller voir mon seigneur Archagh, roi des Arméniens, et que tu me permettes encore de le délivrer de ses fers pour un jour seulement et de lui apporter quelque soulagement, quelque consolation. »

Chabouh fut dépité par cette demande de Trastamaden. A l'époque même où la citadelle d'Anhouch venait d'être bâtie, ceux qu'on y enfermait étaient à jamais oubliés et il n'était permis à personne de prononcer leurs noms en présence du roi ou devant le juge. Celui qui avait proféré le nom d'un prisonnier de cette forteresse y était enfermé aussi. C'était un décret irrévocable. Aussi Chabouh dit-il à Trastamaden: « C'est ta mort que tu m'as demandée. Mais tu m'as sauvé la vie et tu ne mourras pas. Il sera fait pour toi ce qui n'a jamais été fait pour homme qui vive. Je t'accorde ce que tu désires. »

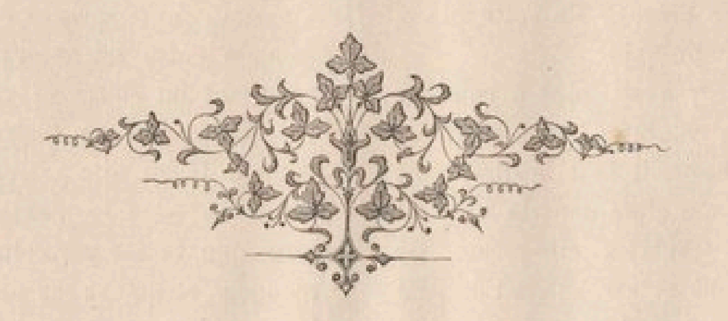
Il lui donna pour l'escorter un intendant fidèle et le munit d'une autorisation revêtue du sceau de l'anneau royal et l'envoya au fort d'Anhouch.

Aussitôt qu'il se présenta au roi Archagh, Trastamaden se jeta à ses pieds. Il lui retira les fers qu'il avait aux mains et aux pieds et l'anneau de fer aussi qu'il avait au cou. Il lui lava la tête et lui répandit des parfums sur le corps. Il le para de riches vêtements et le fit asseoir sur un siège convenable. Il lui fit servir un repas royal et lui fit boire de l'excellent vin. Il ap ela des musiciens et des chanteurs pour lui donner un concert, ce qui remplit de joie le cœur d'Archagh. Après les mets, on servit au roi des fruits délicieux. Trastamaden, debout, lui servit le vin. Il lui procura ainsi quelques consolations.

Archagh, échauffé par les fumées du vin, se souvint de ses anciennes grandeurs, de tout ce qu'il avait fait alors et de la gloire de son royaume. Il soupira et s'écria dans sa douleur : « Malheur à moi, ô malheureux Archagouni que je suis, et sur qui sont venus fondre tant de maux ! » En disant cela, il jeta les yeux sur le couteau qui lui avait été donné au moment où on lui avait servi des fruits, et soudain il se le plongea dans le cœur et tomba sans vie. A cette vue, Trastamaden se précipita sur Archagh et lui arracha le couteau de la poitrine. Il leva son bras, se frappa le sein de ce même couteau et tomba mort à côté de son souverain qu'il avait tant aimé.

Telle fut la fin de l'un des plus cruels et des plus infortunés rois de l'Arménie. Selon Moïse de Khorène, il avait régné trente ans.

Mais reprenons le récit de notre histoire.





SUICIDE D'ARCHAGH II ET DE TRASDAMADEN, SON FIDÈLE MINISTRE

MÉROUJAN L'APOSTAT

(Ap. JC. 381)

Chabouh leva encore une armée qu'il mit sous les ordres de Méroujan et envoya en Arménie. Il avait confié à cet odieux apostat l'administration du pays. Il lui donna même en mariage sa sœur Ormeztoukhd. Il lui fit don de nombreux villages et domaines en Perse et lui promit enfin le trône d'Arménie à la seule condition qu'après avoir mis les satrapes sous son autorité, il ferait des Arméniens des adorateurs d'Ormizt.

C'est avec des désirs d'ambition au cœur et l'espoir de porter bientôt la couronne royale que Méroujan arriva en Arménie à la tête de ses légions persanes. Il cherchait dans son esprit le moyen qu'il emploierait pour se rendre maître des satrapes. A cet effet, il fit enfermer leurs épouses dans des forteresses bien gardées, car il s'imaginait qu'en apprenant cela, les satrapes accourraient bien vite du pays des Grecs et des différents endroits où ils s'étaient réfugiés.

Son but était de détruire le christianisme. Il fit donc mettre aux fers les évêques et les prêtres et les envoya en Perse. Beaucoup de ces malheureux furent torturés et moururent sous le supplice. D'autres supportèrent les fers jusqu'à la fin de leur vie. Il fit brûler tous les livres écrits en grec et ceux qui traitaient des dogmes de la religion chrétienne. Il fit en sorte que personne ne pût même apprendre le grec et ne connût que la langue des Perses. A cette époque, les caractères arméniens n'existaient pas encore et les offices de l'Eglise se faisaient en Grec.

En même temps, les mages persans et les soldats, éparpillés partout, dans les villes et dans les bourgs, forçaient tous les Arméniens à renier la religion du Christ pour embrasser celle de Zoroastre. Tous ceux qui s'y refusaient ou qui résistaient étaient mis à mort par les plus cruels supplices. L'Arménie sembla alors une vaste boucherie d'innocents martyrs.

S. Nersès et les satrapes qui s'étaient réfugiés dans le pays des Grecs, apprirent toutes ces atrocités et ils en furent accablés de douleur. Ils apprirent aussi en même temps la mort du roi Archagh. S. Nersès, alors, alla trouver l'empereur Théodose et lui demanda aide et protection pour son pays, ne fut-ce que pour sauver le christianisme. Théodose accorda à l'évêque ce qu'il lui demandait. Il proclama Bab, fils d'Archagh II, roi d'Arménie. Il recommanda sa cause au brave général Térence, lui donna une forte armée et l'envoya occuper le trône de son père. Il retint cependant près de lui, comme otages, la femme de Bab, nommée Zarmantoukhd, ainsi que ses deux fils Archagh et Vagharchagh. Aussitôt tous les satrapes arméniens qui s'étaient réfugiés en Grèce, accoururent auprès de Bab. Sbantarad Gamsaragan lui-même qui avait échappé au massacre de sa famille, ordonné par le roi Archagh. Tous, et S. Nersès avec eux, suivirent leur roi Bab escorté de l'armée grecque, et reprirent le chemin de leur patrie.

Méroujan fut informé de l'arrivée de Bab et, avant même qu'on vînt l'attaquer, il prit la fuite. Mais il ordonna aux commandants des forteresses de faire pendre aux murs mêmes de ces forteresses les épouses des satrapes qu'il y avait fait enfermer et de laisser les corps de ces malheureuses attachés au gibet, pour qu'ils servissent de pâture aux oiseaux de proie. Les satrapes arméniens apprirent cette dernière atrocité; ils coururent aux forteresses et massacrèrent les soldats et leurs commandants qui les gardaient. Alors ils descendirent les corps des malheureuses femmes et leur donnèrent la sépulture et mirent en liberté les épouses des satrapes qu'on n'avait pas encore pendues et qu'on les tenait encore prisonnières.

En même temps qu'il prenait la fuite, Méroujan dépêcha des gens pour prévenir Chabouh, alors dans le Khoraçan, que Théodose avait proclamé Bab roi d'Arménie et pour lui dire avec quelle force armée il l'envoyait prendre possession de son trône, et l'avertir, enfin, que l'armée persane avait été obligée déjà de se retirer de l'Arménie. Chabouh devint furieux à cette nouvelle. Il ordonna immédiatement à son fils Ardachir de rassembler toutes les forces de la Perse et de les envoyer, sous les ordres de Méroujan, contre les armées réunies des Grecs et des Arméniens. De leur côté, Bab et Té-

rence informèrent l'empereur Théodose des préparatifs de résistance des Perses et Théodose commanda aussitôt à Addée, grand comte de l'empire, de se porter au secours de Bab, avec toutes les forces de la Grèce, y compris les gardes à des villes qui portaient pour enseignes des dragons soie. Cette armée fut munie de tous les engins et machines de guerre.

En ême ps que les Perses arrivaient en Arménie, cette armée de renforts grecs y arrivait aussi et prenait son camp dans une plaine nommée Tzirav, située près du mont Nebad.

Ici, je me fais un plaisir de donner la description du combat qui se livra t lle que l'a écrite Moïse de Khorène.

« Le m t, dit-il, s'engagea dans la plaine appelée Tzirav. Les deux partis s'approchèrent l'un de l'autre. Les jeunes guerriers des braves satrapes d'Arménie, poussés par leur propre ardeur, s'élancèrent dans la mêlée. Ils avaient à leur tête Sempad, fils de Pacarad, de la Maison des Pacradouni. Les jeunes guerriers de la Perse s'avançèrent de même et se jetèrent au milieu des lignes ennemies.

Tous étaient pêle-mêle. Les jeunes guerriers persans avaient à peine fait le moindre mouvement en arrière que nos jeunes guerriers se mettaient à leur poursuite. Ainsi que l'ouragan éparpille les feuilles des arbres dans la forêt, les Arméniens montés sur leurs coursiers rapides, avec leurs lances, jonchaient la terre de cadavres sans que l'ennemi pût regagner son camp. Mais quand les Perses voulaient poursuivre les nôtres, ceux-ci, pour éviter leurs coups, se rejetaient derrière les boucliers impénétrables des Grecs comme dans une ville fortifiée. C'est ainsi que le prince Gorgonius, avec son infanterie, entoura d'un mur de boucliers le front de l'armée de Bab.

« Les soldats grecs étaient pourvus d'armures d'or et d'argent; leurs chevaux portaient de riches ornements. On eut dit d'une muraille impénétrable. La plupart des guerriers portaient une armure faite de nerfs et de cuir qui présentait la dureté de la pierre. Sur leurs têtes, flottait une épaisse crinière semblable à la chevelure touffue des arbres. Quant aux dragons enlacés (les enseignes), avec leur gueule effroyable et béante et leur corps gonflés par le souffle du vent, je ne puis les comparer à rien d'autre qu'à une montagne de diamants qui s'incline vers la mer. C'est ainsi que l'armée des Grecs se précipita sur l'armée des Perses. Ceux-ci, de même, semblaient un torrent impétueux, s'étendant et s'élargissant d'un côté. A cause de la couleur des cuirasses dont ces hommes étaient couverts, on eut pu les comparer à une masse d'eau.

« A ce spectacle grandiose, Nersès-le-Grand monta au sommet du mont Nebad; il éleva les mains vers le Ciel, les tenant jointes et suppliantes, comme fit autrefois le premier des prophètes Moïse, jusqu'à ce que ce second Amalec fut défait.

« Le soleil s'étant levé en face de nos troupes, les boucliers d'airain semblaient jeter des flammes qui illuminaient les montagnes, comme si ces flammes avaient jailli d'une grande nuée de feu, et, de ces rangs de guerriers, s'élancèrent comme des éclairs les plus braves de nos satrapes couverts de leurs cuirasses. Rien qu'à cet aspect, l'armée des Perses fut saisie d'effroi et la nôtre eut aussi comme un frémissement, car il était impossible de fixer le soleil levant. Pendant que les deux partis étaient aux prises, il survint une nuée protectrice et, de notre côté, un vent violent souffla sur les visages des Perses. Dans la mêlée, le Gamsaragan Sbantarad se trouva face à face avec un fort détachement où se tenait le brave Cherquir, roi des Legs, qui avait pris hardiment la tête de la colonne du centre pour son front de bataille. Sbantarad fondit sur lui, enfonça son corps de troupes, étendit à terre le vaillant Cherquir qui parut frappé par la foudre, et, cernant cette armée, la mit en fuite. C'est ainsi que, rendue plus forte par l'aide du ciel, l'armée des Grecs et des Arméniens couvrit toute la plaine de cadavres et se mit à la poursuite des ennemis qui avaient pu s'échapper. Dans ce nombre, se trouvait Ournaïr, roi des Aghouank, qui fut frappé par Mouchégh, fils de Vassagh Mamigonien, et mis hors de combat.

« Mais l'impie Méroujan, dont le cheval était blessé, ne put courir avec les fuyards. Sempad, général des Arméniens, le poursuivit. Il finit par l'atteindre et mit ses troupes en pièces. Il fit prisonnier ce chef perfide et pervers à l'entrée d'une vallée de roseaux de Gocaïovid. Puis, réfléchissant que peut-être Nersès-le-Grand le mettrait en liberté, Sempad ne le ramena point au camp. Il trouva, où il était, tout ce qu'il fallait pour mettre l'impie au supplice, des gens qui, dans une tente, avaient allumé du feu, une broche de fer à rôtir la viande. Il fit chauffer cette broche, la ploya en deux tours en forme de couronne et la mit toute rouge au front de Méroujan, en lui disant: « Je te couronne, Méroujan, car tu cherchais à régner sur les Arméniens. C'est à moi, chevalier, qu'il appartient, par mon droit héréditaire, de poser la couronne sur ta tête. » Ainsi périt le méchant. Depuis, le pays fut en paix et resta soumis à l'autorité de Bab. »

C'est ainsi que Moïse de Khorène nous décrit cette mémorable bataille qui décida, encore une fois, du sort de la royauté en Arménie. Malheureusement, ce ne fut que pour un laps de temps bien court, car la dynastie des Archagounis était en décadence.



MORT DE MÉROUJAN L'APOSTÂT

BAB

(Ap. JC. 382)

Les armées perses écrasées, l'apostat et le traître Méroujan ainsi disparu pour toujours de la terre, le pays respira un moment de paix sous le protectorat du grand Théodose. Bab prit possession du trône de ses aïeux et montra sa reconnaissance envers Térence en le comblant des présents. Puis, d'après les ordres de l'empereur, il lui désigna une place en Arménie pour demeurer lui et ses troupes. Mais il congédia Addée et une grande partie des légions grecques, après avoir donné à tous des présents.

Le pays pacifié, Nersès-le-Grand fit rassembler, dans la ville de Vagharchabad, le roi, les satrapes, les princes et même les évêques et les prêtres et fit jurer mutuellement au roi et aux satrapes, à l'un la justice, aux autres l'obéissance due à leur souverain. Il les exhorta tous à marcher dans la voie du bien, afin que leurs œuvres témoignassent de leur foi. Le roi jura et promit de ne pas ressembler à son père, de ne commettre ni crime, ni injustice, ni spoliation, mais bien de se conduire avec droiture et avec la sollicitude d'un père envers ses satrapes. Les satrapes jurèrent de ne plus se révolter contre leur roi, mais de le servir avec fidélité et loyauté.

Ces serments prêtés, Bab, suivant les conseils de S. Nersès, rendit aux satrapes tous les biens dont son père Archagh les avait dépouillés. Il restitua de même au Gamsaragan Sbantarad les cantons de Chiragh et des Archarounis, qui lui avaient été confisqués aussi par son père. Envers le peuple, Bab se montra également libéral et généreux en remettant à tous tout ce qui leur avait été retiré indûment.

Malheureusement, Bab se livra bientôt après à de vilaines passions et Nersès-le-Grand se trouva dans la nécessité, d'abord de l'exhorter à revenir au bien, puis de le reprendre vivement. Bab, qui redoutait l'empereur Théodose, n'osa pas faire en pleine lumière du mal a saint évêque, mais, secrétement, il lui fit boire, lorsqu'il se trouvait dans la province d'Eguéghiatz, au village appelé Khakh,un breuvage empoisonné et le fit ainsi mourir après qu'il avait tenu le siège épiscopal pendant trente-quatre ans. Voulant que son crime fût tenu caché, il feignit d'éprouver une grande douleur de la mort de S. Nersès et lui fit faire des funérailles magnifiques. Il le fit inhumer au bourg de Thile.

Quand il vit que toute l'Arménie était en deuil par la perte d'un si grand homme, Bab tenta tous les moyens pour consoler le peuple. Pressé par la force des circonstances et par le conseil de ses Grands, il chercha et trouva un membre de la Maison d'Albianus, évêque de Hark, appelé Chahagh, qu'il nomma patriarche des Arméniens et fit sacrer par ses propres évêques, sans l'intervention de l'archevêque de Césarée.

Après cela, une orgueilleuse présomption envahit le cœur de Bab qui, sans considérer qu'il était trop faible pour entreprendre une pareille chose, eut l'idée de s'affranchir de l'autorité de l'empereur Théodose. Il précipita lui-même sa chute en chassant d'abord Térence et ses légions. Mais songeant bien vite que l'empereur ne lui pardonnerait pas ce qu'il venait de faire, il se prépara à la guerre et réunit ses forces dans la province de Pacrevant.

Térence, de son côté, avait averti Théodose de la façon d'agir de Bab. L'empereur lui ordonna de retourner immédiatement en Arménie et de livrer bataille à Bab. Il donna l'ordre, en même temps, à ses troupes de la Cappadoce d'aller de suite rejoindre Térence. L'armée arménienne qui était réunie dans la province de Pacrevant, ne s'attendant pas au retour soudain de Térence, restait dans l'insouciance de la plus parfaite tranquillité. Celui-ci,

hâtant sa marche rétrograde et servi par sa bonne fortune, tomba à l'improviste sur le camp des Arméniens, et mit les uns en pièces et les autres en fuite. Knèl, chef de la maison des Antzévatzi, et commandant du corps d'armée de l'Est de l'Arménie, se défendit avec courage et intrépidité contre les soldats grecs et tint vigoureusement tête à Térence; mais Térence put arriver jusqu'à lui et, d'un violent coup de cimeterre, lui fendit le crâne en deux. Puis il courut sur Bab et le fit prisonnier.

Bab, humble et craignant pour sa vie, eut recours aux supplications et demanda comme une grâce d'être conduit à l'empereur. Térence, touché par ses prières, y consentit; il le chargea de chaînes et l'amena devant l'empereur. Théodose-le-Grand reprocha à Bab sa lâche ingratitude envers lui et son infâme scélératesse envers S. Nersès, et lui fit trancher la tête par la hache. C'est ainsi que Bab expia sa criminelle perfidie. La durée de son règne est incertaine. On suppose qu'elle fut de trois à sept ans.





VARAZTAD ABAT CINQ LONGOBARDES QUI SE SONT JETÉS SUR LUI

VARAZTAD ARGHAGOUNI

(Ap. JC. 384)

Théodose-le-Grand n'abandonna point l'Arménie malgré la conduite de son dernier roi. Il chercha généreusement l'homme à qui il pourrait en confier le gouvernement. Il choisit Varaztad, issu, lui aussi, de la Maison des Archagouni. Quand les satrapes avaient quitté le pays pour fuir Chabouh, Varaztad s'était réfugié auprès de l'empereur, comme nous l'avons déjà relaté, et s'était mis à son service. C'était un jeune homme plein de cœur, de courage et de vigueur et qui, de plus, était d'une grande habileté au tir de l'arc. Pendant son séjour en Grèce, il s'était signalé aux jeux olympiques. Les athlètes eux-mêmes avaient reconnu et proclamé sa valeur. Dans un cirque, en plein jour, il avait terrassé des lions; à Pise, il avait triomphé dans un remarquable pugilat. En mainte circonstance, il avait prouvé la vigueur de son bras. Une fois, surtout, il s'était présenté pour combattre contre cinq Longobardes. Ces cinq guerriers étaient cités parmi les plus braves. Ils fondirent tout-à-coup sur lui, mais Varaztad se jeta au-devant d'eux et les abattit avec son épée en les couchant l'un sur l'autre. Une autre fois, il se trouvait devant une place forte, « il perça de ses flèches, dit Moïse de Khorène, dix-sept hommes qui se tenaient sur les remparts et les jeta l'un après l'autre du haut des murs, comme des figues trop précoces qu'abat un violent ouragan. »

Varaztad, proclamé roi d'Arménie, vint, escorté d'une armée grecque, prendre possession de son trône. Arrivé aux défilés de Taranaghi, il y rencontra une bande de brigands. Il les poursuivit de près et les poussa dans des endroits difficiles. Ils furent assez heureux de pouvoir passer le pont de l'Euphrate. Ce pont n'était qu'une espèce de longue poutre jetée sur le fleuve. Les brigands la détruisirent derrière eux pour empêcher Varaztad de les poursuivre plus loin. Mais celui-ci, arrivé sur la rive, sans hésiter un moment, sauta d'un bond l'Euphrate, large de vingt deux coudés. « Surpassant ainsi, dit Moïse de Khorène, le saut de Chion-le-Laconien. On croyait voir un nouvel Achille franchissant le fleuve Scamandre. » Il poursuivit alors les brigands qui, effrayés, jetèrent bas leurs armes et se rendirent à lui.

Il revint ensuite dans la province d'Ararat, où il se distingua encore dans mainte affaire.

Il chassa les ennemis de la patrie et soumit tous les rebelles.

Faustus de Bysance nous représente ce roi comme un jeune homme léger de caractère. Au lieu de chercher, dit il les conseils des hommes âgés et sages, il prenait les avis d'une jeunesse sans aucune expérience dans l'administration de son gouvernement. Pad ou Sempad, prince de la Maison des Saharouni, qui avait été son précepteur, ne faisait à présent que favoriser ses caprices de plaisir. Ce Pad était jaloux de Mouchegh-le-Mamigonien, commandant des armées arméniennes. Il cherchait à le perdre pour s'emparer de sa dignité. Il le calomnia auprès du roi Varaztad; il prétendit que la famille des Mamigoniens, depuis le commencement de son existence, s'était toujours montrée l'ennemie déclaré de la famille royale des Archagouni. Cette inimitié des Mamigoniens, ajouta-t-il, a causé la ruine de l'Arménie. Mouchegh, continua-t-il, a gardé encore la haine de sa race. Il était sans doute d'intelligence avec les ennemis, car, à plusieurs reprises, il eut pu faire prisonnier Chabouh et il ne l'a pas fait. Au contraire il laissa ses femmes en liberté et les lui renvoya. Il a gagné les généraux grecs afin de pouvoir assassiner le roi Bab. Pad poursuivit de la sorte, auprès du roi Varaztad, son langage calomnieux contre Mouchegh, et finit par le décider à le faire mettre à mort. Mais Varaztad n'osa pas agir ouvertement, car il connaissait ce dont était capable le brave Mamigonien. Il redoutait également le ressentiment des princes arméniens. Il attendait donc une occasion favorable pour en venir à ses fins et il la trouva comme on va le voir.

Un jour, Varaztad invita à un grand souper tous les princes de la cour. Il invita aussi le prince Mouchegh et lui fit boire beaucoup de vin. Quand il vit que le Mamigonien était déjà gris, il se leva pour sortir de la salle

et tous ses invités se levèrent en même temps par déférence pour le roi. Aussitôt, douze hommes, apostés exprès, se précipitèrent sur Mouchegh. Six, de chaque côté, lui tenaient les bras. Le malheureux vit le sort qui l'attendait. Fixant ses regards vers le roi, il lui dit: « Pourquoi tout ceci? » Et le roi de lui répondre: « Va demander au roi Bab. » — Ce disant, Varaztad sortit. Alors Mouchegh poussa un soupir et s'écria: « Est-ce là ce qui m'est dû pour m'être épuisé au service du roi? Est-ce là la récompense qu'il me doit pour avoir versé tant de fois mon sang pour lui et la patrie?... Est-ce moi que l'on traite ainsi, moi qui, au lieu de linge, me servais des pointes de mes flèches pour essuyer mon front perlé de sueurs dans les combats?... Béni soit le Seigneur! Mais pourquoi ne suis-je point mort sur les champs de bataille en défendant les chrétiens!... » Mouchegh n'avait pas achevé ces paroles que Pad Saharouni, tirant son sabre, le lui enfonça dans la gorge et lui trancha la tête après. On enleva le corps du Mamigonien et on l'emporta dans la province de Daron. Il y fut enterré dans le couvent de Klagh. Varaztad donna le commandement des armées à Pad ou Sempad, chef de la Maison des Saharouni et assassin de Mouchegh-le-Mamigonien.

Plus tard, Varaztad s'aperçut que les généraux grecs qui l'avaient accompagné et aidé à reconquérir le trône d'Arménie, exigeaient de lui qu'il leur obéît et qu'il ne gouvernât qu'à leur guise. Il en fut indigné et résolut de se révolter contre l'empereur.

Il envoya proposer une alliance à Chabouh à qui il promit de payer le tribut qu'il soldait à l'empereur pourvu qu'il l'aidât à s'affranchir de l'autorité des Grecs. Chabouh adhéra à sa proposition et lui promit même de lui accorder en mariage l'une des filles de son propre fils.

Les généraux grecs, avertis de ces menées, en avisèrent Théodose qui leur ordonna d'engager Varaztad à venir le trouver et, dans le cas où il refuserait, de le garrotter et de l'amener ainsi mains et pieds liés. Varaztad fut informé de cet ordre et ne s'opposa point à aller devant l'empereur, car le secours qu'il attendait des Perses ne lui était pas encore parvenu. Il se rendit donc à Constantinople où il espérait bien convaincre Théodose de la perfidie de ceux qui l'accusaient. Mais l'empereur ne daigna même pas le recevoir. Il le fit enchaîner et mener en exil à Thulé, île de l'océan.

On prétend qu'il a régné quatre ans.





ASSASSINAT DE MOUCHEGH LE MAMIGONIAN

ARCHAGH III, VAGHARCHAGH II, ET KHOSROV II.

(Ap. JC. 382)

Théodose-le-Grand voyant qu'il ne pouvait maintenir sous son autorité les rois de l'Arménie qui finissaient toujours par se révolter, eut l'idée de nommer deux rois à la fois, espérant en avoir au moins un qui lui resterait fidèle, au cas où l'autre se mettrait en révolte. Il fit donc proclamer rois d'Arménie les deux fils de Bab, qui restaient à Constantinople comme otages. Ces deux princes n'étaient encore que des enfants. L'empereur retint auprès de lui Zarmantoukhd, leur mère, et confia les nouveaux rois à des gouverneurs de son choix et sur la sagesse et le dévouement desquels il pouvait compter. Puis, à la tête d'une armée, il les envoya prendre possession de leurs trônes.

Les Grecs trouvèrent l'Arménie envahie par les Perses qui, sous prétexte de venir en aide à Varaztad, étaient venus occuper le pays. Ils leur livrèrent combat, les chassèrent et mirent les deux frères sur le trône. Archagh installa sa cour à Douin. Il se maria avec la fille du prince Papigh, chef de la Maison des Suni. Vagharchagh se fixa dans la province d'Eguéghiatz, à Eriza. Il prit pour femme la fille du chevalier Isaac Pacradouni, qui était de la province de Sber. Il ne porta pas longtemps la couronne royale, car il mourut dans la même année. Il n'avait pas même régné un an entier.

Théodose faisait la guerre en occident; il avait mis Arcadius son fils, jeune homme encore sans aucune expérience, sur le trône de Bysance. Chabouh, toujours en hostilité contre les Grecs, ne pensait qu'à s'emparer de l'Arménie qui lui avait échappé. Quand il apprit la mort de Vagharchagh, il se dit qu'il devait chercher à gagner les bonnes grâces d'Archagh, ou bien désigner lui-même un successeur à Vagharchagh et mettre ainsi sous sa domination une partie de l'Arménie. Mais il redoutait les représailles de l'empereur Théodose. Il vint à savoir que le jeune fils de Théodose, Arcadius, avait été proclamé empereur d'Orient. Il lui envoya des ambassadeurs pour lui proposer de conclure un traité de paix. Arcadius y consentit; en conséquence, l'Arménie fut divisée en deux Etats distincts. L'un à l'ouest de l'Arménie, à partir de la Petite-Arménie et de la Mésopotamie jusqu'aux frontières de la province de Daron, resta sous la dépendance des Grecs, auxquels durent être payés les tributs. La partie orientale, la plus grande du territoire et la plus fertile, allant d'Ararat jusqu'à la fin de la limite, fut mise sous la dépendance des Perses.

Le roi Archagh, qui ne voulut pas subir l'autorité d'un roi païen, abandonna le royaume naturel de ses aïeux, c'est-à-dire l'Ararat et toute la partie échue aux Perses et s'en alla régner sur la région occidentale de l'Arménie qui était restée aux Grecs. Il préféra avoir la souveraineté d'un territoire de moindre étendue et rester tributaire d'un prince chrétien, que de gouverner des Etats plus vastes et avoir à se courber sous les ordres d'un païen. Plusieurs satrapes imitèrent son exemple et le suivirent avec leurs femmes et leurs enfants, faisant le sacrifice de leurs biens, de leurs villages, et de tout ce qu'ils avaient.

Chabouh en devint furieux. Il écrivit à Archagh: « Pourquoi as-tu emmené avec toi les satrapes de la partie de l'Arménie qui m'appartient? Ne sais-tu donc pas qu'en agissant de la sorte, tu m'excites à déclarer la guerre à l'empereur pour m'en venger? Or, si la guerre éclate entre l'empereur et moi, penses-tu que tu pourras vivre en paix? » Archagh lui répondit que les satrapes, qui l'avaient suivi, ne l'avaient fait que parce qu'ils n'avaient pu se résigner à vivre sous l'autorité d'un roi perse et d'une autre religion que la leur. « Mais, lui disait-il, si tu veux me confier le gouvernement de la contrée qui est à toi, j'y placerai un gouverneur de mon choix, en qui tu pourras avoir toute confiance, et je te donnerai le tribut de cette région comme je donne à l'empereur le tribut de la région qui est à lui. Alors les satrapes arméniens retourneront dans leurs provinces qu'ils viennent d'abandonner. Mais si tu repousses ma proposition, je ne puis pas forcer les satrapes à retourner là où ils ne veulent plus rester. S'ils y retournent de leur plein gré, de leur propre volonté, je n'y mettrai aucun empêchement. »

Chabouh trouva très-sensée la réponse d'Archagh. Comme il tenait à faire revenir les satrapes qui avaient suivi Archagh, il plaça sur le trône de l'Arménie qui lui était tributaire, un prince du nom de Khosrov, issu également de la famille des Archagouni. Il écrivit alors aux satrapes pour les exhorter à revenir dans leurs anciennes résidences et à rentrer en possession de leurs biens. A ceux qui reviendraient, il promettait faveurs et protection; il menaçait les autres de la confiscation de leurs biens. Quelques uns de ces satrapes acceptèrent de retourner à leurs foyers et furent accueillis avec honneur par le roi Khosrov. Ceux qui ne prirent en considération ni les offres ni les menaces de Chabouh et qui restèrent auprès d'Archagh étaient peu nombreux. Leurs biens furent confisqués par ordre de Chabouh et ajoutés au domaine royal par le roi Khosrov.

Après le départ des satrapes, il y eut mésintelligence entre le roi Archagh et le chevalier Isaac Pacradouni, beau-père de Vagharchagh, frère défunt d'Archagh. Après la mort de Vagharchagh, Isaac Pacradouni s'était emparé de tous les ornements royaux de son gendre et en parait sa propre personne. La reine, femme d'Archagh, en conçut de la jalousie. Elle excita son mari à lui retirer ces ornements. Elle fit même rapporter au roi des propos mensongers sur Isaac Pacradouni, par ses alliés de la province de Sber. Archagh, ajoutant foi aux paroles de ces calomniateurs, commença à persécuter Isaac Pacradouni. Celui-ci, indigné, résolut de s'enfuir et de se réfugier auprès du roi Khosrov. Trois autres des principaux satrapes se déterminèrent à en faire autant. Ces satrapes étaient Sourène Khorkhorouni, Vahan Aravéghian et Achkhatar Timacksian. Mais comme tous quatre ne pouvaient partir en même temps, en emmenant avec eux leurs familles et leurs biens, ils convinrent de laisser partir d'abord Isaac Pacradouni, se proposant d'aller le rejoindre à la première occasion favorable. Isaac réussit à se sauver et se rendit auprès de Khosrov, qui, tout joyeux de cet événement, le nomma commandant en chef de son armée et le gratifia des biens confisqués aux satrapes qui avaient suivi Archagh et lui étaient restés fidèles.

Il arriva qu'un jour, le roi Archagh fit enlever ses trésors de la forteresse d'Ani pour les faire transporter au pays des Dzop. Les trois satrapes Sourène, Vahanet et Achkhatar, saisirent ce moment pour aller rejoindre Isaac auprès du roi Khosrov. Ils prirent leurs biens, emmenèrent leurs familles et partirent. En route, ils se mirent en embuscade et s'emparèrent des trésors d'Archagh. Puis ils se dépêchèrent de s'éloigner pour se mettre en sûreté près de Khosrov. Mais le satrape Samuel Mamigonien, confident d'Archagh, apprit le fait aussitôt. Il accourut avec une poignée de soldats et les surprit dans la province de Mananaghi. Les fugitifs cherchèrent leur salut dans les cavernes des rochers. Ils trouvèrent une grotte spacieuse, dans laquelle on ne pouvait pénétrer que par un étroit couloir pratiqué dans l'escarpement de la roche. Devant l'ouverture de cette grotte, le mont descendait à pic et au-dessus le roc formait comme une espèce de toiture qui s'avançait au-dessus de l'abîme.

Samuel voulut pénétrer dans la grotte, mais il vit que cela lui était impossible, car même un enfant qui aurait été armé, en pouvait défendre l'entrée. Il avisa le roi Archagh de sa position embarrassée et le pria de lui envoyer des caisses garnies de fer, dans lesquelles il pourrait introduire des soldats bien armés et qu'on pourrait descendre jusqu' à l'ouverture de la grotte au moyen de chaînes et de poulies et massacrer alors les fugitifs pour reprendre les trésors qu'ils avaient interceptés. Mais tout cela demeura sans résultat; car un rempart d'épais buissons s'étendait au loin et protégeait la grotte contre une entreprise de ce genre.

Comme les gens d'Archagh s'ingénuaient pour aboutir dans leur opération, le chevalier Isaac Pacradouni arriva par hasard à la tête des troupes du roi Khosrov. Il était à la poursuite des bandes de brigands. Pour un moment il arrêta sa poursuite et fondit sur les soldats de Samuel. Il les mit en fuite et délivra les trois satrapes qu'il fit sortir de la grotte avec les trésors qu'ils avaient dérobés et qu'il conduisit au roi Khosrov. Celui-ci les combla d'honneur, les gratifia de biens prélevés sur ceux qu'il avait confisqués aux satrapes de son royaume qui étaient restés auprès d'Archagh. Ensuite il envoya à Chabouh une grande partie des trésors d'Archagh, dont les fugitifs s'étaient emparés.

Archagh, furieux de ce que venait de faire Isaac, envoya demander à Khosrov de lui restituer ses trésors; mais Khosrov lui fit répondre que ces trésors, appartenant à la couronne, il avait, lui Khosrov, le droit de les détenir. Archagh recourut aux armes. Khosrov ne voulut pas l'attendre; il accourut au-devant de lui avec son armée et le rencontra dans la province de Vanant. Le combat qu'ils se livrèrent fut terrible, acharné. Mais la fortune favorisa Khosrov. Archagh fut mis en fuite et se sauva suivi seulement par un petit nombre des siens. Le Gamsaragan Cazavon, fils de Sbantarad, était resté sur le champ de bataille et soutenait encore le combat au milieu de quelquesuns de ses soldats vaillants et fidèles. Il se vit bientôt entouré par les troupes de Khosrov. Il comprit le danger qu'il courait, et, dans un suprême effort, il s'ouvrit un passage, en se jetant résolument sur ses adversaires et put rejoindre son roi Archagh.

Isaac poursuivit Archagh, le serra de près et le mit dans une grande perplexité. Cazavon vit le danger qui menaçait son roi; il se retourna contre les soldats du Pacradouni, leur fit rebrousser chemin et sauva ainsi Archagh. Mais les ennemis revinrent bien vite à la charge; Cazavon les mit encore en fuite. Le même jour donc, ce vaillant guerrier se signala par plusieurs actions d'éclat des plus hardies, ripostant sans cesse aux attaques que lui portait l'ennemi, qu'il repoussa constamment, et donnant ainsi à son roi, qu'on poursuivait, le temps de fuir et de rentrer à Eriza, dans la province d'Egué-ghiatz. C'est là qu'Archagh consumé par une fièvre dévorante, mourut d'une maladie de langueur, après avoir régné cinq ans sur toute l'Arménie et deux ans et demi sur la partie de l'Arménie restée tributaire des Grecs.

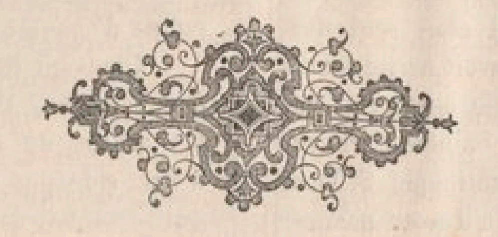
Après la mort d'Archagh, l'empereur ne nomma plus de roi pour gouverner cette partie de l'Arménie soumise à son autorité. Ce fut un comte grec qui en fut le régent. Le général de l'armée arménienne fut le brave Cazavon qui fut reconnu en même temps comme le chef des satrapes et des Grands de ce territoire.

Les satrapes et Cazavon lui-même, voyant que les Grecs ne voulaient plus nommer un roi arménien dans leur pays, furent froissés et résolurent de se mettre sous l'autorité de Khosrov. Ils lui écrivirent de leur pardonner la guerre qu'on lui avait faite par la force des circonstances et non dans un mouvement de haine, de leur rendre leurs biens situés dans la partie de l'Arménie tributaire des Perses et qu'il leur avait confisqués, de faire en sorte, enfin, de les sauver de la domination de l'empereur. Ils lui promirent, en revanche, de reconnaître son autorité sur eux et de le servir fidèlement.

Khosrov, joyeux de les voir venir à lui, leur accorda tout. Cazavon, alors, ramena tous les satrapes du territoire grec. Khosrov combla d'honneurs Cazavon et tous les autres et rendit à chacun ses biens. Tous reconnurent son autorité, préférant obéir à un roi arménien que de subir le joug d'un étranger.

Un d'entre eux, pourtant, Samuel Mamigonien, qui avait tout à craindre des Perses, ainsi que de ses oncles maternels, les Ardzrouni, parce qu'il avait donné la mort à son propre père Vartan et à sa mère Dadjadouhi, après que ceux-ci avaient eu apostasié; Samuel, disons-nous, feignit d'être de connivence avec les satrapes, mais, en réalité, il en était séparé. Il prit copie de la lettre de Khosrov et des lettres des satrapes et partit avec sa famille pour Constantinople, où il se fit présenter à l'empereur. Arcadius lui fit bon accueil et prit de sa main les lettres en question. Comme elles étaient écrites en langue persane, il lui en fit écrire la traduction en grec afin de les conserver dans ses archives. Ces lettres existaient encore au temps où Moïse de Khorène écrivit son livre.

Khosrov, reconnu roi par tous les satrapes et les Grands de l'Arménie, envoya demander à Arcadius s'il voulait lui confier la régence des possessions grecques de l'Arménie. Il s'engageait à lui payer fidèlement le tribut que ce pays lui redevait et à en tenir sagement l'administration. Arcadius, qui craignait que Khosrov, fort de la coalition des satrapes, ne vînt à soustraire un jour à sa domination cette partie du territoire arménien pour la livrer aux Perses, adhéra à la demande de Khosrov. C'est ainsi que ce prince parvint à régner sur toute l'Arménie, payant tribut aux Grecs en même temps qu'aux Perses.



S. MESROB, S. ISAAC ET LE ROI VRAMCHABOUH

(Ap. JC. 390)

A cette époque de notre histoire, deux autres personnages jouèrent un rôle important dans notre pays. S. Mesrob, l'un d'eux, était de la province de Daron, du bourg de Hatzigh. C'était le fils d'un homme d'une grande piété, qui s'appelait Vartan. Dès son enfance, Mesrob s'adonna aux études et devint un disciple du grand Nersès. Après, il avait été nommé Archiviste à la Porte Royale, car non seulement il possédait une vaste intelligence, mais son érudition était immense. Il connaissait le grec, le syriaque et le persan. Il demeura à la cour royale pendant sept ans, jusqu'à la fin de la troisième année du règne de Khosrov, dont il fut comblé d'honneurs.

Mesrob voyait que le royaume d'Arménie était en décadence. Les troubles politiques, la guerre, les révolutions qu'il y avait vu s'accomplir l'avaient découragé. Comme il avait le goût de la solitude, il prit le parti de fuir la vie du monde et de se vouer à la vie contemplative, à la vie de prière, de mortification et de sainteté. Il se retira dans un monastère du pays de Vasbouragan, dans la province de Koghten. Un peu plus tard, ce fut la solitude du désert qu'il chercha afin d'être encore plus à Dieu. Il eut alors bien des disciples qui admiraient ses vertus et qui le suivirent dans sa solitude.

Non moins que S. Mesrob, brilla par ses vertus le bienheureux Isaac-le-Parthe, fils de Nersès-le-Grand, fils d'Atanakinès, fils de Houssigh, fils de Vertanès, fils de S. Grégoire l'Illuminateur. Il était seul descendant de la famille du successeur de l'apôtre Thadée. Il avait hérité toutes les vertus de ses ancêtres, il l'emportait sur eux par sa vie austère et par son ardent amour pour la prière, par sa connaissance des Saintes Ecritures et par son grand savoir; car il avait fait ses études à Constantinople. S. Isaac s'était marié quand il était jeune et avait eu une fille, qu'il avait nommée Sahaganouch. Après la mort de son épouse, il s'était retiré du monde et s'était voué à la vie religieuse. Soixante disciples l'avaient suivi. Ils portaient la haire et le cilice, ils avaient autour des reins une ceinture de fer, ils marchaient les pieds nus et se tenaient toujours aux côtés de leur père S. Isaac.

A cette époque, Asbouraguès était patriarche de l'Arménie. Après sa mort, le roi Khosrov, avec l'assentiment de tous, désigna pour lui succéder le bienheureux Isaac. Khosrov régnait depuis trois ans. Le patriarche Isaac se fit remarquer par ses grandes vertus et son immense sagesse.

Quelques satrapes avaient pris Khosrov en inimitié et ne méditaient plus que sa perte. Comme il avait élevé S. Isaac au pontificat sans en demander l'autorisation à Chabouh, ils s'en vinrent dire au roi des Perses que Khosrov ne lui était plus fidèle et qu'il était d'intelligence avec l'empereur des Grecs. Pour lui donner une preuve de ce qu'ils avançaient, ils lui exposèrent qu'il avait, sans son ordre, livré le siège patriarcal à Isaac.

Chabouh envoya aussitôt intimer l'ordre à Khosrov de se rendre auprès de lui. Il accompagna cet ordre de vifs reproches et même de menaces. Mais Khosrov n'en tint aucun compte. Il répondit avec arrogance aux envoyés de Chabouh et les congédia dédaigneusement.

Réfléchissant bientôt après que le roi des Perses ne lui pardonnerait pas cet affront, sachant d'un autre côté que sa faiblesse venait de ses discordes avec les satrapes, il fit prier l'empereur Arcadius de rompre la paix avec Chabouh et de lui envoyer une armée puissante pour le protéger. Il lui promettait de mettre toute l'Arménie sous son autorité. Mais Arcadius refusa d'épouser sa querelle et de faire cause commune avec lui.

Chabouh fut indigné de l'outrage infligé à ses envoyés. A l'instigation des satrapes, il envoya en Arménie une armée nombreuse qu'il plaça sous les ordres de son fils Ardachir. Khosrov, qui se voyait seul, sans espoir d'être aidé par aucune nation étrangère, qui se méfiait de ses satrapes et qui se sentait dans l'impossibilité non seulement de résister à Ardachir mais même de lui échapper, prit le parti de l'aller trouver espérant exciter sa compassion. Ardachir le détrôna immédiatement, le fit charger de chaînes et mit sur le trône, à sa place, son frère Vramchabouh. Khosrov avait régné cinq ans.



ARDACHIR-LE-PERSE FAIT DÉTRÔNER LE ROI KHOSROV III

Archavir alla plus loin; il déposa S. Isaac et changea la hiérarchie de l'ordre des satrapes que Khosrov avait réglementée. Mais il voulut que l'on continuât de payer le tribut aux Grecs. Comme il craignait quelque acte de revanche du prince Gamsaragan Cazavon que sa bravoure avait fait célèbre, il se rendit maître de lui par la ruse. Puis il le fit charger de chaînes ainsi que son fils nommé Hrahad, dont il se saisit également. Il laissa dans le pays un corps d'armée considérable et revint à Dispon, amenant avec lui Khosrov et Cazavon.

Archavir parti, Chavarch, frère de Cazavon, et le satrape Barquève Amadouni avec son fils Manuel, se mirent à la tête de leurs gens d'armes, au nombre de sept cents, et résolurent de sauver Khosrov et Cazavon. Ils suivirent, en se cachant, l'armée d'Archavir, en épièrent tous les mouvements pour saisir le moment favorable où ils pourraient réaliser leur entreprise. Ils les trouvèrent en train de bivaquer et se jetèrent sur eux à l'improviste. Ils cernèrent les hommes qui avaient la garde du roi, mais ils ne purent réussir malgré tout, car de grosses chaînes retenaient Khosrov aux pieds. Pourtant la confusion se mit dans le camp des Perses qui venaient d'être ainsi surpris. Un combat s'engagea avec acharnement. Les Arméniens, quoique très peu nombreux, tinrent ferme et se battirent avec courage. Chavarch, frère de Cazavon, se faisait remarquer au milieu de tous ces braves par une intrépidité extraordinaire. Il luttait avec rage pour délivrer son frère. On ne saurait dire les prodiges de vaillance que cette poignée d'Arméniens accomplit. Mais l'action traînait en longueur et Chavarch tomba mortellement frappé. Barquève, qui combattait aux côtés de Chavarch, fut pris comme il prenait la fuite. Conduit devant Ardachir, celui-ci ordonna de l'écorcher et de gonfler sa peau comme une outre. Ensuite, il fit enfermer Khosrov dans le fort d'Anhouch et fit exposer devant ses yeux la peau de l'infortuné Chavarch. Cazavon, ainsi que son fils Hrahad, fut aussi enfermé dans ce fort, mais il ne survécut que deux mois. Il mourut pendant sa captivité et son fils fut, par ordre d'Ardachir, relégué dans un autre lieu à l'intérieur du royaume. Ardachir écrivit au roi Vramchabouh de confisquer tous les biens de Cazavon et de son frère Chavarch, ainsi que ceux de Barquève, et de les ajouter au trésor royal. Il ordonna cependant de réinstaller S. Isaac sur le siège patriarcal. Après cela il partit pour Dispon. En arrivant, il apprit la mort de son père et fut alors proclamé son successeur.

Isaac, le commandant des armées arméniennes, étant décédé, S. Isaac vint prier le roi Vramchabouh de nommer à sa place Hamazasb Mamigonien, auquel il avait donné en mariage sa fille Sahaganouch. Mais Vramchabouh ne voulut point consentir à faire cette nomination sans l'ordre d'Ardachir; car il se souvenait du sort de son frère après un acte semblable. S. Isaac admit les raisons du roi, il lui demanda, alors, une lettre d'introduction près d'Ardachir et, sur les instances de sa fille, il alla trouver le roi des Perses. Il fut reçu avec bienveillance et comblé même d'honneurs, d'abord à cause de l'illustration de sa famille des Bahlavigh, « puis encore, dit Moïse de Khorène, parce que, devant les infidèles, Dieu montre ses serviteurs dignes de respect et d'honneurs. »

Ardachir prit connaissance de la missive de Vramchabouh et accorda à S. Isaac tout ce que celui-ci lui demanda. Le gendre d'Isaac, Hamazasb, fut donc nommé général de toutes les forces arméniennes et la Maison Mamigonien fut élevée au-dessus des autres, c'est-à-dire au cinquième rang parmi les satrapies d'Arménie. Il fit même plus: cédant aux prières du saint patriarche, il accorda le pardon à tous les satrapes et les Grands qui s'étaient rendus coupables envers lui, et leur fit restituer les biens qui leur avaient été confisqués.

Dès son retour en Arménie, S. Isaac, rapportant les lettresd'Ardachir, fit exécuter ses ordres. Mais le règne d'Ardachir fut de très-courte durée; il ne porta le sceptre royal qu'une année seulement. Vram, appelé aussi Guerman, qui régna dix ans, lui succéda. Ce prince fut toujours en rapports de bonne amitié avec notre roi Vramchabouh ainsi qu'avec S. Isaac. En raison de cette amitié, il rendit la liberté à Khosrov, qui était tenu prisonnier au fort d'Anhouch et l'y fit vivre avec tous les honneurs royaux. En reconnaissance de cet acte, Vramchabouh servit toujours Vram avec fidélité. Il paya toujours ponctuellement le tribut qu'il devait aux Perses ainsi qu'aux Grecs.

A cette époque, S. Mesrob et S. Isaac commencèrent à sentir le besoin et l'utilité d'un alphabet arménien, qui pût exprimer tous les sons de la langue nationale. Ils firent, donc, toutes les recherches nécessaires à cet effet, sans s'épargner aucune fatigue pour arriver à un bon résultat. Jusqu'alors, les Arméniens ne possédaient pas d'alphabet propre, ils se servaient pour écrire des caractères grecs, syriaques et persans. Les efforts de Mesrob et d'Isaac restaient stériles. Ils ne comptèrent plus que sur la bonté divine pour leur révéler les signes qu'ils devaient adopter et se mirent en prière.

Le roi Vramchabouh se trouvait toujours dans l'embarras pour tracer ses correspondances politiques et surtout, depuis que S. Mesrob s'était démis de ses fonctions, il n'avait pas encore pu trouver un autre secrétaire capable de le remplacer. Il comprenait donc, quelles peines devaient se donner

les deux saints pour aboutir dans leur tâche difficile. Aussi ne cessait-il de les encourager de toutes les façons.

Tant de patients efforts furent, enfin, couronnés de succès et S. Mesrob, après une fervente prière à Dieu, vit « non pas pendant son sommeil et en songe, dit Moïse de Khorène, non pas non plus par le fait d'une vision en plein jour, mais bien dans le fond de son cœur, apparaître aux yeux de son esprit, les doigts d'une main droite écrivant sur la pierre. » Le secret des signes de l'alphabet qu'il avait tant cherché, pour lequel il avait tant prié, lui était enfin révélé et les caractères arméniens étaient inventés. Mesrob fut aidé par Ruphanus qui traçait les caractères arméniens aussitôt qu'il lui indiquait, les modifiant, les combinant selon le mode du syllabaire des Grecs. L'alphabet arménien fut inventé l'an 406 de l'ère vulgaire, à Samosat, ville où se trouvait Ruphanus, auquel Mesrob s'était adressé pour l'aider à le composer. Aussitôt S. Mesrob entreprit la traduction des Saintes Ecritures. Il commença par les Proverbes de Salomon, se servant pour cela du texte grec. Il s'adjoignit deux de ses disciples les plus intelligents, Jean d'Eguéghiatz et Joseph Baghnatz.

La nouvelle de cette heureuse découverte se propagea bientôt dans toute l'Arménie; Mesrob revint dans notre pays. On le regardait comme un nouveau Moïse apportant les tables du Décalogue. Le roi Vramchabouh, le patriarche Isaac, tout le clergé et tout le peuple allèrent à sa rencontre. Ce fut un jour de réjouissance publique comme jamais l'Arménie n'en avait eu. L'ère du progrès allait s'ouvrir et c'est à juste titre que le cinquième siècle fut appelé l'âge d'or de la littérature arménienne. L'invention de l'alphabet arménien causa une grande révolution dans le pays. On y ouvrit un grand nombre d'écoles, où se formèrent des savants qui nous ont légué leurs œuvres célèbres.

Sur les instances du prince géorgien Pagour et sur celles de Moïse, le chef des évêques de la Géorgie, S. Mesrob composa aussi l'alphabet géorgien.

Le roi Vramchabouh, qui avait tant encouragé Mesrob et Isaac, qui avait tant fait pour le bonheur et la prospérité de son peuple, mourut après un règne de vingt-et-un ans, laissant de lui le meilleur souvenir. Son fils Ardachès n'était, à sa mort, âgé que de dix années. Les satrapes se consultèrent et, comme ce prince était encore trop jeune pour s'asseoir sur trône, ils allèrent trouver S. Isaac et le prièrent d'aller demander à Hazguèrd, roi des Perses, de leur donner pour roi Khosrov, qu'il rappellerait de l'exil. S. Isaac mit tant d'éloquence dans sa supplique à Hazguèrd, qu'il le fit consentir à rendre le trône à Khosrov. Celui-ci rentra donc en Arménie, mais il n'oublia pas le fils de l'infortuné Cazavon. Il supplia Hazguèrd de rendre la liberté à Hrahad, qui avait été relégué au delà de Sacasdan. Hazguèrd la lui accorda, mais Khosrov n'eut pas le bonheur de revoir le fils de son fidèle serviteur et ami. Il mourut avant l'arrivée de Hrahad en Arménie, après avoir, cette deuxième fois, régné un an. Hamazasb Mamigonien, gendre de S. Isaac et général de toutes les forces arméniennes, mourut dans la même année, laissant trois fils: Vartan, Hemaïac, et Hamazasbian.





ADOM MOGATZI SE MOQUE DE CHABOUH-LE-PERSE

CHABOUH LE PERSE ROI D'ARMÉNIE

(Ap. JC. 415)

Hazguèrd voulait détacher les Arméniens de la foi chrétienne; il voulait aussi leur retirer les bonnes grâces des Grecs. Pour y réussir, il ne nomma plus en Arménie un roi légitime, il plaça sur son trône son propre fils, nommé Chabouh. Il pensait que, de cette façon, les satrapes étant sans cesse en rapport avec lui, échangeant avec lui des conversations et des présents, participant à ses parties de chasse, assistant à ses festins, contractant même des alliances avec lui par des mariages, il y aurait, entre eux et Chabouh, affinité réciproque et, partant, union. Il espérait ainsi amener les satrapes au culte d'Ormizt et les écarter entièrement des Grecs. Il put croire un moment qu'il y était parvenu. Hamazasb était mort, S. Isaac était dans le deuil; il n'y avait donc plus personne en Arménie pour rassembler une armée et lui faire résistance. Aussi Chabouh entra-t-il dans le royaume sans rencontrer aucune opposition. Il y amena avec lui Hrahad et tous ceux qui en avaient été bannis. Mais il ne put se concilier l'affection des satrapes. Tous, au contraire, le haïssaient et même en sa présence ils n'avaient pas pour lui le respect et les égards dus à leur roi. Ces satrapes étaient tous des hommes de grande vaillance et considéraient le perse comme un être sans valeur; ils le méprisaient.

Un jour, dans une partie de chasse, Chabouh se trouva avec nos satrapes, au nombre desquels il y avait le satrape Adom Mogatzi. En poursuivant un troupeau d'ânes sauvages, on tomba dans des endroits rocheux et difficiles. Chabouh prit peur et voulut s'esquiver; Adom Mogatzi, le raillant alors, lui dit: « Va, va! Toi, fils du dieu des Perses! Va, si tu es un homme et non pas une femme!.. » Chabouh lui répondit en colère: « Avance plutôt, toi; car il est donné aux démons de s' élancer contre les pierres. » Adom ne répondit rien à cette insulte, mais il ne chercha plus que l'occasion de s'en venger.

Un autre jour, on chassait à feu des sangliers dans une plaine couverte de roseaux, Chabouh, perdant son sang froid, n'osa pas se précipiter dans le fourré. En même temps le feu l'environnait de toutes parts; il cherchait d'un côté ou de l'autre une issue. Il était à cheval et ne savait par où passer pour sortir de là, Adom Mogatzi s' approchant, lui cria: « Toi, fils du dieu des Perses, voici ton père et ton dieu; que crains-tu »? « Trêve de plaisanteries! lui dit Chabouh, passe à travers le feu et j' y passerai après toi, car mon cheval se cabre plutôt que d'avancer le premier. » Mais Adom continua ses railleries et ajouta: « Est-ce qu'il y aurait encore ici des pierres pour m'engager à marcher le premier? Tu nous appelles, nous, Mogatzi, enfants du démon, et moi j'appellerai tes Sassanians hommes efféminés. » Aussitôt Adom, éperonnant son cheval, s'élança à travers le feu comme dans un vallon fleuri et, de la sorte, délivra Chabouh. Mais il comprit que celui-ci ne lui pardonnerait jamais ses railleries insultantes et il gagna au plus vite le pays des Mogh.

Une fois, Chabouh se livrant au jeu avec les satrapes, Chavarch Ardzrouni réussit à deux reprises, au jeu du bâtonnet, à faire sauter la boule de Chabouh. Le roi en fut froissé et en crut sa dignité royale offensée. Il donna un coup de bâton à Chavarch et lui dit: « Apprends à te connaître ». « Oh! je me connais bien, reprit Chavarch avec mépris, je sais que je suis descendant de rois, que j'appartiens à la Maison de Sannassar et qu'ainsi, j'ai le droit, avec tes frères, d'embrasser le coussin du roi, en vertu du nom que je porte. » Après avoir proféré ces paroles, il s'élança hors de l'enceinte du jeu et se retira dans son pays.

Une autre fois, le roi et les satrapes étaient réunis dans un festin. Au milieu des éclats de gaîté, Khosrov Cartmanatzi, pris du vin, courait, en présence même de Chabouh, et comme un amoureux féru de passion subite, après une jeune femme qui jouait de la harpe. Cette femme avait une excellente réputation de musicienne. Chabouh, indigné, donna ordre aussitôt de se saisir de Khosrov et de le garder dans une salle. Mais celui-ci, portant hardiment la main à son glaive, se tint en face des serviteurs de Chabouh et les regarda avec fierté. Nul d'entre les officiers de la maison royale n'osa porter la main

sur lui, car on avait appris à connaître la force de son bras. Khosrov quitta aussitôt la salle du festin et se rendit a sa résidence.

Depuis quatre ans, Chabouh était roi de l'Arménie, lorsqu'on vint lui apprendre que son père était malade. Il s'empressa d'aller auprès de lui, laissant un corps d'armée pour garder le pays et donna l'ordre à son lieutenant de se saisir des personnages de haut rang et des satrapes arméniens et de les conduire en Perse. Le jour même de son arrivée à Dispon, Hazguèrd, son père, rendit son dernier soupir, et, le même jour aussi, Chabouh, dans un guet-apens des courtisans, fut assassiné.

Les satrapes apprirent bientôt la mort de Hazguèrd et de Chabouh, ils surent aussi quels ordres avaient été laissés par ce dernier. Alors ils se réunirent en assemblée et choisirent, pour général en chef des Arméniens, le brave Nersès Djidjragatzi. Guidés par lui, ils livrèrent combat au corps d'armée persane laissé par Chabouh et le taillèrent en pièces. Vara lui-même, qui le commandait, fut tué par Abersam Sbantouni. Aussitôt après, les satrapes arméniens se dispersèrent et cherchèrent leur salut dans les montagnes et les forteresses. Comme ils redoutaient Vram, le nouveau roi des Perses, chacun d'eux ne songeait qu'à se garder la vie sauve et chacun aussi se défendait séparément contre l'ennemi. Alors l'Arménie fut encore une fois sans chef et sans guide pendant trois années; cette anarchie attira la désolation dans le pays. Les impôts eux-mêmes ne rentrèrent plus dans les coffres du trésor royal. Vram II, régnait en Perse. Il chercha à tirer vengeance des Arméniens, mais il avait fait la paix avec les Grecs et il dut respecter la partie de l'Arménie qui leur était tributaire.

S. Isaac, voyant tous ces fléaux fondre sur sa patrie, passa, en compagnie de S. Mesrob et de ses trois petits-fils Vartan, Hemaïac et Hamazasbian, dans l'Arménie grecque, où la paix régnait. Mais les Grands de cette partie, qui relevaient de la juridiction de l'évêque de Césarée, ne les reçurent pas avec les égards dus à leurs mérites. Les gouverneurs grecs ne leur permirent même pas d'enseigner l'écriture arménienne. Ils avaient défendu auparavant à S. Mesrob d'ouvrir des écoles. Cette défense venait de la part de l'empereur et du patriarche grecs, car ils craignaient que les Arméniens, connaissant l'écriture nationale, n'abandonnassent l'étude du grec et se détachassent de la Grèce.

S. Isaac, voyant qu'il lui était impossible de fléchir les gouverneurs grecs, se consulta avec quelques satrapes dont il avait sû gagner la sympathie et envoya, S. Mesrob et son petit-fils Vartan, à Byzance, pour prier l'empereur Théodose-le-Jeune de lui permettre non — seulement d'enseigner l'écriture en caractères arméniens mais aussi d'exercer son autorité religieuse et d'y répandre ses instructions. Il écrivit même au patriarche de Constantinople et au général Anatole pour les engager à intercéder auprès de l'empereur, afin qu'il fît droit à sa demande.

Le résultat de cette démarche fut que, grâce au général Anatole, l'empereur reçut avec honneur S. Mesrob et Vartan, et qu'il accorda à Isaac tout ce que celui-ci lui demandait. Vartan, le petit-fils d'Isaac, fut nommé général des troupes arméniennes de l'Arménie grecque. L'empereur écrivit même une lettre à S. Isaac, dans laquelle il disait qu'il avait signifié l'ordre de construire une ville en Arménie, où lui, Isaac, fixerait sa demeure et où se tiendraient les troupes impériales (*).

Mesrob, satisfait d'avoir obtenu tout ce qu'il désirait, revint porter à Isaac la consolation qu'il attendait. Les choses changèrent de face. Les esprit furent gagnés à la cause nationale et tous les Arméniens se groupèrent autour de leur patriarche. Les écoles se multiplièrent et l'instruction nationale commença à faire de réels progrès.

(*) En effet, cette ville fut construite par Anatole, général des grecs. Voici, selon Moïse de Khorène, comment la chose se passa. Anatole était arrivé en Arménie. Après avoir traversé plusieurs contrées, il choisit une place au centre du pays, dans la province de Garine (aujourd'hui Erzéroum). La région était très-fertile et avait l'eau en abondance. Ce lieu n'est pas fort éloigné du point où jaillissent les sources d'une partie de l'Euphrate, qui, dans leur cours paisible, se grossissent et s'étendent peu à peu et finissent par devenir une vaste nape. Ces cours d'eau regorgeaient de poissons et toute la contrée était peuplée d'oiseaux de différentes espèces. Les habitants se nourrissaient de leurs œufs. Le marais était couvert de roseaux et les plaines étaient couvertes d'herbes épaisses et hautes d'où sortaient une immense quantité d'arbres à fruits. On rencontrait sur les montagnes des troupeaux de bêtes à cornes et de ruminants grands et forts, qui s'engraissaient à loisir et se multipliaient sans cesse.

Au pied de ces montagnes, Anatole remarqua une quantité de petites sources d'eau limpide; c'est là qu'il résolut d'élever la ville nouvelle. Il la fit entourer d'un large fossé, il jeta les fondements de ses remparts à une grande profondeur et, sur ces remparts, il fit construire des tours très-hautes et formidables. En l'honneur de Théodose, il nomma Théodosie la première de ces tours. Un peu plus loin, il bâtit encore des tours au faîte aigu en forme de proue de navire avec des passages souterrains faisant face à la montagne. Il fit la même chose dans le nord de la plaine, mais à l'est et à l'ouest les tours qu'il construisit étaient de forme ronde. Au centre de la ville, sur une hauteur, il bâtit de nombreux magasins et nomma cet endroit Augustium, en l'honneur d'Auguste. Il amena l'eau sur différents points au moyen de viaducs qui ne se voyaient pas. Pour garder cette cité, à laquelle il donna le nom de Théodosopole, pour que le nom de Théodose ne pérît pas, il la remplit de soldats et y entassa des armes. Enfin il bâtit des édifices en pierre de taille sur un terrain, d'où jaillissaient des sources d'eau thermale.

Cette description est encore exacte pour l'état actuel de cette ville que les Arméniens appellent: Garnò-Kaghak, (ville de Garin ou Garine). Dans les livres c'est bien rarement qu'on l'appelle Théodosopole. Les Turcs l'appellent Erzéroum ou Arzroum. Ce nom signifie terre romaine ou grecque, parce qu'elle confine à l'Asie-Mineure. Les sources d'eau chaude sont appelées aujourd'hui Ilidjé.

ARDACHIR OU ARDACHÈS LE DERNIER

(Ap. JC. 422)

Vram, roi des Perses, comprit que les rigueurs n'aboutissaient à rien de bon. Déjà l'Arménie tributaire des Perses se dépeuplait, les impôts ne rentraient plus au trésor royal; il changea de politique et essaya de gagner les cœurs par la douceur. Il savait bien qu'il ne devait pas compter qu'il ramènerait le calme dans le pays sans le concours des satrapes, c'est pourquoi il leur proposa de vivre désormais en bonne intelligence et de faire la paix. Il chargea, donc, le chevalier Sempad Pacradouni de le réconcilier avec eux et de leur faire comprendre qu'il leur pardonnait et qu'il ne voulait plus se souvenir de leurs torts envers lui, ni des combats qu'ils avaient livrés aux troupes des Perses.

Les satrapes, joyeux de ce qui leur était annoncé, invitèrent immédiatement Isaac à se rendre auprès d'eux. S. Isaac laissa Mesrob et deux de ses petits-fils dans l'Arménie grecque et s'en vint avec Vartan dans le pays d'Ararat. Aussitôt tous les satrapes se rassemblèrent dans la ville de Vagharchabad, près de leur patriarche, et décidèrent de députer le chevalier Sempad Pacradouni et le général Vartan auprès du roi des Perses. Tous deux jurèrent soumission à Vram, qui, tenant sa promesse, pardonna aux satrapes et nomma roi de l'Arménie Ardachès, fils de Vramchabouh, qui était seulement âgé de dix-huit ans. Il changea le nom de ce jeune prince en celui d'Ardachir, en mémoire de son aïeul Ardachir le Sassanide. Il lui donna le gouvernement du pays sans lui adjoindre aucun autre gouverneur persan. C'est ainsi que notre patrie recouvra la paix pendant un laps de temps de six ans à peu près.

Ardachir était jeune; une fois sur le trône, il donna cours à toutes ses passions peu compatibles avec sa dignité de roi. Il aimait tous les plaisirs, il aimait les femmes. Il se conduisit de telle sorte que bientôt les satrapes et les principaux personnages de son royaume s'éloignèrent de sa société. S. Isaac lui fit des remontrances, mais il prétendit que tout ce qu'on avait rapporté sur lui n'était que calomnie. Mais plus il allait et plus ses débauches augmentaient.

Les satrapes, indignés, portèrent leurs plaintes devant S. Isaac en le priant de se joindre à eux pour dénoncer Ardachir au roi des Perses, afin qu'il le détrônât et mît un persan à leur tête. Ils prétendaient que les infidèles gouvernaient mieux l'Arménie que l'un d'entre eux-mêmes. Mais S. Isaac qui voyait que leur démarche n'amènerait que la ruine du royaume et du pays, les exhorta à patienter encore et à ne point précipiter les choses avant de chercher à trouver un remède à tous ces maux. Les satrapes ne voulaient pas l'écouter et faisaient tout pour le décider à aller avec eux porter leurs réclamations au roi des Perses. S. Isaac s'y refusait toujours. « Si c'était devant un roi chrétien qu'il fallût aller, disait-il, je me hâterais, je ne tarderais pas un moment, car j'aurais l'espoir de relever ce malheureux. Mais devant des païens consommer la perte de ce prince! Non, jamais je ne consentirai à me charger d'une pareille chose!... Ardachir a reçu le sceau du baptême, quoiqu'il se soit, aujourd'hui, abandonné à tous ses vices. Il est débauché, mais il est chrétien... Comment pourrais-je me résigner à changer ma brebis malade contre une bête vigoureuse dont la santé seule serait un fléau pour nous? »

Ces dignes paroles ne dissuadèrent pas les satrapes et n'eurent aucun succès. Ceux-ci étaient bien décidés, ils aimaient mieux amener la perte du pays et renverser leur roi. Ils supposèrent que c'était une ruse de S. Isaac pour les arrêter et donner le temps au roi de se prémunir contre eux. « Puisque, lui dirent-ils, tu n'as pas voulu, avec nous, retirer la couronne à Ardachir, nous ne voulons plus avoir à faire avec toi ni t'écouter. Nous sommes non-seulement décidés à détrôner Ardachir, mais encore à te retirer l'autorité patriarcale. » Sur quoi, ils le quittèrent. Ensuite, ils se rendirent auprès de Vram pour accuser leur roi Ardachir et Isaac-le-Grand de se liguer avec les Grecs, dont ils avaient épousé le parti. Ils emmenèrent avec eux un prêtre du nom de Sourmagh. Cet homme, pétri de vanité, était là pour appuyer et affirmer leurs délations.

Le roi des Perses fit appeler Ardachir et Isaac. « Il faut, dit-il,

que je les entende aussi, car il ne m' est pas permis de les juger sans cela.» A leur arrivée, il fit venir Ardachir devant lui et lui demanda ce que signifiait tout ce que les satrapes arméniens avaient rapporté contre lui, Ardachir. Celui-ci crut se justifier en soutenant que les dépositions des satrapes étaient fausses et en assurant que les satrapes avaient pris comme une habitude de ne pas supporter leurs souverains et de les haïr, et que ce n'était qu'en raison de cette haine, qui leur était coutumière, qu'ils s'étaient soulevés contre lui.

Pendant que Vram s'entretenait ainsi avec Ardachir, au-dehors, les satrapes pressaient Isaac de déposer aussi contre ce dernier. Mais Isaac refusa toujours de parler soit en bien, soit en mal. Alors ils s'adressèrent au général des armées persanes, Sourène-Bahlav, et lui dirent de gagner Isaac, puisqu'il en était le parent, par des paroles d'amitié. Sourène vint alors au saint homme et lui dit: « Comme tu es mon propre sang, mon frère, je ne te veux que du bien. Si donc, aujourd'hui, tu fais cause commune avec les satrapes, tu seras comblé d'honneurs par le roi des Perses qui mettra ton petit-fils Vartan à la tête de l'Arménie, et en lui accordera des honneurs égaux au rang et aux honneurs royaux. » Isaac persista dans son refus. « Non, s'écria-t-il, non, jamais! Pourquoi cette résolution de renverser Ardachir? Je ne lui vois méditer aucune rébellion.... Si c'est seulement à cause de sa conduite dissolue qu'on le dénonce, il est digne de tous les honneurs et de tous vos respects d'après vos lois impures, quoique, selon notre morale, il doive être condamné... N'attendez plus, cependant, aucune parole de ma part. »

L'interrogatoire d'Ardachir se poursuivit longtemps; le roi d'Arménie dit bien des choses pour se disculper, mais Vram avait décidé de supprimer le royaume d'Arménie. Il écouta, donc, avec plaisir les délateurs. Il prêta surtout l'oreille aux accusations monstrueuses de Sourmagh, le prêtre indigne, auquel avait été promis le siège pontifical par les satrapes, ennemis acharnés d'Ardachir. A la fin, il retira la couronne royale à Ardachir et le patriarcat à Isaac-le-Grand, et retint tous les deux en Perse. Selon quelques historiens, il fit mettre le saint en prison et exila le roi dans le Khoujasdan. Il confisqua tous leurs biens au profit du domaine royal. A la place de S. Isaac, il mit sur le siège pontifical de l'Arménie, l'indigne Sourmagh. Pour régent de notre patrie, il nomma un gouverneur civil ou marzban, qui s'appelait Vehmihrchabouh. Il donna des présents aux satrapes qui s'étaient ligués contre Ardachir et les congédia ensuite.

C'est ainsi que l'an 428 de l'ère vulgaire, finit la dynastie des Archagouni. Cette dynastie avait, depuis Archagh I[er], donné des rois à l'Arménie pendant 580 ans. Le nom même des Archagouni s'éteignit aussi quand Ardachir mourut en exil dans le pays du Khoujasdan, et les Arméniens subirent le joug des infidèles.

A cause de sa conduite ignoble, Sourmagh ne put occuper le siège patriarcal que pendant une seule année. Il fut chassé par les satrapes. Il parvint néanmoins à se faire donner, par le roi des Perses, l'évêché de son canton des Peznouni. Il obtint cet évêché pour lui et ses descendants. Les satrapes arméniens demandèrent à Vram un autre pasteur et Vram leur donna un autre syrien, nommé Perkicho, qui fut encore pire que Sourmagh. Les satrapes supplièrent le roi des Perses de le changer. La plupart d'entre eux redemandèrent Isaac-le-Grand. D'ailleurs, Anatole, le général grec, dépêcha un satrape à Vram pour lui dire que s'il ne lui était pas agréable d'avoir Isaac dans ses Etats, il le laissât venir dans l'Arménie grecque. S. Mesrob et l'assemblée toute entière de l'Eglise arménienne envoyèrent un prêtre pour conjurer Vram de leur rendre Isaac. Vram se rendit alors aux prières de tous. Mais il mit sur le siège patriarcal un autre syrien du nom de Samuel, qui valait encore moins que Perkicho lui-même. Ce Samuel n'avait, en effet, que le titre de patriarche mais il n'en avait point l'autorité. Il était chargé d'assister le marzban dans ses fonctions de gouverneur. Mais il avait permis à S. Isaac de retourner dans son diocèse, il l'avait autorisé à continuer son enseignement, quoiqu'il ne dût conférer l'ordination qu'à ceux-là seuls que Samuel indiquerait.

Cependant, avant de laisser partir Isaac-le-Grand, Vram le fit venir en présence d'une nombreuse assemblée et lui dit: « J'exige que tu fasses le serment sur ta foi de nous rester fidèle, de ne point te liguer avec les Grecs sous prétexte de communion avec eux, mais en réalité, pour quelque rébellion, car tu amènerais alors la perte de l'Arménie, et mon nom ne serait plus celui d'un roi généreux et magnanime, mais celui d'un souverain terrible et capable d'une extermination épouvantable. » S. Isaac, debout, modeste dans son air et dans ses paroles, commença par rappeler tous les services qu'il avait rendus et de quelle ingratitude on l'en avait payé; puis, il reprocha à tous ces grands personnages assemblés l'hypocrite douceur de leur langage, le fiel de leurs pensées et la perfidie de leurs actes. Il s'attacha surtout à réfuter les paroles insensées et blasphématoires proférées par Vram, qui s'était servi de l'expression de *fausse communion de foi avec les Grecs.* Il leur donna des preuves de la fausseté et de l'absurdité de leur religion à eux, Persans. Il termina son discours par la démonstration de la vérité de

la foi chrétienne qu'il fit éclater, toutefois, autant que des oreilles païennes pouvaient le saisir. Son éloquence fut telle que les mages en restèrent interdits et ne purent rien dire après son discours. Le roi lui-même était attentif et plongé dans l'étonnement, et les Perses se haussaient sur la pointe de leurs pieds pour voir S. Isaac discourant et ne point perdre un mot de ce qu'il disait. Quand il eut fini de parler, Vram lui fit donner une grande somme d'argent pour son éloquence et son courage à parler hardiment devant un roi de sa sorte.

Isaac refusa ce don. Il dit à Sourène-Bahlav, « que son argent lui reste, mais fais — le consentir à m'accorder ces deux choses. La première: que le rang des satrapes de l'Arménie, réglé par Ardachir II et maintenu jusqu'à présent, soit encore laissé tel par l'ordre de Vram et que les marzbans perses ne puissent jamais le changer à leur guise; la seconde: que Vram restitue les biens à mon parent, qui est aussi le tien, au jeune Cazavon, fils de Hrahad. S'il ne veut pas le remettre à sa place, par haine pour le nom des Archagouni, que du moins il le maintienne dans l'ordre et qu'il le compte au nombre des satrapes. Peu importe la maison où il le mettra, soit qu'il le considère comme un membre de la famille Amadouni. »

Grâce à Sourène, Isaac se vit accorder ce qu'il demandait au roi des Perses. Vram fit plus: il nomma Vartan prince de la Maison des Mamigonien et lui donna le commandement de toutes les forces arméniennes. Le satrape Vahan Amadouni fut nommé procurateur du roi dans le pays des Arméniens; il eut le second rang immédiatement après le marzban persan. Vram prit congé de tous les satrapes après les avoir comblés d'honneurs. Samuel suivit ceux-ci en qualité de patriarche. Vahan Amadouni régenta, donc, les Arméniens sous l'autorité du marzban et Vartan tint le commandement de leurs armées.

S. Isaac s'en revint alors en Arménie et se fixa dans le canton de Pacrévant, au lieu même où l'on vit une grande lueur dans le ciel pendant que S. Grégoire baptisait le roi Dertad et tous les Arméniens. Il agit de concert avec Mesrob, à qui il avait confié les soins et les intérêts de l'Eglise-Mère à Vagharchabad et ne cessa plus de se prodiguer pour pourvoir aux besoins spirituels de l'Eglise.

Quant à Samuel, il mena une conduite indigne du caractère dont il était revêtu et fut détesté et méprisé de tous. Il mourut après cinq années passées sur le siège pontifical. Aussitôt tous les satrapes accoururent auprès de S. Isaac; ils lui demandèrent pardon de leur faute et le conjurèrent de reprendre les fonctions de patriarche. Ils s'engagèrent à obtenir du roi des Perses de le confirmer dans cette dignité et, par un acte scellé de tous, ils lui promirent de conférer l'autorité patriarcale à ses descendants et à sa génération. Mais tout fut inutile; Isaac persista dans son refus. Enfin, pressé par leurs instances réitérées, il leur raconta qu'il avait eu pendant son sommeil, il y avait déjà longtemps, une apparition, qui lui sembla une véritable révélation de l'Avenir. Les satrapes comprirent alors que, par un ordre de Dieu, le pontificat ne devait jamais plus appartenir à la famille de S. Isaac. Ils en furent désolés tous et se prirent à pleurer, mais ils n'osèrent plus insister auprès de S. Isaac.

L'Arménie est redevable à S. Isaac, comme à son compagnon S. Mesrob, d'un monument éternellement précieux, on pourrait dire d'un trésor.

C'est à cette époque qu'eut lieu le concile d'Ephèse. Ni S. Isaac ni S. Mesrob ne purent assister à ce concile célèbre. Mais les évêques Cyrille d'Alexandrie, Proclus de Constantinople et Acacius de Militène leur écrivirent pour les prémunir contre l'hérésie de Nestorius; car ces évêques avaient appris que quelques-uns des disciples de cet hérésiarque, avaient emporté en Arménie les écrits de Théodore de Mopsueste, de Nestorius et de son disciple Diodore. Quelques savants arméniens, disciples de nos deux saints, se trouvaient alors à Constantinople, où ils étaient venus pour se perfectionner dans la connaissance de la langue et de la littérature des Grecs. Ils se livraient à la traduction des plus célèbres œuvres des auteurs grecs. Ce fut à eux que furent confiées ces lettres, c'est par leurs soins qu'elles devaient parvenir à S. Isaac et à S. Mesrob. Outre ces lettres, ces savants ou traducteurs, car c'est ce nom que les Arméniens donnaient à ces littérateurs, emportèrent aussi une copie authentique de l'Ancien-Testament selon la version des Septantes et un exemplaire en grec du Nouveau-Testament.

Ils trouvèrent Isaac-le-Grand et S. Mesrob dans la ville d'Achdichad de la province de Daron. Ils leur remirent les lettres, les Canons du Concile d'Ephèse, consignés en six chapitres, et les deux copies authentiques des Livres-Saints.

Isaac et Mesrob firent aussitôt une nouvelle traduction de ces Livres-Saints, qu'ils avaient déjà traduits, et, avec l'aide de leurs disciples, ils en firent une version toute nouvelle. Cette version fut encore revue depuis et corrigée par ces mêmes disciples qui s'étaient rendus à Alexandrie pour poursuivre leurs études de la langue et de la littérature grecques.

C'est justement cette traduction des Livres-Saints qui fait la gloire des lettres arméniennes. Les savants européens eux-mêmes l'estiment comme étant bien au-dessus de toutes les traductions et l'ont appelée la reine des traductions. Quelques-uns soutiennent que la version arménienne de la Bible

est tellement correcte qu'elle mérite d'être commentée et qu'il faut s'en servir pour refondre la version grecque de nos jours.

Si les Arméniens peuvent être fiers de ce précieux monument, ils en doivent rapporter la gloire à S. Isaac et à S. Mesrob.

Cette traduction de la Bible fut écrite en l'an 433.

S. Isaac arrivait à la fin de sa vie. Vram II, roi des Perses, mourut avant lui, laissant la couronne à son fils Hazguèrd. A peine sur le trône, celui-ci déclara la guerre aux armées grecques de Medzpine. Afin de protéger l'Arménie, il y envoya les troupes d'Aderbadagan qui installèrent leur camp près de Pacrevant. Mais loin de protéger le pays, ces troupes le dévastèrent et firent la désolation de ses habitants.

Pour trouver le calme et le repos et se mettre à l'abri des invasions des Perses, S. Isaac se retira dans un village, appelé Pelour. Déjà la maladie, qui devait le conduire à la tombe, le minait. Ses disciples lui prodiguaient tous leurs soins, mais Dieu qui l'avait marqué du sceau des élus le rappelait à lui. Il avait passé cinquante-et-un ans sur le siège patriarcal, à partir de la troisième année du règne de Khosrov, le dernier roi de ce nom. Il mourut le jour même de l'anniversaire de sa naissance, le neuf de septembre. Ses disciples lui firent de belles funérailles. Jérémie, le premier de ses diacres, Tesdrigh, la princesse des Mamigoniens, sa belle-fille et l'épouse de Vartan, le commandant de toutes les armées, inhumèrent sa dépouille mortelle dans leur village d'Achdichad du canton de Daron.

Moïse de Khorène fait ainsi brèvement l'éloge de ce grand homme, de ce saint. « Né mortel, Isaac laissa de lui un souvenir immortel. Il honora l'image de Dieu; il ne fit pas honte à celui qui l'avait invité [1]; il ne fit que changer de vie. La conduite d'Isaac fut telle qu'on ne peut y trouver une tache. Ni la maladie, ni la vieillesse ne l' ont fait se relâcher et ne l'ont amené à quelque faiblesse qu'on puisse lui reprocher. C'est en termes pompeux, avec des expressions sublimes que nous devons faire dignement l'éloge de ce père. »

A l'endroit où se trouvait le tombeau du saint, on édifia plus tard une magnifique église où l'on accumula toutes les richesses, tous les ornements, toutes les splendeurs du culte. Un monastère fut attaché à cette église. La fête annuelle de S. Isaac se célèbre dans le mois de septembre. Des pays les plus éloignés on accourait, jadis, chaque année, le jour de cette fête. Il se faisait, alors, un grand nombre de miracles à cette occasion et bien des gens invalides y venaient recouvrer la santé ou le remède à leurs maux.

La nouvelle de la mort de S. Isaac plongea Mesrob dans une immense affliction. Il vit surtout avec douleurs la dignité patriarcale sortir de la famille de S. Grégoire. Tant qu'Isaac avait vécu, les satrapes par déférence pour ce saint évêque, n'avaient pas voulu donner à un autre le siège patriarcal. Mesrob, fort de la grâce divine, voyant l'Arménie sans pasteur, se chargea de l'administration de l'Eglise jusqu'à ce qu'un autre patriarche eût été nommé. Pendant six mois, il ne s'épargna ni les peines ni les fatigues à cet égard. Mais l'heure de la mort vint à sonner aussi pour lui. Il tomba malade dans la ville de Vagharchabad. Joseph et Tatigh et ses autres disciples l'entouraient à son lit de mort, ainsi que les princes Vahan Amadouni et Hemaïac Mamigonien, frère de Vartan, et d'autres encore. Ses douleurs étant un peu moins vives pendant un moment, Mesrob put se soulever sur son lit. Il leva les mains au ciel et bénit tous les assistants en les recommandant à Dieu. On vit, alors, apparaître une lumière intense qui avait une vague forme de la croix. Cette croix de feu s'arrêta au-dessus de la maison où le bienheureux trépassait et au moment même où il rendait l'esprit. C'était le 19 février de l'an 441. Tout le peuple qui s'y trouvait, soit dans la maison, soit au dehors, put observer le prodige et rendit grâce à Dieu. A l'aspect de cette croix lumineuse, des infidèles qui se trouvaient là, furent touchés de la grâce, se convertirent et reçurent le baptême.

Il y eut, cependant, quelques contestations parmi le peuple au sujet du choix du lieu où l'on devait déposer les restes du saint. Les uns voulaient qu'on les inhumât à Daron, dans sa propre province; d'autres voulaient que se fût à Koghten, où S. Mesrob avait commencé ses enseignements et où il avait fondé un monastère qui portait son nom. D'autres, enfin, prétendaient que c'était à Vagharchabad, dans le tombeau des saints, qu'on devait les déposer.

Mais Vahan Amadouni, préfet du roi, puissant comme il était, considérable par sa position et sa grande fortune, respecté aussi pour l'ardeur de sa foi, fit admettre sa décision. Il transporta le corps du saint en son village d'Ochagan, où on lui fit de magnifiques funérailles. Le miracle de la croix lumineuse se renouvela. On vit cette croix suivre en planant la civière où était couché le pieux défunt. La multitude qui suivait put contempler le prodige, qui dura jusqu'au moment où le corps de Mesrob fut mis sur son dernier lit de repos par deux des disciples du saint, Vahan et Tatigh.

On célèbre la fête de S. Mesrob le jour anniversaire de sa mort.

Moïse de Khorène fait l'éloge de S. Mesrob en ces termes:

1) A Dieu qui a invité les élus.



FUNÉRAILLES DE S.T MESROB

« Mesrob... surpassait en vertus ses contemporains les plus vertueux... Jamais l'orgueil ni le désir de plaire ne se sont emparés de lui. Doux et bienveillant, ne pensant qu'au bien, Mesrob avait toutes les qualités qui font un homme digne du ciel. Son extérieur avait quelque chose d'angélique, son esprit était puissant, son éloquence grandiose; sa persévérance inébranlable, sa tenue majestueuse, son conseil précieux, sa foi ardente, son espérance ferme et patiente, son amitié sincère, son enseignement plein de charme. »

Trois ans après la mort de S. Mesrob, Vahan Amadouni, fit bâtir une chapelle magnifique à l'endroit où on l'avait inhumé. Cette chapelle était riche en ornements d'or et d'argent et de pierres précieuses. A côté des restes du saint on plaça les reliques d'autres saints. La garde de la chapelle et du tombeau fut donnée à Tatigh, prêtre d'une grande sainteté qui fut, plus tard, sacré évêque de Passène et fut martyrisé par les Perses.

D'après l'ordre de S. Mesrob lui-même, qui l'avait donné de son vivant, on mit sur le siège pontifical, avec le titre de suppléant, le plus distingué des disciples du saint. Il s' appelait Joseph. C'était un prêtre doué de grandes vertus. Il était du pays des Sunik, natif de Vaïotz Tzor, du village de Khoghotzim. Il n'était pas encore évêque et, pendant un certain temps, toutes les ordinations furent faites par Sourmagh, évêque des Peznounik.

C'est ici que Moïse de Khorène arrête son histoire d'Arménie. Quand il la termina, il était, selon ses propres expressions, un homme chargé d'âge et d'infirmités. Il s'était sans cesse occupé d'écrire des traductions, et, le temps lui faisant défaut, il fut obligé de faire ses récits aussi brefs que possibles.

Après cela, la dynastie des Archagouni fut éteinte et l'Arménie resta plusieurs siècles sans roi. La série des grands hommes, issus de la Maison de S. Grégoire, dont la sainteté, la sagesse, la science, le patriotisme et les grandes actions avaient illustré la nation arménienne, disparut aussi pour toujours.

FIN DE LA DYNASTIE DES ARCHAGOUNI

ÉPOQUE DES GOUVERNEURS OU MARZBANS

(Ap. JC. 441-856)

Nous voulons être aussi bref que possible dans notre récit de l'histoire d'Arménie, et nous n'avons pas cru nécessaire de retracer tous les faits qui se sont passés sous le gouvernement de différents marzbans, qui se sont succédé. Il ne nous a pas semblé utile que d'en relater les principaux; ceux dont les faits, en un mot, nous ont paru mériter l'intérêt du lecteur.

Les marzbans ont gouverné l'Arménie durant 456 ans. La dignité des marzbans et l'autorité qui y était attachée furent conférées quelquefois à des Arméniens, mais elles le furent plus souvent à des étrangers de diverses nationalités et de religions différentes. Ces gouverneurs ou vice-rois furent d'abord nommés et envoyés par les Perses. Ils avaient alors trois autorités distinctes. En premier lieu, ils représentaient le roi des Perses; en second lieu, ils étaient gouverneurs absolus et ne relevaient d'aucun autre prince; en dernier lieu, ils gouvernaient le pays à leur guise, sans contrôle, avec droit de vie et de mort sur les sujets, sans avoir besoin d'en référer au roi. Ils pouvaient, de même, nommer et révoquer les préfets des provinces à leur gré et sans en rendre compte à qui que ce soit.

Cependant ils n'avaient point le droit de changer la hiérarchie des satrapies et il ne leur était point permis de confisquer à leur profit une propriété, un bourg ou un village. Ils ne pouvaient avoir à leur solde des troupes étrangères hormis quelques personnages, qu'on pourrait appeler leurs aides-de-camp. Ils ne devaient avoir que des soldats arméniens, et ce n'était que dans un cas d'absolue nécessité qu'ils pouvaient leur adjoindre des légions étrangères. Presque toujours, ils fixèrent leur résidence à Douin. C'est là qu'ils recueillaient les tributs, qu'ils étaient tenus d'envoyer au roi des Perses. La durée de leur pouvoir n'était pas fixée. Pour les uns elle fut de dix ans; pour les autres, de cinq; pour d'autres, elle fut plus longue ou plus courte. Les marzbans, élus parmi les Arméniens, avaient absolument la même autorité et les mêmes privilèges que les autres.

Quand le pays tomba sous la domination des Califes de Damas, les Perses perdant toute autorité en Arménie, ces gouverneurs ou vice-rois furent presque toujours des chefs d'armées, qui venaient à la tête de leurs légions s'emparer du gouvernement. Ils résidèrent aussi à Douin. Ils protégeaient le pays contre les attaques des ennemis, ils recueillaient les tributs et les envoyaient à l'Émir. Bien souvent ces vice-rois furent dépendants du gouverneur d'Aderbadagan, mais ils pouvaient, eux aussi, agir sans ses ordres. Ils avaient également droit de vie et de mort sur les sujets, et pouvaient nommer des préfets subalternes dans les autres provinces.

Quelquefois le Calife choisissait ces vice-rois parmi les Arméniens; mais alors, le marzban ainsi nommé, n'avait pas le droit d'infliger la peine de mort sans l'assentiment et l'autorisation préalables de l'Émir de Damas ou de Bagdad.

Les régents de l'Arménie grecque furent aussi des espèces de vice-rois désignés par l'empereur de Constantinople.

Nos satrapes gouvernèrent leurs provinces sous l'autorité des marzbans. Les princes de la famille des Mamigonien, ceux de la famille des Pacradouni, ceux d'autres familles encore, quoique dépendants des marzbans, eurent souvent le commandement des armées de l'Arménie.



VASSAGH LE SUNI ET LES VARTANIANK

(Ap. JC 442)

L'histoire des Vartaniank, ainsi nommés à cause de leur chef Vartan, est, ce nous semble, un des événements les plus importants qui se soient passés à l'époque des marzbans.

C'était en l'an 441. Hazguèrd II venait de monter sur le trône. Il était d'un caractère belliqueux et son orgueil insensé lui inspira le dessein de se rendre maître de toute l'Asie et de faire de tous les peuples des adorateurs du feu. Il avait, pour l'encourager dans ses projets un ministre, son confident et son majordome, du nom de Mihrnerseh, qui, lui aussi, était dur et ambitieux. Ce Mihrnerseh lui représentait sans cesse les mérites qu'il aurait aux yeux des dieux, s'il parvenait à faire de tous les peuples, et particulièrement des Arméniens, des prosélytes de Zoroastre. Il lui conseillait surtout de commencer cette tentative par les Arméniens. Il lui faisait entendre qu'en détachant ce peuple de sa religion et de l'affection de l'empereur, il l'amènerait à soi et le gagnerait pour toujours; que les Arméniens une fois convertis à sa religion, il lui serait facile d'obtenir encore celle des Géorgiens et des Aghouank.

Hazguèrd, entretenu dans ses idées, résolut d'agir enfin, mais il pensa qu'il lui fallait tout d'abord anéantir la puissance de l'empereur des Grecs pour n'avoir plus rien à redouter de personne. Comme nous l'avons dit précédemment, il marcha sur Medzpine et parvint à forcer l'empereur à lui demander la paix.

Il revint en vainqueur à Dizpon. C'est alors qu'il commença une persécution féroce contre les chrétiens de ses États, dont il fit périr un grand nombre par les plus épouvantables supplices. Non satisfait encore, cependant, il médita d'étendre cette persécution jusqu'aux pays éloignés, et, toujours encouragé, excité même par Mihrnerseh, il projeta de commencer par l'Arménie.

Malheureusement, il trouva, parmi les grands de ce pays, deux hommes pervers et dévorés d'ambition qui l'aidèrent dans ses projets.

L'un de ces deux personnages était le prince des Suni, Vassagh, être hypocrite et perfide, cruel et vaniteux, qui avait, par ses calomnies, réussi à faire mettre à mort le frère de son père, nommé Vaghinagh, grand prince des Suni. Il avait commis cette horrible action pour pouvoir s'emparer du gouvernement de la province.

Vassagh avait donné sa fille en mariage au noble Suni du nom de Varazvaghan, qui jouissait d'une certaine considération. Ce noble Suni ne put jamais ressentir d'affection pour cette épouse; il la méprisait. Vassagh se sentit offensé et résolut de perdre Varazvaghan. Mais celui-ci pour échapper à la vengeance de son beau-père, se retira en Perse et se mit au service de Mihrnerseh, le ministre-majordome du roi, dont nous avons déjà parlé. Il chercha par tous les moyens à exciter ce Mihrnerseh contre Vassagh et même contre tous les Arméniens.

Mihrnerseh l'accueillit avec bienveillance et lui promit de le venger de Vassagh. Mais il lui conseilla d'embrasser la religion des Perses pour gagner les bonnes grâces du roi, et lui promit de grands honneurs s'il ne s'y refusait pas. Varazvaghan ne demanda rien de mieux et se fit apostat. Mihrnerseh, encouragé par ce premier succès, recommença à exciter le roi à mettre à exécution son projet de conversion de l'Arménie. Hazguèrd, conseillé aussi par les mages, voulut d'abord éloigner les satrapes et les troupes arméniennes de leur pays, afin que le peuple, se trouvant sans personne pour le protéger, ne pût plus opposer aucune résistance et se convertît facilement à la religion persane, de même que les satrapes et les soldats qui se trouvaient loin de leur patrie.

Hazguèrd, étant alors dans la quatrième année de son règne, envoya des lettres à tous les peuples de son royaume invitant tout le monde à lui fournir des soldats pour la guerre qu'il allait entreprendre contre les Huns. Il s'adressa en premier lieu aux Arméniens. Pour se concilier l'Arménie, il donna le poste de marzban ou vice-roi à Vassagh, qui remplaça Vehmihrchabouh. La perfidie, l'astuce de Vassagh l'avaient servi; il avait su se faire

distinguer parmi tous les autres personnages, et le roi l'avait pris en amitié. La nomination de Vassagh au poste de marzban ne satisfit pas Mihrnerseh, toujours excité contre lui par Varazvaghan. Mais il dut se conformer à la volonté du roi, qui espérait par là amener Vassagh à la religion des mages. En outre, Hazguèrd décréta que Vartan le Mamigonien serait confirmé dans son grade de commandant en chef des forces arméniennes. Il recommanda à Vassagh et à Vartan de maintenir le pays en paix et de lui envoyer toutes les forces dont ils pourraient disposer, pour qu'il pût soutenir la guerre contre les Huns.

Il envoya, dans le même but, des lettres aux Ibériens, aux Aghouank et aux autres peuples chrétiens soumis à son autorité.

Les armées de l'Arménie, qui avaient à leur tête une grande partie des satrapes et un grand nombre de prêtres, se hâtèrent d'arriver au point de rendez-vous. Les légions des autres peuples chrétiens se rendirent au même lieu. Hazguèrd, satisfait, fit à tous des présents et leur parla avec douceur, mais il ne perdit pas de vue l'accomplissement de son dessein.

La guerre contre les Huns se poursuivit pendant deux années sans rien de décisif. Hazguèrd craignit de voir le découragement gagner les Arméniens et les soldats des autres nations à cause de la longue durée de cette guerre; il congédia alors une grande partie de ces légions, et les fit remplacer par des troupes fraîches. Il continua la guerre contre les Huns, mais voyant qu'elle traînait encore en longueur, il fit construire près de la Porte ou passe de Djor (Derbend) une immense forteresse, qui lui coûta bien de l'argent. Aux entours de cette forteresse il fit bâtir plusieurs bourgs, qu'il fit habiter comme une ville et où il installa sa cour. Il y fixa sa résidence; il n'allait plus que de temps en temps à Dizpon et revenait toujours là. Hazguèrd arriva ainsi à la onzième année de son règne.

C'est à cette époque qu'il tenta de nouveau la conversion des chrétiens à la religion de Zoroastre. Il fit tous ses efforts pour amener les chefs d'armée à abjurer et à embrasser la religion des Persans. Mais tout ce qu'il fit pour cela fut inutile. Il parlait avec mépris des doctrines chrétiennes et préconisait sa propre religion, c'est-à dire le culte du soleil et du feu. « Quelle folie, disait-il, quelle folie de croire à un Dieu, qui a été crucifié, qui est mort et qui a été enterré! »

Un jour qu'il répétait ces blasphèmes, un des plus jeunes parmi les satrapes arméniens, nommé Karékine, ne pouvant plus supporter de l'entendre, lui dit: « O roi! d'où sais-tu que notre Dieu a été crucifié, qu'il est mort et qu'il a été enterré? » Le roi lui répondit: « C'est qu'en ma présence on a lu les livres de vos erreurs. » Le jeune satrape reprit: « Pourquoi, ô roi! as-tu permis qu'on ne te lise que jusqu'à ce point?... Fais poursuivre la lecture de nos livres et tu apprendras la résurrection de notre Dieu, son ascension dans les cieux et sa promesse de revenir parmi nous encore une dernière fois. Tu sauras tout ce qui suit. » Le roi resta confus et trouva que le jeune satrape lui répondait hardiment. « Tout cela n'est que mensonge! » dit-il. Karékine lui répliqua: « Si tu penses que sa passion et sa mort sur la croix soient véritables et dignes de foi, tu dois estimer encore plus dignes de foi sa glorieuse résurrection et son ascension et ne pas les considérer comme des mensonges. » Hazguèrd fut singulièrement irrité de cette repartie et il donna l'ordre de jeter, pieds et mains liés, le brave jeune homme en prison. Karékine resta prisonnier pendant l'espace de deux ans. Hazguèrd l'avait condamné à mort, mais l'exécution fut retardée et grâce à l'intercession des satrapes, Karékine fut remis en liberté et retourna en Arménie.

Le roi des Perses, voyant qu'il ne réussissait pas à faire changer de religion aux Arméniens, employa tour à tour la douceur et la violence. Quelques-uns des principaux personnages de l'Arménie subirent le martyre, d'autres furent jetés dans des prisons. Mais cette persécution n'eut pas le résultat qu'il en attendait; les Arméniens restaient inébranlables dans leur foi.

Voyant, enfin, que ses rigueurs contre les chrétiens de son camp n'amenaient que le découragement chez eux, et qu'il leur enlevait par là tout désir de se battre ou de se signaler dans la guerre contre les Huns, il changea de politique et tenta de les gagner par la douceur. « Je suis décidé, leur dit-il, à vous combler d'honneurs et à vous laisser retourner dans votre pays, pourvu que vous vous montriez vaillants contre les ennemis. » L'espérance de revoir leur patrie leur monta la tête et doubla leur intrépidité. Hazguèrd remporta une victoire éclatante et s'empara de plusieurs places fortes; mais il ne tint nullement la promesse qu'il avait faite. C'est aux idoles de ses temples qu'il fit rendre grâces pour les victoires qu'il avait remportées, et il recommença sa persécution contre les chrétiens.

Il ordonna à tous les chrétiens de son armée de ne plus adorer leur Dieu, mais de se prosterner devant les idoles du soleil et du feu, de leur offrir des sacrifices et de se soumettre à toutes les règles et lois de la religion des mages, sous peine d'être dégradés et martyrisés. Ces menaces n'eurent aucun effet et les chrétiens demeurèrent fermes dans leur croyance. Hazguèrd voulant, alors, les terroriser et les contraindre à se soumettre à sa volonté, choisit quatre guerriers parmi les grands personnages des Arméniens et

les fit soumettre à la torture. Après leur avoir fait subir les plus cruels tourments, il les fit jeter en prison. Irrité de voir que rien de tout cela n'ébranlait les chrétiens, il mit à la torture tous les autres chrétiens de son armée. Les souffrances atroces, qu'ils eurent à supporter pour leur religion, et leur courage à les supporter furent tels que les païens eux-mêmes en tombèrent dans l'admiration, et quelques-uns de ceux-ci furent les premiers à exhorter les malheureux à rester fermes dans une croyance qui faisait d'aussi sublimes martyrs. « Il vaut mieux, disaient-ils, souffrir jusqu'à la mort que d'abandonner une pareille religion. »

Devant une semblable résistance, Hazguèrd imagina de laisser aux chrétiens de son armée un temps de répit et de tenter un autre moyen. Il pensa faire mieux en portant la terreur et la torture chez le peuple de l'Arménie. Il crut que les Arméniens, n'ayant plus personne pour les protéger, se décideraient alors à prendre la religion des Perses. Il comptait aussi que les Arméniens, qui se trouvaient dans son armée, se convertiraient ensuite. Il envoya, donc, en Arménie un personnage dévoué, qui se nommait Tenchabouh. Celui-ci employa d'abord la ruse, mais bientôt il fit comprendre avec quelle rigueur et quel acharnement il allait traiter ce malheureux pays. Il pressura l'Arménie d'impôts écrasants. Ce qu'il ne pouvait prendre légalement il s'en empara par la force, il infligea la torture à tous ceux qui ne purent pas lui fournir ce qu'il exigeait. Après avoir accusé calomnieusement le préfet du roi, le prince Vahan Amadouni, il lui retira sa dignité et le fit remplacer par un Perse, nommé Mechgan. Mais le peuple resta fidèle à la religion chrétienne. Il était indifférent aux Arméniens de perdre tout, mais ils souffraient de voir les infidèles détruire leurs églises. Quoique le tribut que Tenchabouh exigeait d'eux fût considérable, ils lui donnaient encore plus qu'il ne réclamait. A ce point que Tenchabouh ne pouvait s'expliquer d'où provenaient tant de richesses et comment le pays pouvait continuer de prospérer.

Tenchabouh demeura en Arménie dix-huit mois. Quand il vit que, malgré les persécutions, il ne pouvait obtenir le résultat qu'espérait le roi, il lui écrivit pour l'informer de tout ce qu'il avait fait.

Hazguèrd, ayant enfin vaincu les Huns, s'en revint en Perse. Il écrivit alors une nouvelle lettre aux Arméniens pour les exhorter encore à abandonner le christianisme. Il fit joindre à cette lettre une longue dissertation sur la doctrine de la religion persane, dissertation qu'il avait fait écrire par le chef des mages. Il espérait que les Arméniens, venant à connaître cette doctrine, n'hésiteraient plus à se convertir à la religion de Zoroastre.

À la réception de la lettre de Hazguèrd, S. Joseph, alors patriarche de l'Arménie, réunit tous les évêques arméniens et les principaux personnages civils dans la ville d'Ardachad, et, après avoir pris conseil de tous, écrivit au roi des Perses une réponse remarquable par sa sagesse et tout empreinte de piété. Hazguèrd fit lire cette réponse en présence des Grands de son royaume et du chef des mages lui-même. Ce dernier resta confondu et, dans sa haine contre le christianisme, il donna le conseil au roi de faire appeler en Perse tous les principaux personnages de l'Arménie, et de les obliger, par la force, à adorer le soleil. L'édit royal fut lancé immédiatement et ces derniers, ayant à leur tête Vassagh et Vartan, durent obéir, quoiqu'ils avaient l'intention du roi et le danger qu'ils allaient courir. Ils furent reçus avec mépris et même gardés en prison. Puis, Hazguèrd les fit menacer de la mort ou l'exil si le jour suivant ils ne consentaient pas à adorer le soleil à son lever.

Les Arméniens se trouvaient dans une position terrible; ils voulaient résister, mais ils pensaient aux malheurs qui menaçaient leur patrie. Un des eunuques du roi, chrétien de religion mais forcé de s' en cacher, vint trouver et leur conseilla d' agir en apparence selon la volonté de Hazguèrd, et de faire croire extérieurement à leur conversion, car autrement ils seraient exilés de leur patrie pour toujours, et alors le christianisme périrait en Arménie. Car Hazguèrd avait l' intention d'y envoyer des soldats et des mages pour contraindre les habitants à observer la religion persane.

Les Arméniens, dans la crainte de voir tout cela se réaliser et, dans l'espoir de préserver leur patrie de pareilles horreurs, se décidèrent à feindre de se soumettre aux volontés du roi des Perses. Mais ce ne fut qu'à force de supplications qu'ils parvinrent à vaincre la répugnance de Vartan, qui ne voulait point faire comme eux. Le jour suivant, en présence du roi et de sa cour, ils firent semblant d'adorer le soleil. Hazguèrd en fut enchanté et les combla d' honneurs et de présents. Quelques satrapes allèrent jusqu'à dire au roi, pour lui faire croire à leur reconnaissance et lui donner mieux le change: « Tes ancêtres, ô roi! nous aimaient beaucoup, mais ils ne voulaient que notre bonheur physique; mais toi, tu nous donnes la preuve d'une sollicitude encore plus grande, car tu as songé à nous procurer le bonheur éternel pour nos âmes. Si donc, nous avons servi volontiers tes aïeux, nous te devons encore plus de dévouement.

Le roi, trompé par ces actes extérieurs et ces paroles, leur rendit leurs dignités, leurs charges et les combla de présents. Il leur donna des troupes persanes et sept cents mages et prêtres de sa religion et les envoya en Arménie, en leur recommandant d'employer tous les moyens et de faire

tout leur possible pour convertir les Arméniens à la religion de Zoroastre.

La nouvelle de l'apostasie, quoiqu' elle ne fût que simulée, se répandit bien vite. Les chrétiens, qui se trouvaient en Perse, en furent désolés. Ils se rendirent auprès des satrapes et les conjurèrent de réfléchir sur l'acte qu'ils venaient de commettre. Ils firent plus: ils envoyèrent avertir les évêques de l'Arménie de ce malheur imprévu. Toute l'Arménie en fut dans la consternation. Les évêques auraient préféré apprendre que ces satrapes avaient été mis à mort plutôt que d'entendre qu'ils avaient renié leur foi. Informés de l'arrivée des satrapes avec des troupes persanes et des mages pour faire la conversion des Arméniens, ils décidèrent de leur résister par les armes. Ils proclamèrent donc la guerre sainte et la résistance à outrance. Le père ne devait plus penser à son fils, ni le fils à son père. Tous prirent les armes, tous étaient décidés à mourir pour leur religion et leur patrie.

Les satrapes, suivis des mages et des soldats persans, arrivèrent enfin en Arménie. Ils dressèrent leurs tentes auprès d'un village, et restèrent ainsi plus de vingt jours à attendre une partie de la troupe qui allait arriver. Le chef des mages, qui n'était pas certain de pouvoir faire changer si facilement de religion aux Arméniens, voulut en tenter l'essai. Il se fit accompagner par une partie de ses mages et par des troupes avec leur commandant et se rendit au village, dont il voulut commencer à démolir l'église. Mais S. Léonce, curé du village, sortit à la tête du chapître de l'église, opposa une résistance des plus énergiques, empêcha la démolition du temple et mit la confusion parmi les Persans. Le peuple, enhardi par la présence de ses pasteurs, accourut armé de pierres et de bâtons, fondit sur les mages et les soldats persans et les força de se rabattre sur leur camp. Toute l'Arménie apprit aussitôt ce qui venait de se passer. De tous côtés le peuple accourut et tout le monde s'arma comme il put. Les vieillards, les femmes, les jeunes filles s'armèrent de sabres, de pieux, et de toute sorte d'armes. Les prêtres arrivèrent aussi. S. Joseph lui-même, le patriarche, s'en vint encourager la défense de la patrie et de la religion. La multitude était innombrable et tout ce monde était dans l'agitation. Quelques chrétiens du camp des Perses, qui savaient dans quelle intention les satrapes avaient agi, s'en vinrent alors au village et se présentèrent au patriarche et aux évêques et leur racontèrent ce qu'il en était au juste. Les évêques firent dire aussitôt à Vartan de venir répondre au Conseil ecclésiastique. Vartan arriva sans retard; il tomba à genoux devant le patriarche et les évêques. Les larmes aux yeux, il leur raconta avec sincérité tout ce qui avait eu lieu. Il les conjura de lui pardonner cette apostasie qu'on lui avait imposée. Les évêques reprirent un peu de calme et Vartan retourna au camp. Vassagh le Suni qui, par lâche ambition, avait renié le christianisme, vint aussi trouver les évêques et les persuada, en les trompant, qu'ils pouvaient se retirer chez eux en sécurité et laisser les mages seuls. « Ces mages, disait-il, voyant que malgré tout ce qu'ils font, ils ne peuvent arriver à rien, abandonneront le terrain et la patrie et s'en iront en Perse. »

Les prêtres et les peuples crurent à ces paroles et chacun se retira.

Les mages, laissés libres d'agir comme ils le voudraient, réussirent à la fin à s'introduire dans les demeures des nobles arméniens et à gagner quelques-uns de ceux-ci à leurs idées. Les temples dédiés au culte du feu se multiplièrent au grand préjudice de l'Église arménienne. Le scandale devint général. La consternation et le dégoût gagnèrent les cœurs des honnêtes gens et des fidèles.

Vartan, voyant l'insouciante indifférence de la plupart des satrapes devant ces choses qu'il considérait comme des horreurs, réunit toute sa famille, parents et alliés, et leur déclara qu'il était décidé à quitter sa patrie et à abandonner ses biens, et à s'exiler plutôt que de vivre dans un pays où de pareilles choses avaient lieu. Tous l'approuvèrent et se rangèrent à son parti. Ils abandonnèrent tout et allèrent dans le pays des Grecs. Ils s'arrêtèrent quelques jours à un village, appelé Aramana, situé dans la province de Pacrévant.

Le départ de Vartan affligea grandement ceux des satrapes restés fidèles à la religion du Christ. Ils regardèrent cela comme la perte de leur chère patrie et prirent, eux aussi, la détermination de quitter leur pays et de se retirer dans les provinces grecques. Vassagh en fut alarmé. Il craignit que le départ des satrapes n'encourageât le peuple à émigrer en masse, et que le territoire, se dépeuplant sans cesse, il ne pût arriver à la réalisation de ses projets, c'est-à-dire à la conversion des Grands au culte du soleil et à sa souveraineté sur toute la nation.

Il fit venir chez lui les pieux satrapes. En les assurant qu'il n'avait en vue que leur bien, il les engagea à rester tranquilles chez eux. Puis, au nom de tous, il adressa une lettre à Vartan. Ensuite il se fit apporter l'Évangile et, devant les évêques et les prêtres, il jura et fit jurer aux autres qu'au retour de Vartan tout le monde lui obéirait et que, sous son commandement, ils chasseraient les mages de l'Arménie; qu'ils feraient alliance avec l'empereur des Grecs et prendraient les armes pour résister aux forces du roi des Perses. Les satrapes ne pouvant soupçonner la perfidie de Vassagh,



ARCHAVIR PRIE VARTAN-LE-GRAND DE RETOURNER EN ARMÉNIE

acceptèrent avec empressement tout ce qu'il avait décidé. Tous insistèrent auprès du bienheureux Léonce pour le faire consentir à se charger de la lettre pour Vartan et à emporter comme un témoignage l'Évangile sur lequel ils avaient prêté le serment. Ils savaient bien que Vartan ne résisterait pas aux instances de Léonce. Ils firent accompagner celui-ci par deux prêtres, nommés Jérémie et Khorène, par Archavir Gamsaragan, prince des Archarounis, et par les princes Hemaïac et Cazrigh.

Les envoyés présentèrent à Vartan la lettre qui lui était adressée et l'Évangile sur lequel les satrapes avaient prononcé leur serment. On le supplia d'abandonner sa résolution de s'exiler et de revenir sur ses pas. Vartan se rendit à leurs instantes prières. Il revint avec toute sa famille. À son arrivée à Vagharchabad, tous les satrapes et même le traître Vassagh le Suni, accoururent au-devant de lui. Son retour fut une joie pour tout le monde. Sa première pensée fut de réconcilier tous les Grands du pays et, avec le concours de tous, de chasser les mages et de purifier le pays de tous les sacrilèges qui y avaient été commis. Mais Vassagh, par son habile perfidie, parvint à convaincre une grande partie des satrapes qu'il ne fallait pas précipiter les choses, mais attendre un peu avant de mettre tout cela à exécution. Il voulait temporiser, afin de pouvoir peu à peu amoindrir l'influence de Vartan et de paralyser ses actions.

Les mages faisaient des progrès; les temples et les sacrifices au feu se multipliaient en Arménie. Vartan en était profondément affligé, mais il découvrit que tout cela n'avait lieu que grâce à la duplicité de Vassagh. Il convoqua les satrapes qui lui étaient dévoués et leur dit de se concerter pour mettre une fin à toutes les abominations qui se commettaient. Il leur dit de ne plus prêter l'oreille aux paroles trompeuses de Vassagh, qui leur avait promis de chasser les mages du pays ainsi que tous ceux qui propageaient leurs erreurs, et de se défaire de lui s'il leur résistait. En même temps, les évêques et quelques satrapes vinrent se plaindre auprès de Vartan et des principaux satrapes des actes scandaleux que commettaient, dans les églises, les mages et leurs femmes, avec la complicité de Vassagh le Suni. Ils leur dirent que si, eux, Vartan et les principaux satrapes, donnaient leur approbation à tout ce scandale, ils les fissent avant tout mettre à mort et qu'ensuite ils pourraient agir comme il leur plairait.

Les satrapes, encouragés par Vartan, firent serment sur l'Évangile de rester unis et de chasser de l'Arménie par la force les mages et leur suite. Il fut convenu que chacun d'eux réunirait des gens prêts et décidés à combattre pour l'Église et la patrie. Mais un traître prévint Vassagh. Les satrapes l'apprirent, ils emprisonnèrent ce traître et il fut lapidé quelques jours après. Ce fut le signal du soulèvement. Tout le monde connut la secrète conjuration des satrapes. Ceux que les mages avaient contraints par la force à faire leur volonté se révoltèrent aussitôt et n'eurent plus que du mépris pour eux. Ceux des satrapes chez qui les mages, étaient arrivés à s'introduire, les chassèrent en même temps, et tout le monde s'unit à Vartan.

Le chef des mages et les généraux persans en furent alarmés. Ils réunirent leurs forces armées dans la province de Pacrévant. Vassagh leur envoya tous les soldats persans qui se trouvaient dans son pays des Suni. Il fit plus: lui-même se rendit à leur camp. De son côté, Vartan et les satrapes réunirent tous leurs soldats. Quelques évêques et le patriarche S. Joseph lui-même vinrent à son camp. On était au mois de Juin. Sans perdre de temps, ils se précipitèrent sur les Perses, les enveloppèrent de tous côtés, les taillèrent en pièces et détruisirent toute leur armée.

Tous les chefs et personnages principaux persans furent faits prisonniers et internés dans des forteresses. Le perfide Vassagh, le traître lui-même, fut capturé. On voulait le mettre aux chaînes et le jeter dans une prison, mais il supplia de lui faire grâce et jura sur l'Évangile de rester fidèle à sa foi de chrétien. Il promit de faire pénitence pourvu que les satrapes ne le chassassent pas de leur communion. Les satrapes crurent à ses paroles et à la loyauté de son serment et lui pardonnèrent, non toutefois, sans conserver quelque arrière-pensée et quelque soupçon sur sa fidélité.

Il y eut, après ceci, à Chahabivan, une assemblée des évêques, des satrapes et de tous les grands personnages de la nation. Cette assemblée fut présidée par S. Joseph et par Vartan. Tous jurèrent, en présence du peuple accouru en masse de toutes parts, de combattre pour la défense de l'Église du Christ et de la patrie. Ils écrivirent ce serment et tous, en commençant par Vassagh lui-même, y apposèrent leur sceau. Ils le placèrent dans l'Évangile sur lequel ils avaient juré et remirent le tout entre les mains du patriarche S. Joseph. Tout le peuple fut enthousiasmé. C'était comme un acte de foi et de patriotisme qu'on proclamait. On s'écriait: « Nous sommes prêts tous à subir la persécution et la mort pour soutenir l'Église sainte que nous ont léguée nos pieux ancêtres. Nous mourrons en braves et nos noms comme nos âmes seront immortels!... »

Les satrapes réunirent une armée de cent mille hommes, tous décidés à se battre à outrance pour défendre l'Église et la patrie, en accomplissement de leur serment. Ils se jetèrent sur toutes les villes et tous les villages où les mages et les Persans s'étaient installés et avaient élevé des temples.

Ils détruisirent tout, massacrèrent ceux qui voulaient s'y opposer et les arméniens renégats, qui avaient pris la religion des Perses. Les femmes elles-mêmes, animées des sentiments chrétiens, accoururent à l'aide des soldats pour débarrasser le pays de l'idolâtrie et de ses appareils. Enthousiasmés par leurs premiers succès, les troupes assaillirent même les forteresses occupées par l'armée des Perses. Bientôt tout le pays fut libre. Les soldats et les mages, échappés à la mort, furent forcés de prendre la fuite.

Hazguèrd n'avait aucune connaissance de tout ce qui venait de se passer en Arménie. Il envoya également des mages et des soldats dans le pays des Aghouank, afin de convertir aussi les habitants de cette contrée à la religion des Perses. Les Aghouank étaient dans l'impossibilité de tenir tête aux Persans; ils demandaient aux Arméniens de leur venir en aide. Ceux-ci firent retourner bien vite les envoyés des Aghouank auprès de leurs princes et de leur patriarche pour engager ces derniers à donner le change au général persan et aux mages, en faisant mine d'être disposés à accepter leur religion, et à traîner, de cette façon, les choses en longueur pour leur donner le temps, à eux Arméniens, d'arriver. En même temps, les satrapes arméniens adressèrent une supplique à l'empereur Théodose-le-Jeune pour qu'il vînt à leur secours. L'empereur accueillit les envoyés arméniens avec une grande bienveillance. Son intention était bien de leur donner des troupes auxiliaires, mais la mort le surprit avant qu'il ait pu le faire, et son successeur, Marcianus, était plutôt pacifique que belliqueux, et il redoutait de se mettre en guerre contre les Perses. L'empire était, d'ailleurs, troublé à l'intérieur par les adeptes d'Eutichès et de la nouvelle hérésie.

Les Arméniens ne voulurent pas perdre le temps à attendre le retour de leurs envoyés et les troupes des Grecs. Cependant, lorsqu'ils comparaient leur petite armée aux forces immenses des Perses, ils n'étaient pas sans appréhension. Mais ils mirent tout leur espoir en Dieu. Les satrapes réunirent toutes leurs légions et les divisèrent en trois corps. L'un de ces corps d'armée fut mis sous le commandement de Nerchabouh Rempossian, prince des Ardzrouni. On le dirigea sur l'Aderbadagan. Il devait s'opposer à l'invasion des Perses. Le deuxième fut confié à Vartan, qui devait voler immédiatement au secours des Aghouank, en passant par l'Ibérie. Les plus vaillants et les plus dévoués au christianisme parmi les princes, faisaient partie de ce corps d'armée. Le troisième, enfin, fut placé sous les ordres de Vassagh, prince des Suni, afin de maintenir l'ordre dans le pays et, au besoin, le protéger. Or, Vassagh, en dépit de son serment solennel sur le saint Évangile, serment, par lequel il était engagé à rester fidèle à la religion chrétienne, était vendu, corps et âme, aux Perses. Il gardait l'espoir de gagner une couronne passagère. Il choisit, donc, pour rester avec lui, les satrapes et les soldats dont la foi était bien faible. Les deux premiers corps d'armée partis, il envoya immédiatement prévenir Mihrnerseh. Il écrivit même à Sébokhd, commandant des milices perses au pays des Aghouank, et lui dit: « J'ai affaibli l'armée arménienne en la partageant en trois parties. Voilà que Vartan marche contre toi à la tête d'un petit nombre de soldats, accours à lui et tu le vaincras. Aussitôt que tu auras soumis les Aghouank, hâte-toi de venir en Arménie, je me liguerai avec toi et te prêterai l'aide du corps d'armée que je commande. » Sébokhd informé de la marche des Arméniens, se dépêcha de passer le fleuve Gour, à la tête de ses soldats, et arriva en Ibérie, où il campa en attendant Vartan pour le combattre.

Sébokhd avait à peine installé son camp devant la ville de Khalkhal que Vartan arrivait avec sa petite armée. À la vue de la multitude des Perses il ne se troubla pas. Il recommanda à tous ses hommes de mettre tout leur espoir en Dieu. Il fit trois divisions de son corps d'armée. Il donna le commandement de l'une, à Archavir Gamsaragan, en lui adjoignant Mouch Timaksian. Il mit l'autre sous les ordres du prince Khorène Khorkhorouni, en lui adjoignant aussi le prince Hemaïac Timaksian. Il se chargea du commandement de la troisième division, qui devait tenir le centre de l'armée, et se prépara à attaquer l'ennemi.

Le front de bataille une fois formé et chaque division mise à son rang, on s'encouragea mutuellement, on invoqua le Dieu des armées et tous fondirent comme un seul homme sur l'ennemi, dont l'avant-garde fut à l'instant coupée et repoussée.

N'écoutant que leur courage et se fiant à leur force, les princes Archavir Gamsaragan et Mouch Timaksian, se laissèrent emporter par leurs fougueux et se trouvèrent engagés dans une espèce de marais. Leurs chevaux s'enfoncèrent dans un terrain fangeux jusqu'au ventre et rendirent critique la situation des deux intrépides cavaliers. Les ennemis les aperçurent et firent pleuvoir leurs flèches sur eux. Le prince Mouch fut frappé mortellement et périt victime de son dévouement à la cause de l'Église du Christ. Mais le prince Archavir, dont le courage s'était accru en face du danger, descendit de cheval et, quoique ayant ses jambes enfoncées dans la boue, il poussa son cheval en arrière afin de le faire marcher par ses sauts en avant. Les flèches tombaient sur lui comme de la grêle; il se servit alors de son bouclier pour se défendre contre elles. Il attrapait quelquefois en l'air les javelots qui lui étaient lancés et de son bras vigoureux les relançait à l'ennemi. Il pous-

sait en même temps toujours son cheval vers le sol ferme. On dit qu'il laissa dans la vase une de ses chaussures.

Voyant pourtant que, malgré tous ses efforts, il ne pouvait faire avancer son cheval et qu'il mettait sa vie en danger, en prolongeant cette situation, il abandonna la bête, et, couvert de boue, n'ayant qu'un pied chaussé, il se précipita sur les ennemis comme un lion, fendit leurs rangs et arriva jusqu'au prince Vourgh, leur chef. Il le tua avec un grand nombre d'hommes de sa garde et refoula les autres. Puis, délivrant son cheval du marais, il sauta dessus, fondit de nouveau sur les ennemis et jeta la terreur dans leurs rangs.

Les satrapes arméniens, qui se battaient de l'autre côté, virent ce prodige de bravoure. Ils en furent enthousiasmés et redoublèrent de vaillance. En même temps, Vartan avec son glaive abattait un grand nombre d'ennemis. Les ennemis repoussés de tous côtés et voyant la mort décimer leurs rangs, se prirent d'épouvante et perdirent tout courage. Déjà les soldats de Sébokhd avaient pris la fuite et s'étaient réfugiés dans le fort des Huns. De ce qui restait de l'armée persane, la majeure partie fut passée au fil de l'épée. Les autres furent refoulés jusqu'aux rives du fleuve Lopnas, où les uns se jetèrent dans les bateaux et les autres essayèrent de se sauver à la nage. Mais les archers les poursuivaient de près: ils foudroyèrent, pour ainsi parler, les fugitifs. Il ne parvint à s'en échapper qu'un seul qui, grâce à la vitesse de son cheval, put se réfugier aussi dans le fort des Huns.

Au commencement du combat, le prince Kazrigh Timaksian, homme d'un courage et d'une bravoure à toute épreuve, fut grièvement blessé; il gisait parmi les cadavres des ennemis. Quand il vit les Arméniens gagner du terrain, il se ranima peu à peu et sentit revenir ses forces, il se leva, pansa comme il put ses blessures, se cacha dans un endroit sûr et revint après au milieu des siens.

Les Arméniens, après leur victoire, revinrent sur le champ de bataille, y dépouillèrent les morts et s'y reposèrent. Le jour d'après, ils passèrent le fleuve Gour et entrèrent dans le pays des Aghouank. Ils mirent à mort tous les Perses et tous les mages qu'ils y rencontrèrent, y détruisirent les temples élevés au culte du feu, purgèrent le pays des horreurs de l'idolâtrie et ranimèrent le courage du peuple.

Ils continuèrent leur route vers la porte ou gorge de Djor, qui menait au pays des Alans et des Huns, où se trouvait l'armée persane qui gardait la place. Tous les Perses y furent mis à mort, tous les édifices y furent détruits. On y rasa même la forteresse et le palais que Hazguèrd y avait fait construire. On dépêcha ensuite des ambassadeurs aux Alans et aux Huns pour leur demander leur alliance. Les deux rois, qui savaient déjà les prodiges de valeur accomplis par les Arméniens, vinrent au camp de ces derniers et leur jurèrent amitié et alliance.

Pendant que Vartan illustrait le nom arménien par ses hardis exploits et par ses actes de courage, Vassagh le Suni, soutenu par quelque partisan, mettait le trouble et le désaccord dans l'Arménie. Il rasa les églises chrétiennes, il tortura les prêtres et se saisit des fils des satrapes, qu'il envoya au roi des Perses. Il rétablit en Arménie le culte du feu et fit partout élever des temples à l'usage de ce culte. Vartan apprit la félonie de Vassagh. Il revint en hâte en Arménie, emportant avec soi tout le butin pris sur l'ennemi. A cette nouvelle, Vassagh et ses partisans furent saisis d'effroi, ils se sauvèrent dans le pays des Sunis, où ils se retranchèrent dans des forteresses.

Vartan et son corps d'armée arrivèrent bientôt. Ils cherchèrent le traître et tous ceux qui l'avaient aidé à accomplir ses dessins perfides. Ils envahirent la province des Sunis; ils y détruisirent les forteresses et mirent à mort tous ceux qui avaient donné aide et assistance au renégat. Dans plusieurs villes, ils firent prisonniers un grand nombre de leurs habitants et les transportèrent dans l'Ararat. Mais l'hiver les condamna au repos.

Les Arméniens reçurent en même temps la nouvelle de la fin de la guerre que le roi des Perses soutenait contre les Huns. Ils apprirent que Hazguèrd était rentré dans son royaume, et qu'à son retour, il avait été informé de tout ce que les Arméniens avaient fait; qu'il en avait été furieux et que, dans sa colère, il avait ordonné de faire tous les préparatifs nécessaires pour venir en Arménie, dès le printemps, se venger des défaites qu'il venait d'essuyer de leur part. Les Arméniens ne se découragèrent ni s'effrayèrent pour cela. Sur les avis de Vartan, eux aussi se décidèrent à faire leurs préparatifs pour repousser l'invasion. En même temps, le patriarche S. Joseph prêcha le jeûne et la préparation à la guerre pendant la célébration d'une fête, qui eut lieu le jour de l'Épiphanie et qu'on célébra pour remercier la Providence de tous les succès de guerre que venait de remporter la nation.

DERNIÈRE BATAILLE DÉCISIVE LIVRÉE PAR VARTAN CONTRE LES PERSES.

La fête célébrée et les Arméniens ayant accompli leur dévotion, on se prépara à la lutte contre les Persans. Mais, en pensant au grand nombre de leurs compatriotes restés en Perse, en songeant à la persécution qu'ils enduraient, en réfléchissant que Hazguèrd allait encore les persécuter davantage à cause de la guerre qu'on allait lui faire, les Arméniens voulurent tenter la réconciliation. Vartan fit alors retirer les chaînes à un des personnages distingués de la Perse, qu'on retenait prisonnier, et le fit appeler devant les satrapes assemblés. Il lui fit comprendre que tout ce qui avait été fait contre le roi n'avait été commis que parce que le roi lui-même avait violenté les Arméniens dans ce qu'ils avaient de plus cher et de plus sacré, à cause aussi du grand nombre de renégats qu'il avait faits et surtout à cause de la félonie de son vice-roi Vassagh-le-Suni. Ensuite, il le renvoya porter un message au roi Hazguèrd, où il le priait d'user de clémence et de magnanimité, en lui promettant soumission et fidélité et acquittement ponctuel des tributs, à la condition de laisser aux Arméniens le libre exercice de leur religion chrétienne.

Le persan remplit fidèlement sa mission: Hazguèrd l'écouta avec attention et sa colère sembla se calmer. Il feignit de céder aux instances de ses sujets arméniens qui s'étaient pourtant mis en rébellion contre lui. Il lança un édit dans tout son royaume, qui proclamait liberté entière aux chrétiens d'accomplir les devoirs de leur religion. Par cet édit, il espérait faire croire à la manifestation de sa générosité exceptionnelle envers les Arméniens. Mais, il n'en nourrissait pas moins, dans son for intérieur, une haine violente contre eux et ne méditait que leur perte. L'idée fixe d'une conversion générale des chrétiens au culte du feu hantait toujours son cerveau, et ce qu'il voulait avant tout, c'était de répandre la discorde parmi les Arméniens et d'amener leur désunion. Il voulut même se gagner l'amitié des Grecs et envoya proposer à l'empereur Marcianus de renouveler leur traité d'alliance. En même temps, donc, qu'il cherchait tous les moyens pour que les Arméniens s'endormissent dans la quiétude et l'insouciance, il faisait tous ses préparatifs pour une guerre prochaine contre eux et augmentait toujours les effectifs de son armée.

Les Arméniens, pourtant, ne s'y laissèrent pas prendre. Ils comprirent l'étendue de la perfidie que cachait l'édit royal, malgré l'apparente douceur de ses termes. Il se jurèrent de rester unis et fermes, de défendre leur foi et leur patrie et de résister jusqu'à la mort.

C'était en l'année 451. Hazguèrd vit bien qu'il n'avait pu réussir à tromper la vigilance des Arméniens. Il manifesta tout son ressentment. Il donna l'ordre à Mihrnerseh d'envahir l'Arménie avec ses légions et de prendre avec lui un troupeau d'éléphants. Il lui recommanda de passer tout le monde au fil de l'épée et de détruire l'armée de Vartan. Mihrnerseh entra en Arménie et se trouva, au mois d'avril, dans la province de Païdagaran. Il fit camper ses soldats autour de la ville du même nom, capitale de cette province. Il appela à lui le traître Vassagh et lui promit honneurs et présents et même la couronne royale, s'il voulait mettre la discorde parmi les Arméniens. Vassagh y consentit tout de suite. Il retourna dans sa province et réussit à gagner quelques grands personnages et une grande partie du peuple. Il prit les plus dévoués de ses partisans pour les envoyer en message dans les différentes provinces de l'Arménie. Ceux-ci parvinrent à se glisser dans toutes les familles et même dans celles qui étaient dévouées à Vartan. Par de beaux discours, par des serments solennels, ils essayèrent de persuader à tout le monde que le roi des Perses étaient sincère dans ses promesses et qu'ils auraient désormais, la liberté de pratiquer la religion chrétienne. Ils jurèrent que tout ce qu'ils disaient était de la plus exacte vérité. Ils protestèrent que Vassagh était leur véritable appui et intercédait auprès du roi en leur faveur. Ils osèrent assurer que Mihrnerseh n'était venu en Arménie que pour combattre ceux qui voudraient s'opposer à l'exercice de la religion chrétienne.



ARCHAVIR GAMSARAGAN ET MOUCH TIMAKSAN SE PRÉCIPITENT SUR L'ENNEMI

C'est de cette manière que Vassagh parvint à tromper quelques personnes et à les faire vivre sans inquiétude. Il réussit même à regagner quelques-uns de ses anciens partisans, qui l'avaient jadis abandonné pour suivre Vartan. Beaucoup d'autres se prirent de mépris pour les fidèles de Vartan, qu'ils accusèrent de mettre le trouble partout, de n'être jamais contents de leur situation, et s'en allèrent grossir le nombre des partisans de Vassagh. D'autres, enfin, ne pouvant s'expliquer à quelles fins voulait en venir le renégat, se dispersèrent dans les villes et les villages. Quelques satrapes aussi se séparèrent tant de Vartan que de Vassagh et se retirèrent dans leurs villes, qu'ils fortifièrent, doutant d'une heureuse issue des événements et troublés par les paroles trompeuses du renégat. Vassagh réussit même, par ses mensonges terribles, à rompre l'alliance qui existait entre les Géorgiens, les Aghouank et les Arméniens. Il eut l'impudeur d'écrire au gouverneur de l'Arménie grecque, qui portait le même nom, et qui était aussi perfide et malintentionné que lui, pour lui donner à comprendre que Hazguèrd avait autorisé tous les chrétiens à exercer librement leur religion; que tous les Arméniens étaient joyeux de cette autorisation, mais que Vartan, poussé par quelque ambition, avait gagné plusieurs satrapes et les évêques, et ne cherchait qu'à fomenter la guerre et la révolte, et que c'était pour cela que le roi des Perses avait envoyé des troupes en Arménie. Cet autre Vassagh ajoutant encore d'autres calomnies à celles-ci, écrivit à l'empereur de Constantinople et aux évêques; il rendit les Arméniens odieux. Ceux-ci, donc, par la duplicité de Vassagh, se trouvèrent isolés, sans espoir d'être soutenus par aucune nation et forcés pourtant de soutenir la guerre contre un adversaire aussi nombreux que puissant.

Quand Mihrnerseh eut connaissance de toutes les monstruosités de Vassagh, il se dit que ce traître abominable était dix fois pire que lui. Vassagh lui répugnait, mais il avait besoin de ses services. Il le fit donc appeler et s'informa auprès de lui du nombre des conjurés arméniens, de leurs forces et de tous leurs moyens de résistance. Il fit venir tous les généraux persans et choisit le plus brave et le plus capable, qui se nommait Mouchgan Nyssalavourd, pour faire son général en chef. À tous, il ordonna d'obéir aux ordres de Vassagh, d'agir selon ses instructions, de livrer bataille ou de faire la paix selon sa volonté. Après cela, il vint rejoindre le roi Hazguèrd, qu'il mit au courant de tout ce qui s'était fait. Il lui dévoila les noires machinations de Vassagh et le présenta comme l'être le plus dangereux pour ses sujets. Il fit tant qu'il le rendit odieux à Hazguèrd.

Vartan avait observé les agissements iniques et les perfides intrigues de Vassagh. Il connaissait tous les préparatifs de guerre des Perses. Il savait que le brandon de la discorde avait été allumé parmi les Arméniens. Il voyait bien qu'il ne pouvait plus espérer l'alliance d'aucun peuple. Il ne compta, donc, plus que sur l'assistance de Dieu, en qui il mit tout son espoir. Il envoya des gens dans toute l'Arménie pour inviter tous ceux qui lui étaient restés dévoués à accourir se ranger sous son étendard. Le lieu, où ils devaient se réunir, était la ville d'Ardachad, où se rendit un grand nombre. Quand Vartan vit tout ce monde arriver et l'élan avec lequel ils se rendaient à son appel, le courage lui remonta au cœur et il se consola de la désertion de ceux qui manquaient. Il assembla un conseil et fit remplacer par leurs frères, leurs fils et leurs neveux ceux qui avaient abandonné sa cause. Le nombre de tous ces hommes de cœur, qui venaient se vouer à la mort pour la défense de la foi chrétienne et de leur patrie, était de soixante-six mille. Le patriarche S. Joseph, S. Isaac, évêque des Rechdounis, le prêtre Léonce et bien d'autres prêtres et ecclésiastiques vinrent rejoindre Vartan. Il ne s'agissait plus de se battre pour la gloire humaine mais bien pour la défense de la religion du Christ.

Une grande partie des Arméniens, qui s'étaient laissé tromper par Vassagh, accoururent grossir l'armée de son parti. Ils avaient à leur tête leurs satrapes, tous pleins de fureur contre Vartan et ses fidèles. Les Perses le virent et se crurent les succès assurés; ils ne voulurent plus retarder le moment de l'action, car ils craignirent qu'un retard prolongé ne vînt à refroidir l'excitation des esprits. Ils quittèrent la province de Païdagaran et vinrent avec armes et bagages dans celles de Zarévant et de Hèr, ayant avec eux Vassagh et tous ceux qui s'étaient ralliés à lui. Ils y installèrent leur camp, et envoyèrent une nombreuse bande de soldats pour ravager les pays d'alentour.

Aussitôt que Vartan apprit cela, il envoya contre les déprédateurs persans, l'un de ses fidèles, nommé Arantzar, de la Maison des Amadouni, à qui il donna deux mille fantassins et trois cents cavaliers. Arantzar surprit l'ennemi et le battit. Il lui tua un grand nombre de soldats et mit le reste en fuite. Ensuite, il observa l'armée ennemie, examina sa force et prit connaissance de ses plans de campagne, et s'en revint sain et sauf auprès de Vartan. Cet incident remonta le courage au cœur des soldats de Vartan et le retour d'Arantzar fut une véritable fête.

Mouchgan Nyssalavourd, le général persan, voyant que cette petite armée arménienne était presque invincible, alla se concerter de nouveau avec Vassagh et lui recommanda d'essayer encore de rompre l'union qui faisait la force de cette armée. Le traître envoya aux confédérés arméniens deux indi-

gnes prêtres, qu'il fit accompagner par un prince persan, et qui devaient leur faire croire aux intentions pacifiques des Perses et les engager à accepter cette paix, qui leur était offerte. Mais les Arméniens découvrirent aussitôt toute la perfidie de leurs insinuations et renvoyèrent avec mépris ces prêtres. Ils se promirent mutuellement encore de rester toujours fermes et unis et de ne faillir jamais à leur serment, de combattre jusqu'à la mort pour leur foi et leur patrie. Cependant un certain nombre d'entre eux, peut-être quatre mille, un peu faibles d'esprit s'étaient laissé abuser par les paroles sournoises des deux prêtres envoyés par Vassagh et perdirent leur fermeté. Ils ne quittèrent pas le camp de Vartan, mais leur cœur était avec le traître.

Mouchgan Nyssalavourd, qui n'avait pas réussi, cette fois encore, à jeter la discorde parmi les fidèles de Vartan, fit venir Vassagh avec ses partisans et les indignes prêtres, s'informa auprès d'eux de la condition et des qualités des satrapes confédérés et du nombre de leurs soldats. Ces renseignements pris, il leva son camp et se mit en route pour la province d'Ardaz.

Averti de la marche des Perses, Vartan, après avoir pris conseil des satrapes, vint dresser aussi son camp dans la province d'Ardaz, près du village d'Avaraïr, aux bords du fleuve Telmoud, dans une vaste plaine. En jetant les yeux sur l'endroit occupé par les ennemis, il vit que les Perses étaient arrivés récemment et qu'ils ne s'étaient pas encore mis en mesure pour le combat.

Les deux armées étaient en face l'une de l'autre: la bataille devenait donc inévitable. Mais on était à la fin de la journée et le combat fut retardé jusqu'au jour suivant. Vartan, pendant cette mémorable nuit, encouragea ses soldats, remonta les esprits, rappela les serments prêtés de sacrifier sa vie pour la foi et la patrie, fit envisager la mort glorieuse qui était réservée. Il parcourut les rangs de ses milices en compagnie du prêtre Léonce, exhortant chacun à résister en brave aux envahisseurs. Dans un discours éloquent, il rappela les glorieux et grandes victoires qu'ils avaient tant de fois remportées ensemble, les triomphes et les honneurs qu'elles leur valurent. Il leur dit, qu'alors ils ne s'étaient battus que pour faire des conquêtes et pour acquérir de la gloire sur la terre, mais que, cette fois, ils allaient se battre pour la défense de leur foi et pour gagner la couronne du martyre. Il leur dit de ne point craindre la mort et de la braver au contraire pour sauver l'honneur, la patrie et la religion. Les soldats enflammés par ses paroles n'aspiraient plus qu'au moment de combattre. Ils étaient tous décidés à donner leur vie pour mériter l'éternité. Parmi les plus jeunes beaucoup n'étaient encore que catéchumènes; tous ces jeunes gens accoururent demander le baptême en s'écriant: « Cette nuit, le baptême de l'eau; demain, le baptême du sang. »

On prit un peu de repos dans la nuit. À l'aube, les prêtres dressèrent les autels et célébrèrent le service divin. Toute l'armée reçut la sainte communion. Chacun, par la grâce du Saint-Esprit, sentit son âme fortifiée et, se vouant déjà au martyre, attendit avec impatience le moment suprême.

Vers le matin, Vartan convoqua de nouveau son conseil et divisa son armée en quatre parties. Il donna le commandement de la première division à Nerchabouh, prince des Ardzrounis, en lui adjoignant Archavir le Gamsaragan, Ardagh prince des Mogh et encore quelques autres satrapes Ardzrounis et Mogh; celui de la deuxième à Khorène Khorkhorouni, en lui adjoignant Nersell Catchpérouni; celui de la troisième à Tatoul de Vanant en lui adjoignant Dadjad Kentouni. Il prit le commandement de la quatrième et s'adjoignit Vahan Ardzrouni et le prince Pabagh Aravelian. Il confia l'arrière-garde à son propre frère Hamazasbian en lui recommandant de ne forcer personne à combattre, mais de les exhorter seulement à défendre la patrie; car il doutait de la fermeté et du bonvouloir des hommes de cette arrière-garde.

L'armée de Vartan ne comprenait que 66,000 hommes, et celle des Perses était forte de 300,000 hommes. Mouchgan Nyssalavourd qui commandait celle-ci, quoique rassuré par le nombre de ses soldats, redoutait Vartan; car il connaissait son intrépidité. Mouchgan, avec ses nombreuses légions, avec ses troupeaux d'éléphants, n'était pas sans inquiétude sur l'issue de l'action qu'il allait engager. Il fit donc avancer ses soldats pour exciter leur courage. Il leur rappela la valeur de Vartan et l'intrépidité de ceux qui l'avaient mis à leur tête. Il leur recommanda surtout de ne point prendre la fuite; car ils devaient savoir qu'après le glaive de Vartan, il y avait celui du roi. Il leur promit, enfin, des honneurs et des présents s'ils se battaient en braves.

Les deux camps étaient donc préparés, le signal du combat fut donné. L'action fut engagée avec fureur. La rage dévorait les cœurs, chacun courait sur son adversaire, renversant, brisant tout sur son passage. Le bruit de la mêlée retentissait dans l'air. Les armures, les casques, les glaives et les flèches reflétaient les rayons du soleil. On aurait dit que le ciel était déchiré par les éclairs et que la foudre allait éclater de toutes parts. Le bruit du choc des boucliers se répercutait au loin. Le sifflement des cordes des arcs était assourdissant. Le tumulte des combattants, les cris des blessés, les soupirs des mourants remplissaient la scène d'horreurs.

Le combat ne venait que de commencer. Le fleuve Telmoud séparait les deux partis. On ne se battait que de loin avec des flèches, les javelots et



VARTAN-LE-GRAND, LA VEILLE DE LA BATAILLE D'AVARAÏR

les autres armes qu'on pouvait lancer. Les Arméniens, exercés et habiles au tir de l'arc, tenaient les Perses en respect. Mais, comme ils étaient bien moins nombreux que leurs ennemis, ils se fatiguaient sans même les poursuivre. Les Perses n'osaient s'aventurer à passer le fleuve sous la pluie des flèches des Arméniens et sans le secours de leurs éléphants, qu'il était difficile de faire mouvoir.

Peu à peu les deux armées s'approchèrent; elles étaient sur les rives mêmes du Telmoud et il fallait que l'une ou l'autre le passât en vainqueur. Ce furent les Arméniens qui eurent cette gloire. Ils traversèrent l'eau hardiment, tandis que les Perses, sur l'autre rive, semblaient se demander s'ils allaient le faire. Les Arméniens assaillirent résolument leurs ennemis, mais, malheureusement pour eux, ils ne tardèrent pas à sentir la force du nombre.

Alors la bataille sembla recommencer avec plus de vigueur; le sort devait se décider. Les deux ailes de gauche des deux armées luttaient avec énergie. La poignée d'Arméniens résista contre les Perses presque jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au moment où leurs trois chefs tombèrent sur le champ de bataille. Khorène, Arsène et Nerseh combattirent jusqu'à leur dernier soupir. Ces héros scellèrent de leur sang généreux leur vie, qu'ils tenaient de Dieu. Mais le centre de l'armée se battait toujours avec acharnement et tenant toujours ferme. Les soldats, qui le formaient, ne cédaient ni à la force ni au nombre.

Il n'en était pas de même du côté des ailes de droite. Ici, Mouchgan Nyssalavourd avait placé le traître Vassagh et tous les Arméniens qu'il avait su gagner à la cause des Perses. C'était donc Arménien contre Arménien qu'on se battait et l'élan n'était plus le même. Vassagh triomphait. L'aile des Vartaniens commença à faiblir, et, pour comble de malheur, une partie de cette aile d'armée abandonna le combat et prit la fuite. Cet incident changea complètement le sort de la bataille. Vartan accourut avec un détachement de l'arrière-garde et rallia les soldats de son parti. Poussant en avant, il fondit sur l'aile gauche des Perses, rompit les masses ennemies, les refoula sur leur centre et contre leurs éléphants. En même temps, Vahan Ardzrouni, à la tête de sa division du centre arménien vint se jeter sur l'autre flanc du centre des Perses. Il ébranla les légions qui le formaient, les rompit et les refoula de l'autre côté. Alors les deux corps d'armée persane se jetèrent en désordre l'une sur l'autre entre les épées de Vartan et de Vahan. Si ces deux vaillants guerriers avaient eu des troupes plus nombreuses ou même si l'arrière-garde de leur armée avait pu arriver à temps pour les appuyer, peut-être eussent-ils anéanti toute l'armée des Perses. Le choc, qu'ils avaient porté aux ennemis, avait été si terrible et si désastreux pour eux qu'ils avaient dispersé leur Cohorte Sacrée. Cent quarante immortels, selon le nom que les Perses donnaient aux guerriers qui composaient cette Cohorte Sacrée, gisaient sur le sol, frappés par Vartan et par Vahan. Les autres immortels avaient pris la fuite. En s'avançant, Vartan aperçut le visage du traître Vassagh, qui venait entouré de ses satrapes; il bondit sur lui, mais le renégat se mit à fuir et courut se cacher derrière les éléphants des Perses. Vartan s'était trop avancé, il ne pouvait plus songer à la victoire, il n'avait même plus à prendre garde au danger qui l'enveloppait et dans lequel il s'était jeté. Il n'eut plus qu'à faire le sacrifice de sa vie qu'il avait vouée à Dieu.

Mouchgan Nyssalavourd, qui avait vu Vartan s'avancer toujours et qui avait remarqué l'isolement du gros de son armée, sut tirer profit de la situation. Il rallia ses légions en désordre et la Cohorte Sacrée. Il en envoya une partie contre ce qui restait des Arméniens et l'autre partie contre Vartan et Vahan pour les cerner de tous côtés. Il fit sonner les trompettes; il ordonna à Ardachir de faire avancer les éléphants et lui-même prit la tête de la colonne. Vartan se trouva entouré de tous côtés et serré de près. Malgré cela, il ne cessa pas de se battre en brave, il fit mordre la poussière à bien des Perses. Mais le nombre l'emporta sur le courage. Criblé de coups de glaive et de lance, Vartan tomba, glorieux d'avoir donné sa vie pour défendre l'Église et la patrie et tout heureux de mourir avant d'avoir été témoin des malheurs qui menaçaient l'Arménie. Vahan Ardzrouni périt aux côtés de Vartan non moins glorieusement que lui et martyr comme lui. Avec les trois chefs de ce corps d'armée arménienne, bien d'autres parmi les Grands périrent également. L'on vit bien, alors, que Vartan et ses fidèles compagnons étaient bien décidés à tenir leur serment, c'est-à-dire de chasser l'ennemi ou à combattre jusqu'à la mort, afin d'expier, en donnant leur sang et leur vie, la faute qu'ils avaient commise en reniant leur foi, même seulement en apparence.

La nouvelle de la mort de Vartan se répandit aussitôt dans les rangs des Arméniens, qui, découragés et voyant que le soleil était à son déclin, poussèrent des cris de désolation, qui épouvantèrent l'ennemi. Ils rompirent les files des Perses, qui les enveloppaient, et se sauvèrent du camp. Un certain nombre d'entre eux passa le fleuve et passa la nuit aussi loin que possible de l'autre côté. L'autre partie resta en deçà du Telmoud. Les évêques et les prêtres suivirent l'armée dans sa retraite. Tous gagnèrent l'intérieur du pays et se réfugièrent dans des villes fortifiées.

La retraite des Arméniens causa plus d'effroi aux Perses que leur intrépidité acharnée sur le champ de bataille. En fuyant, les Arméniens avaient troué leurs rangs et les avaient repoussés avec une véhémence et une audace inouïes. Les Perses, quoique victorieux, craignirent que les Arméniens, après avoir pris un peu de repos, ne revinssent sur leurs pas pour recommencer le combat, et ceux-ci leur avaient donné des preuves de leur bravoure et de leur valeur. On peut supposer qu'il en eût été ainsi, si Vartan avait vécu.

Cette bataille fut dite grande et décisive, non pas à cause du grand nombre de guerriers qui tombèrent dans l'action, mais parce que les Perses s'y étaient préparés grandement et depuis longtemps, et que, dans leurs rangs, figurait l'élite de leur armée. Elle fut dite grande, parce que la vaillance et l'énergie, qu'on y déploya de part et d'autre, furent vraiment héroïques. Elle fut dite grande encore, cette bataille, parce que les Arméniens la livrèrent pour une cause grande, généreuse et sacrée. La victoire ne resta pas à ces derniers, et cependant, quand on considère le petit nombre de leurs morts auprès des pertes énormes de leurs ennemis de beaucoup plus nombreux, on peut dire que les Arméniens n'y furent pas les vaincus mais les vainqueurs.

Il y eut dix princes tués dans ce combat et 287 autres vaillants personnages, dont presque la moitié, 137, étaient de la maison des Mamigonien et parents de Vartan. Les Perses ne firent grâce ni aux blessés ni aux prisonniers. Ils les firent écraser sous les pieds de leurs éléphants ou les tuèrent de leurs mains. 1036 hommes trouvèrent la mort à cette mémorable affaire, tant dans la mêlée que massacrés après la victoire, comme nous venons de le dire.

Les Perses y perdirent neuf de leurs plus grands princes et 3544 autres entre soldats et hommes de quelque importance. Ces pertes immenses mirent en fureur Mouchgan Nyssalavourd. Une victoire achetée à ce prix n'était plus une victoire. Il se demandait comment il pourrait en rendre compte à son roi.

Cette bataille eut lieu en l'an 451, le deuxième jour du mois de Juin. Une fête nationale fut décrétée pour célébrer annuellement l'anniversaire de ce grand fait, qui laissa une si profonde impression dans tous les cœurs des Arméniens à qui la patrie était chère. Le souvenir de cette bataille, où tant de héros sacrifièrent leur existence pour la défense de leur Église et de leur patrie, fait encore battre le cœur de tous les Arméniens. On suppose que Vartan devait être âgé de cinquante ans lorsqu'il reçut le coup de la mort. Pendant vingt ans il avait commandé toutes les forces armées de son pays. Il fut au-dessus de beaucoup des généraux célèbres de toutes les nations. Il remporta la victoire dans quarante-deux grandes batailles, dont la plupart étaient soutenues pour le compte des Perses, et furent livrées dans différents pays, jusqu'aux déserts du Korassan et du Turkesdan. Quand Hazguèrd apprit la mort de Vartan, dont il avait pu apprécier l'intrépide bravoure et dont il connaissait les hauts-faits, il fut plus affligé de sa perte que de toutes celles qu'avait faites son armée.

Nous avons dit qu'après la mort du valeureux Vartan, les Arméniens coururent se retrancher dans les forteresses de leur pays. Mouchgan Nyssalavourd restait perplexe et démoralisé. Vassagh craignit alors de tomber en disgrâce auprès du roi; il craignit surtout de perdre le fruit de toutes ses félonies et essaya de remonter le courage du général persan et lui donna à entendre qu'il était encore possible de leurrer les Arméniens, et, partant, de se venger d'eux. Il lui conseilla de prendre d'assaut les différentes villes fortes dans lesquelles les Arméniens s'étaient réfugiés. Mouchgan accueillit favorablement ce conseil et vint assiéger le fort, où se trouvaient une légion de soldats, le patriarche S. Joseph et plusieurs autres prêtres. Ne pouvant prendre d'assaut cette forteresse, Vassagh employa encore la ruse pour persuader à une partie des gens qui étaient là, qu'ils avaient intérêt à sortir et à se rendre à l'armée persane. Ce traître qui, jadis, avait juré sur l'Évangile avec les autres satrapes et tous les Arméniens de défendre l'Église et la patrie, fit mettre à mort deux cent treize des malheureux qui avaient cru à ses paroles, sans se soucier du serment qu'il avait fait. S. Joseph, le prêtre Léonce et les autres prêtres, indignés de sa cruelle lâcheté, en appelèrent de son atroce conduite au Tribunal du roi. Selon la loi des Perses on dut respecter leur appellation et on les garda pour les conduire au roi.

Vassagh essaya encore de tromper les autres débris de l'armée arménienne, éparpillés dans les villes fortes, mais tout le monde connaissait sa monstrueuse perfidie et personne ne l'écouta. Alors il fit dévaster le pays par des détachements de l'armée persane, qu'il envoya dans différentes directions. Ayant appris, un peu plus tard, que Hemaïac, le frère de Vartan, restait encore à la tête d'une petite légion, il marcha contre lui dans la province des Daïks et put le surprendre dans un village. Hemaïac, avec le peu de monde qu'il avait avec lui, se précipita contre les troupes du renégat et réussit à le faire battre en retraite. Mais il voulait aussi sacrifier sa vie et ne pas survivre à son frère Vartan; il s'exposa sans trembler aux coups des infidèles et tomba. Ses compagnons se réfugièrent sur les montagnes, mais, quand ils virent les dévastations que faisaient les Perses, ils descendirent

des hauteurs où ils se tenaient, fondirent sur les brigands et les mirent en fuite.

Aussi les Arméniens, qui se tenaient cachés dans les forteresses, furent exaspérés des ravages que commettaient les Perses et les renégats dans leur pays et se dirent: « Pourquoi rester dans la torpeur et laisser saccager notre pays, démolir nos églises, et massacrer nos prêtres? » Ils quittèrent leurs retraites, se réunirent et firent invasion dans la Perse. Ils y passèrent par les armes tous ceux qui leur firent résistance, ils incendièrent des villes et des villages, ils rasèrent plusieurs citadelles, firent de nombreux prisonniers et prirent un immense butin. Puis ils retournèrent en Arménie et s'enfermèrent encore dans les forteresses.

Les autres Arméniens, qui n'étaient point sortis des forts où ils s'étaient réfugiés, se reprirent d'ardeur et de courage en apprenant ce que ceux-là venaient de faire. Ils firent demander aux Huns des secours contre les Perses, en accomplissement du traité d'alliance qui, jadis, avait été contracté entre eux. Les Huns ne s'y refusèrent pas. Ils rassemblèrent de fortes légions, qui envahirent la Perse à leur tour, dévastèrent le pays, firent un grand nombre de prisonniers, remportèrent aussi un riche butin et rentrèrent victorieux dans leur patrie.

Tout ceci fut rapporté à Mouchgan Nyssalavourd qui, quoique enflammé de colère et de dépit, commença à envisager et à redouter les conséquences et les suites de ce qui venait d'avoir lieu. Il donna l'ordre à ses troupes d'arrêter leurs déprédations chez les Arméniens et de cesser les hostilités. Il informa le roi Hazguèrd de ce qui s'était passé et lui dit que l'impie et perfide Vassagh était cause de toutes ces calamités.

Hazguèrd, à cette nouvelle, ressentit une grande affliction. Sur les conseils de Mihrnerseh, il fit dire à Mouchgan de chercher à ramener le calme chez les Arméniens, de leur promettre, en son nom, le pardon de toutes leurs rébellions passées et l'assurance de la libre pratique de leur religion dans l'avenir. En même temps, il lui ordonna de donner le poste de gouverneur de l'Arménie au perse Adrormizt, et fit appeler Vassagh-le-Suni. Celui-ci crut que le roi le faisait demander pour le récompenser de tous ses services. Il se dit qu'il allait enfin recevoir le prix de ses noires félonies et, pour faire éclater davantage ses mérites aux yeux de Hazguèrd, il se fit devancer par tous les infortunés fils des satrapes arméniens, qu'il avait retenus prisonniers dans sa province des Sunis et qu'il voulait, maintenant, présenter au roi. Il voulut arriver devant la cour de Perse dans un magnifique appareil et se fit accompagner par tous les satrapes renégats, ses partisans. Il comptait que le roi lui donnerait la couronne d'Arménie pour le payer de tout ce qu'il avait fait.

Mouchgan exécuta immédiatement les ordres de son souverain, et quand Adrormizt eut pris possession de son siège de gouverneur de l'Arménie, il revint en Perse avec son armée.

Adrormizt gouverna d'abord avec douceur et prit tous les moyens pour apaiser les esprits. Il se montra plein de générosité et de bienveillance, mais il ne voulait, lui aussi, que leurrer les Arméniens. Un de ses premiers actes fut, cependant, de se saisir des hommes du clergé qui s'étaient montrés ennemis acharnés des mages et de leur religion, tels qu'Isaac, évêque des Rechdounis, et les prêtres Mouché, Samuel et Abraham. Il leur demanda pourquoi ils avaient persécuté les mages et pourquoi ils avaient détruit tant de temples érigés pour le culte du feu. Il écrivit leurs réponses au roi.

Enfin, il se fit amener le patriarche S. Joseph, le prêtre Léonce, le diacre Katchatch et le prêtre Archen, qu'on gardait enchaînés dans un château fort. Il les fit conduire avec leurs chaînes, ainsi que quelques-uns de leurs disciples et quelques autres personnes, devant le roi. Il crut par là ébranler les fondements de la chrétienté, parce qu'il lui retirait ses plus zélés défenseurs.

Sur ces entrefaites, Vassagh arriva en Perse. Il se présenta devant le roi qui feignit de le recevoir avec honneur. Hazguèrd lui demanda compte des pertes immenses qu'avait faites l'armée des Perses dans la grande bataille, dont nous avons parlé. Vassagh en rejeta toute la responsabilité sur Mouchgan Nyssalavourd et ne manqua pas de noircir et d'accabler les Arméniens en même temps. Le roi lui dit alors qu'il avait donné des ordres pour que tous les grands personnages de l'Arménie vinssent en Perse, afin de prendre des informations auprès d'eux sur la façon dont les choses s'étaient passées, et le congédia.

Effectivement, une partie des satrapes et des Grands de la nation arménienne se rendirent à l'invitation du roi des Perses. Mihrnerseh fit mine de les accueillir avec honneur, mais, ensuite, il ordonna de leur mettre les chaînes et de les jeter dans les prisons, où l'on reléguait ceux qui devaient subir la peine de mort. C'était dans ces mêmes prisons qu'il avait fait enfermer, déjà, S. Joseph et Léonce et tous les prêtres qui avaient été conduits en Perse avant l'arrivée des satrapes.

Quelques jours après le roi fit appeler à son tribunal les satrapes, les prêtres et Vassagh lui-même. Le roi avait été informé des félonies de Vassagh, c'était solennellement qu'il voulait lui infliger le châtiment qu'il méritait. Il fut jugé par une assemblée de Grands de la Perse. La parole fut

donnée aux satrapes arméniens, qui le désignèrent comme l'auteur de toutes les calamités qui avaient frappé l'Arménie et l'armée persane. Les prêtres arméniens corroborèrent les dires des satrapes. Le roi déjà convaincu par ce que lui avait rapporté Mihrnerseh et Mouchgan Nyssalavourd, entra dans une grande colère; il ordonna de lui arracher les insignes de son grade et de sa dignité. Vassagh voulut dire quelques mots pour se disculper, mais on ne le lui permit pas. Alors, on lui enleva tous ses habits de prince, on lui fit revêtir le costume des condamnés à mort, on lui mit les chaînes et on l'enferma dans la prison, où l'on fit rentrer les satrapes et les prêtres arméniens. Ses biens, ses richesses furent confisqués au profit du trésor royal. On confisqua jusqu'aux biens qui appartenaient personnellement à sa femme et à toute sa famille. C'est dans le cachot de la prison que ce traître à la patrie, rongé par les remords et par la vermine d'une puante maladie, vomit son âme, sans s'être repenti de ses crimes monstrueux, et pris de rage de voir la tranquillité d'âme, la sainte résignation des satrapes et des prêtres qui, sans se plaindre, souffraient tous les maux pour l'amour de Dieu à qui ils étaient restés fidèles.

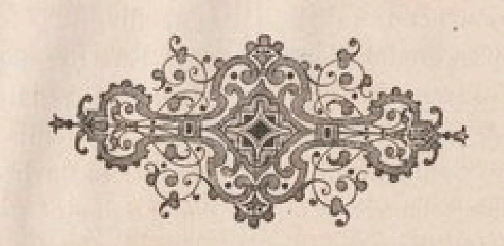
Le roi, en condamnant Vassagh à la prison perpétuelle, ne fit point grâce aux autres infortunés; ils les retint en prison dans l'espoir qu'en prolongeant indéfiniment leurs tortures, ils les amènerait à apostasier.

Ceci avait lieu en l'an 452.

Deux années après, Hazguèrd fit mettre à mort le patriarche S. Joseph, S. Léonce et tous les autres prêtres. Tous radieux subirent le martyre. Ils eurent la consolation, pendant qu'ils étaient en prison, de voir se convertir au christianisme le chef des mages, qui était considéré comme un très-éminent personnage; il observait en secret les saints prisonniers et il avait été témoin de différents miracles. Il fut touché de la grâce. Sans se tourmenter des ressentiments du roi, dont il dédaigna la colère, il vint, à la fin, se jeter aux pieds des saints prisonniers, confessa le Christ vrai Dieu, et reçut le baptême. Ces martyrs, appelés à cause de S. Léonce, les saints Léonciens, furent décapités le 25 juillet 454. Le chef des mages, converti depuis peu, fut aussi martyrisé.

Les satrapes arméniens languirent encore quelques années dans la prison, endurant toutes les tortures et manquant de nourriture. Enfin, grâce à l'influence de certains personnages, on leur rendit la liberté. Ils ne purent néanmoins retourner en Arménie qu'en l'année 464, sous le règne de Phiroz, successeur de Hazguèrd ou Isdégherd.

Ce que nous venons de relater est peut-être ce qui se passa de plus mémorable pendant l'époque des marzbans. Nous croyons devoir ajouter, comme épilogue, une page glorieuse qui regarde l'une des filles du général Vartan.



CHOUCHANIGH

Vartan-le-Grand eut deux filles : l'aînée, appelée Vartanouhi, mais plus connue sous le nom de Chouchanigh, fut donnée en mariage à Vazkène, Grand-Prince ou roi des Géorgiens. Lorsque Vartan et les autres satrapes arméniens furent, tout d'abord, invités par le roi Hazguèrd à se rendre en Perse, Vazkène reçut le même ordre et se rendit en Perse. Les satrapes arméniens ayant fait mine, comme nous venons de dire, de renier leur foi, furent renvoyés en Arménie, mais Hazguèrd ne permit pas à Vazkène de quitter la Perse. Vazkène, plus occupé des grandeurs du monde que de Dieu et de la Religion, apostasia facilement et prit la religion des mages. Quelque temps après, il obtint de pouvoir retourner dans son pays. Avant son arrivée, la princesse Chouchanigh avait appris avec douleur l'apostasie de son époux. Elle en fut si désolée qu'elle abandonna son palais et vint se réfugier dans une petite maison bâtie à côté de l'Église, bien décidée à ne jamais remettre les pieds dans le palais tant qu'y résiderait l'apostat.

Aussitôt après son retour, Vazkène envoya l'évêque et d'autres prêtres supplier Chouchanigh de revenir prendre sa place à ses côtés. Elle finit par se rendre à leurs prières. Mais elle ne voulut pas rentrer dans ses appartements et s'enferma dans une petite chambre, où elle ne fit plus que prier.

Trois jours après, Vazkène donnait un grand dîner. Il envoya son frère Tchotchigh supplier Chouchanigh d'y assister. Ce n'est que sur les instances réitérées de ce prince qu'elle y consentit, mais elle ne toucha à aucun mets ; elle se consolait en lisant en cachette un évangile qu'elle portait toujours avec elle et qui avait appartenu à son aïeul, S. Isaac. Après le dîner, elle se retira dans sa petite cellule.

Vazkène la fit supplier de se rendre auprès de lui, mais elle ne voulut plus vivre avec l'apostat. Le prince exaspéré se rendit en personne auprès d'elle. Il l'injuria et la frappa au point qu'elle en tomba à demi-morte. Le prince la laissa alors. Il revint le jour suivant et, la trouvant encore vivante, il plaça auprès d'elle des gardes qui avaient l'ordre de ne laisser pénétrer personne jusqu'à elle. Pour toute nourriture, il lui fit donner de l'eau et du pain d'orge. La sainte ne se plaignit jamais, elle supporta tout avec résignation et pria sans cesse.

Un jour, Vazkène passait le fleuve pour conduire ses enfants dans un château-fort. L'un d'eux tomba dans le fleuve et s'y noya. Chouchanigh, tout en larmes, bénit Dieu et s'écria qu'elle avait perdu son fils dans ce monde, mais qu'elle l'avait gagné dans l'autre.

Les princes et les Grands de la Géorgie vinrent présenter à Vazkène leurs condoléances pour la perte qu'il venait de faire. Alors le roi fit dire à Chouchanigh de se rendre avec ses gardes dans une maison qui se trouvait auprès de l'église, à côté du palais du patriarche, et d'y rester jusqu'au départ de ses hôtes. Elle s'y rendit immédiatement et profita du voisinage de l'église pour prier avec plus de ferveur.

Les princes partirent et Vazkène fit encore prier Chouchanigh de revenir auprès de lui, de changer d'idées à son égard et de vivre désormais en bon accord avec lui. Il lui promit que si elle y consentait, il la comblerait d'honneurs et de richesses. Mais elle persista à vouloir vivre loin d'un apostat : elle lui rendit même tous ses bijoux et ses ornements de princesse. Furieux de la voir inébranlable, il alla la trouver avec sa suite, il la prit par les cheveux, la jeta par terre, la frappa avec un bâton, la traîna, et la piétina en lui meurtrissant le corps et mettant ses vêtements en lambeaux. Puis il la ramena dans son palais et la fit enfermer dans une prison, où elle fut attachée au mur par des chaînes de fer qui la tenaient par les pieds, par les mains et par le cou. Il ordonna à ses geôliers de ne laisser entrer personne dans sa prison et lui-même prit soin d'y veiller.

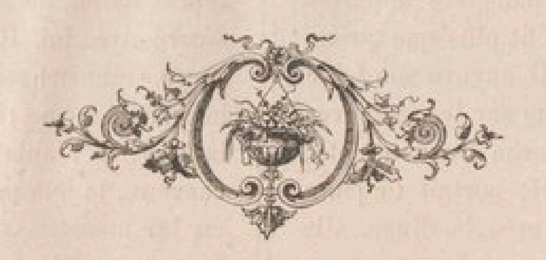
Trois jours après, un évêque, jadis aumônier de la Cour, se rendit pourtant à la prison. Il corrompit les gardes et réussit à entrer dans le cachot de la sainte princesse. Il la trouva contente, presque joyeuse et priant. Il prit ses chaînes, les porta à ses lèvres et les baisa. Puis, dans son admiration, il l'appela bienheureuse pour avoir, avec une telle patience et une telle résignation, souffert tant d'atrocités, tant de cruelles souffrances pour l'amour de Dieu. Il la quitta, en lui recommandant de persévérer dans sa résignation à la volonté divine. Tchotchigh, le frère du cruel prince de Géorgie, touché des souffrances de la sainte femme, réussit à obtenir de Vazkène qu'on lui enlevât le collier de fer qu'elle avait au cou. Ce ne fut qu'un faible soulagement apporté à ses tortures épouvantables. Elle vécut dans sa prison six années toujours enchaînée et n'ayant toujours pour nourriture que de l'eau et du pain d'orge.

Un événement ayant obligé Vazkène à s'éloigner pour quelque temps de ses États, bien des gens qui connaissaient la triste histoire de la sainte princesse, accoururent pour la voir et la consoler; ils lui demandaient de leur obtenir, par ses prières, les grâces de Dieu. Une femme de la Perse, guérie miraculeusement par les prières de Chouchanigh, se convertit au christianisme. La sainte princesse répondait aux démonstrations de respectueuse et touchante compassion de ceux, qui la venaient visiter, par d'humbles remerciements. La foi des personnes qui accoururent pour la voir était si grande que Dieu fit bien des miracles.

Vazkène revint dans son pays. Quand il apprit tout ce qui venait d'avoir lieu, il fut exaspéré contre les gardes qui, malgré ses ordres, avaient laissé le monde entrer dans la prison de la princesse. Il les fit battre avec des verges jusqu'à ce qu'ils en mourussent. Et puis, se jetant sur Chouchanigh, il la frappa abominablement, et donna les ordres les plus formels pour empêcher qui que ce fût de l'approcher. Malgré les atrocités qu'il fit encore subir à la sainte femme, il ne put vaincre sa résignation.

Enfin, à la septième année de son emprisonnement et de ses tortures, Chouchanigh fut attaquée par une maladie mortelle. Sa dernière heure allait sonner, le ciel allait s'ouvrir pour recevoir sa grande âme. Tchotchigh, frère de Vazkène, vint alors la voir avec sa femme et toute sa famille et lui demanda, les larmes aux yeux, de leur donner sa bénédiction. Le patriarche des Géorgiens accourut aussi avec d'autres évêques et des prêtres, des satrapes et des princes accompagnés de toutes leurs familles, pour la voir une dernière fois. Le désir, le vœu et la consolation de tous c'était de la voir. On lui demandait pour reliques les chaînes dont elle était chargée depuis tant d'années. Elle disait sans cesse qu'elle ne méritait pas toutes ces manifestations de respect et de compassion, qu'elle n'avait fait que se résigner à la volonté de Dieu. Elle bénit toute l'assistance levant ses yeux au ciel et faisant une courte invocation au Tout-Puissant, elle remit sa belle âme à la grâce de Dieu et exhala son dernier soupir. Toute l'assistance fut violemment émue; tous versèrent des larmes et murmurèrent des prières.

Telle fut la fin de Chouchanigh, fille aînée de S. Vartan. On lui fit de magnifiques funérailles. Beaucoup de miracles s'opérèrent sur son tombeau. On fêta l'anniversaire de sa mort et, de nos jours encore l'église arménienne célèbre la fête de cette sainte.





CHOUCHANIGH, FILLE DE VARTAN, ENCHAÎNÉE ET EN PRISON

HAUTS-FAITS DE VAHAN ET DE SA SUITE

(A. D. 466)

Hemaïac, le frère de Vartan-le-Grand, avait quatre fils: Vahan, Vassagh, Ardachès et Vart. Quand le roi Béroz accorda aux Arméniens de retourner en Arménie, Vahan et ses deux frères, Vassagh et Ardachès, qui s'étaient retirés dans les pays des Koukars, revinrent à Daron, leur pays natal. Là, ils se distinguèrent par leur sagesse et leur valeur, et firent l'admiration de tous. Vahan, principalement, sut se faire remarquer par les gouverneurs perses qui lui accordèrent leur bienveillance et le comblèrent de toutes leurs faveurs. Cela excita la jalousie du satrape Caticho Khorkhorouni, qui se ligua avec quelques autres satrapes indignes, renégats comme lui, pour calomnier Vahan auprès du roi Béroz à qui ils écrivirent que Vahan excitait le peuple à se révolter.

Le roi crut à leurs délations mensongères, et résolut de se saisir de Vahan. Celui-ci, craignant les conséquences des perfidies de ses ennemis et ne trouvant aucun autre moyen pour les prévenir, se rendit en Perse et se présenta au roi. Pour mieux gagner ses bonnes grâces, il abjura sa religion et adopta celle des mages. Le roi en fut très-satisfait et le combla de présents et d'honneurs. Cependant il se méfiait toujours de lui et il ne lui permit de retourner en Arménie que lorsqu'il eut fait venir son frère cadet Vart, qu'il garda auprès de lui comme otage. Aussitôt après il le nomma procurateur du roi et le renvoya en Arménie.

L'apostasie de Vahan lui aliéna tous ses amis, et même ses plus fidèles serviteurs. Les satrapes qui, malgré les persécutions et l'exil, étaient restés fidèles à la foi de leurs pères, eurent d'abord peur de lui et le blâmèrent pour l'acte indigne qu'il venait de commettre. Mais Adervechnasb, le marzban perse, le prit en grande estime et l'honora de son amitié.

Ses ennemis étaient de ceux qui avaient renié leur foi pour obtenir des honneurs et la protection des Perses; ils ne pouvaient plus lui nuire ni lui faire de menaces comme auparavant, mais ils le haïssaient d'autant plus qu'ils le voyaient en bonne odeur auprès du roi. Ils disaient tout le mal possible de lui: s'il arrivait quelque malheur, ils accusaient toujours Vahan d'en être la cause. Ils cherchaient par tous les moyens à le rendre odieux.

Vahan se voyant l'objet de la haine de tous, aussi bien de ses amis que de ses ennemis, comprit enfin la faute qu'il avait commise. Il eut le cœur brisé de ce qu'il avait fait et son repentir fut sincère. Il se considéra comme un misérable. Enfin il écouta les pieux conseils qui lui furent donnés par les principaux personnages de l'Arménie et il résolut d'abjurer publiquement son apostasie.

Vers l'année 481, le roi Béroz ordonna au marzban de l'Arménie de venir avec ses troupes pour l'aider à soutenir la guerre qu'il avait déclarée aux Heptales. Or, une partie de ces troupes se composait des renégats de l'Arménie, de sorte que ceux-ci, qui se sentaient protégés par les Perses, molestèrent, pendant l'expédition, les Arméniens restés fidèles à la religion chrétienne. La paix, une fois faite, les Arméniens retournèrent dans leur patrie et, séparés en deux corps, campèrent dans la plaine de Chiragh. L'un de ces deux corps était composé d'un détachement des Perses et des apostats, l'autre des Arméniens fidèles. Les deux camps étaient à une certaine distance l'un de l'autre.

La nouvelle se répandit que Vakhtangh, roi des Ibériens, s'était mis en révolte contre Béroz, roi des Perses, et se préparait à lui faire la guerre. Les satrapes arméniens restés chrétiens, saisirent cette occasion. Ils étaient irrités des outrages que leur faisaient les Arméniens apostats, ils pensèrent qu'il fallait profiter de la circonstance pour tenter un effort et délivrer leur pays de l'oppression des Perses et des apostats. Comme ils connaissaient le cœur de Vahan, ils lui firent part de ce qu'ils avaient médité de faire. « Réunissons nos efforts, lui dirent-ils, faisons alliance avec Vakhtangh, roi d'Ibérie, ou avec les Grecs, et délivrons-nous du joug des Perses.

Dieu nous viendra en aide, car ce n'est pas par esprit de rébellion que nous agirons ainsi, mais pour sauver nos croyances religieuses et pour enlever nos églises aux mains des infidèles. » Vahan les écouta et consentit à faire cause commune avec eux, mais il leur fit comprendre qu'ils ne devaient pas trop compter sur les Géorgiens ou sur les Grecs, dont l'appui était incertain. Tous alors s'écrièrent que leur espoir était en Dieu seul, qu'ils ne comptaient ni sur les Géorgiens ni sur les Grecs, mais qu'ils étaient décidés à mourir pour la défense de l'Église du Christ. Il y avait un prêtre parmi eux. On le pria d'apporter le livre des Saints Évangiles. Et tous, en présence de ce prêtre, jurèrent de rester fidèles jusqu'à la mort à leur Église, anathématisant celui d'entre eux qui ne tiendrait pas son serment. Après cela, chacun revint à sa tente, car la nuit était venue.

Malheureusement, il y avait au milieu de ces fidèles chrétiens dévoués à leur patrie, un homme qui les trahit. Il s'appelait Varazchabouh et appartenait à la Maison des Amadounis. La même nuit il vint trouver, à sa tente, le marzban Adervechnasb et, en présence de tous les renégats, rapporta les projets et le serment des conjurés. Cette nouvelle alarma le marzban et son entourage, à ce point qu'ils ne purent sommeiller le restant de la nuit. Au jour, ils eurent peur de se voir cerner par les légions de Vahan, ils quittèrent le camp précipitamment et coururent se réfugier dans le bourg d'Ani. Ils y passèrent toute la journée sans savoir quel parti prendre. Craignant de se voir attaquer par les conjurés le jour suivant, ils s'enfuirent encore, pendant la nuit, de cet endroit et se dirigèrent vers la ville forte d'Ardachad. Les conjurés avaient eu connaissance de leur fuite précipitée; ils eurent la certitude alors que leurs projets avaient été divulgués à Adervechnasb et prirent le parti de le poursuivre, mais il ne purent l'atteindre assez tôt pour empêcher une partie de sa suite d'entrer dans la forteresse d'Ardachad. Ils ne surprirent que les gens restés en arrière parmi lesquels se trouvait Varazchabouh, qui les avait trahis. Ils les firent conduire à Douin, puis ils mirent le siège devant Ardachad. Mais le marzban Adervechnasb et quelques-uns des personnages qui l'avaient suivi, trouvèrent le moyen de s'évader par les murs mêmes de la ville et se sauvèrent dans les régions de la province d'Aderbadagan.

Les Arméniens ayant appris que le marzban s'était échappé et se trouvait loin de l'Arménie, se réunirent en assemblée et élurent pour gouverneur le chevalier Isaac Pacradouni et pour commandant de leur armée le même Vahan Mamigonien, à qui ils jurèrent d'obéir pour tout ce qui concernerait les affaires de la guerre. Isaac Pacradouni était un personnage considérable qui s'était déjà distingué par sa bravoure et sa sagesse. C'est sur ses instantes prières que Moïse de Khorène, déjà bien avancé en âge, entreprit d'écrire l'histoire d'Arménie.

Les satrapes apostats firent apprendre à Adervechnasb, le marzban fugitif, que les conjurés avaient compté sur le roi des Ibériens et l'empereur des Grecs, qui ne leur avaient envoyé de secours ni l'un ni l'autre, et que, par conséquent, il ne fallait pas leur laisser le temps de s'organiser, mais qu'il fallait sans retard tomber sur eux. Adervechnasb se décida alors à lever des légions. À la tête d'une armée de sept mille hommes, pris dans la province d'Aderbadagan, il rentra en Arménie et passa le fleuve Éraskh ou Arax pour marcher sur Nakdjouan.

Les Vahaniens en furent avertis. Ils prirent le parti de laisser à Douin, pour défendre cette ville, le gouverneur Isaac, le chef d'armée Vahan, le Gamsaragan Vahan et quelques autres satrapes et d'aller au-devant de l'ennemi avec le reste des troupes. Leur nombre ne dépassait point 400. Ils étaient tous décidés à se battre jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Tous étaient prêts à sacrifier la vie pour défendre la religion de leurs pères. Ils s'avancèrent jusqu'au village de Varazguèrd, ils y firent halte et envoyèrent, avec une poignée d'hommes, Vassagh, frère du commandant Vahan, vers le village de Grouvagh, pour observer l'ennemi et reconnaître ses forces. Adervechnasb entra, le matin du jour suivant, dans ce même village, sans soupçonner que Vassagh s'y trouvait. Lorsqu'on le lui apprit, il en fut aussi surpris qu'effrayé. Vassagh, de son côté, voyant le grand nombre de ses ennemis, eut la crainte aussi de ne pouvoir se retirer avec tout son monde. Il ordonna à ses hommes d'essayer de s'échapper, deux par deux, ou trois par trois, et de se replier en hâte sur le gros de l'armée au village de Varazguèrd. En même temps, pour détourner l'attention de l'ennemi, il entama des pourparlers avec le marzban Adervechnasb, voulant lui faire croire qu'il n'était envoyé que pour chercher les moyens d'amener la conciliation et la paix. Mais quand il vit que tous ses hommes étaient en sûreté et qu'il eut pris tous les renseignements dont il avait besoin, il se retira tout à coup et déclara qu'il n'était chargé d'aucune mission. Revenu près de ses camarades, il leur dit: « Il est vrai que les Perses sont en très-grand nombre, mais la plupart d'entre eux sont sans énergie. » Puis, il leur conseilla d'aller installer leur camp du côté des montagnes. « Si nous sommes défaits, nous aurons au moins les monts pour refuge et nous pourrons nous y retrancher. ».

Alors ils s'en allèrent camper près du village d'Agori et se préparèrent à recevoir l'ennemi qui, pensaient-ils, devait les rejoindre le jour suivant. La

nuit fut tranquille et consacrée au repos. Le lendemain matin, ils divisèrent leur petite armée en quatre groupes de cent hommes. Le premier groupe, sous le commandement de Vassagh Mamigonien et de Papguène-le-Suni, occupait le centre. Le second, sous les ordres d'Adom-le-Kenouni et de son frère Arasdome, formait l'aile droite. Le troisième, qui avait pour chef Cardchouil Malkhazouni, composait l'aile gauche. Du quatrième on fit le corps de réserve, à la tête duquel on plaça Nerseh Gamsaragan et son frère Hrahad. Ce corps de réserve devait se porter du côté qui fléchirait devant les forces ennemies.

En même temps, les Perses arrivèrent d'un autre côté. Quand ils virent le nombre des Arméniens, ils les jugèrent des fous de courir au-devant d'une défaite certaine. Ils choisirent donc les plus intrépides d'entre eux pour les lancer contre les Arméniens, le reste n'aurait qu'à suivre ceux-là. Au moment où l'attaque commença, Cardchouil Malkhazouni passa avec ses cent hommes du côté des Perses et fit cause commune avec les renégats. Cette lâche trahison ne fit point perdre courage aux autres Arméniens, elles les mit en fureur. Ils invoquèrent Dieu, pour la cause de qui ils allaient se battre, et fondirent avec impétuosité sur leurs ennemis. Rien ne les arrêta. Finalement, les Perses virent leurs rangs rompus; Adervechnasb, qui les commandait, fut tué avec quelques autres de leurs chefs; ils prirent la fuite et le champ de bataille resta au pouvoir des Arméniens, qui envoyèrent aussitôt quelques-uns des leurs à Douin pour informer de leur succès ceux qui attendaient avec anxiété l'issue de la bataille. Les gens qu'ils avaient envoyés s'écrièrent en arrivant: « La Croix Sainte a vaincu par sa seule puissance. La croix sainte vaincra toujours. » Tout le monde étant venu à connaître la défaite essuyée par les Perses, on accourut dans l'église rendre grâces à Dieu pour la victoire remportée. Les légions arméniennes rentrèrent à Douin, en triomphe, au son des trompettes. On se raconta les faits saillants du combat, on s'embrassa de joie.

L'hiver était arrivé; les Arméniens prirent leurs quartiers dans la ville et se préparèrent à rentrer en campagne au printemps suivant.

En attendant, ils informèrent Vakhtangh, roi des Géorgiens, de ce qui venait de se passer et lui demandèrent de leur envoyer les secours qu'il leur avait promis. Mais Vakhtangh, tout en les berçant toujours de l'espoir qu'il les aiderait, n'avait pas l'intention de le faire. Il leur envoya trois cents hommes, qu'un mois après il leur retira sous un fallacieux prétexte. Les Arméniens comprirent dès lors qu'ils n'avaient plus à compter sur le secours de personne et mirent toute leur confiance en Dieu seul.

Vahan, fort du succès qu'il venait de remporter, eut l'idée d'écrire à quelques-uns des satrapes arméniens, qui, par crainte des Perses, feignaient d'appartenir à la religion des mages, et de les inviter à se joindre à lui. Quelques-uns d'entre eux qui s'intéressaient à sa noble entreprise, réussirent à se gagner des partisans et vinrent grossir les rangs de l'armée de Vahan.

Quand le roi Béroz eut connaissance des événements qui avaient eu lieu en Arménie, il entra dans une grande colère contre Vahan et tous les conjurés. Immédiatement, il fit charger de chaînes Vart, le frère de Vahan, qu'il retenait comme otage. Ensuite il leva une grande armée, qu'il divisa en quatre corps et qu'il envoya en Arménie dès que le printemps fut revenu. Cette armée reçut l'ordre de faire prisonnier Vahan et de mettre à mort tous ses compagnons. Ces quatre corps furent confiés à quatre chefs, ayant à leur tête Adernerseh Salar, qui jouissait d'une grande renommée comme guerrier.

Vahan apprit tout cela et malgré le grand nombre de soldats contre lequel il allait avoir à combattre, il ne perdit pas courage. Il réunit tous les chefs de ses légions dans un conseil, où il fut décidé unanimement qu'on opposerait sans crainte la force à la force. Il rassembla sa petite armée et, se faisant accompagner du patriarche S. Jean, il se mit en route pour la province d'Ardaz. Il installa son camp auprès d'un village, appelé Nerséhabad, à une faible distance de l'armée persane. C'est là qu'il organisa son armée, Isaac eut le commandement du centre l'aile droite fut mise sous les ordres de Parchegh Vahévouni à qui l'on adjoignit Papguène-le-Suni, Adom-le-Kenouni et Pabagh Balouni; l'aile gauche fut confiée à Nerseh-le-Gamsaragan, à qui l'on adjoignit aussi ses frères Vahan et Hrahad et Vassagh, propre frère du chef de toute l'armée. Vahan prit la réserve avec une division de l'élite de ses soldats. Cette réserve, quand le cas l'exigerait, devait courir se porter au secours du côté qui ne pourrait résister aux ennemis. Vahan s'adjoignit Vrèn de Vanant et Bab Ardagouni. Tous étant bien préparés et décidés, chacun prit sa position respective devant l'ennemi.

À peine le soleil se fut-il levé que les Perses se mirent en mouvement et s'avancèrent contre l'aile droite des Arméniens qu'ils mirent bientôt en fuite. À ce moment-là, Isaac aperçut Adernerseh Salar, le chef de l'armée des Perses, et lança son cheval contre lui. Salar le vit et courut à sa rencontre. Une lutte s'engagea entre eux deux; après s'être jeté réciproquement leurs javelots, ils échangèrent force coups de sabre, puis ils se saisirent l'un l'autre par les bras, chacun cherchant à jeter son adversaire bas de cheval. Isaac eut à la fin le dessus; le Perse, à bout de forces, fut renversé de sa monture, mais il profita de la mêlée et put s'échapper.

Vahan vit alors la confusion de son armée causée par la défaite de son aile droite. Il cria à Vrèn de Vanant d'avancer à la charge. Mais celui-ci, ne se sentant pas de force pour réparer le désastre, lui cria: « Ne comptez plus sur moi à l'heure qu'il est. Il ne m'est plus possible de rien faire. » Vahan, comprenant le danger qui menaçait toute son armée, se jeta, appuyé par les deux frères Nerseh et Hrahad, les Gamsaragans. Tous les trois portèrent leurs coups à droite et à gauche et l'ennemi fut battu de ce côté. Un grand nombre de Persans tombèrent; puis tous trois, se frayant un passage, pur en atteindre l'aile gauche où ils eurent encore plein succès. Pourtant, un des quatre généraux persans tint ferme. Il était soutenu par sa garde et ne cédait pas le terrain. Vechnasb, l'un aussi des quatre généraux, voyant la tournure que prenait la bataille, se rejeta sur le côté faible des Arméniens pour les mettre en déroute; mais au même moment, Vahan se précipita contre le premier général, il réussit à l'abattre, après une vigoureuse résistance. Nerseh-le-Gamsaragan, de son côté attaqua Vechnasb qu'il tua. Aussitôt l'armée persane prit la fuite. Les Arméniens poursuivirent leurs ennemis dont ils massacrèrent un grand nombre. Puis, ils revinrent sur le champ de bataille où ils recueillirent un butin immense qu'ils se partagèrent entre eux. Ils se retirèrent ensuite dans un lieu, appelé Varchagh, dans la province de Dzaghgoden, pour se reposer et reprendre des forces.

Pendant que ces braves se réjouissaient de la victoire qu'ils venaient de remporter, ils reçurent la nouvelle que Vart, le frère de Vahan qu'on avait comme otage en Perse et qu'on avait chargé de chaînes, était parvenu à s'échapper. Il était vrai qu'il venait de rentrer en Arménie avec tous ses serviteurs, ne sachant pas lui-même comment il avait pu faire pour s'évader, traverser tout le pays ennemi et arriver sain et sauf dans sa patrie. Son retour causa une joie général en Arménie, elle ranima le courage dans le cœur de tout le monde qui se disaient que Dieu certainement devait être avec eux.



TRAHISON DE VAKHTANGH ROI DES GÉORGIENS

(A. D. 482)

Pendant que les Arméniens se trouvaient à Varchagh, Vakhtangh, roi des Géorgiens, envoya des gens auprès de Vahan pour l'informer que les Perses avaient envahi la Géorgie avec une armée nombreuse et qu'ils avaient à leur tête Mihran, et pour le prier de lui envoyer en hâte des légions à son aide, car il ne se sentait pas assez fort pour repousser les Perses. Il lui fit dire en même temps qu'il attendait le secours d'une armée de Huns. « De cette façon, ajoutait-il, votre armée, la mienne et celle des Huns étant réunies, nous serons assez forts pour anéantir les envahisseurs.

Vahan ne douta pas un seul instant de la véracité des paroles de Vakhtangh. D'ailleurs, lui-même et les satrapes avaient fait serment sur l'Évangile de s'allier avec le roi des Géorgiens. Ils n'hésitèrent donc pas. Ils mirent leurs biens en sécurité dans des villes fortes, se réunirent et se mirent en route pour la Géorgie. Vakhtangh vint à leur rencontre et, pour ne pas leur laisser soupçonner la trahison qu'il méditait contre eux, il les leurra plusieurs jours par de nouveaux mensonges, jusqu'à ce qu'il les eut amenés et fait camper près du fleuve Gour.

Trois jours après, les Perses arrivèrent, ayant Mihran à leur tête et amenant avec eux des éléphants et une cavalerie nombreuse recrutée chez différentes nations. Ils installèrent leur camp de l'autre côté du même fleuve Gour, non loin de celui des Arméniens.

Quand ceux-ci virent leur multitude de soldats, il commencèrent à s'alarmer. Ils abandonnèrent le lieu où ils avaient dressé leurs tentes et prirent position dans un autre endroit éloigné des Perses. Pendant la nuit, une partie de la petite armée des Arméniens, emportée par une espèce de panique, envoya dire à Mihran qu'elle abandonnerait volontiers sa cause et passerait du côté des Perses pourvu qu'on lui assurât un pardon complet de sa rébellion. Les Perses jurèrent que ce pardon lui serait accordé; elle attendit donc, assurée par ce serment, le moment favorable.

Le jour d'ensuite, elle reprit sa position contre l'ennemi. La bataille était inévitable. Vakhtangh était bien là avec ses Géorgiens, mais Vahan n'avait plus confiance en lui. Bientôt le combat s'engagea. Vahan, avec l'aide des Gamsaragans, brisa, écrasa tout ce qui lui faisait résistance. Plusieurs personnages distingués parmi les Perses tombèrent sous ses coups. Un moment, Mihran se trouva dans une grande perplexité. Dans la chaleur de l'action, Isaac, après des prodiges de valeur, tomba sous les coups de l'ennemi. En même temps que lui, tomba aussi Vassagh, le frère de Vahan, après avoir abattu un grand nombre de Persans.

Pendant que les Arméniens versaient ainsi leur sang et se battaient avec tant d'intrépidité, ceux d'entre eux qui, pendant la nuit, s'étaient mis d'intelligence avec les Perses, pensant que le moment était favorable pour eux, se mirent à crier: « Sauve qui peut! La bataille est perdue! » Aussitôt les autres Arméniens furent pris de terreur et se mirent à fuir, suivis de Vakhtangh et de ses soldats. Cela seul amena la défaite des Arméniens. Vahan et les Gamsaragans comprirent alors qu'il était inutile de prolonger la résistance et songèrent, eux aussi, à se mettre en sécurité. Ils suivirent donc les fuyards. En s'éloignant du lieu du combat, Vahan remarqua Papguène-le-Suni qui, grièvement blessé, gisait à terre au milieu des morts. Ne pouvant se résigner à abandonner aux Perses son ancien camarade, il sauta à bas de son cheval, releva Papguène et le mit sur son cheval devant lui. Il fit tout pour lui sauver la vie.

Dans sa retraite précipitée, Hrahad-le-Gamsaragan fut désarçonné de son cheval. Il s'enfuyait à pied lorsqu'il fut surpris, accablé de fatigue, par les Perses et amené devant Mihran qui le fit charger de chaînes. Un vaillant Suni, nommé Hazt, fut aussi fait prisonnier avec quelques Géorgiens. Tous furent chargés de chaînes et gardés avec toutes les précautions.

Vahan, ainsi que les deux frères Gamsaragans, Nerseh et Vahan, se

réfugièrent dans un village de la province des Daïks, appelé Megnarindj; c'est là que les fuyards au nombre de cent vinrent les rejoindre.

Mihran, après quelques jours, s'informa de l'endroit où Vahan s'était retiré et se mit à sa poursuite. Il était décidé à se saisir de lui, soit par la force, soit par la ruse, soit enfin en lui proposant de faire la paix et de faire sa soumission au roi. Il était donc venu installer son camp à une faible distance du village de Mègnarindj où se tenait Vahan. Bien qu'il fût en force, comme il connaissait la valeur de cet intrépide guerrier, il n'osait cependant l'attaquer; il lui fit donc des propositions de paix. Vahan lui répondit: « Si les Perses veulent permettre aux Arméniens le libre exercice de leur religion et ne point les molester, nous sommes prêts à obéir aux Perses. Mais s'ils ne veulent pas accepter notre soumission à ces conditions, nous leur déclarons que nous estimons qu'il vaut mieux pour nous mourir glorieusement en défendant notre foi chrétienne. »

Les pourparlers s'échangeaient entre Vahan et Mihran, lorsque des messagers apportèrent à celui-ci l'ordre du roi Béroz qui le rappelait immédiatement auprès de lui. Mihran fut forcé d'obéir. Il se mit donc en route avec son armée, emmenant avec lui Hrahad, Hazt-le-Suni et les autres prisonniers. Quand Nerseh-le-Gamsaragan, frère aîné de Hrahad, apprit que Mihran emmenait son frère en Perse, son affliction fut immense. Depuis qu'il le savait prisonnier, il ne faisait que pleurer, rien ne pouvait calmer son chagrin. Enfin, ne pouvant plus supporter la douleur qu'il en ressentait, il se mit à la tête d'une poignée d'hommes résolus et suivit de loin l'armée persane. Il espérait qu'aussitôt qu'il découvrirait la présence de son frère, il pourrait, en se jetant soudainement sur les troupes, qui le gardaient, le sauver ou mourir et mettre fin à son tourment cruel.

Les Perses venaient de camper près du village de Pacaran, dans la province de Pacrévant. Nerseh s'approcha suivi de ses quelques guerriers. Dans le village, il y avait une chapelle dédiée à S. Grégoire l'Illuminateur; Nerseh s'y rendit, là à genoux, il pria avec grande ferveur S. Grégoire de l'aider à sauver son frère. Pendant qu'il priait ainsi, Hrahad, on ne sait comment, par miracle peut-être, délivré de ses chaînes, passa sans qu'on s'en aperçût à travers les légions de soldats perses qui l'entouraient et arriva auprès de son frère Nerseh. Leur joie fut extrême. Nerseh, les larmes aux yeux tomba dans les bras de Hrahad et rendit grâces à Dieu de la faveur insigne qu'il lui accordait, sans doute, par l'intercession de S. Grégoire. Tous deux revinrent immédiatement à Douin et s'en allèrent trouver le patriarche Jean, racontant à tous la grâce que Dieu leur avait faite.

Quand Mihran apprit l'évasion de Hrahad, il en fut exaspéré. Il fit immédiatement venir devant lui Hazt-le-Suni et lui dit: « Hrahad méritait la mort, mais notre intention était néanmoins de lui faire grâce. Malheureusement il n'était pas digne de cette grâce. Toi, qui étais son compagnon, tu ne peux obtenir le pardon qu'à la condition que tu abandonneras ta religion, que tu embrasseras le culte du feu et te prosterneras devant le soleil. » Hazt refusa, tout heureux de pouvoir verser son sang pour rendre témoignage à la vérité pour laquelle il avait pris les armes. Mihran, furieux, ordonna de lui trancher la tête près de la chapelle de S. Grégoire.

Après le départ des Perses, les restes de Hazt furent enterrés dans la chapelle même de S. Grégoire. Cela eut lieu, le 25 du mois de septembre en l'an 482.





HRAHAD, PRISONNIER, RECOUVRE MIRACULEUSEMENT LA LIBERTÉ

AUTRES HAUTS-FAITS DE VAHAN ET DE SES COMPAGNONS

(A. D. 483)

Après le départ de Mihran, Vahan se rendit à Douin où il eut le bonheur de retrouver ses deux amis, Nerseh et Hrahad. L'hiver était venu, il put donc y prendre un peu de repos.

Au printemps d'après, Zarmihr Hazaravoukht, général persan, entra en Arménie à la tête d'une nombreuse armée. Des satrapes apostats le rejoignirent et lui conseillèrent de marcher immédiatement sur Douin, où on lui assurait que se trouvait Vahan, bien tranquille, avec un petit nombre des siens. Zarmihr les écouta et, dans l'espoir de faire prisonnier Vahan et d'en finir avec la guerre, il vint, sans perdre de temps, mettre le siège devant la ville de Douin. Quand Vahan et les satrapes qui étaient avec lui virent la multitude de soldats qui s'avançait, ils n'osèrent pas, se voyant en si petit nombre, engager le combat. Mais Vahan fit comprendre à ses compagnons que les ennemis n'avaient rien à faire avec la ville, que leur seul but était de s'emparer de leurs personnes. Or s'il parvenaient à s'échapper, les Perses s'éloigneraient aussitôt pour les poursuivre et, quant à eux, Arméniens, il leur restait au moins la chance de pouvoir se retrancher dans quelque autre ville forte.

Tous prirent donc le parti de quitter Douin. Le sage conseil de Vahan valut à cette ville d'être délivrée des horreurs du siège et du pillage qui s'ensuivrait. Avant d'abandonner la place, ils mirent ses remparts en état de résister dans tous les cas. Puis, ils partirent deux par deux, trois par trois, afin de ne point éveiller l'attention de l'ennemi. Mais les Perses avaient cerné la ville de toutes parts et les derniers de la suite de Vahan furent forcés de se frayer un passage à travers leurs rangs épais. Tous réussirent pourtant à s'échapper. Le glaive en main, ils abattirent tous ceux qui voulaient leur barrer le chemin et jonchèrent le sol de cadavres, laissant derrière eux les ennemis surpris de leur courageuse témérité et saisis d'épouvante. Deux des principaux d'entre eux seulement, qui voulaient à tout prix sauver aussi le pontife Jean Mantagouni que les Perses cherchaient à faire prisonnier, ne purent franchir les rangs de l'ennemi. Ils emmenaient leur patriarche et frappaient à droite et à gauche pour lui faire ouvrir le passage; ils n'avançaient que pas à pas, renversant tous ceux qui s'opposaient à leur marche. Déjà la confusion et le désordre s'étaient mis dans les rangs des Perses, mais leur nombre était tel et la traversée de ces rangs si longue, qu'à la fin, criblés de blessures, exténués de lassitude, ils tombèrent sur les cadavres de leurs ennemis pour ne se relever plus. Le patriarche qui, à cheval, les suivait de très-près, fut blessé, il tomba comme ses dévoués amis et fut laissé parmi les morts. Mais quand les soldats persans se furent retirés, il se releva et retourna heureusement à la ville, à la grande joie du peuple.

Hazaravoukht, le général perse, furieux de cette défaite et surtout de l'évasion de Vahan et de ses compagnons qu'il comptait déjà tenir, se mit immédiatement à leur poursuite, voulant s'emparer d'eux tous et les livrer à une mort terrible. Dans sa rage, il saccagea plusieurs villages et plusieurs lieux habités qui se trouvèrent sur sa route. À tout Arménien qu'il rencontrait il demandait des nouvelles de Vahan et, bien souvent, il les fit mettre à mort avant d'avoir reçu leur réponse. Il vint à savoir enfin que Vahan s'était réfugié dans la forteresse de Varaïrvar dans la province de Chaghakom. Cette province était située dans la partie de l'Arménie qui appartenait aux Grecs. Espérant le surprendre, il fit faire à ses troupes des marches forcées. Quelle fut sa surprise et sa rage en arrivant devant Varaïrvar d'apprendre que Vahan et ses compagnons n'y étaient plus! Ne pouvant contenir sa fureur, il s'en prit aux innocents habitants de la ville dont il fit passer au fil de l'épée la plus grande partie. Malheureusement, il trouva à Varaïrvar, les épouses de Nerseh et de Hrahad, les Gamsaragans, qu'il fit prisonnières. Il ordonna de les amener à son camp, mais de les garder avec tous les égards et tout le respect dus à leur sexe et à leur rang. Il espérait que

leurs maris, par amour pour elles, viendraient bientôt lui faire leur soumission.

Hazaravoukht reçut après l'ordre du roi, son maître, de se hâter de passer en Géorgie et d'en chasser ou de mettre à mort le roi Vakhtangh qui s'était allié aux Huns ennemis, contre lesquels il eut à marcher aussi. En même temps, le roi de Perse lui ordonna de placer pour gouverneur en Arménie, un persan, nommé Chabouh et de lui laisser une armée assez forte pour qu'il pût soutenir son autorité. Hazaravoukht exécuta les ordres de son roi; il laissa avec le nouveau gouverneur trois mille hommes d'élite et partit pour la Géorgie.

Aussitôt, Chabouh, qui voulait séparer les deux Gamsaragans de Vahan, leur envoya dire de reconnaître l'autorité du roi des Perses et de venir reprendre leurs femmes. Il leur promit, de la part du roi, l'oubli complet de leur rébellion et leur dit même que si la cause de leur révolte était leur religion, il leur laissait désormais le libre exercice de leur culte. Il leur conseilla, enfin, de rendre le grand service au roi de tuer Vahan, leur assurant pour ce fait les plus grandes faveurs. Nerseh et Hrahad, pendant quelque temps, pour ne pas irriter Chabouh ni lui donner à se venger contre leurs épouses, lui répondirent toujours de façon à le laisser dans l'espoir qu'ils consentiraient à ce qu'il leur demandait, mais, à la fin, ils lui déclarèrent qu'ils ne se battaient pas pour le bonheur de ce monde, qu'ils s'étaient voués à la défense de l'Église du Christ que les Perses voulaient détruire et que, malgré ses belles promesses, ils ne croyaient pas à sa sincérité lorsqu'il leur assurait le libre exercice de leur religion; que c'était pour leur croyance qu'ils avaient abandonné famille, maisons, biens de toutes sortes et tout ce qu'ils avaient de plus cher dans ce monde; et qu'enfin, ils espéraient que Dieu sauvegarderait leurs épouses et qu'un jour, ou ici-bas ou dans l'autre monde, il leur serait donné de les revoir.

En présence de cette fière et belle réponse, Chabouh manifesta toute sa colère et prit la résolution de s'emparer d'eux et de Vahan à tout prix et par tous les moyens qu'il trouverait. Il les poursuivit donc partout et finit par connaître le lieu où ils s'étaient réfugiés. Sans perdre de temps, il fit avancer ses soldats et les mit en embuscade le long d'une rivière. Vahan, par le moyen d'espions, découvrit le guet-apens. Il se fit accompagner de gens du village d'Ériza et, pendant la nuit, s'approcha en silence des ennemis embusqués. Il posta les paysans vis-à-vis de l'endroit où s'étaient cachés les Perses, leur ayant fait prendre des sabres et des boucliers, tout comme s'ils eussent été de véritables soldats, afin de mieux tromper ses ennemis.

Pendant que les Perses qui croyaient que ces paysans étaient bien des soldats, délibéraient entre eux pour savoir s'ils devaient les attaquer, Vahan, suivi de sa petite troupe, arriva sur eux à l'improviste. Il avait pris un chemin ignoré et les surprit par derrière. Les Perses ne pouvant distinguer ni le nombre ni la nature des assaillants, frappaient à droite et à gauche et se tuaient entre eux. La confusion était à son comble parmi eux. À la fin, ils prirent la fuite, laissant six cents morts sur le terrain.

Chabouh rallia ses troupes et les augmenta de nouvelles recrues. Il était dans une extrême fureur, quand il revint au combat, décidé de vaincre ou de mourir. Son armée se montait à plus de quatre mille hommes. Vahan, à la vue de ce grand nombre de soldats, ne se troubla pas. Il n'avait pas cent hommes avec lui. Il les rangea en ordre de bataille devant l'ennemi et leur dit de n'avoir aucune crainte. Il leur rappela combien de victoires ils avaient déjà remportées malgré leur petit nombre. Malgré tout ce qu'il leur dit, la plupart des siens perdirent courage en considérant le nombre des ennemis qu'ils avaient devant eux et abandonnèrent la place. Vahan resta seul alors avec les trois Gamsaragan, Nerseh, Hrahad et Vahan, Mouchegh Mamigonien et quelques autres au nombre de trente. Chabouh, voyant cette petite poignée d'hommes, tous déterminés à se battre, les prit pour des insensés. Comme il était certain de la victoire, il donna l'ordre à ses hommes de les prendre un à un et de leur mettre les chaînes. Mais Vahan ne lui laissa le temps de rien faire. Il était prêt à mourir si son heure était sonnée. Il fit le signe de la croix sur son front, se recommanda à Dieu, puis, le sabre en main, il se précipita comme un lion sur les rangs ennemis. Ses coups partaient juste; à droite et à gauche les Perses tombaient comme les blés qu'on fauche. Suivi toujours de ses braves compagnons, allant comme la foudre et marchant à travers les cadavres, il se fraya un passage et sortit de l'autre côté de l'armée ennemie. En même temps, quatre des siens, arrivèrent jusqu'à l'endroit où se tenait Ketihon le renégat, qui servait de guide à Chabouh et le tuèrent. Mais ils furent aussitôt entourés par leurs nombreux ennemis et succombèrent après s'être vaillamment défendus.

Chabouh, tout honteux d'avoir perdu tant de monde et de s'être laissé battre par une trentaine d'hommes, se voyant, en outre, abandonné par les légions du renégat Ketihon, craignant que sa défaite ne fût publiée dans les autres provinces et que Vahan, alors, ne parvînt à grossir ses rangs et ne revînt l'attaquer, quitta le théâtre de sa déconfiture et se retira dans la province de Passène.

Vahan gagna la province d'Ararat et alla rendre grâces à Dieu dans

l'église cathédrale d'Étchmiadzin et comme cette église avait besoin de restaurations, il s'occupa immédiatement de les faire exécuter. De là il se rendit à Douin, où il demeura avec tous ceux qui, comme lui, restaient fidèles à l'Église du Christ.

Pendant que Chabouh se remettait de ses fatigues et de sa défaite dans la province de Passène, des envoyés lui arrivèrent de la Perse pour l'informer de la mort du roi Béroz et l'inviter à se rendre en hâte au conseil qui devait élire le nouveau roi. Tous les grands personnages du royaume des Perses s'étant réunis, on élut et on mit sur le trône le frère de Béroz qui portait le nom de Vagharch.

Vagharch était un prince d'un caractère doux et pacifique. Il était prudent et voulut tout d'abord connaître la condition dans laquelle se trouvait l'Arménie. Chabouh qui, bien qu'il eût été vaincu par Vahan, en admirait son courage et sa valeur, se leva au milieu du conseil et raconta, en présence de tous les grands personnages de la Perse, les exploits du héros arménien dont il avait été témoin. À la fin, il leur donna à entendre que les Perses devaient considérer l'Arménie comme perdue pour eux, car les satrapes apostats que l'on croyait soumis ne se montraient tels que par perfidie; que Vahan, qui avait soulevé tout le pays, restait invincible; qu'il avait, à plusieurs reprises, battu les troupes royales avec une poignée d'hommes et principalement la dernière fois, lorsque, avec trente hommes, il s'était précipité sur une armée de quatre mille hommes dont il avait fait un grand carnage et que, se dégageant avec ceux qui le suivaient, il avait eu le courage de poursuivre pendant plusieurs heures cette armée en fuite, armée qui n'osait plus se mesurer avec de pareils adversaires qui lui semblaient invulnérables et immortels. Il finit enconseillant au roi de recourir à tous les moyens possibles et imaginables pour gagner Vahan à la Couronne.

Le roi et le conseil, frappés de tout ce que Chabouh venait de leur exposer, choisirent parmi les Grands de la Perse un nommé Nikhor, qui était un homme doux et d'une grande bonté et dont la justice était reconnue. C'est à lui qu'ils confièrent le gouvernement de l'Arménie. On lui recommanda d'essayer tous les moyens pour calmer les esprits et pacifier le pays et de faire tout son possible pour obtenir de Vahan sa soumission au roi.

Nikhor s'en vint donc en Arménie, mais, n'osant pas trop s'aventurer dans le pays, il s'arrêta dans un village du nom de Nouarsagh dans la province de Hér. C'est de là qu'il envoya des gens à Vahan pour conclure la paix. Vahan réunit en conseil tous les satrapes et répondit aux envoyés : « Nous avons eu bien des raisons pour nous révolter, mais il serait trop long de les énumérer ici. Ce sont, d'ailleurs, des choses qu'on ne peut traiter que devant le roi ou devant ceux qui le représentent.

Pour le moment nous n'avons que trois propositions à faire. Si Nikhor nous répond comme nous le désirons, qu'il nous garantisse son consentement par un écrit revêtu du sceau royal. Nous serons prêts, alors, à exécuter ce que vous nous direz et à exécuter vos décrets comme le faisaient nos ancêtres. Mais si vous repoussez nos propositions, nous ne pouvons ni vous écouter ni faire notre soumission à votre roi. Bien au contraire, nous sommes décidés et prêts à mourir les armes en main et c'est avec des transports de joie que nous ferons le sacrifice de notre vie.

Voici donc quelles sont nos propositions. D'abord, vous laisserez à nous et à nos prêtres le libre exercice de la religion chrétienne dans toute l'Arménie; vous ne forcerez aucun Arménien de se faire mage; vous ne rendrez ni les dignités ni les richesses à aucun des Arméniens qui aura renié sa foi pour embrasser votre religion; vous abattrez tous les temples élevés en Arménie pour le culte du feu. Secondement; vous saurez discerner le bon du méchant ; vous compterez donc comme bons ceux qui appartiennent aux bonnes familles, qui sont braves et qui se rendent utiles à leur prochain et à la patrie, et vous prendrez pour méchants les gens de basse extraction et d'infime condition, qui sont lâches et méprisables et qui ne sont utiles à rien et à personne de leurs semblables. Vous aimerez et honorerez les sages et ceux dont on reconnaît les mérites et non point ceux qui sont insensés et qui n'ont d'autre mérite que celui de s'être adonnés au culte du feu. Enfin, nous vous demandons que le roi entende avec ses propres oreilles et qu'il juge par lui-même de la bonté ou de la méchanceté, de la valeur ou de l'inanité de tel ou tel et qu'il n'apprécie pas les gens d'après ce que d'autres lui auront dit, qu'ils ont vu ou qu'ils ont entendu, mais surtout qu'il n'ajoute point foi aux calomnies des pervers et qu'il ne condamne pas les accusés sans les entendre. Voilà donc ce que nous exigeons du roi. Certes, il y a bien d'autres choses encore dont nous aurons à parler, mais j'en ferai mon affaire quand j'aurai l'occasion de voir Nikhor. »

Après avoir parlé de cette façon aux personnages qu'on lui avait envoyés, il les congédia en les faisant accompagner par cinq des principaux Arméniens. Nikhor reçut ces cinq Arméniens avec bienveillance et distinction et se montra fort satisfait de les avoir auprès de lui. Il se rendit à toutes les conditions de Vahan qu'il invita à venir le trouver. Vahan y consentit, mais il pria Nikhor de lui donner un gage de sa sincérité en lui livrant des otages. Nikhor le lui accorda et aussitôt huit des plus grands personnages de la Perse,

arrivèrent au camp de Vahan. Alors celui-ci accompagné de quelques Grands de l'Arménie et de quelques hommes d'armes, se rendit au village de Nouarsagh. Il fit mettre son monde en rang de bataille et ordonna de sonner des trompettes. Nikhor en fut alarmé et crut à une trahison. Il fit dire à Vahan qu'il devait se conformer à l'usage des Perses qui ne permettaient qu'à un général de faire sonner les trompettes lorsqu'il entrait dans un village ou qu'il en sortait. À quoi Vahan répondit: « D'abord faites de moi un serviteur du roi des Perses, alors et seulement alors j'aurai à me conformer à votre usage. » Puis il fit son entrée dans Nouarsagh et se présenta à Nikhor.

Le nouveau gouverneur de l'Arménie le reçut avec les plus grands honneurs. Il se jeta à son cou et l'embrassa, puis il lui présenta les salutations du roi. Vahan, au nom du roi, se prosterna en signe de respect. On tint ensuite un conseil auquel assistèrent les Grands de la Perse et Vahan avec ses compagnons. Les Arméniens renégats qui se trouvaient au camp de Nikhor, étaient méprisés par les Perses mêmes et l'on ne permettait à aucun d'eux d'entrer dans la salle du Conseil. Ils regardèrent cela comme un affront et les historiens racontent qu'ils auraient donné bien volontiers tous leurs trésors pour acheter le nom de révolté. Tous les Perses honoraient en Vahan et les siens, la grande valeur et la fermeté dans les conditions qu'ils avaient faites.

Vahan s'exprima, dans le Conseil, hardiment et sagement. Toute l'assistance lui adressa des éloges et l'acclama. On lui assura que tout ce qu'il avait demandé serait exécuté. Nikhor l'engagea à aller trouver le roi en lui affirmant qu'il ne lui serait fait aucun mal. Vahan le voulut bien, mais il se rendit tout d'abord à Douin.

Il se fit accompagner par une partie des satrapes arméniens et se rendit à la cour de Vagharch, qui avait été informé déjà par Nikhor de tout ce qui venait de se passer. Le roi lui fit le meilleur accueil et le reçut plutôt comme un sujet. Il le reçut solennellement en présence des grands personnages de son royaume; il le loua pour sa loyale conduite; il le combla d'honneurs et fit droit à ses demandes par écrit spécial sur lequel il apposa le sceau royal. Puis, voulant lui donner une marque plus grande encore de l'estime qu'il avait, il lui conféra, suivant les avis de ses conseillers, le titre de Seigneur de la Maison des Mamigoniens. En même temps, il lui confia le commandement de toute l'armée arménienne. Le roi fit aussi des présents et combla d'honneurs les autres chefs arméniens qui avaient accompagné Vahan. C'est ainsi que Vagharch sut se concilier des hommes qui étaient ses ennemis plus acharnés seulement quelques jours auparavant. Il les renvoya tous dans leur patrie, les laissant libres à l'avenir de pratiquer la religion de leurs pères pour laquelle ils avaient tant risqué leur vie. À leur retour, le patriarche Jean et tout le clergé vinrent au-devant d'eux portant la croix et, tous ensemble, allèrent en procession dans l'Église cathédrale de Vagharchabad pour rendre grâces à Dieu de tous les bienfaits qu'il leur avait accordés. Delà, ils rentrèrent à Douin pour y jouir du repos dont ils avaient besoin.

Après Nikhor, Vagharch envoya en Arménie un autre gouverneur du nom d'Antégan. C'était un homme sage et prudent et au caractère paisible. Comme il était en rapports continuels avec Vahan, il put le connaître à fond et l'apprécier. Aussi l'estima-t-il et eut-il pour lui le plus profond respect. Il fut rappelé peu de temps après. Il dit au roi tout le bien possible de Vahan et le lui représenta comme le plus digne et le plus capable d'occuper le poste de gouverneur de l'Arménie. Il assura au roi que tant que Vahan vivrait, il serait tout-à-fait inutile d'envoyer dans ce pays un autre gouverneur.

Vagharch accueillit avec plaisir l'avis d'Antégan et lança immédiatement le décret qui établissait Vahan gouverneur de l'Arménie. Ce décret fut porté à Vahan par des messagers particuliers. En même temps, ce décret conférait à Vart, frère de Vahan, le commandement de toutes les forces arméniennes.

Vahan fut attristé de cette faveur insigne, en ce sens qu'il savait combien cela allait exciter l'envie et ranimer la haine que ses ennemis, les renégats, nourrissaient contre lui. Il fit appeler ses compagnons fidèles et alla avec eux trouver le patriarche Jean Mantagouni.

Mais toute la ville de Douin sut bientôt que Vahan venait d'être nommé Gouverneur de l'Arménie. Ce fut une grande joie pour tout le peuple qui se répandit dans les rues de cette cité et courut à la cathédrale. Les satrapes, les Grands du pays, les riches, les pauvres; hommes, femmes, vieillards, enfants, tous ravis, acclamaient Vahan. La vaste église ne suffit pas à contenir ces milliers de gens accourus pour remercier Dieu d'avoir relevé l'esprit et l'honneur de la nation d'une façon si éclatante. Le patriarche, après avoir rendu grâces au Tout-Puissant d'avoir béni et couronné les efforts de ses fidèles serviteurs, debout devant cette innombrable multitude de peuple, prononça alors un discours que toute l'assistance applaudit.

En prenant possession de sa nouvelle dignité, Vahan visita toutes les provinces de l'Arménie, réprimant les abus, renversant les temples dédiés au culte du feu et faisant élever de nouvelles églises aux endroits mêmes où ces temples avaient été bâtis. Partout on recommença à pratiquer publiquement et librement la religion chrétienne. Vahan, avec l'assistance du pontife



VAHAN MAMIGONIAN HONORÉ PAR VAGHARCH, ROI DES PERSES

Jean, restaura tous les couvents ou monastères tombés en ruine et on rebâtit beaucoup d'autres.

Sous le sage gouvernement de Vahan, l'Arménie recommença à prospérer. Tout le monde y bénissait Dieu d'avoir sauvé la patrie.

Mais quelques années après, la couronne royale de la Perse fut arrachée à Vagharch. Gavad, fils de Béroz, aidé par les mages, réussit à s'en emparer. Vahan, quoique fort affligé de la perte d'un souverain si sage, si bon et si juste, alla cependant se présenter au nouveau roi pour lui faire son acte de soumission. Il en fut accueilli avec honneur et Gavad le confirma dans sa charge de gouverneur de l'Arménie et le renvoya dans son pays.

Malheureusement, quelques années après Gavad se laissa persuader par les mages et commença à persécuter les chrétiens. Il envoya même en Arménie un autre gouverneur persan accompagné d'une quantité de mages qui n'eurent rien de plus pressé que d'ériger des temples pour le culte du feu et qui réussirent même à faire des prosélytes parmi les Arméniens. Les chrétiens leur firent une opposition acharnée, ils allèrent jusqu'à employer la force contre eux et la persécution recommença de plus belle. Vahan en fut profondément affligé et il prit le parti de réagir contre cette tournure des choses. Il leva des troupes et, avec l'aide des autres satrapes, il fondit sur les Perses, sur le nouveau gouverneur et sur les mages et les passa tous au fil de l'épée. Les temples du feu furent détruits et les chrétiens purent jouir encore d'un peu de tranquillité. Gavad, en apprenant ce qui venait de se passer, entra dans une grande colère, mais il était en guerre avec les Grecs et il ne put donner cours à ses désirs de vengeance.

Ce ne fut que dans l'année 510 que vint à mourir Vahan-le-Mamigonien. Il était bien vieux. La durée de son gouvernement fut de vingt-six ans. Vart son plus jeune frère, lui succéda dans son poste par ordre du roi Gavad. Après lui plusieurs autres gouverneurs et patriarches se succédèrent.

Nous ne mentionnerons ici que le seul fait qui se passa l'année 551, durant le pontificat de Moïse II. Ce patriarche assembla un Concile d'évêques et de laïques dans la ville de Douin, dans lequel on révisa et régla définitivement le Calendrier arménien. Ainsi donc l'ère arménienne commence à cette époque et le nouveau calendrier part du 11 Juillet 552 de l'ère vulgaire.



VARTAN II., VAHAN

SURNOMMÉ LE LOUP ET QUELQUES AUTRES GOUVERNEURS

(A. D. 570)

Les gouverneurs perses se succédèrent en Arménie. L'année 564, Khosrov, alors roi de la Perse, envoya comme gouverneur dans notre pays un nommé Sourène, qui persécuta avec rage les Arméniens chrétiens. Il contraignit tout le monde à l'adoration du feu. Les esprits en furent excités et la situation devint insupportable.

Il se trouvait, à cette époque, parmi les Grands de l'Arménie, un personnage du nom de Vartan II. Mamigonien, fils de Vassagh, fils de Vart. Ce Vartan avait un frère, appelé Manuel, que Sourène fit mettre à mort. Vartan en fut exaspéré; il ne lui fut pas possible d'endurer plus longtemps la tyrannie du gouverneur. Il avait l'âme guerrière et sa bravoure était reconnue. Avec les autres chefs et grands personnages du pays, il entreprit de délivrer leur patrie du joug des Perses. Tous convinrent de mander des envoyés à l'empereur des Grecs Justinien II. pour le prier de les aider contre les Perses. Ils lui promettaient en retour la reconnaissance de son autorité sur le pays, et s'engageaient à lui livrer le tribut qu'ils payaient au roi des Perses. L'empereur accueillit avec bienveillance leurs envoyés et leur fit la promesse de les assister contre les Perses.

Vartan, rassuré, rassembla les satrapes et les troupes dans la ville d'Ardachad, et marcha à l'improviste sur la ville de Douin. Il y entra et y mit à mort le gouverneur Sourène et tous les soldats perses, ainsi que les mages. Puis, il envoya avertir l'empereur de ce qui venait de se passer et mit le pays sous l'autorité des Grecs.

Lorsque Khosrov fut informé de tout cela, il entra dans une colère terrible. Immédiatement il fit marcher son armée contre les Arméniens; mais Vartan était prêt; il alla au-devant de cette armée, lui livra bataille et remporta la victoire; les Perses furent écrasés, mais Khosrov ne s'arrêta pas à cela. Il fit partir une autre armée plus nombreuse encore que la première, dont il donna le commandement à Vahram. Malheureusement pour les Arméniens, la discorde se mit dans les rangs des satrapes. Vartan, considérant qu'il lui serait dès lors impossible de faire résistance aux Perses, partit, avant leur arrivée, pour Constantinople avec toute sa famille et suivi de quelques-uns des satrapes. L'empereur les reçut avec une grande bienveillance et, peu de temps après, sur les instances de Vartan, il envoya une armée contre les Perses. Un combat eut lieu, dans lequel les Perses furent battus et perdirent un grand nombre de soldats.

Khosrov encore plus furieux après cette nouvelle défaite, leva aussitôt une armée de cent mille fantassins et quarante mille cavaliers qu'il envoya contre les Grecs. Après plusieurs batailles, la paix fut conclue entre les Perses et les Grecs, et l'Arménie fut de nouveau replacée sous le joug des Perses.

Quelques années après, quand Maurice, un Arménien du village d'Ochagan, fut proclamé empereur à Constantinople, Khosrov II, petit-fils du dernier Khosrov, roi des Perses, lui demanda aide et protection contre Vahram, l'un de ses généraux, qui l'avait chassé du trône; l'empereur Maurice lui envoya une grande armée pour l'aider à conquérir sa couronne. Plusieurs chefs arméniens rejoignirent cette armée. Parmi eux, se trouvait Mouchegh Mamigonien, qui venait d'être nommé gouverneur des Arméniens grecs et demeurait à Daron. Le succès fut pour les Grecs, Vahram fut vaincu et Mouchegh le tua de sa propre main. Khosrov II. reprit possession de son trône en l'année 589.

Les Grecs, dans leur orgueil, voyaient avec envie la gloire que valait à

Mouchegh le haut-fait qu'il avait accompli. Ils portèrent à Khosrov des accusations calomnieuses contre ce vaillant Mamigonien. Le roi crut ce qu'ils lui dirent et voulut mettre Mouchegh à mort. Par bonheur, celui-ci en fut averti à temps et se réfugia dans sa province. Peu de temps après, Khosrov revint de son erreur et répara le préjudice qu'il lui avait causé.

Dès l'année 600 de l'ère vulgaire, aucun marsban persan ne fut envoyé en Arménie, dont le gouvernement fut toujours confié à différents personnages arméniens jusqu'à l'époque où les Sarrasins ou Califes de Damas y envoyèrent des gouverneurs. Cependant, vers l'an 604, l'hostilité se déclara entre Khosrov, roi des Perses, et le chef arménien Mouchegh. Le premier envoya contre Mouchegh une armée forte de 10,000 hommes, dont il donna le commandement à son neveu Mihran. Mouchegh était déjà vieux et ne pouvait plus guère aller combattre. Il résidait dans le château-fort d'Ochagan. Il fit appeler son parent Vahan, qu'on avait surnommé le Loup, et que lui-même avait fait prince de Daron. Il lui dit: « Mon enfant, je suis vieux et je suis sans héritier; je te donne donc tout ce que je possède à la condition que tu combattras contre les ennemis de notre religion qui sont déjà près de nous. Tu es sage, tu es intelligent; quoique tu ne puisses rassembler que peu de forces, tu es capable néanmoins d'accomplir de grandes choses. Sois donc vaillant et fort et combats le combat du Seigneur Tout-Puissant. » Vahan, encouragé par ces paroles, se tint prêt à repousser Mihran. Mais il voulut cependant détourner celui-ci de son projet et l'amener à retourner en Perse. Mihran lui répondit qu'il ne rentrerait dans son pays qu'après avoir fait Mouchegh prisonnier pour le conduire chargé de chaînes à Khosrov. Cette réponse suggéra l'idée à Vahan d'user de ruse envers son ennemi et de le déconfire sans perdre un seul de ses hommes. Il envoya donc lui dire qu'il lui livrerait bien volontiers Mouchegh si, de son côté, il lui assurait, la libre et entière possession pour toujours du territoire de Daron. Ce n'est qu'à cette seule condition, ajoutait-il, que je me rendrai auprès de vous et que tout sera conclu pacifiquement entre nous.

À cette proposition, Mihran prit conseil de son entourage et consentit à ce que lui demandait Vahan. Il se rendit donc au bourg de Mouch et Vahan partit pour la ville d'Otz, où il réfléchit à tout ce qu'il avait médité de faire. Il alla se présenter comme un ami à Mihran qui le reçut gracieusement. En présence des chefs perses, Vahan dit à Mihran, que Mouchegh s'était enfermé dans la citadelle d'Oghgan et que tous ses chefs et amis fidèles s'étaient de même retirés dans différentes forteresses. Il lui demandait donc 4000 hommes avec lesquels il se rendrait maître des chefs d'abord et se saisirait facilement ensuite de Mouchegh même qu'il lui livrerait aussitôt.

Mihran ne soupçonna rien et se laissa tromper par Vahan. Il lui donna les 4000 hommes de cavalerie que celui-ci demandait. Vahan, à leur tête, gagna le village de Khartz où il laissa cinquante de ces cavaliers, en leur disant: « Si je vous envoie un homme répondant à tel signalement, courez demander à Mihran de nouvelles troupes et dirigez-vous avec elles sur la ville d'Otz ». Et lui-même, avec le gros de ses légions de cavalerie, se rendit à cette dernière ville. Pour entrer dans Otz, il fallait prendre par un passage très-étroit et difficile. Il recommanda aux cavaliers perses d'entrer après lui paisiblement et de tenir leurs armes cachées sous leurs vêtements. « Une fois que vous serez dans la ville, leur dit-il, souvenez-vous bien qu'à tel signal que je vous donnerai, vous passerez tous les habitants au fil de l'épée, sans avoir pitié ni des vieillards, ni des femmes, ni des enfants. »

Vahan, pénétra dans la ville, suivi de ses soldats persans, qu'il répartit dans différentes maisons où, d'avance, il avait aposté des hommes solides et déterminés. Ceux-ci, au fur et à mesure que les Perses, qui n'avaient aucun soupçon de ce qui les attendait, se présentaient, se jetaient sur leurs personnes et les étranglaient ou leur tranchaient la tête en silence.

Pendant que ceci s'exécutait, Vahan dépêcha un de ses serviteurs aux cinquante cavaliers qu'il avait laissés dans le village de Khartz pour leur enjoindre d'aller au plus vite demander un renfort d'hommes à Mihran. Celui-ci, immédiatement, dirigea sur Otz deux mille hommes.

Vahan avait fait prendre à ses soldats les habits des perses massacrés; il les fit monter sur les chevaux de ces derniers et sortir de la ville. Puis, il leur dit: « Aussitôt que vous vous apercevrez que les Persans vous ont vus, vous rentrerez dans la ville et vous en laisserez la porte ouverte, ensuite vous ferez retentir les trompettes pour faire croire aux arrivants que la ville est prise. »

Les Arméniens exécutèrent ces ordres ponctuellement. Les Perses, à leur arrivée, voyant entrer les troupes au son des trompettes, se hâtèrent d'entrer eux-mêmes à leur suite. Vahan vint au-devant d'eux, leur annonça la prise de la ville, mais, avant de les laisser entrer, il envoya vingt d'entre eux à Mihran pour lui en porter la bonne nouvelle. Les autres persans, à peine entrés, furent également massacré par le peuple.

Après la destruction de ces légions persanes, Vahan prit huit cents de ses propres soldats, tous, gens déterminés et intrépides, et les mit en embuscade près du fleuve Meghdi. Ensuite il se rendit auprès de Mihran et se

plaignit des troupes qu'il lui avait données. Il lui dit qu'elles s'étaient révoltées contre lui après la prise d'Otz; qu'on l'avait chassé et qu'on lui avait refusé la plus légère part du butin pris. Il s'arrangea si bien qu'il se fit encore donner deux mille hommes pour aller rétablir l'ordre et la discipline parmi ceux qu'il prétendait s'être rebellés contre lui et afin aussi de pouvoir se saisir de Mouchegh. Il divisa ces deux mille hommes en deux corps qu'il dirigea l'un après l'autre vers l'endroit où il avait mis les Arméniens en embuscade. À mesure qu'ils arrivèrent, sur un signal qu'il donna, tous les Perses jusqu'au dernier furent passés au fil de l'épée.

Après cela, il envoya dire à Mihran que tout avait réussi selon ses désirs. Puis, accompagné d'une centaine de ses soldats, il alla le trouver lui-même; il le trouva un peu malade. Dans la conversation, il lui fit espérer que, le jour suivant, il lui amènerait Mouchegh chargé de chaînes. À un moment, il le trouva seul; c'était ce qu'il cherchait. Alors il lui révéla les ruses dont il s'était servi, en lui reprochant la lâche cruauté des Perses et leur tyrannie. Après quoi, il lui plongea son poignard dans la poitrine et le laissa mort dans son lit

Aussitôt après Vahan, gagna une autre salle et fit appeler le secrétaire du général des Perses, et l'obligea, sous les plus terribles menaces, d'écrire, comme de la part de Mihran, à Varchir, Régent des Abahounis; et de lui donner l'ordre de venir, dans l'espace de trois jours, avec trois mille hommes. Quand il eut obtenu ce qu'il voulait, il fit immédiatement étrangler l'infortuné secrétaire.

Il avait, en même temps, reçu de Mihran l'autorisation de donner un grand festin à tous ses chefs persans et à ses serviteurs, en réjouissance du grand succès qu'on croyait lui avoir procuré. Au milieu de ce festin, Vahan, voyant les Perses pris de vin, ordonna de fermer toutes les issues de la maison où il avait attiré tout le monde et y mit ensuite le feu.

C'est de cette façon que Vahan détruisit toute l'armée de Mihran.

Il réunit alors ses troupes près du mont Gouth. Il donna tout-à-fait à son camp l'apparence d'un camp persan. Il fit revêtir à ses hommes les habits des Perses qu'il avait fait massacrer. Varchir, qui avait obtempéré à l'ordre qu'il avait reçu, arriva à la tête de 3600 hommes. Il installa son camp à une certaine distance de celui de Vahan, puis il s'en vint seul au camp de celui-ci, croyant entrer dans le camp des Perses et parvenir tout de suite à la tente de Mihran. Aussitôt arrivé, il fut introduit auprès de Vahan par les chefs déguisés en perse. Le salut donné, quelle ne fut pas sa surprise d'entendre Vahan lui dire: « Quoi donc! Vous pensez que, par la force, vous ferez embrasser aux Arméniens la religion des Perses! » Et à l'instant même Vahan ordonna de se saisir de lui, de le garrotter et de le flageller. Varchir, épouvanté du danger dans lequel il était venu se jeter, perdit connaissance et roula à terre. Les hommes de Vahan commencèrent cependant à exécuter l'ordre qui venait de leur être donné. Varchir, revenu à lui, demanda grâce. Vahan lui promit de lui laisser la vie sauve, s'il voulait faire ce qu'il allait lui dire. Varchir consentit à tout. Vahan lui fit alors écrire immédiatement à celui à qui il avait laissé le commandement de son camp, d'avoir à envoyer mille hommes au pied du mont Gouth, mille autres dans une vallée qu'il désigna, et de laisser le reste, 1600 hommes, dans le camp, et de venir le rejoindre avec dix hommes.

Varchir était terrifié, il fit immédiatement tout ce qui lui était demandé. Aussitôt que la lettre qu'il venait d'écrire eut été expédiée, il fut étranglé. Le chef et les dix hommes qui s'étaient hâtés d'accourir sur l'ordre de Varchir eurent le même sort.

C'est alors que Vahan attaqua l'armée de Varchir dont il avait ainsi anéanti la force, qu'il avait, pour ainsi dire, disloquée, et qui, tranquille sur sa situation, avait négligé de prendre la moindre précaution pour sa défense. Tous les hommes de cette armée furent massacrés; il n'y en eut qu'une quarantaine qui put échapper au carnage et qui réussit à gagner la Perse. Khosrov, en apprenant la destruction de l'armée de Mihran, fut exaspéré. Immédiatement il mit sur pied une autre armée pour tirer vengeance de l'outrage et des pertes qu'il venait de subir de la part de Vahan.

Vakhtangh, oncle de Mihran, eut le commandement de cette nouvelle armée. Arrivé dans le pays des Abahouni, il envoya dire à Vahan de faire sa soumission au roi et de se repentir de s'être révolté; car n'ayant remarqué aucun préparatif de guerre autour de lui, il supposait que Vahan, dans la crainte de représailles terribles de la part du roi des Perses, restait inactif et caché dans Mouch. Cela lui faisait même espérer qu'il en finirait bien vite avec lui. Mais c'était en secret et en silence que Vahan se préparait contre Vakhtangh. Les espions lui rapportaient tout ce que faisait ce dernier, le renseignaient sur ses forces, sur ses dispositions. Vahan avait réuni une armée de vingt huit mille hommes. Voici la réponse qu'il fit porter à Vakhtangh: « Comme tu connais maintenant la fin tragique de Mihran, je suis surpris de te voir encore assez courageux pour oser nous affronter. Décide-toi, donc, si tu tiens à la vie, quitte immédiatement notre pays. Si non, la mort qui t'est réservée sera plus épouvantable que celle que ton neveu a subie. » Cette réponse mit la rage au cœur de Vakhtangh qui attaqua

deux fois Vahan; mais celui-ci, se servant de la ruse en même temps que de la force, le défit sans cesse et lui fit éprouver des pertes sensibles.

Peu de temps après sa victoire, Vahan tomba malade et mourut. Il fut enterré dans le couvent de Clagh, l'année 606.

Après sa mort, son fils Sempad le remplaça. Vakhtangh, ayant appris la mort de Vahan, resta tout une année sans livrer d'attaque et ne s'occupa qu'à faire tous les préparatifs nécessaires. Enfin, il ouvrit la campagne, bien décidé à faire prisonnier Sempad et à le conduire en Perse. Sempad réussit à se défaire de son ennemi, dont il emporta la tête. Aussitôt les Perses prirent la fuite et quittèrent la province de Daron. Khosrov avait à soutenir d'autres guerres, il ne s'occupa plus de Sempad qui gouverna en paix son pays.

Sempad ne mourut qu'en 632. Son fils Vahan, qui, par sa mère, appartenait à la famille des Gamsaragan, prit sa succession.

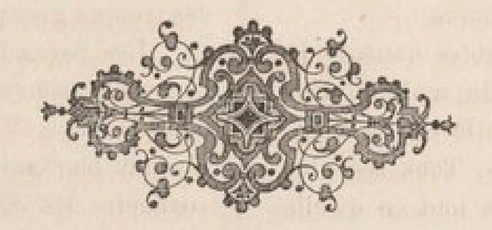
En ce même temps, un nommé David Saharouni était marzban de l'Arménie; la guerre était venue à éclater encore entre les Perses et les Grecs, et ses ennemis le calomniant sans cesse auprès du roi, David prit peur. Il ne se crut plus en sécurité dans le pays. Il abandonna son poste de gouverneur, qu'il occupait déjà depuis vingt-quatre ans, et se rendit à Constantinople avec toute sa famille.

Khosrov, informé de cette désertion, donna le gouvernement de l'Arménie au prince Varazdirotz de la maison des Pacradounis. Ce prince résidait en Perse et ce fut le décret royal qui le fit rentrer en Arménie.

Vers l'année 641, un certain Rostom, perse de nationalité, était gouverneur d'Aderbadagan Il voulut aussi placer l'Arménie sous son autorité. Il commença donc à intriguer contre Varazdirotz et même à comploter sa mort. Varazdirotz ne voyait que des ennemis autour de lui, il craignit les machinations de Rostom; il abandonna son gouvernement et se retira, sans rien dire, avec toute sa famille dans l'Arménie grecque.

Le royaume des Perses, était bien troublé à cette époque et la dynastie des rois Sassanides touchait à sa fin. Hazguèrd, dernier roi Sassanide, venait de terminer son règne. Il avait embrassé la religion de Mahomed. Toute la Perse, alors, tomba sous le pouvoir des Émirs.

Après la fuite de Varazdirotz, le royaume se trouvant agité et troublé, le patriarche Iézer réussit à faire demander par les satrapes arméniens à l'empereur Héraclius de leur donner pour gouverneur un Arménien. L'empereur désigna alors David Saharouni qui, s'était, comme nous l'avons dit plus haut réfugié à Constantinople. David Saharouni occupa le poste de gouverneur trois années seulement. Il s'était fait des ennemis parmi les satrapes qui le chassèrent. De leur côté, les chefs arméniens étaient toujours en hostilité l'un contre l'autre et ils laissèrent leur pays exposé à toutes les invasions des ennemis. C'est alors que Théodore, prince des Rechdounis, eut l'idée de lever des troupes pour résister aux envahisseurs. Ce prince gouvernait le pays à titre de régent. Mais malheureusement, peu de temps après, les Sarrasins, qui commençaient à envahir le monde, entrèrent en Arménie et ravagèrent le pays par le fer et le feu.



LES SARRAZINS EN ARMENIE

(A. D. 636)

Vers l'an 636, l'Arménie fut envahie par les Sarrazins, qui, au nombre de dix huit mille hommes, ayant à leur tête un nommé Abdérame, se jetèrent dans la province de Daron, commettant des forfaits de tous les genres, ravageant et dévastant, passant au fil de l'épée tous ceux qu'ils rencontraient, levant des impôts, exigeant des tributs et emmenant avec eux les femmes et les enfants.

Bientôt tout le pays fut dans la ruine et la désolation. Ce fut le commencement de la plus désastreuse époque dans les annales de l'Arménie.

Vahan Gamsaragan, chef de la province de Daron, petit-fils de Vahan-le-Loup, leva une armée de huit mille hommes à la tête de laquelle il mit ses propres fils, Diran et Mouchegh, et essaya d'arrêter les progrès des envahisseurs. Sahour, chef des Antzévatzis, vint aussi avec sa suite se joindre à cette armée. La bataille s'engagea entre eux et les Sarrazins. Malheureusement Sahour trahit son parti et passa à l'ennemi. Diran en fut exaspéré et, se jetant sur lui, il le tua durant la bataille, mais il fut tué à son tour par les gardes du traître. Les Arméniens furent vaincus, un grand nombre d'entre eux furent massacrés, le chef Mouchegh étant de ce nombre. Après cette défaite, toute l'Arménie fut envahie par des hordes barbares.

L'an 630, les Sarrazins vinrent avec des forces considérables assiéger la ville de Douin. Ils l'investirent de toutes parts dès le 20 du mois de Novembre et la prirent à l'assaut le 6 Janvier suivant. Ils pillèrent la ville, la saccagèrent et massacrèrent douze mille de ses habitants. Tous ses plus beaux édifices furent incendiés ou rasés. Après avoir pris tout ce qu'elle contenait de plus précieux, ces barbares retournèrent dans leurs contrées en emmenant avec eux trente-cinq mille captifs.

Varazdirotz fut une deuxième fois gouverneur de l'Arménie. Il avait été nommé par Constantin, neveu d'Héraclius et son successeur, sur le trône impérial. Mais il mourut une année après, et son fils Sempad prit ses fonctions après sa mort. À peine les Arméniens commençaient à respirer et à jouir d'un peu de calme, à peine commençaient-ils à se remettre un peu de l'invasion terrible, qu'ils avaient subie, que les Sarrazins envahirent encore une fois le pays, massacrant et saccageant tout ce qui se trouvait à leur portée comme la première fois. Après avoir ravagé plusieurs provinces, ils pénétrèrent jusqu'au canton qui entoure le mont Ararat. Sempad, avec quelques-uns des satrapes, alla à leur rencontre avec l'intention arrêtée de passer par toutes les conditions qu'ils imposeraient, pourvu qu'ils arrêtassent leurs ravages. Il leur porta aussi des présents de grande valeur. Les Sarrazins voulurent bien cesser leurs déprédations, car Sempad leur promit de payer une taxe individuelle pour chaque Arménien, de les reconnaître pour souverains du pays et de ne plus accepter l'autorité des Grecs.

L'empereur Constantin vint à savoir que les Arméniens avaient souscrit à ces conditions et il en fut extrêmement irrité. Il partit avec une nombreuse armée pour réduire de nouveau les Arméniens par la force des armes. Mais Nersès, le patriarche de cette époque, accourut à sa rencontre avec quelques évêques et réussit à calmer sa colère. L'empereur laissa en Arménie des troupes grecques ainsi que des prêtres grecs et retourna à Constantinople.

Les Sarrazins apprirent de leur côté que les Arméniens avaient fait leur soumission aux Grecs, et l'an 652, ils vinrent faire une nouvelle invasion dans le pays. Vassagh, prince d'une partie de la petite Arménie qui avait reconnu leur autorité, réussit cependant à les arrêter et à les empêcher de commetre les déprédations et les crimes, qu'ils avaient commis les premières fois. Ils ne mirent personne à mort, mais ils exigèrent des agotes au nombre de mille sept cent soixante-quinze, afin de s'assurer dans l'avenir la soumission des Arméniens. Après quoi, ils retournèrent à Damas.

Sempad mourut l'année suivante; il avait été gouverneur de l'Arménie pendant dix ans. Les Sarrazins lui donnèrent pour successeur le prince Ha-



MARIAM, ÉPOUSE DE VART, FRAPPÉE À MORT PAR UN HOMME INVISIBLE

mazasb-le-Mamigonien. Deux ans après, les Arméniens trouvant que les tributs que les Sarrasins exigeaient d'eux, étaient trop écrasants, se révoltèrent contre leur domination et se firent de nouveau tributaires de l'empereur, qui confirma Hamazasb dans sa charge de gouverneur de l'Arménie avec le titre de préfet.

Quand le calife de Damas eut connaissance de la chose, il fit mettre à mort tous les otages, et se prépara à envahir l'Arménie à la tête d'une armée qu'il commandait en personne. Il prit la résolution de livrer tout le pays au pillage. Mais avant qu'il eût eu le temps de mettre son dessein à exécution, ses soldats se révoltèrent contre lui et le tuèrent. Son successeur Moaviah entra en négociations avec les Arméniens. Il les obligea à ne plus reconnaître l'autorité de l'empereur et à ne reconnaître que celle des Sarrasins. Huit mois après, Hamazasb vint à mourir après avoir gouverné le pays pendant cinq ans. Alors Moaviah, le calife de Damas, nomma gouverneur Grégoire-le-Mamigonien, frère de Hamazasb. C'était l'an 659.

Immédiatement après, la guerre éclata entre les Grecs et les Sarrasins. La victoire fut remportée par ceux-ci grâce à la trahison du général d'Arménie Vart. Il en fut cruellement puni par les remords qui le dévorèrent.

Qu'on veuille bien nous permettre de raconter ici une légende sur ce Vart ou plutôt sur sa femme.

Ce brave soldat s'était marié avec la fille du prince Mouchèg-le-Mamigonien. Un jour, il alla au couvent de Clagh. Marie, sa femme, voulut entrer dans l'église du couvent, dédié à S. Jean-Baptiste, mais l'entrée, par ordre de S. Grégoire l'Illuminateur, en était rigoureusement interdite aux femmes. Cependant, malgré les remontrances des religieux, elle entre, fait une prière et baise les murs du lieu sacré. Une fois sortie, pendant qu'elle gravissait la colline voisine de ce couvent, elle s'écrie qu'elle vient de voir sortir de l'église et passer sur des nuages un homme à longue chevelure qui tient un glaive à la main. Aussitôt, elle jette dans les bras de sa nourrice son petit enfant qu'elle tenait sur son sein et tombe frappée par le glaive de l'homme à la longue chevelure. On l'enterra à l'endroit même où elle expira, et sur sa tombe on traça cette inscription: « Quiconque aura l'audace de résister aux ordres de l'Église de Dieu, sera puni du glaive. »

Mais continuons notre histoire.

L'an 683, de nombreuses hordes de bandits du pays des Khazirs, vinrent ravager l'Arménie. Le préfet Grégoire, trouva la mort dans un engagement qu'il eut avec ces brigands. Il avait gouverné l'Arménie pendant vingt-quatre ans. Après sa mort l'Arménie resta sans gouverneur près de deux années et le pays en fut singulièrement troublé. Les dévastations épouvantables des ennemis qui l'assaillirent de tous côtés, mirent le comble à ses malheurs. Elle n'avait contracté d'alliance avec aucune nation dont elle pût implorer l'aide.

Enfin, Achod, prince de la maison des Pacradounis et fils de Purad, sortit de l'obscurité. Il réunit ces troupes, attaqua et mit en déroute les ennemis de sa patrie, prit les rênes du gouvernement de l'Arménie et fit de son frère Sempad le chef des forces arméniennes. Il s'engagea à payer un tribut annuel aux Sarrasins, et de cette façon fit la paix avec eux.

Justinien II., empereur des Grecs, voyant que les Arméniens s'étaient encore séparés des Grecs, leur ordonna de rentrer sous son autorité et de ne plus payer le tribut aux Sarrasins. Ils lui répondirent: « Bien des fois nous nous sommes placés sous l'autorité des Grecs. Qu'ont-ils fait pour nous? Sont-ils venus à notre aide quand nous nous sommes trouvés dans la détresse? Bien loin de là. En retour de notre bon vouloir ils ne nous ont apporté que l'outrage et la tyrannie. Si, maintenant, nous reconnaissons de nouveau votre autorité, nous exposerons notre pays aux invasions, nos campagnes seront dévastées, nos demeures pillées et nous serons massacrés. Nous vous supplions donc de nous laisser sous la domination de nos maîtres actuels, car ce n'est qu'à cette condition que nous sauverons notre propre existence. »

L'empereur fut irrité de ce langage et envoya une armée envahir l'Arménie. Vingt-cinq provinces environ restèrent sans habitants par la fureur des envahisseurs, qui enlevèrent huit mille familles, qu'ils vendirent comme des esclaves dans les pays étrangers. L'année suivante, il envoya encore quarante mille soldats pour ravager le pays. La nation était désespérée, affolée. Le malheureux peuple arménien n'était pourtant pas encore à bout de ses peines. Les Sarrasins se figurant que les Arméniens s'étaient soumis de bonne grâce aux Grecs, ils fondirent sur l'Arménie, détruisirent tout dans leur marche. Les édifices, les récoltes, tout fut saccagé. Ils emmenèrent en esclavage une immense multitude de gens, de tout sexe et de tout âge. Achod, le préfet, essaya bien de leur résister, mais il fut vaincu et tué. Les Sarrasins se retirèrent pour un moment, mais ils revinrent avec des troupes plus nombreuses et plus acharnées que commandait un certain Mohamed. Ils ravagèrent tout encore sur leur passage. S'étant rendus maîtres de la forteresse de Sévan, ils la rasèrent et vendirent comme des esclaves les

soldats qui l'occupaient. Les Arméniens furent dans l'épouvante. Quand ils virent leur terrible manière de faire la guerre, ils préférèrent leur abandonner le gouvernement de leur pays.

Aussitôt que l'empereur grec en eut connaissance, c'était en 690, il vint à son tour, à la tête d'une armée considérable envahir l'Arménie. Le peuple comprit qu'il n'avait plus alors qu'à se soumettre alternativement au plus fort et reconnut encore l'autorité des Grecs. L'empereur laissa trente mille hommes pour protéger le pays contre les Sarrasins. Il prit des otages parmi les principaux personnages de l'Arménie et retourna à Constantinople. Le calme se rétablit dans le pays dont le gouvernement fut confié à Nerseh Chiragatzi, homme de mérite, de talent et de grand savoir.



LES GOUVERNEURS SARRASINS EN ARMÉNIE

(A. D. 691)

Nous sommes à présent à l'année 691 de l'ère vulgaire et à l'année 140 de l'ère arménienne.

Le calife de Damas, en apprenant que les Grecs avaient repris leur autorité sur l'Arménie, eut l'intention de faire une nouvelle invasion dans le pays. Mais l'armée grecque qui y stationnait l'empêcha de donner suite à son projet. Les Grecs évacuèrent l'Arménie partie par partie et au bout de trois années il n'y en avait plus sur le territoire. Le calife ouvrit alors des négociations avec les Arméniens. Il leur fit de belles promesses et finit par les replacer sous son pouvoir. Un nommé Abdullah leur fut envoyé comme gouverneur. Ceci eut lieu pendant la quatrième année du gouvernement de Nerseh-le-Gamsaragan.

Abdullah, accompagné d'un certain nombre de Sarrasins, entra dans la ville de Douin. Il se montra d'abord généreux et doux; mais ce n'était qu'une ruse. Un peu après, sous différents prétextes, il se saisit de plusieurs satrapes qu'il fit charger de chaînes après leur avoir arraché tout ce qu'ils possédaient de plus précieux. Nerseh, ayant appris tout ce qui se passait, se sauva dans la province des Daïk. Abdullah fit encore charger de chaînes le patriarche Isaac et Sempad, le commandant de l'armée des Arméniens, et les fit conduire à Damas. Il enleva tous les trésors que contenaient les églises d'Ararat et fit crucifier David de Douin.

Sempad réussit à s'évader de Damas et retourna en Arménie. Il écrivit alors une lettre suppliante à l'empereur Justinien, pour lui exposer la détresse dans laquelle Abdullah avait plongé le pays. L'empereur donna l'ordre au célèbre général Léonce de partir et de se rendre en Arménie avec une nombreuse armée. De son côté, Sempad réunit un petit nombre de satrapes, leva des troupes, et prit position dans la ville de Vartanaguèrd; Abdullah marcha contre lui avec cinq mille hommes.

Pendant qu'il était en route, les Grecs arrivèrent à Douin. Ils rasèrent les maisons de tous ses partisans. Puis ils partirent en hâte pour Vartanaguèrd où ils rejoignirent Sempad.

Léonce et Sempad attaquèrent ensemble Abdullah et le défirent complètement. Abdullah put toutefois s'échapper avec dix hommes. Les Sarrasins, faits prisonniers, furent vendus comme des esclaves. Quelque temps après Léonce s'en revint à Constantinople où il fut élu empereur. Il nomma Sempad gouverneur de l'Arménie.

Celui-ci prit sa résidence dans le château-fort de Toukars de la province de Daïk et gouverna l'Arménie en paix pendant quelque temps. Mais durant l'année 702, Mohmat Ogbah, chef sarrasin renommé, envahit l'Arménie. Nerseh-le-Gamsaragan se joignit à Sempad. Ils levèrent une armée dans la province de Vanant et marchèrent contre l'envahisseur. Un combat eut lieu dans lequel les Sarrasins furent défaits et presque anéantis. Mohmat Ogbah n'échappa qu'avec une grande peine, suivi de quelques cavaliers. En rentrant à Damas, il enflamma le courroux du calife contre les Arméniens. Une autre armée, avec le même Mohmat Ogbah pour chef, fut levée pour marcher encore contre l'Arménie. Mohmat voulait se venger sur tous les Arméniens.

Le patriarche Isaac, qui était alors prisonnier à Damas, ayant eu connaissance des calamités qui menaçaient sa patrie et ses compatriotes, pria Mohmat de lui permettre de l'accompagner dans son expédition. Sa demande fut accueillie favorablement et elle eut pour conséquence la réconciliation des Arméniens avec Mohmat et la liberté rendue à tous les prisonniers faits dans les guerres précédentes.

Abdullah, qui avait été gouverneur de l'Arménie, fut élevé au califat quelque temps après. Il avait sur le cœur la défaite à Vartanaguèrd et n'était pas satisfait de voir l'état de paix se continuer. Il cherchait toujours une occasion pour donner cours à ses idées de vengeance contre les Arméniens. Dans ce but, il donna le gouvernement de l'Arménie à un nommé Cachm à

qui il ordonna d'égorger les satrapes et les chefs arméniens. Cachm attira un certain nombre des principaux personnages de la noblesse du pays dans une église, à Nakhdjouan, sous prétexte de leur faire prêter serment. Quand ils furent tous réunis dans l'église, il mit le feu à l'édifice et les fit tous périr. Les biens de ces infortunés furent confisqués et l'on se saisit de leurs familles, dont quelques membres furent mis à mort à cause de leur religion.

Sempad et quelques chefs et satrapes, pour ne point tomber dans les mains de Cachm, s'enfuirent dans le pays des Égériens qui appartenait aux Grecs. Mais au lieu d'être reçus avec bienveillance, comme ils l'avaient espéré, ils furent traités avec mépris. Ils s'en froissèrent et pillèrent la ville dans laquelle ils s'étaient réfugiés. Ils enlevèrent les trésors des églises et emportèrent leur butin en Arménie. Les Grecs, enflammés de colère contre eux pour cette espèce de sacrilège, lancèrent un anathème qu'on lisait chaque année le jour de la fête de Pâques.

L'année 717, Vilth ou Vélid remplaça Cachm dans le poste de gouverneur de l'Arménie. À partir de cette époque jusqu'à l'avènement au trône des Pacradounis, l'Arménie ne cessa pas d'être gouvernée par des hommes envoyés par le calife. Ces gouverneurs, contrairement à la volonté de leurs maîtres, ne cessèrent pas non plus d'opprimer les Arméniens. Il n'y eut que de légères intermittences. Ils levaient des impôts et infligeaient des amendes à leurs propres bénéfices.

Nous pensons qu'il est nécessaire de dire ici quelques mots sur un personnage ecclésiastique qui s'est acquis une certaine célébrité par ses travaux littéraires. Nous voulons parler d'Étienne-le-Suni.

Dès son enfance, il avait pris rang au milieu des disciples de Moïse, évêque des Sunis. Après avoir été ordonné prêtre, en 713, il se rendit à Constantinople où il se livra aux études avec ardeur. Il traduisit alors en arménien plusieurs livres des Pères de l'Église grecque. Après un séjour à Constantinople, qui fut d'un grand profit pour lui, il partit pour Rome, parce qu'on lui dit que cette ville était encore plus avancée dans les sciences. Pendant les quelques années qu'il y resta, il ne pensa qu'à s'instruire. Il y trouva de bons livres sur la religion chrétienne qu'il emporta en retournant à Constantinople, à l'époque où Germanicus était patriarche des Grecs.

Après quinze ans de séjour, il s'en revint en Arménie et alla se fixer dans la province des Sunis, où il répandit, parmi les Arméniens, les livres qu'il avait apportés de Rome et ceux qu'il avait traduits à Constantinople. Il écrivit quelques ouvrages et composa des hymnes. Enfin, sur la demande de Papguène, prince des Sunis, le patriarche David le sacra évêque.

Il n'eut pas le bonheur de jouir longtemps de sa dignité, car il s'était attiré la haine d'une femme de mauvaise vie à cause de ses réprimandes qu'il lui avait faites. Le saint prélat, qui voulait la ramener dans la bonne voie, lui adressait constamment des reproches ainsi qu'au jeune homme qui l'avait entraînée hors du chemin de la vertu. À la fin, cette femme, lasse de ses admonestations continuelles, résolut de le faire assassiner.

Un jour donc, Étienne se rendit au village que cette femme habitait. Comme la chaleur était accablante, il chercha un peu d'ombre pour se reposer. Il laissa ses deux disciples à une certaine distance, s'approcha d'un petit ruisseau, monta sur un arbre touffu pour se reposer sur ses branches. Le jeune homme et la femme de mauvaise vie qui l'avaient quitté, s'approchèrent de cet arbre. La femme excita si bien le jeune homme que celui-ci grimpa dans l'arbre le couteau à la main. Il en redescendit subitement plein d'épouvante, en disant qu'il avait vu quelque chose d'extraordinaire planer au-dessus de l'évêque. La femme le supplia de ne pas perdre une si belle occasion de réaliser leur projet et fit tant qu'il remonta dans l'arbre et s'approcha d'Étienne le couteau levé. Mais il eut encore une vision extraordinaire qui l'épouvanta si fort qu'il se laissa tomber sur le sol. Aussitôt la femme, furieuse, le traita de lâche, lui arracha le couteau des mains, monta elle-même sur l'arbre et enfonça le couteau dans le cœur du saint évêque.

C'est ainsi que mourut Étienne-le-Suni. Il y avait un an qu'il avait été sacré évêque.

Mais revenons à notre histoire.

Après une succession de quelques gouverneurs en Arménie, Mervan fut nommé en l'an 741-742. C'était un homme qui avait de grandes qualités. Après deux ans d'exercice de son autorité, il confia son administration à Achod Pacradouni et s'en alla à Damas où il fut élevé à la dignité de calife. Aussitôt, il nomma définitivement Achod gouverneur de l'Arménie. Celui-ci administra sagement le pays.

Quelques années après, Mervan mourut et Almansur lui succéda. Alors le tribut annuel que les Sarrasins prélevaient sur l'Arménie fut considérablement augmenté. Les Sarrasins étaient, à cette époque, en train d'ériger la cité de Bagdad où ils transférèrent, un peu plus tard, le trône des califes et le siège de leur gouvernement. Pour subvenir aux frais de la construction de Bagdad, ils mirent des impôts sur tout le clergé arménien et même sur les ermites qui vivaient dans les solitudes des déserts. Ils donnèrent l'ordre d'enlever toutes les croix du fronton des églises; ils défendirent au peuple de se rendre aux offices de la nuit que les Arméniens



ÉTIENNE, ÉVÊQUE DES SUNI, ASSASSINÉ PAR UNE FEMME



HARSNAVAZ OU LE SAUT DE L'ÉPOUSE

avaient l'usage d'entendre régulièrement. Ils donnèrent encore d'autres ordres plus vexatoires et plus révoltants les uns que les autres. Les impôts trop lourds, trop écrasants pour le peuple, le décidèrent à se mettre en révolte. Le gouverneur Achod essaya de résister mais il fut saisi par Grégoire et David, princes des Mamigoniens, qui lui firent crever les yeux. Quatorze ans après, Achod mourut.

Yézid lui succéda: il tortura le peuple par ses exactions de toutes sortes, par ses viles extorsions. Deux ans après, le calife le rappela et Isaac-le-Pacradouni fut fait gouverneur de l'Arménie. Celui-ci était d'une grande piété et gouverna paternellement la nation. C'est pendant son gouvernement que des bandes de brigands, venant de la Perse, entrèrent dans la province de Vasbouragan. Les deux frères, Isaac et Hamazasb, princes Ardzrouni, les repoussèrent, mais, dans un combat contre ces brigands, tous deux furent tués.

Leur frère cadet Gagnigh voulut les venger. Il leva des troupes et, se dirigeant du côté de cette partie de la Perse, d'où étaient sortis ces brigands, il y incendia et rasa les bourgs et les villages et massacra un grand nombre de ses habitants. Il s'en revint ensuite en Arménie, mais quelque temps après il fut livré aux Perses qui le jetèrent dans une prison, où il mourut.

Vers cette époque, les Arméniens se trouvaient dans la plus terrible détresse par suite de l'augmentation des impôts dont ils étaient écrasés par les Sarrasins. Pour comble de calamité, une maigre récolte, causée par d'épouvantables grêles qui hachèrent jusqu'aux plus petits brins d'herbe, aussi que par des nuées de sauterelles qui couvrirent toute la contrée, amena la famine dans le pays.

Quelques années après, le calife nomma gouverneur un appelé Békir qui ne cessa de harceler les infortunés Arméniens. Par son ordre, des troupes furent envoyées dans les provinces de Caghin et de Thalin, où elles commirent les plus épouvantables atrocités. Sept cents de leurs habitants furent massacrés et plus de douze cents furent faits prisonniers. Békir s'était rendu coupable de bien d'autres cruautés, lorsqu'il fut remplacé par un nommé Hassan. Celui-ci surpassa en tyrannie tous ses prédécesseurs. Pendant son gouvernement les Arméniens furent dans la désolation et dans des transes continuelles, car il permit aux soldats d'exercer tous les sévices sur eux et de leur faire toutes les cruautés.

Mouchegh-le-Mamigonien ne pouvant plus supporter une pareille tyrannie, leva des troupes et vint attaquer quelques détachements des soldats de Hassan qui se dirigeaient sur Daron pour y commettre leurs saccages. Il les défit et tua deux cents de leurs hommes. Il se procura des renforts et, dans une deuxième rencontre, il leur tua 4000 hommes. Ensuite il vint à Douin. Il prit cette ville d'assaut et en chassa le gouverneur.

Les autres Arméniens, enhardis par les exploits de Mouchegh, prirent les armes et se révoltèrent contre les Sarrasins. Aussitôt, ceux-ci, au nombre de trente mille hommes, envahirent l'Arménie. Mouchegh, à la tête de cinq mille hommes, ayant avec lui Sempad et Samuel, leur résista courageusement. Mais la force du nombre l'emporta et les intrépides chefs Arméniens restèrent sur le champ de bataille avec trois mille Arméniens. Le reste prit la fuite avec les deux fils de Sempad, Achod et Chabouh. Les Sarrasins commencèrent leur ravage dans le pays. Achod, surnommé Messaguère (mangeur de viande), rassembla alors quelques troupes et mit en fuite les Sarrasins qui pillaient et saccageaient les provinces d'Achotz et des Dachirs. Il alla ensuite dans la province de Chiragh où il eut encore un succès pareil. Il en chassa le gouverneur sarrasin, nommé Djahab, avec toutes ses légions. Il y bâtit une ville qu'il nomma la deuxième Ani. Cette ville devint plus tard la capitale de l'Arménie et la résidence du patriarche. Après cela, l'Arménie, pendant près de six années, ne fut plus qu'un champ de guerre et de dévastation. Tantôt les Sarrasins étaient les vainqueurs, tantôt c'étaient les Arméniens.

Vers l'an 766, on lit dans quelques historiens de l'Arménie qu'un événement eut lieu qui intéressa la Maison des Ardzrounis.

Chahantoukhd, fille de Varaztad, prince des Aghouank, était célèbre par sa beauté. Son père la donna en mariage au prince des Sunis. Pendant qu'on la conduisait à son époux, les Sarrasins qui voulaient s'emparer d'elle, lui tendirent une embuscade. Elle vit le danger et, sans hésiter, poussant son cheval en avant, elle se précipita d'une hauteur dans un gouffre. Elle tomba au fond de ce gouffre sans se faire aucun mal. Elle prit alors le parti de n'en plus sortir. Elle s'y fit faire une cellule d'ermite, y demeura et y mourut. La hauteur d'où elle s'était précipitée et le gouffre furent appelés pour cela *Harsnavaz*, c'est-à-dire: Saut de la fiancée.

L'an 786, le calife donna le gouvernement de l'Arménie à Yézid II.. Celui-ci par ses apparences de douceur et toutes ses promesses parvint à pacifier le pays. Mais bientôt après il changea tout-à-fait de politique et opprima le peuple avec une telle cruauté que douze mille habitants abandonnèrent leur patrie et s'enfuirent en Grèce. Après douze ans de gouvernement il fut rappelé par le calife et remplacé par un nommé Khouzima. Par ordre du calife, celui-ci fit cesser les déprédations et les abominations que faisaient

les troupes. Il donna des marques de faveur aux satrapes après avoir exigé d'eux, cependant, des otages, en signe de leur soumission. Mais quelque temps après Khouzima commença à se montrer cruel aussi et fit étrangler le frère du patriarche Joseph. Il mourut la vingtième année de son gouvernement et, immédiatement après, l'Arménie fut envahie par une horde de bandits de la Mésopotamie. Achod-le-Grand, surnommé le Messaguère, courut contre ces brigands et les vainquit. Son frère Chabouh fut tué dans un combat qu'il leur livra.

Haul succéda à Khouzima. Il gouverna avec douceur et bienveillance. Sempad, fils d'Achod-le-Messaguère, vint avec lui de Bagdad où il avait été envoyé en otage. Le calife l'avait nommé général et il lui avait permis de retourner dans sa patrie.

Un peu plus tard, Sévata, un Sarrasin, fils de Djahab, ayant pris en mariage une jeune fille de la Maison des Pacradounis, nommée Aroussiagh, voulut anéantir la domination des Sarrasins en Arménie. Il parvint à mettre dans son complot Sempad, Isaac-le-Suni et plusieurs autres satrapes arméniens. Il leva une nombreuse armée et proclama la révolte. Haul réunit bien vite alors cinq mille hommes des plus résolus qu'il prit dans l'élite de ses troupes et, sans perdre un instant, arriva au camp de Sévata, installé sur les bords du fleuve Hourasdan. Avant qu'ils eussent eu le temps de soupçonner son approche, il tomba précipitamment sur les rebelles qui, surpris, firent d'ailleurs peu de résistance. Il tua presque la moitié d'entre eux et mit le reste en fuite. Isaac-le-Suni fut tué dans cette affaire et ce ne fut pas sans peine que Sévata et Sempad purent s'échapper.

Haul gouverna pendant dix-sept ans les Arméniens pour leur bonheur et leur prospérité. Il fut rappelé après ce temps par le calife et Pacarad Pacradouni, parent de Sempad, lui succéda.

Pendant le gouvernement de Pacarad, un chef perse, nommé Baban, leva des troupes et envahit l'Arménie qu'il voulait placer sous l'autorité de la Perse. Le calife Mavoun envoya contre Baban une armée de cent mille hommes; mais dans la bataille qui fut livrée, les Sarrasins furent défaits et trente mille des leurs perdirent la vie. Alors Baban marcha à la conquête de l'Arménie. En même temps, Sempad réunit une armée d'Arméniens et se joignit aux Sarrasins vaincus. Une deuxième bataille eut lieu près du mont Ararat et, après une lutte longue et acharnée, après avoir perdu beaucoup de monde, les Perses furent vaincus et mis en fuite. Baban fut fait prisonnier par Sahl, fils de Sempad. Il fut amené devant le général des Sarrasins, nommé Afchine, qui ordonna de lui couper d'abord les mains et les pieds et puis de lui donner la mort sur une croix.

Pendant le califat de Tchapr ou Aboudjafar (840), qui avait succédé à Mavoun, le prince Achod de la Maison des Ardzrounis, gouvernait la province de Vasbouragan. Cet Achod était un homme d'un grand cœur et d'une grande bravoure, qui s'était signalé dans mainte circonstance. Il courait à l'aide de tous ceux qui le lui demandaient.

Le calife avait été prévenu contre les Arméniens, et surtout contre Pacarad, que des gens malintentionnés lui avaient représentés comme ligués contre lui. Il nomma gouverneur en Arménie un nommé Abousseth qui avait mission de recueillir le tribut. Mais il lui avait donné aussi l'ordre secret de se saisir des princes arméniens et de leur confisquer leurs possessions pour anéantir de cette façon leur autorité et leur influence sur le pays. L'ordre du calife visait surtout le prince Pacarad qu'Aboudjafar détestait plus particulièrement.

Abousseth s'avança sur l'Arménie à la tête d'une nombreuse armée. Arrivé près des frontières de la province de Daron, Pacarad Pacradouni, prince de cette province, lui fit porter de riches présents et le pria de ne pas entrer en Arménie avec toutes ces légions. Abousseth, ne voulant pas faire voir ses intentions hostiles, répondit au prince Pacarad qu'il ne venait que dans l'intérêt du pays et pour recueillir le tribut. Pacarad lui envoya immédiatement le tribut et lui enleva ainsi tout prétexte pour entrer en Arménie.

À son retour auprès du calife, Abousseth lui peignit Pacarad, Achod l'Ardzrouni et tous les autres satrapes arméniens comme des êtres odieux. En quittant l'Arménie, il y avait laissé comme lieutenant un Sarrasin, du nom de Moussé, gouverneur d'Ardzen et d'une partie d'Aghtznik.

Ce Moussé, profitant de l'occasion qui se présentait et afin de mettre à exécution les instructions qu'il avait reçues d'Abousseth, commença par se mettre en hostilité avec Pacarad. Ensuite, prenant pour prétexte qu'il avait à faire rentrer les tributs dus au calife, il mit sur pied une armée puissante et entra tout-à-coup dans la province de Daron, où il déclara la guerre à Pacarad. Celui-ci, voyant le nombre immense des soldats sarrasins et leurs apprêts de combat, n'osa pas, lui qui n'avait qu'une faible armée, entrer seul en lutte avec Moussé. Il envoya demander immédiatement à Achod, prince de Vasbouragan, de l'aider de son alliance. Achod, qui avait des liens de parenté avec Pacarad, fit appel à tous les satrapes du pays de Vasbouragan qui accoururent en grand nombre, avec leurs soldats, se ranger sous son étendard. Achod se rendit aussitôt sur le théâtre de la guerre, il y arriva au moment où l'armée de Pacarad et celle des Sarrasins allaient engager



LA PRINCESSE DE LA VILLE DE PAGHECH, SUPPLIE LES PRINCES ARMÉNIENS DE CESSER LES HOSTILITÉS

le combat. Achod lança ses soldats contre l'ennemi. S'apercevant qu'un des siens venait d'être frappé mortellement, il bondit comme un lion, criant à ses soldats de le suivre. À cette attaque impétueuse, l'aile droite des Sarrasins eut ses lignes rompues, et se jeta en désordre sur l'aile gauche. Achod frappait toujours et poursuivait l'ennemi. Les Sarrasins, que son fer n'atteignait pas, étaient renversés dans la mêlée et foulés sous les pieds des chevaux de sa cavalerie. Le camp des Sarrasins étant dans l'épouvante et le désarroi, rien ne résistait aux Arméniens. Enfin, l'ennemi refoulé, culbuté, prit la fuite. Quelques Sarrasins purent se réfugier dans des forteresses. Une de leurs colonnes parvint à se retrancher dans la ville de Paghèche. Mais les Arméniens ne s'arrêtèrent pas à leur victoire, ils poursuivirent leurs ennemis et cernèrent les places où ils s'étaient réfugiés. Arrivés à Paghèche, ils mirent le siège devant cette ville. On allait livrer les assauts, lorsque la princesse de Paghèche, dame d'une haute intelligence et d'une grande piété, propre sœur du prince Pacarad, voulant épargner à la ville les horreurs d'un siège, sortit de la ville à pieds et vint supplier humblement les princes arméniens de cesser la guerre, de permettre à l'ennemi de quitter le pays et de se contenter de l'éclatante victoire que Dieu avait fait gagner au prince Achod. Les Arméniens ne voulurent pas refuser ce que cette princesse leur demandait, ils ne traquèrent plus les Sarrasins, s'en revinrent, en vainqueurs, au champ de bataille et y prirent l'immense butin que l'ennemi venait d'abandonner.

L'année suivante, le calife, pour se venger de cette désastreuse défaite, leva une forte armée dont il donna encore le commandement à Aboussethe. Celui-ci reçut l'ordre, comme la première fois, de se saisir des princes arméniens, de les charger de chaînes et de les diriger sur Bagdad. Mais il vint à mourir quand il était en route et son fils Youssouf prit son commandement. Youssouf, arrivé dans le pays de Vasbouragan, tendit un guet-apens au brave Achod et l'invita à venir le trouver. Mais Achod, qui avait des amis dans l'armée des Sarrasins, fut averti du danger qui le menaçait et se tint sur ses gardes. Puis, par des moyens de douceur et de persuasion, il finit par décider Youssouf à ne pas dévaster le pays et à s'en retirer paisiblement. Youssouf, alors, passa dans le pays des Peznounik, entra dans la ville de Khlat et s'enferma dans sa citadelle. Là, il écrivit à Pacarad de lui accorder une entrevue. Pacarad, qui n'avait aucun soupçon sur les intentions perfides du chef des Sarrasins, se rendit auprès de lui. Aussitôt Youssouf le fit enchaîner et conduire à Bagdad avec toute sa famille. À Bagdad, Pacarad manqua de courage et de fermeté; il n'osa pas braver les menaces du calife et renia sa foi, en apparence du moins.

Les habitants du mont Sim, appelés Sassouns, indignés de la manière dont Youssouf s'était servi pour surprendre Pacarad, prirent les armes et tombèrent à l'improviste sur les Sarrasins, qu'ils mirent en fuite après avoir tué le gouverneur. Le calife envoya alors une armée à la tête de laquelle il plaça Bougha, tyran terrible, à qui il ordonna de le venger de sa dernière défaite. Bougha eut l'ordre de s'emparer de tous les satrapes et chefs arméniens et de les envoyer à Bagdad. Tous ceux qui étaient aptes à prendre les armes devaient être mis à mort. Cependant tout Arménien qui renierait sa foi et embrasserait la religion des Sarrasins, devait être épargné, à la condition pourtant d'être un homme solide et de belle prestance. Au cas où il ne remplirait pas ces deux conditions, malgré son intention de se convertir à la religion des Sarrasins, il devait être passé par les armes. Quant au bas peuple, bon à rien, ainsi qu'aux enfants et aux femmes, le calife lui ordonna de ne leur faire aucun mal. Cependant si Bougha jugeait qu'ils méritaient la mort, il devait aussi les faire périr.



LE TYRAN BOUGHA

(A. D. 850)

Ce fut dans l'année 850, que Bougha, à la tête d'une armée formidable, marcha sur l'Arménie. Il y entra par la province de Daron. À son approche, le peuple tomba dans l'épouvante. Dans cette province, Bougha trouva le moyen de se saisir d'Achod et de David, les deux fils du prince Pacarad, de Grégoire-le-Mamigonien et de bien d'autres chefs et satrapes qu'il fit conduire enchaînés à Bagdad. Ensuite il envoya des détachements de son armée parcourir les vallées du mont Sim et les parties de cette montagne qui étaient habitées. Les barbares y massacrèrent jusqu'au dernier être vivant. On a vu plus haut les instructions que Bougha avait reçues de son calife.

Les Arméniens qui avaient construit leurs demeures au sommet de la montagne, s'attendant à ce que le même sort leur fût réservé, descendirent en grand nombre et attaquèrent leurs ennemis. Mais les Sarrasins occupaient tous les passages et tous les défilés du mont. Ils massacrèrent une grande partie des montagnards et en firent prisonniers un plus grand nombre encore. Il les garrottèrent avec des cordes et les amenèrent ainsi au gouverneur Bougha qui, suivant ses instructions, mit à part ceux d'apparence solide avec l'intention formelle de les forcer à renier leur foi; il fit égorger les autres. La même horrible scène eut lieu à plusieurs reprises dans les autres provinces de l'Arménie.

La nouvelle de ces atrocités parvint aux oreilles d'Achod, le célèbre chef des Ardzrounis et lui fit prendre la résolution de résister aux Sarrasins. Malheureusement, les autres satrapes, sans le concours desquels il ne pouvait plus agir, ne se mirent pas de son parti.

Alors Achod se résigna à aller trouver le cruel Bougha. Il espérait l'adoucir par des présents; il fut bien déçu. Aussitôt qu'il se présenta au tyran, il fut chargé de chaînes et emmené à Bagdad avec son épouse et toute sa famille.

Bougha gagna la province de Vasbouragan. Il éparpilla ses troupes sur tout le pays en leur ordonnant de s'emparer et de garrotter tous ceux qui étaient capables de porter les armes. De même qu'à Daron, il fit garder à part les plus beaux hommes et mettre inexorablement à mort tous les autres.

Ce fut un immense massacre; les annales nous disent que des rivières de sang humain coulèrent sur le sol; et que les vallées étaient littéralement couvertes des cadavres de leurs habitants. Les Arméniens que le sanguinaire Bougha avait épargnés furent tourmentés ensuite pour embrasser la religion des Sarrasins. Lorsqu'il vit que presque tous restaient inébranlables et fidèles à la foi chrétienne, il les fit torturer jusqu'à ce que la mort les arrachât à sa férocité.

De la province de Vasbouragan il se dirigea sur la contrée qui entoure le mont Ararat. Sempad était convaincu que toute résistance de sa part serait inutile. Comme Achod, il alla trouver le farouche Bougha. Il emporta, pour l'apaiser, une grande quantité de présents. Contrairement à ce qu'il avait fait, et à sa manière habituelle d'agir, Bougha reçut Sempad avec respect et bienveillance. Il l'associa à toutes ses entreprises et Sempad se montra toujours digne de la confiance que le tyran lui avait accordée.

Peu de temps après, Bougha entra dans la ville capitale de Douin, d'où il envoya des troupes ravager les provinces d'Ararat. Comme on avait fait auparavant, on épargna les plus beaux habitants, qu'on amena au gouverneur et l'on massacra les autres. Ceux à qui on avait laissé la vie, furent, comme ceux des autres provinces, torturés pour leur religion. Les supplices qu'on leur fit endurer furent tels que les meurtrissures, dont étaient couverts ces malheureux, empêchaient de les reconnaître. Après avoir supporté ces souffrances épouvantables, ils furent jetés vivants dans un brasier.

À Douin, au milieu des victimes destinées à la torture et à la mort, on remarqua sept hommes de la province d'Aghpagh, dont le chef portait le



SEMPAD I.ER ACCOURT DANS LA VILLE DE DOUIN, DÉTRUITE PAR UN TREMBLEMENT DE TERRE, POUR CONSOLER LA POPULATION

nom d'Adom. Ils étaient si beaux, ils avaient l'air si noble qu'ils excitaient l'admiration de tous ceux qui les regardaient et qu'ils inspirèrent une espèce de pitié à Bougha. Il employa tous les moyens de douceur et de persuasion pour leur faire abjurer leur religion; mais tout fut inutile. Quand il vit qu'il n'avait plus à compter qu'ils renieraient leur croyance, il les mit aux supplices. La vertu puissante qui les avait fait résister aux sollicitations du tyran, leur donna la force de supporter les tortures qu'il leur infligea. À la fin, ils furent condamnés à la peine de la croix.

Ces exécutions furent commises pendant les années 852 et 853. Le patriarche Jean fixa un jour pour célébrer la fête de ces martyrs. L'effroyable cruauté de Bougha émut les autres satrapes qui n'étaient point encore tombés entre ses mains. Ils s'étaient tous retirés dans des châteaux-forts d'où ils pouvaient braver le tyran. Ils levèrent une armée et prirent position dans une vallée par laquelle des détachements de Sarrasins devaient passer pour s'en re venir avec leurs prisonniers. Un détachement vint à traverser cette vallée. Ils se jetèrent sur lui, massacrèrent une grande partie des hommes qui le composaient et délivrèrent les captifs arméniens. Mais avant qu'ils eussent pu opérer leur retraite, ils furent cernés par les autres détachements qui arrivaient. Après une vigoureuse résistance, ils furent forcés de se rendre. Ils furent conduits devant Bougha qui ordonna de les torturer et de leur couper la tête ensuite.

Après cela, le tyran envoya des troupes dans les provinces des Sunis et des Sissagans pour y renouveler les atrocités commises ailleurs. Les Sarrasins avaient l'ordre exprès de s'emparer de tous les nobles de ces provinces et principalement de Vassagh, le prince des Sissagans, et de son frère Achod, fils de Papguène. Les satrapes en furent informés et se retranchèrent dans des forteresses imprenables de la province de Paghk. Vassagh, qui avait tardé à partir, fut serré par les Sarrasins et ne dut de pouvoir s'échapper qu'au stratagème qu'il employa. Quand l'ennemi apprit qu'il était en fuite, il le poursuivit avec une telle célérité que Vassagh sentit qu'il n'y avait pour lui moyen de se sauver. Mais il résolut de se défendre à outrance. Il sortit son glaive et se précipita sur l'ennemi comme un ours affamé. Sa force et son courage saisirent d'étonnement les Sarrasins qui, le voyant renverser tout ce qui se présentait devant lui, se mirent à prendre la fuite. Vassagh réussit même à surprendre leur chef que, d'un coup de son arme, il renversa de son cheval, sous les pieds duquel il fut écrasé. Il reprit sa route vers l'est et alla dans le pays des Kartmans, dont le prince, nommé Guedridj, feignit de lui faire la plus cordiale réception.

Au bout de peu de temps, Guedridj se saisit, par surprise, du malheureux Vassagh et le fit conduire, chargé de chaînes, devant Bougha. Le monstrueux tyran fut grandement joyeux de la capture de ce satrape et doubla ses chaînes. Les Sarrasins, ayant découvert, presque immédiatement après, l'endroit où s'étaient réfugiés Achod, frère de Vassagh, et sa mère, parvinrent à les faire prisonniers aussi avec quelques autres satrapes qui les avaient suivis. Comme toujours, ils furent amenés à Bougha qui les fit enchaîner et jeter dans la prison.

Bougha se rendit ensuite à Artzakh, dans la province de Khatchen (en Karabagh), et s'y saisit du satrape Adernerseh et de toute sa famille ainsi que d'autres grands personnages. C'est par milliers qu'il fit massacrer les habitants de cette province. Les annales disent que le sol devint une mer de sang humain.

De là il partit pour la province d'Oudi et le pays des Kartmans. Il mit le siège devant le château-fort du prince Guedridj, celui qui lui avait livré Vassagh. Bougha fit saisir ce Guedridj et le chargea de chaînes après avoir fait égorger tous les personnages de sa suite. Il put mettre aussi la main sur Étienne, surnommé Gon. Cet Étienne était le prince des Sévortis. Bougha lui détruisit la ville qu'on appelait Dus.

Le tyran poursuivit sa marche, laissant toujours derrière lui des marques de son passage d'extermination et de destruction. La route qu'il avait suivie répandait au loin l'odeur des flots de sang humain qu'il avait fait couler. Il arriva au pays des Aghouanks. Isaïe, le prince des Aghouanks, tomba avec toute sa famille et avec presque tous les satrapes de sa province dans les mains du cruel monstre. Le pays ne fut plus qu'une boucherie humaine.

De cette province, Bougha se dirigea vers Tiflis, où il fit crucifier le prince Isaac de Vanant et égorger Mogathl, de la Maison de Vanant aussi. Puis il s'en revint à Douin, y traînant ses captifs comme de vils esclaves. C'est à Douin qu'il les rassembla tous. Il s'en retourna ensuite à Bagdad. Le gouvernement de l'Arménie fut alors donné à un perse du nom Chékhi, qui déjà, pendant l'absence de Bougha, avait été investi de la suprême autorité. Bougha fit consentir Sempad à l'accompagner en lui assurant solennellement que le calife le récompenserait de sa fidélité et le chargerait sûrement de gouverner l'Arménie.

Quand les satrapes et tous les autres captifs arméniens eurent été amenés devant le calife de Bagdad, celui-ci leur parla d'une telle manière qu'ils furent terrorisés. Il ordonna de garrotter Sempad et de le mettre avec les

autres captifs. Il commença alors à les torturer en leur laissant cette seule alternative : ou de renoncer à la religion du Christ et d'embrasser sa religion ou de souffrir les supplices et d'être mis à mort. Quelques-uns de ces infortunés, épouvantés des tortures dont il les menaçait, préférèrent renoncer en apparence à leur religion. D'autres, plus fermes, moururent glorieusement en proclamant leur foi. Parmi ces derniers, Étienne Gon se fit particulièrement remarquer par sa fermeté inébranlable. Sempad fut traité avec moins de dureté. À son refus d'abjurer sa religion, il fut jeté dans une prison où il regretta amèrement d'avoir suivi Bougha, quand ce tyran désolait sa patrie. Il pleura et pria Dieu incessamment de lui pardonner cet acte d'horrible lâcheté. Une fois que Sempad le priait avec plus de ferveur encore, il rendit le dernier soupir et son âme dut s'envoler au ciel vers Dieu tout miséricordieux. Il fut surnommé Sempad le Confesseur.

Ceci avait lieu l'an 856, qui était la 305 année de l'ère arménienne.

Chékhi, le perse, que Bougha avait laissé comme gouverneur, conserva cette charge pendant quatre années. Par sa politique sage, il sut gagner l'estime de tout le peuple qui put enfin, sous son gouvernement, jouir d'un peu de calme et de prospérité.

Pour terminer ce chapitre, nous parlerons d'un vaillant prince de la Maison des Ardzrounis qui, par sa bravoure et son intrépidité, illustra l'histoire de la Maison dont il était issu.

Ce prince se nommait Kourkène; il était fils d'Aboubedj, prince de Vasbouragan. Kourkène, donc, ayant vu les troubles qui affligeaient sa patrie ainsi que les désastres causés en Arménie par l'invasion du farouche Bougha, qui y avait commis tant de massacres et exercés tant de ravages et à qui personne n'avait osé faire résistance, et apprenant que ce tyran cruel s'avançait sur la province de Vasbouragan, jugea qu'il serait plus sage à lui de se retirer devant cet être barbare et sanguinaire devenu le fléau de l'Arménie. Il abandonna sa demeure et s'en alla auprès de son oncle Courtigh, prince des Mamigoniens, dans la province de Pacrevant.

Lorsque Bougha, après avoir commis toutes les atrocités auxquelles son abominable nature le poussait, quitta Vasbouragan et porta ses pas du côté de l'orient, le prince Kourkène se rendit dans la province de Sber, où les Grecs faisaient la guerre au prince de ce pays. Il embrassa le parti de ce dernier et se distingua contre les Grecs qu'il battit maintes fois. À la tête de quarante hommes seulement, il brava tout un corps de mille Grecs, dont il tua un grand nombre des plus distingués et des plus vaillants et dont il mit le reste en fuite en se faisant des trophées de leurs dépouilles. Malgré leurs défaites, les Grecs ne purent s'empêcher d'admirer l'intrépidité de Kourkène. Leur général écrivit à cette occasion une lettre à l'empereur Michel, dans laquelle il exalta la valeur de ce prince arménien d'une bravoure vraiment extraordinaire. L'empereur répondit au général grec d'essayer d'acquérir l'amitié de Kourkène et de le décider à venir à Constantinople où il aurait de sa part honneurs, hauts titres et dignités. Kourkène ne bougea pas et n'accepta rien, mais il engagea, cependant, le prince de Sber à faire la paix avec les Grecs.

Aux Grecs succédèrent les bandes de Sarrasins envoyées par Bougha, qui dévastèrent toute la région de la province où elles mirent le pied. Kourkène fondit contre elles et, dans plusieurs rencontres, en fit un véritable carnage. Ensuite, il abandonna aussi le pays de Sber et vint trouver Sempad, le général en chef.

Celui-ci voulut sauver Kourkène de la rage de Bougha, le présenta à ce dernier de cette manière. Il écrivit au tyran et lui dit que Kourkène, de la Maison des Ardzrounis, prince brave et belliqueux, redoutant sa puissance s'était porté du côté des Grecs et qu'à plusieurs reprises, il en était venu aux mains avec les forces de leur empereur qui était aux prises avec celles des Sarrasins, qu'il en avait fait un carnage pour venger les morts et les soldats de Bougha lui-même. « Or, cet homme courageux, lui dit-il, le voici. Il est venu auprès de moi pour attendre tes ordres. Qu'il soit bien accueilli par toi pour tout ce qu'il a fait contre les Grecs ! » Le tyran répondit à Sempad d'assurer Kourkène de la bienveillance qu'il avait pour lui, de lui permettre de vivre en paix et dans de bons rapports avec lui et de le remercier pour tout ce qu'il avait fait pour lui.

Pendant que Kourkène vivait tranquille auprès de Sempad, les gens de guerre arméniens de la province de Vasbouragan se révoltèrent contre les Sarrasins. Dans un combat qui s'en suivit, le général arménien, homme de grand courage, tomba dans la mêlée. Alors les Arméniens prirent aussitôt la fuite. Puis ils se choisirent pour chef un prince du nom de Vassagh.

Kourkène vint à être instruit de tout cela, et, avec l'assentiment de Sempad, se rendit à Vasbouragan. Il y fit prisonnier Vassagh et se proclama lui-même commandant des forces du pays de Vasbouragan. À la tête de ces forces, il se mit à faire une tournée dans la province et chassa tout ce qui restait des légions de Bougha. Il tua un grand nombre de soldats sarrasins et n'en laissa pas un seul dans le pays.

Quand Bougha apprit ce qui s'était passé, il fut exaspéré et envoya un corps de deux mille hommes pour combattre Kourkène et s'emparer de lui.

Kourkène n'avait pas prévu ce qui arrivait. Il restait fort tranquille et n'avait auprès de lui que trois cents soldats. Les Sarrasins surprirent Kourkène le matin. Celui-ci, sans s'alarmer, sauta sur son cheval et fit mettre ses hommes en rang de bataille. Le combat s'engagea. L'ennemi enveloppait la poignée de soldats de Kourkène, d'un côté avec sa cavalerie, de l'autre avec son infanterie. Les Arméniens se battaient sans crainte, se riaient du péril et tenaient en respect les Sarrasins. Kourkène se multipliait: on le voyait partout moissonnant ses adversaires avec son glaive. Rien ne résistait à ses coups; on aurait dit d'un lion terrible au milieu d'un troupeau de moutons. Tout d'un coup, il pousse son cheval en avant et se jette sur l'aile gauche des Sarrasins dont il brise les rangs. Ceux-ci ne se sentent plus assez fermes pour lui résister, ils reculent et cherchent à se rallier, mais Kourkène est toujours là qui les frappe et les refoule, qui les presse si bien qu'à la fin, ils se sauvent épouvantés. Mais leur aile droite avait repoussé les quelques Arméniens qui se battaient contre elle. Les Sarrasins, qui composaient cette aile droite, revinrent au pas de course sur le champ de bataille pour profiter de la victoire et s'emparer du butin. Ils y trouvèrent Kourkène et son petit nombre d'hommes. Déçus dans leur attente, repoussés par Kourkène, ils se sauvent derrière les fuyards. Mais les Arméniens les poursuivent et les chassent tous du pays.

Kourkène se signala encore dans mainte autre circonstance et la renommée de ses hauts-faits se répandit partout. Bougha lui-même, malgré les défaites de ses troupes, se sentit pris d'admiration pour ce valeureux guerrier et au lieu de vouloir se venger de lui, il ne songea plus qu'à gagner son amitié. Il lui fit porter en présent une épée d'une grande richesse, un cheval d'une grande valeur, le combla de distinctions et lui proposa la paix.

La célébrité de Kourkène excita la jalousie de quelques princes arméniens, qui cherchèrent à le surprendre et à lui arracher par les armes l'autorité et les dignités qu'il avait gagnées par sa vaillance. Mais Kourkène, sans se soucier des obstacles, des embûches, que lui dressaient ses ennemis, les défit chaque fois qu'il les rencontra. Alors on finit par le bien connaître et à le redouter. Les Sarrasins, à son nom seul, étaient saisis d'épouvante.

À cette époque, le calife rendit la liberté au prince Achod et à son fils Grégoire, qui étaient les princes du pays de Vasbouragan et que Bougha avait envoyés comme prisonniers au calife. Grégoire revint donc à Vasbouragan pour prendre possession de la principauté du pays. Kourkène, afin de ne pas laisser supposer qu'il voulait se révolter contre la volonté du calife, abandonna et céda ses droits dans l'élan généreux de son cœur et se retira dans le pays des Grecs. Aussitôt qu'il fut arrivé dans la ville de Théodosie, on le fit savoir immédiatement à l'empereur Michel qui fit inviter Kourkène à venir à Constantinople, où il lui aurait conféré des honneurs et de hautes dignités. Mais, sur ces entrefaites, ses ennemis lui tendirent un guet-apens, se saisirent de sa personne et le conduisirent à Achod, fils du général Sempad. Celui-ci fut fort irrité de ce qu'on venait faire là, mais il avait à redouter ses propres ennemis. D'un autre côté, la tyrannie des Sarrasins pesait toujours sur le pays et Achod voyait son père resté prisonnier du calife; il pensa donc ne pas devoir laisser libre Kourkène. Il le fit charger de chaînes et conduire aux Sarrasins qui l'enfermèrent dans la prison où se trouvaient déjà les autres princes arméniens. On insista beaucoup auprès de l'infortuné Kourkène pour lui faire renier sa foi, lui promettant pour récompense liberté et honneurs, mais ce fut vainement. Kourkène resta inflexible dans sa fidélité au Christ, méprisant la mort et les menaces et supportant avec autant de courage que de résignation la prison avec toutes ses horreurs.

Pendant ce temps-là, le prince Grégoire, surnommé Térénigh, qui venait de prendre possession de sa principauté de Vasbouragan, se rendait aussi fort célèbre par ses exploits de bravoure et de vaillance et son pays prospérait. Ceux des habitants de Vasbouragan qui avaient quitté cette province pour se réfugier ailleurs, pendant les troubles qui l'avaient agitée, y rentrèrent et elle commença à refleurir. Mais, à la même époque, le calife vint à être assassiné. Pendant les querelles ou débats que suscita sa succession, Kourkène trouva le moyen de s'évader de sa prison et de retourner dans son pays de Vasbouragan.

Térénigh, jaloux de la gloire de Kourkène, craignant aussi de perdre son autorité de prince, réunit ses troupes et marcha contre Kourkène. Dans la bataille qui fut alors livrée, il fut vaincu et prit la fuite. Il donna des renforts à son armée et tenta une deuxième fois la fortune des armes, mais il ne fut pas plus heureux que la première et ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Il n'en cessa pas pour cela de harceler Kourkène. Celui-ci, se reposait des fatigues de la guerre et se rétablissait de l'état dans lequel l'avaient mis les privations qu'il avait eu à endurer pendant qu'il était tenu en prison, lorsque Térénigh le surprit par trahison, le fit charger de chaînes et jeter en prison.

Mais un des serviteurs de Térénigh, qui était gardien de la prison où était enfermé Kourkène, soit qu'il fût pris de compassion pour celui-ci, soit par haine contre l'autre, conçut l'idée de rendre la liberté à Kourkène, de lui faire tuer Térénigh et de remettre tout le pays de Vasbouragan sous

l'autorité de Kourkène. Il entra dans la prison de ce dernier, le déchargea de ses chaînes, arma son bras et l'introduisit dans la chambre où Térénigh dormait paisiblement. Là, il l'engagea, l'excita à se défaire de son ennemi, à frapper Térénigh. Mais Kourkène était généreux et avait la crainte de Dieu; son cœur était libre de haine et sans désir de vengeance; il trouva plus beau de pardonner à son ennemi que de profiter d'une circonstance, qui ne servirait que son intérêt propre. Il fit sortir de la salle le geôlier qui s'était fait son ami ainsi que les autres conjurés et, seul, s'approcha du lit où reposait Térénigh. Il jeta la hache dont le geôlier l'avait armé et le glaive à la main, plein d'émotion, les larmes aux yeux, il proféra ces paroles: « Térénigh, mon enfant, je viens te saluer et te dire que je m'en vais dans le pays des Grecs. » Térénigh bondit dans son lit en entendant cette voix et quand il vit Kourkène qui se tenait debout, le bras armé, il fut pris de terreur et s'écria: « Mon père, aie pitié de moi. » Il ne put dire une parole de plus.

Kourkène se précipita aussitôt hors de la salle et courut se réfugier dans un petit village auprès d'un religieux. Bientôt Térénigh vint à être informé de l'endroit de son refuge et il le fit surprendre et mettre de nouveau en prison.

C'est alors que le patriarche des Arméniens et les évêques se rendirent auprès de Térénigh et le décidèrent à mettre Kourkène en liberté. Térénigh se rendit à leurs instantes prières et la paix fut conclue entre les deux princes. Kourkène fut remis en possession de la province de Martasdan, dont il était le véritable héritier. Mais, en même temps, il assura le prince Térénigh qu'il n'attenterait jamais à son autorité.

C'est à la suite de ces événements que se termina l'époque des gouverneurs de l'Arménie; nous allons poursuivre notre récit par l'histoire de la troisième dynastie royale qui régna en Arménie sous le nom de Dynastie des Pacradounis.





KOURKÈN ET TÉRÉNIGH

HISTOIRE DE L'ARMÉNIE

TROISIÈME DYNASTIE ROYALE DE L'ARMÉNIE

LES PRINCES PACRADOUNIS

Les Pacradounis descendaient d'Abraham; ils étaient issus de la branche d'Isaac. Le premier de cette famille fut Sempad, de la tribu de Juda. Il vint en Arménie quand les Juifs furent emmenés en captivité par Nabuchodonosor. Il eut une nombreuse famille. L'un de ses descendants fut le célèbre Pacarad qui vivait sous le règne de Vagharchagh. Il fut anobli par ce roi qui lui donna le nom de Pacarad-le-Pacradouni. Depuis cette époque, tous les membres de sa famille furent universellement connus sous le nom de Pacradounis.

ACHOD I.

(A. D. 856)

Lorsque les satrapes arméniens furent emmenés à Bagdad, comme nous l'avons dit plus haut, Achod, fils de Sempad le Confesseur, gouverna la principauté des Pacradounis. Il avait été nommé général des Arméniens par le gouverneur Chékhi. Depuis cette époque aucun gouverneur n'était venu en Arménie. Chékhi, qui résidait à Douin, dépendait du gouverneur d'Aderbadagan dont le nom était Mahmad. Achod, à cause de son caractère doux et aimable, par ses manières nobles et gracieuses, fut universellement estimé, aussi bien par les étrangers que par ses compatriotes.

Le calife de Bagdad, ayant entendu parler de lui et voulant lui prouver à quel point il l'appréciait, lui donna le gouvernement de l'Arménie. Il envoya un grand personnage, nommé Ali-Arméni, fils de Vahé, apostat arménien, lui porter de riches présents et de magnifiques vêtements de prince. Ali-Arméni avait aussi l'ordre d'investir Achod du pouvoir suprême. Ceci eut lieu l'an de grâce 859 et la 308e année de l'ère arménienne. Dès cette époque, les Pacradounis commencèrent à régner sur l'Arménie.

Achod s'occupa tout d'abord d'améliorer la situation du pays qui avait tant souffert. Il réorganisa l'armée et en donna le commandement à son frère Abas.

Tantôt il résidait à Ani, ville que son grand-père avait bâtie, tantôt il résidait à Éraskavors, ou plutôt, à Chiragavan, dans la province de Chiragh.

Achod eut plusieurs filles; il maria l'aînée avec Vassagh-le-Suni et la seconde à Grégoire Ardzrouni, connu aussi sous le nom de Térénigh. Grégoire Ardzrouni, comme nous l'avons déjà dit, était prince de la province de Vasbouragan. C'est à lui, à Vassagh et à son frère Achod que furent données les principales charges de l'état.

À peine Achod avait mis l'Arménie dans une situation assez florissante que Djahap, fils de Sévata, dont nous avons déjà parlé, vint l'envahir à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes. Djahap voulait dévaster la contrée et emmener toute la population en captivité. Il installa son camp près des bords du fleuve Éraskh. Abas, le général arménien, se dépêcha de réunir ses troupes et vint, avec quarante mille hommes, au-devant de l'envahisseur. Le sort se déclara pour Achod: les Arméniens furent vainqueurs. Ils écrasèrent l'armée de Djahap. Il ne put s'échapper que quelques hommes de cette armée si nombreuse avec Djahap, leur commandant. Ce combat fut vraiment terrible. Le fleuve Éraskh, près des rives duquel il eut lieu, fut comblé par les cadavres qui y furent jetés. Le champ de la bataille reçut le nom de champ des Quarante à cause du nombre des Arméniens. La nouvelle de la victoire des Arméniens se répandit bientôt dans les pays d'alentour et l'on commença à considérer la nation arménienne comme une nation vaillante et redoutable. Après cette guerre, Achod ne s'occupa plus que de ramener la prospérité dans sa patrie.

Georges II, le patriarche de ce temps et tous les satrapes, voyant le contentement qu'Achod procurait à toutes les classes de l'Arménie par son administration sage et conciliante, sollicitèrent le calife de le couronner roi d'Arménie, lui promettant de reconnaître en même temps l'autorité des califes de Bagdad. Le calife qui reconnaissait les mérites d'Achod et qui savait quelle joie il ferait à la nation arménienne, leur accorda ce qu'ils lui demandaient. Il envoya à Achod une couronne royale, les habits et les insignes royaux, des armes, des chevaux et bien d'autres présents. Tout ceci lui fut apporté par le gouverneur Hissé dans la ville d'Ani de la province de Chiragh, qui posa lui-même la couronne royale sur la tête d'Achod et le revêtit des habits royaux dans son palais. Le patriarche Georges se rendit alors au palais du prince, l'emmena dans l'église avec tous les satrapes, tous les Grands du pays et le sacra roi des Arméniens l'an 885. Basile, empereur des Grecs, qui était Arménien et de la famille des Archagounis, ayant appris qu'Achod allait être sacré roi, envoya aussi une magnifique couronne royale et de riches ornements royaux.

Achod, se trouvait ainsi patronné par deux empereurs en montant sur le trône d'Arménie. Il fut couronné en grande pompe. Il reprit l'ancienne étiquette et tous les usages royaux et l'Arménie redevint un royaume grand et puissant. Achod transporta le siège de son gouvernement dans la ville de Pacaran. Tout était donc organisé à l'intérieur du royaume. Achod se mit à la tête d'un corps d'armée et se porta vers le Caucase où le peuple venait de se révolter. Il réussit à rétablir l'ordre dans ce pays en employant des moyens de conciliation. Avant de s'en éloigner, il établit des gouverneurs réguliers, sur le dévouement et la capacité desquels il pouvait se fier.

Son gendre, Grégoire Térénigh Ardzrouni, prince de la province de Vasbouragan était un homme orgueilleux et puissant. Il ne voulut point exécuter les ordres d'Achod et n'agit qu'à sa guise et selon son bon plaisir. Il se jeta sur deux provinces limitrophes, Her et Zaravant, qui appartenaient aux Sarrasins et s'en empara. Les princes islamites, quoique justement irrités contre Grégoire, comme ils le redoutaient, lui firent leur soumission, mais, dans leur for intérieur, ils voulaient se venger de lui et avaient décidé déjà sa mort.

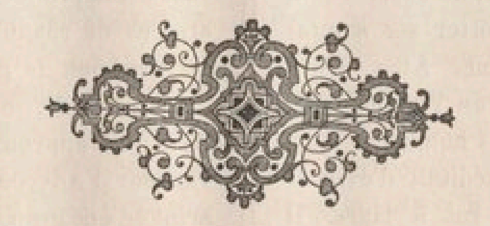
Un jour d'automne, Grégoire s'en alla du côté de la province de Her. Le prince du pays, informé qu'il venait le trouver, aposta des soldats dans une embuscade. Aussitôt que Grégoire s'approcha du prince, les soldats surgirent de leurs cachettes et le tuèrent. Aussitôt que son fils Achod reçut la nouvelle de l'assassinat de son père, il accourut tout désolé. Il ne put qu'emporter le corps de son père pour l'enterrer près des tombeaux de ses aïeux, dans la province de Vasbouragan. Il lui succéda dans le gouvernement de sa province.

Deux ans plus tard, les princes de Vanant eurent des querelles ensemble et l'on en vint aux mains. On souleva aussi le peuple contre le roi Achod. Alors Abas, frère d'Achod, qui avait le commandement de toutes les forces armées de l'Arménie, partit avec un certain nombre de soldats pour arrêter cette sédition; il y réussit. Mais il séjourna encore quelque temps dans le pays, parce qu'il craignait que son départ ne fournît une occasion nouvelle pour rallumer la révolte. Sur ces entrefaites, les Koukars vinrent à se révolter aussi. Mais Sempad, fils aîné du roi Achod et gouverneur de la ville Éraskavors, rassembla aussitôt un grand nombre de troupes, vint combattre les rebelles et les força de capituler. Sempad voulut bien leur accorder la paix; il se retira ensuite dans le château-fort de Chamchouldé où il fixa sa résidence depuis ce moment.

L'Arménie était tranquille, Achod voulut visiter l'Asie Mineure. Il se fit accompagner du prince Méghrigh et se mit en route avec un corps de troupes. Il alla jusqu'à Constantinople pour rendre visite à l'empereur Léon,

fils de l'empereur Basile l'Archagouni. On lui fit une réception magnifique. L'empereur Léon se trouvait en guerre avec les Bulgares, il demanda à Achod de faire alliance avec lui. Achod joignit aux troupes impériales une partie de l'armée arménienne qui l'escortait, dont il laissa le commandement à Méghrigh. Quand la guerre fut terminée, Méghrigh s'en revint en Asie Mineure. Il trouva un endroit qui lui convenait et se fit bâtir un château où il demeura. Bientôt un grand nombre d'Arméniens se groupa autour de ce château et le pays fut en peu de temps rempli d'habitants.

À son retour en Arménie, Achod tomba malade à Caresbar-Abaraj, dans la province de Chiraz. Son mal s'aggravant de jour en jour, il fit appeler le patriarche Georges, se confessa et reçut les saints sacrements de sa main. Après quoi, il fit distribuer de l'argent aux pauvres et aux malades, aux églises et aux couvents, aux hôpitaux et aux maisons de bienfaisance. Sa dernière heure étant venue, il reçut la bénédiction du pontife et rendit son âme à Dieu. Il était âgé de soixante-et-un ans; il avait gouverné l'Arménie pendant trente-et-un an, c'est-à-dire pendant vingt-six ans comme marzban et pendant cinq ans comme roi. Sa dépouille mortelle fut transportée à Pacaran et enterrée avec toute la pompe, avec toute la magnificence, avec tout l'apparat, dus aux cendres d'un monarque.



SEMPAD I.

(A. D. 890)

Sempad était donc dans le pays des Koukars, lorsque la nouvelle de la mort du roi lui parvint. Il laissa dans cette province deux surintendants, Vassagh et Achod, deux frères appartenant à la famille des Kentounis et s'en vint en hâte dans la province de Chirag, dans sa ville d'Éraskavors, qu'on appelait aussi Chiragavan. Le patriarche Georges se porta au-devant de lui pour lui présenter ses salutations et l'exhorter à n'agir toujours qu'en vue de la prospérité de l'Arménie. Car Sempad étant le fils aîné du roi, c'était à lui, selon la coutume et la législation du royaume que revenait la couronne de son père.

Adernerseh, prince et gouverneur des Géorgiens, qui était aussi de la famille des Pacradounis, accourut en Arménie pour lui apporter ses salutations et ses félicitations. Il se rendit d'abord chez le prince Abas, frère du roi décédé, qui résidait au château-fort de Gars du côté de Vanant, pour lui faire ses condoléances. Abas le reçut avec les plus grands honneurs, mais il ne voulut pas le laisser aller trouver Sempad, car il méditait d'évincer Sempad, à qui échéait le trône, et de se faire proclamer roi à Gars. Il craignit donc qu'Adernerseh, allant rendre visite à Sempad, ne s'unît avec les autres satrapes, pour mettre ce dernier sur le trône et fît échec à ses desseins. Mais Adernerseh qui ignorait les intentions d'Abas, s'y prit si bien que celui-ci l'autorisa à partir.

Adernerseh rendit donc sa visite à Sempad et, de concert avec le patriarche et les Grands du royaume, lui fit revêtir les habits et les ornements royaux. Sempad fut par eux couronné roi. Quand il eut terminé sa mission et rempli ses devoirs comme membre de la Maison des Pacradounis, Adernerseh quitta la cour de Sempad et revint auprès du prince Abas. Cet Abas, dévoré de jalousie, excité par les perfides insinuations des gens malintentionnés et impies, se saisit aussitôt d'Adernerseh, qu'il fit charger de chaînes et jeter dans une prison, pour le punir d'avoir mis Sempad sur le trône. Ensuite il se fit proclamer roi d'Arménie, et comme il avait beaucoup de partisans, il prit les armes contre Sempad. Celui-ci ne voulut pas céder et réunit ses forces pour défendre ses droits à la couronne. La dissension éclata parmi les Arméniens et une guerre intestine s'en suivit. Après bien des combats, Abas se renferma dans son château-fort que Sempad vint assiéger. Il fut forcé alors de rendre la liberté à Adernerseh et à demander la paix au roi. Il se révolta encore une deuxième fois. Plusieurs de ses partisans en furent punis et Abas, craignant pour lui-même, courut se réconcilier avec le patriarche Georges et avec le roi, son neveu. Depuis lors, il vécut tranquille et jouit toujours de sa dignité de commandant de toutes les armées du royaume; mais quelque temps après, il fut enlevé par la mort. Ce fut Chabouh, le propre fils du roi, qui prit alors ce commandement.

Le calife, informé par Sempad même, de tout ce qui avait eu lieu en Arménie, approuva la conduite du roi à qui il fit porter par Afchine, gouverneur d'Aderbadagan, une couronne royale, de somptueux vêtements, des armes d'une grande richesse et des chevaux de toute beauté. Le calife confirma donc l'élection de Sempad au trône. Les évêques et les Grands de l'Arménie s'assemblèrent dans une église que Sempad lui-même avait fait bâtir à Éraskavors, et la fête du couronnement et du sacre du roi eut lieu avec un grand éclat. Après cela, Sempad renouvela avec l'empereur Léon, fils de Basile, le traité d'amitié qui avait été conclu entre l'empereur et Achod, le roi défunt. Léon fit bel accueil aux envoyés de Sempad, il renouvela le traité et fit porter au roi de riches présents et des lettres. Sempad fut donc fermement établi sur son trône et commença à jouir de la tranquillité. Il était entouré des plus grandes marques de respect non-seulement de la part de ses sujets mais aussi de la part de toutes les nations circonvoisines.

Mais la jalousie d'Afchine, émir d'Aderbadagan, qui avait apporté la couronne royale que le calife envoya à Sempad, fut excitée lorsqu'il entendit

vanter les succès de ce dernier et son amitié avec l'empereur. Il leva une armée et vint envahir l'Arménie avec l'intention de le faire prisonnier. Sempad ne se laissa pas surprendre; il réunit 30,000 hommes et alla à la rencontre d'Afchine. Avant d'en venir aux mains, il envoya demander à Afchine dans quel but il venait fondre sur l'Arménie et lui expliquer pour quelles raisons l'empereur, lui avait accordé son amitié. Afchine, voyant que Sempad était prêt à lui résister, crut plus prudent de s'arrêter et de se réconcilier avec lui. L'émir et le roi eurent alors une entrevue et la paix fut signée entre eux. Chacun rebroussa chemin et la querelle fut vidée sans effusion de sang.

Avant le retour de Sempad, Mahmed, gouverneur de la ville de Douin, et son frère Oumaï, se mettant à la tête de leurs soldats mirent en révolution, contre l'autorité royale, les habitants de cette cité. Après avoir pris congé d'Afchine, Sempad vint passer par cette ville, mais les habitants lui en fermèrent les portes. Sempad, justement irrité, mit le siège devant Douin. Il incendia toutes les habitations, tous les édifices qu'il trouva autour de la ville et fit beaucoup souffrir les habitants qui étaient enfermés dans ses murs; car les vivres manquèrent bientôt et la famine se fit sentir. Le patriarche qui se trouvait à Douin, put s'échapper et vint dans le camp du roi. Mahmed et Oumaï, voyant qu'ils ne pouvaient rien faire contre Sempad, quittèrent aussi la ville pendant la nuit et cherchèrent à s'enfuir, mais ils tombèrent dans les mains du roi, qui força bien vite après les habitants à se soumettre à son autorité.

L'année suivante, c'est-à-dire en 894, un terrible tremblement de terre détruisit toute la ville de Douin. C'était la nuit, tout le monde était plongé dans le sommeil. Les murailles de la ville, les palais des Grands comme les habitations du peuple, tout croula sous les secousses qui ébranlèrent le sol. Le palais patriarcal avec sa grande église et toutes les autres tombèrent. Des centaines d'habitants furent ensevelis sous les décombres. Cette épouvantable catastrophe arrachait des larmes à tout le monde. Point d'homme, point de femme qui n'eût à pleurer la perte de quelqu'un des siens. On n'entendait plus que des cris déchirants. Le nombre des morts était si considérable qu'on ne savait plus où les enterrer. On les jetait pêle-mêle et en tas dans les fosses pour en cacher l'aspect au plus vite. Les survivants quittèrent ce lieu de désolation et se retirèrent hors de la ville sous des tentes.

À la nouvelle de ce désastre épouvantable, le roi Sempad accourut; il distribua des secours, consola, et encouragea tout le monde. Ses paroles reconfortèrent les esprits et les cœurs. Tous, sur les conseils du roi lui-même, commencèrent à rebâtir la ville. Sempad donna une partie de ses richesses pour reconstruire les églises et la forteresse.

De jour en jour, Sempad devenait plus fort. Il recula ses frontières autant qu'il put, en mettant plusieurs peuples sous son autorité. Les Aghouank, les Géorgiens et bien d'autres nations lui étaient soumis. La renommée de sa puissance s'étendait bien loin. Afchine, le gouverneur d'Aderbadagan, en sentit renaître sa jalousie dans son cœur. Il déchira le traité de paix qui existait entre lui et Sempad, sans même que ce dernier pût en concevoir le moindre soupçon. Il leva une grande armée et fit courir le bruit qu'il avait reçu l'ordre du calife d'aller faire une expédition d'un autre côté. Sempad prêta foi à ce bruit, et fort, d'ailleurs, du traité qu'il avait conclu avec Afchine, il ne fit aucun préparatif. Il apprit soudain que celui-ci à la tête de ses troupes, venait d'entrer à Nakhdjouan. Il comprit la perfidie d'Afchine; il réunit en hâte son armée, mais il ne put pas, comme l'autre fois, se porter à la rencontre de l'émir. Il n'était pas assez fort pour résister à son ennemi, il crut mieux faire en se retranchant dans les forteresses. Puis il envoya bien vite l'ordre aux autres Arméniens et aux diverses nations qui lui étaient sujettes de venir le rejoindre immédiatement. Les satrapes arméniens et les légions des autres peuples accoururent grossir l'armée royale et se réunirent au pied du Mont Ararat, près du village de Vejan. En même temps le patriarche Georges alla trouver Afchine pour le prier de ne pas faire de dommages au pays, de faire la paix et de s'en retourner chez lui. L'émir avec une intention perfide, accueillit le prélat avec égards et respect et lui dit de faire consentir Sempad à se rendre à une entrevue avec lui. Il espérait par là tromper le roi et s'emparer de sa personne. Le patriarche accepta de se charger de cette mission, mais Sempad ne tomba pas dans le piège qui lui était tendu et ne se rendit pas auprès d'Afchine. D'ailleurs les satrapes qui connaissaient la fourberie de l'émir et son origine perse, ne le lui permirent point. Le bon patriarche revint, plein de confiance, apporter la réponse du roi à Afchine qui, furieux, le fit charger de chaînes sous prétexte qu'il était la cause que le roi lui avait refusé l'entrevue. La guerre devint inévitable alors. L'émir s'avança et installa son camp près d'un village où il lui était plus facile de combattre contre Sempad. Le roi d'Arménie se porta aussi en avant, il forma son front de bataille et lança ses troupes contre les corps armés d'Afchine. Les braves Arméniens repoussèrent leurs ennemis. Le combat s'engagea sur un vaste champ qui fut couvert de cadavres. Les ennemis, battus de tout côté, prirent la fuite. Ceux d'entre eux qui purent y parvenir, regagnèrent leur quartier général. Afchine, à la vue des débris de son armée si cruel-

lement défaite, se sentit humilié et eut peur. Il envoya prier Sempad de conclure la paix encore une fois et jura qu'il ne se rendrait plus coupable d'aucun acte d'hostilité envers lui. Sempad, par amour pour la paix, consentit à signer la paix que lui demandait l'émir qui s'en retourna dans l'Aderbadagan. Mais auparavant il y avait fait emmener le patriarche toujours chargé de chaînes. Il ne lui rendit la liberté qu'après lui avoir fait subir pendant deux mois, les plus atroces tortures et avoir exigé de lui une certaine somme d'or et d'argent que le pontife recueillit avec peine et qu'il lui donna pour recouvrer sa liberté.

À cette époque, Ahmad, gouverneur de la Mésopotamie, se révolta contre le calife. À la tête d'une puissante armée il envahit le pays des Aghtznik, dont il fit prisonnier le gouverneur et s'empara de son autorité. Non content de cela, il entra dans la province de Daron; il y tua le prince du pays nommé Kourkène et voulut mettre toute la région sous sa domination. Mais le prince Vahan, beau-fils de Chabouh, frère du roi Sempad, l'arrêta dans sa marche, et envoya demander au roi de se porter à son aide. Sempad, avec le concours des satrapes, rassembla une armée de soixante mille hommes et vint mettre son camp à l'est du Mont de Daron. Ahmad avait installé son camp de l'autre côté de cette montagne, au bord de l'Euphrate. Mais Kakigh de Vasbouragan, espérant conquérir le trône avec l'aide d'Ahmad, conspira contre son roi et se mit de connivence avec cet Ahmad pour faire tomber dans ses mains l'armée arménienne. Il connaissait parfaitement la contrée; il conduisit l'armée par des routes difficiles, à travers des régions sans eau et hérissées de dangers. Après une marche accablante, pendant laquelle beaucoup de monde perdit la vie, les Arméniens arrivèrent à l'endroit où Kakigh avait conseillé d'engager la bataille. Pendant qu'ils se livraient au sommeil pour regagner les forces perdues, l'ennemi, averti par Kakigh, se présenta soudainement à l'improviste. Le bruit des chevaux et des mouvements des ennemis éveillèrent les Arméniens, qui se jetèrent aussitôt sur leurs armes. Le combat se livra et les Arméniens donnèrent encore une fois les preuves de leur intrépidité. Le roi Sempad, à cheval, suivi de bien d'autres, fondit comme un lion sur l'ennemi; déjà la fortune paraissait devoir se déclarer pour lui; les ennemis se débandaient et fuyaient de tous côtés. Lorsque le traître Kakigh, voyant que ses projets allaient se trouver anéantis, ordonna à ses soldats d'abattre sa tente, de crier sauve qui peut et de prendre la fuite. Aussitôt la panique gagna les Arméniens qui crurent la bataille réellement perdue et se dispersèrent. Le roi, abandonné de son monde, ne chercha plus qu'à se mettre en sûreté. Mais Ahmad, quoique victorieux alors, craignit d'être attaqué dans sa marche et se hâta de regagner son pays. Quant au traître Kakigh, il rentra dans la ville de Van, et pendant qu'il se réjouissait de la victoire qu'il avait fait remporter à Ahmad, il fut assassiné par Kakigh l'Ardzrouni, neveu de Sempad. Après la mort de Kakigh de Vasbouragan, le prince Achod Ardzrouni, son gendre, que Kakigh tenait en prison, fut délivré et prit le gouvernement de la province de Vasbouragan, ayant pour l'assister dans son administration ses deux frères, Kakigh et Kourkène.

L'émir d'Aderbadagan, Afchine, qui n'attendait toujours qu'une occasion favorable pour se jeter sur Sempad et se rendre maître de ses vastes domaines, ayant appris l'insuccès de l'armée du roi, et les dissensions qui avaient éclaté parmi ses satrapes, pensa que le moment d'agir était venu. Il mit sur pied une armée formidable pour se jeter sur Sempad, qui n'ayant pas de forces suffisantes à lui opposer, et voyant d'ailleurs que plusieurs de ses satrapes n'étaient plus d'accord avec lui, envoya sa femme et celle de son fils Mouchegh avec d'autres princesses arméniennes dans la forteresse de Gars, où il fit aussi déposer ses trésors. Il confia la garde de cette forteresse à son fidèle chambellan Hassan et se retira dans une autre forteresse de la province des Daïk.

Afchine voyant qu'il ne pouvait parvenir d'auune façon à se saisir de Sempad, alla mettre le siège devant Gars et força Hassan à lui en ouvrir les portes, lui jurant toutefois qu'il ne ferait aucun mal à personne. Ainsi donc la reine et toutes les autres princesses, ainsi que les trésors du roi tombèrent dans ses mains. Il fit conduire les princesses et transporter les trésors dans la ville de Douin, il y traita les princesses avec respect et égards et se rendit lui-même dans cette ville avec son armée.

Sempad, ayant appris le désastre qui l'accablait et se voyant dans l'impossibilité de soutenir avec succès une guerre contre l'émir, lui envoya demander la paix. Afchine consentit à l'accorder après bien des pourparlers, mais il exigea qu'on lui livrât des otages. Sempad lui remit son fils Achod et le fils de son frère Isaac, qui se nommait aussi Sempad. Quoique bien à contre cœur, il lui donna aussi en mariage la fille de son frère cadet Chabouh. Afchine conclut alors la paix. Il célébra son mariage avec grande pompe dans la ville de Douin, envoya la reine et les autres princesses au roi et retourna dans l'Aderbadagan.

Vers cette époque, Sempad voulut récompenser le dévouement et l'amitié fidèle d'Adernerseh, gouverneur de l'Ibérie. Adernerseh appartenait aussi à la Maison des Pacradounis et dépendait du roi d'Arménie. Sempad le couronna

roi de l'Ibérie et lui conféra tous les privilèges royaux. Quelques-uns des satrapes, dévorés de jalousie, voulurent se venger du roi Sempad. Ils excitèrent Afchine à reprendre les armes contre lui. L'émir vint dresser son camp du côté de la province de Chiragh. Avant d'entamer les hostilités, il envoya inviter Sempad à une entrevue; mais celui-ci connaissait depuis longtemps sa perfidie et savait qu'il ne pensait qu'à s'emparer de sa personne. Sachant qu'il ne lui était point possible de soutenir un combat contre lui, il rassembla une poignée de soldats et se réfugia en hâte dans un château-fort de la province des Daïk qui appartenait à son ami Adernerseh. Afchine, voyant qu'il lui était impossible de surprendre Sempad et ne voulant pas s'aventurer à faire la guerre aux autres villes du royaume qui toutes étaient fortifiées à l'exception de Douin, qui était en quelque sorte sous la dépendance des gouverneurs du calife, Afchine, disons-nous, changea de politique et fit croire qu'il n'était venu que par déférence et qu'il ne nourrissait aucune intention hostile contre le roi Sempad. Il vint à Douin où il essaya encore de convaincre Sempad de son bon vouloir pour lui et, pour donner plus de force à ses protestations, il laissa son fils Tévtad dans cette ville avec le chef de ses eunuques pour le servir et prendre soin de lui, puis il s'en retourna dans sa province d'Aderbadagan.

Dès que Sempad eut appris le départ d'Afchine, il s'en alla à Ani et fit prier l'eunuque de venir le trouver. Dans la conversation que celui-ci eut avec le roi, il fut si charmé par son langage et par ses manières qu'il lui jura amitié. Lorsqu'il s'en fut revenu auprès d'Afchine, il lui dit tout le bien qu'il pensait de Sempad. L'émir en fut froissé et ne put, sans irritation, entendre son eunuque lui faire les louanges du roi d'Arménie, mais il sut se contenir. L'eunuque comprit cependant combien était violente la haine de son maître contre le roi Sempad, il fut indigné de son injustice et médita d'en tirer vengeance au profit du dernier. Afchine retenait dans le palais même de l'eunuque, comme otages, Achod, fils du roi d'Arménie, et l'épouse de Mouchegh, autre fils de Sempad. Un beau jour, l'eunuque les fit venir et les reconduisit à Sempad. Le bonheur du roi fut extrême quand il revit les êtres qui lui étaient si chers. Il récompensa le bon eunuque par de riches présents et celui-ci s'en alla du côté de l'Égypte pour éviter la colère de l'émir.

Afchine, à la nouvelle de la fuite de l'eunuque et de l'évasion des otages, entra dans une fureur immense. Supposant que son eunuque n'avait agi de la sorte qu'à l'instigation de Sempad, il leva une grande armée et se prépara à une guerre acharnée contre le roi d'Arménie dont il voulait se venger. Mais il ne put mettre à exécution son projet, car la mort le surprit au moment même où il allait se mettre à la tête de son armée et marcher sur l'Arménie. À sa mort, toutes ses troupes se dispersèrent et son fils Tévtad qui était resté à Douin et dont les dépenses étaient couvertes par le roi d'Arménie, craignant d'être mis à mort par celui-ci, quitta la ville en secret et se sauva dans l'Aderbadagan, son pays.

Le successeur d'Afchine fut son frère Youssouf, homme à dispositions guerrières mais cruel, quoiqu'il se donnât l'apparence d'un naturel doux. Sempad prit l'avis de ses satrapes et décida de n'avoir aucun rapport avec ce personnage. Il agissait ainsi pour son propre intérêt et pour celui de l'Arménie. Il envoya de riches présents au calife et le pria de traiter directement avec lui et non plus par l'entremise des gouverneurs des Sarrasins. Le calife recevait le tribut des Arméniens par l'intermédiaire du gouverneur d'Aderbadagan; celui-ci donc s'ingérait en quelque sorte dans les affaires du pays et portait ainsi un grand préjudice, faisait beaucoup de tort aux Arméniens sans que le calife en eût connaissance. La demande de Sempad fut accueillie favorablement par le calife qui lui concéda tout ce qu'il lui demandait et lui fit à son tour de beaux présents.

Cette démarche de Sempad irrita profondément Youssouf, le nouveau gouverneur d'Aderbadagan, qui essaya encore de faire dépendre de lui le roi d'Arménie, mais qui ne put y réussir. De rage il envahit l'Arménie avec son armée; il avait l'intention d'anéantir Sempad, mais celui-ci, averti à temps, se prépara à recevoir Youssouf comme il le méritait.

Youssouf voyant la partie perdue pour lui, envoya prier Sempad de cesser toute hostilité et de conclure un traité de paix; Sempad y consentit. L'émir se retira alors dans la ville de Douin pour y passer l'hiver.

L'Arménie fut donc en paix après avoir été secouée par des séditions et par des guerres continuelles depuis que Sempad était monté sur le trône.

Cependant, en 905, Youssouf, se croyant assez fort, leva l'étendard de la révolte contre le calife, celui-ci, voyant qu'il ne pouvait maintenir l'émir tranquille, ordonna à tous les rois et princes, ses vassaux, de marcher contre le rebelle. Cela fut aussi ordonné à Sempad, qui ne voulait pas cependant rompre le traité de paix qui existait entre lui et Youssouf. Il lui fit dire de reconnaître l'autorité du calife. Ses premiers envoyés revenus, il en manda de nouveau pour insister auprès de lui. Youssouf comprit que Sempad ne lui donnait ce conseil que par amitié pour lui, mais des ennemis de Sempad excitèrent son ressentiment contre le roi d'Arménie. Il se réconcilia néanmoins avec le calife. Mais aussitôt après, il ne put réprimer sa haine contre Sempad

et fit tout ce qu'il put pour le mettre mal avec le calife; il parvint à ses fins. Le calife, dans un moment de colère, envoya demander au roi d'Arménie double tribut, et Youssouf, de son côté, fit des menaces à celui-ci s'il ne l'exécutait et n'envoyait pas immédiatement le tribut qu'on exigeait de lui. Sempad, voulant éviter la guerre, fut obligé d'augmenter les impôts de son peuple pour payer ce tribut, cela irrita les satrapes. Quelques-uns d'entre eux, poussés par la haine, formèrent le complot d'assassiner le roi. Le chef de ces conjurés était un nommé Hassan, homme jouissant d'une grande influence et dont on écoutait les conseils. Le projet de cette conspiration fut communiqué à Adernerseh, roi des Géorgiens. Adernerseh, nous l'avons dit, avait pris en grande amitié Sempad, mais, depuis quelque temps, il était fort irrité contre lui. Sempad avait donné la liberté à un des prisonniers d'Adernerseh, sans avoir pris l'assentiment de celui-ci, sans même lui en avoir donné avis. Le roi de Géorgie avait considéré cela comme un outrage de la part du roi d'Arménie. D'un autre côté, les conjurés promettaient la couronne d'Arménie à Adernerseh s'il s'unissait à eux. Celui-ci, ayant encore sur le cœur l'offense que lui avait faite Sempad, entra dans leur conspiration.

Pendant ce temps-là, le roi se trouvait avec son armée sur les frontières du pays des Dachirs. Les conjurés désignèrent celui d'entre eux qui serait envoyé à Sempad. On le fit accompagner par quelques personnes et on lui fixa le moment où il aurait à tuer le roi. De leur côté, les conjurés et surtout Hassan et Adernerseh, comptant bien que ceux-là accompliraient en tous points ce qu'ils leur avaient ordonné, pensant même déjà que Sempad avait reçu la mort au moment qu'ils avaient décidé, se portèrent avec les soldats de leur parti dans la province de Chiragh. Là, le prince Hassan, entra dans la ville d'Ani dont il s'empara et qu'il livra à Adernerseh. Puis, les conjurés quittèrent cette ville tous ensemble et se rendirent à Éraskavors. Ils y attendirent avec impatience, dans le palais même du roi, les gens qui devaient leur apporter la nouvelle de la mort de Sempad.

Pendant que ces hommes attendaient ainsi, Sempad fut informé de leur sinistre projet. Quelques soldats du parti des conjurés qui n'étaient point d'accord avec eux, les abandonnèrent et s'en vinrent avertir le roi de leur complot. Celui qui avait été chargé de l'assassiner, n'avait pas encore pu rencontrer le moment favorable pour le faire. Quand il vit que le complot était éventé, il prit la fuite et disparut. Sempad prit une détermination subite. Il leva son camp et vint dans la province de Chiragh. Les conjurés, dépités et consternés à l'approche du roi, pillèrent la ville d'Ani et s'enfuirent après dans les forteresses de la province des Daïk. Là, ils rassemblèrent des légions et prirent toutes leurs dispositions pour se battre contre le roi. Mais cette conspiration fut généralement mal accueillie par les Arméniens; elle fit une si mauvaise impression que tout le monde se déclara contre les conjurés. De toutes parts on accourut grossir l'armée de Sempad; tout le monde était décidé à punir les traîtres.

Le roi, fort de ce concours spontané, entra dans le pays d'Adernerseh et le dévasta. De son côté, le roi des Géorgiens, ayant avec lui tous les satrapes révoltés, marcha contre Sempad, à la tête de la nombreuse armée qu'il avait mise sur pied. La colère des soldats du roi d'Arménie était telle que, sans attendre l'ordre de celui-ci, ils fondirent sur leurs ennemis et les mirent en pièces. Il se battirent en furieux et firent un carnage de leurs adversaires.

Quand Adernerseh et les conjurés virent l'extermination qui se faisait de leurs soldats, quand ils virent aussi que toutes les routes étaient occupées pour empêcher leur fuite; ils se mirent à crier et à demander grâce. Mais personne ne prit garde à leurs cris et les glaives continuèrent à faucher leurs rangs. Enfin Sempad n'eut pas le cœur de supporter plus longtemps un pareil massacre. Il se jeta au milieu de ses soldats qu'il supplia de s'arrêter pour ne pas exposer des innocents à périr avec les coupables. Il se contenta d'exiger de ses adversaires de lui livrer seulement les conjurés.

Adernerseh vint lui-même alors se jeter aux pieds du roi et implorer son pardon. Sempad se réconcilia immédiatement avec lui; il prit pour otage son fils aîné et le laissa libre. Il se saisit de tous les satrapes qui avaient tramé la conspiration, les fit enchaîner et les emmena avec lui dans la province de Chiragh où il leur fit crever les yeux. Et la paix fut rétablie encore une fois dans le royaume d'Arménie.

Mais elle ne fut pas de longue durée. Au commencement de l'année suivante, Kakigh Ardzrouni, neveu du roi et prince de la province de Vasbouragan, se révolta à son tour. Il s'en alla trouver Youssouf, auquel il offrit de riches présents. Il calomnia Sempad auprès de lui, et lui assura même, que celui-ci lui avait causé de graves préjudices. Youssouf qui était toujours animé d'une haine retenue contre le roi d'Arménie, accueillit de bon cœur les paroles perfides de Kakigh, à qui il assura son appui. Il le revêtit des insignes royaux, lui donna la couronne royale et le fit roi de son pays. De cette façon il divisa l'Arménie en deux parties distinctes. Il crut ainsi détruire la suprématie de Sempad. De même il résolut la perte de Kakigh, aussitôt qu'il se serait défait de Sempad. Kakigh revint comme roi, dans sa province. Il réussit à se faire des partisans parmi les satrapes et régna dans son pays contre son légitime roi Sempad.

Youssouf, voyant que les discordes des satrapes avaient réduit les forces de Sempad et se croyant dès lors la victoire assurée dans une guerre contre lui, envahit l'Arménie. Il était résolu cette fois à en finir avec le roi de ce pays. Il fit dire à Kakigh Ardzrouni, le nouveau roi, et à son frère Kourkène de le rejoindre avec leurs troupes dans la ville de Nakhdjouan et de lui servir de guides dans la guerre qu'il entreprenait. Il les attendit quelques jours dans cette ville. Aussitôt que ses deux alliés furent arrivés, chacun divisa son armée en plusieurs corps, et l'on entra en Arménie en se dirigeant d'abord vers le pays des Sunis. Leur marche fut tout d'abord arrêtée: Grégoire, le prince des Sunis et neveu du roi, ainsi que ses deux frères Isaac et Vassagh rassemblèrent leurs troupes et occupèrent les routes par où les ennemis devaient passer. Ils leur opposèrent une telle résistance et leur tuèrent un si grand nombre d'hommes que Youssouf et ses deux alliés se trouvèrent dans une grande perplexité quand ils virent leurs soldats n'avoir plus le courage d'avancer. Mais le petit corps de ces braves ne put tenir longtemps contre la multitude des soldats de Youssouf. Grégoire pensa à son propre salut et lui et ses vaillants guerriers coururent se retrancher dans des forteresses réputées imprenables. Les routes devinrent alors libres et Youssouf put reprendre sa marche. Ses armées se ruèrent sur le pays, massacrèrent une partie des habitants qui n'étaient pas dans des villes fortifiées et emmenèrent l'autre en esclavage. Youssouf se dirigea ensuite sur Douin et mit son camp sur les rives de l'Éraskh. Le prince Grégoire, voyant son pays dévasté et se disant qu'en fuyant il n'arriverait à aucun résultat heureux, alla trouver l'émir et lui porta des présents. Il espérait qu'en lui promettant de le servir et en lui payant des tributs il pourrait peut-être garder son pays en paix et délivrer tous ceux de son peuple que Youssouf avait faits prisonniers. L'émir fut joyeux de voir venir Grégoire, il fit mine de l'accueillir avec honneur et le retint auprès de lui. Puis, il envoya dire à Sempad que s'il lui soldait immédiatement le tribut de l'année, il ferait la paix avec lui et se retirerait dans son pays. Le roi d'Arménie, quoique bien certain que Youssouf n'agissait de la sorte qu'en vue de l'appauvrir et de lui enlever ainsi tout moyen de résistance, pour ne pas laisser croire à ses sujets que par ses sentiments d'avarice il avait animé contre eux leur cruel ennemi, envoya à l'émir la somme qu'il lui demandait en le priant de faire la paix et de ne causer aucun dommage à son royaume. Mais aussitôt que Youssouf eut le prix du tribut dans les mains, il fit marcher son armée contre Sempad et s'en vint dans la province de Chiragh. Il espérait surprendre le roi, mais celui-ci fut averti à temps. Reconnaissant qu'il ne pouvait lutter contre les forces de l'émir, il s'enfuit dans le pays des Koukark et se retrancha dans un de leurs châteaux-forts. Quand Youssouf sut que Sempad lui échappait encore, de rage il saccagea la province, incendiant, massacrant et emmenant en esclavage les habitants, puis il s'en revint passer l'hiver à Douin. Le roi d'Arménie, informé de son départ, rentra à Éraskavors où il passa l'hiver.

À la longue, les deniers de l'émir, réservés à la solde des armées, s'épuisèrent et il s'arrangea de manière à arracher de l'argent du prince Kakigh et des autres chefs qui étaient avec lui. Il put donc reprendre la campagne contre Sempad. Il avait entendu dire que les Sévortis, peuple brave et intrépide de la province d'Oudi, prêtaient main-forte au roi d'Arménie. Il essaya de les gagner à sa cause par de belles promesses. « Si, Sempad, leur dit-il, vous demande de venir le rejoindre, ne le lui refusez pas; mais au moment de la bataille, jetez la confusion dans ses rangs et abandonnez-le. » Les Sévortis acceptèrent d'agir comme il les en priait.

À la fin, Sempad se décida à engager le combat. Une partie de son armée se composait de Sévortis, car il ne pouvait soupçonner leur intention de le trahir. Il partagea ses forces en deux corps dont il donna le commandement à ses deux fils Achod et Mouchegh. Youssouf, qui avait fait tous ses préparatifs de guerre pendant l'hiver, ne cherchait plus que l'occasion d'en venir aux mains avec l'armée de Sempad. Les deux partis se rencontrèrent enfin, la bataille fut acharnée. Les Arméniens se battirent en désespérés et la victoire sembla leur appartenir. Mais au moment où les ennemis commençaient à lâcher prise et céder le terrain, les Sévortis, d'intelligence avec Youssouf, prirent la fuite. Soudain, la panique se mit dans les rangs des Arméniens et chacun ne chercha plus qu'à sauver sa vie. Achod, qui se battait avec une intrépidité terrible, put réussir à s'échapper, mais Mouchegh fut pris par les Sévortis qui l'amenèrent à Youssouf. L'émir le fit immédiatement charger de chaînes.

Les troupes de Youssouf et de Kakigh s'éparpillèrent dans toute l'Arménie comme des nuées de sauterelles, détruisant en féroces barbares les villes et les villages, saccageant tout sur leur passage. Quelques satrapes arméniens pensant que Sempad était perdu complètement, vinrent se ranger sous l'autorité de l'émir. Mais ils en furent cruellement punis. Youssouf se défit d'eux en empoisonnant les uns et en étranglant les autres. De ce nombre furent Grégoire-le-Suni, Mouchegh, le fils du roi et quelques autres personnages. Youssouf avait aussi l'intention de faire périr Kakigh qu'il avait fait roi et qui l'accompagnait, ainsi que le général Achod; mais il remit

cela à un autre temps, parce qu'il voulut auparavant s'emparer de la personne du roi d'Arménie.

Vers l'an 912, Youssouf dit à Kakigh de prendre avec lui tous les satrapes arméniens et ses soldats et d'aller s'emparer de la forteresse de Vagharchaguerd. Il lui promit d'y aller le rejoindre pour le couronner et le proclamer roi d'Arménie. Il s'engagea à donner aux satrapes et aux autres grands personnages des charges et des dignités en rapport avec leurs rangs et leurs mérites. Kakigh et les autres tinrent pour vraies ces belles promesses de l'émir et se rendirent à Vagharchaguerd; mais les habitants leur fermèrent les portes de la ville et leur en intirdirent l'entrée. Alors Kakigh et ses compagnons commencèrent l'assaut. Les habitants de Vagharchaguerd les repoussèrent et mirent la plus grande partie d'entre eux hors de combat. Kakigh, tout honteux, retourna auprès de Youssouf. C'est alors qu'il apprit que l'émir avait une intention tout autre que celle de le couronner roi de l'Arménie, et qu'il ne se servait de lui que comme un instrument propre à le rendre maître de son pays et de ses richesses et qu'il le ferait mettre à mort après cela, Kakigh fit un retour sur lui-même, il ressentit ses remords du mal qu'il avait fait en trahissant sa patrie et en faisant cause commune avec son impitoyable ennemi. Il exprima ses regrets cuisants à Sempad et ne songea plus qu'à s'échapper de la cour de Youssouf. Le roi Sempad fut heureux de voir revenir Kakigh, mais reconnaissant, qu'il n'était plus de force désormais à résister à l'émir, il envoya prier le calife de s'intéresser à l'Arménie, de le soustraire aux fureurs de Youssouf et de rendre enfin la paix et la tranquillité à sa patrie. Mais le calife avait lui-même des révoltés à apaiser du côté de l'Égypte et ne put venir à son aide ni lui fournir son appui.

Sempad avait aussi demandé en vain aux Grecs de venir à son aide. Il se voyait abandonné par la majeure partie de ses satrapes et se désespérait de se sentir impuissant contre Youssouf dont les bandes forcenées venaient chaque jour ravager son pays. Il s'en vint donc dans le pays d'Ararat et se retira dans le fort de Gabouid ou château-bleu.

Youssouf n'avait plus un ennemi à redouter, il eut alors l'idée d'annexer l'Arménie à son pays et de régner sur tout ce territoire; mais il n'osait pas se risquer à le faire tant que Sempad vivrait. Il résolut donc de surprendre et de se saisir de Sempad par un moyen ou par un autre. Il commença à faire les plus belles promesses à Kakigh et chercha à lui faire croire qu'il ne voulait la perte de Sempad que dans son propre intérêt, à lui Kakigh, et pour qu'il pût régner sans inquiétude. Mais Kakigh connaissait la politique perfide de Youssouf; il avait eu la conviction que l'émir ne se servait de lui et n'agissait en tout que pour parvenir à ses fins. Il feignit de ne pas combattre au juste ce que l'autre exigeait de lui, et lui promit seulement de faire tout ce qui dépendrait de lui pour renverser Sempad et le faire périr. Mais il n'attendait, en réalité, que le moment propice pour s'enfuir.

L'hiver venant de finir, Youssouf emmena son armée et les troupes des satrapes arméniens qui étaient de son parti, et vint assiéger le fort Gabouid. Les assauts furent souvent donnés mais les assiégés se défendirent avec courage et leurs coups portaient si juste qu'ils inflègirent des pertes considérables aux assiégeants. Les cadavres de ceux-ci s'amoncelaient autour des murs du château. Sempad ne put se résigner à voir tant de chrétiens livrés à la mort par la cruauté de Youssouf; car c'étaient des Arméniens que l'émir exposait aux coups des gens du roi. Il ordonna aux siens de s'arrêter, préférant périr lui-même plutôt que de voir son peuple massacré de cette façon. Il envoya dire à Youssouf qu'il offrait de se rendre à la condition qu'il ne serait fait aucun mal ni à lui-même ni à aucun de ceux qui étaient avec lui. Youssouf accepta ces conditions qu'il fit serment de remplir fidèlement et Sempad sortit du château et se rendit à son camp. L'émir le reçut avec déférence et respect; mais il ne voulait que savoir, par ruse, où le roi avait caché ses trésors pour s'en emparer et le faire assassiner après. De son côté, Sempad qui connaissait bien son ennemi, ne se fiait nullement à ses paroles et à ses promesses. Il était convaincu qu'un jour ou l'autre il le ferait mettre à mort. Pour jouir d'un moment de tranquillité, il allégua un prétexte pour se retirer dans la province de Chiragh.

Le prince Kakigh, ne se sentant plus en sûreté auprès de Youssouf, sauta sur son cheval, un beau jour, et, en compagnie de son frère Kourkène, prit la fuite et se sauva dans sa province de Vasbouragan; tous deux se retranchèrent dans un château-fort. À cette nouvelle, l'émir fut comme pris de rage. Il fit enchaîner tous les autres satrapes arméniens qui se trouvaient à son camp. Puis, dans la crainte que Kakigh ne vînt à s'unir au roi Sempad pour lui faire la guerre, il fit venir ce dernier auprès de lui et se mit en route pour Douin. Chemin faisant, il le fit enchaîner et l'amena ainsi à Douin où il le fit jeter dans un cachot infecte et humide, le laissant souffrir de la faim et de la soif, ne lui accordant même pas un lit, le torturant de toutes les manières pour le forcer à renier sa foi. Une année après, il vint mettre le siège devant le château d'Érentchagh où les femmes et les enfants d'une grande partie des satrapes arméniens s'étaient réfugiés. Il avait emmené

avec lui Sempad toujours enchaîné. Il ne put se rendre maître du château et il en fut tellement irrité qu'il s'en vengea sur l'infortuné roi d'Arménie en exerçant sur lui les plus barbares atrocités. Il le fit exposer dans un endroit où les Arméniens qui étaient dans le fort pouvaient le voir facilement et là il le fit battre et torturer. Il ordonna de lui infliger à chaque heure un supplice plus grand pour le forcer à abjurer la religion du Christ. Mais Sempad resta inébranlable et supporta tout avec courage et résignation. Enfin la mort l'arracha à la férocité de son ennemi qui fit porter son corps à Douin pour l'exposer, attaché à une croix, aux regards de ses sujets, après lui avoir fait encore trancher la tête. Telle fut la fin de ce malheureux roi après un règne de quatorze ans. Aussitôt après le château d'Érentchagh fut pris par trahison et rasé. On choisit, parmi les habitants, les plus beaux et les plus solides pour les emmener en esclavage, les autres furent massacrés sans pitié. Les femmes des satrapes et leurs enfants subirent le même sort.

Quelque temps après, Youssouf laissa des troupes dans les villes et places fortes du pays pour tenir le peuple sous son joug et revint dans l'Aderbadagan, avec ses nombreux captifs.

Youssouf venait de quitter l'Arménie. Achod, fils du roi décédé, apprit la captivité, le martyre et la mort de son père et jura de ne pas mourir sans l'avoir vengé. Il réunit une petite armée d'hommes décidés, vigoureux et intrépides. Ils étaient six cents en tout; il partit avec eux, traversa tout le pays, y battit partout les troupes qu'y avait laissées l'émir et les en chassa. En peu de temps, il devint si fameux que tous les peuples d'alentour le redoutèrent et que Youssouf lui-même n'en parlait qu'avec crainte et qu'il en avait peur.

Kakigh, prince et roi de Vasbouragan, prenant exemple sur lui, se souleva. Aidé par son frère Kourkène, il fondit sur les soldats de Youssouf, les défit et les repoussa jusqu'aux frontières de l'Aderbadagan. Il fit plus; il expulsa de sa province tous ceux qu'il supposa des partisans de l'émir.

L'Arménie fut donc, en peu de temps, délivrée de l'invasion, et les Arméniens, par reconnaissance envers Achod pour tout ce qu'il venait d'accomplir en vue du bonheur de son pays, l'élurent roi sous le nom d'Achod II.

Cependant les rancunes, les dissentiments qui existaient encore entre les satrapes furent cause que quelques-uns d'entre eux refusèrent de reconnaître ses droits à la couronne et de se soumettre à son autorité. Tous étaient des hommes turbulents, envieux et querelleurs. Les habitants des villages et des campagnes suivirent l'exemple de leurs princes, s'inspirèrent du même esprit et se mirent en rébellion. Quelques-uns même tuèrent leurs propres maîtres pour s'emparer de leurs biens. L'Arménie qui, grâce à son roi Achod, allait jouir de quelque repos, fut encore une fois troublée et presque dans l'anarchie.

Youssouf qui ne pouvait oublier ni pardonner les revers que ses troupes avaient essuyés de la part d'Achod, mais qui redoutait toujours de lui déclarer ouvertement la guerre, voyant les dissensions qui troublaient l'Arménie, voyant que les satrapes eux-mêmes se battaient entre eux et ravageaient leur propre patrie, Youssouf se décida à agir, il leva une armée puissante et lui fit envahir l'Arménie. Pendant que les satrapes se faisaient la guerre et se massacraient, les barbares tombèrent à l'improviste sur l'Arménie. Ils détruisirent encore une fois les villes et les villages qu'ils rencontrèrent et commirent toutes sortes d'atrocités sur les pauvres habitants. Il arriva souvent que des hommes âgés et des femmes furent liés ensemble et coupés ensuite en morceaux. Les femmes enceintes étaient tuées et foulées aux pieds des soldats. D'autres fois on les éventrait pour arracher l'enfant de leurs entrailles. On enlevait des nouveaux-nés des bras de leurs mères et on leur brisait le crâne contre terre. Les femmes et les enfants étaient ravis à leurs familles pour être emmenés en esclavage.

Cette soldatesque sauvage ou plutôt ces brigands forcenés, trouvant le pays sans défense, s'avancèrent toujours, pillant et dévastant. Tous ceux qui n'avaient pas pu leur échapper étaient torturés, puis massacrés ou conduits en esclavage. Comme quelques-uns de leurs victimes appartenaient à la classe riche du royaume, on leur faisait subir les plus épouvantables supplices pour leur faire révéler l'endroit où elles avaient caché leurs trésors. Quand on les jugeait, après cela, capables de faire d'utiles esclaves on les vendait comme du bétail, si non on les égorgeait. Pour se venger des malheureux qui avaient voulu se défendre, on les faisait périr par les plus cruelles tortures, on les mutilait après leur mort, ou bien on les enterrait vifs, ou bien on les écrasait sous les pieds des chevaux ou sous des charges énormes, ou bien on les coupait en deux et on leur arrachait les intestins, ou bien on leur taillait des morceaux de chair, on les mettait petit à petit en morceaux. On ne savait quel raffinement monstrueux inventer pour leur donner la mort. Les infortunés qu'on avait gardés pour en faire des esclaves furent conduits à Douin et amenés devant Youssouf qui leur parla avec une certaine douceur et leur promit de leur rendre la liberté s'ils voulaient renoncer à leur religion. Tous répondirent: « Nous sommes chrétiens et nous voulons mourir chrétiens. » Et l'émir les fit tous égorger.

Pendant que celui-ci commettait toutes ces atrocités, les nations voisines envahirent à leur tour l'Arménie d'un autre côté et ajoutèrent à l'œuvre de

dévastation de Youssouf. Les satrapes, au lieu de faire cause commune et de se liguer contre les ennemis, continuèrent à se quereller et à se battre entre eux, si bien qu'ils mirent en ruine les places que le sanguinaire gouverneur de l'Aderbadagan n'avait plus cultivées, la plus horrible famine envahit aussi le pays, mais une famine telle que les villes et les villages furent attaqués dans le but seul de dévorer les morts. On finit par se tuer pour se manger. La vie n'était plus en sûreté; les gens étaient affolés, des milliers de personnes moururent de faim.

Cette famine amena en Arménie une quantité de marchands qui vinrent y vendre, avec de gros bénéfices, le blé et les autres provisions, mais qui, néanmoins, sauvèrent l'existence de la population mourante.

Avec la famine, les loups et tous les autres fauves firent aussi leur invasion dans l'Arménie; ils dévoraient les morts et se jetaient encore sur les malheureux affamés qui n'avaient plus la force de se défendre contre eux. Ces animaux, trouvant alors une pâture abondante et assurée, se multiplièrent dans le pays d'une façon extraordinaire; ce fut un véritable fléau. Après la famine ils ne quittèrent pas la région. Ils venaient en troupeaux se ruer sur les villages, sur les villes même; ils se précipitaient sur les gens pour les dévorer, non-seulement pendant la nuit, mais encore en plein jour, de sorte que personne n'osait plus sortir de sa demeure. La faim les rendit plus terribles et plus harcelants; ils se répandirent partout, ils devinrent la terreur de la contrée. On finit par se délivrer de cet ennemi d'un nouveau genre, contre lequel il fallut prendre aussi les armes et, à force d'énergie et de patience, on parvint à détruire cet étrange fléau.

En 919, l'empereur Constantin Porphyrogène, ayant entendu parler de toutes les calamités qui avaient désolé l'Arménie, invita le patriarche Jean et le roi Achod à le venir trouver à Constantinople, pour s'entendre avec eux sur les meilleurs moyens à prendre pour ramener la prospérité dans leur patrie. Le patriarche ne put pas se rendre à cette invitation, mais le roi, accompagné de ses satrapes, partit immédiatement à Constantinople. Il fut reçu par l'empereur avec tous les égards et tous les honneurs dus à son rang. Les satrapes qui l'avaient suivi furent accueillis également avec les plus grandes marques de respect. Un peu après, Achod prit congé de l'empereur et revint dans son royaume. L'empereur lui donna des armées auxiliaires qu'il plaça sous le commandement de généraux grecs. A son retour en Arménie, Achod fut acclamé par son peuple partout où il passa. Ce ne furent de la part des populations qui accouraient à sa rencontre qu'une démonstration de joie. Il n'y eut que la ville de Goghp dont les habitants lui fermèrent les portes. Il fut obligé de mettre le siège devant cette cité qu'il prit d'assaut et la livra au pillage. Goghp appartenait au prince Achod, cousin du roi, que Youssouf retenait captif dans l'Aderbadagan. Ses habitants s'enfuirent, se dispersèrent dans les villages qui étaient sous la juridiction du prince captif et essayèrent encore de lutter contre le roi. Mais celui-ci les poursuivit, les chassa de partout et confisqua leurs biens. Après avoir apaisé cette sédition, il congédia l'armée grecque et fixa le siège de son gouvernement à Éraskavors.

Lorsque Youssouf vit qu'Achod avait réussi à s'établir sur le trône, la jalousie lui suggéra l'idée de jeter le brandon de la discorde dans l'Arménie et d'en troubler la paix. Il produisit comme prétendant à la couronne de ce royaume, l'Achod cousin du roi, dont nous venons de parler. Il lui rendit la liberté, le proclama roi des Arméniens et lui assigna pour capitale la ville de Douin. Ainsi l'Arménie toujours éprouvée, eut trois souverains en même temps: Achod II, fils de Sempad et roi légitime, ayant sa résidence à Chiragh; Achod, fils de Chabouh et cousin du roi légitime, à qui Douin, comme nous venons de le dire, avait été fixée comme capitale, et Kakigh Ardzrouni de Vasbouragan. Mais ce dernier ne régnait que sur sa province et vivait en amitié avec Achod II.

Le second Achod, que nous appellerons le tyran pour le distinguer du roi légitime, en rentrant en Arménie, apprit comment le roi avait traité la ville de Goghp et ses autres possessions et lui déclara la guerre aussitôt. Les deux cousins se rencontrèrent plusieurs fois sur divers champs de bataille remportant tour à tour la victoire. L'Arménie allait retomber dans les guerres de partis, lorsque le patriarche Jean, navré de voir sa patrie toujours en proie aux calamités les plus cruelles, se jeta entre les deux antagonistes et parvint à les réconcilier.

Sur ces entrefaites, Vassagh Kentouni qu'Achod II. avait fait prince du pays des Koukark, mit à profit les dissensions qui tenaient en haleine l'armée du roi. Il leva l'étendard de la révolte et se déclara indépendant. Mais après sa réconciliation avec son cousin, Achod s'avança contre le rebelle. Vassagh, qui ne comptait pas voir si tôt arriver le roi, fut terrifié à l'approche de son armée et courut s'enfermer dans la forteresse de Chamchouldé. Le roi mit le siège devant cette place, mais, il ne put la prendre. Il y avait déjà quelques jours qu'il était là et les vivres vinrent à lui manquer. Il dispersa ses troupes dans les provinces circonvoisines afin qu'elles pussent y trouver de quoi se ravitailler et avec deux cent cinquante hommes seulement, il alla se retirer près du fort Askourète.

Vassagh le sut aussitôt et vint à l'improviste avec quatre mille hommes cerner le petit camp du roi. Mais Achod envisagea froidement la situation. Il réunit ses deux cent cinquante soldats, leur dit de n'avoir aucune peur et, se précipitant en avant, il les entraîna contre ses ennemis. Le choc fut soudain et terrible ; un grand nombre des soldats de Vassagh tomba sous les coups du roi. La panique se mit bientôt dans les rangs de l'armée du rebelle; ses hommes jetèrent leurs armes et prirent la fuite ou se rendirent prisonniers. La moitié de ceux-ci était composée de Sarrasins; on leur coupa le nez et les oreilles. Quant aux chrétiens, on se contenta de leur enlever tout ce qu'ils avaient et on les laissa libres. Vassagh, après sa défaite, craignant que le roi ne voulût se venger, vint lui demander humblement pardon de s'être révolté. Achod lui pardonna magnanimement; il lui laissa même sa dignité de prince de chef des Koukark.

Pendant que le roi Achod se comportait si généreusement, l'autre Achod, son cousin, celui que nous appelons le tyran, ne tenant plus compte de sa réconciliation avec le premier, s'empara de toutes les villes et de tous les villages qui se trouvaient autour de Vagharchabad. Le roi accourut immédiatement pour châtier le second rebelle et l'attaqua avec une telle impétuosité que les soldats du tyran et lui-même furent forcés de prendre la fuite. Celui-ci se réfugia dans la ville de Douin. Le patriarche Jean vint encore, peu de temps après, effectuer la réconciliation des deux cousins. Mais cette réconciliation n'était que feinte.

Vers l'année 922, le roi Achod prit pour femme Sévata, fille d'Isaac, prince des Kartmans. À cette occasion, Youssouf, qui méditait toujours de se révolter contre le calife, voulut faire d'Achod, son ami, pour obtenir son alliance s'il mettait ses projets à exécution, et lui envoya une couronne et de magnifiques vêtements royaux. En outre, il mit à sa disposition un corps de cavalerie qui vint le rejoindre et dont il pouvait se servir en temps de guerre comme s'il eût fait partie de son armée.

Le tyran Achod, toujours inquiet, toujours turbulent, toujours envieux, se préparait pour faire encore la guerre au roi. Celui-ci en fut averti et se mit en marche contre lui; il assiégea la ville de Douin où le tyran s'était retranché, mais il fut repoussé par les habitants. Le roi se disposait à livrer un nouvel assaut quand Jean le patriarche s'interposa encore entre les deux cousins et les réconcilia encore une fois.

Après ceci, le roi fut obligé de partir pour la province d'Oudi dont le prince Moïse, homme capable et belliqueux, venait de se révolter contre lui, et avait contraint les habitants à se ranger sous son drapeau pour envahir les États. Achod, à la tête de son armée, vint trouver son beau-père Isaac pour qu'il engageât le rebelle à vivre en bons rapports avec son roi et à se soumettre à son autorité. Mais Moïse ne voulut rien entendre. Alors, partageant son armée en deux corps, Achod, après une marche forcée, surprit le rebelle au milieu de la nuit. Les soldats de Moïse ne firent qu'une légère résistance et s'enfuirent, et leur chef, avec une grande peine put s'échapper et se sauver dans le pays des Sissagans, de là gagner celui des Zanark, où il parvint à se procurer une armée nombreuse et revint poursuivre la campagne contre le roi. Mais Achod, avec la promptitude qu'il mettait à toutes ses entreprises, vint aussitôt à sa rencontre. La bataille fut livrée. Le roi aperçut Moïse au milieu de ses troupes, il se précipita sur lui et, d'un coup de son glaive fendit son casque et lui fit à la tête une profonde blessure. La bravoure d'Achod terrifia les soldats du rebelle qui reculèrent épouvantés et s'enfuirent. Moïse fut pris blessé et on lui brûla les yeux avec un fer rouge. L'ordre fut rétabli dans la province d'Oudi où le roi laissa un nommé Amram pour la gouverner. Cet Amram était doué d'une force de géant et on l'avait surnommé le « Tzouligh », ce qui veut dire : petit taureau. Achod s'en revint après dans la province de Chiragh.

Pendant cette expédition, Abas, frère du roi, que celui-ci chérissait particulièrement, voyant d'un œil d'envie les belles actions d'Achod, et ne tenant plus compte de son affection, conspira contre lui avec son beau-père Kourkène, prince des Aphkhases; ils devaient tuer le roi. Ils prirent donc à leur service une bande d'assassins qu'ils emmenèrent avec eux dans la province de Chiragh, où se trouvait le roi et revenait à Éraskavors sa capitale. Par bonheur, Achod fut averti du danger dont il était menacé. Comme il lui était impossible de leur résister, il fut bien heureux de pouvoir prendre toute sa famille et le propre fils de son frère rebelle Abas avec lui et de revenir en hâte dans le pays d'Oudi. Dans cette province il put mettre sur pied des troupes avec lesquelles il entra dans le pays des Aphkhases qu'il ravagea et détruisit presque entièrement.

Les conjurés qui ne se doutaient pas que le roi avait rebroussé chemin, se rendirent à son palais; ils ne l'y trouvèrent pas et en furent aussi honteux que furieux. Ils pillèrent ce palais et y prirent tout ce qui appartenait au roi; puis ils commencèrent le sac du pays. Mais Achod apparut avec ses soldats. Il y eut plusieurs batailles entre lui et les conjurés; à la fin, ils se réconcilièrent tous grâce à l'intervention de Vassagh-le-Suni.

Peu de temps après, Achod surprit ce même Vassagh en flagrant délit de trahison contre lui. Il le fit enchaîner et reléguer dans une forteresse.

Isaac, le beau-père du roi, était un ami particulier et intime de Vassagh; il fut excessivement irrité de ce que le roi venait de faire. Achod et Isaac prirent les armes l'un contre l'autre; mais les satrapes arméniens intervinrent et remirent l'accord entre le gendre et le beau-père.

Immédiatement après, Kourkène, le prince des Aphkhases, qui nourrissait une haine profonde contre Achod et contre Adernerseh, roi des Géorgiens, prit les armes contre eux deux. Les deux rois réunirent leurs forces contre le rebelle qui était aidé par Abas, frère d'Achod. La victoire resta aux deux rois qui écrasèrent les révoltés et les forcèrent à implorer leur pardon.

Après Kourkène, Isaac, le beau-père du roi, se révolta contre lui. Il mit sur pied, en secret, un corps de huit mille hommes et vint porter la désolation dans le pays d'Oudi. Après cela, il envahit la province des Koukark et s'empara de la forteresse de Gaïan. Il mit en liberté Vassagh qui avait été relégué dans ce fort par Achod avec les femmes de quelques-uns des satrapes rebelles. Ensuite il s'empara d'un autre fort et fit passer au fil de l'épée tous les soldats qui en avaient la garde. Il ravagea les campagnes et dévasta tout le pays. Puis, il se retira dans les régions montagneuses des Koukark.

Achod fut profondément affligé lorsqu'il apprit cela. Immédiatement il choisit trois cents soldats d'élite parmi ses soldats et marcha contre Isaac. Il s'était fait accompagner par un évêque et quelques prêtres et s'était informé de l'endroit où il pourrait trouver Isaac et ses hommes. Arrivé sur une colline, près de laquelle celui-ci avait placé son camp, Achod fit reposer un peu ses hommes et envoya l'évêque parler au prince rebelle pour lui demander d'arrêter la révolte, de restituer les deux châteaux dont il s'était emparés et de remettre le butin qu'il avait pris. Isaac retint l'évêque auprès de lui et s'écria; « C'est avec le sabre que je répondrai au roi. » Il cerna la colline où Achod avait pris position. Celui-ci à la tête de deux cents hommes seulement, car les autres étaient épuisés de fatigue, descendit la colline et livra combat à Isaac. Il remporta la victoire, et l'on dit que cette bataille fut si meurtrière que deux hommes seulement de l'armée d'Isaac purent sauver leur existence. Ces deux hommes furent Isaac et son fils Grégoire qui, faits prisonniers, furent amenés devant le roi. On leur creva les yeux et on les laissa libres d'aller où il leur plairait. La province d'Isaac fut reprise, gouvernée et considérée depuis comme possession du roi.

Achod s'en revint à Douin. Peu de temps après il partit avec un petit détachement pour la province d'Oudi avec l'intention d'y faire seulement un voyage d'agrément. Comme il effectuait ce voyage, on l'informa qu'Amram Tzouligh, qu'il avait fait gouverneur du pays, s'était mis en révolte et avait entraîné les autres satrapes à sa suite. Achod alla immédiatement trouver le roi des Égériens qui était son allié et qui lui donna une légion de cavalerie égérienne et il entra dans la province d'Oudi.

Amram avait installé son camp dans les broussailles d'une forêt impraticable située près du fleuve Gour. C'était une position peu favorable aux évolutions du roi Achod. Mais non loin de là, se trouvait une forteresse qu'un hasard heureux avait fait abandonner. Les chemins qui conduisaient à cette forteresse étaient des passages étroits que l'on pouvait aisément défendre. C'est là que les troupes royales vinrent se retrancher.

Amram en fut averti et vint cerner l'endroit. De sorte que les gens qui s'étaient retranchés dans la forteresse ne purent plus sortir pour se procurer des provisions. L'eau même leur manqua, car le château était juché sur le flanc d'un rocher entouré de précipices de tous les côtés. Les soldats du roi commencèrent à se décourager et entrèrent en intelligence avec l'ennemi; ils s'engagèrent à livrer Achod pourvu qu'on leur laissât la liberté de sortir du pays sans leur faire aucun mal. Achod, fut prévenu du danger dont il était menacé. Pendant la nuit, il s'élança sur un coursier léger et rapide et, suivant les sentiers étroits qui menaient au fort, il s'élança au milieu de la cavalerie d'Amram, et se sauva ainsi, abattant tous ceux qui voulaient lui couper le passage. Amram, exaspéré de voir le roi lui échapper, entra dans la forteresse, prit tout ce qu'ils avaient à ceux qui s'y trouvaient et leur permit, ensuite, de regagner leur patrie.

Achod se réfugia d'abord dans le château de Gacavacar. C'est de là qu'il leva une légion d'une centaine d'hommes. Il se retira ensuite dans l'île de Sévan. Georges, de la Maison des Marzbédounis, l'un des chefs les plus estimés du roi et prince d'une grande bravoure, se mit à la tête de vingt hommes, traversa le pays, essayant de recruter des soldats pour son souverain, mais il ne put réunir que peu d'hommes. La plupart des satrapes, ne se fiant plus l'un à l'autre, restèrent enfermés dans leurs châteaux et ne pensèrent qu'à leur intérêt personnel ne se souciant pas de celui de leur roi et de leur patrie.

C'est à cette époque que le calife eut connaissance de tout le mal que Youssouf avait fait aux Arméniens et qu'il apprit aussi qu'Achod s'était placé sous l'autorité et la protection de l'empereur. Il fut exaspéré contre Youssouf et jugea que le roi s'était conduit sagement puisqu'il n'avait agi de la sorte que pour se soustraire à la tyrannie de Youssouf. Le calife sut aussi que Kakigh, prince de Vasbouragan, qui n'avait pas voulu se soumettre à l'empereur, s'était au contraire déclaré indépendant. Il lui envoya alors des

présents et une couronne royale. L'envoyé du calife lui posa la couronne royale sur la tête, lui fit ceindre les insignes royaux et le proclama solennellement roi du pays de Vasbouragan. Dès lors, Kakigh devint roi absolu de cette province. Il fit bâtir une ville magnifique dans l'île d'Aghtamar de la mer des Peznounis.

Youssouf, qui était toujours l'ennemi juré de Kakigh, en entendant tout ce que le calife avait fait pour ce dernier, devint furieux. Il se promit de lui faire tout le mal possible et de le placer sous sa suzeraineté. Mais avant, il voulut se rendre indépendant et se révolta contre le calife; celui-ci envoya une armée contre lui et Youssouf fut battu complétement, fait prisonnier et jeté dans un cachot par ordre du calife même, qui, peu de temps après, crut pourtant faire un acte de bonne politique en lui rendant la liberté et le gouvernement d'Aderbadagan.

En rentrant dans sa province, Youssouf apprit qu'Achod s'était retiré dans l'île de Sévan. Il envoya Nessir, l'un de ses chefs, pour mettre toute l'Arménie sous son joug et s'emparer du roi. Nessir vint d'abord à Douin où il fit prisonniers plusieurs personnages. Il chercha même à se saisir du patriarche Jean, mais celui-ci, ne se trouvant plus en sûreté dans cette ville, était parti dans un autre endroit. Peu après, Youssouf rappela Nessir qui, en quittant l'Arménie, y laissa pour successeur un autre chef du nom de Béchir.

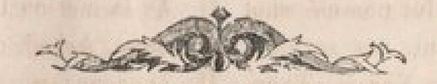
Ce dernier s'informa de la situation d'Achod dans l'île de Sévan, choisit un millier d'hommes parmi les plus braves et les plus intrépides de ses soldats et vint pour faire main-basse sur l'île et se saisir du roi. Il dévasta tout le pays sur son passage. Georges-le-Marzbédouni le rencontra et, avec ses vingt hommes, battit en plusieurs endroits les maraudeurs de son armée. Cette vingtaine de vaillants Arméniens qui, par dévouement pour leur roi et leur patrie, suivaient Georges, enhardis par leurs petits succès, eurent le courage de fondre sur les troupes de Béchir et de les forcer de prendre la fuite, après leur avoir tué un grand nombre d'hommes.

Béchir, furieux de cette défaite, leva cette fois une armée nombreuse et se mit à la poursuite de Marzbédouni. Il ne put ni le rencontrer ni savoir où il était. Il s'avança vers l'île de Sévan avec l'intention bien arrêtée de capturer Achod. Il installa même son camp en face et bien en vue de l'île.

Achod, le roi de fer, sans perdre son courage et sans ressentir la moindre crainte, fit immédiatement préparer dix vaisseaux, dans chacun desquels il plaça sept archers, aussi braves qu'habiles à tirer de l'arc. Ces vaisseaux étaient destinés à côtoyer la rive et les archers devaient alors harceler incessamment l'ennemi de leurs flèches. Quand ils commencèrent à lancer leurs traits, les soldats de Béchir furent pris de terreur. Chaque flèche était jetée avec une telle précision que tout soldat visé tombait mort ou blessé. À la fin, l'armée de Béchir, voyant que chaque minute lui faisait éprouver une perte, se décida à prendre la fuite et à abandonner le camp au vainqueur.

Béchir exaspéré de n'avoir pas atteint son but, marcha sur la forteresse de Kéghé, sur laquelle il voulut déverser sa vengeance. Mais Georges-le-Marzbédouni était là avec sa suite. Il chargea les troupes de Béchir et marqua son passage par des monceaux de cadavres. Le cheval de Béchir eut les jambes brisées et ce n'est que bien difficilement que celui-ci put prendre la fuite avec ses soldats. Mais il arriva aussi que la suite de Georges fut tellement diminuée qu'il se vit forcé de cesser le combat. Alors les habitants de Kéghé et d'autres places fortes, craignant pour l'avenir les représailles de Béchir, quittèrent ces places et se réfugièrent dans d'autres. Aussitôt que Béchir en eut connaissance, il fit occuper tous ces châteaux-forts.

Un peu après ces événements, Nessir revint en Arménie et fixa sa résidence dans la ville de Douin. Il se fit un devoir de ne plus persécuter les Arméniens et de les gouverner en paix. Le roi Achod mourut peu après, heureux de voir l'Arménie tranquille enfin. Il avait régné quatorze ans et demi.



REGNE DU ROI APAS

(A. D. 928)

A la mort du roi Achod II, Kakigh Ardzrouni, roi de Vasbouragan, prit le deuil. Il voulut faire sans retard couronner Apas, frère du roi décédé. Achod n'ayant pas eu d'enfants, Apas, son frère, devenait son successeur légitime. Kakigh invita donc tous les satrapes de l'Arménie à se rendre dans la province de Vasbouragan et les engagea, dans l'intérêt de leur patrie, à élire Apas pour roi. Il fit appeler en même temps ce dernier. Les satrapes se rendirent à l'invitation de Kakigh qui posa, en leur présence, la couronne royale sur la tête du frère d'Achod II et le proclama roi des Arméniens. Ceci se passa en l'an 928.

Apas se fixa ensuite dans le pays d'Ararat, dans la province de la petite Vanant, et fit de la ville de Kars le siège de son gouvernement. Il se fit escorter de troupes et fit une tournée dans son domaine. Avec l'aide du célèbre Georges-le-Marzbédouni, il débarrassa la contrée de toutes les hordes de brigands qui l'infestaient depuis quelque temps. Le royaume prit un nouvel aspect, l'Arménie semblait jouir enfin des douceurs de la paix. Les Arméniens pour fuir l'invasion des barbares, s'étaient exilés volontairement; parmi eux se trouvaient des gens du clergé et tous vivaient dans le pays des Égériens. Quand ils surent que la paix et l'ordre avaient été rétablis dans leur pays, ils y revinrent tous.

Nous croyons devoir citer à présent les noms de quelques-uns des chefs ou satrapes de l'Arménie grecque qui, à cette époque (A. D. 935), se rendirent célèbres. Nous nommerons d'abord Johan, Kourkène et son frère Théophile. Le premier fut remarquable par sa bravoure et sa valeur et fut nommé chef du corps d'armée de l'Est des Grecs. Dans ce commandement, ses services lui acquirent une réputation égale à celle de Bélisaire et de Nersès. Théophile remplit l'importante charge de gouverneur des Chaldéens. L'empereur Jean Tchimichkik était le neveu de Théophile.

En l'année 936, mourut Achod, fils de Chabouh, neveu du roi Apas, que Youssouf avait fait roi pour jeter la discorde entre les Arméniens et l'opposer au roi Achod II. Après sa mort, son royaume ne fut plus considéré comme tel. L'année après, mourut aussi Kakigh l'Ardzrouni, roi de Vasbouragan. Il venait de régner vingt-neuf ans. Ce fut son fils Achod, surnommé Térénigh du nom de son grand père, qui lui succéda. Peu de temps après son avènement au trône de Vasbouragan, cet Achod, à l'instigation de perfides calomniateurs, destitua le vieux général de son père, Abelkarib-le-Havnouni vaillant guerrier et soldat distingué, de son poste de chef des forces du royaume et mit à sa place un nommé Serkis. Abelkarib fut profondément irrité de l'affront que lui fit le nouveau roi. Il excita contre Achod le puissant prince des provinces de Hér et de Zaravant, qui, après avoir dévasté la province des Antzévatzi, fit Achod Térénigh prisonnier et l'amena à Hér où il le fit mettre en prison. Chaque jour, ce prince, lorsqu'il sortait de la ville, faisait retirer de sa prison le malheureux Achod et s'en faisait accompagner à cheval pour le livrer aux railleries et aux insultes de ses serviteurs.

Le clergé arménien fut tellement indigné de la conduite d'Abelkarib, qu'il lança un anathème contre lui. Abelkarib fut tellement ému de cet anathème que, rentré en lui même, il prit la résolution de délivrer le roi Achod des mains de son ennemi. Il fit prévenir en secret Achod que la première fois qu'on le ferait sortir de la prison pour servir de risée au peuple de Hér, il fît son possible pour s'échapper et accourir en hâte sur les bords de la mer où lui, Abelkarib, se tiendrait prêt à venir à son aide. Un jour donc, Achod, qui avait eu à supporter toutes sortes de mauvais traitements, éperonna son cheval et courut au galop vers l'endroit où il était entendu qu'Abelkarib l'attendrait. Aussitôt le peuple se mit à le poursuivre, mais Abelkarib et sa suite se jetèrent entre lui et cette foule inepte, qui fut repoussée et forcée de rentrer en hâte dans la ville dont elle ferma les portes.



ABAS FAIT PRISONNIER BÈR, ROI DES APHKHASES, ET LUI FAIT CREVER LES YEUX

Abelkarib, arrivé devant la ville et en trouvant les portes closes, enfonça, par un effort merveilleux de force humaine, son glaive dans l'une d'elle, bien qu'elle fût recouverte de fer et revint sur ses pas pour protéger la retraite d'Achod. Tous deux s'en retournèrent ensuite dans le pays de Vasbouragan où Achod Térénigh rentra en possession de son trône. Les évêques retirèrent l'anathème qu'ils avaient prononcé contre Abelkarib, à qui le roi restitua généreusement sa dignité de chef des armées.

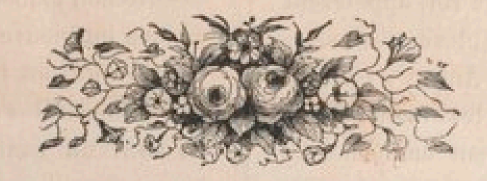
Achod Térénigh mourut après avoir régné seize ans. Abausahl-Hamazasb, son frère cadet, lui succéda.

Ce fut en l'année 943, qu'Apas, roi d'Arménie, fit élever, dans la ville de Kars, une magnifique église dont la construction dura cinq ans. Afin d'en faire un monument digne d'un roi, il ne voulut épargner ni soins ni trésors. Déjà la construction de cette église était à sa fin et l'on songeait à faire la cérémonie de sa consécration, lorsque Bér, roi des Aphkhases et des Géorgiens, par esprit de jalouse inimitié, vint envahir l'Arménie et mettre son camp sur les bords du fleuve Gour. Apas, pris à l'improviste, lui envoya demander dans quel but il était venu et ce qu'il exigeait de lui. Bér lui répondit avec mépris: « Je suis venu pour faire consacrer selon le rite des Géorgiens l'église que tu as construite, car je ne veux pas que tu la fasses consacrer selon le rite des Arméniens. » Apas, outragé par cette réponse, réunit son armée, se fit accompagner par Georges-le-Marzbédouni, et s'avança contre Bér dont il résolut de châtier l'arrogance. Arrivé près du fleuve, quand il vit la multitude de ses ennemis, il fut pris de crainte et eut un moment l'idée de battre en retraite. Mais le prince Georges remonta son courage et lui conseilla de mettre son camp de ce côté et à une certaine distance du fleuve. La nuit fut consacrée au repos. Au petit jour, Georges prit avec lui quelques hommes d'élite, passa le fleuve et tomba sur l'ennemi qui se préparait au combat. En un instant, le camp de Bér fut mis en désordre. Apas donna aussitôt l'ordre à ses archers de harceler avec les flèches les ennemis qui finirent par prendre la fuite.

Bér, dépité par cette défaite, ne perdit pas cependant le courage. Il rallia ses légions et, le lendemain, vint fondre sur le camp arménien qui ne comptait pas le voir venir et qui se réjouissait déjà de sa victoire. Tout d'abord la confusion se mit dans les rangs d'Apas, mais celui-ci sauta bien vite sur son cheval et, armé de son sabre à deux tranchants, il s'élança courageusement sur les soldats de Bér, qui surpris, à leur tour, de cet audacieux assaut, furent ébranlés un moment. Les troupes d'Apas suivirent l'exemple du roi et se précipitèrent résolument sur leurs adversaires, abattant tout ce qui résistait. Le gros de l'armée de Bér fit alors volte-face et se mit à fuir. Apas poursuivit les ennemis, en fit tuer un grand nombre qui repassaient le fleuve. Non content de cela, il passa lui-même le fleuve à la tête de ses hommes et poursuivit encore l'ennemi, dont il fit un véritable carnage et s'empara de leur téméraire roi, ainsi que d'un grand nombre de ses soldats.

Il prit un immense butin sur le champ de bataille même et fit enchaîner Bér, qu'il amena dans la ville de Kars. Il le fit conduire à l'église nouvellement bâtie, celle-même qui avait été cause de la guerre, et lui dit: « Voici l'église de Dieu que tu voulais consacrer selon ton rite, admire la magnificence de tes propres yeux, car tu ne pourras plus jamais la revoir. » Ce disant, il ordonna de lui crever les yeux. Quand les Aphkhases apprirent cela, le peuple fut plongé dans la tristesse. Leurs chefs apportèrent de nombreux présents à Apas, le priant de faire la paix avec eux. Cette paix leur fut accordée et ils reprirent leur roi aveugle après avoir conclu un traité d'alliance avec les Arméniens.

Apas avait atteint un âge très-avancé; il mourut après vingt-quatre ans de règne. Il laissa deux fils: Achod et Mouchegh.



ACHOD III. ET SEMPAD II.

(A. D. 951)

Achod, surnommé le Charitable, monta sur le trône de l'Arménie en l'an 951.

La nouvelle de la mort d'Apas s'était répandue partout et les peuples voisins, ennemis des Arméniens, envahirent bientôt le pays. La population épouvantée fuyait de tout côté. En peu de jours, les bourgs et les villages furent déserts. Achod, ne resta pas, cependant, inactif en présence de l'invasion des barbares. Il rassembla au plus vite une petite armée de deux mille hommes, tous gens braves et résolus, il se mit à leur tête et entreprit une tournée dans son royaume. Pendant trois ans, il ne fit que passer d'une province dans l'autre, rencontrant et battant partout les envahisseurs, remettant l'ordre et ramenant la paix. La renommée de ses hauts-faits jeta bientôt l'épouvante parmi ses ennemis. Les Arméniens, excités par l'exemple de leur roi, accoururent grossir les rangs de son armée à laquelle ils furent fiers d'appartenir. En peu de temps, Achod finit par avoir à son service cinquante cinq mille hommes. Pour les commander, il nomma Kor, le fils du fameux Georges-Marzbédouni. Kor voulut encore augmenter le nombre de ses soldats, bientôt Achod se vit quatre vingt mille hommes sous les armes. C'est avec eux qu'il s'illustra dans maintes affaires et qu'il devint alors la terreur de ses ennemis et la gloire de sa patrie.

Il y avait neuf ans qu'il était au pouvoir, quand les Arméniens, saisis d'admiration pour la vaillance, la sagesse et la piété de leur roi, appelèrent le roi et le patriarche des Aghouanks en Arménie, rassemblèrent tous les nobles du royaume avec le patriarche Ananie dans la ville d'Ani et y couronnèrent solennellement Achod. Les guerres, les troubles, les factions qui avaient agité et divisé l'Arménie depuis quelque temps, avaient empêché d'y sacrer les rois jusqu'alors. Le sacre d'Achod eut lieu en 961, dans la ville d'Ani de la province de Chiragh, comme on l'a vu plus haut. La ville d'Ani devint alors le siège du royaume.

Le prince Mouchegh, frère du roi, poussé par l'ambition, chercha à se constituer de nombreux amis parmi les satrapes arméniens. Quand il les eut trouvés, il s'investit lui-même de la dignité royale et se proclama roi dans le ville de Kars. Cependant il se montra toujours soumis envers son frère et lui prêta son aide dans toutes les occasions. C'est pour cela qu'Achod ne mit aucun obstacle à ses projets et le laissa se proclamer roi.

Pendant le règne d'Achod, David prince des Daïk, dans l'Arménie soumise aux Grecs, se rendit lui aussi célèbre par sa valeur et sa belle conduite. Il jouissait des bonnes grâces de l'Empereur qui lui confia l'administration de toute l'Arménie grecque.

L'an 952, l'Arménie fut encore envahie par les Sarrasins, sous la conduite d'un chef du nom de Hamdoun, qui avait d'abord commandé toutes les forces du calife et qui, plus tard, s'était révolté contre son souverain. Ce Hamdoun, jaloux de la belle renommée d'Achod, lui avait réclamé des tributs très-lourds. Achod s'avança courageusement contre lui, lui livra bataille et le défit. Il le tua même avec un grand nombre de ses soldats. Le calife ayant appris la victoire d'Achod, en fut tellement satisfait qu'il lui envoya de nombreux présents et une double couronne royale et le fit couronner de nouveau en lui donnant le titre de Chahi-Armén ou Chahanchah, ce qui signifie Roi des Arméniens ou Roi des rois.

Achod embellit et réorganisa son royaume; il fit construire les fortifications intérieures de la ville d'Ani; il fit encore bâtir d'autres châteaux-forts et fortifia toutes les places importantes qui se trouvaient dans ses possessions. Il s'acquit aussi une grande renommée par ses vertus privées. Il fit bâtir un grand nombre d'hôpitaux, d'infirmeries et des maisons pour les pauvres, qu'il se fit un devoir d'aller visiter souvent. Dans ces établissements, il donnait le spectacle d'une grande familiarité avec tous les malheureux. L'on assure même qu'il faisait appeler les malades incurables, les lépreux, qu'il les

faisait asseoir à sa table et qu'il mangeait à côté d'eux. Sa générosité pour les pauvres était sans limites, aussi l'on n'a pas trouvé à sa mort une pièce de monnaie dans ses coffres. C'est justement ce qui lui a fait donner le surnom de charitable. Après vingt-six ans de règne, Achod-le-Charitable, mourut en l'an 977. Peu de temps après lui, Abousahl mourut à son tour et laissa son sceptre à son fils aîné Achod.

Achod-le-Charitable laissa trois fils; Sempad, Kakigh et Kourkène. Sempad étant l'aîné, succéda à son père et monta sur le trône d'Arménie sous le nom de Sempad II. Il fut sacré dans la ville d'Ani le jour même de la mort de son père. Le pays était quelque peu troublé, Sempad y ramena l'ordre. Il devint extrêmement puissant et il prit le titre superbe de Conquérant et de Roi des rois.

Ce même Sempad II, voulant laisser à la postérité un souvenir de sa gloire, se mit, en l'année 979, à fortifier encore la ville d'Ani. Il fit bâtir les grandioses murailles qu'on voyait autour de cette ville. Sur ces murailles élevées et épaisses il fit placer de hautes tours pour servir de refuge à ceux qui seraient obligés de défendre la place. Puis il fit creuser devant ces murailles une tranchée extérieure, qui, par sa largeur et sa profondeur, protègerait la ville et ses édifices. Il fit recouvrir et paver en briques et en pierres cette tranchée. Il fallut huit années pour achever cette tranchée colossale. Dans la ville même, il bâtit une telle quantité d'églises qu'avec celles construites avant son avènement au pouvoir, elles formaient ensemble le nombre surprenant de mille et une églises. Ceci amena l'usage, parmi le peuple qui voulait prêter un serment solennel, de jurer par les mille et une églises d'Ani. Sempad fit aussi jeter les fondations de la cathédrale d'Ani, sous la direction du célèbre architecte Teridate. C'était en 984 et la mort ne lui permit pas d'achever ce monument.

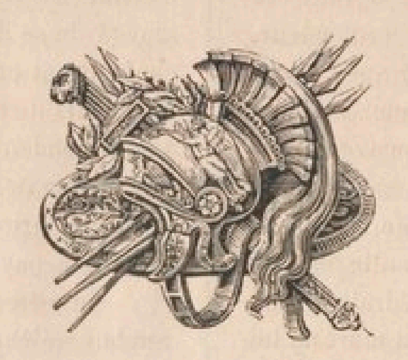
Vers cette même année 984, Mouchegh, roi de Kars et oncle du roi Sempad, mourut après avoir régné vingt-cinq ans. Son fils Apas lui succéda. Avant son avènement au trône, ce jeune prince fit preuve d'ignorance et de paresse, mais aussitôt qu'il eut prit la direction des affaires de son gouvernement, il parut tout autre et montra une aptitude qui surprit tout le monde. Il fonda des écoles et les fit diriger par des gens instruits afin de répandre l'instruction parmi les enfants de la province de Vanante. Différentes branches de la science étaient enseignées dans ces écoles et ceux des jeunes garçons dont il remarqua l'intelligence étaient exercés dans l'art militaire. Enfin cet Apas, fils de Mouchegh, passa un temps considérable à supprimer les abus et à réformer l'administration dans son royaume.

À la même époque, la province de Vasbouragan fut envahie par l'émir Abouthelb, chef de la province de Koghten, qui fit irruption dans ce pays à la tête d'une armée considérable. Achod Ardzrouni qui gouvernait alors ce pays, envoya contre Abouthelb le général Abelkarib, neveu du célèbre général du même nom. Abelkarib s'avança jusqu'à la province de Djouach et mit son camp dans l'endroit appelé Paguiar. Ses soldats laissèrent leurs chevaux paître en liberté et eux-mêmes se reposèrent et s'endormirent. Abouthelb fit avancer ses troupes et surprit les Arméniens et les cerna. Les Arméniens effrayés, coururent gagner à pied une forteresse qui se trouvait proche et se mirent sur la défensive. Les soldats de l'émir pillèrent le camp abandonné et se dirigèrent du côté de la forteresse. Ils envoyèrent dire aux soldats de Vasbouragan qu'ils leur faisaient le serment de ne leur faire aucun mal, de ne leur porter aucun dommage à la condition seule de leur livrer leurs armes et de s'éloigner du fort, car, ajoutèrent-ils, nous avons besoin d'armes parce que nous partons faire la guerre dans un pays éloigné. Les assiégés crurent à ces paroles, ils livrèrent leurs armes et sortirent de la forteresse. Aussitôt les ennemis se jetèrent sur leurs crédules victimes qui n'avaient plus aucun moyen de se défendre et les massacrèrent tous. Abelkarib et deux autres chefs furent pourtant épargnés et laissés libres peu après. À peine ces princes étaient-ils de retour dans le Vasbouragan que le roi Achod vint à mourir après avoir, pendant quatorze années, joui de l'autorité royale. Comme il n'avait pas d'enfants, ses deux frères Kourkène prince des Antzévatzi et Sennachérib, prince des Rechdouni, s'emparèrent de l'autorité royale et gouvernèrent le pays simultanément.

En même temps, Sempad, roi des Arméniens, devenait puissant et se rendait célèbre. Tout prospérait sous son gouvernement. Pourtant il se comporta une fois d'une façon qui ne fit pas honneur à sa sagesse. Un incendie éclata tout d'un coup dans les magasins de fourrages et de blé de la ville d'Ani. Le terrible fléau détruisit tout. Le roi Sempad, irrité d'une pareille perte, chercha à découvrir le malfaiteur qui avait allumé cet incendie, mais il ne parvint pas à le trouver. Lorsqu'un jour, un pauvre insensé, qui se trouvait dans l'église, prit le charbon allumé d'un encensoir et sortit de l'église en courant. Tout le monde le voyant ainsi courir avec ce feu, lui demanda ce qu'il voulait faire. Le fou répondit qu'il allait incendier les magasins du roi. La chose fut rapportée à Sempad qui jugea que c'était ce malheureux fou qui avait mis le feu à ses magasins de provisions. Sans se renseigner, il fit d'abord crever le yeux à ce pauvre insensé, puis il le fit couvrir de roseaux et de pailles et ordonna de le brûler vif. Après que le

malheureux eut expiré dans les souffrances de ce supplice atroce, le roi donna l'ordre de jeter son corps hors de la ville. Des religieux qui se rendaient à Ani, trouvèrent le cadavre jeté sur le sol et l'enterrèrent chrétiennement. Quand Sempad l'apprit, il devint furieux, il le fit aussitôt déterrer et jeter aux chiens errants. Les religieux indignés d'une pareille cruauté, s'écrièrent: « Le corps de Sempad sera arraché aussi de son tombeau. » Ce qui advint effectivement quelque temps après.

La gloire que Sempad s'était acquise le rendait de jour en jour plus orgueilleux et plus arrogant. Au mépris des ordonnances ecclésiastiques, sans égards pour les mœurs, il épousa publiquement sa propre nièce; mais celle-ci ne tarda pas à mourir. L'affliction du roi fut immense, il fit faire de magnifiques funérailles à la jeune femme. Il ne lui survécut que peu de temps. Pendant l'année 989, il tomba gravement malade et mourut après avoir régné treize ans. Il fut enterré dans la ville d'Ani.





SEMPAD II FAIT JETER AUX CHIENS LE CORPS D'UN SUPPLICIÉ



GARMRAGUÈL FAIT PRISONNIÈRE LA FEMME DE L'ÉMIR MAMLOUN

KAKIGH I.

(A. D. 989)

Le successeur de Sempad fut Kakigh I, son frère. Kakigh fut proclamé roi des Arméniens le jour même de la mort de Sempad et prit le titre de Chahanchah. Il n'avait pas encore été sacré roi qu'une femme d'Ani, soit qu'elle voulût se rendre intéressante, soit qu'elle fût folle, on ne saurait le dire au juste, se mit à raconter à tout le monde un rêve que, soi-disant, elle avait fait. Elle prétendit que le roi Sempad lui était apparu en songe et lui avait déclaré qu'il n'était pas mort, mais enfermé vivant dans son tombeau. Ce récit émut tous les esprits, le peuple et les soldats firent une émeute. Le roi Kakigh fit alors venir l'homme qui avait déterré le corps du fou que Sempad avait fait brûler vif, comme nous l'avons raconté plus haut, et lui ordonna d'aller maintenant déterrer le corps du roi Sempad et de l'exposer à la vue du peuple et des soldats pour qu'ils pussent se convaincre que Sempad était bien mort. L'homme exécuta l'ordre royal; tout le monde eut la certitude que l'ancien roi n'était pas enfermé vivant dans son tombeau et le tumulte fut apaisé. Mais la prédiction des religieux fut accomplie.

Kakigh était fort prudent et aimait la paix plus que beaucoup de ses prédécesseurs. Il ne manquait pas cependant de courage et il sut se défaire de quelques usurpateurs qui, dans les derniers temps du règne de Sempad, s'étaient emparés de certains châteaux et villes. Il les en chassa et leur fit reconnaître ses droits. Il était bon chrétien et soutint l'église de tout son pouvoir. Ce fut pendant son règne, en 993, que la cathédrale d'Ani, dont Sempad avait fait jeter les fondations, fut terminée. C'est depuis ce temps que le gouvernement pontifical des Arméniens eut son siège dans la ville d'Ani.

Pendant le règne de Kakigh, l'empereur Basile prit, dans l'Arménie grecque, une grande quantité d'Arméniens qu'il transporta en Macédoine avec ordre de s'y fixer; mais ces Arméniens se révoltèrent contre l'empereur, s'unirent aux Bulgares et mirent à leur tête un prince du nom de Samuel. Une guerre s'en suivit, dans laquelle les Grecs furent vaincus et chassés du pays et Samuel fut alors proclamé roi des Bulgares. L'empereur entra en négociations avec lui pour faire la paix, Samuel consentit; mais à la condition que l'empereur lui donnât sa sœur en mariage. L'empereur, au lieu de sa sœur, lui envoya une esclave qu'il fit accompagner par le Métropolitain de Sébaste. Mais Samuel s'aperçut de cette supercherie et fit brûler vif le Métropolitain. L'empereur exaspéré, marcha en personne contre les Bulgares; Samuel le défit. L'empereur, après avoir rallié son armée, revint à la charge et, cette dernière fois, Samuel fut vaincu et en mourut de chagrin.

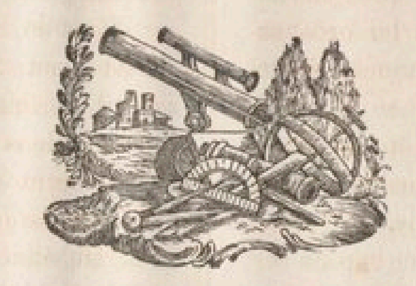
En 996, David prince des Daïk, ayant entendu dire que Pad, émir des Abahounis, était mort, envahit son pays. Il vint assiéger la ville de Manazguèrd, s'en rendit maître et en chassa les étrangers. Il fit habiter la ville par les Arméniens et les Géorgiens qui étaient sous son autorité. Les Sarrasins ne voulurent pas accepter d'être expulsés; ils se réunirent, formèrent une armée nombreuse et revinrent pour combattre David. Mamloun, émir d'Aderbadagan, était avec eux. David se rendit avec ses troupes à Vagharchaguèrd. Kakigh, roi des Arméniens, Apas, roi de Kars et Pacarad, roi des Géorgiens, s'allièrent à lui. Quand les Sarrasins virent tous les préparatifs des chrétiens, ils n'osèrent pas en venir aux mains avec eux, mais pendant la nuit, ils incendièrent les villages des alentours. Puis ils prirent la fuite et rentrèrent dans leur pays. Un des généraux de David, nommé Garmraguel, se mit courageusement à les poursuivre. Il battit leur arrière-garde et, s'avançant toujours, parvint à se saisir de la femme de Mamloun et l'amena devant David.

Mamloun, l'émir d'Aderbadagan, furieux de sa défaite, se prépara à revenir combattre. Il leva une armée nombreuse, il loua des mercenaires aux Mèdes, aux Perses et aux peuples de Korassan, si bien que son armée montait à cent mille hommes. Il se mit en route, passa par le pays de Vas-

bouragan, entra dans la province des Abahounis et mit son camp près de Manazguèrd pour engager le combat avec David; mais celui-ci n'osant pas se mesurer seul avec une pareille armée, et se sentant vieux et infirme, fit prier Kakigh, roi d'Arménie et Kourkène, roi de la Géorgie, de lui venir en aide. Les deux rois lui envoyèrent chacun une légion de six mille hommes. Il eut donc alors une armée forte de vingt mille hommes, avec laquelle il alla au-devant de l'envahisseur. Malgré le grand nombre de ses troupes, après une bataille bien contestée, Mamloun fut défait et chassé du pays. David, après cette victoire, vit sa renommée se répandre dans tout le pays. Les nations voisines le tinrent en grande estime. Mais la jalousie des chefs du pays des Daïk en fut excitée et ils le firent mourir par le poison.

En 1003, mourut Kourkène l'Ardzrouni, prince des Antzévatzi et son frère Sennachérib put alors régner seul dans le pays de Vasbouragan.

En 1020, mourut aussi Kakigh, roi d'Arménie, dans un âge bien avancé. Les trente ans de son règne furent trente ans de prospérité pour sa patrie.



HOHANNÈS-SEMPAD

(A. D. 1020)

Kakigh, avant de mourir, avait recommandé son fils aîné Hohannès, surnommé Sempad, aux Grands de son royaume et l'avait désigné pour son successeur légitime. Aussi Hohannès-Sempad fut-il immédiatement proclamé roi d'Arménie. Ce prince n'était pas sans capacité, mais son excessive corpulence le rendait impropre à la guerre. Son frère Achod était de tempérament et de disposition absolument opposé du roi. Il était fait pour le commandement, il était doué d'une force extraordinaire et faisait preuve d'un courage indomptable. Il montra donc du mépris pour le caractère pacifique du roi et manifesta ouvertement ses prétentions à la couronne. Gorgui, roi des Géorgiens, en eut connaissance et envoya un ambassadeur porter à Hohannès, une couronne royale et lui reconnut ainsi ses droits au trône. Achod en fut singulièrement froissé. Il se fit des partisans et causa des troubles dans le pays. Il voulut même contester à son frère les droits au trône. Mais la majorité du peuple resta fidèle au roi et bientôt une armée de quarante mille fantassins et de vingt mille cavaliers se forma pour prêter main-forte à Hohannès.

Achod, à la vue de cette multitude armée, prit le parti de recourir à Sennachérib, roi de Vasbouragan. Sennachérib, qui était son ami, l'accueillit cordialement et lui fournit des troupes nombreuses. À leur tête, Achod rentra dans la province de Chiragh et vint mettre son camp devant la ville d'Ani. Quand Hohannès vit avec quelles forces Achod revenait, il eut peur, mais l'ambassadeur géorgien qui était encore à Ani, ranima son courage et lui promit de faire Achod prisonnier et de le lui amener.

Une bataille eut lieu entre l'armée d'Achod et l'armée royale. Le Géorgien sortit des lignes au commencement de l'action, se présenta devant les troupes d'Achod et invita avec hauteur ce dernier à un duel. Achod, emflammé de colère, se précipita sur lui le sabre à la main. Le Géorgien leva sa lance pour le frapper, mais Achod d'un coup de son sabre sur la tête, coupa son corps en deux. Puis il fit avancer ses soldats et fondit sur les forces royales et les mit en une complète déroute. Il poursuivit les fuyards jusqu'au fleuve Akourian et revint sur ses pas pour mettre le siège devant la ville royale. Alors les Grands de l'Arménie, le roi des Géorgiens et le patriarche Pierre intervinrent et purent réconcilier les deux frères. Ils leur firent jurer que Hohannès continuerait à régner et qu'Achod agirait comme son lieutenant. Si Hohannès venait à mourir, Achod lui succèderait sur le trône.

Achod était toujours tourmenté par le désir de régner. Il remarqua que plusieurs des satrapes arméniens ne défendaient plus avec autant de chaleur les droits de Hohannès. Pour n'avoir plus d'antagoniste, il prit le parti d'assassiner son frère. Il imagina une espèce de piège qu'il agença auprès de son lit et, feignant d'être gravement malade, il fit appeler Hohannès sous prétexte de recevoir de lui des consolations. En même temps, il avertit son ami, le prince Abirad, que si le roi se trouvait pris par ce piège, il eût à se saisir de sa personne et à l'emmener quelque part pour le tuer.

Hohannès ne soupçonna nullement la perfidie d'Achod et se rendit immédiatement auprès de lui. Mais il ne fut pas plus tôt approché du lit de son frère, que le parquet s'ouvrit et que le malheureux roi fut précipité au fond d'un trou. Hohannès, alors, se mit à adresser des supplications à Achod, lui demandant la grâce de lui épargner la vie. Le prince Abirad feignit d'exécuter la volonté d'Achod, il lia le roi devant lui, le fit sortir de la salle et le conduisit à Ani où il le remit sur son trône, en s'écriant qu'il était préférable pour l'Arménie de posséder un roi sage et doux que d'être gouverné par un tyran cruel. Mais comme il savait bien qu'il n'échapperait pas à la vengeance d'Achod, il se rendit, avec sa famille et toute sa suite, à Douin auprès de l'émir Abousvar. Quelque temps après, celui-ci, excité par les méchants, le fit mettre à mort.

Achod, voyant que sa perfidie était connue, s'éloigna de la province

de Chiragh. Les satrapes qui s'étaient faits ses partisans, l'abandonnèrent. Ses ennemis étrangers virent qu'il était délaissé de tous les siens, se jetèrent sur les châteaux et les places qui étaient sous sa dépendance et lui en enlevèrent plusieurs. Ses ennemis devenant de jour en jour plus nombreux, il se rendit à Constantinople où il fut reçu avec honneur par l'empereur Basile qui lui prêta des légions grecques avec lesquelles il revint en Arménie. Il ramena à lui les satrapes qui avaient abandonné son parti, il reprit les châteaux que les étrangers lui avaient pris, il chassa du pays les envahisseurs et le gouverna en qualité de Lieutenant du roi.

Ce fut à cette époque, en l'année 1021, la deuxième du règne de Hohannès-Sempad, et pendant que Sennachérib régnait en Vasbouragan, que les Tartares-Scythes, appelés Turcs, firent invasion dans la Médie, d'où ils passèrent dans le pays de Vasbouragan. Le roi Sennachérib envoya contre eux son armée à la tête de laquelle il plaça Chabouh. Les Arméniens observèrent de loin leurs nouveaux ennemis. Ils étaient surpris de leur multitude, de leur aspect singulier. Ces hommes portaient tous de longs cheveux comme les femmes; leurs arcs étaient grands et avaient une courbure particulière; ils n'en avaient jamais vu de pareils. Les Scythes avaient aussi une manière étrange de combattre; ils n'engageaient de combat corps à corps, mais ils se tenaient toujours à distance. Ils avaient ainsi toujours un avantage assuré, car ils jetaient leurs flèches avec une vitesse et une précision qui les rendaient extrêmement redoutables. Chabouh remarqua toutes ces choses étranges pour lui; comme ses soldats étaient braves et intrépides, il attaqua les Scythes sans hésiter. Bien des siens tombèrent frappés par les flèches meurtrières de leurs ennemis, mais, il massacra également un grand nombre de Scythes. Le soir venu, les deux armées cessèrent de combattre et se retirèrent. Toutes les deux avaient beaucoup souffert. Les Scythes, qui ne s'attendaient pas à l'assaut des Arméniens, ne se fièrent plus cette fois à recommencer le combat et quittèrent le pays.

Chabouh raconta à son roi comment s'était passée la bataille. Sennachérib resta pensif quand Chabouh lui eut dépeint les barbares avec lesquels il venait d'avoir à faire. Il se rappela que c'était bien là ce que le patriarche S. Nersès avait prédit. Il réunit dans un conseil tous les chefs du pays, toute sa famille, tous ses satrapes et leur proposa, après avoir exposé les dangers que le pays commençait à courir, de donner à l'empereur Basile le pays de Vasbouragan et de lui demander en échange la province de Sébaste avec toutes ses dépendances. Tout le monde y consentit. On envoya donc un ambassadeur à l'empereur, qui examina les stipulations du contrat qui lui était soumis. Le pays de Vasbouragan qui comptait dix villes, soixante-douze châteaux et forteresses et quatre mille villages fut donné à Basile. Le roi Sennachérib quitta donc ce pays avec sa famille, ses soldats et un tiers de la population, environ quatre cent mille personnes et prit possession de Sébaste en 1021.

Peu de temps après, les Scythes, sous le commandement de leur prince Toughril-Bég, entrèrent dans la province de Nigh, où ils exercèrent les plus horribles ravages. Il détruisirent tout; ils brûlaient les églises et forçaient les habitants à renier leur foi. S'étant encore un peu plus avancés dans le pays, Vassagh, le général des Arméniens, vint à leur rencontre, les battit et les força à rebrousser chemin. Alors Toughril-Bég se rejeta sur la Perse, mit le pays sous son joug, prit possession du trône et y régna sous le titre de Sultan.

En 1022, Hohannès-Sempad, roi d'Arménie, craignant l'invasion des Scythes et ne se sentant pas capable de leur résister, envoya le patriarche Pierre à l'empereur Basile pour lui dire que s'il voulait protéger l'Arménie contre les Scythes, il s'engageait de son côté à lui livrer, à sa mort, la ville d'Ani avec toute sa province. L'empereur accepta, et le patriarche lui donna la promesse du roi par écrit que le roi lui-même lui avait confiée. Basile conserva précieusement cet écrit.

En 1026, le roi Sennachérib mourut après avoir régné cinquante-cinq ans. Ses fils, en exécution de la volonté de leur père, transférèrent ses restes dans le Vasbouragan et les y inhumèrent. David, son fils aîné, lui succéda sur le trône.

En 1028, Basile était déjà mort et Constantin son frère lui avait succédé. Constantin était dangereusement malade, il sentit que la vie lui échappait et voulut qu'on appelât un des Arméniens qui résidait à Constantinople, mais il recommanda de lui amener un homme sur lequel il pût compter, tout-à-fait digne de sa confiance. On fit des recherches et l'on crut devoir présenter à l'empereur un prêtre arménien du nom de Guiragos, qui avait la charge de Maître des Cérémonies dans le palais du patriarche arménien et qui était venu, pour certaines affaires particulières, à Constantinople. Quand Guiragos fut en présence de l'empereur, celui-ci retira de son sein l'écrit que Hohannès-Sempad avait envoyé à l'empereur Basile et qui n'était autre que l'Acte de donation de la ville d'Ani. Constantin le mit dans les mains du prêtre en le priant avec instance de le restituer au roi d'Arménie et de lui dire qu'il ne voulait pas profiter de la détresse de ce monarque pour s'accaparer une de ses possessions. Le prêtre reçut l'écrit, mais n'exécuta pas l'ordre qu'il

avait reçu de le remettre immédiatement au roi d'Arménie. En 1034, lorsque Michel fut proclamé empereur, Guiragos se présenta à lui et lui donna l'écrit en question. Il en fut grandement récompensé. L'empereur fut très-joyeux de posséder cette lettre et la fit garder dans les Archives du palais. Il n'attendait plus que la mort de Hohannès-Sempad pour prendre possession de la ville d'Ani.

En 1029, Apas, roi de Kars, vint à mourir. Son fils Kakigh lui succéda.

En 1038, les Perses s'emparèrent de la ville de Pergri, dans le pays de Vasbouragan. Le gouverneur grec la reprit dans un assaut et fit prisonnier le gouverneur perse, nommé Khoudrigh, qu'il garda dans la ville. Bientôt après, le gouverneur fut remplacé par un autre qui, avec la milice de Pergri, s'en alla résider dans une place-forte éloignée où se trouvaient en abondance les provisions pour la cavalerie. L'émir Khoudrigh, qu'on gardait dans la prison de Pergri, trouva le moyen d'en avertir les Perses qui accoururent mettre le siège devant la ville, firent une brèche à ses murailles, entrèrent dans la ville et passèrent au fil de l'épée tous les habitants qu'ils y trouvèrent, aussi bien que ceux qu'ils avaient rencontrés au dehors. Ils massacrèrent vingt-quatre mille personnes tant des Grecs que des Arméniens. La ville fut livrée au pillage et Khoudrigh mis en liberté.

Alors un satrape arménien réunit quelques troupes parmi les Grecs et les Arméniens et vint à son tour assiéger la ville à l'improviste. Il y pénétra par la brèche faite à ses murs et fit un carnage de tous les Sarrasins. Quelques-uns pourtant, et Khoudrigh était de ce nombre, purent se réfugier dans la citadelle. Mais une fois qu'ils s'y furent enfermés, ils souffrirent les plus horribles privations. Ils n'avaient aucune provision et l'eau même leur manquait sans qu'ils eussent un seul moyen de s'en procurer. Les Grecs et les Arméniens qui connaissaient leur situation, ne s'occupaient plus d'eux et restaient fort tranquilles. Ils pensaient bien qu'il arriverait un moment où ces assiégés seraient forcés de se rendre ou mourir de faim.

Mais Khoudrigh, qui ne désespérait jamais de rien, fit sortir de la citadelle, par des passages ignorés, quelques-uns de ses serviteurs et les envoya aux émirs voisins, les priant de venir à leur secours en se rendant maîtres encore de la ville. Les chefs persans se rendirent à ses prières. Ils arrivèrent sans bruit et tombèrent à l'improviste sur les Arméniens et les Grecs et massacrèrent tous ceux qui vinrent à portée de leur fer. Ils en firent prisonniers également un grand nombre. Khoudrigh et ses compagnons furent délivrés. Mais Khoudrigh était tellement exaspéré, qu'il fit creuser une grande fosse et ordonna de couper la gorge aux prisonniers jusqu'à ce que la fosse fut pleine jusqu'aux bords du sang de ces infortunés. Alors il se plongea dans le sang de ses victimes, afin de se venger de tout ce qu'il avait souffert. L'année suivante, l'empereur envoya de nouveau une armée aux Arméniens qui reprit toutes les villes aux Sarrasins.

À cette époque, en 1039, le prince Achod, frère de Hohannès-Sempad, termina sa vie. Il fut enterré dans la ville d'Ani. Son fils Kakigh, qui n'avait encore que quatorze ans, montrait déjà une intelligence peu commune.

Quelque temps après, le roi Hohannès-Sempad vint à mourir aussi après avoir régné vingt ans, et fut enterré à côté de son frère Achod. Il ne laissa point d'enfants. Deux ans avant, David Ardzrouni, le roi de Sébaste, était mort aussi. Comme il n'avait point d'enfants mâles, son frère Adom lui succéda et eut pour l'assister dans l'administration de son gouvernement, son frère cadet nommé Abousahl.



KAKIGH II,

ET LE DERNIER DES ROIS PAKRADOUNIS

(A. D. 1039)

Après la mort des deux frères Hohannès-Sempad et Achod, l'Arménie resta deux ans sans roi. Bien que Kakigh, fils d'Achod, fût l'héritier légitime du trône, cependant les satrapes étaient divisés et ne se souciaient pas de le proclamer roi. C'est alors qu'un de ces satrapes du nom de Vest-Sarkis, qui était chef des Sunis, et qui avait été majordome du roi Hohannès, voyant que le pays était sans maître, enleva une grande partie des trésors royaux et les emporta dans un château qui était sa propriété. Ensuite, il s'empara de plusieurs bourgs et, comme il savait qu'il jouissait d'une grande influence sur la nation, il revint en Arménie avec l'idée de se proclamer roi des Arméniens.

En l'année 1040, l'empereur Michaël, informé de la mort de Hohannès, mit en avant ses droits sur Ani et ses dépendances. Il fit voir son contrat avec le dernier roi et réclama la ville. Mais les Arméniens refusèrent à l'empereur de lui livrer la ville, parce qu'elle était considérée comme le chef-lieu ou la capitale de toute l'Arménie, une cité riche, pleine de monuments magnifiques et renfermant une population nombreuse.

Après bien des pourparlers, l'empereur voyant que les Arméniens ne voulaient pas céder, fit partir une armée puissante, composée de cent mille hommes, pour envahir et dévaster le pays. Vest-Sarkis, le prince des Sunis, dont nous avons parlé un peu plus haut, alla à la rencontre des armées impériales et leur servit de guide dans tous leurs mouvements et évolutions. Bien entendu, sans que les Arméniens en eussent connaissance. Les Grecs répétèrent trois ou quatre fois leur invasion. Enfin ils finirent par ne plus trouver d'obstacle à leur marche, ils entrèrent dans la province de Chiragh et mirent le siège devant Ani.

Alors les Arméniens, enflammés de rage, se rassemblèrent autour du vieux général Vahram Bahlavouni, dans la citadelle d'Ani. Ce Vahram jouissait d'une grande considération auprès des Arméniens; ceux-ci le choisirent pour les conduire au combat contre les Grecs. Vahram forma une armée de trente mille hommes d'infanterie et de vingt mille hommes de cavalerie et la divisa en trois corps. Et, pendant que les Grecs se préparaient à livrer l'assaut, qu'ils amenaient leurs machines de siège pour défoncer les murs, Vahram fit sortir la milice arménienne, fondit à l'improviste sur les troupes grecques, rompit leurs rangs, les tailla en pièces, repoussa le gros de l'armée et mit en fuite tous ceux qui voulaient résister. Le nombre des morts était si grand que les eaux du fleuve Akhourian furent rougies par le sang humain. Les fuyards, effrayés par les cris des vainqueurs, ne savaient de quel côté fuir et se jetaient d'eux-mêmes contre les glaives des Arméniens ou tombaient dans le fleuve sans savoir où ils allaient. Tout fut perdu, anéanti dans un moment pour les Grecs. La rage des Arméniens était telle qu'ils n'épargnèrent personne. Les Grecs jetaient des cris de désolation et suppliaient les Arméniens de cesser le combat, mais ceux-ci n'entendaient plus rien. Alors Vahram se jeta entre les vainqueurs et les vaincus et supplia à son tour ses soldats de cesser le carnage. Ce n'est qu'à la fin qu'il parvint à se faire écouter. Les Grecs alors purent s'enfuir dans leur pays. La nouvelle de cette désastreuse défaite arriva à Constantinople. Les Grecs, excités par Vest-Sarkis, voulurent prendre la plus éclatante revanche sur les Arméniens, mais la guerre civile les força de retarder l'exécution de leur dessein.

Sarkis aspirait toujours à la couronne d'Arménie. Il se fit quelques partisans et essaya de se faire proclamer roi des Arméniens. Il imagina de se faire une espèce de cour dans la ville d'Ani. Mais une trentaine de princes, dont le chef était Vahram Bahlavouni, s'opposèrent à ses vues. Ils s'unirent en conseil auprès du patriarche Pierre et décidèrent de proclamer roi des Arméniens, Kakigh, neveu du dernier roi. Kakigh fut alors invité à se rendre à Ani, dont il s'était éloigné pour ne pas tomber dans les mains de Vest-Sarkis. C'est là qu'il fut sacré roi en l'année 1042. Il n'avait alors que seize

ou dix-sept ans. Quoique si jeune, ce prince était mûr en sagesse, en expérience. Il était fort versé dans les différentes sciences. Il connaissait la littérature grecque et savait profondément l'histoire sainte. Il était d'une haute taille et avait l'aspect gracieux. Son caractère était aussi généreux que sa constitution était solide. Il était prudent, sobre et vertueux. Selon l'expression des écrivains du temps: Il brillait de l'éclat de la seule pierre précieuse de son royaume. Malheureusement, c'était un décret du Ciel que la fin du royaume d'Arménie était arrivée.

Vest-Sarkis, voyant que Kakigh était solidement assis sur son trône, réunit ses partisans et se retira dans la citadelle d'Ani. Kakigh l'apprit et se rendit seul et sans crainte auprès de lui. Il sut, par ses paroles conciliantes et persuasives, l'amener à sortir et à s'éloigner de cette citadelle. Sarkis se retira alors dans le château de Sourmari, mais il ne voulut pas restituer les forts dont il s'était emparé. Il pensait pouvoir les remettre aux Grecs, auprès desquels il pourrait se réfugier et qu'il exciterait contre les Arméniens. En même temps, il parcourut différentes contrées du pays qu'il saccagea. Kakigh apprit la conduite de Sarkis et se mit en campagne contre lui avec une petite troupe de gens intrépides et déterminés. Il entra hardiment dans son camp, le fit prisonnier, le garrotta et le ramena à Ani, où il le fit mettre en prison. Mais quelques personnages vinrent intercéder pour lui et Kakigh lui pardonna et lui rendit la liberté. Trompé par les regrets qu'il manifestait de sa conduite, le roi le fit son conseiller et le traita en ami. Alors le roi de l'Arménie ne s'occupa plus que de l'organisation de son royaume.

Un peu plus tard, de nombreuses hordes de Scythes vinrent encore envahir l'Arménie. Kakigh, sans perdre de temps, leva une armée de seize mille hommes et marcha contre eux. Il mit son camp près des bords du fleuve Hourasdan. L'ennemi était campé de l'autre côté du fleuve. Un jour, après avoir mis en embuscade dix mille de ses hommes, il fit mine de fuir avec les autres comme s'il eût eu peur. Les Scythes, trompés par cette manœuvre, passèrent immédiatement le fleuve et se mirent à poursuivre les Arméniens. Soudain, ils furent assaillis par ceux qui étaient en embuscade et Kakigh faisant aussitôt volte-face, se précipita avec le gros de son armée sur ceux qui le poursuivaient. Un horrible carnage s'ensuivit. Des quantités de Scythes furent noyés en essayant de repasser le fleuve. Quelques-uns seulement réussirent à s'échapper et se sauvèrent dans le pays des Godjaïk. Plusieurs de leurs chefs furent faits prisonniers et emmenés en esclavage. Kakigh prit le butin laissé par ses ennemis et rentra victorieux à Ani.

Les fuyards, après un peu de repos pris dans le pays des Godjaïk, se rallièrent et reçurent des renforts. Peu de temps après, ils revinrent envahir le pays de Vasbouragan. Un homme d'une force colossale et d'une grande bravoure, nommé Léon-Khatchigh le Sourd, à la tête de soixante-dix hommes seulement leur barra le passage. Ce Khatchigh avait un fils âgé de quinze ans qu'il aimait tendrement. Lorsqu'il fut pour partir à la rencontre des Scythes, il insista auprès de son fils pour le faire rester à la maison et ne pas le voir s'exposer aux dangers du combat. Mais Ichkhanigh, son fils, était trop inquiet sur la vie de son père; il s'échappa de la maison quelques instants après et vint rejoindre Khatchigh. Il arriva au moment où celui-ci se trouvait engagé le plus chaudement et, donnant libre cours à l'ardeur de sa jeunesse, il se jeta dans le plus fort de la mêlée. Malheureusement, il fut entouré par l'ennemi et reçut le coup de la mort sous les yeux de son père, le vaillant Khatchigh, qui, accablé par la douleur, fut insensible à tout et resta près du corps inanimé et sanglant de son enfant bien-aimé. L'épée lui tomba des mains et à l'instant même il fut tué à son tour à coups de sabre. Aussitôt les compagnons de Khatchigh prirent la fuite et l'ennemi ravagea la province.

Khatchigh avait encore deux fils qui, à cette époque, se trouvaient à Constantinople. Ces jeunes princes ayant entendu parler de la fin tragique de leur père et de leur jeune frère, obtinrent de l'empereur cinq mille hommes et retournèrent dans leur pays. Ils apprirent que les Scythes se trouvaient dans la province de Hér. Sans perdre de temps, il y coururent et les trouvèrent prêts déjà à les recevoir. Les frères crièrent à l'ennemi de leur rendre leur père. Aussitôt deux Scythes d'une stature colossale se présentèrent. Un duel s'engagea entre les deux frères et les deux Scythes. Mais le simple courage ne pouvait rien contre l'élan inspiré par l'amour filial et fraternel. Le combat ne dura pas longtemps. Les deux Scythes furent tués en même temps. Au même instant, on chargea leurs troupes, et les barbares, après avoir perdu trois mille hommes, prirent la fuite. Les deux frères retournèrent dans leur pays.

KAKIGH

EST EXILÉ DE SON ROYAUME

(A. D. 1043)

Kakigh, par une gestion prudente des revenus de son royaume ainsi que par une sage administration de son gouvernement, s'était rendu très-puissant et très-populaire. L'empereur Monomachus qui avait succédé à Michaël V, sur le trône impérial de Constantinople, renouvela ses prétentions sur la ville d'Ani. Il envoya des ambassadeurs auprès du roi d'Arménie pour lui faire des reproches et même des menaces; mais Kakigh demeura inflexible dans sa détermination de ne pas céder la capitale de son royaume. Monamachus, exaspéré, envoya en Arménie une armée puissante qui vint jusqu'à la province de Chiragh. Kakigh, à la tête de ses troupes, alla à la rencontre des Grecs. Il les battit et les chassa de ses États. L'empereur ne voulut pas supporter une pareille défaite, il fit partir une armée encore plus nombreuse que la première, sous le commandement du célèbre général Nicolas. Il écrivit même à Abousvar, le gouverneur infidèle de Douin, pour le prier de dévaster l'Arménie. Abousvar accepta à la seule condition, qui lui fut du reste accordée par l'empereur, que tout ce qu'il aurait pris aux Arméniens resterait sa propriété. Kakigh, se voyant entre deux ennemis, réussit à calmer Abousvar en lui donnant des trésors. Il se jeta ensuite sur les Grecs qu'il défit encore et qu'il chassa ignominieusement de son royaume.

Mais cette persistance des Grecs à vouloir lui retirer la plus belle ville de son royaume donna à penser à Kakigh qu'ils n'agissaient qu'aux instigations de Vest-Sarkis. Il se saisit de ce Sarkis et voulut le mettre à mort; mais le traître imagina des moyens pour se faire croire innocent et faire retomber la faute sur d'autres. C'est de là que prit naissance l'inimitié entre le roi et les autres satrapes que Vest-Sarkis excitait continuellement contre leur maître dont il faisait un objet de haine.

Sarkis réussit à former un parti contre le roi, et tous ceux qui s'étaient unis à lui, écrivirent à l'empereur pour lui faire connaître comment il devait agir s'il voulait réussir. Suivant leur conseil, l'empereur invita Kakigh à venir à Constantinople. Mais Kakigh refusa, à deux reprises, de se rendre à cette invitation bien que l'empereur lui eût juré qu'il ne lui serait fait aucun mal et, qu'au surplus, on ne le forcerait pas à venir si telle était sa volonté. Le général Vahram et le patriarche Pierre, ainsi que plusieurs satrapes de ses amis, lui conseillèrent toujours de ne point aller à Constantinople. Enfin, l'empereur le pressa tellement, et les chefs de la faction formée contre lui jurèrent si solennellement en présence du patriarche Pierre, que non seulement ils ne permettraient jamais aux Grecs de prendre possession d'Ani, mais qu'aussi, en cas de violation du serment de l'empereur qui attenterait à sa liberté, ils prendraient les armes contre les Grecs pour le faire revenir dans ses États, que Kakigh, pour ne pas donner de prétexte à troubles et à révoltes dans son royaume, finit par céder, quoique à contrecœur. Il confia la ville aux soins particuliers du patriarche, il nomma gouverneur un de ses favoris du nom Abirad à qui il remit aussi le commandement de l'armée. Vest-Sarkis fut chargé du soin du palais royal. Il se fit escorter par quelques troupes et accompagner par ses amis les plus dévoués et se mit en route. Quand il fut aux portes de la ville impériale, les Nobles et les Grands de l'empire allèrent au-devant de lui et le reçurent en grande pompe. On le conduisit avec toutes les marques du plus grand respect jusqu'à l'empereur qui l'accueillit avec tous les honneurs dus à son rang.

Après quelques jours de résidence à Constantinople, l'empereur revint sur l'ancienne question de la ville d'Ani. Il offrit à Kakigh, s'il voulait consentir à la lui céder, de lui donner en échange la ville de Mélitène, dans la Petite-Arménie, avec toute sa province. Kakigh refusa. L'empereur, violant le serment qu'il avait fait, le relégua dans une île.



LES ARMÉNIENS, DANS UNE SORTIE, REPOUSSENT LES GRECS QUI ASSIÈGENT ANI

Quand la nouvelle en parvint en Arménie, les satrapes se divisèrent en deux partis. Le parti de Vest-Sarkis l'emporta. On écrivit une lettre à l'empereur qui fut signée même par les amis du malheureux Kakigh, qui furent trompés par le perfide Sarkis. La lettre fut envoyée à l'empereur avec les clefs de la ville. On lui livrait Ani avec toutes ses provinces. L'empereur rappela alors Kakigh de son exil, lui montra la lettre des satrapes et lui dit: « Que peux-tu avoir à dire à présent? Voilà que tes princes m'ont donné Ani et tout l'Orient. »

L'infortuné roi, se voyant alors abandonné des siens et sous le pouvoir de l'empereur qui était bien décidé à le forcer par tous les moyens à accepter le fait accompli par ses satrapes, l'infortuné roi Kakigh, disons-nous, après avoir résisté quelque temps, comprit que tout était inutile, que tout était perdu; il se résigna à son triste sort et signa l'acte de cession. Monomachus, joyeux d'avoir obtenu ce qu'il désirait, donna au roi d'Arménie la ville de Bizou et d'autres propriétés en Cappadoce, et, en même temps, un magnifique palais à Constantinople. Il lui reconnut, en outre, une pension qui lui serait servie par le gouvernement de l'empire grec. Ceci eut lieu en l'an 1046.

C'est ainsi que le royaume d'Arménie fut complètement anéanti. Le roi exilé ne possédant plus rien de ses vastes possessions, sa douleur en fut immense. Il ne faisait plus que pleurer la chute de sa nation et de sa maison.

L'empereur, après avoir de cette façon forcé le roi Kakigh à abdiquer, envoya son général Nicolas avec une puissante armée prendre possession de la ville d'Ani et des provinces qu'on lui avait cédées. Le gouverneur Abirad, qui ignorait tout ce qui s'était passé à Constantinople, ferma les portes de la ville quand il vit approcher l'armée grecque et se retrancha avec ses soldats qui ne savaient rien non plus. Ils se décidèrent tous à la défendre, déclarant que c'était au roi leur maître à venir en personne céder sa capitale. Les Grecs, après cette déclaration, se préparèrent à s'emparer d'Ani par la force, mais les Arméniens, animés par l'amour de la patrie, sortirent en masse de la ville, fondirent avec rage sur les Grecs, en massacrèrent un nombre immense, poursuivirent les autres et les chassèrent du pays.

Bientôt après, quand ils apprirent que leur infortuné roi ne reviendrait plus en Arménie, que tout était fini pour la ville, pour le royaume et pour la patrie, ils se prirent à maudire ceux qui avaient été cause de tout ce qui était arrivé. Ils se résignèrent à leur sort, rendirent la ville à l'empereur, désespérés et pleurant leur malheureuse destinée sur les tombeaux de leurs rois.

Les Grecs étaient donc maîtres de la ville d'Ani et de toutes ses dépendances. L'empereur Monomachus envoya dire à Abousvar, gouverneur de Douin, d'avoir à lui rendre toutes les villes et places qu'il avait prises à Kakigh. Abousvar se refusa à rien restituer et fit valoir ses droits sur ses places, par le traité convenu et conclu avec l'empereur même. Monomachus crut alors pouvoir s'en emparer par la force. Il ordonna au général Nicolas de marcher contre Abousvar avec toutes ses forces. Mais ce général perdit la plus grande partie de ses troupes; l'empereur en fut consterné. Il leva une autre armée qu'il mit sous le commandement d'un de ses princes, nommé Délarchis, et l'envoya contre Abousvar. Cet autre général ne fut guère plus heureux que Nicolas. Il arriva jusqu'à Douin, mais il n'y put entrer. Alors il ravagea les pays d'alentour. Il rencontra l'armée des Sarrasins qui se trouvait dehors et non loin de Douin, il les défit, les écrasa, leur fit des prisonniers et s'en retourna à Constantinople. Abousvar, furieux de cette défaite, se mit à tyranniser tous les chrétiens qui se trouvaient dans ses domaines. Il vint à travers les pays des alentours d'Ani et fit tout le mal possible aux Arméniens les forçant à renier leur religion.

Vahram, le vieux général, fut accablé de tous ces malheurs. Quoique bien vieux, il voulut tenter un dernier effort. Il leva une armée de Grecs et d'Arméniens et se jeta sur les troupes d'Abousvar. Il les battit et les força à la retraite. Il les poursuivit jusque sous les murs de Douin, jusqu'aux portes mêmes de la ville. Là, le combat fut acharné et le terrain fut longtemps disputé pied à pied. Dans cette bataille Vahram perdit la vie ainsi que son fils. Vahram était âgé de quatre-vingts ans.

Tant qu'il avait vécu, les Grecs par respect pour sa personne, n'avaient jamais osé rien faire contre les Arméniens. Ils faisaient mine, au contraire, de les avoir en affection. Mais, une fois qu'il fut disparu de la scène du monde, ils n'eurent plus les mêmes égards pour les Arméniens. L'empereur envoya, comme gouverneur à Ani, un certain Caménas qui se mit à exécuter tout ce que lui dictait la haine des Grecs pour les Arméniens. Les Grecs voulaient anéantir la nation, la race arménienne. Caménas commença par persécuter le vénérable patriarche Pierre qu'il finit par exiler.

MASSACRE DES ARMÉNIENS PAR TOUGHRIL ET TYRANNIE EXERCÉE SUR EUX PAR LES GRECS

En 1047, lorsque le patriarche fut exilé dans la ville d'Ardzen, Toughril, roi des Perses, qu'on appelait le Sultan, ayant appris par Abousvar les défaites que les Grecs avaient fait essuyer aux Sarrasins qu'ils avaient rencontrés hors de la ville d'Ani, entra dans une fureur extrême. Comme il avait eu auparavant, l'intention de livrer bataille aux Grecs qui se trouvaient en Arménie, il profita de cette occasion pour mettre sur pied une armée de cent mille hommes, dont il donna le commandement à deux de ses plus braves capitaines et qu'il envoya ravager tous les pays qui se trouvaient sous la domination des Grecs, leur ordonnant de passer au fil de l'épée tous les habitants ou de les emmener en esclavage. Les deux commandants Sarrasins se mirent en marche, entrèrent en Arménie, exécutèrent ponctuellement leur mission et n'épargnèrent aucune atrocité aux malheureux habitants qu'ils purent trouver. Ils allèrent jusqu'à Passène après avoir porté la désolation dans vingt-quatre provinces.

En 1049, cette même armée augmenta encore. Elle compta jusqu'à deux cent mille hommes qui revinrent de nouveau dans notre malheureux pays et mirent le siège devant la ville d'Ardzen. Cette ville renfermait une population de plus de trois cent mille âmes. C'étaient pour la plupart, des gens très-riches, nobles, dont la sagesse et la piété étaient renommées. Huit cents églises faisaient le plus bel ornement de cette immense cité. Mais, par malheur, Ardzen n'avait ni fortifications, ni murailles: c'était une ville ouverte.

Les habitants de cette ville, se voyant sans défense contre la multitude de barbares qui s'approchait, ne pouvant ni voulant se sauver par la fuite, prirent le parti de repousser par les armes ces immenses hordes de Sarrasins. Ils sortirent tous de la ville et attaquèrent les infidèles. Mais ils furent vaincus et rentrèrent dans Ardzen. Là, ils se défendirent avec acharnement, par les fenêtres, par les toits, par les terrasses. Malgré leur vaillance, ils furent terrassés par l'ennemi qui, maître de la place, massacra cent quarante mille personnes. Après avoir pillé et pris tout ce qui leur plaisait, les Sarrasins mirent le feu à la ville. Ce jour-là le vent soufflait avec une force extrême; en peu de temps cette ville magnifique fut réduite en cendre. Une grande partie de la population périt dans les flammes. Ce qu'il en resta fut emmené en esclavage. Plusieurs autres villes furent traitées de la même manière. À cette époque, pourtant, il y avait en Arménie soixante mille soldats grecs, sous le commandement de Caménas, qui résidait à Ani. Ils n'essayèrent même pas d'arrêter les envahisseurs, préférant voir détruire le pays et anéantir la race des Arméniens.

Les Sarrasins, enhardis par leurs succès et ne trouvant plus d'ennemis devant eux, s'avancèrent jusque dans l'intérieur de l'Arménie. L'empereur, ayant eu connaissance des ravages que les Sarrasins commettaient, se hâta d'envoyer des troupes de renfort; alors seulement, les Grecs se décidèrent à marcher contre les infidèles. Ils réussirent à arrêter pour un moment leur invasion et même à les mettre en fuite. Mais, un peu après, ils se laissèrent surprendre; ils furent vaincus et prirent la fuite à leur tour. Les Sarrasins continuèrent leur marche, ravageant et massacrant toujours, et arrivèrent ainsi jusqu'à Kars où régnait Kakigh-Apas. C'était un dimanche; la ville était en fête, sans défense et sans protection. Les barbares y entrèrent et se mirent à égorger tous ceux qui se trouvaient devant eux. Les habitants qui en eurent le temps, s'enfuirent dans la citadelle où ils purent échapper au massacre. Le roi Kakigh-Apas se trouvait avec eux. Tous les autres furent massacrés sans merci ou emmenés prisonniers. Kars fut pillée et livrée aux flammes; après quoi les Sarrasins se retirèrent. Kakigh se mit plus tard à rebâtir la ville, mais il ne put jamais se consoler du désastre qui l'avait frappé.

Les habitants de la Quatrième-Arménie qui n'avaient pas encore été atteints par ces calamités terribles, vivaient tranquilles et heureux. Mais bientôt Monomachus qui, comme on le sait, ne cherchait qu'à détruire la nation arménienne, y envoya son général Perus Catapan à la tête d'une



TATOUL-LE-BRAVE DEVANT LE TYRAN DOUGHRIL

armée. Ce Perus força tous les satrapes arméniens à se rassembler, les uns par des menaces, les autres par la trahison, et les emmena à l'empereur. Celui-ci fut surpris de la haute taille de tous ces hommes. Puis, sans même vouloir les écouter ou les juger, il les accusa de s'être rebellés contre lui et les relégua dans une île; car il avait résolu de se défaire et d'anéantir tous les satrapes et les grands d'Arménie. C'était, du reste, le désir de tous les Grecs qui voulaient seuls être considérés comme des princes et des nobles, occuper toutes les hautes charges et posséder les propriétés des Arméniens. Malgré cela, quand, après la mort de Monomachus, le trône impérial fut occupé par l'Impératrice Théodora, justice fut faite aux princes de l'Arménie qui, par ordre de l'impératrice elle-même, furent rappelés de l'exil et retournèrent dans leur pays. Le sultan Toughril, roi des Perses, apprit la mort de Monomachus. Il vit que les Grecs étaient sans force en Arménie et que le pays restait absolument à l'abandon, il mit sur pied une armée immense; il emmena avec cette armée des éléphants, des chariots et toutes sortes d'instruments et d'engins de guerre, et vint envahir l'Arménie avec l'intention de s'en rendre maître et d'en chasser les Grecs. Il entra d'abord dans la province de Vasbouragan et s'empara de la petite ville de Pergri, bâtie sur le lac de Van. Il en fit prisonniers tous les principaux habitants qu'il fit enchaîner et emmener en esclavage. Puis, il s'avança dans le pays de Passène, détruisit un grand nombre de places fortes et emmena comme esclaves des milliers d'habitants.

Le roi Kakigh, fils d'Apas, fut informé de cette nouvelle invasion. Il venait de réédifier la ville de Kars et, craignant que les Sarrasins ne vinssent encore jusqu'à lui, il rassembla ses braves satrapes et son vaillant général Thathoul, et prit courageusement la campagne avec une poignée d'hommes. Il rencontra plusieurs fois les Sarrasins et leur fit éprouver de grandes pertes. Mais la guerre se prolongea et, à la fin, il se laissa cerner par les ennemis qui lui tuèrent une trentaine de soldats. Malgré le nombre des infidèles, malgré la fatigue qui l'accablait, cette petite légion de Kakigh, s'ouvrit, le sabre en main, un passage à travers les files ennemies et se sauva. Malheureusement le brave Thathoul eut son cheval blessé et ne put pas suivre ses compagnons. Il tomba au pouvoir des Sarrasins qui le conduisirent enchaîné au roi Toughril.

Dans la même bataille, le fils du prince persan Assouran fut dangereusement blessé. Toughril regardant Thathoul et le jeune homme qu'il aimait beaucoup, dit au premier: « Si ce jeune homme ne meurt pas, je te rendrai la liberté, mais s'il meurt, je te sacrifierai à son souvenir. » Le brave Thathoul

lui répondit sans crainte: « Si le coup lui a été donné par ma main, il ne vivra pas; mais si c'est un autre qui l'a frappé, je ne puis rien savoir. » Le jeune homme vint à mourir et Toughril ordonna de mettre Thathoul à mort. Il lui fit ensuite couper le bras droit qu'il envoya au père du jeune homme, le prince Assouran, et lui fit dire que son fils avait été frappé par la main d'un brave dont les coups étaient toujours mortels.

Toughril vint ensuite assiéger la ville de Manazguèrd. Il fit dresser sa tente sur une hauteur vis-à-vis de la ville et ordonna à ses soldats de se préparer à l'assaut. Deux jours après, il fit sonner toutes les trompettes à la fois et fit pousser des cris épouvantables en montant à l'assaut.

Le gouverneur de Manazguèrd, nommé Basile, était non seulement un homme d'une grande piété, mais c'était aussi un soldat d'une grande bravoure et d'une grande expérience militaire. Il donna du courage à tous ses hommes et les conduisit sur les remparts de la ville. Il avait à son service un Français, homme connaissant la tactique militaire et tous les artifices et ruses de la guerre. C'était un grand avantage pour Basile de l'avoir auprès de lui. Il avait aussi avec lui un prêtre arménien, assez vieux déjà mais très-versé dans l'art de la guerre. Aussi, lorsque les Sarrasins lançaient avec leurs énormes machines des pierres contre les murs de la ville, Basile, à son tour, avec ses contre-machines, lançait des pierres contre celles de l'ennemi qui les faisaient retourner et tomber sur l'ennemi en leur causant de grandes pertes d'hommes.

Toughril voyant que ses machines ne pouvaient alors lui rendre aucun service, fit ouvrir des mines sous les fortifications de la ville. Mais un de ses chefs qui avait à se plaindre de lui, voulut prêter secours aux assiégés. Par le moyen d'une lettre, il traça ses instructions qu'il attacha à une flèche et qu'il lança dans la ville. Basile connut alors les intentions du Sultan et fit ouvrir des contre-mines. On surprit les mineurs qu'on amena dans la ville. On les fit monter sur les murs et sous les yeux de Toughril et de ses soldats, on leur trancha la tête.

Le Sultan, exaspéré, envoya un certain nombre de ses hommes dans la ville de Baghèch pour y chercher une immense baliste en bois que l'empereur Basile avait fait fabriquer et qui, depuis, était restée dans les mains des Perses. Les cordes de cette machine nécessitaient quatre cents hommes pour la traîner. Lorsque cette baliste fut dressée contre les murs de Manazguèrd, les assiégés furent pris d'effroi. Au premier coup qu'on porta aux murs, toute la ville fut ébranlée; au deuxième coup, un côté de la muraille fut endommagé. Mais le prêtre arménien inventa une contre-ma-

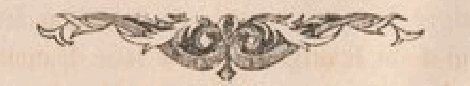
chine qui affaiblit la puissance de l'immense baliste des Sarrasins. Toughril ordonna de doubler la force de la baliste afin de réduire la résistance des contre-machines des assiégés.

Basile vit le danger qui menaçait la ville; il eut l'idée de promettre alors de grandes récompenses à celui des siens qui parviendrait à incendier la baliste du Sultan. Alors le Français s'avança et dit: « C'est moi qui vais incendier cette machine. Si je meurs pour sauver des chrétiens, personne ne prendra le deuil à cause de moi, car je n'ai ni femme, ni enfants! » Alors il composa un ingrédient inflammable et le jeta dans trois bouteilles; il s'était ensuite couvert d'une armure épaisse, il revêtit par-dessus de vieux habits. Il sauta sur un cheval rapide, prit dans sa main une lettre scellée, sortit de la ville et alla vers la machine. C'était vers midi, à l'heure de la plus forte chaleur de la journée; les gardes accablés de fatigue se reposaient. On ne se battait, au reste, que le matin et le soir; le reste du jour on se reposait. Les gardes, donc, en voyant ce cavalier, crurent que c'était un messager qui apportait des lettres au roi; ils le laissèrent approcher de l'immense machine. Le cavalier s'avança plus près et se mit à considérer la baliste pour faire croire qu'il en admirait l'immensité. Tout à coup, prenant ses bouteilles, il les cassa l'une après l'autre sur la baliste, puis, tournant son cheval vers la ville, il s'échappa à toutes brides. Aussitôt la machine de guerre fut enveloppée de flammes que rien ne put éteindre. En quelques instants, cette colossale carcasse de bois fut dévorée et réduite en cendre.

À ce coup inattendu, Toughril ne put contenir sa rage. Il fit immédiatement mettre à mort tous les gardes de la baliste. Il tenta encore en dernier effort pour abattre les murs de la ville qu'il assiégeait, mais ce fut en vain; il eut même le malheur de voir le surintendant de ses machines tomber prisonnier dans les mains de Basile; parce que deux jeunes guerriers arméniens, ayant aperçu celui-ci donner des ordres aux troupes, sortirent de la ville, se frayèrent un passage à travers les rangs ennemis, s'approchèrent de lui, le jetèrent bas de son cheval et l'emmenèrent dans la ville, où Basile lui fit immédiatement trancher la tête qu'on jeta, au moyen d'une machine, aux pieds de Toughril et de ses soldats. Le Sultan, aussi honteux qu'exaspéré, leva le siège et s'en alla. Chemin faisant, il passa près de la ville d'Ardzgué, dont il fit massacrer tous les habitants, et s'en revint en Perse.

L'empereur étant venu à savoir la façon dont les gens de Manazguèrd avaient défendu leur ville, leur envoya de grandes récompenses pour les encourager et les consoler de tout ce qu'ils avaient souffert pendant le siège. Il se fit ensuite présenter le Français et lui donna de grandes richesses pour le récompenser de son acte de bravoure. Quant à Basile, au bout de quelque temps, il fut fait prince d'Édesse.

Après cela, l'Arménie ne fut plus un moment tranquille. Les Scythes ou les Seldjouks, les Perses et les autres peuples, se firent un jeu et une habitude de l'envahir deux ou trois fois par an, massacrant les malheureux Arméniens qu'ils trouvaient sans défense, pillant les demeures, ravageant les campagnes, portant la désolation partout.



PRISE DE LA VILLE D'ANI PAR ALPHASLAN

(A. D. 1062)

Vers l'année 1062, le sultan Toughril mourut et son trône fut occupé par son neveu Alphaslan. Alphaslan était un homme dur et cruel. La deuxième année de son règne, il vint, à la tête de son armée, dans le pays des Aghouank. Il fit alliance avec le roi Gorigué dont il épousa la fille et quitta ce pays. Il se rejeta sur celui des Koukark où il commit les cruautés les plus inouïes. Puis il entra dans la province d'Ararat, en Arménie, et mit le siège devant la ville d'Ani, dont le gouverneur était, à cette époque, un Arménien du nom Pacarad. Ce Pacarad était sous les ordres de l'empereur et portait le titre de Duc. Alphaslan, après avoir examiné les fortifications d'Ani, fut un moment à douter de la réussite de son entreprise, tant l'enceinte de la ville était forte et avait d'étendue. Il fit alors le tour des fortifications et découvrit un côté faible où il était possible de faire une brèche à la muraille. Il fit monter une machine de guerre en face de ce côté afin de battre le mur et d'y ouvrir une brèche pour donner l'assaut. Après quelques coups, la brèche fut ouverte, mais elle était étroite et, partant, bien difficile d'y passer. Les habitants la défendirent avec courage et forcèrent les Perses à se retirer après leur avoir causé de grandes pertes. En présence de cet insuccès, Alphaslan donna l'ordre de la retraite et du départ.

De son côté, Pacarad, assailli par la crainte et fatigué de combattre, craignant aussi que les Perses ne vinssent livrer un assaut plus rigoureux, décida de se retirer dans la citadelle et de s'y fortifier ou bien de donner la ville à Alphaslan sans autre combat. En même temps que Pacarad allait se retrancher avec les siens dans la citadelle, Alphaslan s'éloignait avec ses troupes. Celui-ci s'en allait parce qu'il désespérait de prendre jamais la ville d'assaut. Pacarad se renfermait parce qu'il craignait le retour des Perses. L'un et l'autre ignorait l'intention de son adversaire. Les habitants de la ville se voyant abandonnés par leur gouverneur et craignant que les Perses ne se fussent éloignés que pour se procurer des renforts et revenir recommencer le siège, se mirent à pousser des cris, se lamentant et se désespérant. Dans leur terreur, ils crurent voir les Perses revenir, fondre sur eux et les massacrer. Une partie du peuple, environ cinquante mille personnes, voyant les ennemis déjà loin, sortirent de la ville du côté opposé et se dispersèrent dans la campagne. Quelques Perses retardataires, en voyant les habitants quitter la ville et les cris que les autres proféraient, ne purent comprendre ce que cela signifiait. Un d'entre eux courut avertir Alphaslan. Il lui dit que le peuple fuyait et que la ville semblait se trouver sans défenseur. Alphaslan ne pouvait croire à tout cela lorsqu'on lui amena un enfant qu'on avait arraché des bras de sa mère en pénétrant dans la ville par la brèche faite à la muraille. Alors le Sultan ne douta plus que quelque chose d'anormal, d'extraordinaire eût lieu dans la ville. Il ordonna immédiatement à ses soldats de revenir sur leurs pas. Il put entrer dans Ani et ordonna à ses hommes de passer au fil de l'épée toutes les personnes qu'ils rencontreraient. Le carnage commença. Les rues de la ville étaient couvertes de morts, le sang humain coula par torrents; les eaux du fleuve Akhourian, aux bords duquel la ville était bâtie, semblaient des flots de sang.

Quand le premier accès de fureur et de cruauté d'Alphaslan fut un peu calmé, il donna l'ordre de rechercher les plus riches des habitants qui n'avaient pas été égorgés et de les torturer pour leur faire dire où ils avaient caché leurs trésors. Ensuite, il saccagea et incendia les églises et fit mettre à mort tous les prêtres qu'il y trouva, soit en les brûlant tous vifs, soit en les noyant, soit en leur faisant subir des tortures monstrueuses. Les malheureux, à qui il ne put pas faire dire où ils avaient caché leurs trésors, furent écorchés vifs.

Ensuite il se porta vers la citadelle. Les soldats qui s'y étaient retranchés n'osant pas faire résistance, se retirèrent par des chemins secrets

et Alphaslan put en prendre possession facilement. Après avoir saccagé et rasé tout édifice digne de ce nom, le Sultan quitta la ville en y laissant un gouverneur perse. Une partie des prisonniers, parmi lesquels on comptait quelques chefs, fut envoyée en Perse, les autres furent laissés dans la ville même pour la rebâtir.

Alphaslan passa ensuite dans le pays de Vanant. Il envoya quelqu'un à Kars où régnait Kakigh-Apas, pour dire à celui-ci de venir se prosterner devant lui. Kakigh, qui avait été averti de l'arrivée de l'envoyé du Sultan, usa d'un stratagème singulier pour le tromper. Il revêtit des habits de deuil, fit répandre sur le sol des cendres sur lesquelles il s'assit, s'appuyant sur un coussin noir. L'envoyé d'Alphaslan, le trouvant dans cet état, lui demanda la cause de son affliction. « Hélas! répondit Kakigh, depuis la mort de mon ami bien-aimé Toughril, oncle d'Alphaslan, je n'ai pas cessé de pleurer et la vie n'a plus pour moi aucun charme! » L'envoyé retourna auprès de son maître à qui il rapporta ce qu'il avait vu et entendu. Le Sultan en fut si touché qu'il se rendit à Kars en grande pompe, où il embrassa Kakigh et lui témoigna la plus grande estime, s'imaginant que réellement il honorait la mémoire de son oncle Toughril. Après lui avoir fait présent de robes royales et reconnu comme roi du pays de Vanant, Alphaslan retourna en Perse. Kakigh ne se sentant plus en sûreté en Arménie, céda le pays de Vanant à l'empereur, qui lui donna en échange trois villes: Amasia, Comana et la forteresse de Zamintav, dont il fit sa résidence.



MORT DE KAKIGH L'EXILÉ. LA MAISON PACRADOUNI PERD LA COURONNE ROYALE DE L'ARMÉNIE

(A. D. 1039)

L'antipathie des Grecs pour les Arméniens allait toujours en augmentant. Ils ne se faisaient plus aucun scrupule de les assassiner où ils les rencontraient et lorsqu'ils en trouvaient l'occasion favorable. C'est ainsi que périrent plusieurs satrapes, parmi lesquels il faut compter Vassagh, gouverneur d'Antioche et frère du patriarche Grégoire; Vest-Khatchadour, qui résidait dans le château d'Andriana et qui fut étranglé par un religieux grec. L'assassin fut pris par les amis de ce satrape et précipité par les murs du château. Dans sa chute, son corps fut mis en lambeaux.

Kakigh l'exilé, ressentant une vive horreur de tous ces crimes et las d'entendre les continuelles injures que les Grecs ne cessaient de proférer contre les Arméniens, se retira dans le pays de Césarée, le cœur meurtri et brûlant de haine contre les oppresseurs de sa patrie. Marc, le Métropolitain de Césarée, était l'un des plus acharnés ennemis des Arméniens, qu'il avait l'habitude d'appeler des chiens chaque fois qu'il avait occasion de parler d'eux. Il avait même un chien qu'il gardait dans son palais et auquel il avait donné le nom d'Armén par insulte pour les Arméniens. Kakigh en ayant entendu parler, prit ses mesures avec quelques personnages de sa suite pour se rendre au palais de ce Métropolitain. Marc haïssait Kakigh, mais par respect pour sa personne, il dut forcément le recevoir. Il lui fit donc une réception on ne peut plus courtoise et lui offrit un grand dîner. Pendant qu'ils étaient à table, Kakigh dit au Métropolitain: « On m'a conté que tu as un gros chien très-beau et très-fort. Est-il possible que nous puissions le voir. » Marc ayant saisi la pensée de Kakigh, voulut parler d'autre chose, mais Kakigh insista et Marc ordonna à ses serviteurs d'amener le chien. Ceux-ci, de leur côté, n'osèrent pas, en présence de Kakigh, appeler le chien par son nom, l'animal ne bougeait donc pas et ne se faisait pas voir. Kakigh leur demanda alors si le chien n'avait pas un nom. Les serviteurs se gardèrent bien de répondre. Kakigh ne voulut pas céder. Il insista et fit si bien que les serviteurs du Métropolitain crièrent à l'animal. Armén! Armén! Aussitôt le chien arriva tout naturellement.

Kakigh demanda ensuite à Marc si le nom du chien était bien Armén. Le Métropolitain reprenant courage, lui répondit: « Ce chien est tout jeune, ce n'est encore qu'un enfant et c'est pour cela que nous l'appelons Armén. » Cette réponse excita la colère de Kakigh qui s'écria: « C'est bien! Nous allons voir quels sont ceux qui sont des enfants, des Arméniens ou des Grecs! »

Aussitôt il ordonna à ses serviteurs de mettre le chien dans un sac. Marc, croyant que Kakigh voulait s'emparer du chien, parla sur un ton hautain et impérieux aux gens de celui-ci. Les domestiques du Métropolitain, de leur côté, excitaient l'animal pour qu'il ne se laissât pas prendre. Mais sur un signe de Kakigh, ses hommes garrottèrent d'abord les domestiques du Grec, puis ils se saisirent de Marc lui-même, le lièrent aussi et le jetèrent au fond du sac avec son chien. Ils fermèrent ensuite l'ouverture du sac et se mirent à frapper le chien sans pourtant toucher le Métropolitain. Leurs coups se succédant l'un sur l'autre, le chien, par instinct de défense, se mit à mordre son maître. Plus on le frappait et plus il mordait l'autre avec rage. Il finit par l'étrangler. Kakigh fit alors piller le palais du Métropolitain qu'il laissa dans le sac, sortit et s'éloigna de Césarée.

Quand les Grecs connurent la mort étrange qu'on avait fait subir à leur Métropolitain, ils furent pris d'une colère folle contre les Arméniens, mais ils furent surtout exaspérés contre Kakigh dont ils cherchèrent à se saisir pour se venger. On envoya partout des gens pour s'emparer de sa personne, mais Kakigh en fut informé et se garda d'eux en prenant toutes les précautions possibles. Il avait de nombreux partisans dévoués. Grâce à eux et avec leur concours, il ne laissa pas échapper une occasion de harceler les Grecs et de leur faire mille vexations. Mais, à la fin, il tomba dans leurs mains comme nous allons le raconter.

Un jour, il était avec sa suite dans la plaine d'Ardzias et près du fort Kizistra; ses hommes étaient fatigués, il les laissa se reposer un moment et se fit accompagner seulement de trois personnes dont l'une était Roupén son parent, et vint se reposer, à son tour, dans un jardin contigu au fort. Ceux à qui appartenait ce château-fort étaient trois frères, fils d'un Grec nommé Mandalé. Quand ils aperçurent Kakigh aussi près d'eux, ils mirent immédiatement cinquante hommes en embuscade et allèrent se présenter à Kakigh. Ils se prosternèrent devant lui et lui embrassèrent les genoux comme s'il fût encore roi. Puis ils l'amenèrent jusqu'à l'endroit où se tenaient cachés leurs hommes. Tout d'un coup, ils le heurtèrent et le firent tomber de cheval. En même temps, les embusqués sortirent de leur cachette, se jetèrent sur lui, le garrottèrent et l'emmenèrent dans le fort. Les trois compagnons de Kakigh, ne pouvant le défendre ni lui prêter secours, s'enfuirent, vinrent dire à leurs compagnons ce qui venait d'arriver et vidèrent le lieu.

Les satrapes arméniens rassemblèrent aussitôt leurs gens et vinrent mettre le siège devant le château-fort en sommant les Grecs de leur rendre Kakigh. Les trois frères s'y refusèrent. On commença l'assaut du fort; mais il était imprenable et tout ce qu'on tenta fut inutile. Les fils de Mandalé n'épargnèrent aucune torture au malheureux Kakigh. À la fin, ils lui coupèrent la gorge et exposèrent son corps sur les remparts aux regards des Arméniens qui assiégeaient le château. À l'aspect de ce corps en lambeaux et couvert de sang, les Arméniens comprirent qu'ils n'avaient plus qu'à se retirer. Ils furent profondément affligés de la mort de leur roi et des circonstances dans lesquelles il était mort, mais ils se sentirent impuissants à tirer vengeance contre ses assassins. Les Grecs, un peu après, descendirent le corps du malheureux roi Kakigh qu'ils enterrèrent hors de l'enceinte du fort. Six mois après, un Arménien de la ville d'Ani, nommé Panigh, fut assez heureux pour réussir à enlever en secret les restes de l'infortuné roi et les envoya à un monastère que Kakigh lui-même avait fait bâtir dans la ville de Bizou.

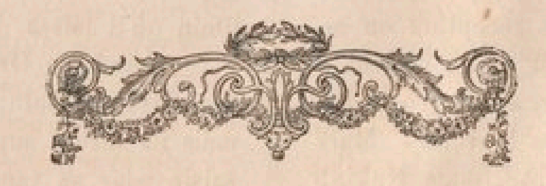
Kakigh fut assassiné dans la cinquante-cinquième année de son âge. Il occupa pendant trois ans le trône d'Arménie et supporta trente-cinq années d'exil.

Il avait deux fils: Hohannès et David qui ne lui survécurent que peu de temps. David, le cadet, fut empoisonné par son beau-père Abelkarib qui l'accusait de trahison. Hohannès, le plus âgé, se maria à la fille du gouverneur d'Ani. C'était dans cette ville qu'il avait fixé sa résidence. Il se trouvait pourtant en Géorgie lorsque Ani fut prise par Alphaslan. Il mourut quelques années après son frère, quand il pleurait la perte de son propre fils, Achod, qu'on empoisonna par jalousie de le voir jouir des faveurs du prince de Gantzagh.

À la mort de ces princes, la dynastie des Pacradounis fut éteinte.

De même, après la mort de Kakigh, fils d'Apas, et d'Adom et d'Abousahl, descendants de Sennachérib l'Ardzrouni, leurs familles s'éteignirent.

C'est la branche Roupénienne qui succéda, en Arménie, à la branche des Pacradounis, c'est de cette branche Roupénienne que nous allons parler à présent.



HISTOIRE D'ARMÉNIE

LA DYNASTIE ROUPÉNIENNE, QUATRIÈME DYNASTIE ROYALE DE L'ARMÉNIE

ROUPÉN I.

(A. D. 1080)

Nous avons dit que, lorsque Kakigh fut fait prisonnier, ses trois compagnons réussirent à s'échapper. L'un d'eux était Roupén, parent du Roi.

Ce prince se retira en Cilicie, où son caractère chevaleresque et sa bravoure lui firent un grand nombre de partisans parmi les Arméniens qui résidaient dans ce pays. Il eut quelques débats avec les Grecs dont il sortit toujours vainqueur. Il s'enhardit et vint assiéger la forteresse de Partzerpert dont il se rendit maître. Alors il prit le nom de Roupén I, et prit une autorité indépendante sur les Arméniens qui habitaient la Cilicie. Pour atteindre ce but, il eut l'appui d'un satrape arménien, nommé Basile, homme d'une grande bravoure et d'une grande perspicacité. Il connaissait tous les stratagèmes et toutes les ruses de guerre. Comme il tombait toujours à l'improviste sur l'ennemi, on l'avait surnommé: Basile le Voleur.

En 1086, Mélik-Chah, succéda à son père Alphaslan et monta sur le trône des Sultans de la Perse. Mélik s'était toujours dit que l'Arménie, dont la totalité appartenait alors aux Grecs, devait être une possession de la Perse. Il se mit donc à la tête d'une armée puissante et vint en Arménie pour en chasser les Grecs. Il était, d'ailleurs, prudent, sage, tranquille et juste. Il aimait beaucoup les chrétiens qu'il protégeait, et plus particulièrement les Arméniens. Dans sa marche en Arménie, il ne rencontra aucune résistance. Il s'empara donc facilement de toute l'Arménie située entre la Perse et la mer Méditerranée. Il enfonça alors trois fois son sabre dans la mer en s'écriant: « C'est le sabre de Dieu qui m'a rendu maître de ce vaste territoire qui va d'une mer à l'autre. » Puis il jeta ce sabre dans la mer. Il nomma des gouverneurs sur les pays qu'il venait de conquérir et retourna en Perse. Ce fut la fin de la domination des Grecs en Arménie.

Les gouverneurs perses commencèrent à persécuter les Arméniens en les écrasant d'impôts. Alors le patriarche Parsegh se rendit en Perse et alla trouver le Chah-Mélik. Il le pria de toutes ses forces de diminuer les impôts qui pesaient sur ses compatriotes. Il obtint ce qu'il désirait. Le Chah lui remit même une lettre par laquelle Mélik enjoignait aux gouverneurs de l'Arménie d'alléger le peuple de ses lourds impôts. Mais après la mort de Mélik-Chah qui advint en 1092, les Arméniens furent de nouveau persécutés par les gouverneurs perses et beaucoup d'entre eux se réfugièrent en Cilicie où le prince Roupén gouvernait. Peu de temps après, le prince mourut à l'âge de soixante ans. Il avait régné quinze ans sur les Arméniens.

CONSTANTIN I.

(A. D. 1095)

A la mort de Roupén, son fils prit la succession. Ce prince eut bien des démêlés avec les Grecs. Il les rencontra plusieurs fois sur divers champs de bataille et les battit. Il leur prit plusieurs places importantes, parmi lesquelles se trouvait le château de Vahga où il fixa alors le siège de son gouvernement. C'est à cette époque que les Latins, au nombre de cent mille hommes de cavalerie et de six cent mille hommes d'infanterie descendirent en Asie sous la conduite de Godefroy de Bouillon qui, comme on sait, fut le chef de la première croisade et le premier roi chrétien de Jérusalem. Ils allaient en Palestine. Pour gagner la ville d'Antioche, ils voulurent prendre la route la plus directe en longeant le pied du mont Taurus. Ils envoyèrent demander à notre prince Constantin de leur permettre le passage et de vouloir bien leur fournir des guides sûrs. Ils lui firent demander aussi s'il pouvait mettre à leur disposition quelques légions de soldats expérimentés dans la manière de combattre les Sarrasins. Le bon prince Constantin accorda volontiers tout ce qu'ils lui demandèrent. Il fit plus encore: lorsque les croisés, au siège d'Antioche, eurent épuisé leurs provisions de vivres et que la famine décima cette immense armée, Constantin, l'ayant appris, ne voulut pas laisser des chrétiens dans cette affreuse situation et leur envoya des vivres en assez grande abondance pour suffire à nourrir, pendant plusieurs jours, cette multitude de soldats. D'autres princes arméniens, à la prière de Constantin, firent aussi parvenir des provisions aux croisés et les moines des monastères du Mont Taurus suivirent l'exemple de leurs princes. Les croisés, pour remercier le prince Constantin de sa bienveillance, lui envoyèrent à leur tour, après la prise d'Antioche, de magnifiques présents et lui conférèrent, par reconnaissance, le titre de Marquis et un grade dans un ordre de Chevalerie.

Constantin, Grand-Prince des Arméniens, soumit à son autorité plusieurs villes-fortes de la Cilicie. Il devint célèbre auprès des Latins et des Grecs, sut gagner leur estime et se rendre digne du respect de leurs princes. Ce fut un prince plein de dignité, généreux et pieux. Il mourut après cinq ans de règne. Il laissa deux fils: Thoros ou Théodore et Léon.



THOROS I.

(A. D. 1100)

Le prince Thoros, fils aîné de Constantin, lui succéda. Il montra plus de dispositions guerrières que son père. Il eut à combattre plusieurs fois contre les Scythes et contre les Grecs et fut toujours vainqueur et leur enleva quelques places-fortes. Il battit continuellement les Grecs et leur prit enfin la ville d'Anazarba, dans laquelle il fit bâtir l'église qu'il mit sous le vocable des Saints-Zoravark, c'est-à-dire des saints qui ont été généraux ou chefs d'armées. Il fit restaurer plusieurs autres églises qui étaient tombées en ruine. Il mit sous son pouvoir presque toute la Cilicie et étendit ses frontières jusqu'à la Méditerranée. Il acquit une grande célébrité. On lui donna le surnom de Seigneur de la Cilicie et la Cilicie fut appelée la terre de Thoros.

Les Grecs furent alors jaloux de la prospérité des Arméniens et le leur firent voir de toutes les façons.

Les Arméniens vécurent en paix en Cilicie jusqu'en l'année 1107, mais cette année-là, les Perses envahirent à l'improviste le pays. Ils étaient venus du côté du Mont Taurus. Ils prirent la ville d'Anazarba et s'emparèrent de toutes ses richesses. Ensuite ils dévastèrent d'autres villes-fortes, emportèrent un immense butin et emmenèrent un grand nombre de prisonniers. Thoros, voulut alors défendre son pays et parvint à arrêter la marche des envahisseurs. Il les força enfin à battre en retraite. C'est alors que les Perses se rejetèrent sur le territoire que gouvernait Basile, surnommé le Voleur, nous avons dit pourquoi. Basile, sans perdre du temps, leva une armée et fondit sur eux. Le combat fut meurtrier. Il poursuivit les fuyards et leur reprit le butin qu'ils avaient fait et les prisonniers qu'ils emmenaient et qu'il renvoya dans leur pays. Il fit présent à Thoros de la plus grande partie du butin repris. Quand ils connurent la vaillante conduite de Basile, les Arméniens en assez grand nombre et les soldats qui avaient servi sous les rois Pacradounis, vinrent se mettre sous son drapeau et augmentèrent la force de son pouvoir.

En 1108, lorsque Daphar, roi des Perses, eut appris la destruction de son armée par Basile, il vint à la tête d'une armée plus nombreuse pour se venger de la défaite désastreuse qu'il avait essuyée de la part du brave prince arménien. Il entra dans la province de Hasanmansour. C'était en plein été, il fit prisonniers un grand nombre de gens de la campagne qui étaient en train de faire la moisson. Puis, il vint assiéger le château de Harthan. Aussitôt Basile réunit ses troupes qu'il divisa en quatre corps dont il confia le commandement à d'intrépides chefs, auxquels il donna l'instruction de se porter de différents côtés pour attaquer l'ennemi simultanément au premier signal. Les Perses furent donc chargés à l'improviste, au même moment et sur tous leurs flancs. Malgré tous les efforts de leur roi, ils ne purent pas résister à cette attaque. Daphar tomba lui-même dans l'action. Ils se débandèrent alors et prirent la fuite. Les Arméniens les poursuivirent, en exterminèrent une quantité, firent leurs chefs prisonniers et leur enlevèrent leur butin. Basile revint ensuite dans sa province.

Deux ans après, la Cilicie fut envahie par les Scythes. Thoros avait pour lieutenants, deux satrapes arméniens, Dicran et Ablassath. Son frère Léon était également avec lui. Il alla avec eux à la rencontre des barbares. Mais, à la première bataille, les Arméniens furent repoussés. Thoros rallia ses soldats et revint contre l'ennemi. Dans ce deuxième combat, le terrain fut vivement disputé; les deux vaillants officiers de Thoros tombèrent blessés mortellement. Léon, son frère, qui se trouvait auprès d'eux quand ils furent frappés, en ressentit une telle affliction et une telle exaspération, qu'oubliant toute prudence, sans considération du péril, il se précipita furieux sur l'ennemi, les exterminant et les jetant dans l'épouvante. Les Scythes reculèrent devant son impétuosité et s'enfuirent en hâte. La victoire resta à Léon.

Après leur défaite, les Scythes quittèrent le territoire de Thoros et se rejetèrent sur la province de Kharpert, où ils assiégèrent un château-fort, appelé Dzovk. Ce château appartenait à un satrape puissant du nom de Abirad-

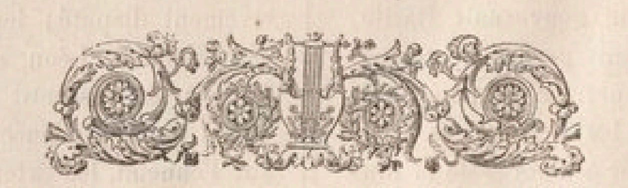
Bahlavouni, qui était petit-fils d'un illustre prince arménien, Grégoire Makistros et père de Grégoire et de Nersès Chenorhali. Malgré tout ce qu'ils firent, les Scythes ne purent s'emparer du château. Abirad leur résista et leur infligea des pertes énormes. Ils furent forcés de lever le siège et de déguerpir pour d'autres expéditions. Mais le prince Abirad se laissa voir sur les remparts par un soldat ennemi qui s'était caché. Le Scythe lui décocha une flèche qui le précipita du haut du mur. Dans sa chute, Abirad entraîna une grosse pierre qui l'écrasa. Sa mort consterna les habitants du château, car c'était un prince qu'on entourait de respect et de considération. Basile, son fils, lui succéda dans le gouvernement de ses possessions. Un an après, Basile-le-Voleur mourut. Comme il ne laissa point d'enfants, l'exercice de son autorité advint au satrape Gamsaragan qui se nommait Degha-Basile.

En 1112, les hostilités furent déclarées contre Thoros et les trois fils de Mandalé, ceux-là mêmes qui avaient tué le roi Kakigh. Thoros vint alors pour mettre le siège devant le château de Kisistra, qui était situé sur les confins de son propre territoire dans le pays des Kamirs. Il arriva pendant la nuit; il y embusqua des hommes intrépides et cruels de son infanterie et se retira, avec sa cavalerie, dès le lever du soleil. La garde du fort fut surprise de voir le prince s'éloigner; ils supposèrent qu'il n'avait pas osé attaquer le château et qu'il ne reviendrait plus. Ils se crurent donc très-tranquilles.

Les portes du château furent ouvertes et, sans crainte, le peuple sortait et entrait. Tout à coup, les hommes de Thoros sortirent de leur embuscade, se jetèrent sur tous ceux qu'ils rencontrèrent et les mirent à mort. Thoros qui n'attendait que ce moment, rebroussa chemin et accourut se joindre à ceux qu'il avait laissés. Ses soldats entrèrent dans la place et passèrent au fil de l'épée tous ceux qui leur résistèrent. Les trois fils de Mandalé furent pris et amenés devant Thoros, qui, les regardant bien en face, leur demanda si c'étaient bien eux qui avaient tué le roi Kakigh, et leur intima l'ordre de lui apporter les habits et l'épée de Kakigh. Les trois frères prétendirent qu'ils ne les avaient pas. Mais quand Thoros les eut menacés de les mettre à la torture, ils les apportèrent aussitôt. À la vue de ces vêtements royaux, Thoros ne put retenir ses larmes. Il demanda encore aux trois frères de lui remettre différents autres objets qui avaient appartenu au malheureux roi qu'ils avaient assassiné. L'un d'eux, sous un prétexte quelconque, s'éloigna avec quelques soldats de Thoros. Tout à coup il s'échappa de leurs mains et se précipita du haut de la forteresse et se brisa le crâne.

À la nouvelle de la fin violente de leur frère, les deux autres assassins de Kakigh poussèrent des cris et prétendirent que les soldats de Thoros l'avaient tué. L'un des deux parla même à Thoros sur un ton hautain. Le prince donna l'ordre de le bâtonner. Il dit alors à Thoros: « Quoi! tu es Arménien et tu oses faire bâtonner des princes grecs! » Thoros ne pouvant retenir sa colère, s'écria: « Vous! gens lâches et sanguinaires, vous avez osé assassiner un roi, et, moi, je n'aurai pas le droit de châtier ses assassins! » Et, saisissant un gros bâton, il en frappa lui-même le Grec de tels coups qu'il le lui brisa sur la tête et l'étendit mort. « Vous n'êtes pas dignes de périr par le fer, vous ne méritez que le bâton. » Il fit garrotter le troisième frère et l'emmena avec lui. Il fit piller le fort et la ville où il laissa des troupes et retourna à Vahga, emportant des images des saints et des croix d'une grande richesse.

Après un règne de 23 ans, Thoros, Grand-Prince des Arméniens, mourut en 1123, sans laisser d'enfants.





THOROS I.ER FAIT PRISONNIERS LES TROIS FRÈRES MANDALÉ, ASSASSINS DE KAKIGH

LÉON I.

(A. D. 1123)

Après la mort de Thoros, le gouvernement de la Cilicie revint à son frère Léon I. À peine sur son trône, celui-ci ne songea qu'à reprendre toutes les villes que les ennemis avaient enlevées à Thoros. Il réunit autant de troupes qu'il lui fut possible, vint assiéger la ville de Mamestie et s'en rendit maître. Il visita tous ses États et vint jusqu'à Tarsus. Il reprit aux ennemis toutes les villes et places-fortes dont ils s'étaient emparés, et prouva partout qu'il était redoutable. Son nom devint si célèbre que Léon fut la terreur des ennemis des Arméniens et que les Grecs évitèrent toute contestation avec lui.

Le Comte d'Antioche, Roger, faisait le siège de la ville d'Azaz qui appartenait aux Sarrasins. Il y avait trente jours qu'il l'assiégeait sans pouvoir s'en emparer. Comme il était lié d'amitié avec Léon, il lui fit demander s'il voulait l'aider dans son entreprise. Léon accourut avec son armée. Le jour suivant, les Sarrasins firent une sortie en masse pour repousser les Latins. Léon se porta à leur rencontre, les battit complètement et les repoussa jusqu'aux portes de la ville. Alors, Arméniens et Latins donnèrent ensemble l'assaut et se rendirent maîtres d'Azaz. Le comte Roger donna alors à Léon une grande partie du butin et Léon revint en Cilicie.

Les hauts-faits de Léon furent connus partout et lui acquirent une immense réputation. Les étrangers l'entouraient du plus grand respect. On commençait à le considérer comme un roi et à en lui donner le nom, bien qu'il n'eût jamais été sacré. Ce fut son neveu, Léon II, qui fut, lui, sacré roi des Arméniens.

Roger vint à mourir et le comte Bohémond lui succéda en 1130. Celui-ci fut jaloux de la gloire de Léon. N'osant pas lui faire ouvertement la guerre pour le mettre sous sa suzeraineté, il usa de ruse pour le faire tomber sous son pouvoir. Il l'invita à une entrevue, se saisit de sa personne et le fit enfermer dans une forteresse. Après deux mois d'internement, Léon put obtenir la liberté en livrant à Bohémond les villes de Mamestie et d'Adana, le château appelé le Roc de Sarvant et soixante mille pièces de monnaie. En outre, pour lui donner une garantie qu'il ne lui ferait pas la guerre, il lui donna pour otage l'un de ses fils.

Malgré cela, Léon, une fois libre, voulant se venger de ce qui lui avait été fait, fondit sur les places que Bohémond lui avait extorquées, les reprit toutes et traita si mal les Latins qu'ils furent obligés d'appeler à leur secours le roi de Jérusalem du nom de Fulk. Plusieurs batailles furent livrées et le sang coula à flots. Léon fut toujours vainqueur. À la fin, les Latins voulurent faire la paix avec lui. Ils eurent recours pour cela au comte d'Édesse, Josselin, dont Léon avait épousé une parente. Par son intervention, ils obtinrent la paix. Les princes latins rendirent son fils au prince arménien et s'engagèrent à ne plus avoir de contestation avec les Arméniens.

L'empereur Jean Porphyrogénète, ayant été informé que Léon s'était emparé de quelques villes de l'Isaurie et que, de jour en jour, le prince d'Arménie devenait plus puissant, lui déclara la guerre en 1137. Il mit sur pied toutes les forces grecques auxquelles il adjoignit des troupes mercenaires des autres nations et marcha sur la Cilicie.

Quand Léon aperçut l'immense armée qui venait lui faire la guerre, comme il n'avait plus à compter sur l'aide de ses satrapes qui s'étaient éloignés de lui, il emmena sa femme et ses deux fils, Roupén et Thoros, et se retira dans un endroit situé sur des montagnes où les Grecs ne pouvaient pas l'atteindre. L'empereur vint à le savoir et le fit poursuivre par un fort détachement de soldats, afin de l'empêcher de revenir l'attaquer en cas où il parviendrait à recruter une armée.

Jean Porphyrogénète, s'avançant dans le pays, s'empara des villes de Mamestie, Tarsus et Adana. Ensuite il détacha de sa formidable armée un corps puissant qu'il envoya assiéger Anazarba, ville magnifiquement for-

tifiée et bâtie sur une colline. Mais les habitants de cette ville avaient le caractère guerrier, ils firent une sortie, tombèrent sur les Grecs et les défirent. Alors l'empereur vint l'assiéger avec toute son immense armée. Pendant trente-sept jours il donna des assauts, mais les habitants ne cessèrent de se défendre avec courage et purent incendier les béliers et les balistes de l'ennemi. Les Grecs finirent pourtant par faire une brèche dans le mur. Alors il se livra un combat terrible et acharné. Pied à pied les Arméniens défendirent la place; les femmes même avaient pris part à la défense de la ville. Mais les Arméniens furent obligés de se retrancher dans la citadelle. Les Grecs vinrent en faire aussitôt le siège. Quand les Arméniens virent qu'il ne leur serait pas possible de soutenir la résistance et qu'ils allaient tomber dans les mains de l'ennemi, ils sortirent courageusement, s'ouvrirent un passage à travers les rangs des assiégeants et s'enfuirent de la ville.

L'empereur, maître d'Anazarba, vint assiéger le château de Vahga que commandait, à cette époque, le prince Constantin, de la famille des Roupéniens. Constantin était d'une force extraordinaire et très-exercé dans les affaires de guerre, malgré son éroïque défense, le château fut pris par les Grecs. Constantin fut fait prisonnier, enchaîné et conduit à Constantinople.

En même temps, le détachement qui poursuivait le prince Léon, arriva aux montagnes où le prince s'était retranché et lui en intercepta tous les passages. Léon fut alors bloqué complètement. Ne pouvant plus se procurer de vivres, il fut obligé de se rendre et de se livrer avec sa femme et ses fils. Tous furent garrottés et amenés devant l'empereur qui les fit conduire, chargés de leurs chaînes, dans un endroit sûr, où il les interna.

Jean Porphyrogénète licencia toutes les troupes arméniennes restées en Cilicie, il donna des gouverneurs grecs au pays et leur laissa douze mille hommes pour les protéger. Cela eut lieu en l'année 1137, la quinzième du gouvernement de Léon.

L'année suivante, l'empereur eut compassion du prince arménien; il lui rendit la liberté, ainsi qu'à sa femme et à ses deux fils, mais il les retint près de lui et leur fit donner des appartements dans le palais impérial. Ils mangeaient à la table de l'empereur et lorsque celui-ci sortait pour se promener, il se faisait accompagner d'eux qui le suivaient à cheval.

Un jour, l'empereur se rendit à la salle de bain avec Léon. Roupén, fils de celui-ci, qui était au service de Jean Porphyrogénète, voulut donner à ce dernier une preuve de sa force. Il prit un grand bassin de marbre rempli d'eau chaude et scellé au pavé dans un coin de la salle. Quatre personnes n'auraient pu soulever ce bassin, qu'il prit dans ses mains comme si ce n'eût été qu'un vase léger, l'emporta et le mit devant l'empereur. L'empereur et l'assistance en furent si surpris qu'ils le traitèrent de nouveau Samson. Quelques personnages malintentionnés de l'entourage de Porphyrogénète, desservirent Roupén auprès de leur souverain. Ils le calomnièrent et firent naître des soupçons dans l'esprit de l'empereur qui lui fit crever les yeux. Roupén en mourut et l'empereur craignant que Léon ne voulût un jour ou l'autre venger la mort de son fils, fit enchaîner Léon et son second fils Thoros et les fit mettre en prison. Léon mourut en prison l'année suivante. L'empereur prit alors Thoros en pitié, il lui rendit encore la liberté, mais le garda auprès de lui comme auparavant.





THOROS II ET LES PRINCES GRECS

THOROS II.

(A. D. 1142)

Thoros demeura à Constantinople jusqu'à la mort de l'empereur Jean Porphyrogénète qui advint un an après celle de l'infortuné prince Léon. Lorsque Manuel Comnène monta sur le trône du Porphyrogénète, Thoros forma la résolution de s'évader et de retourner en Cilicie; mais il ne put exécuter immédiatement son projet. D'abord, parce que les Scythes avaient envahi l'Arménie et y jetaient la désolation; ensuite, parcequ'une dame grecque de haute lignée s'était éprise de lui et l'avait décidé à l'épouser en lui offrant tous ses trésors. Mais l'année suivante, son épouse étant décédée, Thoros prit ses trésors, s'embarqua en secret et comme un simple marchand se rendit sur les côtes voisines d'Antioche. Delà il gagna la Cilicie s'enfonça dans les montagnes de Taurus. C'est alors qu'il se présenta à un prêtre, près duquel il se fit reconnaître pour le fils du malheureux prince Léon. Ce prêtre le cacha dans sa propre maison.

En 1144, beaucoup d'Arméniens qui fuyaient la persécution des Grecs, s'étaient réfugiés dans les montagnes de Taurus. Tous haïssaient les Grecs à cause de leur tyrannie et ne cherchaient que l'occasion de se venger et de reconquérir leur liberté. Le prêtre, chez qui demeurait Thoros, connaissait cela. Il réunit dans sa maison les principaux de ces Arméniens et les informa que le fils de Léon était dans la montagne. Ils voulurent le voir et, partageant avec enthousiasme son désir de chasser les Grecs de la Cilicie, il lui levèrent une armée de dix mille hommes. Thoros se mit à leur tête et engagea la guerre avec les oppresseurs. Il reprit les châteaux de Vahga et d'Amouda. Anazarba, Adana, Sis, Arioudz-Pert et Partzer-Pert furent successivement enlevés aux Grecs. Thoros put alors s'asseoir sur le trône de ses aïeux.

Quelque temps après, le prince d'Aleppo prit Édesse aux Latins. Stépan et Meleh, les deux plus jeunes frères de Thoros, étaient restés avec leurs parents maternels à Édesse pendant que Thoros était captif à Constantinople avec son père, sa mère et celui de ses frères à qui l'empereur avait fait arracher les yeux. Aussitôt qu'Édesse fut prise, ces deux princes parvinrent à s'échapper et à rejoindre Thoros qui leur confia des postes de haute confiance.

Lorsque l'empereur Comnène eut été informé des succès de Thoros et des Arméniens, il leva une grande armée qu'il mit sous le commandement de son cousin Andronic-César et qu'il envoya en Cilicie. Andronic avait l'ordre d'en chasser tous les Arméniens.

À son arrivée, Andronic envoya dire à Thoros qu'il était envoyé par l'empereur pour l'enchaîner comme il avait été fait auparavant à son père. Thoros se prépara alors à le recevoir et à lui tenir tête. Il aposta son infanterie près d'un défilé par où les Grecs devaient passer. Puis, avec sa cavalerie, il se porta sur les derrières de ceux-ci afin de leur couper toute retraite. Aussitôt que les troupes impériales arrivèrent au défilé où les Arméniens se tenaient en embuscade, elles furent attaquées soudainement de front et par derrière et le carnage commença. Une multitude de Grecs furent faits prisonniers, parmi lesquels un grand nombre de leurs princes. Andronic put cependant arriver à s'échapper, mais non sans peine, et il avertit Comnène de la défaite que les Arméniens venaient de lui infliger.

L'empereur fut profondément affecté de ce terrible désastre, surtout à cause des princes qui étaient tombés dans les mains de Thoros. Il envoya des ambassadeurs pour traiter de leur rançon. Quand ces ambassadeurs dirent l'objet pour lequel ils venaient de la part de Comnène, Thoros leur répondit: « Sont-ils donc si précieux les prisonniers que j'ai faits que l'empereur m'offre une rançon pour eux! » Les ambassadeurs ne dirent mot. Thoros reprit: « À combien estimez-vous ceux que vous me demandez? » À cette question les ambassadeurs restèrent interdits. S'ils donnaient une grande valeur aux prisonniers, il leur faudrait payer une rançon en rapport avec ce qu'ils auraient avancé; s'ils prétendaient qu'ils valaient peu, ils rabaissaient

trop les princes grecs. Ils répondirent à Thoros que c'était à son appréciation qu'ils s'en remettraient. Thoros leur dit alors: « Si je faisais cas de leurs personnes, je ne vous les rendrais pas. Donnez-moi donc ce que vous voulez et emmenez avec vous mes prisonniers. » Les ambassadeurs se consultèrent entre eux. Ils pensèrent qu'il valait mieux pour l'honneur des princes grecs offrir une forte rançon pour les racheter. Ils firent donc apporter à Thoros, en présence de sa nombreuse suite, de grands trésors.

Le prince Thoros ordonna immédiatement de les distribuer à ses soldats. Les ambassadeurs surpris de cette munificence, lui demandèrent pourquoi il donnait tant de trésors à de vils soldats. Thoros leur répondit en souriant de mépris: « Je récompense ainsi mes soldats pour les encourager à se saisir encore de vos princes préférés et à me les amener en chaînes. »

Les ambassadeurs rapportèrent tout cela à l'empereur, qui comprit qu'il n'avait pas à garder l'espoir de soumettre jamais Thoros à son autorité et qui prit le parti de lui demander la paix par l'entremise du comte d'Antioche. Cependant il reçut de Thoros à titre de présent la ville d'Anazarba et y mit un gouverneur grec. Peu de temps après, les hostilités recommencèrent entre les Grecs et les Arméniens. Thoros fut encore vainqueur et il leur enleva la ville d'Anazarba qu'il leur avait donnée et celle de Mamestie avec toute sa province.

L'empereur envoya de nouveau contre lui Andronic avec une armée puissante. Andronic vint assiéger Mamestie où se trouvait Thoros. Pendant quelques jours, celui-ci ne fit que se défendre. Mais une nuit qu'il pleuvait à verse, il fit une sortie avec ses troupes et se jeta sur les Grecs. Il mit l'épouvante dans leurs rangs, et fit encore un grand nombre de prisonniers parmi lesquels se trouvaient encore plusieurs princes. Andronic prit encore la fuite et Thoros rendit aux Grecs les princes qu'il avait fait captifs de la même façon que la première fois.

Vers 1146, les Scythes recommencèrent leurs invasions en Arménie et désolèrent les provinces de Kharpert et de Marache, ravageant tout et harcelant continuellement les habitants de ces pays. En 1154, ils vinrent jusqu'aux montagnes noires et jusqu'aux plaines de la Cilicie. Mais en Cilicie, Thoros les arrêta et les contraignit à rebrousser chemin.

En 1156, le prince Stépan, propre frère du prince Thoros, se révolta et devint indépendant. Il se mit à la tête d'une légion d'hommes déterminés, marcha sur Marache et soumit toute la contrée. Mais, à son retour, les Grecs avec qui il avait à faire auparavant et qui le haïssaient, lui tendirent une embûche et le firent prisonnier. Ils voulurent tirer vengeance de toutes leurs défaites en lui infligeant une mort cruelle. Ils lui lièrent les mains et les pieds et le jetèrent vivant dans une cuve d'eau bouillante. Il laissa deux fils, nommés Roupén et Léon qui, par la suite, régnèrent tous deux en Cilicie.

Quand ils apprirent la mort horrible de leur frère, Thoros et Meleh se mirent en campagne pour se venger des Grecs et leur détruisirent bien des villages. Ensuite, ils descendirent dans l'île de Chypre, se servant pour cela de plusieurs navires qu'ils prirent aux Grecs. Il ravagèrent l'île et firent un grand nombre de prisonniers auxquels ils coupèrent le nez et les oreilles et qu'ils envoyèrent, ainsi mutilés, à Constantinople. L'empereur, exaspéré à la vue de cette multitude de gens mutilés, envoya contre Thoros une armée formidable. Celui-ci, étant aidé de son frère Meleh, bondit sur l'armée des Grecs et, comme il avait à cœur de se venger sur le général qui la commandait, de la mort de son frère Stépan, parce qu'on lui avait dit que c'était ce général lui-même qui avait ordonné cette mort, ce fut en furieux qu'il se battit. Dix mille Grecs tombèrent sous les coups de Thoros et de Meleh. Leur général Andronic fut tellement serré de près qu'il fut obligé d'implorer la paix par l'intermédiaire du roi latin de Jérusalem, en déclarant qu'il n'était pas l'auteur de la mort de Stépan. Ce ne fut même qu'en livrant des trésors immenses à Thoros qu'il en put obtenir de lui que la liberté lui fût laissée.

Après avoir en vain tenté bien d'autres fois de vaincre Thoros, l'empereur se décida à marcher en personne, à la tête de toutes ses forces réunies contre le prince arménien. Il entra en Cilicie, mais après plusieurs rencontres, la paix fut signée entre eux deux. Thoros se rendit auprès de Comnène qui l'honora du titre de Pansebaste. Quelques années après, Thoros mourut après avoir gouverné la Cilicie pendant vingt-quatre ans. Il laissa un fils encore tout jeune, qu'il mit sous la tutelle de son beau-père Thomas le Bail, personnage très-renommé qui était natif d'Antioche. Celui-ci fut Régent de la Cilicie pendant un an.

MELEH ET ROUPÉN II.

(A. D. 1168)

A la mort de Thoros, Meleh, son frère, qui s'était jadis révolté contre lui et qui, depuis, vivait à Alep, prit à sa solde la cavalerie du gouverneur de cette ville et se rendit en Cilicie. Thomas le Bail et les satrapes ne voulurent pas le reconnaître comme leur prince. Meleh en devint furieux et se mit à ravager le pays avec ses mercenaires, mais les princes du pays le repoussèrent toujours. Il revint alors à Alep, y leva des troupes plus nombreuses et se mit en route pour conquérir la Cilicie. Les Chefs arméniens ne se sentant pas en état de lui résister, comprenant du reste que le pays ne serait jamais tranquille s'ils ne l'acceptaient pour prince, se résignèrent et le proclamèrent leur souverain au lieu du jeune fils de Thoros. Thomas le Bail, craignant alors pour sa vie, se réfugia à Antioche. Un peu après, le fils de Thoros fut tué. Meleh, après avoir assuré son autorité sur la Cilicie, s'adonna à une vie de débauche. Ses soldats le prirent en mépris, se révoltèrent et le mirent à mort. Il avait été prince du pays pendant cinq ans.

Alors, les satrapes se rassemblèrent et décidèrent de faire venir à Sis, le prince Roupén, fils aîné de Stépan, frère de Thoros et de Meleh. Roupén et son frère Léon se trouvaient auprès du prince arménien Pagouran. Pagourna ayant reçu de grands bénéfices de Stépan, leur père, s'était chargé, par reconnaissance, des soins de leur éducation. Roupén se rendit à l'invitation des satrapes arméniens et s'en vint à Sis. Il y fut proclamé Grand-Prince des Arméniens et successeur de Meleh, en 1174. Ce prince était d'un caractère fort doux et fut aimé par tous ses sujets. Il épousa une jeune latine qui lui donna deux filles.

Vers 1182, la guerre éclata entre les Arméniens et les Grecs; Roupén assiégea et prit les villes de Tarsus et d'Amista, qui, quelque temps auparavant, étaient tombées au pouvoir des Grecs. Héthoum Sébaste, frère de Nersès de Lampron et gendre de Thoros II., que les Grecs avaient nommé gouverneur de la forteresse de Lampron, en entendant parler des succès de Roupén en fut jaloux. Roupén, irrité de cette jalousie, vint assiéger le fort de Lampron. Il voulait forcer Héthoum à lui rendre le fort et à reconnaître son autorité au lieu de servir les Grecs. Le siège dura plus d'une année. Héthoum, n'en pouvant plus, finit par prier Bohémond, prince latin d'Antioche, de lui venir en aide. Celui-ci craignant de rencontrer Roupén sur le champ de bataille, l'invita traitreusement à un dîner dans un certain endroit. Roupén, sans aucun soupçon du guet-apens qui lui était tendu, accepta l'invitation. Comme il était assis au festin, sur un signe de Bohémond, on se saisit de sa personne et il fut mis en prison.

Léon fut profondément affligé lorsqu'il apprit que son frère était prisonnier. Craignant qu'en attaquant le Comte d'Antioche, celui-ci ne vînt mettre à mort Roupén, il prit le commandement des troupes et poussa tellement le siège de Lampron que Héthoum, à toute extrémité, pour sauver son existence et sa ville, fut forcé de demander la liberté de Roupén au comte Bohémond. Roupén fit, un peu après, la paix avec le gouverneur de Lampron.

Roupén II, après avoir gouverné les Arméniens avec douceur, sagesse et prudence pendant onze ans, assembla tous les satrapes arméniens et résigna le pouvoir à son frère Léon en 1185. Il se retira de la société du monde et se fit religieux. Il se retira dans le couvent appelé Trazargh où il mourut quelque temps après.

LÉON II.

(A. D. 1185)

Ce prince fut remarquable par sa sagesse et sa piété et contribua beaucoup au bonheur de ses sujets. Il repoussa les limites de ses États au delà du Mont Taurus. Il avait d'abord fixé sa résidence à Tarsus, mais, plus tard, il la transféra à Sis.

Il n'y avait qu'un an qu'il était au pouvoir, quand Roustom, Sultan d'Iconium, envahit la Cilicie à la tête d'une armée redoutable. Léon alla courageusement à sa rencontre et, malgré le petit nombre de ses troupes, il le défit. Roustom se disposait à venir attaquer Léon, quand il fut surpris par une mort subite. C'est sous sa tente qu'il expira et son armée, attaquée à son tour, fut mise en pièces. Les Arméniens en recueillirent un immense butin.

Quelque temps après, Léon conquit le pays d'Isaurie, prit aussi la province d'Arassus et s'empara de la grande forteresse de Baghras. Ensuite, il envahit la Syrie et s'empara de la ville d'Adalia et de quelques autres places. De là il vint mettre le siège devant Césarée, en Palestine. Il allait s'en rendre maître quand le gouverneur de la ville lui donna de riches présents pour le décider à lever le siège. Il fit la paix avec lui et quitta la place. Au dire d'un historien arménien, Léon prit, en fort peu de temps, soixante-douze châteaux-forts. Il fit construire, en Cilicie et dans ses alentours, quelques autres châteaux et fit presque rebâtir entièrement la ville de Sis.

Ensuite, il s'occupa des améliorations à apporter dans ses États. Il fit construire des hôpitaux et des maisons de refuge pour les pauvres et restaura tous les châteaux qui tombaient en ruine.

Ce prince fut le plus grand et le plus célèbre de tous les princes de la branche des Roupéniens, au point de vue politique comme au point de vue religieux.

C'est à la même époque que Youssouf Saladin d'Alep, se rendit célèbre aussi. Il envahit l'Égypte et la soumit à son joug. Puis il marcha contre les Latins de la Palestine, les défit et leur prit la ville de Jérusalem en 1187. Il y avait quatre-vingt-huit ans que les Latins l'avaient en leur pouvoir. Les Arméniens qui résidaient dans cette ville, obtinrent de Saladin, en lui donnant d'immenses trésors, le beau monastère de S. Jacques.

Quand on apprit, en Europe, la prise de Jérusalem par les Sarrasins, les Latins se croisèrent et, sous le commandement de l'empereur Frédéric, se rendirent en Palestine pour la reconquérir. C'est à cette occasion que le pape Célestin III, écrivit au prince Léon et au patriarche Grégoire de prêter assistance à leurs frères, les chrétiens d'Europe.

Les Latins arrivèrent en Asie l'année 1190 et s'emparèrent de la ville d'Iconium. C'est de cette ville que l'empereur Frédéric écrivit au prince Léon pour lui demander de l'aider dans son entreprise. Léon envoya aussitôt des provisions de vivres en abondance, car cela manquait déjà dans le camp des Latins au point que beaucoup d'entre eux, pour ne pas mourir de faim furent forcés de manger leurs chevaux.

Frédéric remercia Léon de sa générosité et lui promit de lui conférer la dignité royale. Un peu après, les Latins se trouvèrent aux frontières de la Cilicie, le prince Léon en compagnie de Grégoire, patriarche des Arméniens, et d'une nombreuse suite de princes et d'évêques, se mit en route pour aller saluer l'empereur. Mais, avant leur arrivée au camp des Latins, l'empereur, ayant voulu se baigner dans une rivière de la Séleucie, se noya. Les Latins, malgré la perte de leur chef, n'en continuèrent pas moins leur chemin et entrèrent en Cilicie où ils se reposèrent quelques jours, recevant de la part des Arméniens de grandes marques de sympathie et d'amitié. Un des évêques latins, escorté d'un corps de mille cavaliers, se rendit à Tarse et demeura chez un des plus célèbres évêques de l'Arménie, Nersès Lampronatzi. Celui-ci apprit de l'évêque latin le règlement de la cérémonie du couronnement de l'empereur et la traduisit en arménien



HONNEURS RENDUS À LÉON LE ROUPÉNIAN

afin qu'au couronnement du prince Léon, comme roi des Arméniens, la cérémonie fût réglée selon l'étiquette latine. Malheureusement, à cause de la mort de l'empereur, à cause aussi de la hâte que les Latins avaient de se rendre en Palestine, Conrad, fils de Frédéric, ne put exécuter la promesse que son père avait faite à Léon de le couronner roi des Arméniens. Or, Léon, remarquant la prospérité et l'état florissant de ses États, se prit à désirer d'être sacré roi publiquement. Il envoya alors des ambassadeurs au pape Célestin III et à Henri VI, fils aîné de l'infortuné Frédéric, empereur d'Allemagne, pour leur rappeler la promesse qui lui avait été faite par Frédéric. Henri accéda de suite à la demande de Léon et signifia son consentement au pape. Celui-ci dépêcha Conrad, évêque de Mayence, en Cilicie, à qui il remit la splendide couronne royale qui était destinée à Léon. En même temps, l'empereur envoya au roi d'Arménie un magnifique étendard sur lequel était brodé un lion rempant, pour faire allusion au nom de Léon. Cette image héraldique figura, depuis lors, sur les bannières des rois de l'Arménie et remplaça l'ancienne qui représentait un aigle, une colombe et un dragon.

À son arrivée en Cilicie, Conrad pria Léon et le patriarche Grégoire d'acquiescer aux trois conditions que le Pape voulait faire accepter par tous les vrais chrétiens; 1. De célébrer les grandes fêtes de l'Église les mêmes jours que tous les autres chrétiens; 2. De réciter les offices en présence du peuple dans l'église et de ne pas laisser, pendant la sainte messe, le peuple hors de l'église; 3. De ne pas rompre le jeûne les veilles de Noël et de Pâque. L'observation de ces clauses, leur dit Conrad, devant écarter les dissensions qui pouvaient exister entre l'église Romaine et l'église Arménienne. Léon y consentit et douze évêques arméniens prêtèrent le serment d'exécuter ces conditions. Cela conclu, Léon et le patriarche Grégoire lancèrent des invitations partout où se trouvaient des Arméniens. Aussitôt, un concours immense de peuples accourut de toute part dans la ville de Tarse. Il se trouva là des ecclésiastiques et des laïques, les princes les plus distingués, des satrapes, des généraux, des évêques, des prêtres, des bourgeois et des soldats. La ville de Tarse était en fête et la joie et l'enthousiasme dans le cœur de tous. Là, publiquement, dans l'église de S.te Sophie, en présence d'une foule innombrable, le patriarche Grégoire sacra solennellement Léon, roi de tous les Arméniens, en l'an 1198, le six du mois de Janvier, jour de l'Épiphanie. Ce fut une fête nationale, et le cœur des Arméniens, si longtemps éprouvé, s'ouvrit encore une fois à l'espoir d'un heureux avenir.

Léon était aimé et respecté partout, et quand les nations voisines apprirent cet événement, toutes s'en réjouirent. Le puissant calife de Bagdad envoya des ambassadeurs au roi d'Arménie pour le congratuler et les fit accompagner des plus magnifiques présents. Alexis lui-même, empereur des Grecs, lui envoya une magnifique couronne richement ornée de nombreuses pierres précieuses. « Nous étions plus près de toi, lui dit-il, dans la lettre qu'il lui adressa à cette occasion, que le prince d'Allemagne et nous aurions pu te rendre de plus grands honneurs, mais puisque tout a réussi, nous n'avons qu'à nous en réjouir et te féliciter. Nous voulons te mettre au front une double couronne et nous désirons sincèrement t'avoir pour notre ami et notre allié. »

Le roi d'Arménie, désormais solidement établi sur son trône, voyant son royaume jouir de la plus parfaite tranquillité, songea à doter le pays d'institutions diverses. Mais la reine vint à mourir, comme il allait se mettre à le faire. Il se remaria quelque temps après et prit pour femme la sœur de Guy, roi de Chypre. Elle le rendit père d'une fille, nommée Zabel, que quelques écrivains appellent Élisabeth.

Kaïkayouz, sultan d'Iconium, ayant appris l'amitié de Léon et des Latins, vint envahir la Cilicie et prit la forteresse de Pertounk dont il fit prisonnier le gouverneur Grégoire. Ensuite, il assiégea le château de Gaban. Léon se hâta de prendre les armes et de courir à sa rencontre. Les Arméniens se précipitèrent sur les Sarrasins sans attendre l'ordre de leur roi. Le sultan qui avait parfaitement formé son ordre de bataille, reçut froidement la charge des Arméniens. Puis, divisant son armée en quatre corps, il cerna les Arméniens et les défit complètement. Beaucoup furent tués et beaucoup furent faits prisonniers.

Léon n'en perdit pas courage: il rallia ses troupes éparses, augmenta son armée de légions de renfort, et pour faire diversion, se rendit, par des chemins ignorés, en Lycaonie qui appartenait alors au sultan d'Iconium. Il y dévasta les villes et les villages et emmena les habitants en esclavage.

Le sultan d'Iconium, se hâta de lever le siège de Gaban et courut en Lycaonie quand il apprit que Léon ravageait cette province. Mais il fut consterné à la vue de la dévastation du pays et demanda à Léon de conclure la paix. L'un rendit à l'autre les prisonniers qu'il avait faits.

En 1202, le sultan d'Alep, fils de Nour-Eddin, jaloux des hauts-faits et de la gloire de Léon, vint, avec une armée nombreuse, sur les frontières de la Cilicie. C'était pendant les fêtes de Pâque. Il lui envoya dire que s'il ne se reconnaissait pas son tributaire, il allait dévaster ses États et passer au fil

de l'épée tout son peuple. Léon apprit par ses espions la démarche du sultan et l'objet de la mission de ses envoyés; il donna l'ordre à deux de ses chefs d'aller à la rencontre de ces derniers, de leur servir de guides et de retarder leur arrivée en leur faisant prendre de longs détours. En même temps, lui-même courut sur le camp des Sarrasins. Pendant que le Sultan attendait le retour de ses envoyés, Léon arriva avec sa vaillante armée, et, sans laisser à celui-là le temps de se reconnaître, il tomba sur lui, le battit, fit un carnage des Sarrasins et mit en fuite toux ceux qui échappèrent à la fureur de ses intrépides soldats. Parmi les fuyards, se trouvait le Sultan lui-même. Après avoir pillé le camp, il fit enlever les tentes et les étendards des Sarrasins et rentra victorieux dans sa capitale. Une fois là, il fit dresser les tentes de ses ennemis près des bords du fleuve. Il installa aussi son propre camp tout près de là. Les tentes qu'il avait fait enlever furent montées de la même façon qu'au camp des Sarrasins, et leurs étendards plantés également devant ces tentes. Quand tout fut prêt, il fit amener devant lui les envoyés du Sultan. Ceux-ci, qui ne savaient rien de ce qui s'était passé, furent surpris et épouvantés de voir leurs tentes et leurs étendards tout près du camp des Arméniens. Lorsqu'on les eut informés de ce qui avait eu lieu, ils se jetèrent aux pieds du roi Léon et le supplièrent d'épargner leurs jours. Léon leur laissa généreusement la liberté, mais il exigea qu'ils vinssent lui apporter le tribut qu'ils étaient venus lui réclamer.

Quelque temps après, Léon partit pour Chypre. Il allait rendre visite à son beau-frère. Ses ennemis ayant appris son départ, prirent la mer sur navires et se tinrent aux leurs aguets pour le surprendre à son retour et le faire prisonnier. Léon s'embarqua sur un petit bâtiment pour revenir chez lui. Mais il n'était pas encore loin des côtes de Chypre qu'il s'aperçut qu'on lui donnait la chasse. Il revint en arrière, prit quelques navires que les Latins lui offrirent et se mit à poursuivre les ennemis. Il vit le vaisseau sur lequel était précisément le chef de ceux qui voulaient se saisir de sa personne; il aborda ce vaisseau et le coula avec tout son équipage. Après ce succès heureux, il se remit en route pour la Cilicie. Avant son retour, Héthoum, prince de Lampron et frère de l'illustre évêque Nersès Lampronatzi, se révolta. Avec quelques satrapes qui s'étaient faits ses partisans, il vint troubler la Cilicie. Léon voulant apaiser cette révolte au plus vite, le fit prier amicalement de se tenir calme et lui promit de donner en mariage à son fils Ochine III, la fille cadette de son propre frère Roupén. Avec ce stratagème, il réussit à surprendre Héthoum et ses deux fils Ochine et Constantin, qu'il fit enchaîner et garder auprès de lui. C'est ainsi qu'il se rendit maître de Lampron et de Babéron qui appartenaient à ce prince. Il fit résider sa propre mère à Lampron et jura qu'il ne confierait plus le fort et la ville à aucun de ses princes, mais qu'il les réserverait pour la deuxième résidence de la cour royale. À chaque instant, comme cette place était magnifiquement fortifiée et imprenable, ses princes se révoltaient et faisaient cause commune avec les Grecs.

Le patriarche Grégoire qui était proche parent de Héthoum, vint implorer le roi en sa faveur et obtint que la liberté lui fût rendue ainsi qu'à ses deux fils. Mais Léon ne lui restitua pas Lampron et le fit demeurer à Sis.

En 1207, une grande question s'agita entre le roi Léon et les Latins relativement à la succession du Comté d'Antioche. Léon, ne pouvant pas arriver à faire reconnaître les droits d'un de ses parents sur ce Comté et les Latins s'étant soulevés contre lui à ce sujet, expulsa de la Cilicie tous les Latins qui s'y trouvaient, tant laïques qu'ecclésiastiques avec leurs évêques eux-mêmes. Il envahit les pays d'Antioche et de Tripoli et fit prisonniers beaucoup de princes latins qu'il fit enchaîner. Il causa tant de préjudice aux Latins et les mit dans une situation telle qu'ils ne purent ni lui faire résistance ni calmer son irritation. Mais, comme ils savaient quel respect Léon avait pour le Pape et ses décisions, ils écrivirent à celui-ci pour l'informer de tout ce qui leur était fait par le roi d'Arménie. Ils écrivirent aussi à l'empereur d'Allemagne. L'empereur d'Allemagne et le Pape intervinrent alors auprès de Léon pour qu'il fît la paix avec les Latins. Léon demeura inexorable et ne se départit pas de sa détermination. Enfin, l'Archevêque d'Antioche assembla un conseil et finit par faire consentir les princes du comté à accepter pour chef, le prince Roupén, le parent du roi arménien. On envoya alors avertir Léon, qui se rendit en grande pompe à Antioche avec son parent, le prince Roupén. Il entra dans la ville au son des fanfares et des chants, et au milieu des acclamations de tout le peuple et fit asseoir Roupén sur le siège des Seigneurs d'Antioche. Il fit prêter le serment d'obéissance à tous les princes, les généraux, les officiers et les soldats. Après cela, il retourna en Cilicie.

Ensuite, il manda des Ambassadeurs à l'empereur d'Allemagne, Othon IV, pour le prier de proclamer Roupén roi d'Antioche. Othon, donna son adhésion et envoya à Léon une couronne pour qu'il la déposât sur le front de Roupén et qu'il fit de celui-ci son vice-roi. Mais Léon ne voulut jamais permettre au clergé latin de rentrer en Cilicie et ce ne fut que longtemps après que cette défense fut levée et que les prêtres latins purent s'introduire sur ce territoire.



ENTRÉE TRIOMPHALE DE LÉON II DANS LA VILLE D'ANTIOCHE ET COURONNEMENT DU PRINCE ROUPÉN

Léon était alors à l'apogée de sa puissance et de sa gloire. Son nom était devenu fameux et son pouvoir était reconnu de la Cilicie à l'Euphrate, de la Lycaonie à la Quatrième-Arménie. Il tomba malade et, son mal empirant, il comprit que sa dernière heure était proche et que tout allait finir pour lui. Il fit venir auprès de son lit le Pontife arménien, tous les satrapes et les Grands de son royaume. Comme il n'avait point de fils, mais seulement une seule fille nommée Zabel et âgée de seize ans, lorsque tout le monde fut réuni à ses côtés, il dit: « Voilà mon heure dernière qui va sonner; comme je n'ai point de fils pour me succéder, je vous recommandema fille Zabel, c'est elle que vous placerez sur le trône. » Tout le monde aimait et respectait Léon, tout le monde accepta Zabel pour souveraine.

Le roi Léon, dont la renommée couvrait le monde, fut réellement un grand roi. Léon fut grand parmi les grands de son temps, qui, certes, n'en manquait pas; il sut faire respecter le nom arménien. Il fit sa patrie grande et forte et prospère. Il connut son peuple et sut l'apprécier. Par l'énergie de son caractère, par sa politique adroite, il commanda le respect et l'admiration de tous ses sujets.

Léon sur son lit de mort, avait fait venir sa fille Zabel auprès de lui, il la remit entre les mains du patriarche et de deux des principaux princes du Royaume. L'un se nommait Siratan ou Adan le Bailli et l'autre était Constantin, Grand Baron et Connétable, Seigneur de Partzer-Pert et parent du roi même. Muni de tous les sacrements de l'Église, il rendit son âme à Dieu, en 1219, après un règne glorieux de trente années. On lui fit de superbes funérailles et il fut inhumé dans la ville de Sis.



ZABEL ET HÉTHOUM

(A. D. 1219)

A la mort de Léon, le patriarche et les deux princes auxquels Zabel était confiée, mirent la couronne royale au front de cette jeune princesse et la proclamèrent Reine des Arméniens, en présence de tous les Grands de l'Arménie et au milieu des acclamations du peuple. Elle gouverna d'abord le pays sous la tutelle du prince Adan, mais neuf mois après ce prince fut attiré dans un guet-apens et assassiné. Ce fut alors Constantin qui le remplaça auprès de la reine.

Mais Roupén, prince d'Antioche, vice-roi de Léon et neveu de son frère, voulut régner seul. Il se fit parmi les princes arméniens un assez grand nombre de partisans, leva une armée et vint envahir le Cilicie. Il s'empara de Tarse et mit le siège devant Mamestie. Il était sur le point de se rendre maître de cette dernière ville quand le prince Constantin vint lui livrer bataille avec les troupes arméniennes. Il le défit, le poursuivit jusqu'à le Tarse et fit prisonnier avec tous les princes qui s'étaient faits ses partisans. Il les mit tous dans une prison où ils moururent. Le Comté d'Antioche fut alors donné à un prince, parent des Roupéniens.

Le prince Constantin, avec l'assentiment du patriarche Constantin I, et celui de tous les satrapes arméniens, avec l'assentiment aussi de la reine Zabel, fit appeler à Sis le rince Philippe, fils du nouveau Comte d'Antioche et le maria avec Zabel. La mère de Philippe était arménienne; mais Philippe appartenait au rite latin. Aussi lui fit-on jurer de ne point toucher aux rites de l'église arménienne et de ne point essayer de commettre la moindre injustice envers la nation arménienne. Philippe prêta le serment qu'on lui demandait et les princes le proclamèrent roi des Arméniens. Pendant deux ans Philippe se montra tout dévoué aux Arméniens, mais, après ce temps, il se changea complètement. Il fit plus que de manifester son attachement aux Latins; il s'empara de tous les trésors royaux, de tout ce que le palais des rois renfermait de précieux, jusqu'à la couronne royale et fit porter le tout à Antioche. Les princes arméniens en furent exaspérés, ils se saisirent de sa personne comme il se rendait à Antioche et l'enfermèrent dans le fort de Partzer-Pert, en lui disant qu'ils l'y tiendraient jusqu'à ce qu'il eût restitué à l'Arménie tout ce qu'il avait eu le courage d'envoyer à Antioche. Son père essaya de le délivrer, mais il n'y put parvenir et, une année après, Philippe mourut dans le fort où les princes arméniens l'avaient relégué.

Zabel voulut alors abdiquer et se retirer dans un couvent, mais les princes arméniens et surtout Constantin ne lui permirent pas. Constantin supplia Zabel de ne pas abandonner la nation dans cet état. Il lui conseilla de prendre son fils Héthoum, afin que le sceptre ne sortît pas des mains de la Maison des Roupéniens. Mais Zabel fut inébranlable et refusa. Elle se retira alors dans la ville de Séleucie et demeura avec ses parents maternels qui étaient Latins. Elle pensait toujours à se retirer dans quelque couvent de religieuses. Le prince Constantin voyant que tous les moyens qu'il avait employés pour la fléchir n'avaient amené aucun résultat favorable, voulut frapper un dernier coup. Il alla assiéger Séleucie et donna l'assaut en demandant qu'on lui rendît la reine Zabel. Celle-ci voulut épargner à ses amis les horreurs de la guerre; elle sortit de la ville et se rendit auprès de Constantin qui la ramena à Sis en grande pompe. Alors elle finit par céder au prince et accepta Héthoum pour époux. C'était un prince aux manières distinguées, à l'apparence solide; il était sage et prudent malgré sa gaîté. Il fut sacré roi des Arméniens: on lui mit sur la tête une couronne d'or et dans la main un sceptre orné de diamants. C'était l'année 1224.

La famille du prince Héthoum descendait de celle des Haïguiens et des Archagounis; elle avait des liens de parenté avec la famille de Nersès de Lampron et avec la Maison des Roupéniens issue des Pacradounis. Héthoum, sous la direction de son père, le prince Constantin, s'occupa active-

ment de la réorganisation de son royaume. Il fonda plusieurs institutions d'utilité publique. La reine, de même, eut une grande influence sur ses sujets. Elle adoucit leurs mœurs, elle rendit plus distinguées leurs manières en leur donnant l'exemple des plus aimables qualités, des plus belles vertus, des plus grands charmes de l'esprit, et le plus beau caractère de son sexe. Elle fut la digne reine des Arméniens.

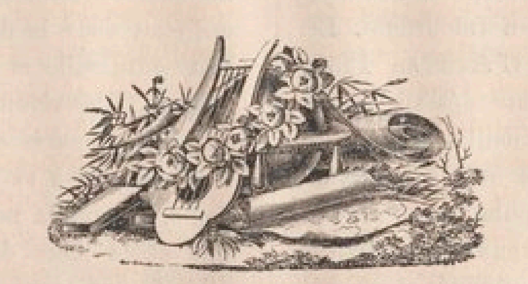
Quand Héthoum monta sur le trône d'Arménie, un guerrier fameux, de la race des Scythes, surgit en Orient; le Tartare Djenghis-Khan, qui, par la puissance de son génie militaire, conquit presque toute l'Asie.

Ce guerrier, à la tête de sept cent mille hommes, envahit la Perse et força le Sultan de cet empire, Mahmoud-Khorazm-Chah, à s'exiler. À la mort de Djenghis-Khan, son fils Oukhata-Khan, occupa le trône des Tartares. C'est alors que le fils du Sultan Mahmad exilé, appelé Djelaladdin, vint envahir l'Arménie et y commit les actes les plus horribles de dévastation, d'abord dans la province des Sunis et ensuite dans celle d'Ararat, où il se rendit maître de toutes les principales villes.

Les Géorgiens, voyant l'orage si près d'eux, rassemblèrent leurs troupes et, sous le commandement de leur général arménien, Ivané Athabegh, marchèrent contre les envahisseurs. Lorsqu'ils aperçurent l'immensité de leur nombre, ils furent très alarmés. Mais deux chefs arméniens, qui s'étaient réunis aux Géorgiens avec leurs soldats, leur dirent, pour ranimer leur courage, qu'ils attaqueraient eux-mêmes, d'abord, les ennemis et que ce ne serait que quand les Géorgiens verraient l'ennemi se débander et commencer à reculer, qu'ils auraient à courir à leur aide.

Ces deux intrépides chefs arméniens commencèrent donc à assaillir l'ennemi; mais les Géorgiens au lieu de leur prêter main-forte, prirent la fuite. L'ennemi les poursuivit et en massacra un grand nombre. Djelaladdin, alors, répandit son armée sur l'Arménie et la Géorgie, forçant tous ceux qui tombaient sous ses mains à renier leur foi. Ceux qui s'y refusèrent furent torturés sans pitié et mis à mort. À la fin, Djelaladdin se fatigua de massacrer tant de monde; il ordonna à ses hommes de circoncire de force tous ceux dont ils se saisiraient et de détruire par le feu tout vestige de christianisme.

Ensuite, Djelaladdin entra dans le pays des Peznounis et y exerça toutes sortes de cruautés. Il avança dans l'Asie Mineure, dévasta tout le territoire d'Iconium et fit un nombre immense de captifs. Il devint si terrible, que partout on appréhendait son arrivée. À la fin, les princes de différentes provinces de l'Asie Mineure, considérant l'inutilité de leurs démarches pour en obtenir la paix, réunirent leurs troupes et, avec l'auxiliaire de Héthoum à la tête de six mille soldats aguerris et intrépides, vinrent repousser les envahisseurs. Ils emportèrent une éclatante victoire et Djeladdin, humilié, presque anéanti, se retira pour refaire ses forces. Pendant qu'il se préparait à recommencer ses épouvantables expéditions, la mort vint délivrer le monde de ce monstre.



INVASION DES TARTARES EN ARMÉNIE

(A. D. 1233)

Après la destruction de l'armée de Djelaladdin, l'Arménie eut un instant de paix. Mais bientôt les Tartares reçurent de leur monarque Oukhata-Khan l'ordre de l'envahir. Sous le commandement de Tcharmaghan, ils se jetèrent d'abord sur les Aghouank et désolèrent le pays. Ils s'emparèrent de la ville de Kartzassar et en massacrèrent tous les habitants, excepté les enfants qu'ils emmenèrent en captivité qu'ils fussent d'un sexe ou de l'autre. L'hiver arrivé, ils se retirèrent alors dans les plaines de Moughan, où ils restèrent campés près de vingt mois.

En 1287, divisés en trois corps, ils envahirent de nouveau l'Arménie où ils commirent d'épouvantables ravages. Dans la Haute-Arménie, le château si grandement fortifié de Gaïan, tomba dans leurs mains et les atrocités exercées par ces barbares obligèrent bien des princes arméniens à se rendre de bonne grâce à eux. Ils furent pour cela traités avec moins de dureté.

Tcharmaghan marcha ensuite contre la ville d'Ani. Il envoya dire à ses habitants de se soumettre sans résistance et de lui livrer la ville. Les habitants d'Ani ne voulurent pas se rendre aussi facilement et l'envoyé de Tcharmaghan fut même tué par le bas-peuple en s'en retournant. Le chef tartare devint furieux et mit le siège devant Ani. C'était en 1239. Bientôt la famine tomba sur la ville et bien des habitants désespérés en sortirent et se rendirent aux Tartares. Ils furent bien accueillis et on leur donna une certaine quantité de vivres. Cela engagea les autres habitants d'Ani à agir de même et, alors, plus de la moitié de la population se trouva dans le camp de Tcharmaghan. Mais, bientôt, les malheureux furent divisés en plusieurs sections, sous prétexte d'être mieux traités et protégés et séparés les uns des autres. Alors les Tartares tombèrent sur eux et les massacrèrent tous sans exception. La ville n'ayant plus le même nombre d'habitant pour la défendre, fut prise facilement. Le reste de ses habitants fut mis à mort aussi et on la détruisit ensuite par le feu.

Les principaux habitants de Kars ayant eu connaissance de la prise d'Ani et du massacre de tous ses habitants et craignant que le même sort ne leur fût réservé, prirent les clefs de leur ville et se dépêchèrent de les porter à Tcharmaghan. Mais il était trop tard: le Tartare comprit que ce n'était que la crainte qui les avait fait agir de la sorte. Par conséquent, il ordonna à ses soldats de massacrer aussi tous les habitants de Kars, en exceptant seulement les enfants et les artisans qu'il retint comme captifs. Puis, il détruisit la ville ne laissant que quelques misérables sous ses ruines et retourna dans les plaines de Moughan.

Quelques personnages influents étant intervenus, Oukhata-Khan écrivit à Tcharmaghan d'épargner les Arméniens, de remettre le pays dans les mains de leurs chefs, d'imposer et de régler un tribut qu'ils auraient à payer et d'aller faire d'autres conquêtes. Les Arméniens furent alors encore tranquilles pour un peu de temps.

Tcharmaghan, le grand chef des Tartares, mourut en 1242. Patchou lui succéda dans son commandement et marcha immédiatement sur Garin qui était sous la dépendance du Sultan d'Iconium, nommé Khiataddin. Il prit cette ville et fit passer au fil de l'épée tous ses habitants. À ce moment-là, Khiataddin se trouvait à Iconium. Quand il apprit que les Tartares s'étaient emparés de Garin, il rassembla son armée et marcha contre eux. Patchou alla à sa rencontre et le sultan fut battu et ne se sauva qu'avec peine. Quand la nouvelle de cette défaite arriva à Iconium, la femme, la fille et la mère de Khiataddin s'enfuirent et accoururent en Cilicie, où elles furent reçues par le roi Héthoum qui leur désigna une résidence.

L'année suivante, les villes de Césarée, Sébaste, Erzenga et beaucoup d'autres places-fortes tombèrent dans les mains des Tartares qui y renouvelèrent leurs atrocités habituelles. Les villes de Khelate, Amide, Édesse et Nisibis subirent le même sort.

Héthoum voyant les progrès de l'invasion des Tartares et persuadé qu'ils arriveraient jusqu'à lui, voulut détourner le danger en leur faisant des propositions d'alliance. Il envoya des ambassadeurs auprès de Patchou. Les ambassadeurs étaient chargés des présents qu'ils devaient remettre au chef tartare, en lui demandant de signer un traité de paix avec leur roi qui lui promettait en retour de rester soumis aux Tartares. Patchou voulut bien consentir à ce que lui demandait Héthoum, mais à la condition qu'il lui livrerait la mère, la femme et la fille du Sultan d'Iconium qui s'étaient réfugiées en Cilicie. Héthoum fut désolé de la condition que Patchou lui imposait, mais les Tartares l'épouvantaient et il se vit forcé de livrer les infortunées princesses. Les Tartares qui étaient venus lui apporter la réponse de leur chef, reçurent encore de nouveaux présents pour Patchou et pour eux-mêmes. Mais Héthoum reçut de leur part le serment de leur perpétuelle amitié et leur alliance.

Pendant que le roi d'Arménie était en négociations avec les Tartares, c'est-à-dire en 1245, Constantin, le prince de Lampron, se révolta contre lui et s'en alla rejoindre le Sultan d'Iconium qui avait voué une haine implacable à Héthoum. Tous deux commencèrent à ravager la Cilicie. Héthoum, alors, entra dans la province de Constantin et lui prit toutes ses possessions, moins la forteresse de Lampron, dans laquelle il s'était retranché. Constantin ne se sentant pas de force à lutter contre Héthoum, voulut faire la paix avec lui; mais Héthoum qui n'avait aucune confiance en sa sincérité, refusa de l'entendre. Alors Constantin s'enfuit de Lampron et alla rejoindre le Sultan d'Iconium. Il réussit à lever des troupes à la tête desquelles il vint envahir la Cilicie. Mais Héthoum le battit continuellement et il fut, encore une fois, forcé de s'enfermer dans la citadelle de Lampron, où il fut assiégé de nouveau et mourut peu de temps après.

En 1246, Oukhata-Khan, le roi des Tartares, vint à mourir et laissa pour lui succéder son fils Kiouk-Khan, avec qui Héthoum renouvela son traité de paix. Kiouk-Khan était fort avare; il envoya des collecteurs dans tous les pays qui lui étaient redevables de tributs pour recueillir de grands trésors. Karabougha, l'un d'eux, fut envoyé en Arménie. Il écrasa les Arméniens d'impôts et quand ils ne pouvaient pas le payer, il les torturait de la façon la plus terrible. Les chefs tartares lui adressèrent même des remontrances à ce sujet, mais lui, au lieu d'être plus modéré, mit le comble à ses exactions. Ce Karabougha mourut d'une mort affreuse comme il le méritait. Il fut rongé par d'horribles ulcères qu'il avait au cou.

En 1251, son roi Kiouk-Khan mourut aussi. Mango, son parent, lui succéda. Celui-ci était encore plus avare. Il dépêcha le collecteur Arghoun en Arménie, avec une bande d'officiers cruels, pour se faire payer la capitation. Les vieillards, les ecclésiastiques et les femmes seules ne payaient point cet impôt. Arghoun exigea de chaque Arménien au-dessus de dix ans une somme de soixante pièces de monnaie. Ceux qui étaient incapables de verser cette somme étaient soumis aux tortures les plus cruelles. Ceux qui possédaient des terrains se les voyaient confisqués, et leurs femmes et leurs enfants leur étaient enlevés de force et vendus comme esclaves. Les Arméniens qui étaient surpris en train de s'enfuir du pays étaient garrottés. On les battait avec du bois vert et des chiens furieux, dressés dans ce but, mettaient leurs corps en lambeaux.

Quand Arghoun eut recueilli tous ces impôts, il ordonna qu'à l'avenir un tribut d'égale valeur serait payé annuellement à son roi. Non seulement les individus seraient taxés, mais aussi les propriétés, les champs et leurs produits, les maisons, les chevaux, etc. etc. Rien n'égala la désolation de la malheureuse Arménie. La majeure partie de la population n'avait plus les moyens de satisfaire à ces taxes écrasantes. Ces pauvres gens ne savaient plus où finir, ils n'avaient plus ni abri ni protection.

À l'avènement au trône des Tartares de Mango-Khan, Héthoum, qui connaissait les féroces exactions de ses collecteurs, voulut se rendre en personne auprès de ce monarque pour intervenir en faveur de ses compatriotes et en même temps pour renouveler le traité de paix conclu avec ses deux prédécesseurs. Mais il eut la douleur de perdre sa femme Zabel à ce moment-là. La mort de cette Reine fut un deuil pour toute la nation. Sa piété, ses vertus, sa bienfaisance, sa distinction lui avaient gagné l'affection de tout son peuple qui en avait fait son idole. Le nom de Zabel était sur toutes les lèvres. Cette Reine fut la grande consolatrice de Héthoum. Ses funérailles furent magnifiques. Le patriarche des Arméniens, un grand nombre d'évêques et de prêtres, tous les princes du royaume y assistèrent à la suite du roi et des princes royaux. Ainsi disparut de la terre l'une des plus grandes Reines de l'Arménie, mais surtout la plus vénérée et la plus aimée. Elle emporta dans la tombe l'affection et la bénédiction de son peuple entier.

Deux ans après la mort de son épouse, Héthoum reçut de Patchou, Grand-Khan des Tartares du Nord, une lettre, l'invitant à se rendre auprès de lui pour aller ensuite se présenter à son roi Mango-Khan. Alors Héthoum confia les rênes de son gouvernement à son vieux père Constantin, et lui donna, pour l'aider dans l'administration du pays, ses deux fils Léon et Thoros et se mit en voyage. Comme il devait passer sur le territoire de ses en-

nemis pour se rendre auprès de Patchou, il se déguisa pour ne pas être reconnu. Il partit en 1254 avec ses serviteurs. Il eut l'air d'être un de leurs compagnons. Il prit par des chemins ignorés et, grâce à son déguisement, il put traverser le pays sans être inquiété. C'était pendant le mois de Février. Il confia ses bagages à des gens dévoués et braves qui prirent par une autre route. Il arriva à Kars où Patchou, qui l'attendait, le reçut avec tous les égards et le respect dus à un roi. Héthoum prit sa demeure dans le palais d'un prince arménien et il y attendit l'arrivée de ses bagages et de toute sa suite, dont faisaient partie des évêques et des prêtres d'un grand mérite. Tout son monde étant arrivé, Héthoum quitta Kars et traversa le pays des Aghouank. Il passa par le défilé de Derbend ou Portes de Djor. Il arriva enfin auprès du prince Patchou qui était campé dans le territoire de Khazan, sur les bords du fleuve Étil ou Volga. Patchou lui fit le plus cordial accueil et le garda quelques jours auprès de lui, et prit congé de lui en lui donnant une escorte. Son voyage fut long et pénible à travers le grand pays des Tartares. Après quatre mois de voyage de province en province, de ville en ville, il arriva enfin et put aller trouver Mango-Khan qui le reçut avec de grandes marques de respect et accepta les présents que Héthoum lui avait apportés.

Après cinquante jours de résidence auprès du monarque des Tartares, Mango donna à Héthoum le traité écrit de paix éternelle, lui promettant aide et secours en toute occasion, pourvu qu'il restât fidèle à sa soumission au roi des Tartares, ainsi qu'à ses successeurs. Il lui remit les édits par lesquels il accordait la liberté aux églises, il diminuait les impôts écrasants sur les Arméniens demeurant en Arménie. Puis, il rappela le collecteur Arghoun et le fit mettre en prison. Il lui donna une légion de soldats tartares pour l'escorter à son retour et le congédia. Héthoum revint en Arménie, entra à Chiragh et se présenta à Patchou. Pendant qu'il était à Chiragh, tous les chefs de la nation et le clergé vinrent lui rendre visite et le traitèrent avec tout le respect dû à un roi de leur nation. Héthoum les accueillit avec beaucoup de bienveillance, leur fit des présents et leur recommanda l'union et l'amour fraternels. Après un an et quatre mois d'absence, il était de retour en Cilicie.

En 1255, le Sultan d'Iconium, ayant su l'alliance que Héthoum avait conclue avec le monarque tartare, vint lui déclarer la guerre et envahit ses États. Héthoum, accompagné de ses deux fils, alla à sa rencontre avec son armée, le battit et le repoussa. Il entra lui-même sur le territoire du sultan; il lui prit les villes de Germanice et de Behesnie et quelques autres places-fortes, puis il alla au secours de son gendre, le Comte de Tripoli, qui, à cette époque, était harcelé par ses ennemis. Il prit le fort de Mountas et rendit, dans plusieurs occasions, de grands services aux Latins, principalement aux Latins d'Antioche qu'il délivra de leurs ennemis.

Quelque temps après, Mango-Khan, nomma son frère Houlaou, roi de Perse et d'Arménie, avec autorité sur tous les pays situés entre l'Arménie et la Grèce. Houlaou se mit en route avec soixante-dix mille hommes de cavalerie pour visiter ses nouveaux domaines. À son arrivée à Bagdad, il supprima le gouvernement des Califes. Enfin, il étendit sa puissance jusqu'aux bords de la Méditerranée. Héthoum et Constantin, qui avaient été attentifs à tous les agissements de Houlaou, s'alarmèrent et comprirent que la Cilicie serait à son tour inquiétée plus tard. Il prit l'avis de tous les chefs et alla trouver Houlaou. Il lui apporta, outre le tribut annuel convenu, les plus magnifiques présents. Houlaou le reçut avec bienveillance et lui permit de retourner en paix dans ses États. Houlaou, un peu plus tard, s'éloigna de l'Asie Mineure, en laissant partout des gouverneurs dans les provinces et les villes dont il était le Suzerain.

Après le départ de Houlaou, les Égyptiens envahirent la Palestine et prirent les villes de Jérusalem et d'Alep, où ils massacrèrent une multitude de chrétiens. Les gouverneurs que Houlaou y avait laissés se réfugièrent en Cilicie. Après un court séjour dans ce pays, Héthoum les envoya à Houlaou, leur donnant l'escorte et tout ce qui leur était nécessaire pour arriver à bon port. Cet acte de sa part lui acquit une grande popularité auprès des Tartares.

Le Sultan des Égyptiens, que les Arméniens ont appelé Pendoukhdar, avait appris l'alliance de Héthoum avec les Tartares. Il savait que c'était grâce à cette alliance qu'il avait pu s'emparer de quelques villes qui appartenaient aux Égyptiens. Il écrivit donc à Héthoum d'avoir à lui restituer ces dites villes. Héthoum refusa et le sultan envoya une armée faire invasion dans la Cilicie qui, à cette époque, était absolument sans défense. Les Égyptiens dévastèrent le pays. Héthoum rassembla ses troupes, en fit deux corps qu'il mit sous les ordres de ses fils, Léon et Thoros, et les lança contre les envahisseurs. Quant à lui, il alla demander aide aux Tartares. Mais, avant même qu'il fût de retour, la Cilicie était tombée complétement dans les mains des Égyptiens. Ses deux fils avaient été défaits; Thoros avait succombé dans la bataille et Léon, trahi, était resté au pouvoir de l'ennemi qui l'avait fait enchaîner.
Léon avait trente ans à cette époque. Les Égyptiens victorieux se ruèrent sur la Cilicie, pillant, dévastant, incendiant, massacrant, détruisant tout ce



HÉTHOUM I.ER PLEURE LA PERTE DE SES DEUX FILS

qu'ils rencontraient. La ville d'Adana fut livrée aux flammes et presque tous ses habitants furent emmenés en esclavage. Cependant les châteaux et les places-fortes restèrent dans les mains des Arméniens. Sis, la capitale du royaume, fut assiégée, prise par la trahison et toutes ses richesses furent pillées. Les Égyptiens avaient fait quarante mille prisonniers qu'ils emmenèrent avec eux quand ils retournèrent en Égypte en emportant leur riche butin.

Le prince Léon fut présenté au sultan Pendoukhdar qui s'attacha beaucoup à lui et lui promit, de le renvoyer en Cilicie. Mais ses conseillers le dissuadèrent d'exécuter sa promesse. Il permit seulement à Léon d'aller faire un pélerinage à Jérusalem. À son retour, il le fit jeter en prison.

Sur ces entrefaites, Héthoum arriva en Cilicie à la tête d'une armée tartare. Quand il eut été informé du sort de ses deux fils et qu'il eut vu les déprédations commises dans son royaume par les Égyptiens, son affliction fut extrême. Il était difficile de garder dans le pays les légions de Tartares avec lesquelles il était revenu en Cilicie; il préféra leur faire quelques dons et les congédier. Nuit et jour, Héthoum pleurait sur ses fils: il ne trouvait, de consolation que dans la prière. Il visitait beaucoup les monastères; les conversations qu'il entretenait avec les religieux le soulageaient un peu de sa douleur. Un jour, c'était celui de l'Épiphanie, voulant apitoyer ses princes et chefs, il les invita tous à la fête de la Bénédiction des Eaux. Après la cérémonie, tous les princes étant réunis dans la salle du conseil, Héthoum demanda si tous les princes, tous sans exception, étaient présents. On lui répondit affirmativement. Il renouvela sa demande. «Où sont donc alors, dit-il, les princes mes fils? Partout on acclame leurs noms, mais on ne les voit nulle part. Hélas! l'un est tombé frappé sur le champ de bataille, l'autre languit dans les fers». Puis, il se mit à verser d'abondantes larmes. Les princes et tous ceux qui assistaient à cette scène, émus de l'affliction du roi, se mirent à pleurer aussi. Ce jour qui devait être un jour de fête, se passa dans le deuil et la tristesse.

Après avoir pris l'avis des Grands de son royaume, Héthoum envoya des ambassadeurs au Sultan d'Égypte pour lui demander la liberté de son fils Léon. Le sultan lui fit répondre par les envoyés.: «Tu es l'ami des Tartares qui détiennent comme prisonnier l'une de mes parents nommé Seghour. Si tu réussis à lui faire rendre la liberté, je la rendrai à ton fils». Héthoum ne perdit pas de temps et réussit obtenir la liberté de Seghour. Le Sultan tint sa parole. Le prince Léon après avoir juré à Pendoukhdar de rester en paix et amitié avec lui, se mit en route pour rentrer en Cilicie. Son père, averti de son retour, alla au devant de lui avec toute sa cour et suivi d'un grand nombre de troupes et d'une multitude de peuple. La rencontre du père et du fils fut touchante, ils s'embrassèrent le cœur gros de joie et les larmes aux yeux. Ils rentrèrent dans la ville de Tarse et allèrent rendre grâces à Dieu. C'était en 1269.

En même temps, le roi Héthoum fit venir le patriarche des Arméniens, et tous les princes et chefs du royaume dans cette même ville de Tarse et fit proclamer à sa place roi des Arméniens, son fils Léon; et remit à celui-ci le gouvernement de tous le pays. Mais Léon, prince modéste et digne fils de son père, ne voulut point sanctionner l'abdicatcion de son père. Pourtant son père fit tout et le supplia tant qu'il se rendit à sa volouté, mais il n'accepta l'autorité suprême que sous le titre de Baron, ne voulant voir jamais son père privé du titre de Roi. Plus tard, Héthoum voyant son royaume en paix, voyant que son fils, assis sur le trône, gouvernait sagement, sentit son âme en repos et ne voulut plus penser qu'à Dieu. Il se retira dans un couvent où il prit le nom de Macaire en se faisant religieux. La mort l'emportaquelques mois après. Il avait gouverné la Cilicie pendant quatorze ans.

LÉON III.

(A. D. 1270)

Léon fut plusieurs mois inconsolable de la mort de son père. Le chagrin qu'il en ressentit fut tel qu'il en tomba dangereusement malade et qu'il faillit en mourir. À cette occasion le Sultan d'Égypte, le Khan des Tartares et les princes, ses voisins, lui envoyèrent des ambassadeurs pour essayer de le consoler, remonter son courage et le décider à prendre en mains les rênes du gouvernement de son royaume. Léon fut fort sensible à ces marques d'amitié. Peu à peu son chagrin se dissipa. Il appela à Tarse le patriarche, les évêques et tous les grands personnages de la Cilicie et se fit sacrer roi en présence de son peuple.

Il mit toute son activité à chercher les moyens d'améliorer la condition de ses sujets; il augmenta la solde de ses soldats, il fit de grandes donations aux pauvres; il alla jusqu'à faire à ceux-ci des secours réguliers. Il fit reconstruire toutes les places que les ennemis avaient détruites pendant le cours de leurs invasions. Il s'attacha plus particulièrement à la reconstruction de la ville de Sis. Il fit réédifier également les villes et les châteaux qui avaient été abandonnés et tombaient en ruine.

Léon était d'un caractère fort doux. C'était un prince aux grandes manières et fort aimable. Il était patient et gai. Les actes de charité furent au-dessus de ceux de ses prédécesseurs. Pendant toute la durée de son règne, pas un de ses sujets ne fit un vain appel à la compassion royale, sans être doublement récompensé pour avoir eu confiance en la bonté du roi. La reine Anna, plus généralement connue sous le nom de Kir-Anna, ne laissa échapper aucune occasion de subvenir aux besoins de ses sujets. Partout où il y avait une douleur à calmer, un malheur à soulager, la reine y accourait. Elle était la providence de tous les malheureux. Il n'y avait point un misérable qui n'eût accès auprès d'elle et n'en fût consolé. Elle était le modèle de toutes les dames arméniennes. Léon eut de Kir-Anna sept fils et quatre filles.

Malheureusement, pendant que Léon travaillait à améliorer la condition de son peuple et à procurer la prospérité à son royaume, la jalousie et l'ambition rongeaient le cœur des satrapes arméniens. Ils étaient las de vivre heureux et en paix, sans faire attention aux malheurs qui seraient la conséquence de ce qu'ils allaient faire, ils formèrent le complot de détrôner le roi. Parmi les conspirateurs se trouvaient quelques parents du roi. Mais Léon fut informé de ce qui se tramait de leur part contre lui. Il les surprit l'un après l'autre et s'empara de leurs châteaux-forts. Cependant il leur laissa la liberté, s'en remettant à Dieu du soin de le venger. Quelques-uns des conspirateurs, furieux d'avoir été découverts, se rendirent en Égypte et excitèrent le Sultan à déchirer le traité de paix qu'il avait signé avec les rois Héthoum et Léon. Le Sultan, déjà poussé par les Arabes à envahir la Cilicie, ne perdit point de temps. Il se fit guider par les scélérats qui s'étaient fait impudemment les ennemis de leur patrie, et entra en Cilicie avec son armée. Il trouva le pays sans défense; car personne ne pouvait s'attendre à une rupture si brusque entre le Sultan et Léon et tout le monde vivait sans défiance. Léon ne pouvait plus se fier à la fidélité de ses princes et de ses soldats, il crut plus sage de se retrancher dans une citadelle que de courir à une perte certaine. Il se retira dans un château imprenable. Alors les ennemis trouvant le pays ouvert se répandirent partout, dévastant, détruisant et massacrant tous ceux qu'ils rencontrèrent. Mais les châteaux et les villes fortes échappèrent à leurs saccages. Ils vinrent assiéger Sis qui leur résista longtemps. On rapporte qu'un prêtre de la ville qui animait les habitants contre les ennemis des chrétiens, emporté par son courage, sortit seul de Sis, le sabre à la main; il se fraya un passage à travers les Égyptiens, abattant tout ce qui était devant lui, portant des coups terribles à droite et à gauche, et arriva ainsi jusqu'au commandant de l'armée ennemie. Un duel s'engagea alors entre eux deux. Le prêtre porta un coup

de sabre si violent au commandant égyptien que celui-ci en fut, pour ainsi dire, écrasé et qu'il tomba pour ne plus se relever. Mais le prêtre fut bientôt entouré par les assiégeants, il en abattit encore beaucoup, mais il fut blessé à son tour et succomba.

Les Égyptiens commencèrent à s'épouvanter; ils étaient exténués par tant de jours de siège contre une ville qui pouvait encore leur résister, ils n'avaient plus l'espoir de la prendre jamais. Ils se voyaient décimés; ils prirent alors le parti de lever le siège. On leur avait dit que le roi avait d'immenses trésors à Tarse; c'est contre cette ville qu'ils se mirent en marche. Après bien des assauts, après bien des combats, ils parvinrent à s'en rendre maîtres. Ils pillèrent les églises, ils incendièrent le palais royal et l'église S.[te] Sophie. Ils mirent la ville à sac et emmenèrent en esclavage un grand nombre de ses habitants. Ils reprirent, après, le chemin de leur pays.

La retraite des ennemis délivra Léon d'un grand tourment, mais, il fut profondément affligé des déprédations qu'ils avaient commises. Il n'avait pas encore pu estimer l'immensité du préjudice que les Égyptiens lui avaient causé, qu'on vint l'informer que ses ennemis revenaient sur leurs pas. Le Sultan d'Égypte, alléché par le riche butin qu'il venait de faire, ne voulut pas rentrer dans ses États avant d'avoir fait une deuxième incursion dans la Cilicie pour accroître ses trésors. En même temps qu'il s'en retournait il avait envoyé en Égypte l'ordre de lever une autre armée. Bientôt cette armée vint faire jonction avec celle qu'il avait déjà. Aussitôt il rebroussa chemin et vint une seconde fois envahir la malheureuse Cilicie.

Léon se dit qu'il ne gagnerait rien en restant inactif et caché dans une forteresse et qu'il devait essayer de protéger son pays contre des ennemis pareils. Il sortit du château où il s'était retranché et mit sur pied ses troupes. Ses soldats étaient peu nombreux, mais il leur dit qu'ils allaient combattre pour Dieu et la patrie. Il partagea son armée en six corps; il donna le commandement de l'un de ces corps au vieux général Sempad qu'on appelait Connétable. Les autres corps furent confiés à des chefs sur lesquels Léon pouvait compter. Il donna l'ordre à Sempad de marcher contre les Égyptiens et aux autres chefs de le suivre à une certaine distance. Quant à lui, il se mit à la tête d'un des six corps de son armée et prit par des chemins ignorés, en faisant un long détour, pour venir se placer derrière les ennemis et leur couper ainsi toute retraite.

Sempad s'avança donc. Quand les Égyptiens l'aperçurent avec sa petite poignée de soldats, ils crurent que c'était là toute l'armée arménienne et s'élancèrent hardiment pour l'écraser. Mais pendant que la bataille se livrait, les autres arrivèrent sur la scène du combat et, peu après, le roi Léon fit voir ses étendards à l'arrière de l'ennemi et assaillit véhémentement les Égyptiens, qui, saisis d'épouvante, voulurent prendre la fuite, mais les Arméniens les enveloppaient de tous côtés. Le combat fut terriblement meurtrier. Le sol était recouvert d'un tapis de cadavres qui, entassés l'un sur l'autre, barraient le chemin aux fuyards. Le Sultan réussit cependant à s'échapper avec un petit nombre des siens. Sempad, heurta son pied contre un arbre; il était très-âgé et ce heurt lui fut mortel. Il expira quelques jours après être rentré chez lui. Les Arméniens victorieux revinrent avec tout le butin des ennemis et le grand nombre de prisonniers qu'ils avaient faits.

Au bout de peu de temps, le Sultan d'Égypte envoya demander la paix à Léon. Un traité de paix et d'amitié fut de nouveau conclu entre eux deux et le Sultan fit serment d'en observer fidèlement les clauses.

Dans cette même année, l'Émir de la Lycaonie essaya, à trois reprises, d'envahir à son tour la Cilicie, mais chaque fois il fut repoussé par Léon qui lui fit subir de grandes pertes. Cependant l'Émir réussit à détruire par l'incendie le célèbre monastère de Skévra, situé près du fort de Lampron.

Le Grand-Prince des Tartares, Abagha-Khan, fut informé des victoires et des hauts-faits de Léon. Il lui envoya de magnifiques présents, des armes et un sabre pour l'encourager à combattre ses ennemis. Les Sarrasins qui demeuraient en Lycaonie et dans les pays d'alentours et qui se trouvaient par conséquent sous la dépendance des Tartares, furent jaloux de l'honneur insigne et des présents qui étaient faits à Léon, ils employèrent tous les moyens possibles pour rendre celui-ci suspect aux Tartares: ils le calomnièrent auprès d'Abagha-Khan. Mais en même-temps, ils se mirent d'accord avec les Égyptiens pour se révolter contre les Tartares et passer au fil de l'épée tous les gouverneurs et les soldats tartares qui se trouvaient dans leurs régions.

Léon apprit les machinations de ses ennemis. Il surprit, en outre, les lettres de conspiration des Sarrasins contre les Tartares et fit tout savoir à ceux-ci. Les Tartares eurent les preuves que tout était bien exact; ils se saisirent des conjurés et les mirent tous à mort. Ensuite, ils informèrent Abagha-Khan en l'assurant de la fidélité du roi Léon et de la fausseté des impostures de ses ennemis. Alors Léon se rendit auprès du prince tartare et fut accueilli comme un ami. Le traité d'amitié entre lui et Abagha-Khan fut renouvelé. Mais pendant que Léon se trouvait auprès du prince tartare, les Sarrasins de la Lycaonie vinrent envahir la Cilicie et en dévastèrent une partie.

Quand, à son retour, Léon vit les ravages faits par les Sarrasins, il mit sur pied les quelques troupes qu'il put réunir et marcha contre les Lycaoniens. À son tour, il ravagea leur pays, prit un immense butin, fit un grand nombre de prisonniers, et revint victorieux en Cilicie avec ses captifs. Les peuples voisins apprenant les exploits de Léon, commencèrent à le redouter et lui firent demander la paix. Ses princes et ses satrapes commencèrent aussi à l'entourer de respect et d'affection. Parmi ceux-ci se trouvait le prince Ochine, fils du prince Constantin de Lampron. Le roi le nomma prince du fort de Sagoura et lui donna le titre de Maréchal. Il voulut aussi récompenser les trois fils de ce prince de leurs services et de leur fidèle dévouement, et donna à l'un le titre de Sénéchal, à l'autre celui de Connétable et au troisième celui de Bailli.

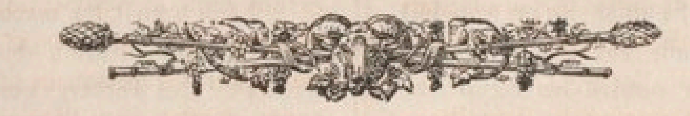
La Cilicie et tout le royaume était maintenant en pleine prospérité. Le roi commençait à compter sur un peu de calme, lorsque des deuils de famille vinrent le plonger dans l'affliction. Son fils Nersès et sa fille Regina succombèrent après une grave maladie. Le roi profondément affecté par la perte de ses enfants tomba, lui aussi, dangereusement malade. Sa résignation seule aux volontés de Dieu lui fit supporter ses souffrances cruelles. Bientôt après, la peste tomba sur le royaume; la terrible épidémie emporta les habitants par milliers. Le peuple de campagne fut décimé, les travaux des champs furent négligés et après le fléau de la peste, la Cilicie eut le fléau de la famine.

Plus tard, le roi Léon fut obligé de prêter ses troupes aux Tartares qui étaient en guerre contre le Sultan d'Égypte. La fortune fut contraire aux Tartares et Léon perdit deux mille hommes et plusieurs de ses grands princes. Comme on battait en retraite, ses troupes vinrent à n'avoir plus de vivres; il dut les sectionner en petites parties et leur faire prendre différentes directions pour leur faciliter les moyens de se ravitailler. Il arriva que plusieurs de ces détachements tombèrent dans les mains des ennemis et furent détruits. Léon put, néanmoins, avec quelques hommes, rentrer dans ses États, mais il était abattu par le chagrin que tout cela lui causait.

En 1285, Abagha-Khan, grand-prince des Tartares, étant mort, son fils Arghoun-Khan lui succéda. Sur l'invitation de celui-ci, Léon se rendit à Tavrèje, afin de renouveler son traité de paix. Il fut reçu par Arghoun avec tous les honneurs dus à son rang. Pendant qu'il se trouvait ainsi à la Cour du prince des Tartares, la Reine Kir-Anna, sa femme, vint à mourir. Sa mort fut un deuil pour toute la nation arménienne. La charité de cette sainte femme était immense. La Reine avait été la providence des pauvres. On l'enterra dans le monastère de Trazargh.

Léon revint auprès de ses fils et de ses filles aussitôt qu'il apprit la mort de Kir-Anna. Quelque temps après, il fit épouser à son second fils Thoros, la sœur du roi de Chypre. La cérémonie de ce mariage fut faite avec magnificence et de grandes fêtes publiques furent données à cette occasion.

Le roi Léon, après avoir régné vingt ans, mourut en 1289. Il donna les preuves d'une grande bonté et d'une grande piété. Il fut entouré de respect non seulement par ses sujets mais encore de la part de ses ennemis.



HÉTHOUM II.

(A. D. 1287)

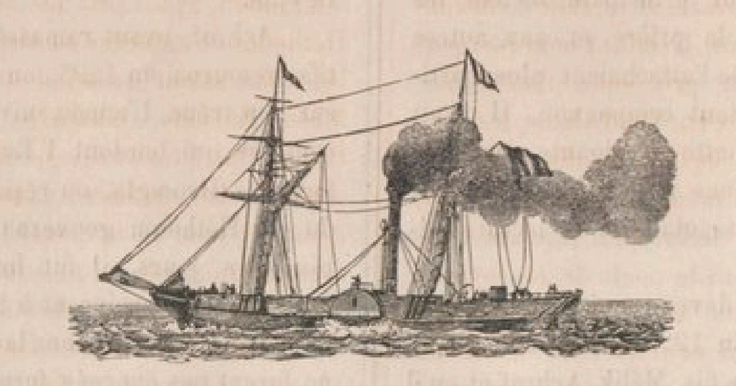
Tout près de mourir, Léon fit appeler son fils aîné Héthoum, lui remit les rênes du gouvernement et le proclama ainsi roi des Arméniens. Mais, quoique proclamé roi, Héthoum ne voulut jamais consentir à porter la couronne royale. Il méprisait toutes les grandeurs de ce monde et ce n'est qu'en de rares circonstances qu'il se fit voir avec les insignes royaux. Il vivait dans la plus austère humilité. Il avait pour principale société les prêtres de sa capitale qu'il invitait chaque jour à la prière et aux autres exercices religieux. Les livres des Pères de l'Église l'attachaient plus particulièrement et il avait fait de la Bible son constant compagnon. Il avait fait, pour son propre usage, exécuter en écriture nette et élégante une copie de la Bible et il avait même écrit, à la fin, quelques versets dans lesquels il exprimait le bonheur et la consolation qu'il ressentait de la lecture fréquente de ce livre.

À cette époque, le Sultan d'Égypte était devenu puissant et s'était rendu redoutable par ses invasions continuelles. En 1290, il leva une armée nombreuse dont il donna le commandement à son fils Mélik Achraf et qu'il envoya sur les frontières de la Palestine qui était alors sous la domination des Latins et des Arméniens. D'abord, Achraf enleva d'assaut la ville de Tripoli dont il fit passer tous les chrétiens par les armes. Durant une année, il fit des incursions continuelles autour de ce pays et mit les populations sous son joug. L'année suivante, il se rendit maître de la ville de S. Jean d'Acre et mit sous sa domination tout le littoral.

Le roi Héthoum, pour prévenir les invasions d'Achraf dans la Cilicie, partit avec son armée pour garder les frontières de ses États. Il envoya même demander des troupes auxiliaires à Arghoun-Khan, Grand-Prince des Tartares. Mais Arghoun soutenait lui-même une guerre et ne put rien faire pour Héthoum. Alors celui-ci envoya demander des secours au Pape Nicolas et aux princes d'Occident, les pressant de venir à son aide, car il voyait les Égyptiens se rendre de jour en jour plus redoutables. Le roi écrivit à Philippe, roi de France, de courir prêter main-forte au roi d'Arménie. Philippe en fut empêché. Le Pape écrivit alors à tous les princes chrétiens, les priant de se presser de venir au secours de Héthoum. Plusieurs de ces princes se rendirent à ses instances et prirent leurs dispositions pour aborder en Égypte.

Achraf, ayant ramassé un riche butin et fait un grand nombre de captifs, retourna, en 1293, en Égypte où, son père venant de mourir, il monta sur son trône. L'année suivante, il passa par la Palestine et vint dans les contrées qui bordent l'Euphrate. Il alla mettre le siège devant la ville forte de Hromgla, où résidait alors le patriarche des Arméniens. Un oncle du roi Héthoum gouvernait cette ville. Il la défendit si bien que, pendant plusieurs jours, il fut impossible aux Égyptiens de s'en rendre maîtres. Mais ceux-ci parvinrent à la fin à faire tomber un pan de sa muraille par où ils purent pénétrer dans la ville qu'ils saccagèrent. Ceux de sa population, qui ne furent pas égorgés, furent emmenés en esclavage. Le patriarche était au nombre de ces derniers, les églises furent rasées ou incendiées et les vainqueurs emportèrent le bras de S. Grégoire l'Illuminateur qu'on y conservait parmi les reliques saintes. Les Égyptiens quittèrent Hromgla et se dirigèrent vers la Cilicie, mais en même temps Mélik-Achraf fut averti que l'Égypte était envahie et qu'on dévastait le pays. En effet, les princes chrétiens, sur les instances du Pape Nicolas, avaient pris les armes, étaient venus fondre sur l'Égypte et assiéger Alexandrie. Mélik Achraf revint en hâte dans son royaume, emmenant avec lui tous les captifs. À son arrivée, une grave épidémie éclata dans le pays qui fut bientôt dépeuplé. Achraf reconnut la main de Dieu qui le punissait pour tout le mal qu'il avait fait aux chrétiens et pour avoir pillé et détruit leurs églises. Il voulut leur restituer tout, mais une révolte fut organisée contre lui et il fut tué par

un de ses serviteurs. Un de ses chefs, du nom de Kitbougha lui succéda. Celui-ci, voyant que le fléau qui décimait le pays, faisait de jour en jour plus de victimes, fut convaincu que la vengeance divine pesait sur l'Égypte. Il renvoya aux Arméniens leur relique de S. Grégoire l'Illuminateur, les trésors que les Égyptiens avaient enlevés aux Églises et rendit la liberté à tous les captifs. Il écrivit même au roi Héthoum pour lui demander de renouveler le traité de paix et d'amitié qui avait été jadis signé. Héthoum, remercia Dieu de la protection qu'il lui avait accordée, envoya de riches présents à Kitbougha et lui restitua même une ville qu'il avait prise auparavant aux Égyptiens.



THOROS III.

(A. D. 1293)

Le roi Héthoum, après quatre années, las de tenir les rênes du gouvernement, désireux de mener une vie calme, une vie de comtemplation et de prière, abdiqua en faveur de son frère Thoros. Il rassembla toute la noblesse de ses États et remit sa couronne à son frère. Il se retira ensuite dans un monastère où il adopta le nom de Hohannès. Il se fit remarquer par sa piété, par son humilité, par son ascétisme et prit enfin l'habit des Moines Franciscains et devint frère-mineur. C'était en 1293. Mais les Arméniens continuèrent à le regarder comme leur roi et dans toutes les questions difficiles ils accoururent le consulter. Thoros même, quoique assis sur le trône, lui montra une grande déférence et c'est de lui qu'il prit les conseils. Deux ans plus tard, Thoros, à son tour, sentit le poids de la royauté et voulut restituer la couronne à Héthoum. Mais, en même temps, des ambassadeurs furent envoyés à Héthoum et à Thoros et arrivèrent en Cilicie. Ils vinrent demander aux deux frères la main de leur sœur Zabloun pour le frère du roi de Chypre, le prince Amoury.

Héthoum et Thoros consentirent à ce mariage et Amaury se rendit à Sis, où la cérémonie de la bénédiction nuptiale fut célébrée en grande pompe. De cette union naquirent trois fils: Henri, Jean et Guy. Par la suite, les deux derniers régnèrent en Cilicie.

Pendant les fêtes des épousailles d'Amaury et de Zabloun, Héthoum, en religion frère-Hohannès, fut présent, et le roi Thoros avec les grands personnages du royaume, le sollicita de reprendre l'autorité royale. Héthoum, voyant que Thoros était bien décidé à abdiquer, se rendit aux prières de son frère et reprit les rênes du gouvernement de la Cilicie.

Le prince Arghoun-Khan, souverain des Tartares, étant venu à mourir, son frère Kéghatoun lui succéda. Quatre ans après, il fut tué par un nommé Baïdoun qui le remplaça dans la souveraineté sur les Tartares d'Occident. Héthoum, informé de ce qui venait de se passer, voulut se rendre auprès de Baïdoun afin de renouveler son traité de paix et d'amitié. Mais Ghaza, fils d'Arghoun, ayant pris les armes contre l'usurpateur, Baïdoun envoya dire à Héthoum de retarder sa visite et d'attendre la fin de la guerre, et qu'alors il lui ferait savoir quand il aurait à venir. Le sort de la guerre fut contraire à ce Baïdoun. Ghaza le vainquit et monta sur le trône de la Tartarie. Ghaza dut la victoire à son général Nevrouz et ce général était l'ennemi acharné des chrétiens. Aussitôt qu'il eut placé Ghaza sur le trône, il lui demanda pour récompense la destruction de toutes les églises des chrétiens. Ghaza lui accorda ce qu'il lui demandait et bientôt une horrible persécution fut entreprise contre les chrétiens.

Héthoum sut que Ghaza avait repris le trône à Baïdoun, et se rendit à sa cour. Lorsqu'il lui fut présenté: « Eh quoi! s'écria le Tartare, c'est toi qui apportes tes félicitations à Ghaza! » « Je suis sujet de la Maison de Djenghis-Khan, répondit Héthoum, et j'obéis à celui de la Maison qui est assis sur son trône et qui a autorité sur mes États. » Ghaza admira cette réponse adroite du roi de Cilicie. Il lui fit de grands honneurs et le couvrit du manteau de pourpre royal. Héthoum le pria d'arrêter la persécution des chrétiens et la destruction de leurs églises. Ghaza-Khan le lui accorda; il rappela les ordres qu'il avait donnés auparavant et lança un décret qui accorda toute liberté aux chrétiens pour l'exercice de leur religion. Il voulut ainsi prouver son estime pour Héthoum qui, après avoir renouvelé son traité de paix, prit congé du Khan tartare et revint en Cilicie.

L'empereur Andronic envoya des Ambassadeurs à Héthoum et à Thoros pour leur demander la main de l'une de leurs deux sœurs pour son fils

Michel qu'il avait fait asseoir sur le trône pour régner conjointement avec lui Les deux princes arméniens ne refusèrent pas ce qu'Andronic leur demandait et ils envoyèrent leur sœur Mariam à Constantinople. Elle était dans sa quinzième année. L'empereur vint au-devant de la jeune princesse avec toute sa cour. Le mariage fut célébré avec une grande solennité le 16 Janvier 1296. Mariam donna au prince Michel deux fils et deux filles: Andronic, qui fut empereur, Manuel, Anne et Théodora.

La Cilicie était en paix; Héthoum et Thoros, devant la prospérité du royaume, pensèrent que leur présence n'était pas absolument nécessaire dans le pays et se décidèrent à aller en Constantinople rendre visite à leur sœur Mariam qui les y invitait. Ils confièrent le gouvernement de la Cilicie à leur frère Sempad et partirent.

Sempad était un prince d'un caractère résolu et doué de dispositions guerrières.

Une fois maître du pouvoir suprême, il n'eut plus les mêmes sentiments pour ses frères. Il était dévoré d'ambition et pensa pouvoir les évincer et régner seul. Il gagna ses trois autres frères: Constantin, Ochine et Alikhan. Il se fit aussi des partisans parmi les princes du royaume et fit même si bien qu'il amena le patriarche Grégoire à se mettre de son côté en lui promettant d'accomplir tout ce qu'il désirerait. Grâce au concours de tous ces grands personnages, il parvint à se faire sacrer roi par le patriarche même et dans la ville de Sis. Pour être plus solidement assis sur le trône, il alla trouver Ghaza-Khan et lui fit de riches présents. Il lui demanda de lancer un décret par lequel il le reconnaîtrait roi de la Cilicie. Le Khan se rendit à son désir et lui donna pour épouse une de ses parents. C'était l'usage chez les Tartares d'agir ainsi envers ceux qu'ils voulaient honorer.

Enfin, Sempad, voulant encore assurer davantage la possession de la couronne, écrivit une lettre au Pape Boniface VIII et mit sous la protection de celui-ci sa personne et son royaume. Il lui réclama en même temps de l'aider contre les Sarrasins qu'il avait à redouter. Le Pape répondit à sa lettre et lui fit de grandes promesses.

Sur ces entrefaites, Héthoum et Thoros, qui avaient terminé leur visite et leur séjour à Constantinople et qui ignoraient absolument tout ce qui venait de se passer en Cilicie, se mirent en route pour revenir dans leur pays. Mais aussitôt qu'ils rentrèrent dans leurs domaines, Sempad vint à la tête de son armée les chasser de Cilicie. Les deux frères, apprenant trop tard leur triste sort, se réfugièrent dans l'île de Chypre où ils demandèrent protection contre l'usurpateur, mais les Latins ne voulurent pas s'immiscer dans ces affaires; alors les deux princes retournèrent à Constantinople et demandèrent à l'empereur de mettre des troupes à leur disposition. Mais celui-ci ne voulut pas entreprendre une guerre contre les Arméniens et leur donna seulement de l'argent pour louer des troupes mercenaires aux autres nations. Héthoum et Thoros partirent alors pour aller trouver Ghaza-Khan et solliciter son aide. Les deux infortunés princes étaient en route et se trouvaient déjà dans les contrées qui avoisinent Césarée, lorsque Sempad fut informé de leur démarche. Il accourut avec son armée et surprit ses frères qu'il fit prisonniers et relégua dans le fort de Partzer-Pert. Quelques jours après sur le conseil de quelques princes, l'esprit d'ambition lui faisant oublier l'affection ou tout au moins les égards qu'il devait à des frères, il fit mettre Thoros à mort et aveugler Héthoum.

Cet acte de cruauté révolta le prince Constantin qui était maître du fort de Gaban. Il s'allia avec plusieurs princes arméniens, rassembla une armée d'hommes intrépides et décidés et vint camper devant Sis pour faire la guerre au tyran Sempad son frère. Celui-ci sortit de la ville à la tête de ses soldats et les deux frères combattirent l'un contre l'autre. La guerre civile est la pire de toutes les guerres. On ne se bat plus alors pour la patrie, pour soutenir une noble cause, on ne le fait que par haine, par vengeance ou par rivalité. Ce n'est plus l'amour sacré du sol natal qui vous anime, c'est l'esprit de parti qui vous meut, qui vous excite. Mais deux frères qui viennent pour se déchirer comme deux fauves, n'est-ce pas encore plus monstrueux? Nous devons dire qu'ici l'un des deux frères n'accourait sur l'autre que dans un moment de légitime exaspération. Un acte d'atroce cruauté de l'autre l'avait justement irrité. La victoire devait lui rester. Constantin battit complétement Sempad, malgré l'intrépidité de ce dernier. Il le fit prisonnier et le fit enfermer et tenir à l'étroit. Sempad avait joui du pouvoir suprême pendant deux ans.

Constantin rendit la liberté à son frère Héthoum. Comme celui-ci était aveugle, il fit tout ce qu'il put pour lui rendre la vie douce. Il prit les rênes du gouvernement qu'il tint pendant deux années. C'est en ce même temps qu'il y eut grande disette en Cilicie.

En 1299, Héthoum recouvra la vue miraculeusement. Tout le pays en fut ému. Les princes du royaume, le patriarche à leur tête, voulurent le remettre sur le trône. Héthoum dégoûté du monde, s'y refusait obstinément. Il ne pensait qu'à s'enfuir dans quelque solitude et à se retirer dans un monastère. Mais les princes et l'armée le remirent de force sur le trône.

Mais Constantin avait trop goûté de l'autorité suprême; il ne put se

résigner à laisser lui échapper une dignité qu'il avait conquise avec le sabre. Il eut l'idée de se révolter, de faire sortir son frère Sempad de son cachot, de s'allier avec lui et de faire la guerre à Héthoum. Celui-ci voulut maintenir la paix dans ses États et prit le parti d'en éloigner ses frères. Avec l'aide de ses princes, il réussit à surprendre Constantin, ensuite il fit sortir de la prison Sempad et les envoya tous les deux, sous bonne escorte, à Constantinople auprès de l'empereur. Ils y moururent internés.

Au moment où Héthoum comptait sur un peu de tranquillité, l'Émir de Damas, nommé Soussamich, fit irruption en Cilicie, ayant avec lui des troupes égyptiennes. Héthoum rassembla les troupes arméniennes et marcha contre l'Émir. Il le rencontra, le battit et lui fit perdre deux mille hommes. Il fit même prisonnier Soussamich et le fit conduire sous les chaînes à Ghaza-Khan qu'il pria de lui venir en aide.

Irrité de cette défaite, le sultan d'Égypte mit immédiatement sur pied une armée de quatre-vingt-dix mille hommes, et se mit en mesure de marcher contre Héthoum, menaçant de passer tous les Arméniens au fil de l'épée et dévaster leur pays. Le roi de Cilicie n'était pas assez fort pour résister à une armée aussi nombreuse, il dépêcha immédiatement des gens à Ghaza-Khan pour l'avertir du danger dont il était menacé et le presser de venir à son aide. Ensuite il partagea sa petite armée en différents groupes qu'il envoya séparément dans plusieurs places pour garder les passages et attendit les événements. En même temps que les Égyptiens s'avançaient sur la Cilicie, Ghaza-Khan, en personne, pressait ses troupes pour arriver au secours de Héthoum. Enfin les deux armées se rapprochèrent. Dans le camp tartare, se trouvait encore le roi des Géorgiens et plusieurs princes de la Grande Arménie avec leurs troupes. Héthoum les rejoignit avec sa petite armée et l'armée alliée devint alors formidable.

La bataille s'engagea. Tout d'abord on ne pouvait dire qui remporterait la victoire. De part et d'autre les pertes furent considérables. Mais, à la fin, le sultan d'Égypte fut vaincu et prit la fuite. Il fut forcé de se réfugier à Bagdad qui était alors dans sa dépendance. Ghaza-Khan et Héthoum poursuivirent les fuyards jusqu'aux frontières égyptiennes, causant aux ennemis des pertes immenses, et se rendirent maîtres de plusieurs villes.

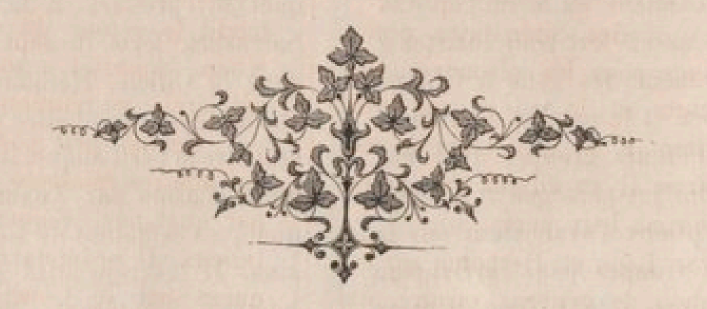
Après la guerre, Ghaza-Khan retourna dans ses États. Il tomba malade presqu' aussitôt. Héthoum vint alors le voir, ce qui fut très-agréable au prince tartare. Avant son retour en Cilicie, Hétoum pria Ghaza-Khan de lui donner des troupes tartares pour protéger le pays contre les invasions des Égyptiens qui se rendaient de plus en plus redoutables. Le Khan donna l'ordre à son général Bilarghou de suivre Héthoum avec son corps d'armée et de stationner en Cilicie pour protéger ce royaume contre les surprises des ennemis. Le roi Héthoum porta ce corps tartare dans la ville d'Anazarba.

Quand Héthoum fut rentré dans ses États, Ghaza-Khan vint à mouirr. Il eut pour successeur son frère Gharpanda-Khan qui était borgne. Ghaza-Khan lui avait recommandé d'être toujours l'ami de Héthoum et des Arméniens et Gharpanda suivit tout d'abord le conseil de son frère. Mais bientôt après, il changea complétement de politique et se montra ennemi acharné de tous les chrétiens, qu'il persécuta et força de renier leur croyance.

Les Égyptiens qui redoutaient la puissance de Ghaza reprirent courage après sa mort et vinrent envahir la Cilicie à trois reprises, dévastant la contrée et emmenant en esclavage une grande partie de sa population. Les villes d'Adana et de Tarse furent en partie détruites par l'incendie. Les troupes tartares, envoyées dans le pays pour le défendre, ne purent rien faire. Héthoum, désespéré de voir ses États continuellement ravagés, ne savait plus quel parti prendre. À la fin, il mit toute sa confiance en Dieu. Une armée de Sarrasins, forte de sept mille hommes, répandait déjà la mort et la désolation dans la Cilicie, Héthoum réunit une poignée de braves autour de lui, il les encouragea à combattre pour Dieu et la patrie, il les exhorta à ne point craindre le péril auquel ils allaient s'exposer pour le salut de leurs frères. Il les enthousiasma par l'exemple qu'il leur donna lui-même. À la tête de ces quelques centaines de soldats intrépides, Héthoum marcha contre les Sarrasins. Il les rencontra et se précipita sur eux le sabre à la main. Ses hommes l'imitèrent, les rangs des ennemis furent fauchés; rien ne put résister aux coups des Arméniens. Les ennemis épouvantés, lâchèrent prise et se mirent à fuir. Mais les Arméniens les poursuivirent l'épée dans les reins; tous ceux qui se trouvèrent à leur portée furent abattus et de sept mille Égyptiens qui étaient venus, à peine trois cents purent regagner leur pays. La nouvelle de cette victoire se répandit aux alentours et fit craindre et respecter le roi Héthoum. Le sultan d'Égypte lui-même lui fit demander la paix et un traité d'amitié fut conclu entre les deux souverains. La Cilicie commença à respirer.

Mais Héthoum se sentait toujours dégoûté du monde, il recommença à désirer encore plus ardemment la vie claustrale et le calme spirituel. Les princes du royaume, comme autrefois, ne lui permettaient pas d'abandonner le trône. Il finit cependant par leur faire accepter pour roi le fils de son défunt frère, le prince Léon, qui était un jeune homme sage et modeste, de manières dignes et d'apparence vigoureuse. Héthoum, s'étant

voué au célibat, n'avait point de fils. Il adopta donc le prince Léon et le fit sacrer solennellement à Sis et le proclamer roi des Arméniens en 1305. Il prit le titre de père du roi et grand baron. Ainsi délivré des soucis du monde, il se retira dans un monastère, vivant absolument comme un moine et édifiant tout le monde par sa piété et ses exemples. Quoiqu'il fût ainsi débarrassé des soucis du monde et qu'il eût rompu ses liens, néanmoins dans les affaires embarrassantes, il ne refusa pas ses conseils à son neveu le roi Léon, auquel il fut d'un grand secours.



LÉON IV ET OCHINE

(A. D. 1305)

Héthoum, donc, s'étant ainsi retiré du monde, Léon IV monta sur le trône. Comme son infortuné père Thoros, qui fut assassiné par son propre frère, il était d'heureuses qualités et d'aptitudes rares. Dans les cas importants de son administration, il accourait au monastère, où s'était retiré son oncle, pour prendre l'avis ou le conseil de Héthoum qui ne manquait jamais de lui tracer la conduite qu'il avait à suivre. Diverses questions furent soulevées parmi le clergé au sujet des rites et des cérémonies ecclésiastiques et plusieurs assemblées furent tenues pour les résoudre. Des dissentions suivirent à ce propos entre le peuple et le roi et son oncle Héthoum. Ces derniers voulaient forcer la nation à se conformer à certaines églises qui n'étaient pas du tout populaires. Il en advint que le roi et son oncle se créèrent des ennemis qui tramèrent leur perte.

Quelques chefs qui différaient d'opinion avec Léon et Héthoum sur ces matières religieuses, allèrent trouver Bilarghou, le général tartare, qui commandait la division tartare de la ville d'Anazarba et lui inspirèrent la haine qu'eux-mêmes nourrissaient contre le roi et son oncle. Bilarghou qui détestait déjà Léon et Héthoum, excité par les calomnies de ses chefs, prit la résolution de nuire de toutes les manières aux deux princes royaux. Sous des semblants d'amitié, il pria Léon et son oncle de venir le trouver, sous prétexte de leur demander leur avis sur une affaire de la plus haute importance. Les deux princes qui ne pouvaient le suspecter de trahison, se rendirent à Anazarba. Ils furent suivis par quarante des principaux chefs et même par le général Ochine. Bilarghou affecta une grande bienveillance en les recevant, lorsque, soudain, profitant d'un moment favorable, il fit couper la gorge au roi, à Héthoum et à toute sa suite. Ceci eut lieu la troisième année du règne de Léon. L'assassin Bilarghou se proclama aussitôt roi de la Cilicie.

Tout le pays fut consterné à la nouvelle de cette atroce exécution. Le prince Ochine, frère cadet du roi Héthoum, épouvanté et exaspéré contre le général tartare, se rendit immédiatement dans la ville de Sis, réunit autour de lui les autres chefs et les troupes royales et marcha contre Bilarghou. Il le battit et le chassa de la Cilicie.

Toute la nation put alors prendre le deuil du roi Léon, de son oncle Héthoum et de tous les chefs que Bilarghou avait fait assassiner. On attendit le retour du prince Alinakh qui s'était rendu auprès de Gharpanda-Khan. Aussitôt à son retour, les princes de Cilicie, les évêques et le patriarche se réunirent et sacrèrent Ochine roi des Arméniens.

Ochine prit possession du trône en 1308. Après avoir réglé différentes affaires relatives à l'administration de son royaume, il revint, conseillé par quelques évêques, sur l'ancienne question de la réforme des rites religieux. Il ordonna de se conformer partout à l'observance des règles indiquées par le Concile de Sis. Alors la discorde éclata de nouveau avec les querelles liturgiques. Ochine, voulant se faire obéir et ne pouvant souffrir les controverses du clergé, fit exiler les principaux des évêques et des prêtres qui lui faisaient opposition. Il en fit même emprisonner quelques-uns et mettre à mort quelques religieux qui refusèrent témérairement de souscrire à ses ordres. Parmi le peuple, des hommes et des femmes subirent le même sort. Mais, malgré son despotisme, Ochine ne put se faire obéir et ne parvint pas non plus à faire respecter et observer les réformes introduites dans le Rituel Arménien, tant est fort le sentiment religieux quand les passions sont excitées: du devoir au fanatisme il n'y à qu'un pas.

Ce fut alors que l'évêque arménien de Jérusalem, nommé Serge, méprisant les ordres du roi et du patriarche-pontife des Arméniens, sépara son clergé soumis à ce patriarche. Il gagna même à son parti quelques-uns des évêques et des principaux prêtres et réussit à faire lancer un

décret par le sultan d'Égypte qui lui donna liberté de gouverner ses prêtres indépendamment du patriarche-pontife des Arméniens et du roi. Il se fit même appeler Patriarche de Jérusalem. Ce fut en 1311 que ce décret fut lancé. C'est pourquoi Serge figure comme le premier en tête de la suite des Patriarches arméniens de Jérusalem.

En 1317, le roi Ochine perdit sa femme, la reine Anne. Elle lui laissa un fils nommé Léon. Quelque temps après, le roi prit pour épouse une princesse latine de la Maison royale de la Sicile, nommée Giovanna. C'est ainsi qu'Ochine se trouva l'allié des familles princières des Latins et eut de jour en jour des rapports plus étroits avec eux. Pressé de tous côtés et surtout par les instances de Giovanna, il choisit des ambassadeurs parmi ses plus dévoués sujets, au nombre desquels se trouvaient Jacques, l'évêque de Gaban et le drogman Grégoire et les députa auprès du Pape Jean XXII et des rois chrétiens d'Occident pour les engager à venir en Orient ou à envoyer au moins des armées contre les infidèles et de prendre la Palestine et la Syrie. Il leur promit son alliance et son appui et mit à leur disposition ses soldats et les vivres de son pays.

Le Pape fit bon accueil aux ambassadeurs d'Ochine. Il écrivit à Philippe, roi de France, qui lui promit d'entreprendre une nouvelle croisade. Mais des troubles étant survenus en Occident, Philippe ne put tenir sa promesse. Malgré cela, le Pape répondit qu'il pouvait espérer les secours qu'il demandait.

Pendant qu'Ochine attendait les troupes de ses alliés d'Occident, Nasr, le sultan d'Égypte, à la tête de dix-huit mille hommes, envahit la Cilicie. Ochine ne s'attendait pas à ce coup et ne s'était préparé d'aucune façon. Mettant toute sa confiance en Dieu, il rassembla une petite armée de deux mille hommes intrépides et tomba sur les Égyptiens par surprise dans leur propre camp. Son audacieuse et téméraire attaque lui fit remporter la victoire. Les Sarrasins furent battus et prirent la fuite; ils laissèrent six mille hommes sur le champ de bataille et entre les mains des Arméniens un grand nombre de prisonniers dont quelques chefs.

Dans la même année, des tremblements de terre détruisirent plusieurs villes en Arménie. La ville d'Ani fut la plus fortement éprouvée. Le peuple, épouvanté, s'enfuit en masses dans différentes directions. La plus grande partie se réfugia dans le pays des Tartares, près des frontières de l'Ajderkhan (Astrakan). Après quelque temps de séjour, comme les Tartares les faisaient trop souffrir, ils prirent le parti d'émigrer ailleurs.

En Crimée, la ville de Théodose appartenait aux Latins et beaucoup d'Arméniens y étaient venus se fixer. Ils portèrent leurs pas vers cette ville. Ils députèrent quelques personnes auprès de son gouverneur pour obtenir l'autorisation de s'y retirer. Après quoi, la moitié de cette multitude de monde entrèrent en Théodosie, en 1311, et s'unirent aux Arméniens qui s'y trouvaient déjà. Ils y bâtirent des églises. Mais, une grande partie d'entre eux qui ne put avoir accès dans l'enceinte fortifiée, fut obligée d'habiter en dehors des murs de Théodosie, et fut sans cesse inquiétée, harcelé par les Tartares. C'est alors qu'avec le consentement du gouverneur de la ville, ils construisirent une nouvelle ville fortifiée à côté de l'autre et s'y mirent à l'abri des attaques des Tartares. Les autres Arméniens qui avaient fui en même temps la Tartarie, poussèrent jusqu'en Pologne, se répandirent en Valachie, à Fokchan, et dans d'autres contrées et s'y fixèrent définitivement. Ils y bâtirent aussi des églises. Leur postérité y est maintenue jusqu'à nos jours.

Revenons au roi Léon; et disons d'abord qu'Ani ne fut jamais rebâtie. Mais ses ruines sont encore là pour attester la grandeur de son passé.

En l'année 1320, Léon tomba dangereusement malade. Voyant que la vie allait lui échapper, il fit venir plusieurs de ses fidèles officiers parmi lesquels se trouvait Ochine, prince de Gorigos, son chambellan. Il fit appeler aussi son frère Constantin et le général Héthoum. Il leur recommanda son fils Léon qui n'avait encore que douze ans. Il les chargea de son éducation, les priant de lui prodiguer les soins paternels, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge où il pourrait monter sur le trône et gouverner le pays. Il leur recommanda aussi sa femme Giovanna qu'il leur dit de respecter toujours comme leur reine. Il nomma Ochine Bailli et Régent du royaume et mourut en 1320. Il avait régné treize ans.

LÉON V.

(A. D. 1320)

Ochine, à qui le défunt roi venait de donner la régence de la Cilicie, fit rassembler quelques jours après, tous les grands du royaume dans la ville de Sis, et là, en présence de tout le peuple, fit sacrer roi le jeune prince Léon. Il lui donna même sa fille en mariage, et il était veuf, il épousa la Reine Giovanna. C'est pour cela qu'il prit le titre de Père du roi et de Baron de la Cilicie et de l'Isaurie. En même temps, comme le général Héthoum, qui avait le commandement de toutes les forces du royaume venait de mourir, il nomma à sa place son propre frère Constantin.

Cette faveur de Régent accordée à son frère, froissa quelques-uns des parents latins de la Reine Giovanna, qui engagèrent les chefs arméniens à conspirer contre lui. Zabloun, sœur du défunt roi Ochine et veuve d'Amaury, Comte de Tyr et frère du roi de Chypre, s'allia avec les chefs qui conspiraient contre le Régent. Zabloun avait trois fils; Henri, Jean et Guy. Ochine découvrit le complot; il assaillit Tyr avec ses troupes, se saisit de la personne de Zabloun et de celle de son fils aîné Henri, qu'il emmena à Sis, où il les fit enfermer dans une prison où ils moururent. Les deux autres fils de Zabloun réussirent à gagner Chypre et se réfugièrent auprès du roi Henri leur oncle. Ce roi de Chypre étant toujours en inimitié avec les Arméniens, avait l'intention depuis longtemps de faire une invasion en Cilicie, il crut donc le moment propice. Mais la crainte de se rencontrer avec Ochine le retint de mettre son projet à exécution. Depuis, par l'entremise du Pape, il fit la paix avec le Régent.

En 1321, Nasr, sultan d'Égypte et de Bagdad, ayant appris la mort du roi des Arméniens et le mécontentement que causait, en Cilicie, la régence d'Ochine, envoya une armée dans cette province pour la dévaster. Un corps détaché de l'armée du sultan vint mettre le siège devant la ville d'Aïas ou Païas, située sur la frontière de la Cilicie. Constantin, le général des Arméniens, se mit à la tête d'une troupe de six cents hommes, tomba sur les Égyptiens à l'improviste, les battit, les mit en fuite après en avoir tué un grand nombre et les poursuivit l'épée dans les reins. Les autres détachements de l'armée du sultan vinrent alors en hâte contre la petite armée des Arméniens, mais ils eurent le même sort que le premier et se retirèrent après avoir perdu cinq mille hommes. D'autres peuples leur ayant fourni des auxiliaires, les Égyptiens revinrent plus nombreux et mirent de nouveau le siège devant Aïas, la bloquant par terre et par mer. Ils réussirent à s'en rendre maîtres, ils rasèrent ses murailles et massacrèrent une partie de ses habitants. Alors, ils se répandirent sur toute la Cilicie, dévastèrent toute la contrée, et, chargés d'un immense butin, emmenant de nombreux prisonniers, ils retournèrent en Égypte.

Le jeune roi Léon, épouvanté de cette invasion des Égyptiens, supplia Ochine de demander aide aux puissances chrétiennes d'Occident. Ochine, également pressé par sa femme Giovanna, se décida à mander une ambassade au Pape Jean XXII. Le Pape, touché des malheurs des Arméniens, écrivit immédiatement à Charles IV, roi de France, qui s'était engagé dans les croisades. Il le supplia de courir en Cilicie avec des troupes, de se joindre aux forces arméniennes, de combattre les infidèles, d'aller en Palestine et de se rendre maître de Jérusalem. Mais Charles IV, ne fit que promettre et les sollicitations du Pape demeurèrent sans résultat.

Ces demandes de secours de la part des Arméniens aux puissances d'Occident eurent de fâcheuses conséquences. Car le sultan Nasr l'apprit; on lui dit même que les Latins arrivaient en Orient avec des forces considérables. Alors il mit sur pied une armée nombreuse et prit toutes ses précautions pour pouvoir les repousser. Mais quand il eut été informé qu'ils retardaient leur départ et que, peut-être, ils n'avaient plus l'intention de venir en Orient, il résolut de marcher contre les Arméniens et de les anéantir. Il associa à son entreprise un grand chef sarrasin, l'Émir Omar,

qui commandait à de nombreuses troupes turques. Cependant, comme il redoutait toujours les Tartares qui étaient amis et alliés des chrétiens, il gagna d'abord, à force de présents, leur Grand-Khan qui s'appelait Temourdach et qui demeurait près de la Lycaonie. Ainsi se forma contre le jeune monarque Léon et le Régent Ochine une formidable coalition, composée des Égyptiens, des Turcs et des Tartares. Au moment où tous les trois, c'est-à-dire Nasr, Omar et Temourdach allaient fondre sur la Cilicie, celui-ci leur conseilla de le laisser seul commencer d'abord les hostilités, sous le prétexte que les Arméniens le croyant leur ami, il trouverait tout le pays ouvert devant lui et qu'aussitôt après ils accourraient avec leurs troupes.

Les trois terribles ennemis des Arméniens s'étant bien concertés et entendus de la sorte, Temourdach entra en Cilicie à la tête de trente mille hommes et vint camper dans un endroit sûr. Le pays fut pris ainsi par surprise et les Tartares commencèrent leurs déprédations sans rencontrer aucune résistance de la part de la population. Les troupes de Temourdach se répandirent partout, occupant un espace de vingt-cinq jours de parcours. Ils s'emparèrent des bestiaux, de tout ce qu'ils trouvèrent dans les campagnes, et dévastèrent les moissons et tous les produits des champs. Puis ils fondirent sur les bourgs et les villages, abattirent et incendièrent les habitations et massacrèrent tout le monde qu'ils trouvèrent hors des villes fortifiées. Ils rasèrent les églises et les monastères, s'emparèrent de tout ce qu'il contenaient, égorgèrent les prêtres et les religieux, ouvrirent les tombeaux espérant y trouver des trésors, en retirèrent les ossements des morts qu'ils brûlèrent publiquement pour bafoner les chrétiens. Au bout de quelques jours, trouvant leur butin et le nombre de leurs esclaves suffisants, ils retournèrent dans leur pays.

Après leur départ, ce fut le tour de leurs alliés. Les Égyptiens et les Turcs entrèrent en Cilicie, s'avancèrent dans le cœur du pays et y commirent des abominations et des cruautés inouïes. Ils s'emparèrent de plusieurs villes fortifiées qu'ils détruisirent. Tel fut le sort de la ville d'Adana, dont la citadelle fut rasée et la ville livrée aux flammes. La mort et la destruction les suivirent partout où ils portèrent leurs pas et l'on à dit justement que leur invasion, dont le souvenir seul fait frémir, est la page la plus triste, la plus nâvrante de l'histoire de l'Arménie. Après avoir porté le deuil et la désolation partout, ils retournèrent en Égypte, emmenant avec eux plus de vingt mille personnes en esclavage.

Et les Arméniens, que firent-ils pendant tout ce temps-là? L'histoire ne nous dit pas s'ils se réunirent pour se défendre contre les envahisseurs. Elle nous dit, au contraire, que les chefs, les princes, ne prenant plus soins de leurs terribles ennemis, donnèrent libre cours à leur haine, à leur rivalité, à leur ambition. Ils se querellèrent et se battirent l'un contre l'autre. Ce qui fut oublié par l'ennemi ne fut pas épargné par eux. Était-ce donc l'esprit et les mœurs du temps?

Dans un état de pareille détresse, le roi Léon et le patriarche Constantin n'eurent plus qu'à se recommander à la générosité du Pape. Ils écrivirent donc au Pape Jean pour l'informer des épouvantables malheurs de leur pays et pour implorer son aide. Le Pape leur répondit avec une grande bienveillance et les exhorta à la patience. En même temps, il leur envoya de l'argent pour commencer à rebâtir leurs villes et leurs villages en ruine et pour acheter des troupes mercenaires, afin de pouvoir lutter contre les envahisseurs. Il supplia encore les princes d'Occident de voler au secours des chrétiens d'Arménie, mais, cette fois comme les précédentes, ses sollicitations n'eurent aucun effet.

Voyant que, malgré tout ce qu'il faisait, il ne parvenait pas à décider les puissances d'Occident à aller prêter main-forte aux chrétiens d'Orient, il écrivit des lettres à Boussaïd-Khan des Tartares, où il lui rappela l'amitié de ses prédécesseurs pour les Arméniens et le pria de les secourir contre leurs ennemis et d'essayer d'amener la paix entre eux.

Léon et le patriarche Constantin ayant appris les démarches que le Pape faisait en leur faveur, envoyèrent de leur côté aussi, supplier le Khan de faire son possible pour pacifier leur pays. Boussaïd se rendit aux instances du Pape et des envoyés du roi Léon; il dirigea sur la Cilicie un corps de vingt mille hommes de cavalerie, dont il donna le commandement à l'un de ses fidèles généraux, avec mission de défendre le pays contre ses ennemis. Il écrivit même une lettre au roi Léon pour l'assurer de ses sentiments d'amitié à son égard et lui dire de compter sur son alliance. Il fit encore plus: il envoya prier le Sultan d'Égypte et de Bagdad de faire la paix avec les Arméniens.

Pourtant, avant l'arrivée des troupes tartares, une nombreuse horde de maraudeurs, amas d'infidèles de toutes les nations, envahit encore une fois la Cilicie et la Petite-Arménie. Ils prirent d'assaut la ville d'Étias qu'ils pillèrent et incendièrent. Ils prirent aussi le fort de Mina dont ils rasèrent les murs. Les Arméniens prirent alors les armes et se jetèrent sur ces sauvages. L'épée à la main, il pénétrèrent jusqu'au milieu de leur camp. Mais ils n'étaient qu'une poignée d'hommes et leurs ennemis étaient si

nombreux qu'ils ne purent soutenir la résistance. La moitié resta sur le champ de bataille, les autres prirent la fuite. Mais beaucoup furent faits prisonniers et parmi ceux-ci plusieurs princes. Alors les ennemis se répandirent encore dans la contrée et recommencèrent leurs ravages. Il prirent la grande ville fortifiée de Meloun et y mirent le feu et firent périr dans les flammes la majeure partie de la population.

C'est alors que le patriarche Constantin III, ayant pu se présenter au Sultan d'Égypte, finit par le décider à faire la paix avec les Arméniens. En même temps, la légion auxiliaire de cavalerie tartare arriva en Cilicie. Les Arméniens purent reprendre haleine et courage et commencer à réparer les ruines de leur pays.

Vers l'année 1330, les hostilités éclatèrent entre le roi Léon et son beau-père Ochine le Bailli, seigneur de Gorigos et Régent du royaume. Alors le roi envoya des troupes s'emparer de la ville d'Adana, fit prisonnier le bailli Ochine et son frère le général Constantin, et, à l'instigation des Latins, les fit mettre à mort. Les princes latins avaient donné à croire à Léon que Ochine et Constantin voulaient le perdre pour le remplacer sur le trône. Léon envoya alors la tête d'Ochine à Mélik-Nasr sultan d'Égypte et celle de Constantin à Boussaïd, Khan des Tartares. Il fit prince de Gorigos, Brémont de Lusignan, un de ses parents latins. Il fit venir de Chypre son cousin Hohannès, fils de Zabloun et le nomma Bailli ou Prince des princes. Pour général de toute son armée, il choisit un Latin, appelé Baudouin. Il retira leurs charges à plusieurs princes arméniens pour les donner à quelques-uns de ses parents latins. Dans l'excès de ses passions, Léon, sous de faux prétextes, fit mettre à mort sa femme, fille du malheureux Bailli Ochine et prit pour femme une autre princesse latine, Constance, fille du roi de Sicile.

Léon fut un tyran; avant comme après ses cruautés, son règne fut un règne de malheurs.

En 1334, le bruit se répandit dans tout l'Orient que les Latins se préparaient à venir en Asie pour délivrer la terre sainte des mains des infidèles. Et, en effet, le roi de France Philippe VI, qui avait succédé à Charles IV, poussé par le Pape Benoit XII, avait proclamé la guerre sainte et faisait espérer son secours aux malheureux chrétiens d'Orient. À cette nouvelle, les Sarrasins furent alarmés et se décidèrent à anéantir tous les chrétiens. Leur haine se portait surtout contre le petit royaume des Arméniens, qui, quand toutes les autres principautés chrétiennes tombaient, restait seul debout et était toujours redouté des infidèles. Malgré le traité de paix qui existait entre le sultan d'Égypte et le roi Léon, le premier, s'imaginant que les Arméniens étaient la cause des armements des Occidentaux et qu'à l'arrivée des Latins ils s'allieraient à eux pour leur prêter main-forte, résolut de prendre tous les moyens nécessaires pour anéantir la nation arménienne. Ne voulant pas marcher en personne sur la Cilicie, pour avoir l'air de respecter le traité qui le liait au roi Léon, il mit toute son armée sous le commandement de l'Émir d'Alep, qui était alors l'ennemi acharné de Léon.

L'Émir, avec une armée devenue de la sorte formidable, envahit la Cilicie dont le peuple ne s'attendait à rien et qui ne s'était pas mis sur la défensive. Alors toutes les horreurs d'une invasion de Sarrasins en pays chrétien commencèrent. Ce ne fut plus que feu et sang. La fumée des villes et des villages livrés aux flammes obscurcissait le ciel; le sang des victimes égorgées, dont les cadavres jonchaient le sol, coulait à flots partout. Les ennemis gorgés de butin et emmenant des milliers de captifs, reprirent le chemin de leur pays, chassant devant eux les innomblables troupeaux de bestiaux qu'ils avaient pris et les malheureux Arméniens réduits en esclavage.

Léon, cependant, fit quelques efforts pour empêcher la ruine de son pays et l'anéantissement de sa nation, il rassembla des troupes, assaillit les ennemis et leur fit subir de grandes pertes. Mais il ne put tenir longtemps devant leur multitude et il perdit six mille hommes. C'est alors qu'il courut se retrancher avec ses chefs dans une forteresse imprenable.

Les ennemis s'étaient retirés pour un moment, le roi regagna son palais. Sa douleur fut immense quand il retrouva son pays dévasté et dépeuplé; il reprit un peu de courage et se mit à réparer les ruines de sa patrie. C'était en 1337. Mais un an ne s'était pas écoulé encore que les Égyptiens revinrent en Cilicie en plus grand nombre et avec plus de rage. Le roi, ne pouvant songer à leur tenir tête, courut se retrancher dans un château-fort. Mais voyant chaque jour ses sujets massacrés ou menés en esclavage, voyant sa patrie perdre toute sa population, il se décida à envoyer des Ambassadeurs au sultan Mélik-Nasr pour lui demander une réconciliation et la paix. Le Sultan lui répondit en ces termes: « Je ne t'accorderai jamais la paix à moins que tu ne me jures solennellement de ne plus avoir aucun rapport, aucune communication avec les nations d'Occident, de ne plus leur envoyer des missives et de n'en plus recevoir de leur part, et de ne plus mander des ambassades au Pape de Rome. » Léon fut forcé par la détresse dans laquelle se trouvait la Cilicie, de prêter sur les Évan-

giles, en présence même de l'ambassadeur égyptien, le serment qu'on exigeait de lui. Alors les Infidèles quittèrent la Cilicie et le pays eut un peu de calme et de répit.

Deux ans après, Léon, violant le serment qu'il avait fait, reprit ses rapports et sa correspondance avec le Pape et les Souverains des puissances de l'Occident. Mélik-Nasr en eut connaissance et envoya bien vite en Cilicie un corps de seize mille hommes de cavalerie qui dévastèrent encore le pays, rasèrent seize châteaux-forts et, chargés de butin, retournèrent en Égypte, emmenant avec eux un grand nombre de captifs. Léon comprit qu'il avait attiré ces nouveaux malheurs sur sa patrie, et, afin d'éviter une autre invasion des Égyptiens en Cilicie, il cessa d'avoir, du moins ouvertement, des relations avec le Pape. Secrètement et par l'intermédiaire des Latins de Cilicie il le tint informé de tout ce qui lui était arrivé, de la détresse de son royaume, et le supplia toujours de venir à son aide.

Les choses en étaient là, lorsqu'une contestation eut lieu entre les princes, les évêques, le roi et le patriarche pontife. Quelques-uns d'entre eux voulurent que toute relation cessât entre eux et le Pape et les princes d'Occident, prétendant que cela était la seule cause de la ruine de leur pays. Les autres, au contraire, insistèrent sur la nécessité de continuer les rapports avec l'Occident et surtout avec le Pape pour que l'on ne pût pas dire que les Arméniens étaient séparés de l'Église de Rome et qu'on ne les taxât pas d'hérésie. Cette divergence finit par envenimer à tel point les esprits du roi et du patriarche, que celui-ci crut de son devoir d'adresser de vives admonestations à Léon et de le menacer de la vengeance de l'Église. Léon fut tellement irrité des paroles du patriarche qu'il le déposa. C'était en l'année 1341, la quatorzième du pontificat du patriarche.

Le roi ne vécut que peu de temps après cette déposition du patriarche. Il tomba malade et mourut après avoir régné vingt et un ans.



HOHANNÈS OU CONSTANTIN III, GUY ET CONSTANTIN IV.

(A. D. 1342)

Léon ne laissa pas d'enfants. Les Grands du royaume élurent alors pour son successeur, son cousin Hohannès-le-Bailli, surnommé Djouan, neveu du roi de Chypre et fils de la princesse Zabloun. Ils le firent sacrer dans la ville royale de Sis et le proclamèrent, selon la coutume, roi des Arméniens, sous le nom de Constantin III. Malheureusement pour les Arméniens, ce prince ne répondit pas aux espérances de la nation. C'était un homme ignorant, sans principes et sans caractère et absolument sans souci du bonheur de ses sujets. Par surcroît, il aimait les querelles et méprisait les gens de son royaume. Aussi ne perdit-il jamais l'occasion de mécontenter les princes et même son armée. Il s'aliéna tout le monde de son palais, à Sis, et introduisit des règles ridicules dans sa Cour. Enfin, il lança un édit qui enjoignait aux Arméniens, sous peine de châtiments sévères, de se conformer aux rites et cérémonies des Latins. Ce fut le dernier coup qu'il porta lui-même à son autorité. Tous les esprits étaient déjà animés contre lui, la nation ne put plus se contenir. Les troupes se révoltèrent et tournèrent leurs armes contre le roi. Il fut tué presqu' au bout d'un an de règne. Ainsi finit Hohannès ou Constantin III, qui n'eut pas assez d'intelligence pour comprendre ce qu'il se devait à lui-même et ce qu'il devait à ses sujets.

Une assemblée des princes arméniens se tint alors, où l'on élut pour roi le frère du roi qu'on venait d'assassiner, le prince Guy, surnommé Sir-Guy. C'était un prince qui s'était distingué par sa bravoure, et dont l'intelligence était reconnue. Il était alors gouverneur d'Achaïe; mais aussitôt qu'il fut informé de son élection, il laissa son gouvernement et se rendit à Sis où il fut sacré roi des Arméniens en 1343.

Les Égyptiens, informés de ces changements de souverains en Cilicie, sentant que ce royaume périclitait, et que la nation arménienne était en pleine décadence; sachant, en outre, que ses princes étaient en discordes, envahirent encore une fois le pays. Le roi Guy, à qui il était impossible de tenir tête aux Sarrasins, prit le parti de se retirer dans un château-fort. Il envoya des ambassadeurs au Pape Clément VI pour lui demander assistance. Le Pape engagea le roi Philippe de France et le roi Henri d'Angleterre à aller au secours des Arméniens, mais ces princes agirent comme leur prédécesseurs: ils promirent sans rien tenir.

De leur côté, les Égyptiens renouvelèrent l'année d'après leur incursion en Cilicie, dévastant le pays comme les autres fois. Il n'y avait personne qui pût leur opposer quelque résistance, car les princes arméniens étaient tout à fait découragés. Ils n'étaient pas satisfaits du roi qu'ils avaient élu; ils le regardaient comme un intrus et le méprisaient. D'ailleurs, ils se détestaient entre eux et se faisaient la guerre. À cette époque, les controverses religieuses avaient accaparé tous les esprits et avaient amené des divisions fâcheuses dans le royaume. Les querelles de religion et les querelles de parti augmentaient chaque jour, affaiblissaient le pays et le conduisaient à sa perte. Tandis que les Sarrasins devenaient de jour en jour plus forts et plus redoutables. Ils étaient décidés à anéantir ce dernier vestige de puissance chrétienne, ils redoublaient d'acharnement et poussaient les Arméniens vers leur fin. Aussi, trouvant la Cilicie ouverte et sans défense, ils vinrent la piller, s'emparer de tout ce qu'elle contenait qui eût une valeur et qui fût à leur gré et retournèrent en Égypte.

Au lieu de chercher les moyens de remédier à cet état de choses, au lieu de s'étudier à gagner l'affection de ses sujets, le roi Guy se rendit de plus en plus impopulaire. Il chercha tous les prétextes pour déposséder

les Arméniens de leurs charges, afin de les donner à ses parents latins. Ce fut à ce point que la plupart des châteaux et des villes furent gouvernés par ces étrangers. Guy, à la fin, manqua de toute prudence, de toute circonspection et mit à bout la patience des Arméniens. Et, lui aussi, commença à vouloir forcer les Arméniens à adopter les rites et les cérémonies de l'Église latine. Et ce fut pour lui, comme pour son prédécesseur, le dernier coup porté à son autorité.

Cette mesure amena une grande agitation en Cilicie et quelques-uns des princes arméniens, indignés de la contrainte que voulait, à ce sujet, leur imposer le roi, lui écrivirent de bien faire attention à ce qu'il faisait, de ne pas s'immiscer dans leurs affaires religieuses, mais de s'occuper plutôt de l'administration de l'État. Ils lui rappelèrent même la triste fin de son frère qui, par la même exigence avait perdu sa couronne et sa vie.

Guy, au lieu d'écouter leurs conseils, ne leur témoigna que du mépris et resta inflexible dans ses idées de réforme religieuse. Alors les Arméniens, exaspérés, formèrent une conspiration et le tuèrent dans la deuxième année de son règne, en 1344.

Ce fut le fils du maréchal Baudouin, le prince Constantin, qu'ils élurent pour son successeur. Constantin appartenait à la famille du roi Léon V, mais il était latin par son père. C'était un prince plein d'honneur et de cœur. Il employa tous les moyens pour ramener la paix et l'union parmi ses sujets.

Peu de temps après son avènement au pouvoir, Constantin eut l'occasion de se mettre en rapport avec le Pape et les rois d'Occident. Le sultan d'Égypte en eût connaissance. Il rassembla une grande armée, composée d'Égyptiens, de Syriens et de Mésopotamiens, et résolut d'exterminer la race des Arméniens. Car il était persuadé que s'il parvenait à réaliser son projet, les nations d'Occident n'auraient plus lieu de s'occuper de l'Orient.

Constantin fut averti des intentions et des préparatifs du sultan, il réunit les troupes arméniennes, dont il confia le commandement à un prince arménien du nom de Libaride, remarquable par sa bravoure, et s'avança contre les Sarrasins. Hugues, roi de Chypre, sur les conseils du Pape, vint prêter main-forte à Constantin, et fut suivi par Déodat, commandant des chevaliers de Rhodes, avec ses légions. Ces princes alliés livrèrent bataille aux Égyptiens. La victoire fut longtemps indécise et de part et d'autre on fit de grandes pertes, mais les chrétiens finirent par avoir le-dessus. Les Égyptiens furent défaits et chassés de la Cilicie. Cependant la ville d'Aïas resta en leur pouvoir. Le roi Constantin informa le Pape de tout ce qui venait d'arriver et lui demanda de nouveau d'envoyer à son aide. Le Pape écrivit alors au Doge de Venise Andrea et à son Sénat et insista pour qu'ils envoyassent une flotte en Orient afin de chasser les Infidèles des côtes de l'Asie-Mineure. Les Venitiens, pour contenter le Pape, firent tout ce qui leur fut possible; mais ils ne purent rendre de bien grands services au roi Constantin.

Alors celui-ci envoya un ambassadeur à Philippe roi de France et à Édouard roi d'Angleterre, pour solliciter leur alliance afin de réduire les ennemis de la foi chrétienne. Cet ambassadeur ne réussit pas dans sa mission et vint conter l'insuccès de son entreprise au pape Clément. Le Pape envoya alors à Constantin de grosses sommes d'argent et lui fit prêter de nouveau main-forte par les Chevaliers de Rhodes. En même temps, le roi de Cilicie fut informé que les Ynfidèles étaient entrés dans ses États. Avec ses troupes et les Chevaliers de Rhodes il marcha contre eux. Il leur livra bataille et les vainquit. Il en massacra un grand nombre et mit en fuite le reste qu'il poursuivit l'épée dans les reins. Il enleva même des mains des Égyptiens le fort d'Issava ou d'Alexandrette. Après cela la Cilicie eut un moment de calme.

Cependant, malgré les continuelles relations des rois et des patriarches-pontifes arméniens avec le Pape, et malgré même que celui-ci eût donné des subsides en argent aux Arméniens, et leur eût prouvé l'intérêt qu'il leur portait, il existait néanmoins une certaine méfiance de la part du Saint-Siège de l'orthodoxie de l'Église arménienne. Toutes les assurances, toutes les justifications données par les rois et par les patriarches-pontifes ne parvenaient pas à dissiper entièrement les soupçons; car, il existait malheureusement des personnes du clergé arménien même qui, poussés peut-être per l'ambition ou mus par quelque passion, intriguaient auprès du Pape. Ils cherchaient à lui faire croire que l'Église arménienne vivait dans l'erreur, et que les protestations des rois et des Patriarches arméniens ne venaient pas d'une bonne conscience et qu'elles n'étaient faites que pour ne point perdre un appui puissant, et un intérêt matériel. À la fin, Constantin et le Patriarche, las d'avoir toujours à se défendre contre les accusations de cette sorte, envoyèrent Jacques de Sis porter leurs protestations au Pape. Jacques de Sis avait été patriarche-pontife des Arméniens; on se rappelle qu'il fut déposé par Léon V. Il s'adressa directement au Pape même et finit par lui faire comprendre le peu de fondement de ses doutes. Le Pape en fut grandement satisfait et rendit hommage aux mérites de Jacques de Sis qui, à son retour en Cilicie, occupa de nouveau le siège

pontifical. Le Patriarche régnant venait de mourir quand Jacques était rentré en Cilicie.

En 1362, le roi Constantin mourut après dix-huit ans de règne. Après sa mort, l'Arménie fut sans roi pendant deux ans, les princes arméniens ne voulant pas prendre un roi de la famille des précédents, et n'osant pas non plus élire l'un d'entre eux pour le placer sur le trône, car personne n'aurait voulu l'accepter, les ennemis profitèrent de cet interrègne pour venir dévaster impunément la Cilicie.



LÉON VI

DERNIER ROI DES ARMÉNIENS

(A. D. 1305)

Quand le Pape apprit la mort du dernier roi et sut dans quel désastreux état se trouvait la Cilicie, il écrivit aux princes arméniens pour les engager à se mettre d'accord entre eux et à élire un souverain. Il leur dit que leur choix ne pouvait pas tomber sur un sujet plus digne que Léon de Lusignan qui avait des liens de parenté avec les Arméniens et avec les Latins, puisqu'il était issu de la famille du roi Guy et qu'il était parent de Pierre, roi de Chypre. Les princes et les évêques arméniens suivirent le conseil du Pape Urbain V et élurent roi Léon VI de Lusignan, qui fut sacré solennellement dans la cathédrale de Sis et proclamé roi des Arméniens en 1365.

Un peu avant, Léon avait épousé la princesse Marie qui appartenait à la famille de Louis-Charles, roi de Hongrie. Léon était un prince sage, doux, pieux et était doué des meilleures dispositions. Il fut au-dessus de beaucoup de ses prédécesseurs par ses mérites et sa bonté. Il serait peut-être devenu l'un des plus glorieux rois des Arméniens s'il eût vécu dans des temps meilleurs, mais la Cilicie finissait. Les princes arméniens ne se rappelaient plus les hauts-faits de leurs ancêtres et l'antique gloire de leur nation; ils ne s'occupaient plus qu'à se chercher querelle et à se faire la guerre entre eux, voulant toujours être au-dessus l'un de l'autre. Le pays se trouvait ainsi à la merci de la féodalité. Les autres classes du peuple, qui n'étaient plus que des instruments dans les mains des princes, perdirent peu à peu l'affection et le respect qu'ils avaient eus pour eux et ce respect et cette affection étaient absolument nécessaires pour que l'ordre pût régner dans un État comme la Cilicie, où le roi et les nobles seuls détenaient tout pouvoir. Dans cet état de dégénérescence, un rien suffisait pour ébranler le gouvernement, le moindre choc pouvait le mettre en pièces.

Ce choc fut donné par les Égyptiens. Pierre, roi de Chypre, était en guerre avec eux, il leur prit la ville d'Alexandrie. Le sultan reprit Alexandrie et chassa du pays l'armée qu'y avait laissée le roi de Chypre. Puis, comme il apprit que Léon était allié avec ce roi, il envoya ses troupes envahir la Cilicie. Léon, avec son amée, marcha contre les Égyptiens. Son général, le brave Libaride, se signala extraordinairement dans le combat qui s'engagea; mais malgré toute sa valeur, il tomba frappé sur le champ de bataille. Lorsque Léon vit la perte qu'il venait de faire, il perdit son sang-froid et se mit à fuir. Puis il envoya demander la paix au sultan et parvint à faire quitter ses États aux Égyptiens.

Quelques années après, en 1371, les hostilités recommencèrent entre les Arméniens et les Égyptiens. Chahar-Oghli, général égyptien, envahit de nouveau la Cilicie, à la tête d'une armée nombreuse et ravagea le pays avec la férocité habituelle des Sarrasins, incendiant les villes et les villages, dévastant les campagnes. Il livra aux flammes une partie de la ville de Sis. Comme il avait détruit les moissons, une disette terrible sévit dans tout le royaume. Cette disette fut telle que les chroniqueurs arméniens rapportent qu'un boisseau de blé fut vendu, à Sis, cinq cents pièces d'argent.

Le roi Léon essaya d'arrêter l'envahisseur. Il alla, avec sa petite armée, lui livrer combat; mais il fut vaincu et même blessé. Il prit alors la fuite et se retrancha dans des places fortes, situées sur les montagnes et par cela même imprenables. Il resta longtemps caché dans les montagnes. Nul n'avait plus de ses nouvelles. Les princes arméniens ne sachant pas ce qu'il était devenu, on crut partout qu'il était tombé sur le champ de bataille.

La reine Marie, restée à Tarse, convaincue que son mari était mort,

se lamentait et ne savait que faire pour empêcher la destruction de son royaume. Le Patriarche arménien vint la trouver pour adoucir son chagrin. Après avoir pris l'avis de celui-ci, la reine manda des ambassadeurs à Avignon pour y informer le pape Grégoire XI des nouveaux malheurs de la Cilicie et pour le prier de faire tout ce qui lui serait possible pour empêcher la destruction complète de la nation arménienne. Le Pape, après avoir longtemps réfléchi sur la triste situation de la Cilicie, répondit aux ambassadeurs qu'il ne voyait qu'un seul moyen de sauver le pays; c'était de choisir un autre souverain parmi les princes dignes et puissants et de lui faire épouser la reine Marie, veuve du roi Léon. Il leur proposa donc le prince Othon, Duc de Brunswick, descendant de la maison royale de Saxe et parent du roi de Chypre. Les princes arméniens adhérèrent à la proposition du Pape, mais pendant qu'ils faisaient les préparatifs pour le mariage de la reine, ils apprirent tout d'un coup que le roi Léon était encore existant. Cette nouvelle remplit de joie la reine et toute la nation et les projets de mariage furent abandonnés. Bientôt après, Léon se trouva à Tarse où son retour causa une joie immense parmi la nation.

En 1374, une révolte éclata en Égypte, le sultan fut déposé et son cousin Achref-Chaban usurpa son trône. Cet Achref-Chaban était depuis longtemps l'ennemi acharné des chrétiens. Comme il savait dans quelle situation pénible se trouvait la Cilicie, comme il connaissait aussi la liaison qui existait entre Léon et le Pape, il put donner cours à sa haine et il envoya une armée nombreuse faire invasion en Cilicie. Les Arméniens furent épouvantés quand ils virent le nombre immense de leurs ennemis, ils jetèrent leurs armes et s'enfuirent de tous côtés. Les gens de la campagne accoururent dans les villes fortifiées; d'autres se cachèrent dans les montagnes, d'autres enfin se sauvèrent à l'étranger. Ceux qui demeurèrent dans le pays furent massacrés par les Infidèles. Selon leur coutume, les féroces Égyptiens se répandirent dans tout le royaume, y commirent les atrocités les plus horribles, massacrant tous ceux qui tombaient dans leurs mains, pillant, dévastant, rasant les églises, les couvents, les édifices des cités dont ils s'emparèrent. La ville de Sis, après avoir soutenu un siège de deux mois, fut prise par les Égyptiens et mise à sac. Les tombeaux des rois furent défoncés et les restes humains qu'ils contenaient furent jetés à la voirie et brûlés. Ils envoyèrent des détachements de leur armée brûler tous les établissements, toutes les métairies, enfin tout ce qui était habité ou l'avait été. Ils firent du pays un désert. Ils avaient juré, comme ils le déclarèrent eux-mêmes, que le royaume de la Cilicie ne serait plus, qu'il ne compterait plus parmi les royaumes de l'Asie, que son nom même serait effacé à tout jamais.

Ensuite, ils se mirent à torturer leurs captifs pour les forcer à renier leur religion. Tous ceux qui voulurent résister, qui restèrent inébranlables dans leur foi, périrent dans les supplices les plus cruels. Les uns eurent le corps taillé en deux, les autres eurent la gorge coupée. Les gens de la campagne et du peuple furent écorchés vifs; les princes et les gens de distinction furent tués sous une grêle de flèches. On creva les yeux aux prêtres et aux moines et on leur enfonça dans la tête des pointes de fer rougies au feu. Les principaux personnages du clergé eurent la langue arrachée pour qu'ils ne puissent plus prêcher et eurent les doigts des mains écrasés. Un grand nombre de ces malheureuses victimes de la haine des sauvages infidèles périt à la suite des mutilations que nous ne pourrons désigner ici, sur lesquelles la pudeur nous force à jeter un voile. Quand ces impitoyables énergumènes virent, à la fin, que leurs épouvantables atrocités leur faisaient perdre le profit de leurs captifs, ils arrêtèrent leurs tortures; il épargnèrent principalement les enfants et les jeunes filles qu'ils emmenèrent et vendirent comme esclaves dans différents pays.

Dès les premiers jours de l'invasion des Égyptiens, Léon qui s'était vu dans l'impossibilité de leur tenir tête, de leur opposer même la moindre résistance, n'avait pensé qu'à se mettre en sûreté, lui et sa famille. Il avait emmené la reine Marie, sa fille Phinna et son gendre Chahan, prince de Gorigos, dans le château de Gaban, où il fut suivi par quelques princes de sa suite. Les Égyptiens en furent informés et vinrent assiéger ce château-fort. Pendant plusieurs jours, ils livrèrent assauts sur assauts, mais tout fut inutile. Alors, ils laissèrent au pied de Gaban un corps de troupes assez considérable afin d'empêcher l'évasion du roi. Pendant neuf mois, le siège continua et les assiégés finirent par n'avoir plus de vivres.

Léon comprit qu'une résistance prolongée finirait par décimer tout le monde enfermé dans le château, il prit conseil de son entourage et l'on décida de se rendre. Il envoya des parlementaires au général des Égyptiens pour lui faire dire qu'il se rendrait s'il voulait, sur serment, assurer la vie sauve à lui et à toute sa suite. Le général ennemi fit le serment qu'on lui demandait, et Léon sortit du fort et se rendit prisonnier. L'Égyptien viola son serment et fit enchaîner aussitôt le malheureux roi. Les infidèles entrèrent dans le fort, le pillèrent, s'emparèrent des trésors royaux et emmenèrent captifs tous les habitants. Léon, sa famille et sa suite furent conduits avec eux au Caïre. Le Sultan les reçut avec mépris

et les fit jeter en prison. Quelques chefs du sultan vinrent lui parler en faveur de l'infortuné Léon et le prièrent de le traiter avec plus d'humanité et de lui laisser un peu de liberté. Le sultan leur répondit: « Qu'ils renoncent à leur religion et je leur rendrais immédiatement la liberté. J'irai même plus loin: je les comblerai d'honneurs. » Le pieux roi Léon ne voulut pas renier sa foi et préféra la prison et les souffrances. Il fut donc enfermé avec sa famille dans une prison, portant toujours des chaînes. Il y avait beaucoup d'autres chrétiens avec lui dans la même prison. Cependant bientôt après, le sultan ordonna de mettre en liberté la reine et sa fille, mais elles aimèrent mieux rester dans la prison auprès du roi que d'être libres et loin de lui. La captivité de Léon commença en 1375; il y avait onze ans qu'il régnait. De ce jour, il n'y eut plus de royaume d'Arménie. Les Égyptiens, nous l'avons dit, avaient fait de la Cilicie un désert. Personne ne pouvait plus conserver l'espoir de voir jamais le royaume des Arméniens se reconstituer. Le pays resta un temps considérable entre les mains des Égyptiens, jusqu'au jour où les Ottomans le firent passer sous leur joug.

Après cinq années de captivité de la famille royale arménienne, Chahan, gendre de Léon, parvint, grâce à l'entremise de quelques amis, à obtenir son élargissement, en 1380. Léon lui donna des lettres et l'envoya en mission auprès du Pape et du roi d'Espagne Jean I., pour les supplier de venir le délivrer, lui et sa famille. Pendant que le roi d'Espagne cherchait les moyens pour délivrer l'infortuné roi, le sultan Mélik-Mansor vint à mourir et eut pour successeur son frère Mélik-Salih qui n'était encore qu'un enfant de six ans. Jean d'Espagne envoya aussitôt en Égypte des ambassadeurs, porteurs de riches présents, prier le jeune monarque de rendre la liberté à la famille royale d'Arménie, lui assurant que les Égyptiens n'auraient jamais à regretter son acte généreux. La mission de l'ambassade espagnole fut couronnée de succès et Léon et sa famille recouvrèrent leur liberté en 1382.

Léon se rendit à Jérusalem avec toute sa famille pour rendre grâces à Dieu de sa délivrance. Il était accompagné d'une escorte égyptienne. De Jérusalem il se rendit en Chypre où il s'embarqua pour Rome en 1383. Il fut reçu avec beaucoup de bienveillance par le Pape Urbain VI. De Rome il alla en Espagne remercier le roi Jean pour ce qu'il avait fait pour lui. Le roi d'Espagne le reçut avec honneur; il lui donna une ville pour y fixer sa résidence et lui fit présent d'un grand nombre de propriétés. Léon se fit remarquer, dans ce pays, par sa conduite et par sa générosité. Il allait souvent en pélerinage à Rome, mais il revenait toujours en Espagne.

À cette époque, la France était en guerre avec l'Angleterre. Le Pape voulut se faire le médiateur entre ces deux grandes puissances. Pour cela, il choisit Léon, le dernier roi arménien, pour porter ses messages à Paris et à Londres. Le Pape déclara l'avoir choisi parce qu'il avait une haute opinion de l'intelligence et des qualités du cœur de ce prince. Léon accepta avec reconnaissance cette marque de confiance, cette faveur toute spéciale du Pape, parce que, en même temps, cette mission lui fournissait l'occasion d'intéresser les deux nations ennemies à sa patrie. Il espérait que s'il réussissait à faire signer la paix aux deux rois, il pourrait se faire soutenir par eux et essayer de reconquérir le trône d'Arménie. Mais après plusieurs entrevues avec eux, il comprit que ni l'un ni l'autre des deux monarques ne voulait entendre parler des conseils pacifiques du Pape, et qu'ils n'étaient pas davantage disposés à lui prêter leur appui pour l'aider à retablir son royaume. Ils ne lui exprimèrent que le simple désir de le voir réussir dans ses projets.

Léon, étant revenu à Paris dans le même but, tomba malade et mourut à l'âge de soixante ans, le 29 Novembre 1393, onze ans après avoir recouvré sa liberté. Il fut enterré dans l'église du couvent des Célestines et on lui érigea un magnifique mausolée, qu'on voit encore de nos jours dans les caveaux funéraires de S[t] Denis, avec l'inscription qui porte son nom.

La reine Marie, son épouse, était déjà morte pendant la captivité de Léon; elle fut ensevelie au Caire, dans le cimetière des Arméniens.

À la mort du dernier roi Léon, de sa femme et de sa fille, la dynastie des rois Roupéniens, continuée par les Lusignans, s'éteignit tout à fait. Le prince de Gorigos même, Chahan, gendre du roi Léon, après son arrivée en Europe, disparut complétement et on n'a pu jamais retrouver ses traces (1).

Néanmoins le titre de roi d'Arménie passa au roi de Chypre, qui, outre le titre de roi de Jérusalem, commun à d'autres souverains de l'Europe, à cause de leur ancienne alliance dans les guerres de la Terre-Sainte, le prit toujours dans ses actes, dans ses brevets et dans ses armes, depui 1393, comme appartenant à lui seul.

La république de Venise reconnut en Catherine Cornaro, la reine de

1. À différentes époques, des aventuriers obscurs, profitant des circonstances et de l'ignorance de ceux à qui ils s'adressaient, essayèrent de se faire passer pour des princes descendus des Lusignans d'Arménie; mais ce ne furent que des imposteurs sans mérite et sans aucune importance.

Jérusalem, de Chypre et d'Arménie; car elle était l'épouse de Jacques de Lusignan, dernier roi de Chypre.

Actuellement le titre de roi d'Arménie appartient au roi d'Italie, parce qu'il est Duc de Savoie. On sait que dans la seconde moitié du XV siècle, Charlotte de Lusignan, sœur de Jacques, fut mariée avec le fils cadet de Louis II, et qu'à sa mort, son petit-fils Charles I., surnommé le guerrier, hérita du titre de roi de Chypre, car Charlotte de Lusignan était reine de Jérusalem, de Chypre et d'Arménie.

À partir de cette époque le titre de roi de Chypre et d'Arménie est resté à la maison de Savoie. D'ailleurs les Arméniens ont reconnu que ce titre était passé aux Ducs de Savoie, et par conséquent aux rois de Sardaigne.

Bien que les rois de Sardaigne n'aient pas pris ouvertement le titre de roi d'Arménie, toutefois ils en ont conservé les armes dans leurs armoiries; c'est-à-dire, le lion couronné et armé des Roupéniens et plus tard des Lusignans.

Telle fut la chute du royaume d'Arménie. À partir de cette époque les Arméniens furent condamnés à subir le joug pesant des Étrangers. Leurs nouveaux maîtres, incapables d'une idée généreuse, incapables surtout d'accomplir une de ces œuvres qui laisse dans l'histoire de l'humanité la marque du passage d'une nation dans un pays, n'employèrent leur puissance qu'à détruire tout ce qui pouvait rester pour attester la grandeur du passé de l'Arménie.

Les Arméniens, sans cesse harcelés, persécutés pour leur religion, écrasés par des impôts qu'ils ne purent payer, furent alors vendus comme de vils esclaves. Se voyant sans protection, ne pouvant plus compter sur l'avenir, ils préférèrent abandonner leur patrie, leurs propriétés, et demander l'hospitalité aux nations étrangères. Des hordes de barbares, des Kurdes, pour les appeler par leur nom, accoururent habiter le vaste pays abandonné par les Arméniens. Ces hordes se fixèrent principalement dans les provinces des Mogh, de Vasbouragan, de Douroupéran, de Paghéch, de Sassoun, de Peznounik, de Daron, et dans le pays des Aghtznik, près de la Mésopotamie.

Toutes ces provinces eurent des gouverneurs spéciaux, et par la suite des temps leur population devint nombreuse. Elle fut absorbée par les hordes tartares et turques qu'y vinrent s'y établir, s'y mêlèrent avec les Kurdes et formèrent avec eux une seule et même nation. Plus tard le conquérant Tamerlan s'empara de toute la région. Toutes ces peuplades étaient hostiles à la population arménienne restée dans le pays. Les Arméniens étaient sans cesse tourmentés et regardés plutôt comme des intrus que comme les véritables possesseurs de la terre d'Arménie.

FIN DE L'HISTOIRE DE LA DYNASTIE

DES ROUPÉNIENS

HISTOIRE D'ARMÉNIE

PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS ARRIVES APRES LA CHUTE DU ROYAUME

BRÈVE RÉLATION DES ÉVÉNEMENTS QUI SE PASSÈRENT APRÈS LA DESTRUCTION DU POUVOIR ROYAL

A partir de la chute du pouvoir royal en Cilicie jusqu'à nos jours, l'histoire de l'Arménie peut se résumer dans les conflits qu'elle eut avec ses oppresseurs à cause de sa religion. L'autorité ecclésiastique de ses patriarches-pontifes lui étant seule restée intacte. Cependant, dans les premiers temps de cette période, plusieurs événements eurent lieu en Arménie, qui causèrent quelques changements politiques. Il nous semble utile de les divulguer pour compléter notre esquisse historique.

Ce fut l'an 1378, que le nom de Tamerlan, ou mieux Timour-Leng, retentit dans le monde En 1366, ce prince régnait dans la ville de Samarkand. Douze ans plus tard, il entreprit la conquête de la Perse qu'il soumit à son pouvoir. Ensuite il envahit le pays d'Aderbeydjan, et se rendit maître de la ville de Tabriez. Là, il réunit une armée de soixante-dix mille hommes et prit encore d'autres villes. Puis, il se jeta sur la Syrie, prit Bagdad en 1386, d'où il se porta sur Vasbouragan. Après avoir tout ravagé sur sa route, il marcha sur le pays des Sunis, où il s'empara du fort d'Érentchagh et en massacra tous les habitants. De là, encore, il se dirigea vers d'autres places de l'Arménie et se rendit maître de plusieurs villes. Partout il jeta la désolation; partout il massacra tous ceux qui tombèrent dans ses mains.

En 1389, Timour-Leng envahit les provinces de Douroupéran et de Daron, où ses légions s'engagèrent à y détruire toutes les villes et tous les villages. C'est alors qu'une femme arménienne donna un exemple admirable de vertu et d'héroïsme. Elle était née dans la province de Mouch. Quand elle vit que les Tartares s'étaient emparés du village qu'elle habitait, elle arracha une épée, et, prenant son enfant, un ange de beauté, à peine âgé de huit ans, elle courut pour se réfugier dans un endroit où elle espérait échapper aux barbares. Mais elle fut poursuivie par les soldats ennemis. La malheureuse femme ne pensant qu'à sauver l'existence de son enfant et la sienne, se retourna résolument contre les soldats qui la poursuivaient et en tua plusieurs. Voyant que d'autres soldats se joignaient aux premiers pour la poursuivre, sachant bien que si elle et son fils tombaient dans leurs mains, elle subirait les derniers outrages et son fils serait fait mahométan, hors d'elle-même, elle leva l'épée quelle avait prise pour se défendre et la plongea dans le cœur de son enfant adoré. Après cela, elle

courut avec une vitesse extrême, vers une hauteur qui dominait un précipice, et se précipita dans le gouffre en faisant le signe de la croix. Les Tartares, pris de honte et saisis de terreur d'une action pareille, revinrent dans leur camp.

Timour-Leng passa ensuite dans les provinces de Chiragh, de Passène et de Vanant. Il se rendit maître de la ville de Kars, massacra la majeure partie de sa population et fit prisonniers les autres de ses habitants. À la prise de Kars, un incident tout-à-fait singulier eut lieu. Timour-Leng sépara trois cents habitants arméniens chrétiens et trois cents autres habitants de la ville non chrétiens. Alors, il leur dit: « J'avais l'intention de tirer au sort pour savoir lesquels je devrais faire mettre à mort, mais j'ai décidé à présent de faire périr les chrétiens. » Les Arméniens chrétiens s'écrièrent: « Il vaut mieux pour nous de mourir en chrétiens que de vivre en renégats! » Cependant deux personnes d'entre eux, deux frères, sortirent de leurs rangs et passèrent du côté des non-chrétiens. Mais Timour-Leng, contrairement à leur attente, donna l'ordre d'exterminer les non-chrétiens et d'épargner les chrétiens. Aussitôt les deux frères se précipitèrent en avant et s'écrièrent: « Nous sommes chrétiens et serviteurs du Christ ». — Timour-Leng leur dit: «Si vous êtes chrétiens, pourquoi allez-vous vous placer avec les non-chrétiens? Est-ce ainsi que l'on agit? Non! vous êtes méchants et perfides, et vous ne méritez que la mort.» Après quoi, il ordonna de mettre à mort seulement les deux frères et de laisser en liberté les autres.

Timour-Leng, après avoir conquis toute l'Arménie, la Géorgie, la Perse, l'Inde et d'autres pays, dans chacun desquels il laissa des marques de son passage, des souvenirs de sa cruauté, se rendit dans l'extrême Asie-Mineure et s'empara de plusieurs villes. Ayant mis le siège devant Sébaste, ville qui contenait cent-vingt-mille habitants, il leur promit sur serment que s'ils se rendaient sans prendre les armes, il ne ferait mettre à mort aucun d'eux. « Si quelqu'un de mes soldats, dit-il, lève son sabre contre quiconque des habitants de Sébaste, il sera lui-même abattu et tombera sous le coup de son propre sabre. » Trompés par ces promesses, les malheureux se rendirent. Timour-Leng se livra sur eux alors aux plus épouvantables cruautés. Il fit d'abord tous les jeunes hommes prisonniers. Ensuite, il fit lier par les mains et par les pieds tous les personnages riches de la ville et les fit mettre à la torture pour leur faire avouer où ils avaient caché leurs richesses. Enfin, il ordonna de leur attacher la tête et les pieds ensemble et de les précipiter pêle-mêle dans de larges fosses creusées exprès, où ils furent enterrés vifs. Il fit attacher les femmes par leurs chevelures à la queue de jeunes chevaux qu'on lança au galop et en liberté, et ces malheureuses furent mises en lambeaux. Il fit lier les pieds et les mains des jeunes enfants, qu'on jeta tous ensemble sur un champ et qu'on écrasa sous les pieds des chevaux. L'endroit où cette horrible exécution eut lieu, est encore appelé: Sève-Hoghère, cest-à-dire, la *terre-noire* ou la *terre de deuil*. Après tout cela, il fit enterrer vifs les soldats de la ville qui étaient au nombre de quatre mille. «Car, leur dit-il en ricanant, j'ai prêté serment de ne pas vous faire mourir par le sabre!» Timour-Leng trouva aussi dans la ville un grand nombre de lépreux qu'il fit étrangler. «Si je n'ai pas épargné les hommes sains et valides, leur dit-il, il est juste que je vous fasse périr. A quoi pourriez-vous me servir si ce n'est à infecter mon armée!» En dernier lieu, il fit raser les églises de la ville, dont l'une avait été érigée en l'honneur des quarante saints de Sébaste, et qui était surmontée de quarante dômes, sous lesquels reposaient les restes de chacun des quarante martyrs.

Après cela Timour-Leng fit prisonnier le prince Bayazid, sultan des Ottomans Turcs. Soixante mille familles, la plupart arméniennes, furent emmenées en captivité à Khorassan. Enfin, Timour-Leng revint à Samarkand où il mourut en 1406. Il laissa ses immenses possesions à son fils Chahrouh, qui lui succéda.

Timour-Leng fut incontestablement un despote cruel; les atrocités qu'il commit font frémir d'épouvante, et cependant, presque tous les pays qu'il envahit pouvaient se rendre à discrétion. Dans ce cas, il les rendait simplement tributaires. Mais dans le cas contraire, il ne les épargnait pas et se montrait impitoyable. On prétend que, pendant ses expéditions, son camp se servait de tentes de trois couleurs: chacune de ces couleurs faisait connaître ses intentions. En s'approchant de quelque ville, ordonnait-il à ses soldats de se servir de tentes blanches, cela signifiait que si la ville se rendait immédiatement, elle gagnerait ses faveurs. Si ceci n'amenait aucun effet, aux tentes blanches on substituait des tentes rouges; cela annonçait la colère du Conquérant et était une menace pour la ville qui devait passer par le feu et le fer. Si le siège se prolongeait, alors les tentes noires remplaçaient les tentes rouges, et les assiégés étaient ainsi prévenus qu'il n'y aurait plus de grâce pour eux, que leur ville serait détruite et eux mis à mort.

On dit dussi que tous les livres que Timour-Leng trouva en Perse et en Arménie furent transporté à Samarkand et qu'il les fit placer dans

une grande tour, d'où il ne permit jamais de les retirer; mais si quelque personne désirait consulter qulques-uns de ces livres, il ordonnait de lui donner le libre accès de cette tour.

Après l'invasion de Timour-Leng, l'Arménie eut ses provinces divisées, et différents chefs furent nommés gouverneurs de ces divisions. Les Arméniens eurent beaucoup à souffrir de la part de ces gouverneurs. Les principaux d'entre eux furent Youssouf qui fut gouverneur de Sassoun; l'Emir Ezdin, le chef de Vasbouragan, qui résidait dans la ville d'Osdan; Miran-Chah, l'un des fils de Timour-Leng, qui fut gouverneur de Tabriez; Chahrouh, frère aîné de Miran-Chah, qui gouverna le Khorassan. Ces princes se faisaint continuellement la guerre et livraient leurs combats en Arménie; il en arriva qu'ils détruisirent un grand nombre de villes dans le cours de leurs rencontres. Youssouf se montra le plus terrible parmi tous ces chefs. Il prit la ville de Bagdad et la soumit à l'autorité de son fils Scandar. Quelque temps après, il fit sa résidence dans la ville de Vagharchaguèrd, et dans une expédition qu'il fit il se rendit maître de la ville d'Akhaltzikha, où ses troupes commirent les plus horribles cruautés.

À sa mort, son fils Mahmoud-Chah lui succéda et résista à Chahrouh, qui était venu en Arménie pour lui faire la guerre. Dans un combat qu'ils se livrèrent en Pacrévant, Mahmoud fut vaincu. Cahrouh en quittant l'Arménie, nomma vice-roi du pays un autre fils de Youssouf qui se nommait Djihan-Chah. Cela amena la guerre entre Djihan-Chah et son frère Scandar de Bagdad, et l'Arménie fut cruellement éprouvée alors. À la suite de ces hostilités et de ces combats continuels, l'Arménie eut la famine, et une famine telle que l'on prétend que les habitants mangèrent de la chair humaine. C'est alors qu'une grande partie de la population émigra.

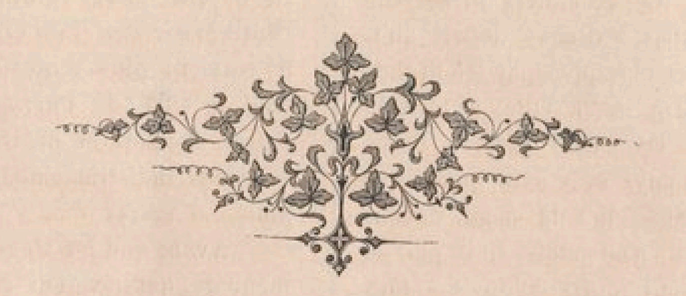
Pendant cette année de troubles et de misères, c'est-à-dire en 1447, un des princes de la nation arménienne se distingua par sa générosité et par la protection qu'il accorda à ceux de ses malheureux compatriotes qui eurent recours à lui. Ce fut Belkiné, fils de Sempad Orbélian, qui gouvernait la partie supérieure du pays des Sunis et une partie de Gaban. Il était beau-père d'Alexan, roi des Géorgiens, et il avait sous son autorité plus de six mille familles arméniennes qu'il gouvernait tout paternellement. Pendant les guerres entre Scandar et Djihan-Chah, Belkiné recueillit tous les fugitifs des pays dévastés par les hostilités des deux frères. Le roi de Géorgie qui remarqua la popularité dont jouissait le prince Belkiné, commença à craindre que son royaume ne vînt à être déserté par les Arméniens qui composaient une grande partie de la population de ses États. À l'instigation de ses chefs, ce roi finit par décider, en lui promettant de magnifiques récompenses, un des plus intimes amis du prince Belkiné, à assassiner ce dernier. Ce traître fit avaler du poison à Belkiné. Celui-ci s'aperçut immédiatement de l'infâme perfidie de son ami. Il prit tous les antidotes possibles, mais tout fut inutile; et l'excellent et infortuné prince mourut en 1438. La mort fut un deuil pour tous les Arméniens. Mais l'assassin ne resta pas impuni, on se saisit de sa personne et il eut les mains et les pieds coupés.

Le roi de Géorgie était tributaire de Djihan-Chah, prince de Tauris; il se mit en révolte contre lui. Alors, Djihan-Chah prit ses armes et dévasta la Géorgie. Il assiégea et prit la ville de Chamchouldé, dans laquelle résidaient vingt mille Arméniens. Ses troupes commirent toutes sortes d'atrocités. Avant d'entrer dans la ville, ils coupèrent la tête à seize cent soixante-quatre de leurs prisonniers et, devant la ville même, firent une grande pyramide avec ces têtes. Devant la grande porte de la ville, ils coupèrent la gorge à soixante des principaux ecclésiastiques et des princes géorgiens. Dans la ville, ils tuèrent trois mille personnes par les moyens les plus épouvantables. Aux uns ils fracassèrent la tête; ils taillèrent le corps des autres en quatre. Quelques-uns, ayant été forcés de renier leur foi, furent mis immédiatement à mort; ceux qui restèrent fermes dans leur croyance furent mis à la torture et massacrés également. Enfin, neuf mille quatre cents personnes furent emmenées en captivité. Ces féroces barbares agirent de la même façon à l'égard d'autres villes de la Géorgie dont ils se rendirent maîtres. Avant de retourner à Tauris, DjihanChah nomma son fils Hassan-Ali gouverneur de l'Arménie. Ce prince prit la ville de Nakhtchévan pour résidence et nomma des sous-gouverneurs pour administrer les différentes provinces; ces sous-gouverneurs furent appelés Bays. L'un d'eux, du nom de Yaghoub, résidait à Érivan.

En 1575, le Chah Tahmaz Ier, sultan de la Perse, pilla et saccagea le pays des Arméniens et de la manière la plus cruelle et la plus sauvage. On peut se faire une idée des atrocités qu'il y commit, quand, d'après le témoignage des chroniques et des annales, on se dit que le sultan, sur les conseils de ses ministres, lança un édit pour que, pendant la période de quinze ans il ne fût plus exigé de tribut, parce que le pays n'était plus qu'un véritable désert. Mais avant que le premier tiers de ce laps de temps fut écoulé, des hordes de maraudeurs, descendues des régions du Caucase, dévastèrent aussi l'Arménie et massacrèrent des centaines d'habitants.

Pour comble de malheur ces invasions successives amenèrent une famine terrible dans tout le pays.

En 1583, les Turcs conquirent toute l'Arménie jusqu'à Tauris et augmentèrent le tribut du pays d'une façon telle que toutes les classes du peuple furent réduites à la plus affreuse misère. Ainsi, le siège pontifical d'Étchmiadzine fut chargé d'une taxe énorme. Las d'être toujours persécutés et opprimés par leurs tyrans, des multitudes d'Arméniens ne voulurent plus rester dans leur pays et émigrèrent. Ceux qui étaient des provinces d'Artzakh, d'Oudi, de Chamakhi et de Cantzagh, se réfugièrent en Perse où le roi Chah-Abas leur destina des habitations dans la ville d'Ispahan.



CHAH-ABAS EN ARMÉNIE

(A. D. 1342)

Pendant l'année 1603, Chah-Abas, roi de Perse, excité par le gouverneur de Salmast, qui s'était révolté contre les Turcs, et par quelques chefs des Kurdes, mit sur pied une nombreuse armée et se mit en route pour conquérir l'Arménie, qui était alors sous la domination des Turcs. Le monarque persan vint d'abord à Naktchévan dont il se rendit maître, et de là il se dirigea sur la province d'Érivan où il saisit un grand nombre d'Arméniens et mit le siège devant la ville d'Érivan. C'est pendant le siège de cette ville qu'un grand nombre de prisonniers arméniens et géorgiens furent tués. Voici comment: Chah-Abas, à chaque assaut qu'il livra, les fit placer devant ses soldats, et ils tombèrent frappés par les flèches des assiégés. Chah-Abas ne put se rendre maître de la ville; il leva le siège et se porta vers d'autres places-fortes de l'Arménie que les Turcs possédaient. Après avoir conquis presque tout le pays et y avoir placé des gouverneurs persans, il retourna mettre encore une fois le siège devant Érivan qui, après avoir soutenu le siège pendant neuf mois, finit par se rendre. Chah-Abas lança alors un édit, crié partout, qui enjoignait à tous les Arméniens d'avoir à se considérer désormais comme sujets des Perses. Il commença dès lors à persécuter les Patriarches arméniens pour leur extorquer de grosses sommes que ces malheureux n'arrivaient à réunir qu'en faisant des emprunts pour lesquels ils payaient des intérêts énormes.

Après leur expulsion de l'Arménie par Chah-Abas, les Turcs levèrent une immense armée et, conduits par un vaillant général nommé Djighaloghlou-Sinan-Pacha, ils se mirent en marche, bien décidés à reprendre le pays dont ils avaient été chassés. Chah-Abas ne fut pas sans appréhension lorsqu'il apprit avec quelles forces immenses les Turcs s'avançaient contre lui. Il résolut de transporter tous les Arméniens en Perse, afin qu'à leur arrivée, les Turcs ne pussent trouver dans le pays ni vivres ni argent. Les Perses se répandirent alors en petits détachements dans toute l'Arménie se saisirent de tous les habitants et les emmenèrent, comme des troupeaux de bétail, dans une vaste plaine de la province d'Ararat. C'est là qu'on devait les rassembler tous et les conduire après en Perse. Ensuite, les Perses mirent en ruine toutes les villes et tous les villages, toutes les places et tous les points du pays qui pouvaient servir d'abri à des hommes. Ils détruisirent toutes les provisions de blé, de vin, d'huile, de fourrage; enfin tout ce qui pouvait servir d'aliment aux hommes et aux bêtes. Ils eurent deux raisons pour en agir ainsi. De cette façon, non-seulement l'entreprise des Turcs devait rester sans succès, mais aussi les Arméniens ne seraient plus tentés de retourner dans leur patrie. Étchmiadzine, où était le siège du Patriarche-pontife, fut pillé et le patriarche avec quelques autres évêques et prêtres qui s'y étaient cachés, furent découverts, pris et placés indistinctement parmi la multitude des malheureux captifs de la plaine d'Ararat.

Avant que les Perses n'aient commencé cette opération, bien des Arméniens qui avaient eu connaissance de l'intention du Chah, prirent la fuite et se réfugièrent dans d'autres pays. D'autres, et c'était le plus grand nombre, prirent tout ce qu'ils purent emporter de leurs biens et avoir, se munirent de provisions de bouche et allèrent se cacher sur les sommets des montagnes et dans les cavernes des rochers. Parmi ces derniers se trouvait Manuel, évêque du monastère de Havoutztar, et Asdouadzadour, évêque du monastère de Kéghart; qui, suivis par leurs propres parents, tant ecclésiastiques que laïques, se retirèrent dans une immense grotte de la vallée de Kéghart. Cette grotte avait pour ceinture des masses surprenantes de rochers. Ils furent poursuivis par l'Émirkouna-Khan qui était le surveillant des captifs et qui s'avançait avec un corps de troupes. En entrant dans la vallée, il s'arrêta devant l'ouverture de la grotte qui se trouvait à une grande hauteur sur le rocher, et cria aux Arméniens

de sortir, leur promettant tout pardon s'ils se rendaient. Mais les évêques et leur suite, pleins de confiance dans la sûreté de la position où ils se tenaient, se moquèrent des Perses et leur jetèrent des pierres. Alors, les Perses essayèrent d'atteindre le trou de la grotte en montant sur les épaules l'un de l'autre. L'un d'eux put, de cette manière, arriver jusqu'à l'ouverture, d'où il salua l'évêque Manuel. Celui-ci, épouvanté, perdit son sang-froid et sa présence d'esprit et demeura coi. Aussitôt, le soldat persan, le sabre à la main, pénétra dans la grotte et, saisissant l'évêque, l'entraîna dehors, lui coupa la tête et le jeta en bas à l'Émir. Les autres soldats entrèrent à leur tour dans la grotte, entraînèrent aussi dehors tous les Arméniens, en égorgèrent une partie et emmenèrent les autres dans la plaine d'Ararat.

L'Émir fut informé que beaucoup d'autres Arméniens s'étaient cachés dans des cavernes de rochers qui ressemblaient à des forteresses et qui se trouvaient dans la vallée de Coratar. Il se rendit dans cette vallée avec ses soldats. Plusieurs de ces cavernes lui parurent imprenables; il passa outre et se dirigea vers une grande grotte appelée Yakhechkhan, située très-haut au milieu du rocher. Dans cette grotte s'étaient réfugiées à peu près mille personnes: hommes, femmes et enfants gardant avec vigilance les ouvertures. Les Perses tirèrent d'abord quelques coups d'arquebuse devant la grotte pour effrayer les Arméniens, mais comme cela ne produisit aucun effet, deux cents d'entre eux, non sans d'immenses difficultés, réussirent à atteindre le sommet du rocher. Ils descendirent avec précaution jusqu'à un endroit où ils purent s'arrêter, mais où il n'était pas possible d'aller plus loin. Avec des cordes, ils firent descendre quatre de leurs camarades jusqu'à l'ouverture de la grotte qui n'était close d'aucune façon. Le sabre à la main, les quatre soldats persans se jetèrent dedans et se mirent à sabrer tous ceux qu'ils trouvèrent à leur portée. Les Arméniens, épouvantés, perdirent la tête et se refoulèrent sur eux-mêmes sans faire la moindre résistance. Les autres soldats persans pénétrèrent dans la grotte de la même manière que les quatre premiers, massacrèrent une grande partie des infortunés qui étaient venus s'y réfugier et jetèrent leurs corps dans la vallée. En même temps, ils arrachèrent les petits enfants des bras de leurs mères et les jetèrent par-dessus le rocher. Mais ils séparèrent les femmes des hommes et les mirent à part. Celles-ci comprenant bientôt qu'elles n'étaient épargnées que pour subir les derniers outrages de la part des Persans, coururent d'un commun accord à l'ouverture de la grotte, se précipitèrent en bas, et se brisèrent sur les saillies du roc. On vit alors quelques-unes de ces malheureuses qui, ne se sentant pas assez de courage, se bandèrent les yeux et se jetèrent dans le vide. Les Perses emportèrent tout ce qu'ils purent trouver dans la grotte, descendirent du rocher et regagnèrent la plaine d'Ararat, couverte par la multitude des captifs arméniens, gardés de tous côtés par des soldats, afin qu'ils ne pussent s'évader.

Chah-Abas, qui résidait à Érouantaguèrd, fut informé que les Turcs étaient arrivés à Kars. Il donna immédiatement l'ordre à Émirkouna-Khan de se porter du côté du fleuve de l'Arax avec tous les captifs arméniens. Lui-même les rejoignit bientôt et fit commencer le passage du fleuve. On construisit bien vite des bateaux et des radeaux et les Arméniens furent embarqués sans plus de délai. Quelques-uns de ces infortunés montrèrent quelque résistance; à ce moment-là, les Perses, pour répandre la terreur parmi tous les captifs, coupèrent le nez et les oreilles à plusieurs de ceux qui s'étaient regimbés. À cette occasion, on trancha même la tête à deux des principaux Arméniens et l'on exposa les deux têtes au haut de longs bâtons sur les rives du fleuve. Les captifs, sans plus d'hésitation, se jetèrent pêle-mêle sur les radeaux et dans les bateaux, les mères séparées de leurs enfants, les époux de leurs femmes. Tout lien de parenté fut, pour ainsi dire, rompu alors et ces pauvres gens furent entassés comme des animaux dans de fragiles bateaux et sur des radeaux peu sûrs, qui les transportaient successivement de l'autre côté du fleuve, non sans difficultés et non sans dangers. La multitude était si considérable que ces bateaux et radeaux, qui allaient et revenaient continuellement, étaient insuffisants. Il est vrai qu'en même temps l'armée persane passait aussi le fleuve.

Chah-Abas qui, assis au bord de l'eau, surveillait avec impatience toute la manœuvre, s'emportait contre ses soldats qui n'embarquaient pas plus vite les captifs. Les Persans, agacés par les propos de leur roi, se vengèrent sur les innocents Arméniens. Ils les bousculèrent, leur donnèrent des coups de fouet et les jetèrent par centaines dans le fleuve, laissant à ceux qui le pouvaient, le soin de se sauver à la nage et laissant les autres se noyer. Parmi ceux-ci se trouvèrent de petits enfants des deux sexes, des malades et des infirmes, des femmes enceintes, des mères tenant leur enfant à leur sein. Ces pauvres martyrs, soit à cause de leur sexe, soit à cause de leur âge, soit à cause de leurs infirmités, ne savaient ou ne pouvaient nager. Ils fendirent l'air de leurs cris déchirants, de leurs appels au secours, mais rien ne pouvait émouvoir le cœur des mahométans, et ils furent noyés. Ceux qui pouvaient se sauver à la nage, eurent leur corps enlacé par ceux qui ne le pouvaient pas et qui s'accrochaient à eux par les mains et par les pieds, et tous se trouvèrent engloutis sous les eaux. Spectacle épouvanta-

ble!.... Quelques-uns empoignèrent la queue des chevaux et des bœufs et purent échapper à la mort; d'autres aussi s'attachèrent aux rebords des bateaux et purent se sauver. L'instinct de conservation, si fort chez les hommes, fait accomplir des choses pareilles.

Pendant cette scène d'horreur, des soldats persans s'offrirent perfidement et hypocritement aux maris et aux pères pour transporter leurs femmes et leurs filles dont la beauté les avait frappés. On doit s'imaginer ce qui fut réservé à ces pauvres créatures en arrivant à l'autre rive du fleuve. C'est ainsi que beaucoup de soldats persans, profitant de la confusion, purent emporter de force les plus belles femmes arméniennes, après avoir tué leurs pères, leurs maris ou leurs frères qui essayèrent de les protéger.

En même temps que tous ces infortunés étaient poussés à hâter leur marche vers la Perse, Chah-Abas envoya l'ordre de déguerpir immédiatement à la population de Djoulfa, riche cité située au nord du fleuve Arax, dans la province de Koghten. Il ne donna que trois jours aux habitans de Djoulfa pour quitter cette ville et passer en Perse.

Comme nous venons de le dire, Djoulfa était une ville arménienne fort riche. La population dut se résigner à obéir au tyran. Envers eux encore Chah-Abas commit des actes d'atrocité inouïs. Leurs richesses furent volées par les soldats perses et leur ville livrée aux flammes.

Dans la crainte que les Turcs ne surprissent le convoi et ne vinssent à délivrer les Arméniens, on fit prendre aux soldats persans et aux captifs un chemin non pratiqué à travers les vallées et les montagnes. Lorsqu'ils furent arrivés en Perse, Chah-Abas donna l'ordre aux nobles et à la belle classe des Arméniens de s'installer dans la ville d'Ispahan. Le reste fut dispersé dans les villes et les villages des provinces voisines. Chah-Abas ordonna aussi de ne point molester, de ne point causer de dommages aux Arméniens, mais au contraire de les traiter avec autant de respect que les Perses. Sans compter les Arméniens tués ou morts en route, il emmenait en Perse douze mille familles. Quelque temps après, à deux époques différentes, mille familles y émigrèrent encore.

Les Arméniens, auxquels Chah-Abas permit de demeurer à Ispahan, étaient divisés en deux groupes habitant chacun un quartier différent. Pour les gouverner il nomma deux préfets arméniens auxquels il donna le titre de Méliks. Ils se nommaient Joseph et Mourat. Il désigna également d'autres préfets et des espèces de gardes pour administrer et maintenir les Arméniens qui résidaient dans les provinces. Enfin, pour décider les Arméniens à vivre tranquillement sous son autorité, il les traita avec la plus grande douceur et leur fit payer des impôts plus légers que ceux qu'avaient à payer ses sujets de sa nation. La politique de ce sultan produisit l'effet désiré, et les Arméniens, expatriés de force, commencèrent à s'accoutumer à leur vie et à se faire bâtir des maisons.

Peu de temps après, Chah-Abas renvoya des troupes dans les provinces de Tauris, Ardévil, Érivan et Kantzagh pour se saisir des Arméniens qui avaient pu s'échapper et retourner dans ces pays. Ces troupes rattrapèrent dix mille familles qu'elles rammenèrent en Perse. Le sultan fit habiter à ces familles Caurabad et Vahrabad, deux localités malsaines dont le climat meurtrier les fit périr toutes.

Chah-Abas assigna aux Arméniens de Djoulfa, un endroit situé exactement en face de Ispahan, de l'autre côté du fleuve Zendeh-Rond qui coule à travers cette ville. Les Arméniens y bâtirent une ville magnifique qu'ils appelèrent la nouvelle Djoulfa. Ils y construisirent plusieurs églises et des couvents pour les hommes et les femmes.

Les Turcs, en arrivant en Arménie, furent surpris en apprenant ce qui s'était passé. Ils se rendirent dans les contrées de Van et de Tauris où ils furent plusieurs fois rencontrés et mis en déroute par les Perses. À la fin, ils abandonnèrent armes et bagages dans les mains de leurs ennemis et prirent la fuite. Sinan Pacha, leur général, qui, après cela, se retira dans la ville d'Amit, y tomba malade et y mourut.

Quand les Turcs et les Perses furent sortis de l'Arménie, une multitude de bandits envahit le pays, massacrant tous ceux des habitants qui avaient été échappé aux Perses et rasant tout ce qui restait de construction. Comme les derniers événements avaient fait cesser les travaux d'agriculture, une famine désola le pays à cette époque. Comme elle dura deux ans, les habitants en furent réduits à se manger entre eux. Les bandits ne trouvant les trésors qu'ils espéraient, furent obligés de quitter le pays. Cette famine ajoutée à tant d'autres calamités, réduisit encore la population du pays. Les Arméniens quittèrent en grand nombre le pays et se dispersèrent un peu partout, mais surtout en Europe. L'Arménie qui n'avait pour ainsi dire plus d'habitants, l'Arménie, dont les villes, les châteaux, les villages, les couvents n'étaient plus que des ruines, put alors être à juste titre appelée un désert.

LES EXPLOITS DE DAVID PRINCE DES SUNIS

(A. D. 1720)

Depuis la mort de Chah-Abas, qu'eut lieu en 1629, jusqu'à l'année 1722, bien des événements eurent lieu en Arménie, et les Arméniens souffrirent beaucoup des guerres continuelles que, dans leur patrie, les Turcs et les Perses se livrèrent entre eux. Parmi les faits les plus importants qui se passèrent alors, nous croyons de notre devoir de rapporter le suivant qui est intimement lié à l'histoire civile de l'Arménie.

Dans les premières années de la première moitié du XVIII siècle, les différentes nations qui vivaient dans les contrées de cette partie de l'Arménie appelée Artzakh et le pays des Sunis, commencèrent à opprimer les habitants de race arménienne d'une manière affreuse. Un Arménien, du nom de David, prince des Sunis, surgit tout d'un coup. C'était un homme d'une grande bravoure et d'une grande intelligence. Il fit bâtir un château-fort dans le village de Halitzor de la province des Sunis et rassembla un certain nombre d'Arméniens intrépides. Il choisit pour les commander un nommé Mekhitar, homme de grand courage et très-expérimenté dans l'art de la guerre. David, après quatre années de sa carrière militaire, rencontra plusieurs fois ses ennemis et resta toujours vainqueur. À la fin, il les défit complètement et les chassa des pays d'Artzakh et des Sunis.

En 1726, ses ennemis revinrent en plus grand nombre; les gens de David furent épouvantés quand ils virent cette multitude s'avancer contre eux et presque tous désertèrent. David n'en resta pas moins dans le fort de Halitzor. Il n'avait avec lui que dix-sept hommes, y compris son général Mekhitar. Sans se décourager un seul instant pour cela, il se prépara à tenir tête à l'ennemi. Mais avant qu'aucun combat n'ait eu lieu, il fut rejoint par un chef du nom de Mélik-Parsadan, qui amena avec lui quelques hommes, et par un certain DérAvédik, qui, quoique prêtre, s'était habitué, dès son enfance, au maniement des armes. Plusieurs Arméniens les suivirent et bientôt les gens du prince David furent au nombre de quatre cent cinquante-trois. Le château contenait un grand nombre de femmes et de parents des gens de la suite du prince. Il s'y trouvait aussi trois évêques et treize prêtres et quarante religieuses environ.

Le nombre des ennemis montait à soixante-dix mille, parmi lesquels on comptait beaucoup d'Arméniens qui, supposant qu'il serait insensé de leur part de vouloir résister, avaient abandonné la cause de leur pays et s'étaient mêlés à leurs ennemis. Les ennemis de David surent que ce dernier était décidé à leur tenir tête, ils s'avancèrent donc et mirent leur camp près du fleuve Halitzor.

Lorsque le nombre des ennemis fut connu par les gens du château-fort, une centaine d'entre eux, pris de panique, passèrent à l'ennemi, qui, franchissant le fleuve, s'avança vers le fort et le cerna de toute part. Puis, l'ennemi plaça son artillerie en rang de bataille et ouvrit le feu. David se défendit avec tant d'habilité que, dans les six premiers jours de siège, il ne perdit que huit hommes et que l'ennemi en perdit dix-huit cents.

Les ennemis voyant qu'ils ne pouvaient entamer la muraille du fort et que le siège marchait lentement, prirent le parti de tenter l'escalade. Ils préparèrent vingt six machines d'une immense largeur. Ces machines étaient de grandes constructions d'échafaudages qui les faisaient ressembler à une multitude d'échelles. Elles étaient capables de porter des centaines d'hommes. Ensuite, ils se divisèrent en trois corps, firent sonner les trompettes, amenèrent les machines de siège contre les murailles et commencèrent l'assaut.

En même temps, David, comme pour répondre aux trompettes, ordonna de sonner les cloches de l'Église du château, et pendant que les évêques, les prêtres et le reste du peuple accoururent dans l'église pour demander le secours de Dieu, il divisa aussi sa poignée d'hommes en trois

groupes et résista vaillamment aux assaillants qui faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour entrer dans le fort. Les armes à feu des quelques hommes de David étaient, cependant, insuffisantes pour repousser l'innombrable multitude accrochée aux murs du château. Des centaines d'assaillants étaient précipitées du haut des murailles, mais leur nombre était si grand, qu'à peine si les premiers étaient tombés, d'autres prenaient aussitôt leur place, et malgré que des milliers eussent ainsi péri, et que des monceaux de cadavres jonchassent le sol au pied des murs, leur nombre ne semblait point diminuer. Les assiégés étaient trop peu nombreux et ils étaient, en outre, forcés de se défendre en trois endroits. Leur résistance était insuffiante et les ennemis semblaient sur le point d'entrer dans le château.

Quand ils virent le péril, Dér-Avédik et Mekhitar crièrent à David de continuer la résistance encore un peu. En même temps, ils sortirent du fort par un passage secret, accompagnés de trois cents hommes et tombèrent soudainement sur le premier corps de l'ennemi. Ce coup, inattendu par les assaillants, fut le signal d'une panique générale. Le premier corps se rejeta sur le deuxième et troisième en criant: « Les Arméniens sont tombés sur nous et nous massacrent.» Aussitôt la confusion se mit dans les rangs ennemis qui se débandèrent, abandonnèrent l'assaut et se mirent à fuir. Les Arméniens les poursuivirent et en tuèrent un grand nombre. Les pertes de l'ennemi furent de treize mille hommes. Tout son équipage resta dans les mains des Arméniens qui s'emparèrent de cent quarante-huit drapeaux.

Les troupes ennemies se dispersèrent dans différentes villes, cependant vingt-deux mille hommes de ces troupes purent se réfugier dans Méghri. David vint à le savoir. Il envoya Avédik et Mekhitar avec soixante-six hommes résolus, en leur donnant des instructions spéciales et leur ordonnant de se tenir en embuscade. Les deux capitaines, arrivés près de Méghri, laissèrent leurs hommes hors de la ville et leur recommandèrent de venir à l'aube du jour. Quant à eux, ils s'habillèrent en bourgeois de Méghri et entrèrent tranquillement dans la ville. Ils mangèrent et couchèrent à Méghri, sans éveiller le moindre soupçon. Le matin ils remarquèrent le désordre qui régnait dans les rangs de l'ennemi et quand ils virent approcher leurs soixante-six braves Arméniens, ils tirèrent leurs sabres et se précipitèrent sur leurs ennemis. Ceux-ci surpris de cette attaque, firent peu de résistance et se mirent à fuir vers le fleuve de l'Arax. Les Arméniens les poursuivirent et en firent un carnage.

Il existait un défilé extrêmement étroit, appelé Ouzoun-Bend, qui menait à ce fleuve et par lequel les fuyards étaient forcés de passer. Les Arméniens accoururent à ce défilé et au fur et à mesure que les ennemis entraient, ils les tuaient ou les forçaient à aller se noyer dans l'Arax. Très-peu réussirent à se sauver. Les Arméniens victorieux purent s'emparer d'un immense butin composé de chevaux, de mulets en grand nombre et d'une quantité d'armes de toutes sortes. Ils retournèrent avec ce butin auprès du prince David.

Lorsque la nouvelle de cette splendide victoire des Arméniens se répandit dans les pays d'alentour, une multitude de cavaliers et de fantassins se donna rendez-vous dans la province de Koghten. Toutes ces forces s'étant rassemblées, elles furent dirigées contre la forteresse de Halitzor. Pendant que David prenait ses dispositions pour résister à l'ennemi, des dissensions éclatèrent parmi ses adhérents. David fit tout son possible pour apaiser la discorde, mais ce fut en vain.

L'issue du combat, qu'il allait avoir à soutenir, le mit dans une grande perplexité. Il se décida à se servir d'un stratagème. Il avait dans son château, une soixantaine de juments; il les fit mener secrètement de nuit dans le camp ennemi et ordonna de les laisser libres. Aussitôt que les chevaux des cavaliers ennemis eurent entendu les hennissements des juments, ils brisèrent leurs entraves et, courant de-ci delà dans l'obscurité, renversèrent les tentes et tuèrent beaucoup d'hommes; alors tout le camp fut en désordre. David aussitôt cria à ses hommes de ne plus penser, pour un instant, à leurs dissensions et de le suivre immédiatement. Lui même sortit du château avec huit hommes et tomba sur les ennemis. Alors tout son monde sans songer à ses querelles, prit les armes et le suivit. Ces gens intrépides, aidés par l'obscurité de la nuit, augmentèrent le désordre du camp des ennemis, qui ne firent qu'une faible résistance et prirent la fuite. Un grand nombre d'entre eux furent tués et leurs dépouilles ainsi que leur camp et leur équipage restèrent dans les mains de David et de ses hommes.

Une année après, en 1727, l'ennemi prit encore les armes contre David. Ses troupes plus nombreuses encore que précédemment, se réunirent dans les plaines de Marat. David avait son camp près du leur. Il les vit se partager en trois corps avec l'intention de l'attaquer par le centre; alors, lui aussi, divisa son armée et trois groupes, il donna pour instructions à ses soldats de faire volte-face, aussitôt qu'ils verraient l'ennemi approcher, et de faire semblant de prendre la fuite, puis de revenir soudain sur leurs pas et de riposter à l'ennemi. Tous ses ordres furent fidèlement exécutés et les ennemis s'imaginant que les Arméniens fuyaient par peur, restèrent où ils se trou-

vaient, se proposant d'attaquer David dans l'après-midi et de l'écraser facilement. Ils allumèrent les feux et se mirent à préparer leur repas avant d'entreprendre leur marche. Pendant qu'ils étaient tranquillement à manger, David se retourna avec son armée et tomba sur eux. Les ennemis, pris ainsi au dépourvu, furent incapables d'opposer aucune résistance et se mirent à fuir. Les Arméniens les poursuivirent l'épée dans les reins, sabrant et abattant tous ceux qui se trouvaient à leur portée. De sorte que de tous ces soldats qui composaient cette nombreuse armée ennemie, très-peu parvinrent à regagner leur pays.

David fit encore beaucoup d'autres grandes actions d'éclat de ce genre. Après avoir gouverné son pays pendant six années, il tomba malade et mourut dans sa propre résidence, à Halitzor, en 1728, à l'âge de 54 ans.

Après sa mort, la garnison de cette place nomma pour gouverneur le général Mekhitar; mais les soldats n'eurent pas pour ce général le même dévouement que pour David. Il y eut des partis parmi les troupes des soldats tenaient pour Mekhitar, mais d'autres désiraient Dér-Avédik; et d'autres encore demandaient d'autres chefs. C'est ce qui amena la perte de cette vaillante petite armée. C'est dans ces dispositions que l'ennemi les trouva, lorsque, renforcé par d'autres légions, il revint dans le pays et mit le siège devant Halitzor.

Mekhitar, qui savait fort bien qu'il n'était pas aimé par toute son armée, ne savait au juste quelles mesures prendre pour tenir tête aux ennemis. En même temps, les partisans de Dér-Avédik, dans un conseil qu'ils tinrent, décidèrent d'envoyer Avédik, avec deux autres officiers, au général de l'armée ennemie, pour traiter de la paix. Les conditions furent acceptées par ce dernier, qui promit sur serment de ne faire aucun mal à la garnison, pourvu qu'on lui livrât le fort. Cependant, il retint Dér-Avédik auprès de lui et congédia les deux officiers qui l'accompagnaient. Alors la garnison décida de se rendre et de remettre le château le matin suivant. Aussitôt que Mekhitar fut informé du parti que les soldats avaient pris, en secret et dans la nuit même, il sortit du château et s'enfuit.

Dès l'aube, les portes du château-fort furent ouvertes aux assiégeants qui se précipitèrent à l'intérieur et passèrent par les armes toute la garnison. La femme et la famille de Mekhitar tombèrent dans leurs mains et furent emmenées en captivité avec toutes les autres femmes et tous les enfants qui se trouvaient là. Les ennemis rasèrent le château et quittèrent le pays. Dér-Avédik fut laissé libre dans le village de Halitzor.

Mekhitar, après la destruction de cette forteresse, réunit quelques troupes, à la tête desquelles il marcha contre ses ennemis. Il réussit à leur reprendre plusieurs places-fortes; il vint assiéger et prit encore la ville d'Ortouvar qui appartenait à ses adversaires et y mit à mort tous ses habitants, petits et grands, pour se venger de la captivité de sa famille. Il s'empara de toutes les dépouilles de l'ennemi; il en devint leur terreur, mais, malheureusement, il fut trahi plus tard par les Arméniens mêmes. Pendant qu'il se reposait dans le château de Khentzorétzk, des Arméniens qui étaient contre lui, le tuèrent perfidement et portèrent sa tête au gouverneur de Tauris. Le gouverneur, exaspéré de cet acte d'atrocité, fit immédiatement trancher la tête des assassins qui avaient osé attenter aux jours d'un homme si respectable et si vaillant.

Après son assassinat, les soldats de Mekhitar se dispersèrent. Plusieurs des officiers qui avaient combattu sous le commandement de David, se rendirent en Perse, où quelques uns devinrent généraux persans. Quelques autres se rangèrent sous l'étendard d'un autre valeureux prince arménien du nom de Hohannès qui, dans le pays d'Oudi et de Koukark, se signala par ses exploits contre les ennemis des Arméniens. Lui aussi, à la fin, fut obligé de rendre toutes les places-fortes, qu'il avait enlevées, et de s'exiler. Il se retira dans la ville d'Astracan, où il jouit du respect et de l'estime du gouverneur de ce lieu.

Dér-Avédik, après quelque temps, s'en alla avec toute sa famille en Galatie, d'où il se rendit à Rome. Là, il demanda au Pape de l'absoudre de la faute qu'il avait commise en abandonnant la cléricature pour embrasser la profession des armes. De Rome il revint en Orient, où il mourut.

Avant la mort du prince David des Sunis, en 1722, les Afghans de Gandahar secouèrent le joug des Persans et portèrent leurs armes victorieuses jusqu'aux portes d'Ispahan. Les Arméniens de Djoulfa eurent alors beaucoup à souffrir de leurs invasions. Plusieurs fois ils furent forcés de racheter leur ville.

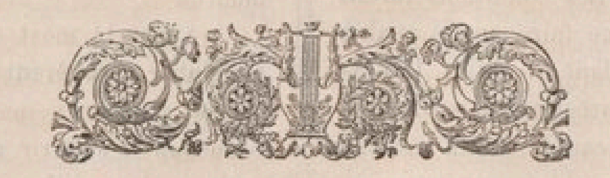
Vers cette même époque, le prince TahmazGhouli-Khan, commença à se faire remarquer par ses talents militaires. Il régna sur les Perses, devint la terreur de l'Orient et le fléau des Arméniens. En 1747, il fut assassiné dans son camp même et par ses propres intimes. Ses officiers eurent des contestations violentes à propos du successeur qu'ils lui donneraient. Enfin le parti de Kérim-Khan l'emporta et il monta sur le trône en 1760.

Pendant un long espace de temps, rien d'important ne se passa en Ar-

ménie. Rien ne mérita plus guère d'être rapporté. Il y eut des controverses religieuses et voilà tout. Mais les Arméniens opprimés par les étrangers qui s'emparèrent du sol de leur patrie, saisirent toutes les occasions pour abandonner leur pays, se fixer dans des régions plus civilisées, et échapper ainsi à leur tyrannie. Beaucoup d'Arméniens émigrèrent en Russie. où les Tzars les traitèrent comme s'ils eussent été leurs propres sujets, Quelques-uns d'entre eux parvinrent, par leur talent, à occuper des postes d'une haute importance et furent grandement honorés par les Empereurs Russes. Dans un pays aussi civilisé, ils ont fait d'immenses progrès dans les lettres et les sciences. Ils possèdent à Moscou un collège célèbre appelé le Collège de Lazareff. Ils y ont acquis aussi de grandes fortunes.

Les Arméniens de la Turquie furent moins heureux. Ils furent obligés d'obéir aux caprices de leurs gouverneurs. Cependant beaucoup se sont faits remarquer aussi, soit comme financiers, soit comme hommes d'État. Quelques-uns ont occupé de hautes charges dans le Gouvernement.

Ce n'est guère que depuis un certain nombre d'années qu'un mouvement de progrès moderne s'opère chez les Arméniens. La civilisation fait en Arménie des pas de géant. L'instruction y est répandue partout. Le nombre des collèges arméniens augmente de jour en jour. Cela fait présager un avenir heureux pour les Arméniens. Il y a des imprimeries nationales partout où il y a des Arméniens. Les Arméniens ont maintenant des journaux rédigés dans leur langue qui sont lus par tous. Les historiens de nos jours s'intéressent à leur histoire, la retracent et recherchent partout les documents qui leur sont nécessaires. L'Arménie a maintenant aussi, ses hommes célèbres. Partout on cite les noms du peintre Aïvazovsky, du ministre Noubar Pacha, du Général Loris-Mélikoff, de Takvor Pacha, de Dicran-Pacha et de bien d'autres Arméniens qui ont acquis une grande réputation dans les arts, dans la politique, dans les armes. Tout cela prouve, ce nous semble, que le génie national n'attend qu'un peu d'encouragement, qu'un éclair de liberté, pour se révéler.



ÉVÉNEMENTS DU SIÈCLE PRÉSENT

(A. D. 1888)

Lorsque les Russes commencèrent à agrandir leur domaine territorial, après s'être rendus maîtres de la Géorgie, une portion de l'Arménie, du Nord, le Karabagh tomba dans leurs mains. Quelques années après, c'est-à-dire en 1828 et 1829, la guerre éclata entre la Russie et la Perse, et plus tard entre la Russie et la Turquie.

Les Russes, sous le commandement de leur brave général Paskéwitch, vainquirent les Perses, et une grande partie de l'Arménie persane fut annexée à l'empire de Russie. Les provinces de Suni, d'Artzakh, d'Oudi, de Païdagaran et quelques parties des provinces d'Ararat et de Koukark tombèrent sous leur autorité. Plus tard, après leurs victoires sur les Turcs, ils prirent à ceux-ci une autre partie de l'Ararat et la province des Daïk.

Il ne resta aux Perses que quelques parties des provinces d'Ararat, de Vasbouragan, et l'Arménie perse. Aux Turcs fut laissée la jouissance de la plus grande partie de l'Arménie de l'Ouest, c'est-à-dire: les provinces de la quatrième Arménie, d'Aghtznik, de Gortouk, de Mogh, de Douroupéran, et les parties Ouest de Vasbouragan et d'Ararat. Ces pays furent partagés en six cantons ou pachaliks, qui sont: Erzeroum, Tchelder, Kars, Bajazed, Van et Diarbékir. L'Arménie était dans cette condition jusqu'à la dernière guerre Turco-Russe, mais à la suite des victoires des Russes, une autre partie de l'Arménie fut détachée de l'Empire Ottoman au bénéfice de l'Empire Russe, et Kars appartient aujourd'hui à la Russie.

Pour terminer notre esquisse historique, nous devons dire quelques mots sur l'événement qui eut lieu dans les montagnes de Taurus en 1862. Les Arméniens de Zéïtoun et le Pacha, gouverneur de Marach, en furent les principaux acteurs.

Une longue file des monts Taurus, qui part des Portes de la Cilicie et va jusqu'au golfe d'Alexandrette, est habitée par deux peuplades différentes: les Turcomans et les Arméniens chrétiens. Ces deux peuplades vivent dans de bons rapports, mais habitent deux territoires distincts.

Le territoire arménien descend presque jusqu'à la ville de Marach, où réside le Pacha. Du nom de son principal bourg, ce territoire est appelé Zéïtoun. Il contient dix bourgades, et quelques autres villages, hameaux et métairies. Six de ces bourgades sont habitées seulement par des Arméniens. Les autres sont peuplées de Turcomans, qui sont soumis à l'autorité des Arméniens et administrés par eux. Zéïtoun, la ville ou le bourg principal, est le siège d'un évêché. Mikhtal ou Makhal, Tchékérdéré, Yézidink et Alabach sont les noms des autres bourgs arméniens. La population de ces villages est de 20,000 à 25,000 âmes. Les villages turcomans sont Béchén, Dénouk, Kertmén et Sariguézel. Ils contiennent en tout environ 5,000 âmes. Ils forment avec les six bourgs arméniens et le reste des hameaux et métairies, une espèce de confédération avec privilèges égaux pour tous. Cette petite confédération était gouvernée par quatre chefs supérieurs, ayant le titre de Ichkhan (prince), qui demeuraient à Zéïtoun. Les autres bourgs ou villages avaient pour administrateurs un notable appelé Kiahia (vicaire).

Quoique cette confédération n'ait qu'une petite population, elle peut, en temps de guerre, équiper de sept à huit mille soldats, d'âges différents, c'est-à-dire de seize à soixante ans. Les gens de ce pays, excessivement riches en mines de fer, sont presque tous forgerons, taillandiers, etc., et font principalement le commerce de la quincaillerie.

En 1862, une querelle éclata entre les deux villages musulmans de Béchén et de Kertmén. Après de vives contestations qui durèrent plusieurs jours de la part des deux bourgades, un homme de Kertmén tua un homme de Béchén, qui était justement un de ses parents. Les habitants allèrent

ramasser le corps de leur mort, pour lui donner la sépulture. Mais les habitants de Kertmén leur tendirent un guet-apens et leur tuèrent traîtreusement un autre homme. Alors on recourut à la justice de Garabed, le Kiahia du bourg arménien d'Alabach, situé dans les environs. Garabed, avec quelques-uns de ses hommes, se porta à l'endroit du crime, afin de se saisir de l'assassin; mais à peine était-il arrivé qu'il fut assailli par la population de Kertmén qui lui tua cinq de ses hommes. Aussitôt les Arméniens ripostèrent et firent feu sur leurs agresseurs, en tuant plusieurs et mettant les autres en fuite. Ils relevèrent leurs morts et les portèrent au couvent du Saint-Sauveur où ils furent enterrés. Ensuite les Arméniens envoyèrent quelqu'un pour prévenir les autres villages de ce qui venait d'avoir lieu et pour calmer aussi les esprits irrités.

Malheureusement, un musulman de Marach, qui était en voyage et venait de passer par Alabach, retourna en toute vitesse à Marach et vint rapporter que les Arméniens de Zéïtoun massacraient les Musulmans. Aussitôt les Musulmans de Marach furent exaspérés contre tous les chrétiens et décidèrent de marcher en armes contre les Arméniens et de les exterminer tous.

Par ordre d'Aziz-Pacha, gouverneur de la ville, une armée de Bachi-Bozouks se réunit à Marach. Ces soldats irréguliers firent endurer les pires traitements à la population chrétienne de la ville. Les chrétiens n'osèrent plus sortir dans les rues et se tinrent enfermés dans leurs maisons. Ils envoyèrent à Alep prévenir les consuls de France et d'Angleterre qui résidaient là, les suppliant d'intercéder auprès du Pacha de cette ville pour qu'il envoyât des soldats réguliers à Marach pour les protéger. Les Arméniens de Zéïtoun écrivirent aussi à l'agent consulaire français de Marach pour lui demander également protection. Mais l'agent consulaire français remit la lettre au Pacha et naturellement cette lettre n'amena aucun résultat.

Pendant que les affaires prenaient cette tournure, un corps de Musulmans, qui était stationné aux frontières de la confédération de Zéïtoun, reçut l'ordre d'entrer dans le territoire arménien et de commencer les hostilités. Yémich-Oghlou, le commandant de ce corps vint, pendant la nuit, attaquer le village d'Alabach et surprit les habitants pendant leur sommeil; il en tua plusieurs. Puis, il pilla une quarantaine de maisons et les livra aux flammes. Quelques prêtres furent pris alors et mis à mort, et même quelques petits enfants innocents furent jetés dans le feu qui dévorait les maisons.

Ceci fut le signal d'une guerre de haine et de religion. Le 7 du mois d'Août, Aziz-Pacha, à la tête de cinq mille Bachi-Bozouks, se mit en marche sur Zéïtoun. En mettant les pieds sur le territoire arménien, son premier soin fut de se diriger sur le village d'Alabach. Les Arméniens essayèrent de lui résister un peu, afin de donner le temps de fuir aux femmes et aux enfants, après quoi ils se retirèrent, abandonnant le village aux Bachi-Bozouks qui le détruisirent par le feu.

Ensuite, Aziz gagna une plaine appelée Ilidja, qui se trouve à trois heures de marche de Zéïtoun. Là se trouve un village et le monastère de Saint-Sauveur. Les portes du monastère furent défoncées et quatre prêtres et une vieille femme, qui s'étaient réfugiés dans l'église, furent tués sur place. Ensuite, l'église et le monastère furent pillés. Les maisons du bourg, le monastère, les édifices, tout fut livré aux flammes.

Les Arméniens n'avaient à espérer aucun secours. Leur territoire était enveloppé de peuplades hostiles. Ils essayèrent d'obtenir la paix à tout prix. Ils envoyèrent donc leur soumission à Aziz-Pacha. Quoique assuré d'un succès constant, le Pacha ne désirait que de terminer la querelle. Mais pendant qu'il traitait des conditions, des renforts lui arrivèrent de Marach; il coupa donc court avec les négociations et congédia les envoyés arméniens.

Il divisa ses forces en trois corps et le 14 du mois d'Août, il marcha contre le village de Zéïtoun. Son artillerie protégeait la marche de son infanterie. Les Arméniens se retirèrent devant la cavalerie d'Aziz. Les Musulmans, à qui l'on ne fit aucun mal, s'avancèrent alors de tous côtés, incendiant, dévastant, détruisant tout.

Les Arméniens, désespérés, cherchèrent un refuge derrière les rochers, où ils tendirent des embûches à l'ennemi qui s'avançait. La cavalerie ne pouvait pas tomber sur eux dans ces parages, tandis que par un feu bien dirigé, ils pouvaient causer de grandes pertes aux Musulmans. Aziz le vit bien; il donna l'ordre à son artillerie de pointer sur les positions des Arméniens, pendant que l'infanterie essaierait de les déloger. Mais l'endroit était bien choisi par les Arméniens qui, bien abrités, n'essuyaient pas le feu de leurs adversaires. Les Arméniens, au contraire, tuaient un grand nombre de Musulmans, qui se fatiguaient inutilement en cherchant à enlever leur position. Quand ils virent ceux-ci éparpillés en petits groupes sur l'étendue de la plaine, ils jugèrent le moment favorable. Ils quittèrent les rochers et tombèrent courageusement sur leurs ennemis. Des querelles d'homme à homme s'élevèrent dans l'armée d'Aziz. L'infanterie, voyant qu'elle n'était

pas aidée par l'artillerie et la cavalerie, perdit courage. Le désordre, la confusion se mit dans l'armée musulmane qui commença à lâcher prise devant les Arméniens. En même temps, les hommes que les Arméniens avaient gardés en réserve sortirent d'un défilé et, se précipitant sur l'artillerie d'Aziz, se rendirent maîtres de toutes ses pièces de canons.

Alors les Bachi-Bozouks commencèrent à s'enfuir de tous côtés devant les chrétiens qui les poursuivirent l'épée dans les reins. Aziz essaya de rallier ses soldats, mais ils étaient épouvantés et ils ne lui obéirent pas. Le Pacha, alors, fit comme eux, il éperonna son cheval et prit sa course vers le monastère appelé de La-Mère-de-Dieu. Il y rencontra un prêtre qui priait, agenouillé devant la porte de l'église; il ordonna immédiatement de le mettre à mort.

Ce combat dura quatre heures. Tout le pays était couvert de cadavres et de mourants. Huit cents Musulmans furent tués dans cette affaire. Au coucher du soleil, les Zéïtouniens cessèrent de poursuivre leurs ennemis, et l'armée d'Aziz, en débris et en désordre, ayant perdu son artillerie, ses drapeaux et ses bagages, arriva à Marach exténuée, et entra dans la ville à minuit, après avoir fait en six heures une marche qui exigeait le double de temps.

Le principal bourg de Zéïtoun fut ainsi sauvé d'une complète destruction. Tous les Arméniens des bourgs voisins s'y rassemblèrent et y décidèrent de défendre la cité et leurs familles jusqu'à la mort. Les vainqueurs, cependant, après avoir cessé de poursuivre l'ennemi, retournèrent sur le champ de bataille que les Bachi-Bozouks, dans leur précipitation à fuir, avaient laissé plein des dépouilles qu'ils avaient volées aux églises et aux maisons. Ils reprirent tout et rentrèrent dans Zéïtoun dans la nuit, amenant avec eux les drapeaux, les canons, les armes et tous les vivres des Musulmans. Ils rapportèrent même la tente d'Aziz avec tout ce qu'elle renfermait.

Pendant ce temps, le consul anglais d'Alep accourait à Marach, pour informer les chrétiens qu'on allait envoyer des troupes régulières à la ville, qui les protégeraient contre les attaques des Bachi-Bozouks. En effet, le jour suivant, ces troupes promises par le consul anglais, firent leur entrée à Marach, rassurant et encourageant les chrétiens épouvantés qui redoutaient des représailles de la part des Bachi-Bozouks vaincus.

Immédiatement après son arrivée, le Consul commença à faire une enquête sur les événements qui venaient de se passer. Tous les agents consulaires adressèrent leurs rapports à leurs ambassadeurs respectifs à Constantinople. Ils envoyèrent en même temps une protestation des Arméniens de Zéïtoun.

Une commission de Turcs fut envoyée par le gouvernement de Constantinople à Marach pour faire aussi des enquêtes. À la demande du Marquis de Moustier, ambassadeur de France à Constantinople, deux Arméniens de cette ville et quelques autres chrétiens furent autorisés à suivre cette commission.

Le résultat de toutes les enquêtes conclut à la non-culpabilité des Arméniens. Il fut prouvé qu'ils ne s'étaient nullement mis en révolte et qu'ils n'avaient fait que se défendre. Mais on leur enleva, néanmoins, tous les privilèges dont ils avaient joui jusqu'alors, malgré leurs déclarations et leurs protestations. On leur donna même un gouverneur turc. Nulle protestation ne put prévaloir contre cette décision de la Commission. Cette poignée de braves Arméniens perdit alors le peu de liberté qui lui avait été laissé depuis si longtemps.

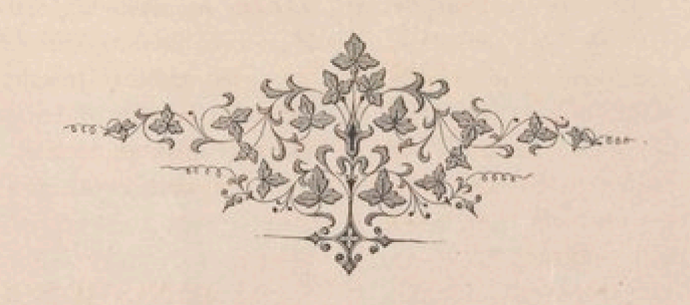
FIN DE L'HISTOIRE DE L'ARMÉNIE

TABLE DES MATIÈRES

ÉPOQUE DES MARZBANS

TROISIÈME DYNASTIE ROYALE DE L'ARMÉNIE

LA DYNASTIE ROUPÉNIENNE, IVme DYNASTIE ROYALE DE L'ARMÉNIE








BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 01401398 2